

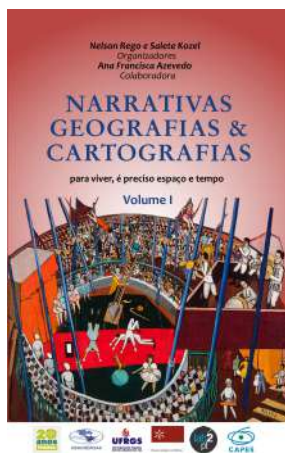
Nelson Rego e Salete Kozel
Organizadores
Ana Francisca Azevedo
Colaboradora

NARRATIVAS GEOGRAFIAS & CARTOGRAFIAS

para viver, é preciso espaço e tempo

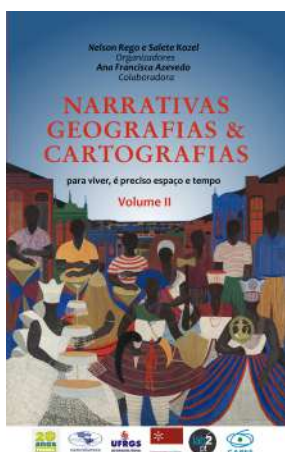
Volume II





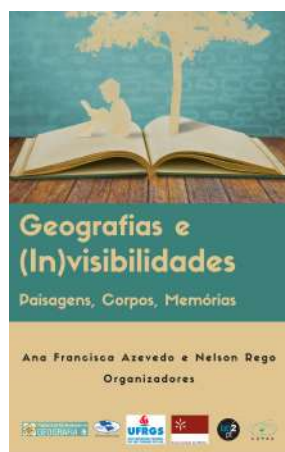
REGO, Nelson; KOZEL, Salete (orgs.).
Narrativas, Geografias e Cartografias: para
 viver é preciso espaço e tempo. Volume 1.
 Porto Alegre: Editora Compasso Lugar-
 Cultura e Editora IGEO. 2020.

Acessar >>



REGO, Nelson; KOZEL, Salete (orgs.).
Narrativas, Geografias e Cartografias: para
 viver é preciso espaço e tempo. Volume 2.
 Porto Alegre: Editora Compasso Lugar-
 Cultura e Editora IGEO. 2020.

Acessar >>



AZEVEDO, Ana Francisca; REGO, Nelson
 (orgs.) **Geografia e (In)Visibilidades:**
 paisagens, corpos, memórias. Porto
 Alegre: Editora Compasso Lugar-Cultura.
 2017.

Acessar >>

Capa criada por Cristiano Quaresma de Paula a partir da pintura Candomblé, de Djanira Motta e Silva (1957, têmpera sobre madeira, 250 x 243 cm, coleção Banco Itaú, Salvador, Bahia, foto: Iara Venanzi).

Sobre a artista

Djanira Motta e Silva



Fonte: Templo Cultural Delfos

Djanira Motta e Silva (Avaré, 1914 - Rio de Janeiro, 1979) foi uma pintora, desenhista, ilustradora, cartazista, cenógrafa e gravadora brasileira. Boia-fria na juventude, passou a desenhar e pintar como autodidata a partir de 1930, quando esteve internada por tuberculose no interior de São Paulo. Posteriormente, passou a estudar, no Rio de Janeiro, com diversos artistas de renome. Em 2019, o Museu de Arte de São Paulo realizou uma exposição retrospectiva da arte de Djanira, por ocasião dos 40 anos de seu falecimento. É considerada uma das principais expressões do modernismo brasileiro, com sua diversidade de cenas e paisagens, fusão entre pintura mística e pintura terrena, multiplicidade associada a repetições de arquétipos e ingenuidade aliada à técnica disciplinada.

Poema de Paulo Mendes Campos para Djanira:

Cantiga para Djanira

O vento é o aprendiz das horas lentas,
Traz suas invisíveis ferramentas,
Suas lixas, seus pentes-finos,
Cinzela seus castelos pequeninos,
Onde não cabem gigantes contrafeitos,
E, sem emendar jamais os seus defeitos,
Já rosna descontente e guaia
De aflição e dispara à outra praia,
Onde talvez possa assentar
Seu monumento de areia – e descansar.

No livro: **Poemas**. Civilização Brasileira, 1984.

Fontes de consulta sobre Djanira Motta e Silva:

- DJANIRA. In: **ENCICLOPÉDIA**. Itaú Cultural de Arte e Cultura Brasileiras. São Paulo: Itaú Cultural, 2020. Disponível em: <<http://enciclopedia.itaucultural.org.br/pessoa9397/djanira>>. Acesso em: 10 de Abr. 2020. Verbete da Enciclopédia. ISBN: 978-85-7979-060-7
- DJANIRA A MEMÓRIA DE SEU POVO. In. **EXPOSIÇÃO**. Museu de Arte de São Paulo Assis Chateaubriand. Disponível em <<https://masp.org.br/exposicoes/djanira-a-memoria-de-seu-povo>>. Acesso em: 10 de Abr. 2020.
- DJANIRA MOTTA E SILVA. In. **WIKIPÉDIA**. Disponível em: <https://pt.wikipedia.org/wiki/Djanira_da_Motta_e_Silva>. Acesso em: 10 de Abr. 2020.
- FENSKE, Elfi Kürten (pesquisa, seleção e organização). **Djanira da Motta e Silva** - singular e plural. Templo Cultural Delfos, abril/2014. Disponível em: <http://www.elfikurten.com.br/2014/04/djanira.html>. Acesso em: 10 de Abr. 2020.

Nelson Rego e Salete Kozel
Organizadores
Ana Francisca Azevedo
Colaboradora

NARRATIVAS GEOGRAFIAS & CARTOGRAFIAS

para viver, é preciso espaço e tempo

Volume II

2020

Editoras



ISBN E-book: 978-85-94121-07-3

1ª Edição - 2020

É proibida a reprodução total ou parcial desta obra, sem autorização expressa dos autores ou da editora. A violação importará nas providências judiciais previstas no artigo 102, da Lei nº 9.610/1998, sem prejuízo da responsabilidade criminal. Os textos deste livro são de responsabilidade de seus autores.

Editora Compasso Lugar-Cultura

Responsável André Suertegaray Rossato

Porto Alegre - RS - Brasil

Telefones (51) 984269928

compassolugarcultura@gmail.com

www.compassolugarcultura.com

Editora IGEO - UFRGS

Editores

Cristiano Quaresma de Paula

Dirce Maria Antunes Suertegaray

Capa

Cristiano Quaresma de Paula

Pintura "Candomblé", de Djanira Motta e Silva (1957, tempera sobre madeira, 250 x 243 cm, coleção Banco Itaú, Salvador, Bahia, foto: Iara Venanzi).

Conselho Editorial

Álvaro Heidrich

Carlos Henrique Aigner

Cláudia Luíza Zeferino Pires

Dakir Larara Machado da Silva

Dilermando Cattaneo da Silveira

Dirce Maria Antunes Suertegaray

Helena Copetti Callai

Jaeme Luiz Callai

João Osvaldo Rodrigues Nunes

Laurindo Antonio Guasselli

Maíra Suertegaray Rossato

Nelson Rego

Roberto Verdum

Rosa Maria Vieira Medeiros

Sinthia Batista

Dados Internacionais de Catalogação na Publicação (CIP)

N234

v.2-2

Narrativas, Geografias e Cartografias: para viver é preciso espaço e tempo /
Nelson Rego, Salete Kozel, organizadores; Ana Francisca Azevedo,
colaborador – [IGEO, Departamento de Geociências da UFRGS] Porto Alegre
: Compasso Lugar-Cultura, 2020.
v. 2 : 667-1288p.

ISBN 978-85-94121-07-3

1. Geografia Humana. 2. Coletâneas de textos. I. Título II. Rego, Nelson (org.)
III. Kozel, Salete (org.). IV. Azevedo, Ana Francisca (colab.).

CDU 911.3

CDD 304.2

Préface / Prefácio

Paul Claval

Préface

Narrativas, geografias e cartografias: quel beau titre ont choisi Ana Francisca de Azevedo, Nelson Rego e Salete Kozel pour traiter de quelques-unes des questions les plus actuelles de la géographie!

Analyser la géographie d'un pays, c'est, au premier sens du terme, le décrire. Le tableau ainsi obtenu est statique: il juxtapose des éléments que rien ne lie entre eux; la recherche s'épuise à dresser des typologies, mais rien ne bouge. La géographie devient explicative lorsqu'elle met en évidence les processus qui façonnent le tableau: elle appréhende des dynamiques, elle devient narration, mais une narration qui se veut différente des autres parce que scientifique.

L'ambition du géographe est en effet de proposer une explication universellement valable en se montrant aussi objectif que possible. Il fabrique ainsi de grands récits qui montrent comment l'espace terrestre s'est différencié et organisé sous l'effet des forces naturelles et de l'action humaine, tout comme l'historien propose de grands récits racontant les parcours effectués par les groupes humains.

La critique contemporaine souligne que l'objectivité dont s'est ainsi longtemps réclamée la géographie est imparfaite ou trompeuse. Les chercheurs ne sont pas les seuls à essayer de comprendre et d'expliquer le monde: de tout temps et partout, chacun s'est doté des savoirs qui lui étaient nécessaires pour s'orienter, se déplacer, exploiter l'environnement naturel et s'insérer dans la vie sociale. Il a donné un sens à son existence en élaborant des récits qui calmaient ses peurs et ses angoisses et lui donnaient de l'espoir. Ainsi se sont élaborées des géographies vernaculaires qui se présentaient sous la forme de récits ou qui étaient consignées sous forme de dessins ou de cartes. Comme l'a montré Brian Harley, ces dernières ne sont pas seulement des images fixes: elles portent la marque des projets de ceux qui les ont conçues; elles mettent en évidence les processus qui, pour leurs auteurs, modèlent le réel; de ce point de vue, elles appartiennent à la même famille que les narrations. La part de la subjectivité dans ces constructions est importante.

La géographie scientifique est-elle totalement différente de celles qui l'ont précédée? Non : elle est écrite dans une certaine perspective, pour répondre à certaines questions. Les cartes qu'elle mobilise pour rendre lisibles distributions et processus reposent, elles aussi, sur certains présupposés et sur certains choix. Cela veut dire que la même situation peut être interprétée de plusieurs manières.

Doit-on renoncer à la géographie? Non, mais ceux qui la fabriquent ne doivent jamais oublier que leur discipline n'est pas une pure spéculation intellectuelle car puisqu'elle traite d'êtres sensibles. Pour vivre, l'homme a besoin de se doter d'une géographie qui confère un sens à son existence: *para viver, é preciso espaço e tempo*, comme le souligne le titre de l'ouvrage.

Plusieurs thèmes ont ainsi été explorés par les contributeurs de cet ouvrage. Certains ont mis l'accent sur les narrations incluses dans des textes littéraires ou des œuvres artistiques, et sur ce qu'elles apportaient à la discipline. Pour Vieira da Silva, Agustina Bessa Luis fait ainsi de l'imaginaire géographique de l'entre-Douro et Minho portugais le ressort essentiel de son roman *la Sibila* et nous fait entrer, mieux qu'aucun géographe, dans l'intimité du pays. Pour Gervásio Hermínio Gomes Jr. et al., la carte est construite à partir des latitudes et des longitudes, mais elle est aussi une représentation de l'individu qui la dessine et de la poétique dont il est porteur. Jean Carlos Rodrigues souligne le substrat géographique de tableaux comme *Les mangeurs de pommes de terre* de Vincent Van Gogh.

Les discours religieux, les mythes en particulier, retiennent aussi l'attention. Janio de Castro s'attache à la valorisation des lieux qu'ils offrent et critique les attitudes longuement dominantes, qui les rangeaient dans la catégorie du folklore, les dévalorisant ainsi et contribuant à dépouiller une partie des populations des fondements territoriaux de leur être.

La plupart des contributions sont plutôt axées sur le rôle de la cartographie comme support et instrument du récit. La force de celle-ci vient de son objectivité apparente: Giuliana Andreotti, reprenant Massimo Quaini, rappelle "que dans chaque carte, il y a

une idéologie cachée". Comme outil pédagogique, la carte joue ainsi un rôle essentiel dans le formatage des citoyens modernes. Rafael dos Anjos souligne comment le Brésil cartographié est resté, jusqu'il y a peu, un Brésil blanc et a été, de la sorte, coupé de ses racines africaines. En noircissant le tableau, on pourrait dire qu'un modèle occidental, patriarcal et capitaliste a oblitéré toutes les autres interprétations géographiques (Camila Nunes et al.).

Mais la carte peut également servir d'instrument de lutte contre le fascisme territorial (Cristiano Quaresma de Paula e Catia Antonia da Silva): il faut, pour cela, étudier les cartes mentales avec lesquelles chacun vit et prendre en compte les perspectives à partir desquelles elles sont bâties. Une bonne partie des articles explore ainsi les possibilités qui s'offrent de donner une existence publique à des représentations qui resteraient sans cela enfouies parmi les groupes dominés. En assurant aux enfants et aux adolescents des communautés quilombos la possibilité de s'exprimer, des valeurs essentielles à ces groupes émergent: le sens de l'oralité, le place faite à l'énergie vitale, la mémoire collective, l'ancestralité, le sens de la communauté, la place faite à la musique, celle donnée au corps et celle accordée à la religiosité (Claudia Luiza Pires e Lara Bitencourt).

Comme outil pédagogique, le dessin par les enfants de leurs cartes mentales se révèle un moyen extraordinaire pour leur faire comprendre le lieu où ils vivent (José Dias Neto e José Antônio Souza de Deus). Mise en œuvre dans le cadre d'une communauté guarani, cette "cartographie ethnique" se révèle être une "contre-cartographie", un instrument puissant pour donner une dimension libératoire à l'enseignement de la discipline (Marcos de Freitas et al.).

Dans des environnements où les communautés se côtoient et s'interpénètrent, ces exercices cartographiques font comprendre aux jeunes de chaque groupe le poids de leurs préconceptions. Mais la cohabitation des groupes se traduit aussi par une hybridation des conceptions, comme le souligne Augusto Bobsin.

La faculté de proposer de nouvelles narrations à dimension géographique n'est pas morte: à Guajará-Mirim, c'est l'importation

et l'adaptation au cadre local de la fête du boi bumba qu'analysent Roberto Filizola et Salete Kozel. Les récits biographiques qu'ils recueillent montrent comment une dimension émotionnelle se trouve de la sorte incorporée à la géographie – ce que souligne également Marcia Soares da Silva.

C'est bien cela qui fait la valeur de l'attention nouvelle accordée au rôle de la narration dans la construction des géographies et dans l'utilisation de son outil principal, la carte : le changement de perspective dynamite un cadre desséchant parce qu'il se voulait trop rationnel, ouvre la géographie à l'analyse des dimensions émotives de la vie et à la diversité des manières d'exister. Elle remplace l'*anesthésie* que provoquait les approches traditionnelles par une *esthésie* produite par l'expérience de la joie, de la tristesse, de la douleur, par l'aiguillon de la découverte, par la détente que provoque les jeux et par les plaisirs et l'équilibre qu'apportent les animaux domestiques (Vânia Alves Martins Chaigar et al.). Elle explore des pistes nouvelles que peut suivre l'enseignement et le rend plus attentif aux besoins et aux aspirations de ceux auxquels il s'adresse comme le montre Nelson Rego. Dans le cadre de villes meurtries par la guerre civile, en Colombie, des politiques horizontales, appuyées sur l'éducation et les valeurs artistiques redonnent un sens à la vie des oubliés de la vie collective, comme le souligne Christy Petropoulo.

Une ouverture s'est faite: elle transforme la géographie en donnant à ceux qui la fabriquent au niveau le plus modeste une initiative qu'ils n'avaient pas dans le passé – une initiative qu'ils s'emploient à faire partager autour d'eux.

Paul Claval

Prefácio

N*arrativas, geografias e cartografias*: que mais belo título escolheram Ana Francisca de Azevedo, Nelson Rego e Salete Kozel para abordar algumas das questões mais atuais da geografia!

Analisar a geografia de um país é, no primeiro sentido da palavra, descrevê-lo. O quadro obtido dessa forma é estático: são justapostos elementos que não possuem nenhuma relação entre si; a pesquisa busca exaustivamente elaborar tipologias, mas nada se move. A geografia se torna explicativa na medida em que ela evidencia os processos que formam este quadro: ela capta dinâmicas e se torna narrativa, mas uma narrativa que se pretende distinta das demais, posto que é científica.

A ambição do geógrafo é de fato oferecer uma explicação universalmente válida que também se apresente com maior grau possível de objetividade. Dessa forma, ele produz vastos relatos que demonstram como o espaço terrestre se diferencia e se organiza sob o efeito das forças da natureza e da ação humana, da mesma forma que o historiador produz grandes histórias que narram o percurso realizado por grupos humanos.

A crítica contemporânea enfatiza que a objetividade há muito pretendida pela geografia é imperfeita ou ilusória. Os pesquisadores não são os únicos a tentar compreender e explicar o mundo: em qualquer lugar e a qualquer momento, todos adquiriram conhecimentos que lhe foram necessários para se orientar, se deslocar, explorar o meio ambiente e se inserir na vida social. Isso deu sentido à sua existência, com a produção de relatos que atenuavam seus temores e angústia, dando esperança. Assim foram elaboradas geografias regionais que se apresentavam sob a forma de relatos ou que eram registradas na forma de desenhos ou mapas. Conforme demonstrado por Brian Harley, elas não são apenas imagens fixas: elas carregam a marca dos projetos daqueles que as criaram; elas destacam os processos que, para seus autores, moldam a realidade; segundo esse ponto de vista, elas pertencem à mesma família das narrativas. A parcela de subjetividade nessas construções é importante.

A geografia científica é totalmente distinta das geografias que a precederam? Não; ela é produzida dentro de uma certa perspectiva, com o intuito de responder a determinadas questões. Os mapas por ela utilizados para evidenciar tais distribuições e processos também se baseiam em certos pressupostos e escolhas. Isso quer dizer que uma mesma situação pode ser interpretada de diversas maneiras.

Devemos então repudiar a geografia? Não, mas as pessoas que a produzem não devem nunca esquecer que sua disciplina não é mera especulação intelectual já que ela trata de seres sensíveis. Para viver, o homem precisa se munir de uma geografia que confira sentido à sua existência: *para viver, é preciso espaço e tempo*, conforme destacada no título do trabalho.

Diversos temas foram assim explorados pelos colaboradores deste trabalho. Alguns desses colaboradores enfatizaram as narrativas encontradas em textos literários ou obras artísticas, além de enfatizar suas contribuições para a disciplina. Para Vieira da Silva, Agustina Bessa Luis usa o imaginário geográfico da região do Entre-Douro-e-Minho em Portugal como recurso primordial de seu romance *A Sibila*, fazendo com que adentremos, melhor do que qualquer geógrafo, na intimidade do país. Para Gervásio Hermínio Gomes Jr. et al., mapas são produzidos a partir de latitudes e longitudes, mas também são uma representação do indivíduo que os produz e da poética que ele possui. Jean Carlos Rodrigues destaca o substrato geográfico de quadros como *Os comedores de batata*, de Vincent Van Gogh.

Os discursos religiosos, mais especialmente os mitos, também atraem a sua atenção. Janio de Castro se concentra na valorização dos lugares por eles criados e critica atitudes por muito tempo dominantes, que atribuíam a eles um caráter folclórico, desvalorizando-os e contribuindo para privar parte da população dos fundamentos territoriais de sua existência.

A maior parte das contribuições está centrada no papel da cartografia como suporte e instrumento de narrativa. Sua força advém de sua objetividade aparente: Giuliana Andreotti, retomando Massimo Quaini, lembra que “em cada mapa há uma ideologia

velada”. Como ferramentas pedagógicas, os mapas desempenham um papel essencial na formação de cidadãos na modernidade. Rafael dos Anjos ressalta como o Brasil cartografado permaneceu, até pouco tempo atrás, como um Brasil branco, sendo - portanto - apartado de suas raízes africanas. Ao trazer o elemento negro ao quadro, pode-se dizer que um modelo ocidental, patriarcal e capitalista obliterou todas as demais interpretações geográficas (Camila Nunes et al.).

Contudo, os mapas podem também servir como instrumento de luta contra o fascismo territorial (Cristiano Quaresma de Paula e Catia Antonia da Silva): para isso, é preciso estudar os mapas mentais com os quais cada um de nós vive e levar em consideração as perspectivas a partir das quais tais mapas mentais são construídos. Uma boa parte dos artigos explora também as possibilidades oferecidas para conferir existência pública a representações que, de outra forma, permaneceriam encerradas dentro dos grupos dominados. Ao garantir a crianças e adolescentes de comunidades quilombolas a possibilidade de se expressarem, valores fundamentais para esses grupos começam a emergir: sentido da oralidade, o lugar conferido à energia vital, memória coletiva, ancestralidade, senso de comunidade e o lugar conferido à música, aos corpos e à religiosidade (Claudia Luiza Pires e Lara Bitencourt).

Como ferramenta pedagógica, o desenho feito por crianças de seus mapas mentais se revela como um meio extraordinário de fazê-las entender o local onde vivem (José Dias Neto e José Antônio Souza de Deus). Implementada no âmbito de uma comunidade guarani, esta “cartografia étnica” se revela uma “contracartografia”, um instrumento poderoso que confere uma dimensão libertadora ao ensino da disciplina (Marcos de Freitas et al.).

Em ambientes nos quais comunidades entram em contato umas com as outras e se interpenetram, tais exercícios cartográficos fazem com que os jovens de cada grupo percebam o peso de suas ideias preconcebidas. No entanto, a convivência entre grupos também se traduz por uma hibridização de concepções, como aponta Augusto Bobsin.

A capacidade de propor novas narrativas com uma dimensão geográfica não está extinta: em Guajará-Mirim, Roberto Filizola e Salete Kozel analisaram a importação e adaptação da festa do bumba meu boi ao contexto local. Os relatos biográficos por eles recolhidos mostram como um fator de ordem emocional desse tipo é incorporado à geografia, o que também é destacado por Marcia Soares da Silva.

É isso que imprime valor a essa nova atenção dada ao papel da narrativa na construção de geografias e na utilização de sua principal ferramenta, os mapas: a mudança de perspectiva acaba por demolir um contexto árido e infértil que se pretendia demasiadamente racional, abrindo a geografia para a análise de fatores de caráter emocional da vida e para as diversas formas de existência. Eles substituem a sensação de *anestesia* provocada pelas abordagens tradicionais por uma *estesia* produzida pela experiência da felicidade, tristeza, dor, pelo incentivo da descoberta, pela descontração do lúdico, pelos prazeres e pelo equilíbrio trazido pelos animais domésticos (Vânia Alves Martins Chaigar et al.). Novos caminhos que o ensino pode seguir são explorados, o que o torna mais atento às necessidades e aspirações daqueles a quem ele é direcionado, como mostra Nelson Rego. No âmbito das cidades devastadas pela guerra civil na Colômbia, políticas horizontais baseadas na educação e em valores artísticos voltam a conferir um sentido à vida dos esquecidos da vida coletiva, como destacado por Christy Petropoulo.

Fez-se uma abertura: a geografia é transformada, conferido àqueles que a produzem em seu nível mais modesto um incentivo que eles não tinham no passado – um incentivo do qual eles fazem uso a fim de compartilhar a geografia com todos a seu redor.

Paul Claval

Prefácio

Jörn Seemann

Mapear é preciso!

Quando recebi o manuscrito da presente coletânea para escrever um dos dois prefácios, diante da leitura dos artigos da coletânea que visam conectar narrativas, geografias e cartografias, pensei imediatamente em um trecho do livro “A Produção do Espaço” do filósofo francês Henri Lefebvre, originalmente publicado pelas Éditions Anthropos, Paris, em 1974. Ao apresentar o conceito de espaço social, Lefebvre reflete sobre a complexidade das relações sociais e a impossibilidade de mapeá-las. Ele escreve:

Quanto mapas, no sentido descritivo (geográfico), seriam necessários para esgotar um espaço social, para codificar e decodificar todos os seus sentidos e conteúdos? Não é certo que se possa enumerá-los. Ao contrário: o não-enumerável se introduz aqui, uma espécie de infinito atual como num quadro de Mondrian. Não são somente os códigos (legendas, convenções de escrita e de leitura) que mudam, mas os objetivos, as escalas. A ideia de um pequeno número de mapas ou de um mapa exclusivo e privilegiado, só pode vir de uma especialidade que se afirma isolando-se (LEFEBVRE, 1974, p.103, tradução minha).

Lefebvre está consciente dos limites de representar a totalidade de um fenômeno ou evento em um mapa, talvez até dos limites da ideia de representação como categoria de pensamento. Não existe O Espaço Social (com letras maiúsculas) ou um espaço social único. Há um número infinito de espaços sociais, expostos, sobrepostos, sobpostos, entrepostos, opostos, contrapostos... Um mapa convencional não daria conta de revelar e visualizar as dinâmicas resultantes de interações, processos e conflitos socioculturais que se realizam em escalas variáveis e mutáveis. Desta maneira, o conceito de mapa seria muito mais do que representação, já que o espaço social também inclui o invisível, o indizível e o irrepresentável. De fato, o que surge são mapeamentos em vez de mapas, processos em vez de produtos. Esses mapeamentos não se restringem ao formato fixo de um mapa no papel ou na tela do computador, nem se confina ao trabalho dos cartógrafos como instâncias absolutas e autoridades supremas. O que são mapeamentos? Na introdução da coletânea *Mappings* (Londres, Reaktion Books, 1999), o geógrafo cultural inglês Denis Cosgrove apresenta uma definição muito útil

do verbo mapear que capta delicadamente a envergadura do seu sentido. Corro o risco de me repetir demasiadamente, já que usei essas citação em muitos dos meus textos e falas. Cosgrove escreve quase poeticamente que mapear é

*Uma maneira ou outra de
Tomar a medida de um mundo.
Configurando a medida
Tomada de uma maneira assim
Para que possa ser comunicada
Entre pessoas, lugares ou tempos.
A medição do mapeamento
Não é restrita ao matemático;
Pode ser igualmente espiritual, política ou moral.
Pelas mesmas razões,
O registro do mapeamento
Não é confinado ao que é para arquivar,
Mas também inclui o que é lembrado, imaginado, contemplado.
O mundo figurado através do mapeamento
Pode ser então
Material ou imaterial,
Existente ou desejado,
Inteiro ou em partes,
Experimentado, lembrado ou projetado em várias maneiras
(COSGROVE, 1999, p.1-2, arranjo de palavras por minha
autoria).*

A definição de Cosgrove nos ajuda a ter mais paciência e também tolerância com a ideia de mapa. Mapear não é necessariamente um mero ato cartográfico. O que importa é entender mapeamentos como atos conscientes de se engajar com as geografias de um lugar, descrever as suas configurações com um

falando. Outras categorias geográficas, como paisagem, lugar e território, também ficaram proeminentes. Há expressões que se referem ao caráter humanístico e social do livro: relação, sentido, experiência, construção, conhecimento, sujeito e vida, ao lado de conceitos importantes como identidade, sociedade, comunidade, cultura e educação. A nuvem expressa a multivocalidade dos seus autores e o pluralismo dos tópicos e lugares. É um universo complexo e diversificado de temas, abordagens metodológicas e visões de mundo, e seria uma tarefa quase impossível falar de todas as contribuições. A coletânea é um manifesto do “ser” no mundo, tendo as suas narrativas inseridas no espaço e os mapeamentos das suas configurações entrelaçados.

Os leitores e as leitoras sejam convidados para explorar territórios (in)visíveis e lutas de (r)existência de grupos marginalizados como quilombolas, pescadores artesanais e grupos indígenas, engajar com uma miríade de paisagens (religiosas, poéticas, literárias, sonoras, fílmicas e até éticas) e mapear realidades e alteridades brasileiras e estrangeiras, do corpo humano e da sala de aula até a aldeia indígena e, por que não, uma pintura de van Gogh.

Sem dúvida, esses mapeamentos são infinitos e incompletos, parciais e polêmicos, acadêmicos e populares, intrigantes e inspiradores, sempre com a consciência de que mapeamentos não são as coisas mapeadas (de acordo com o matemático escocês Eric Temple Bell) e o mapa nunca é o território (Alfred Korzybski), mas pelo menos é uma aproximação. De qualquer maneira, afinal, para viver, não é apenas preciso espaço e tempo. Também é preciso mapear para entender e transformar o mundo!

Jörn Seemann, coordenadas: 40.213055, -85.437160, no dia de São Valentim, 2020.

Apresentação

Ana Francisca de Azevedo
Nelson Rego
Salette Kozel

O seguinte texto foi apresentado como convite às autoras e aos autores participantes deste livro:

Narrar é inseparável da condição humana, trata-se de uma construção de sentidos para as experiências da existência. Isso inclui a tentativa de ultrapassagem de contextos por meio da história reconfigurada, isto é, interpretada de outro modo pela narrativa, numa correlação que se faz como busca de instituição de sentidos para a existência processada entre o pessoal e o social. O tempo e o mundo tornam-se dimensões acolhedoras do humano na medida em que são articulados de modo narrativo, e a narrativa atinge um significado pleno, isto é, satisfaz provisoriamente um anseio essencial, quando refaz o ambiente da existência temporal.

Quando salientamos as dimensões escalares e espaciais do social, abrimos passagens a atenções para memórias coletivas e, assim, ampliamos nossa percepção da dialética entre o recordar e o esquecer no movimento das (des)construções históricas.

O modo de estar no espaço geográfico é uma condição definidora para o modo de existir. Existe-se em melhores ou piores condições conforme se existe no espaço geográfico, com todos os seus contextos concretos e muito variáveis oferecidos às vidas. Representar espaços pode ser um elemento fundamental na construção de narrativas. E cartografar pode ser um dos meios mais decisivos para representar, reapresentar espaços.

Ainda que muitos geógrafos antigos e modernos refiram-se à cartografia como um conjunto de técnicas objetivas e – já que objetivas – supostamente isentas quanto a juízos de valor, a narrativa cartográfica exige do cartógrafo a busca de perspectivas (sim, narrativa cartográfica, não se trata de erro de redação). O cartógrafo precisa escolher meios de representação coerentes com as perspectivas que elege e, ao construir a lógica entre escolha (princípio), representação e finalidade, o cartógrafo se torna autor de uma narrativa visual.

O cartógrafo pode ter menos ou mais consciência de que está a seguir uma determinada lógica ao unir finalidade e modo de representação enquanto cartografa, mas que ele estabelece um pacto

com essa lógica, sim, ele estabelece. Muitas ações decisivas podem ser feitas sem a consciência da dimensão do que está a ser feito. O cartógrafo realiza uma ação em direção ao que está para o lado de fora de si – e também para dentro. Para fora, pesquisa o espaço para o qual dirige o seu interesse, qualquer que seja a natureza desse espaço. Para dentro, com menos ou mais consciência, realiza um movimento enquanto sua mente trabalha em busca dos mais convenientes ícones, dos mais convenientes tracejados, das melhores representações para colocar no mapa, conforme o seu interesse, conforme o que for o mais adequado para a ordenação da narrativa visual que intenciona. Ele se põe em movimento também para dentro, com menos ou mais consciência de que assim o faz. Talvez quase nenhuma consciência, se é que tal, a quase completa ausência da consciência de que “eu estou presente naquilo que faço”, seja de fato possível.

A consciência sobre o feito tende ao zero enquanto se reproduz sem refletir sobre o que se aprendeu a fazer. Mas é mesmo possível nenhuma autopercepção de que escolhas são feitas no ato de cartografar, quer se compreenda ou não que é também uma narrativa visual o que se está a organizar para fazer aparecer isto e desaparecer aquilo?

A cartografia nos convoca a um exercício cognitivo singular, pois, ao traçar um campo de representações que podem ser problematizadas, requer uma cognição capaz de inventar um mundo ao representar mundos que são pedaços ou perspectivas do Mundo – este imensurável para além dos milhares ou milhões de quilômetros lineares ou quadrados ou cúbicos que medem seu diâmetro, sua área superficial, seu volume planetário.

Aceitamos o chamado das cartografias a serem feitas e/ou analisadas? Cartografias de mundos até então invisíveis? Trata-se de uma criação que se torna viável mediante o encontro entre o pesquisador e o campo que o olhar narrativo, geográfico e cartográfico institui como campo de descobertas e representações.

Convites aceitos por autoras e autores presentes neste livro, cumpre aos que enviaram o convite um olhar que, sem interferir em demasia nas respostas em forma de textos, apresente as narrativas,

geografias e cartografias em sequência conforme o indicado pelo sumário, pois, afinal, trata-se ainda de um livro com a sua sucessão de páginas e possibilidades de agrupamentos que indicam possíveis aproximações e diferenciações no universo dos textos reunidos.

Assim como narrativas podem ser feitas com imagens, cartografias podem ser feitas com palavras. Em *Narrativas, Geografias, Cartografias – para viver, é preciso espaço e tempo*, palavras e imagens desdobram-se e complementam-se umas nas outras. E diferenciam-se. Ora enxergam as cidades de outro modo, ora nos reapresentam aos campos. Ora priorizam o olhar voltado às classes sociais, ora ressaltam identidades de gênero, cor, sexualidades, identidades ligadas a tradições culturais ou construídas nas rupturas com o cultural hegemônico. Onde se espera geografia cultural, apresenta-se outra pulsação. Onde se espera política, reinstala-se o cultural na micropolítica. Ora, adulto branco. Ora, criança indígena.

E integram-se, costuram intersecções: textos da seção *belezas alimentam lutas que alimentam belezas* podem ir morar em *para que lutar se não também por idílios, paz, pausas?* – e o movimento de transferência pode ser feito reciprocamente de cá para lá. Textos dessas duas seções podem ir dialogar em *educações geográficas dentro e fora da geografia escolar, mundo/s emergente/s* e vice-versa. Talvez a seção Ser e Estar, em quais tempos e espaços? volte a nos embaralhar.

Os temas deste livro são diversos, os métodos de abordagem, variáveis. O que se mantém é a busca por não acomodamento à ausência de contato entre diferenças, aqui convidadas ao desafio do diálogo a partir do texto provocativo sobre narrativas, geografias, cartografias. Para viver é preciso estar e ser – o que e como, sobre os seres e seus espaços e tempos, narramos, geografamos, cartografamos?

Um e-book pode juntar o que livros em papel só poderiam publicar e separar/ligar em tomos diversos. Porém, tecnologia que num futuro próximo será lembrada como “coisa” de antigamente, o

eletrônico de hoje ainda traz consigo a presença dos objetos mais perceptivelmente impregnados de massa, volume e peso – no caso, pesos medidos em megabytes, pesos que nem todas as telas e dispositivos conseguem igualmente acessar e fazer download. Então, o e-book se divide em dois tomos para que os volumes possam ser mais facilmente transferidos para as bibliotecas guardadas em computadores – nem só na nuvem queremos os novos livros. Para não nos afastarmos em demasia da tentativa de ligar, cada volume tem link de acesso para o outro, as quatro seções estão presentes em ambos, assim como os dois diferentes prefácios, acompanhados desta apresentação e do sumário completo dos dois tomos.

Narrativas, Geografias e Cartografias – para viver, é preciso espaço e tempo, volumes I e II, dá prosseguimento a *Geografias e (In)Visibilidades, paisagens, corpos, memórias*, livro produzido no âmbito de convênio de cooperação firmado, em 2016, entre o Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal do Rio Grande do Sul e o Mestrado e Doutorado em Geografia da Universidade do Minho, Portugal. O convênio agora se amplia em participações. No livro presente estão diversas autorias de pesquisadoras e pesquisadores da Rede Núcleo de Estudos em Espaço e Representações, que congrega pesquisadoras e pesquisadores de mais de vinte universidades brasileiras. Outras pesquisadoras e pesquisadores, de Brasil, Portugal, França, Itália, Grécia e Estados Unidos, também apresentam suas construções neste livro.

Da observação e fruição fenomênica do mundo com sua multiplicidade de espaços intercambiados à luta por espaços e tempos sem os quais não se vive bem e, no limite, não se vive. Ou vice-versa no movimento, da luta à fruição, pois, para o que se luta? Esperamos que este livro, com sua variedade de narrativas, geografias e cartografias que se integram com suas diferenciações, ajude para a fruição e para a luta, em ambas, as observações, análises, enunciações de significados e tangenciar de sentidos.

Agradecimentos especiais devem ser atribuídos aos apoios financeiros do Programa de Pós-Graduação em Geografia da

Universidade Federal do Rio Grande do Sul e à Coordenação de Aperfeiçoamento de Pessoal de Nível Superior, CAPES.

Ana Francisca de Azevedo, Nelson Rego, Salete Kozel.

Braga, Portugal, Porto Alegre e Curitiba, Brasil, 8 de março de
2020.

Sumário do Volume I

Préface / Prefácio

Paul Claval 7

Prefácio

Jörn Seemann..... 17

Apresentação

Ana Francisca de Azevedo, Nelson Rego e Salete Kozel 23

PARTE I: Belezas que Alimentam Lutas que Alimentam Belezas ...37

Territórios Invisíveis do Brasil Africano: Cartografias & Tensões Sócio-Espaciais nos Terreiros Religiosos

Rafael Sanzio Araújo dos Anjos 39

Cartografia Quilombola: Nossos Mapas, Outras Geografias

Cláudia Luísa Zeferino Pires e Lara Machado Bitencourt 65

Cartografia (da Ação) Social como Meio de Luta por Território

Cristiano Quaresma de Paula e Catia Antonia da Silva 95

O Mapa Mental como Ferramenta de Análise sobre o

Lugar: a Percepção da Comunidade Pataxó da Terra

Indígena Fazenda Guarani pela Sociedade Envolvente de Carmésia/ MG

José Dias Neto, José Antônio Souza de Deus 127

Reflexões Metodológicas sobre o Etnomapeamento Coletivo de Comunidade Mbyá-Guarani da Tekoá Anhetengué no Espaço Urbano de Porto Alegre

Marcos Wellausen Dias de Freitas, Jorge Ramos Morinico, Carina Richardt de Carvalho, Felipe Seitenfus Brustulin, Rodrigo Endres Ardisson, Carlos Eduardo Velho de Carvalho, Éder Luís da Silva Rodrigues, Robson dos Santos Aquino e Sara Caumo Guerra 155

Lugar em Cartão Postal, Lembrança de Espaço Vivido

Rai Nunes dos Santos, Álvaro Luiz Heidrich e Luciane Ribeiro Soares 181

PARTE II: Educações Geográficas Dentro e Fora da Geografia Escolar, Mundo(s) Emergente(s)	207
Ensino de Geografia, Escola Quilombola e Mapas Mentais: Diálogos Possíveis na Construção de Uma Identidade Territorial	
Laís Rodrigues Campos e Denis Richter	211
Etno-Representação e Práticas de Educação Geográfica para Educação das Relações Étnico-Raciais	
Matheus Eilers Penha, Larissa da Silva Oyarzabal, Cláudia Luísa Zeferino Pires	231
Cartografias de Mundos Invisíveis: Reapresentando Espaços Rurais do Litoral do Paraná	
Helena Midori Kashiwagi, Cliciane de Souza Meduna, Luciane Godoy Bonafini e Eduardo Nizer	253
Curiosidades Cognitivas das Narrativas Diretas e Indiretas Sobre as Categorias da Geografia para Crianças com Autismo	
Adriana Salviato Uller e Salete Kozel	273
As Distorções Projetivas do Pensamento Linear num Movimento entre a Geografia e a Cartografia no Ensino Escolar	
Antonio Carlos Castrogiovanni, Paulo Roberto Florêncio de Abreu e Silva	295
PARTE III: Para que Lutar se Não Também por Idílios, Paz, Pausas?	315
Cartographier L'Espace Culturel	
Paul Claval	317
Cartografar o Espaço Cultural	
Paul Claval	329
Conformação Simbólica da Paisagem Religiosa: Reflexões a Partir do Campo Sonoro da Igreja Adventista da Promessa	
Marcos Alberto Torres e Sylvio Fausto Gil Filho	341
Sobre Narrativas e Geografias Emocionais: o Eu, o Outro e o(s) Nós	
Marcia Alves Soares da Silva	361

Uma Cartografia Poética: a Cidade de Natal e o Rio Potengi

Gervásio Hermínio Gomes Júnior, Pablo Raniere Medeiros da Costa e Alessandro Dozena 393

Mitologia e Sentido de Lugar em A Sibila (1954) de Agustina Bessa-Luís: para uma Cartografia e (Re)Mapeamento do Imaginário do Entre-Douro-e-Minho Português

Tiago Vieira da Silva 409

“O Monarca” do Compositor Carlos Alberto Assis: Geografia Emocional do Verso e Reverso Sonoros

Beatriz Helena Furlanetto 435

Arte e Paisagem em Vincent Van Gogh: Uma Conversa Sobre a Tela “Os Comedores De Batata”, de 1885

Jean Carlos Rodrigues 465

A Curitiba do Pai Tomás: Literatura e Imaginação

Etnográfica e Geográfica

Geslline Giovana Braga 485

Por uma Cartografia Sensível da Paisagem do Vinho e do Enoturismo

Wagner Gabardo 513

Narrativas dos Galpões do Vale do Rio Três Forquilhas (RS): Hibridismo, Paisagem e Descrição Densa

Augusto da Silva Bobsin 543

PARTE IV: Ser e Estar, em Quais Tempos e Espaço? 569

O Sentido de Localização e a Consciência Geográfica

Elvio Rodrigues Martins 571

As Microterritorialidades Além das Identidades: Contextos de Emergências de Singularidades e suas Possibilidades de Pesquisas e Narrativas

Benhur Pinós da Costa 585

As Passadas no Deserto do Camelo Vazio sem Destino

Nestor André Kaercher 625

Geografias e Histórias Numa Fábula Sobre Andar em Círculos e Ainda Assim Resistir

Nelson Rego 649

Autores dos Volumes I e II 1275

Agradecimentos 1288

Sumário do Volume II

Préface / Prefácio

Paul Claval 7

Prefácio

Jörn Seemann..... 17

Apresentação

Ana Francisca de Azevedo, Nelson Rego e Salete Kozel 23

PARTE I: Belezas que Alimentam Lutas que Alimentam Belezas

..... 667

Ciudades Invisibles y Cambio de Habitus: Narrativas

Cartográficas, Poéticas y Rebeldes. Ejemplos de Ciudad

Bolívar (Bogotá) y Comuna 13 – San Javier (Medellín)

Christy (Chryssanthi) Petropoulou 669

Experiências de Vida e Aprendizagens com Animais: A

Formação no Atravessamento com Outras Subjetividades

e Racionalidades Plurais

Vânia Alves Martins Chaigar, Ivana Maria Nicola Lopes e

Andriara Nunes Nunes 725

Mapeando Narrativas Espaciais de Mulheres que

Comercializam Práticas Sexuais e o Exercício da Maternagem

Juliana Przybysz e Joseli Maria Silva 755

Geografias do Corpo, Geografias Midiáticas e

Corporeidades Femininas

Camila Xavier Nunes, Juliana Cunha Costa Radek e

Talita Fernandes 773

Geografias do Carnaval de Rua: Cartografias e Narrativas

da Folia!

Fábio Lopes de Oliveira e Paulo Roberto Rodrigues Soares 799

A Invisibilidade das Representações Negras nos Imaginários

Urbanos de Porto Alegre: o Caso das Narrativas Turísticas

Helena Bonetto 831

Cartografia de Propaganda no Estado-Novo: os Mapas “ROTEP” e a Construção de Territórios Turísticos	
Luís Miguel Moreira	861

PARTE II: Educações Geográficas Dentro e Fora da Geografia Escolar, Mundo/s Emergente/s	885

A Geografia na Escola Básica: Proposições sobre seus Fundamentos e Objetivos	
Jorge Luiz Barcellos da Silva e Douglas Santos	887

Escola, Cidadania e Ensino de Geografia	
Carlos Henrique de Oliveira Aigner	905

O Lugar nos Mapas Mentais de Estudantes Não Indígenas e Indígenas Guarani, Xokleng/Laklaño e Kaingang para Educação Geográfica	
Gabriela Geron e Rosemy da Silva Nascimento	939

Cartografia de Um Território Escolar: o Sonho e a Luta na Memória dos Trabalhadores em Educação da EMEF Osório Ramos Corrêa, Gravataí/RS/Brasil	
Gabriela Dambrós	965

No Meio do Caminho Havia Um Aluno, Havia Um Aluno no Meio do Caminho	
Felipe Akauan da Silva e Roselane Zordan Costella	999
Sabores Geográficos e Práticas Escolares na Formação de Professores de Geografia	
Aline de Lima Rodrigues	1029

PARTE III: Para que Lutar se Não Também por Idílios, Paz, Pausas?	1049

Cartografias do Invisível: o Sentido da Festa do Boi em Guajará-Mirim (RO)	
Roberto Filizola e Salete Kozel	1051

A Lavagem das Escadarias da Igreja Nossa Senhora do Rosário e Capela de São Benedito em Cuiabá-MT – Brasil	
Sônia Regina Romancini e Edenilson Dutra de Moura	1079

Dimensões Territoriais das Narrativas Míticas: Contextos Paisagísticos, Lugares e Sujeitos	
Janio Roque Barros de Castro	1109
Geografia das Narrativas e das Práticas Espaciais: Desvendando a Cartografia do Medo no Espaço Amazônico	
Lucileyde Feitosa Sousa	1131
As Cartografias do Pagus que se Entrelaçam em suas Narrativas Multidisciplinares	
Roberto Verдум, Daniele Caron, Janice Martins Sitya Appel, Lucimar de Fátima dos Santos Vieira, João Luís Linck, Mário Luiz Rangel, Maurício Ragagnin Pimentel e Gianluca Mascali Perseu	1149
PARTE IV: Ser e Estar, em Quais Tempos e Espaços?	1199
Nos Mapas, a Nossa Maneira de Ver e Encontrar o Mundo	
Giuliana Andreotti	1201
Cartografias e Geografias de Possibilidades de Paisagem: Relações Escalares de Espaços-Tempo	
Sílvio Wigwam Mendes Pereira	1217
Narrativas Sobre São José do Norte	
Luiz Fernando Mazzini Fontoura e Ana Cândida Sommer	1257
Autores dos Volumes I e II	1275
Agradecimentos	1288

PARTE I

*Belezas que Alimentam Lutas que
Alimentam Belezas*

Ciudades Invisibles y Cambio de
Habitus: Narrativas Cartográficas,
Poéticas y Rebeldes. Ejemplos de
Ciudad Bolívar (Bogotá) y Comuna 13
– San Javier (Medellín)

Christy (Chryssanthi) Petropoulou

Ciro: Nosotros les decíamos: “aquí hay vida y no muerte. Tienes que soñar - ¡Sueña!”

Colombia tiene 830 líderes asesinados desde la firma de paz con las FARC-EP el 24 Noviembre de 2016 hasta el 26 Julio de 2019¹. La Defensoría del Pueblo de Colombia detalló que más de 1350 líderes sociales, ambientalistas y luchadores por la paz han recibido amenazas de muerte, en el transcurso de 8 meses en el 2019, y 116 han sido asesinados (telesur16/8/2019). “Una Nación que no puede asegurar la vida de sus líderes sociales, demuestra que sigue viviendo bajo la tiranía de la época de colonización y esclavitud” (xx, nota bajo la noticia).

Introducción

Las guías turísticas de Bogotá muestran el centro revitalizado. Ciudad Bolívar no está en la guía, solo la estación del teleférico. Mientras tanto, de Medellín dicen que es una ciudad inteligente de eterna primavera y proponen dos recorridos preferibles en la periferia: ¡la Catedral de Pablo Escobar y un Grafitur comercial por la Comuna 13! “¡Todo bueno! ¿Qué buscas? Esta es una historia del pasado. Pero ten cuidado. No tienes que ir fuera de lo indicado en el mapa: teleférico y escaleras eléctricas”.

Una búsqueda en Internet sobre Ciudad Bolívar muestra solo tiroteos. La guía de la municipalidad muestra solo unos nuevos edificios. Una iniciativa cultural que no está en las guías, pero que se presenta en algunos textos, es la Escuela Comunidad del Instituto Cerros del Sur.

Una búsqueda sobre la Comuna 13 la presenta como la cuna de los sicarios y muestra diferentes grafiturs comerciales. Asocian milicias de guerrillas revolucionarias con los sicarios de narco-carteles. Todo revuelto. Eso vende. ¿Turismo de guerra? ¿Meta-verdades? Una de las únicas iniciativas culturales que intenta presentar la historia de la Comuna 13 es la Casa Kolacho.

¹ Día de la minga nacional por la paz y en oposición al plan de desarrollo económico regional.

Los medios de comunicación están llenos de meta-verdades y nos cuentan la historia “con la boca cerrada”. En los versos de la música rap las bocas se abren y hablan sobre resistencias cotidianas, sobre ciudades invisibles...

“Ciudades invisibles” es una metáfora inspirada en la obra de Ítalo Calvino (1999 [1972]). Pueden ser las ciudades de autoconstrucción popular en la periferia de la ciudad, pero también pueden ser encuentros, colectivos, movimientos sociales que trabajan dentro de la vida cotidiana de manera invisible, cambiando la costumbre de obedecer a una situación de explotación... Las “ciudades invisibles” aparecen en los márgenes, hasta el momento en que se hacen visibles por medio de actos de desobediencia. En dicho caso, estas son iniciativas culturales rebeldes en Bogotá (Ciudad Bolívar) y en Medellín (Comuna 13). Pero existen también “ciudades invisibles” que cambian el *habitus* del miedo y terror construido por mucho tiempo a través de la biopolítica y la necropolítica. Lo cambian en la vida cotidiana con sus prácticas (praxis), con “una hermenéutica performativa desde la calle y desde la música urbana que desenmaraña las estrategias de la guerra» (Colectivo comunas 8 y 13 de Medellín, 2013, p. 392).

Cada sociedad (en cada modo de producción con sus diversidades) produce su espacio. Lefebvre (1974) dice que en el neocapitalismo la práctica espacial se confunde dentro del espacio percibido: incluye una asociación del espacio percibido entre la realidad cotidiana (rutina diaria) y la realidad urbana (redes, rutas etc.). Las representaciones de las relaciones de producción, que se subsumen en las relaciones de poder, también ocurren en el espacio: el espacio las contiene en forma de edificios, monumentos y trabajos de arte. Pero existen también ejemplos de producción social del espacio después de luchas contemporáneas importantes. Los movimientos urbano-regionales sociales (PETROPOULOU, 2018) son los que cambian la significación del espacio (CASTELLS, 1986). Eso implica, por ejemplo, que un movimiento contra la edificación de un mall sobre una plaza puede transformar un espacio de pasaje y de itinerarios individuales e indiferentes en un espacio de solidaridad

y de creación de lo común... Un espacio donde no solo se reivindican derechos, sino que también se les construye. Un movimiento contra una mina de oro puede guardar y revalorizar el espacio con los principios del buen vivir y del reconocimiento de la madre tierra. A veces, cuando este movimiento se hace más amplio y se conecta con movimientos anticapitalistas, antipatriarcales y ecológicos, puede construir heterotopías de mundos diferentes a los que vivimos y nos humillan cada día. Mundos que van de un pensamiento antropocéntrico y eurocéntrico a un modo descolonial de senti-pensar con la forma-tierra de la vida, relacionado con el Buen vivir y el pluriverso (ESCOBAR, 2018, p. 97-133).

Los movimientos sociales urbano-regionales contemporáneos tienen un papel más amplio que los movimientos urbanos simples anteriores, ya que promueven los valores de libertad, dignidad, solidaridad y derechos sociales, a través de varios grupos y redes locales (PETROPOULOU, 2018). De igual manera, reinventan la noción de lo "común", construyen gradualmente otros valores colectivos y, por último, proponen valores "antisistémicos" (WALLERSTEIN, 2008). Entre estos valores, "el derecho a la ciudad" y "el derecho a la diferencia" son procesos cotidianos (LEFEBVRE, 1968; 1970) que incluyen a todas las personas que, en el pasado, no eran consideradas oficialmente como "ciudadanas" (inmigrantes, miembros de naciones autóctonas, afrodescendientes, mujeres y niños, etc.). Una perspectiva latinoamericana rebelde de los movimientos sociales urbano-regionales puede descolonizar el imaginario urbano, como una destrucción de la subalternidad del colonizado, una subversión de la subalternidad (SPIVAK, 1983).

El espacio es fundamental dentro de este proceso, por eso la geografía es importante. La territorialidad (HAESBAERT, 2019) y la creación de *topos* que se produce por estos movimientos a veces construye otra tradición oral que, con el tiempo, transforma la significación del espacio y origina otros códigos de comunicación en la vida cotidiana, cambiando finalmente el *habitus* (PETROPOULOU, 2019). Precisamente, las organizaciones culturales y políticas colectivas que se presentan en este texto están

inscritas dentro de esta problemática de cambio de significación del espacio y del *habitus*.

Ciudades invisibles en Medellín y Bogotá – metodología

Al inicio de este trabajo elegí territorios de “eco-paisajes de auto-construcción popular consolidada”, con una tradición de rebeldía y una historia de luchas sociales (PETROPOULOU, 2013; 2019). Sumado a esto, me apoyé en una bibliografía sobre la historia del desarrollo urbano de Bogotá y Medellín. De igual manera, establecí itinerarios aleatorios urbano-regionales, entre los cuales hubo itinerarios reales, virtuales y bibliográficos y encuestas que realicé en las calles de cada ciudad, las cuales me pudieran conducir a dar respuestas a preguntas como: ¿dónde están los colectivos poéticos-rebeldes de las periferias populares de las ciudades? Y ¿cómo construyen otros mundos dentro de esta situación de necropolítica?

Este trabajo, el cual empezó desde un punto de vista de amor que descriminaliza y desestigmatiza los barrios populares de la periferia, es resultado de un itinerario urbano en Bogotá y Medellín, soportado por medio de video-entrevistas y narrativas con activistas de Ciudad Bolívar y la Comuna 13, en el periodo abril - mayo de 2019. En este se contó con la participación de las siguientes iniciativas políticas – culturales: por una parte, el colectivo AMAUTA - barrio Nueva Colombia y la Escuela – comunidad, Instituto Cerros del Sur (ICES) – ISNEM - barrio Potosí, en Jerusalén, Ciudad Bolívar (Bogotá); y, por otra parte, la casa Kolacho, un colectivo histórico de *raperos grafiteros* rebeldes de la Comuna 13 - San Javier (Medellín). Estos colectivos están ubicados en barrios estratégicos periféricos y montañosos. Cuando empezaron sus iniciativas, el acceso a estos barrios era difícil, la situación urbanística muy precaria y el tráfico irregular era mas fácil por sus posiciones frontales entre la ciudad y la periferia semi-rural (foto1).

Foto 1: Vista actual de la Comuna 13 – San Javier. Eco-paisajes de autoconstrucción popular y cambio de *habitus* por medio del “arte de la calle”.



Fuente : fotografía de Christy Petropoulou, Mayo 2019.

Estas iniciativas tienen tres dimensiones culturales importantes: indígena, afrodescendiente y feminista-antipatriarcal, las cuales se pueden entender mejor a través de las entrevistas – narraciones de activistas, en las cuales está apoyado este trabajo, que reconstruyen la conciencia cultural alrededor de la etnia-cultura, del género y de la clase social. Estas entrevistas fueron realizadas con: un representante de una organización cultural de jóvenes afrodescendientes de PCN²; un miembro de la coordinadora indígena ONIC (coordinadora de movimientos indígenas); un representante del CRIC (Consejo Regional Indígena de Cauca) y una mujer de un grupo de jóvenes feministas y estudiantes y activistas en Bogotá.

La bibliografía está orientada a las cartografías de Ciencias Sociales Críticas y de la Comisión de la Verdad, teniendo en cuenta también otros puntos de vista. Los y las entrevistadas, a quienes se

2 El Proceso de Comunidades Negras de Colombia (PCN) es una red de organizaciones afrocolombianas que en la década del 90 se articuló en torno a la defensa de los derechos étnicos, culturales y territoriales. Ver más en: <https://www.urosario.edu.co/jurisprudencia/catedra-viva-intercultural/ur/Comunidades-Etnicas-de-Colombia/Comunidades-Afrodescendientes/>

presenta aquí con pseudónimos, no se conocían entre sí y vienen de espacios muy diferentes, incluso tienen diversas posturas políticas. La única causa común que les atañe es la preocupación de construir en la vida cotidiana otros mundos sin explotación de unos seres humanos sobre otros y de propiciar maneras horizontales de tomar las decisiones. A partir del 2010 unos participan en el “Congreso de los Pueblos”. Otros prefieren guardar una distancia. En este trabajo vamos a mezclar escalas de estudio entre lo local y lo global, para entender mejor la *glocalidad* de los acontecimientos en los barrios estudiados.

Necropolítica: Ciudad Bolívar y la Comuna 13 - San Javier

Achille Mbembe (2003) expone que la “Necropolítica” es un término que se usa para explicar las formas contemporáneas de subyugación en una situación de «estado de emergencia» y de excepción (AGAMBEN, 2004). Mbembe expone que “la máxima expresión de la soberanía reside, en gran medida, en el poder y la capacidad de dictar quién puede vivir y quién debe morir”. Dentro de esta situación aparecen “zonas de muerte donde la muerte deviene el ejercicio definitivo de dominación y la forma primaria de resistencia” (MBEMBE, 2003, p. 12-13). Nuttall & Mbembe (2004), describen esto en una ciudad dividida: Johannesburgo, que va más lejos del control por medio de la Biopolítica (FOUCAULT, 1975), de la punición después de la discriminación social (WACQUANT, 2009) y de la ciudad pánico (VIRILIO, 2004).

La necropolítica tiene raíces muy profundas dentro de la historia del Estado-Nación colombiano. Las periferias de los barrios populares y de las comunidades indígenas y afrodescendientes viven en esta situación desde la conquista, que podemos considerar como una invasión y ocupación del territorio común del Abya Yala (América). A esto se suma una reforma agraria que nunca se completó y los conflictos por la tierra que siguen hasta hoy. El *habitus* del miedo y la legitimación de los abusos de poder (base fundamental de la necropolítica), se construyen por medio de la estigmatización, de la incorporación de la inferioridad (indígena,

afrodescendiente, femenina y explotada – pobre), la interiorización de los valores de los explotadores y colonizadores (FANON, 1963) y de la costumbre de tener algún “protector” frente al Estado -terrorista. Dentro de este contexto, desde la década de los 80 el paramilitarismo tomó más fuerza, porque se usó como estrategia contrainsurgente³. Dicha estrategia política no ha sido reconocida como tal por parte de los distintos gobiernos, se expresa como terrorismo de Estado (VELÁSQUEZ RIVERA, 2007) y está inscrita en las prácticas coloniales de la necropolítica.

La coincidencia de la llegada de George Bush al gobierno de los Estados Unidos, y la de Álvaro Uribe a la presidencia de la República de Colombia (2002-2010), con la caída de los gobiernos del socialismo estatal en Europa del Este y en la ex-Unión Soviética, intensificó la guerra contra las guerrillas, sosteniendo, específicamente en Colombia, la tesis de que no existía un conflicto armado sino una amenaza terrorista, lo cual seguía la línea de “*Guerra contra el terrorismo*” de George W. Bush (2001-2009), que continúa hasta hoy como “*Guerra secreta*”. Al presidente Álvaro Uribe Vélez se le atribuye haber auspiciado el paramilitarismo e institucionalizarlo en su gestión de gobierno (RIVERA, 2007). Durante su mandato se inscribieron grandes persecuciones de activistas en la ciudad, quienes estaban acusados como presuntos simpatizantes de las FARC-EP y del ELN.

En realidad, en 2002, un año después de la caída de las torres gemelas de Nueva York, la política antiterrorista mundial se instaure en Colombia, así como en otros países de América Latina y del mundo, por medio del poder y el terror⁴ (CHOMSKY, 2003). El Plan Colombia 2000, que empezó oficialmente como plan para

3 La estrategia contrainsurgente esta enraizada en las enseñanzas de la Argentina de 1958, de las prácticas del ejército francés en La Batalla de Argel, y las de los Estados Unidos en la escuela Americana de Panamá ligada a las dictaduras de A.L. y en las practicas contrainsurgentes aplicadas de Inglaterra y Estados Unidos en Grecia entre 1945-1974, entre otras.

4 Lo interesante es que la “Guerra contra el terrorismo” o “*War on Terror*” en cinco idiomas (En, Fr, Esp., Port. Gr) de Wikipedia no tiene referencias sobre América Latina. La única es sobre Nicaragua.

eliminar el narcotráfico durante el gobierno de Pastrana (1998-2002), incluyó en sus planes la guerra contra las guerrillas (FARC-EP y ELN), las cuales, a partir del 2002 son denominadas como grupos terroristas. Para este Plan se recibió un gran apoyo económico de los Estados Unidos (VEILLETTE, 2005), bajo la nueva denominación de “Plan Patriota”. Este plan, que viene en el momento en que las FARC-EP controlaban la tercera parte del país, es el más grande en el mundo en lo que respecta a apoyo en armas y ejército por parte de los Estados Unidos a un país, después del caso de Israel.

Este Plan, oficialmente, se opone también a los grupos paramilitares terroristas o AUC⁵. Las AUC eran patrocinadas por grupos ganaderos, terratenientes y narcotraficantes de las regiones donde operaban, así como por algunos militares y políticos oficiales. A estas se les atribuye la desaparición y el asesinato de muchos de los actores sociales -líderes o miembros de grupos culturales educativos y otros-, en razón de la sospecha de que eran posibles miembros de las guerrillas. Según las Naciones Unidas y el documento de la Fiscalía General de la Nación, las AUC son responsables⁶ del 80% de los asesinatos de civiles del conflicto armado en Colombia⁷, mientras que a las FARC-EP corresponde el 12% de los mismos.

5 En 2003, las FARC-EP y las AUC fueron denominadas como *Significant Foreign Narcotics Traffickers under the Foreign Narcotics Kingpin Designation Act*.

6 Según Victoria Uribe, M. (2011): “[...] los paramilitares colombianos, reunidos bajo la sigla AUC y actuando en alianza con sectores del Ejército, conformaron un cuerpo armado compuesto por 34 estructuras y cerca de 34.000 combatientes, cometieron 1755 masacres, 36.000 ciudadanos fueron víctimas de desaparición forzada y, según la Fiscalía General de la Nación, hasta el momento se les han imputado 178.000 homicidios”. Datos tomados del portal de la Fiscalía de Justicia y Paz. Fiscalía General de la Nación.

7 En 1993, después de las fallidas negociaciones entre el Gobierno y la Coordinadora Guerrillera Simón Bolívar (CGSB) en Tlaxcala (México) y Caracas (Venezuela), las FARC-EP tomaron la decisión de privilegiar definitivamente lo militar por encima de lo político y reafirmaron el objetivo de urbanizar el conflicto armado trazado en la VII Conferencia celebrada en 1982 (PIZARRO, 2006; 2015) y empezaron a pedir una forma de impuestos a las plantaciones de coca, marihuana y amapola. Por lo contrario, en 1994 el Ejército Zapatista de Liberación Nacional en México privilegió lo político por encima de lo militar y prohibió estas culturas.

El 22 de diciembre de 2012, las AUC se desarmaron oficialmente, sin embargo, empezaron a disfrazarse como bandas criminales emergentes. La colaboración de las estancias del gobierno con algunos narco-carteles, tales como los herederos de Pablo Escobar en la ciudad de Medellín, con el propósito de eliminar a las FARC-EP y al ELN de la ciudad, produjo una situación compleja de relaciones entre diferentes grupos paramilitares y narco-bandas. El 24 de noviembre de 2016, las FARC-EP firmaron el Acuerdo Final de Paz con el gobierno de Juan Manuel Santos, algunos de ellos conformando, en el 2017, un nuevo partido político. La mayoría dejó las armas y entró en la vida pacífica, solo una fracción sigue en la guerrilla. Los territorios dejados por las FARC-EP están en perpetua disputa entre los campesinos, indígenas, pobladores, grupos de paramilitares, grandes terratenientes, grupos y carteles de narcotraficantes y empresas de lucro.

Actualmente, la necropolítica se presenta bajo la mal denominada «limpieza social» (PEREA, 2016), que puede relacionarse con el «gatillo fácil» de Argentina y de Brasil, que va hasta el asesinato de niños de la calle. “Limpieza social” es una categoría usada ampliamente para referirse a la acción de asesinar sujetos considerados indeseables:

Esta práctica tiene un carácter instrumental, porque a través de ella se busca establecer un tipo de orden moral y social, expresivo, porque devela una estructura social jerarquizada y un sistema de clasificación que se soporta en la creencia de que hay unos sujetos que son fuente de peligro, los indeseables, y otros, que son quienes están en peligro (PABÓN, 2017, p. 88).

Estas prácticas de cultura de terror pasaron a las ciudades en la segunda mitad del siglo XX, durante la creación de los Estados nacionales en América Latina, por medio de unos imaginarios que querían promover la superioridad de los colonizadores ricos sobre todos los demás (indígenas, negros, gitanos, mujeres, pobres, “vagabundos”, etc.):

El imaginario de la modernidad y civilización promovió una idea de higiene que iba más allá de la limpieza física. Se trataba de un

tipo de higiene social y mental que gradualmente fue interiorizada en gran parte de la población (MARCHI; ZAMBRANO, 2002, p. 201).

La ciudad de Medellín⁸, según datos del Observatorio de Memoria y Conflicto del CNMH y el RUV, entre 1995 y 2005 tuvo 52.004 víctimas de violencias asociadas al conflicto armado (CENTRO NACIONAL DE MEMORIA HISTÓRICA, 2017). El informe titulado *Investigación Preliminar de la Desaparición Forzada en la Comuna 13 de Medellín*, señala que entre el 2002 y el 2003 se cometieron el 64% de las desapariciones, años que coinciden con lo que dicen los grupos de mujeres víctimas de la operación Orión y de los paramilitares.

La Comuna 13 - San Javier (foto1), dividida en 31 barrios y con 160.000 habitantes, es la más militarizada del país (12 bases militares). En 2017 tenía 1700 fosas comunes y 4000 procesos de denuncias de violación de Derechos Humanos (NIETO, 2017). Después de estas operaciones de necropolítica, se hicieron las marchas históricas de Las Mujeres de Negro y de la Asociación de las Mujeres de las Independencias AMI. Las Mujeres Caminando por la Verdad⁹ siguen buscando los cuerpos de sus hijos desaparecidos, con el apoyo de ONGs, como El Grupo Interdisciplinario por los Derechos Humanos GIDH. Ciro, de la Comuna 13 de Medellín, dice:

Entre 2007 y 2012 se hizo un falso depósito de armas de los paramilitares y se disfrazaron en bandas criminales – narcotraficantes. Nosotros los conocíamos desde antes. Ellos pusieron límites dentro de la ciudad, “fronteras invisibles”. Nos decían: “No te metes aquí”. “Si pasas frente te mato”. Vivías en una casa y no podías atravesar la ruta para ir a otra parte del barrio. Te asesinaban. Los jefes de estas bandas (herederas de la llamada “*Oficina de Envigado*”) dividieron la ciudad en zonas y áreas de influencia.

8 Para más información véase: Villa Martínez M.I., Jaramillo Arbeláez A.M. y otros.

9 Disponible en: <http://mujereslaverdad.blogspot.com/>

Después de este periodo empieza la denominada “limpieza social”. Solo entre el 2009 y el 2012, los paramilitares y la llamada “Oficina de Envigado” asesinaron a trece raperos (BOTERO, 2013) que vivían en la comuna, quienes denunciaban la situación de necropolítica. “Eran como una gota de agua en el aceite caliente” dice un habitante. Entre ellos, estaba Héctor Enrique Pacheco Marmolejo (Kolacho), que según las noticias fue asesinado por un miembro de “La agonía”, financiada por Maximiliano Bonilla, Alias Valenciano, de la “Oficina de Envigado”. Kolacho tenía un sueño: crear un espacio - escuela de arte y recreación de hip hop, rap y grafiti para los niños de la Comuna 13. Sus amigos lo realizaron: la casa Kolacho.

En Bogotá, en Ciudad Bolívar, cuatro años antes de esta operación espectacular, otras operaciones de grupos paramilitares habían intentado eliminar a los que decían ser simpatizantes de las guerrillas. El asesinato de jóvenes es una de las marcas más fuertes con las que se enfrentan las subjetividades juveniles en la localidad, desde finales de los años 80. Entre 1990 y 1992, se calcula que fueron asesinados alrededor de 500 jóvenes (NAVIA, 1994). Las víctimas fueron en su mayoría jóvenes de la más variada condición (HERRERA; CLAUSTRE, 2012).

Por su parte, Q1, de Ciudad Bolívar, dice:

Aquí habían muchas milicias de la guerrillas, M19 que se transformó en grupo pacifista, ELN, FARC y otras. Pero después de 1998 se hizo una operación que mató mucha gente que la nombraron como cómplice con las guerrillas, como terrorista, y eso sigue hasta ahora. En un solo año, [los noticieros de 2000-2001 también cuentan hasta] 600 jóvenes asesinados y después cada día teníamos persecución y muerte.

De igual manera, Q2, expone:

También muchos de los falsos positivos los trajeron de Ciudad Bolívar. Tenemos 5600 casos para investigar. Se dice (rumores) que recientemente llevaban gente joven a Venezuela para crear contra-insurgencia, pagando de millón quinientos a dos millones de salario.

En Ciudad Bolívar las pandillas de narcos tienen un micro-control y una relación con la policía que se puede ver en la vida cotidiana. Por ejemplo, Q3 dice: “la gente que denunció el problema estaba amenazada de muerte de in-conocidos”. Como repiten

muchos habitantes, “existe colaboración con la policía por medio de la venta de armas. Hay un secreto entre ellos de lo que pasa aquí”. También están las mafias mineras, que hacen extracciones de minerales de manera ilegal, como se ve en muchas fechas de 2017.

Actualmente, en las dos ciudades, esta necropolítica se da en acciones de terror que se repiten en la vida cotidiana, realizadas por grupos paramilitares disfrazados de bandas de “limpieza social”, que repiten las mismas prácticas de las AUC, “con los mismos panfletos y con las mismas personas”, como dicen todos nuestros entrevistados. Estos grupos están ligados al Clan del Golfo, otros a los herederos de la llamada “Oficina de Envigado” y a otras organizaciones delincuenciales, y todos tienen o tenían relaciones con algunos miembros de la policía y del gobierno, las cuales obedecen a raíces históricas muy viejas, de ahí la complejidad de la situación.

Q3 dice:

En Ciudad Bolívar se instalaron diferentes grupos paramilitares: Bloque Metro, Bloque Capital, Águilas Negras¹⁰ (ligadas al Clan del Golfo). Ahora solo el último absorbe los otros. El gobierno dice que se desmovilizaron (con las AUC en 2012) pero los panfletos que salen muestran otra cosa. Todos saben que son los mismos (con otra fecha) y que ahora se presentan como bandas de narcos pero no son, eso es un discurso oficial. Controlan espacios de vendedores ambulantes, reclutando gente, amenazando líderes sociales. Usan las mismas consignas de amenaza como los panfletos: los niños buenos se acuestan temprano, los otros los acostamos nosotros. Todos saben que son camuflados como otros grupos, pero son paramilitares. Y eso se ve en las prácticas y en los panfletos.

10 Las Águilas Negras, es una organización criminal narco-paramilitar. Fue considerada como la tercera generación del paramilitarismo en Colombia. Radio RCN: «En Ciudad Bolívar y San Cristóbal, se encontraron panfletos firmados por las Águilas Negras, donde el blanco de las amenazas fueron migrantes venezolanos, jóvenes, líderes sociales y defensores de los Derechos Humanos en la comunidad. En su mayoría, los panfletos son firmados por supuestas estructuras identificadas como el 'Bloque Occidental', 'Bloque Norte' y 'Comando Central' de las Águilas Negras', organizaciones que para las autoridades en realidad no existen».

<https://www.rcnradio.com/bogota/aguilas-negras-se-metieron-bogota-lo-que-se-sabe-de-los-panfletos-amenazantes> 22 Julio 2019.

María Victoria Uribe señala que “muchos de los espacios de la muerte en Colombia, tales como masacres, tomas sangrientas a pueblos y secuestros masivos, configuran lugares donde queda temporalmente suspendido el estado de derecho y las víctimas son reducidas a cosas” (URIBE, 2011, p. 104). Este control no es ajeno a las relaciones secretas con algunos actores del Estado. *Q4, estudiante y muralista explica* los impactos de la guerra civil a los barrios periféricos:

Después del fin de cada diálogo de paz había una ruptura grande en los barrios periféricos. Desactivaban los ejércitos y después criminalizaban los espacios donde eran activos. Van rompiendo la capacidad de diálogo. Cooptan líderes de movimientos sociales. Los que no los pueden cooptar los desaparecen. El movimiento urbano se hace huérfano de representantes [...] En las ciudades los líderes sociales estaban aislados (no acostumbrados a la guerra) y las autoridades los estaban mostrando como si fueran guerrilleros. Ocultaban los paramilitares y sus cualidades. Asociaban los líderes con las crueldades que muestran en la tele solo de las FARC y legitimaban la detención de los líderes que no podrían cooptar. Es así que se crea una sensación de incertidumbre y desconfianza. Las madres, los representantes de las comunidades de Derechos Humanos, de las iniciativas de educación y de cultura los asociaban con los líderes de las guerrillas. La desconfianza aumentó, porque estas organizaciones de las guerrillas estaban haciendo grupos de escalón a la ciudad. Entonces las comunidades estaban paralizadas sin poder reivindicar sus derechos sencillos de educación y de cultura.

Estas prácticas de criminalización y legitimación de la persecución y muerte de personas estigmatizadas son muy conocidas y aplicadas en los guetos de las grandes ciudades de los Estados Unidos (WACQUANT, 2009). Intentaron aplicar la misma práctica, con las amenazas, al colegio de ICES en Ciudad Bolívar, que los trataban de guerrilleros durante las elecciones comunitarias en la Junta de Acción Comunitaria, «diciendo una cantidad de cosas para tratar de crear desconfianza» (GONZÁLEZ, 2002, p. 55), hasta el asesinato del profesor Evaristo.

Tradición de rebeldía, autonomías y movimientos sociales: rizomas rebeldes

Colombia es un país marcado por guerras civiles que, al inicio, fueron entre liberales y conservadores y que, después de la Segunda Guerra Mundial, se establecieron entre el Estado y diferentes guerrillas. Estas guerras civiles tienen sus orígenes en: la revolución Bolivariana; en la no aplicación de la reforma agraria (la Ley 135/1961 benefició solo al 8% de las familias sin tierra)¹¹, que es la causa de la creación de guerrillas revolucionarias a partir de 1945; en las múltiples historias de esclavitud de afro-descendientes e indígenas (que se presentan muy poco en la historia oficial del país); en los intereses de los caudillos locales; y, finalmente, en los intereses geopolíticos de las multinacionales europeas y de los Estados Unidos por la región, a razón de lo que han aplicado sistemáticamente una necropolítica.

Pero, en oposición silenciosa a la necropolítica, y a veces dentro de esta, se construyó poco a poco una “tradición de rebeldía” de cultura popular (para el término véase: DAMIANAKOS, 2003), para «destacar el papel, sistemáticamente desautorizado, de las innumerables tácticas de resistencia y de contracultura, de grupos y culturas subalternas que se mueven a su sombra” (VIGNOLO, 2006, p. 20) que se reproduce como rizomas (DELEUZE; GUATTARI, 1980), por medio de las comidas, las músicas, los bailes y los juegos que se refieren a otros mundos más libres, creados desde el amor y la solidaridad, como en el carnaval¹² en los Palenques¹³ y en los

11 La Asociación Nacional de Usuarios Campesinos fue impulsada por Carlos Lleras Restrepo en 1967, mediante un grupo de promotores ligados al Ministerio de Agricultura (PIZARRO, 2015, p. 15).

12 Véanse “las prácticas de los riosuceños para que su carnaval siga siendo un espacio de palabra, de crítica y de sátira en medio del conflicto armado, los esfuerzos de revitalizar las fiestas populares del 11 de noviembre en Cartagena (aplastadas por la maquinaria de la política espectáculo del reinado nacional) o el proceso de rescate de la cultura andina en el carnaval de Blancos y Negros de Pasto” (VIGNOLO, 2006, p. 20).

13 Miranda M., Gerardo L. “La champeta: una forma de resistencia palenquera a las dinámicas de exclusión de las elites “blancas” de Cartagena y Barranquilla entre 1960 y 2000”. En: Boletín de Antropología. Universidad de Antioquia, v. 25, n. 42, p. 150-174, 2011.

cuentos-historias de los muertos vivos que han sido los héroes de las revoluciones por la libertad¹⁴.

Colombia tiene también una rica historia de autonomías, que alimenta las iniciativas actuales con una tradición de organización de la rebeldía indígena y afrodescendiente y un pueblo Rom, quienes actualmente representan cerca del 25% de la población del país: por una parte están los 102 pueblos indígenas organizados en territorios autónomos [resguardos o comunes, la mayoría organizada en el Congreso Nacional de Pueblos Indígenas de Organización Nacional Indígena de Colombia - ONIC en 47 organizaciones zonales y regionales (ONIC, 2019); y, por otra, están los pueblos de comunidades libres afrodescendientes, organizadas en Palenques (3 grandes pueblos afrocolombianos¹⁵ en 132 Territorios Colectivos de Comunidades Negras, 4,2% de territorio nacional con 135 organizaciones¹⁶, la mayoría organizada en PCN)¹⁷.

Desde los años 70, los movimientos indígenas y afrodescendientes se re-organizan. Primero, en el Valle del Cauca, siguiendo el movimiento indígena (armado hasta 1991), Quintín Lame, con la fundación del CRIC en 1971, y después en todo el país (con diferentes organizaciones territoriales). En febrero de 1982, se forma la coordinadora general ONIC para: la recuperación de la

14 En los mismos textos existen descripciones de las resistencias por medio del uso de poderes y cosmovisiones de chamanes (indígenas) o de sabios afrodescendientes, en diferentes rituales en Colombia y otros países de América Latina, última manera de resistir y “comunicarse con los muertos” para seguir adelante: Zumbí en Brasil, Zapata en México, Bartolina Sisa y Túpac Catarí en Bolivia, Túpac Amaru en Perú, siguen existiendo como vivos-muertos en todos los rituales de las revueltas actuales, para crear una poética de nuevos mundos posibles.

15 <https://www.onic.org.co/comunicados-de-otros-sectores/3080-comision-etnica-para-la-paz-y-la-alta-instancia-de-pueblos-etnicos-de-paz-de-colombia-presentaron-preocupaciones-al-consejo-de-seguridad-de-la-onu>

16 DANE, *Colombia una Nación Multicultural. Su Diversidad Étnica*, 2007, http://www.dane.gov.co/files/censo2005/etnia/sys/colombia_nacion.pdf. (accessed November 29, 2007). Carlos Efrén Agudelo, 2002.

17 “El Proceso de Comunidades Negras de Colombia (PCN) <https://www.prensarural.org/recorre/pcn.htm>

tierra (“ahora dicen **“liberación de la madre tierra”**); el fortalecimiento de los **gobiernos propios de los cabildos y resguardos**; el fortalecimiento de la **autonomía**; el derecho de tutela; el **fortalecimiento cultural**; el **respeto a las cosmovisiones indígenas, sin dependencia de la iglesia**; la creación de **otra educación**, porque “la educación que nos impartían no era una educación indígena, era para no ser indígenas, para no ser el resguardo, para civilizarnos”; la protección de los recursos naturales (nacimientos del agua, ríos, impedimento de embalses, impedimento de explotación de oro y de petróleo, etc.); la elaboración de los **Planes de Vida para el Buen Vivir**, que “se realiza por los sistemas propios como la chagra, el tul, la huerta, diferentes nombres de idiomas indígenas que promueven la diversidad de cultivos de diferentes maneras y no son los sistemas de producción de diferentes productos (ajonjolí, maíz, trigo, etc.)”; y por el **fortalecimiento del proceso de paz, en colaboración con otros sectores de la sociedad**.

Paralelamente, el Proceso de Comunidades Negras de Colombia (PCN), inspirado en las luchas de los Palenques y del movimiento negro internacional, “es una red de organizaciones afrocolombianas que en la década del 90 se articuló en torno a la defensa de los derechos étnicos, culturales y territoriales”. Para ellos, “el territorio –no la tierra en el sentido occidental de bien– es un derecho cultural. Por eso hablan de derechos culturales en el caso del Pacífico colombiano [...] que está en configuración”. Para ellos,

la guerra que atraviesa el país es la expresión de esa contradicción entre unos intereses económicos que siguen viendo la región como región subsidiaria con unas mercancías, como son los recursos naturales, frente a una visión tradicional basada en la vida¹⁸.

Los movimientos urbanos sociales (TORRES CARRILLO, 2006; URÁN, 2000; URIBE, 2006) y el movimiento estudiantil tienen también una rica historia en Colombia. La lucha más

18 <https://www.prensarural.org/recorre/pcn.htm>

reciente fue contra la reforma conservadora de educación en 2011, la cual hace parte de una gran historia de luchas estudiantiles (MAURICIO, 2012), entre las que está la huelga de 1971. Esta se generó en contra de la participación de la iglesia y del sector privado en los consejos universitarios (empezó en el Cauca y coincidió con los Juegos Panamericanos, como lo de 1968 en México), formando el Programa Mínimo del Movimiento Nacional Estudiantil (HERNANDEZ, 2007), el cual constituyó la base para la reestructuración de la universidad pública (PARDO; URREGO, 2003).

Colombia tiene también una larga historia de movimientos sociales obreros (GONZÁLEZ; MOLINARES, 2013), entre los que están: el paro de maquinistas y fogoneros del ferrocarril de Antioquia de 1912; las huelgas en la costa atlántica, en Cartagena y en el Magdalena, en 1924; las huelgas reprimidas por el Estado en la Tropical Oil Co., en 1925; el movimiento obrero contra las condiciones humildes de trabajo en las plantaciones de la United Fruit en Ciénaga, Magdalena (LEGRAND, 1989), en 1928, enlazadas a la masacre de las bananeras; y las grandes revueltas democráticas como el Bogotazo, que fueron consecuencia del asesinato del líder del Partido Liberal, Jorge Eliécer Gaitán, ocurrido el 9 de abril de 1948.

El movimiento feminista antipatriarcal tiene también una historia larga: desde la huelga de mujeres indígenas de inicios del siglo XX; pasando por la lucha por la educación y el derecho al voto; la participación en la Asamblea Constituyente de 1991, con una consciencia feminista más profunda (LUNA; VILLARREAL, 1994); la creación del Festival de Mujeres en Escena por la Paz, en 1991, por parte de la Corporación Colombiana de Teatro; hasta la segunda ola del feminismo en Colombia en 2005 (LAMUS, 2010); el Plan de Igualdad de Oportunidades para las Mujeres de 2009; el Encuentro Latinoamericano y del Caribe de Acción y Prácticas Feministas de 2011 (RODRÍGUEZ; ROBAYO, 2018); y la actual discusión sobre interseccionalidad, que está más presente en los territorios históricos indígenas y afrodescendientes del Caribe

(SUÁREZ, 2014), de la costa Atlántica, del Cauca y de Chocó, así como la problemática más profunda con relación a la naturaleza en las comunidades Amazónicas.

Podemos decir que la nueva época de organización para el establecimiento de la paz y la democracia empezó con la Asamblea Nacional Constituyente de 1991, que se creó contra los planes de necropolítica demostrados con el asesinato de Galán en 1989, como expone el historiador Felipe Arias Escobar¹⁹. Pero, actualmente, los gobiernos intentan retroceder los derechos ganados. Por ejemplo, el Plan de Desarrollo propuesto por este gobierno (con proyectos de nuevas minas y explotación masiva de los territorios naturales) es completamente opuesto a los planes de vida, además de esto, quieren imponerlo por medio de una represión generalizada. Los movimientos urbano – regionales mayoritariamente negros de Quibdó y Buenaventura, los movimientos actuales exitosos de Cajamarca, Tolima en contra la grande mina de oro La Colosa de Anglo-Gold, son unos movimientos urbano-regionales de grande importancia mundial. Actualmente, después de muchos encuentros de diferentes organizaciones, se organizó la gran “minga” (huelga general), en abril de 2019, al igual que otras movilizaciones.

Paralelamente, las ideas de “forma-Tierra de la vida” (ESCOBAR, 2018, p. 84) de respecto a la pacha-mama, de origen indígena y afrocolombiano empiezan a tener más espacio dentro de los colectivos y organizaciones en las grandes ciudades, así como dentro de las organizaciones estudiantiles, por medio de colectivos que construyen dinámicas semi-autónomas del Estado y del mercado capitalista y que reconstituyen la vida social en una escala micro-social (NIETO, 2017).

19 El historiador indica, por ejemplo, que el asesinato de Luis Carlos Galán -partido Nuevo Liberalismo-, el candidato favorito en las encuestas en 1989, fue perpetrado por el narcotráfico, pero además fue un operativo concertado con políticos y la fuerza pública.

Arias recuerda que en 1989 también se continuó con el llamado genocidio de la Unión Patriótica, partido que surgió de una negociación con las FARC-EP y que fue perseguido por el paramilitarismo. Boris Miranda, Corresponsal de BBC News Mundo en Colombia 2 abril 2019.

Actualmente, Colombia cuenta con miles de colectivos culturales y sociales invisibles que se multiplican como rizomas, unos son nuevos y otros tienen una historia importante, pero todos construyen otros mundos en la vida cotidiana. Considero que hoy, después de tantas luchas y trabajos cotidianos dentro de las familias, los barrios, las comunas, los resguardos, los palenques, las asambleas - las mingas, algunas escuelas, pero también dentro de los bailes, las pintas y las comidas comunitarias, aparece **un cambio de habitus. De un habitus de miedo, de sumisión y de sospecha, a un habitus de amor y de solidaridad construido dentro de la vida cotidiana.**

Pasamos entonces de una época de luchas por la reivindicación de los derechos, de una guerra civil que entró en el juego de la necropolítica y no pudo cambiar el sistema capitalista por cuestiones locales, a otra época donde se construyen en la vida cotidiana otros mundos: de respeto y de solidaridad, mundos donde no quepa la explotación de unos sobre otros, ni el machismo, el racismo y la humillación a la madre tierra. Y eso se ejerce de diferentes maneras: en algunos casos, en territorios semiautónomos (indígenas y de palenques) y en otros casos, principalmente en los espacios urbanos, a manera de hormiguera, poco a poco y silenciosamente, sin grandes discursos ni publicidades. Y eso es nuevo y no se puede adelantar, porque se multiplica como los rizomas.

Narrativas cartográficas. La poética de las resistencias y la creación de otros mundos posibles

Dentro, y en oposición a la necropolítica, se dan iniciativas de resistencias y de creaciones poéticas, como las que vamos a ver aquí. Dentro de unas ciudades vulnerables y transformadas en mercancías, por medio del crédito y de la crisis, como dice David Harvey (2012), el derecho a la ciudad pasa por la participación en el proceso de creación de los espacios comunes públicos (CASTELLS, 1986), que consiste en lo que Massimo de Angelis y Stavros Stavrides

(STAVRIDES, 2011) definen como “*commoning*”. Holloway, por su parte, propone un nuevo enfoque: el proceso de grietas en el capitalismo, a través de la multiplicación de acciones anticapitalistas en la vida cotidiana (HOLLOWAY, 2011), que pueden estar relacionadas con este proceso de “*commoning*”. Pero, aparte de intentar influir en las políticas urbanas y del trabajo, ¿pueden también cambiar el *habitus*?

Bourdieu describe el *habitus* como el conjunto de esquemas generativos a partir de los cuales los sujetos perciben el mundo y actúan en él. Es una traducción en latín del concepto aristotélico de *hexis*. Aristóteles dice que “*αἱ ἐξεῖς γίνονται*”. Eso significa que “las *hexis* se hacen”, se construyen socialmente con la repetición cotidiana, definiendo así unas características permanentes de una persona o de un grupo social:

El *habitus* se define como un sistema de disposiciones durables y transferibles -estructuras estructuradas predispuestas a funcionar como estructuras estructurantes- que integran todas las experiencias pasadas y funciona en cada momento como matriz estructurante de las percepciones, las apreciaciones y las acciones de los agentes frente a una coyuntura o acontecimiento y que él contribuye a producir (BOURDIEU, 1972, p. 178).

Analizando el *habitus* de cada sociedad en su vida cotidiana, podemos entender mejor la reproducción de distinciones de género, de edad o de clase social. Las segregaciones socio-espaciales tienen un papel muy importante en este análisis y pueden funcionar como estructuras estructurantes. ¿Puede cambiar el *habitus*?:

Contra el estructuralismo, la teoría del *habitus* reconoce que los agentes hacen activamente el mundo social al comprometer instrumentos encarnados de construcción cognitiva; pero también insiste, contra el constructivismo, en que estos instrumentos son hechos por el mundo social a través de la somatización de las relaciones sociales (WACQUANT, 2016, p. 67, textos traducidos de C. Petropoulou).

Un ejemplo de cambio de *habitus* en Ciudad Bolívar, Potosí

Durante las guerras civiles sucesivas, miles de hectáreas de territorios de los pueblos indígenas y de los Palenques se transformaron en territorios en disputa con los terratenientes y los narcotraficantes²⁰. Después de 1990, decenas de miembros de la guerrilla del M19 que depusieron las armas, así como algunos de sus simpatizantes, fueron asesinados. Entre 1998 y 2002 las negociaciones entre las FARC-EP, el ELN y el gobierno no concluyeron y la guerra se intensificó.

Dentro de un contexto de necropolítica, algunos grupos políticos de la izquierda, de la mano de grupos estudiantiles, de ingenieros críticos y de unas parroquias de la teología de la liberación, apoyaron una construcción más sólida de las casas, la instalación de los servicios de electricidad y de agua y la creación de escuelas y centros culturales en algunos barrios (como por ejemplo el M19 en Ciudad Bolívar). Mientras tanto, los indígenas y los afrodescendientes, al igual que parte de los campesinos, los obreros y los estudiantes, se organizaron poniendo en cuestión la necropolítica y, más que todo, empezaron a realizar sus “planes de vida”.

Foto 2 - Ciudad Bolívar y la escuela comunidad ICES – ISNEM: eco-paisaje de un barrio de auto-construcción popular y cambio de *habitus* por intervenciones educativas libertadoras



Fuente : fotografía de Christy Petropoulou, Mayo 2019.

Un ejemplo viene de Ciudad Bolívar, que en los años 70 era un territorio conocido por el trabajo forzado o mal pagado (que incluía niños) en las minas de explotación mineral y de materiales de construcción (arcillas y caliza, carbón y arenas), propiedad de las empresas legales (mexicanas, suizas, colombianas) e ilegales, entre las que se contaban 23 canteras y 45 ladrilleras, la mayoría cerradas hoy (OCAMPO, 2015). También por sus condiciones de vida precarias, causadas por la falta de acceso a los servicios públicos. Las casas eran de cartón y lámina y los habitantes no tenían agua, electricidad, escuelas, centros médicos, etc. (ALAPE, 1995).

En los años 80, algunas iniciativas independientes de educación popular eligieron estas localidades para plantear sus proyectos de plan educación – sociedad inspirados en la pedagogía de la liberación de Paulo Freire. Uno de estos casos fue el Instituto Social Nocturno de Enseñanza Media (ISNEM), “una iniciativa de educación liberadora, destinada a sectores populares, en 1983”. De la mano, el 5 de marzo de 1984, se fundó el ICES (Instituto Cerros del Sur) de Ciudad Bolívar (su establecimiento empezó en 1982). ICES-ISNEM 2 dice: “se conformó como respuesta a una de las necesidades prioritarias de la comunidad y a la vez se convirtió en foco del trabajo comunitario en el barrio, ligando la escuela a la vida”. Evaristo Bernate Castellanos,²¹ Miguel Galvis, Elizabeth Chuquin, Gladis Murillo, Martha Rodríguez Muñoz, Juan Carlos Bustos, Héctor Gutiérrez y otros junto con algunos estudiantes, fundaron la primera escuela nocturna en una casa precaria en el barrio Potosí de la comuna Jerusalén.

Esta iniciativa se inscribe en una corriente pedagógica de Educación Popular, que su proyecto educativo es un proceso

20 La necropolítica, junto a la cultura del terror, se ejerció también en Chocó y el Norte del Cauca, por medio de intervenciones militares contra las guerrillas revolucionarias y a través de la expansión de las minerías, la tala clandestina de los bosques y la expansión de las plantaciones de drogas. Los terratenientes, aplicando la necropolítica, mataban líderes y quemaban casas.

21 Evaristo Bernate Castellanos. Licenciado en Filosofía y Letras, líder comunitario de Ciudad Bolívar. Fundador del Proyecto Escuela - Comunidad. Asesinado por paramilitares el 11 de mayo de 1991.

que mediante la formación busca incidir en la transformación social. Por eso construye empoderamiento de la comunidad partiendo de la realidad, para generar organización; así mismo, opera en un constante diálogo de saberes con los habitantes, produce conocimientos de vida con sentido, genera identidad y autodeterminación de los habitantes” (GONZÁLEZ, 2002, p. 21).

El barrio, fundado por la venta de lotes de fraccionadores ilegales (*piratas*), todavía estaba en construcción. Dentro de esta situación, los y las profesoras apoyaron a la misma construcción del barrio con materiales concretos, a su conexión con la ciudad de Bogotá y a la creación de las juntas comunitarias. Cuando el 11 de mayo de 1991, dos meses antes de la firma de la Constitución de 1991 y dentro de una situación de asesinatos selectivos y continuos asesinaron al profesor Evaristo (GONZÁLEZ, 2002), el colectivo de maestros y alumnos decidieron seguir ICES-ISNEM con el Proyecto Escuela Comunidad. ICES-ISNEM1 expone:

Cuando empezamos, en la comunidad no había servicios públicos, construíamos la escuela y al mismo tiempo, en todo lo que hicimos juntos, para ir a tomarse el acueducto, la empresa de agua, teléfono, la Secretaría de Educación, para pedir escuela aquí, era muy solidario. Es importante el encuentro que tienen con la comunidad y la ayuda mano a mano, palo a palo. Evaristo, aunque nos enseñaba a leer y escribir, también nos enseñaba a pensar de manera crítica, de manera constructiva y de pensamiento transformador todo el tiempo. Evaristo fue padre, amigo, profesor y buscaba recursos para toda la gente e invertía los recursos en la comunidad. Y esa es una de las razones de su muerte, porque algunos querían gastarlos en cosas de ellos. En el velorio había mucha gente y es allá donde decidimos continuar con este trabajo. “A nuestros muertos no los lloramos. Recogemos las banderas y la lucha continúa” (decían en sus pancartas los estudiantes).

En los años siguientes formaron la Corporación Centro Cultural de Desarrollo Comunitario Evaristo Bernarte Castellanos:

En 1997 hicimos un convenio con la Secretaría de Educación y empezamos a construirlo con bloques. La educación que hacemos por medio del Proyecto Escuela Comunidad no es solo aprender a leer y escribir. Los chicos también llenan sus contextos y realidad y aprenden a pensar de manera crítica. Aparte de las áreas fundamentales, aprenden también a hacer

huertas, alimentos para vender o consumir. En Ciencias Sociales tenemos también “**vivienda y entorno**” y los padres vienen en este proyecto a platicar sobre las necesidades para el barrio.

En 1991, como respuesta a esta situación de terror, se organizó el “Primer Festival Juvenil por el Derecho a la Vida en Ciudad Bolívar”. El 11 de octubre de 1993, se convocó a un paro cívico, por parte de 65 organizaciones sociales de la localidad. A través de este paro cívico se consiguió la construcción de una universidad, de más de 20 colegios y de algunos centros de salud, así como la cobertura de servicios públicos para el 70% de la población en los barrios legalizados [...] Asimismo, se organizó el Primer Foro de Derechos Humanos desde una perspectiva juvenil y se celebraron varios festivales de música (HERRERA y CLAUSTRE, 2012, p. 65-83).

En 2001, los jóvenes participaron en las manifestaciones contra el acto legislativo 012 de 2001, que propiciaba la privatización de la educación pública. En el año 2005, a través de las caminatas nocturnas, se implementó una estrategia de resistencia civil donde participó el Observatorio Urbano de Cultura y Turismo de Bogotá y la Mesa de Jóvenes de Ciudad Bolívar. En septiembre de ese año se llevó a cabo la movilización “Para que la vida siga siendo joven”, en la cual participaron más de 50.000 jóvenes (HERRERA; CLAUSTRE, 2012, p. 65-83).

En 2007, el artista Harold Bustos, hizo una escultura en el barrio Juan Pablo II para reivindicar la memoria de 11 jóvenes asesinados en una masacre de limpieza social, el 25 de julio de 1992. “No olvidamos los sueños derrumbados por las balas”, dice el epígrafe del monumento. En el año 2007, se destacan también muchas manifestaciones sociales contra los recortes a la inversión pública en salud, educación y derecho al trabajo (HERRERA; CLAUSTRE, 2012, p. 65-83).

De toda esta movilización surgen múltiples grupos artísticos y culturales, como el grupo de danza de abuelas “las matachinas”, el Circo Teatro Kabuki, el grupo de teatro La esquina de la Casa Redonda, Nentequeba Circo, la casa cultural y popular Cusmuy, la

casa cultural Airubain, la casa cultural Kiriús y otros (OCAMPO, 2015). Es así que se construye una fuerte identidad barrial de los y las jóvenes, incluyendo diferentes culturas afro-indígenas y migrantes mezcladas en un territorio urbano-popular periférico.

Habla *Ef*, un alumno del proyecto escuela-comunidad de la escuela en Potosí-Ciudad Bolívar ICES-ISNEM, quien, después de su viaje por América Latina, regresó a la escuela para apoyar los talleres culturales.

Ef dice:

Tengo 15 años aquí en el barrio y en este colegio 8-9 años. Este colegio era diferente de los otros: primero, no tenía puertas, podías entrar y salir cuando quisieras. No teníamos uniforme, los profesores no eran solo profesores, pero eran compañeros, amigos. Aquí aprendí a construirme como persona, a construir mis sueños, mis metas, aspirar lo que aspiro. Por eso regrese aquí. Estoy viajando y un poco brindando de lo que me dieron a mí. Ahora estoy coordinando una escuela de cine y estoy dando conocimientos artísticos y intercambiando saberes. Esta comunidad, aparte de todo eso, es una montaña, un pueblo donde conoces casi todas las personas, todos te ayudan y los ayudas y siempre vas a buscar el bien en conjunto con la comunidad.

El asesinato del profesor Evaristo fue un intento de establecer un *habitus* de miedo y obediencia absoluta. Lo que sintieron los otros maestros fue como una amenaza: “Si intentan hacer lo mismo, los matamos”. Pero los profesores, con sus estudiantes y sus familias, dijeron No. El proyecto escuela-comunidad va a cambiar este *habitus* por medio de la educación y la cultura.

ICES-ISNEM 1 expone:

Cuando escucho a los ex alumnos hablar de lo que dicen hoy para la vida de ellos, siento que no lo voy a dejar, porque les estábamos dando también consejos en la vida cotidiana. Aquí también es un espacio de grupos de jóvenes, de madres practicantes de la pedagógica y vienen practicantes de diferentes universidades y es con estas alianzas que nos permiten seguir construyendo como comunidad, seguir pensándose un mundo otro.

ICES-ISNEM 2 dice:

Aquí salieron futbolistas, artistas, maestros, bailarinas, líderes, buenos seres humanos [...] La tarea no se acabó, difícil sí, pero imposible no. Sabemos que si seguimos a construir este tipo de escuelas vamos a tener menos delincuentes, menos familias con problemas.

La corriente pedagógica de Educación Popular y Liberadora busca inspirar a la transformación social mediante la educación. Por eso, construye empoderamiento de la comunidad partiendo de la realidad, para generar organización, operando en un constante diálogo de saberes con los habitantes, produciendo conocimientos de vida con sentido y generando identidad y autodeterminación en los habitantes (DÍAZ; SABOYÁ, 2014). Los y las educadoras leían teorías pedagógicas de Paulo Freire, del padre Casaldaliga y de la experiencia pedagógica libertadora durante la guerra civil de España, así como de otras preocupadas por la liberación de los pueblos (GONZÁLEZ, 2002). Actualmente esta iniciativa, alojada al inicio en una casa de cartón, se transformó en una grande intervención cultural y educativa con una escuela importante que es la referencia al barrio Potosí y tiene una influencia a toda Ciudad Bolívar y al exterior (foto 2).

Un ejemplo de cambio de *habitus* en la Comuna 13 – Medellín

A partir de 1991, según el Centro Nacional de Memoria Histórica (2017), algunos grupos culturales que surgen de las comunas populares de la ciudad Medellín, “empiezan a organizarse y acercarse para enfrentar el miedo generalizado y mostrar a la gente de la ciudad que existen también otras realidades en sus barrios periféricos”. Esta movilización concluye con la formación del movimiento *Barrio Comparsa*, que entre el 4 y el 11 de marzo 1991, juntó más de 56 organizaciones culturales de la zona noreste, realizando un festival, talleres, teatro de la calle, música, pintas etc. Entre otros, surgió también, en 1990, *Convivamos*, en Villa Guadalupe, comuna nororiental, realizando manifestaciones de cultura popular, comparsa, teatro callejero, magia, chirimía, circo y

arte, “como estrategias para que los jóvenes expresaran lo que sentían y pensaban, el arte como denuncia y movilización popular”.

Así, actividades como **La Fiesta Popular**, que nació durante la primera Semana por la Paz, en 1994, “eran escenarios para la construcción del tejido social, procesos de participación y proyección comunitaria y de convivencia. Lo que buscaban en ese momento era habitar los espacios, romper las fronteras invisibles en barrios como Villa Guadalupe, La Salle, San Pablo, San Blas y El Jardín” (CENTRO NACIONAL DE MEMORIA HISTÓRICA, 2017, p. 165-167).

Del mismo modo, en la Comuna 2, Santa Cruz, en el barrio La Paz, estaba la Corporación Cultural Nuestra Gente (1987)²². Otras organizaciones eran “**Casa mía**”, en las comunas noroccidentales, y otras en otros barrios (CENTRO NACIONAL DE MEMORIA HISTÓRICA, 2017, p. 164-165), y en el centro de la ciudad **El Festival Internacional de Poesía**²³ desde 1991 y la Corporación para la Comunicación Ciudad Comuna desde 2009 en la Comuna 8²⁴.

En la Comuna 13 hay una historia de décadas de organizaciones culturales, de Derechos Humanos, educativos, uniones atléticas, grupos feministas, uniones afrodescendientes, indígenas y otras, así como también algunas iniciativas que venían de fuera, como “Fundación Social”²⁵. En los años 90 se da un intento de agrupación de diferentes iniciativas bajo la Corporación Realizadores de Sueños, que apoyaba la construcción de unas casas y eventos culturales.

22 <http://www.nuestragente.com.co/intro.htm>

23 https://www.youtube.com/watch?v=qBTyuv_s68w

24 <http://www.ciudadcomuna.org/ciudadcomuna/nosotros/historia.html>

25 “Fundación Social” era una institución del banco comunitario de presupuesto participativo, organizada desde los años 80, de una dependencia de la iglesia católica Belgo-Alemana de Jesuitas (que existe desde 1910 como círculo de obreros para controlar el sindicalismo autónomo) que, según sus documentos de 2015, no tenía los resultados que esperaba en la Comuna 13.

Dentro de un contexto de necropolítica, se da una historia importante de resistencias sin armas. Como dice Jaime Rafael Nieto López (2010), en la Comuna 13 de Medellín las iniciativas gubernamentales de planificación participativa (como el presupuesto participativo) no tenían mucho éxito porque venían desde fuera (URAN, 2012). A partir de 2002, desde adentro de la Comuna, surge una red de grupos de hip-hop, rap y grafiti, como una iniciativa de Casa Kolacho y de otros grupos culturales (Ciudadcomuna, 2013) que, después, con el apoyo de la Alcaldía de Medellín, organizan el festival **“A la 13 la violencia no nos vence”**.

Desde el 2002, cada 21 de mayo y cada 16 de octubre se realiza la conmemoración de las operaciones Mariscal y Orión, respectivamente. Ellos organizan un gran evento que, a partir de 2004, se llama **“revolución sin muertos”**.

Entre 2008 a 2012, Chota 13, otro colectivo de graffiti y rap de la comuna 13 se organiza alrededor de un espacio que después se localizó al corazón de las escaleras eléctricas. Después, nacen muchos otros colectivos de rap graffiti y del llamado graffitour. Estas escaleras, instaladas de la municipalidad “ayudaron mucho al cambio del miedo que existía para irse a las partes altas de este barrio” (dice Jota). Ellos organizaron GRAFILANDIA un café, un taller, graffitour y otras actividades que involucraron mas jóvenes del barrio. Frente a este espacio se puede ver un mural sobre la historia de la comunidad: de la una parte es el intento de su destrucción por los intereses del capital (trafico de armas y de drogas, intervenciones Mariscal, Orión y otras) y de la otra parte es la resistencia centrada a las madres, la mayoría afrodescendientes, del barrio que reivindican la vida con los habitantes-pájaros-migrantes que intentan reconstruir el barrio. A la izquierda del mural se ven los nuevos habitantes-pájaros (menos protegidos) que vienen aprender esta historia o son parte de la historia (viejos habitantes-pájaros que llegaron al inicio a la comunidad).

En 2018, después de los acuerdos entre el Gobierno y las FARC-EP, las asociaciones de las madres organizaron iniciativas de recuperación de la historia oral como “el colectivo” (BORJA, 2018).

Ellas en realidad tenían el papel mas importante de resistencia con amor y paz desde el nacimiento de la comuna 13 y durante todo el conflicto. Ellas guardaron la vida dentro de la necropolítica y inspiraron los jóvenes con sus practicas cuotidianas.

María d' El colectivo dice:

Nosotras somos las que sobrevivimos dentro de una guerra muy confusa. Porque con los paramilitares en el barrio no sabias si te van acusar de algo, si tu hijo va regresar a la casa. Lo importante era cuidar la vida. Con la comida y la fiesta. A hora editamos un libro de recetas donde contamos también nuestras historias (ver: Heredia, 2018 y Las Berracas de la 13, 2019).

Ciro de Casa Kolacho, narra:

Dentro de este contexto empezó el arte. Quienes crecíamos en este tipo de territorios, en este periodo crecíamos con pocas opciones de vida. El hombre tenía que trabajar todo el día de manera legal o ilegal, sin poder tener lo suficiente para su familia. La mujer trabajaba como ama de casa o la agarraban como trofeo de guerra para llevarla a la industria del sexo. Y nosotros dijimos que No. No queremos repetir esta historia. El arte decía otras cosas. Que queríamos pintar, bailar, que podíamos contar, podíamos soñar. Empezamos a juntarnos con los chicos del entorno, que no tenían cara de artista. Y con estos chicos hicimos nuestra primera operación hip-hop, **'porque a la 13 la violencia no nos vence'**. Cuando nos presentamos como artistas nadie nos creía, porque los chicos del entorno tenían cara de ladrón, de comerciante informal, de trabajadora del sexo (así nos decían) [...]. Pero con estos chicos hicimos un gran Festival: **"Revolución sin muertos"**. Después de eso empezaron a interesarse otros chicos. Nosotros no les ofrecíamos armas, pero sí bombillas de aerosoles, pistas de baile, micrófonos, discos, sueños. Como chicos, nos estaban haciendo carne de cañón, el peor desechable al que lo mataban y no vale nada. Nosotros dijimos que ¡no! No éramos solo una ficha desechable [...]

Donde había fronteras invisibles, nosotros poníamos una clase de música. Esa era nuestra estrategia. En los parques donde robaban a la gente, poníamos una clase de música y en las paredes que dividían la ciudad un taller de pintas. Rebatir los espacios. Decir que sí en nuestros territorios, que podemos soñar y vale soñar. Los otros nos decían que somos locos. Solo los ricos tienen derecho a soñar y nosotros somos solo para trabajar. Y respondíamos: si no soñamos vamos a morir realmente. Había un sabio revolucionario que decía

“tienes que pensar como adulto, actuar como joven, aconsejar como anciano y siempre soñar como niño”. Salíamos con nuestros tatuajes, nuestras gorras, pero estudiábamos. Y la gente empezó a preguntarse: si ellos pueden, ¿por qué nuestros hijos no pueden? Nosotros les decíamos: aquí hay vida y no muerte. Tienes que soñar - ¡Sueña! El hecho de vivir en un barrio pobre no significa que estás condenado a vivir en esta situación para toda tu vida. Podemos cambiarla. Las únicas personas que son capaces de transformarla son los que viven acá. De 18 jóvenes en 2000, nos hicimos 350. Mientras se hicieron muchos otros grupos con los que colaboramos: afrodescendientes, indígenas, feministas, LGBTQ, deportistas, de mujeres que preparaban comidas, jugos y postres, cooperativas de artesanías, colectivos de reciclaje, bandas de rap y hip-hop, otras bandas de grafiti y muchos más... Es que aquí la gente de fuera nos veía como un lugar de agua sucia. Es como las lagunas de aguas sucias. Cuando vas cerca ves que hay mucha vida. Hay peces, coquillas, plantas. Y como la flor de loto nace dentro de estas lagunas, es así que crecemos y cambiamos.

La crítica a la sociedad machista y homófoba

Podemos decir que las cuestiones de género, de cultura y de crítica al patriarcado dentro de los movimientos sociales y los colectivos actuales son nuevas, pero tienen un peso grande en sus decisiones. Por ejemplo, la Casa Kolacho de la Comuna 13 de Medellín tiene una rica experiencia. Ciro, comenta:

Aquí tenemos 3 y 1 (de nosotros) asociaciones de mujeres: “Afro-feministas”, feministas de cultura afrodescendiente; “Independencia”, que son víctimas de violencia; y “Las verracas de la 13” [grupo de mujeres valientes que luchan por sus derechos y por restablecer el perjuicio causado]. Estas son mujeres fuertes, cada una trabaja sola unos temas de género y de artesanías y se encuentran en una asamblea, pero trabaja sola cada una. El año pasado hicimos un encuentro de mujeres grafiteras, raperas y nos acercamos a los colectivos. Tenemos también un proceso de acompañamiento con mujeres de otras comunas. Talleres de hip hop de mujeres. Porque la violencia a las mujeres, y más a las afrodescendientes, es muy grande. También tenemos que platicar con nosotros cosas de patriarcado que pasan en nuestra vida de manera inconsciente. Aquí por ejemplo tenemos una rapera lesbiana. Al principio estaba escondida. Ahora no. Se levanta y se reivindica. Porque vivimos en una sociedad machista y homófoba. Tenemos que insistir y construir desde el amor. Y acercamos a todos estos temas. Si no hacemos nosotros el primer paso es muy difícil

para el que está discriminado. Si seguimos ocultando todas nuestras identidades no vamos a evolucionar como sociedad. Tenemos que insistir en construir desde el amor. Y eso es muy difícil, porque es muy difícil eliminar todas estas cosas de machismos, de homofobia y de luchar contra la discriminación y la estigmatización. Y eso lo hacemos a los primeros pasos con hip hop. Después todo es más fácil [...] Sobre las cuestiones culturales indígenas, afro, gitanos, etc., y sobre las cuestiones ecológicas, tenemos buenas relaciones con otros colectivos. Nosotros no trabajamos estos temas solos, porque no tenemos el conocimiento suficiente. Creo que ahora está ocurriendo algo nuevo que se hace con pequeñas cositas. Hacemos grecas de papel y las enviamos. Nosotros damos un impulso social. Pero el cambio es mucho más lento. Aquí existen ahora varios colectivos Afro, Subaltar. Aquí había antes Palenques y una comunidad Indígena. La sabiduría de ellos intentamos introducirla a nuestro pensamiento.

Buen vivir y planes de vida

Particularmente en las ciudades latinoamericanas, es omnipresente una larga tradición de rebelión de los pueblos indígenas y afroamericanos, la cual también se refiere al derecho a “vivir bien” (sumak kawsay, buen vivir), que incluye a todos los seres vivos (ESCOBAR, 2018; ONIC, 2019).

Comuna 13 – Medellín – Agroarte - jardines para el buen vivir

AGRO1: El colectivo “Agroarte” está planeando sembrar miles de árboles relacionados con miles de ausentes (desaparecidos o muertos) queridos en la comuna. Cerca del cementerio se ven centenas de macetas pintadas, las cuales forman un cementerio vertical (foto 3). “[...] Las plantas bien arraigadas en la tierra –cargada de historia y memoria– alivian la pena. Es una forma de hablar de la muerte a través de la vida. Porque las semillas de memoria se mezclan siempre con las semillas de futuro y esperanza” (CARBONEL, 2017)²⁶.

X1 dice:

El proceso es sencillo: cada uno tiene una planta en una maceta, que pinta y cuida hasta que se planta en el cementerio o en otro lugar. Las pintas de las macetas cuentan historias que se mezclan entre ellas cuando se ven todas juntas. Agroarte combina el hip hop con la siembra. Los niños aprenden a sembrar y a cuidar las plantas, mientras participan en talleres de hip hop y rap.

Foto 3 - Agroarte en la Comuna 13: la memoria viva. Cambio de *habitus* por medio de jardines artísticos y hip-hop



Fuente : fotografía de Christy Petropoulou, Mayo 2019.

Ciudad Bolívar- Barrio Nueva Colombia - jardines creativos par el plan de vida

A1, dice:

Tenemos un plan: la campaña para volver a la vida. Empezamos en el 2008-2009, en Ciudad Bolívar, barrio Nueva Colombia. Hacemos talleres con niños, mujeres y adulto mayor, en busca de reconstruir el tejido comunitario y las relaciones comunitarias dentro de la comunidad y de hacer interlocución con las instituciones. Trabajamos también en los jardines infantiles y intentamos recuperar el medio ambiente... En la zona de recuperación, parte inundada del río donde el gobierno destruyó todas las casas que estaban en la zona del risco y la dejaron llena de escombros, trabajamos en jardines infantiles, con niños que aprenden cómo se hace el trabajo en

26 <https://eldiariodelaeducacion.com/pedagogiasxxi/2017/04/05/medellin-3-agroarte-y-rap-como-resistencia-y-memoria/>

el campo, y de otro lado pueden comer de manera sana verduras sin agrotóxicos y hablamos sobre la problemática ecológica del barrio. Colaboramos con otros colegios, acompañándolos para hacer un vivero y hacemos recorridos a todos los barrios para platicar todos los problemas de minería, expansión urbana, espacios hídricos, transporte, educación, acceso a servicios públicos, etc. Por otro lado, esta campaña para volver a la vida nos ofrece un espacio de interlocución. Cuando nos encontramos con instituciones pedimos que vengan por la recolecta de basura y de escombros, canalización de aguas hervidas (de las minas) y contaminación de aguas de espacios híbridos, riesgos, etc. La idea es hacer una red de escuelas para volver la vida, pero aquí existen solo escuelas de educación primaria, después la oferta es muy poca y solo el 5 % estudia en la universidad cercana. Tenemos la escuela AMAUTA (ecología y artes), donde participa gente de 7 años hasta señores y señoras. Aprenden inglés, a hacer huertas, dibujo, agricultura urbana. Debido a la falta de espacio de quehaceres (desempleo, desocupación porque las escuelas técnicas están lejos), vienen a la escuela y eso los ayuda. Pero por medio de esta escuela queríamos también reconstruir este sentido de amistad de la vecindad de la comunidad.

Foto 4 - Huerta Mariela sobre los escombros de las casas y AMAUTA, Ciudad Bolívar, Bogotá. Cambio de *habitus* por medio de una campaña para el plan de vida.



Fuente : fotografía de Christy Petropoulou, Mayo 2019.

La Huerta Mariela es otro ejemplo. A2, expone:

[Los funcionarios de la oficina de urbanismo] tumbaron las casas para reubicar las familias, pero dejaron aquí los escombros. La huerta tiene ya 12 años. El colectivo AMAUTA apoyó a la señora e hizo más huertas. Quitamos los escombros y los usamos para hacer partes para sembrar las flores y las plantas. Hay pocas intervenciones del gobierno, seguimos pidiéndolas pero hacen muy poco. Existen casi 8 huertas en las mismas condiciones. Teníamos que recuperar los espacios, sembrar árboles de las mismas especies de aquí y otros para que vengan los pájaros.

Este colectivo quiere reconstruir el tejido social a través del arte y de la participación en la huerta comunitaria. Porque antes, debido a las guerras y al paramilitarismo, mucha gente no se hablaba entre sí y tenía muchos prejuicios. Ahora se hablan y colaboran con la huerta.

Horizontalidad

En Bolivia, Ecuador y, en general, en las comunidades Aymara, Quechua, Quichua, podemos ver este proceso de creación de bienes comunes en el renacimiento de "Ayllu" y las "Comunas" autónomas, donde existe un modo participativo muy antiguo, que se puede comparar con la democracia participativa para todas, y no solo para los ciudadanos. Muchas otras comunidades se encuentran en un proceso de construcción de nuevas autonomías, a través de un sistema de horizontalidad (RIVERA CUSICANQUI, 2018; SITRIN, 2016; PETROPOULOU, 2018). En pequeñas comunidades de antiguos grupos autónomos de esclavizados autoliberados, la noción de Quilombos en Brasil y de Palenques en Colombia, revitaliza los movimientos sociales actuales. Hablamos entonces de neo-quilombos, neo-palenques. A veces, la tradición de rebelión y la tradición de creación de lo común o *commoning*, son transferibles a los sitios de autoconstrucción popular. Los colectivos y organizaciones entrevistadas tienen una variedad de formas de tomar las decisiones que se pueden definir como horizontalidades (SITRIN, 2018).

Escuela – comunidad (Potosí)

ICES-ISNEM 1, dice:

Las decisiones son colectivas, nos reunimos todos, desde los ex alumnos que ayudan hasta el rector, nos reunimos también con los padres de los estudiantes. Cuando un niño tiene una dificultad platicamos con él. Todo el tiempo estamos en diálogo. No somos perfectos y nos corregimos entre nosotros. A veces los chicos nos sacan la piedrita y nos muestran cosas que no sabíamos, nos preguntan cómo estas y cómo te sientes y lo mismo hacemos nosotros. Tenemos relaciones muy humanas en esta escuela. Este colegio es más incluyente que excluyente. Otros colegios, cuando los niños hacen algo que no es aceptable, no platican con ellos, los sacan de la escuela, aquí no, platicamos todo.

Ciudad Bolívar - Bogotá (Barrio Nueva Colombia),

A1, expone:

Las decisiones las tomamos cada semana en las reuniones de las asambleas. Cada 5 años hacemos una planeación y cada año hacemos una asamblea para ver cómo vamos. Nos organizamos en grupos temáticos de comida, cultura, educación, Derechos Humanos, economía, etc... Las asambleas toman las decisiones y nosotros aquí realizamos las decisiones con diferentes grupos. Junto con el colegio, nos reunimos con el colegio y decidimos juntos lo que vamos hacer. Junto con las mujeres decidimos. Si no funciona algo bien lo replanteamos. El trabajo territorial se toma junto con la comunidad, decidimos todos juntos los de la comunidad.

Comuna 13 – Medellín, Ciro, explica:

Tomamos las decisiones todos juntos en colectivo. Tenemos la tienda, el Grafitur, la escuela, el estudio de producción visual, el estudio de producción musical. En cada colectivo las decisiones las toman los que trabajan dentro del colectivo. La manera en que tomamos la decisión no es democrática, es de consenso. Porque la democracia no ayuda a tener a todos felices. Tenemos alianzas con instituciones y empresas. Con otros grupos también, los apoyamos con charlas y con gente que necesita una urgencia. No trabajamos con los que quieren comprarnos con mucho dinero. Una cosa es vender lo que haces y otra venderte a ti mismo. Hay muchas aspiraciones de gente que viene aquí, que finalmente no puede realizar lo que piensa. Nosotros empezamos de cero, del hip hop y finalmente somos nosotros el referente. Estamos haciendo lo que nos gusta para el lugar que amamos. Porque nadie va conocer el territorio si no vive en eso. Muchos proyectos

culturales fracasaron porque los trajeron aquí sin pensar la realidad de aquí.

La expresión poética de estos movimientos es muy importante. Por ejemplo, en las favelas y en las periferias de las grandes ciudades de Brasil, muchos grupos de capoeira y de sarahus contribuyen a la creación de nuevas culturas rebeldes y de movimientos poéticos relacionados con la «tradición de rebeldía» (PETROPOULOU, 2010), con un encuentro inter-cultural de libre experimentación artística: poesía, música, teatro, grafiti, video, entre otros. ¿Pueden estos movimientos, a través de una intervención sistemática en la vida cotidiana, descolonizar el imaginario urbano y cambiar aspectos del *habitus*?

Argumento que el proceso de construcción de los comunes, como “comunización”, hecho con amor y solidaridad “*commoning*”, según De Angelis; Stavrides (2010), puede cambiar aspectos del *habitus*, si este va acompañado por la repetición sistemática de un importante corpus de actividad cultural descolonizada (socialmente incluida y no excluida) en la vida cotidiana. Los movimientos sociales y las colectividades trabajan no solo en el nivel consciente, sino también en el subconsciente, a través de actividades de convivencia, con una inspiración poética.

Reconstruir la vida con Grafiti, Murales, Rap, Hip-Hop

a. **Crítica de la ciudad uni-colorida de Bogotá, que oculta el despojo de la pobreza, y del grafiti del centro gentrificado**²⁷. La ciudad de Bogotá, después del asesinato del joven creador de grafiti Diego Becerra, en la Calle 116 con Av. Boyacá, a manos de la policía,

27 Aparte de las prácticas directas de la guerra que se pueden asociar a la necropolítica, existen otras maneras indirectas que, desde la época de la planeación del Baron Haussmann - entre 1873 y 1890- intervenían a la ciudad desplazando a los pobres y sus revueltas a la periferia (véase la Comuna de Paris). Neil Smith (2012), con su estudio de ciudades americanas y anglosajonas, analizó la generalización de este fenómeno de cambio de uso de suelo y de «limpieza de la pobreza» de los centros embellecidos de las ciudades y lo denominó *gentrificación*. Actualmente, en el centro de Bogotá se está dando una forma de *gentrificación*.

vivió la organización de decenas de amigos de la víctima, de crews y colectivos culturales, quienes exigieron la formación y aplicación de las primeras leyes de grafiti y de protección a los jóvenes que hacen murales, grafiti, etc., las cuales fueron aprobadas en el 2013: “A su vez buscan prevenir y revertir la estigmatización y criminalización de la práctica, que desde el mismo Peñalosa se ha mostrado como vandálica, para así encontrar espacios de concertación” (DIAZ, 2017, p. 3).

Al inicio se hizo un pacto entre las autoridades de la municipalidad y los jóvenes creadores, sin que esto significara el cumplimiento de todas las promesas gubernamentales de ceder muros para esta actividad. Los últimos tenían que abandonar el centro histórico y las autoridades los dejaron libres para pintar espacios periféricos (puentes, muros etc.), con un permiso de las autoridades. Para algunos barrios periféricos la municipalidad propuso el proyecto “pinta tu barrio”, que proponía a los habitantes pintar las casas de unos colores predefinidos. Pero, en algunos barrios borraron los murales de los jóvenes, para unificar los colores de las casas y que el sector se viera bonito desde fuera (desde la carretera). A1 dice:

Llegaron con un proyecto, “pinta tu barrio”, pero pintar la casa es solo para cubrir y embelesar la pobreza. Sigue con el mismo abandono. Nos daban la pintura y nos decían el color, nada más. Pero eso sí, sigue con la misma miseria.

El proyecto “habitarlo”, por lo menos dio colores a algunos grupos reconocidos para pintar murales: Este plan apoyó más a los muralistas y grafiteros de alto reconocimiento internacional y en realidad dejó menos espacio para los jóvenes de los barrios periféricos.

Es así que el arte deviene una herramienta de control y de comercialización, y del otro lado no te dan materiales para mejorar tu casa, como si pintas las latas y se ve bonito de fuera, el agua no va entrar adentro.

b. Las pintas, los murales y los grafitis, cuando son hechos por nosotros, tienen otros significados. Las paredes hablan. *Comuna 13 – Medellín*. Habla *Ciro* de la *Casa Kolacho*:

El grafiti era tan fuerte aquí porque aquí los paramilitares ponían consignas en las paredes para inmovilizar la gente. Como por ejemplo: “los niños buenos se acuestan temprano, los otros los acostamos nosotros”. Estos mensajes inconscientemente influían en la gente. Y nosotros cambiamos los símbolos con una flor, un elefante, un pájaro, y eso lo hacíamos a diario. Y pusimos colores. Por primera vez el barrio empezó a ver colores en sus paredes. Porque nos enseñaron que la vida es blanca y negra y dijimos que no. Que la vida es multicolor y los colores los pone cada persona. Que vamos a crear otras historias. Casa Kolacho existe hace 6 años, pero trabajamos juntos hace 16 años... Aquí somos como una familia. Por eso escuchas risas, gritos, música, bailas... Aquí trabajamos, aquí comemos juntos, hacemos nuestros discos, compartimos penas y conocimientos. Porque entendimos que ningún ejército real es para la paz. El arte genera más amor para la gente, genera esperanza.

Al inicio nos veían con miedo, como delincuentes. En un conjunto de 30000 personas, no había otros muralistas. Pero después eso cambió. Empezaron a ver la diferencia. Nosotros estábamos haciendo cosas diferentes del gobierno. El gobierno ataca las consecuencias, nosotros trabajamos las causas. Nos damos clases con nuestras acciones de pintar y bailar. Ahora viene gente de fuera y quiere comprar casas para hacer comercios. Pero nosotros dijimos que el barrio va a decidir.

Finalmente, ¿cómo cambio el *habitus*? *Ciro*, continúa:

Antes, las señoras nos veían con miedo. Ahora, preguntan cuándo van a tener clases. Mi hijo se interesa en participar. Pasamos de ser el lugar más delincuente del mundo, a ser un lugar ejemplar de transformación social. Porque los niños nos duelen. Las paredes escuchan. Todos tenían miedo desde pequeños. Porque los niños nos decían: si tú hablas, te puede pasar algo. Nos enseñaron a ser sumisos y sumisas. Pero un día entendieron que estas paredes pueden también hablar. Volvimos a hacer visible lo invisible. Todo el mundo sabe que existen paredes en la calle. Pero nadie las ve, solo cuando tienen un mensaje. Así mismo que son las paredes que la gente

no ve, pero solo cuando tiene una consigna, es así que sucede con las problemáticas sociales: hay desempleo y no lo ves, hay falta de educación y no la ves, hay hambre y la gente no lo ve. Y nos estábamos diciendo que es lo mismo con las paredes. No ven las violencias de género, como si eso fuera algo normal.

La poética de las luchas

La forma poética de ver el mundo es un gran recurso de comunicación en esta época de crisis global donde los movimientos antisistémicos que nacen en todo el mundo comienzan a expresar un discurso político alternativo, pero aún no pueden comunicarse bien entre ellos. La "poesía", la percepción poética en general, puede unir diferentes resistencias sociales, porque habla directamente al corazón y no solo a la razón de las personas involucradas en los movimientos sociales... (PETROPOULOU, 2014; 2018). La raíz de la palabra griega "poesía" (poesis - ποίησις) significa "hacer - crear". Comenta Ciro:

Aprendimos a hacer escuelas, aprendimos a hacer unos conciertos, aprendimos a gestionar, organizar, estudiar la historia y las Ciencias Sociales, porque la forma que elegimos de hacer arte era una manera de multiplicar nuestros conocimientos. Somos unos fénix, resurgimos de nuestras cenizas. Ver cómo trabajamos con los niños el grafiti, empezamos a decirles: "es que hay más de lo que vives... Esta pared existe, tócala". Cuántos silencios tenían que existir, cuántas bocas tenían que callar, cuántas almas que fueron silenciadas, asesinadas. Nuestras paredes están encargadas de contarnos. El grafiti, como es arte contestatario, opera haciendo visible lo invisible. Un arte que antes era estigmatizado por el mundo, ahora es para transformar el mundo. Nosotros un día dijimos que nos cansamos de la guerra y salimos a bailar. No pensábamos ir a otros países a dar charlas, no pensábamos que iba a venir tanta gente de otros países aquí para ver lo que estamos haciendo. Y con todo eso ahora empezamos a crear en la comuna otras alternativas.

La cultura y la poesía "se basan en una estructura de resistencias, menos un plan para la acción que una acuarela, a la vez elíptica y sugestiva tanto de la memoria social como de los futuros imaginados" (MAYNARD, 2008). Como dice Julia Kristeva (1974),

el funcionamiento del lenguaje poético como práctica significativa es "un sistema semiótico generado por un sujeto que habla dentro de un campo histórico social". De este modo, la revolución en el lenguaje poético "pone en cuestión el sujeto epistemológico tradicional y el lenguaje patriarcal", porque habla de cosas que van más allá de las categorías mentales y la fragmentación del conocimiento que estamos acostumbrados, después de un largo período de dominación patriarcal.

A la pregunta ¿Cómo se hace todo eso con los paramilitares cerca? ¿No tienen miedo? Ciro responde:

Al principio sí, teníamos miedo. No somos ajenos a la guerra. Perdimos 8000, pero seguimos. Así surge Casa Kolacho. Como homenaje a estas vidas perdidas, para sus ideales. Acá seguimos. No decimos a los chicos: "entra a la guerra", porque sería contradictorio. Decimos: "si tienes hambre, baila, se puede resistir de otra manera" y solos entienden... (Es otra guerra, con micrófonos, bombillas, danza y poemas...). Queremos difundir esta experiencia. En el Salvador (el país), unos miembros de grupos hicieron presentaciones y experiencias grafiti en un barrio muy violento. Participamos también en la Cumbre Latinoamericana de hip hop.

Conclusiones. cambiando el *habitus*: cartografías poéticas de ciudades invisibles frente a la necropolítica

¿Cómo organizarse dentro de una situación de excepción y de necropolítica? Cartografías poéticas con horizontalidad. A todos los lugares a donde viajé, en las periferias urbanas de Bogotá y de Medellín, las masacres de los años 90 habían dejado huellas muy fuertes. De hecho, las consignas paramilitares como "los buenos niños duermen temprano, los otros los acostamos nosotros", eran las que seguían imponiendo un *habitus* de miedo en los habitantes de las comunas. ¡Pero se ve, que algo cambia! Por ejemplo, en Medellín un representante de la casa Kolacho dice (Jota): "La receta de la mamá es buena, pero a veces se necesita cambiar unos ingredientes. Nosotros guardamos el amor y cambiamos el miedo por la creatividad. Hacemos las paredes hablar con nuestros sueños".

Las intervenciones artísticas en el espacio público, hechas por la casa Kolacho de la Comuna 13 de Medellín tienen sus orígenes en la necesidad de los jóvenes de re-construir una vida cotidiana por medio del arte, sin miedo, después de las experiencias horribles a causa de las intervenciones militares y paramilitares en estos barrios, las cuales tuvieron como resultado la descomposición del tejido social y la multiplicación de prejuicios y sospechas entre los habitantes.

El colectivo AMAUTA, que trabaja con acciones ecológicas y educativas, también hace intervenciones artísticas, por medio del “teatro del oprimido” y tiene un plan denominado “campaña para volver a la vida”, en Ciudad Bolívar, en Bogotá. Esta localidad ha sufrido intervenciones militares y paramilitarismo extenso, con centenas de personas torturadas, desaparecidas y asesinadas, al igual que muchos casos de falsos positivos. En todos los barrios, el paramilitarismo está actualmente disfrazado de vandalismo de grupos de narcotraficantes. La matanza de líderes sociales sigue hasta hoy.

Todos los colectivos que actúan en las ciudades están poniendo en cuestión las políticas municipales de “embellecimiento” de los barrios, las cuales se efectúan por medio de la pinta de las casas con colores únicos uniformes, sin respeto a las creaciones locales de los grafitis y murales realizados por los jóvenes y sin interés sobre los problemas estructurales de los barrios. Como dice A1, *“como, si vamos a pintar las latas no va entrar el agua a la casa...”*

Todos los colectivos entrevistados, situados en las ciudades, se dedican también a reconectar el tejido social y a reconstruir las relaciones sociales fuera de las relaciones de miedo y con respeto a la naturaleza. Esto, por medio del arte, la educación y las acciones comunitarias que construyen otras territorialidades (jardines, escuelas, encuentros sobre los Derechos Humanos, cuestiones feministas, cuestiones culturales de los indígenas y de los afrodescendientes, etc.).

De los colectivos feministas, indígenas, afrodescendientes y estudiantiles, aprendimos a hablar de la necesidad de feminizar la

sociedad frente al machismo y al patriarcado, a través del amor por el cuerpo y del amor por la madre tierra, poniendo en cuestión todas las tradiciones religiosas misóginas de culpa y de pecado.

De las organizaciones ONIC y CRIC aprendimos algunas nociones comunes que se encuentran en todas las organizaciones urbanas: (1) la minga como asamblea y como huelga general, como convivencia con participación de todas(os), una noción quechua y quichua, que es más cercana a la horizontalidad y a la democracia participativa. Esto, en contraposición a la democracia representativa, que ha sido siempre para aquellos que tienen derecho a participar del *demos*; (2) “el plan de vida”, basado en el “buen vivir”, como alternativa combativa al plan de desarrollo regional; (3) la territorialidad y las guardias de los resguardos y palenques, como modo de protegerse de la acumulación por despojo; y (4) la mita como ofrecimiento de labor para la cosa común, de manera colectiva, y no para los explotadores.

De la organización PCN de los jóvenes afrodescendientes, con raíces en los Palenques (comunidades autónomas libres afrodescendientes), aprendimos a reconocer la territorialidad cultural dentro de las ciudades, por medio de recordar la historia. De igual manera, a reconocer la arquitectura popular, las expresiones culturales (danzas, músicas, comida) y la religiosidad afrodescendiente. Interesa también reafirmar la identidad cultural, con un empoderamiento de sus miembros y con la reconexión de sus habitantes, fuera del miedo, el rechazo y la discriminación racial.

Finalmente, de todas estas organizaciones aprendimos «cómo se hacen las cosas», como decían los zapatistas, por medio del cuidado cotidiano y los actos culturales. Se puede cartografiar el cambio del *habitus* como un trabajo lento y repetitivo, un trabajo de hormiga que cambia los hábitos en la vida cotidiana. Ciro dice:

Con una pinta de flor en el lugar de la consigna de terror, con una tocada a las fronteras invisibles de terror entre zonas de control, con una cruz en el lugar de un feminicidio, con una marcha y la recuperación de un lugar en un momento inesperado, con una quema de datos y la invisibilidad en el momento de los grandes actos visibles.

¿Cómo se puede cambiar el *habitus*? Loic Wacquant (2016, p. 66-67), en el texto “A concise genealogy and anatomy of *habitus*”, explica: “El *habitus* encapsula no una aptitud natural sino una social, que es por esta misma razón variable a través del tiempo, lugar y, lo que es más importante, a través de distribuciones de poder”. Por ejemplo, en diferentes barrios de la ciudad, con distintos niveles socio-económicos preponderantes, podemos ver diversos *habitus* que producen también múltiples predisposiciones para los otros grupos socioeconómicos, políticos y culturales. Estas asociaciones culturales, construidas históricamente pero repetidas cotidianamente de generación en generación, producen *habitus* de racismo, con una distinción y estigmatización perdurables pero existe también lo contrario, la construcción de unos *habitus* subalternos:

El *habitus* es transferible a varios dominios de la práctica, lo que explica la coherencia que se obtiene, por ejemplo, en todos los ámbitos del consumo, en música, deportes, alimentos y muebles, pero también en elecciones maritales y políticas, dentro y entre los individuos de la misma clase, y fundamenta sus estilos de vida distintivos (BOURDIEU, 1979).

Por ejemplo, en cuanto al estilo de vida de afrodescendientes en las ciudades de Medellín y Bogotá, esta comunidad produce casas que se comunican entre ellas y tienen rituales religiosos, ropas, comidas, músicas y bailes de origen africano. Lo mismo podemos encontrar en algunas comunas de estas ciudades, donde la población viene directamente de resguardos indígenas. Estos *habitus* funcionan como formas de resistencia a las culturas dominantes. Pero no existe la conciencia cultural ni la conciencia de clase en todos los casos. En su mayoría, estos rituales están establecidos como *habitus*: “Así lo hacemos desde siempre”, “esa es nuestra vida”, “las cosas no se pueden hacer de otra manera, solo con solidaridad”. En algunos casos existe una conciencia histórica: “ha sido una manera de sobrevivir durante 500 años”.

El *habitus* es duradero pero no estático ni eterno: las disposiciones se montan socialmente y pueden erosionarse, contrarrestarse o incluso dismantelarse por exposición a nuevas fuerzas externas, como lo demuestran las situaciones

de migración y capacitación especializada (WACQUANT, 2016, p. 66-67).

Aby Ayala – Afro – Latin – América es un continente de muy diferentes *habitus*, muy ligados a diferentes culturas (comunidades indígenas, comunidades afrodescendientes, migrantes de diferentes partes del mundo). Sin embargo, existen también *habitus* dominantes, que se aprenden en la escuela y que representan culturas, clases y géneros dominantes, que pasan por medio del vestido, la comida, la lengua, la religión, entre otros. Estos intentan legitimar la explotación de unos por otros, así como la inferioridad de los indígenas, de los afrodescendientes, de las mujeres, de los sectores LGBTQ y de los pobres. Considero que la erosión de este *habitus* empieza después de los años 70, bajo la influencia de grandes movimientos indígenas, negros, feministas, pero también teológicos y educativos (como la teología de la liberación), que construyen una conciencia histórica de estos *habitus*.

- El *habitus*, sin embargo,

está dotado de inercia incorporada, en la medida en que el *habitus* tiende a producir prácticas modeladas según las estructuras sociales que las generaron, y porque cada una de sus capas funciona como un prisma a través del cual se filtran experiencias posteriores y se superponen estratos posteriores de disposiciones (WACQUANT, 2016, p. 66-67).

La contribución de los “sujetos sociales” actuales, provenientes de pequeños colectivos que surgen dentro de las comunidades y los barrios populares, revalorizan los *habitus* pre-coloniales y afrodescendientes autónomos de los quilombos y palenques, y los *habitus* femeninos independientes antipatriarcales. Revalorizan la conciencia de clase, enriqueciéndola con cuestiones de género y de cultura. Ponen en cuestión las culturas y religiones dominantes y abren otros caminos descolonizadores con actos cotidianos y repetitivos. Pero, todo esto no está organizado previamente. No es un intento prefigurativo. Caminando conjuntamente se reconocen y poco a poco se van cambiando.

-“El *habitus* introduce así un retraso, y algunas veces un hiato,

entre las determinaciones pasadas que lo produjeron y las determinaciones actuales que lo interpelan” (WACQUANT, 2016, p. 66-67). Es así que podemos hablar de un “*habitus* en movimiento” o fluido pensando a Heráclito y a la cosmovisión Nasa (de Cauca), largo pero muy influenciado por las rupturas sociales y también por los rizomas de otros *habitus*. Y, podemos cartografiar soñando, aprendiendo a jugar en las fronteras: de un *habitus* del miedo, la apatía y el individualismo a un *habitus* de solidaridad, creación y esperanza, para construir un escenario de cartografías rebeldes. Dice Jota:

Cuando vivía Jonah [el que imaginó la creación de la casa que después tomo su nombre Kolacho y lo asesinaron los narco-paramilitares], él quería hacer un grafiti de un niño del barrio, pero quería tomar una foto después de platicar con uno de ellos. Entonces encontró un niño, le explicó que quería tomar una foto para hacer un grafiti y platicó sobre muchas cosas, le tomó unas fotos rápidas, pero en el momento en que ya quería la buena foto el niño se fue para jugar. Jonah estaba triste y veía las fotos fracasadas... Y el niño regresa, lo ve y le muestra su brazo diciendo: “¡A ver, yo tengo más fuerza que usted! Y esa es la foto que pintó aquí (foto 5)”

Foto 5 - El derecho a la ciudad y a la fiesta. Mural de Jonah (Kolacho) con un niño que tiene la fuerza de reivindicar el derecho al juego. Cambio de *habitus* por medio de educación y arte callejero



Fuente : fotografía de Christy Petropoulou, Mayo 2019.

[...] Eso quiere decir que muchas veces nos dicen que tenemos que trabajar y no soñar. Pero tenemos que pensar lo contrario también. Jugar es importante por la vida porque es también sonreír, compartir. Tenemos que aprender a decir: necesito jugar, no trabajar, como lo dijo este niño..

Estas palabras nos hacen pensar en el texto de Germán Arciniegas (1980, p. 82) respecto a los movimientos sociales en el siglo XVI:

Se agotan el sufrimiento y la paciencia. Crúzanse miradas de comprensión los humillados. Salen a las callejas y conversan, conspiran. Indios y mestizos, negros y mulatos, sienten hervir la sangre. Odian ya al corregidor. Vamos a ver, dicen, si nos prohíbe jugar, si nos prohíbe cantar y estar de juerga, como viene prohibiéndolo en otras villas [...] Crece el vocerío provocador. El corregidor ve la celada y tiembla. Nunca llegó a pensar en una revuelta de la plebe [...]

En todo el mundo, las elites (los explotadores) que nunca trabajaron en serio, decían a los trabajadores: “ustedes son flojos” para que trabajen mas, produciendo mas plusvalía para ellas. La iglesia oficial los decía: ustedes como subordinados van a tener este derecho después de la muerte, solo las elites tienen este derecho ahora... El problema es que muchos de los explotados estaban convencidos a eso y negaban hasta el derecho a la fiesta para que no los acusan de flojos. Pero como la fiesta era también una herramienta de resistencia, el derecho a la ciudad venia junto con el derecho a la fiesta produciendo una tradición de rebeldía. Véase también: El derecho a la pereza de Paul LAFARGUE escrito en 1883. Y eso sigue hasta hoy... Véase la platica sobre la espontaneidad y el derecho a la ciudad en: Petropoulou (2014). Esperamos que estos colectivos (casa Kolacho, AMAUTA y Escuela Comunidad ICES-INSEE van a resistir a la comercialización de sus iniciativas que aplasta de otra manera los sueños de los jóvenes y regenera plusvalía para el capital que produce la necropolítica.

Finalmente, ¿qué proponen hacer, a los otros, cuando están en una situación difícil? (Ciro): “Nunca hay que dejar de soñar, de crear alternativas. Si quieres transformar algo hacelo con amor. Si tampoco funciona, siéntate a comer aguacate y vas a encontrar otras alternativas”.

Referências

- AGAMBEN, G. **Estado de excepción**. Buenos Aires: Adriana Hidalgo, 2004.
- ALAPE A. **Ciudad Bolívar**: la hoguera de las ilusiones. Santafé de Bogotá: Planeta, 1995.
- ARCHILA, M. "El movimiento estudiantil en Colombia, una mirada histórica" en OSAL. (Buenos Aires: CLACSO) Año XIII, n° 31, Mayo 2012.
- ARCINIEGAS G. **Los comuneros**. Ed Pluma. Bogotá, 1980.
- BOTERO GÓMEZ, P.; ITATI PALERMO, A. (Coord.). **La utopía no esta adelante**. CLACSO, 2013.
- BOTERO GÓMEZ, P. **Resistencias**. Relatos del sentipensamiento que caminan la palabra. Colectivos, movimientos sociales y comunidades en resistencias desde Colombia (2009-2015). Universidad Manzales, 2015.
- BOURDIEU, P. **Outline of a theory of practice**. Cambridge: Cambridge University Press, 1972.
- CARBONEL, J. **Pedagogías del siglo XXI**. Medellín 3. Agroarte y rap como resistencia y memoria. 2017. <https://eldiariodelaeducacion.com/pedagogiasxxi/2017/04/05/medellin-3-agroarte-y-rap-como-resistencia-y-memoria/> (acceso 28 Sept. 2019)
- CALVINO I. (1972). **Las ciudades invisibles**. Siruela, 1999.
- CASTELLS, M. (1983). **The city and the grassroots**. A cross cultural theory of urban social movement, Edward Arnold, London, 1986.
- CENTRO NACIONAL DE MEMORIA HISTÓRICA. **Medellín**: memorias de una guerra urbana, CNMH- Corporación Región - Ministerio del Interior - Alcaldía de Medellín - Universidad EAFIT - Universidad de Antioquia, Bogotá, 2017. <http://www.eafit.edu.co/centros/analisis-politico/publicaciones/proyectos-investigacion/Documents/Medell%C3%ADn.%20Memorias%20de%20una%20guerra%20urbana%20%281%29%20%281%29.pdf>
- CHOMSKY N. **Poder y terror**. RBA Libros, 2003.
- CIUDADCOMUNA. **Por la vida y la dignidad, Comunidades en Movilización**. 2013. <https://www.youtube.com/watch?v=KK2az-zbOB0>
- CIRO. **Entrevista a Christy Petropoulou**. Casa Kolacho. Ciudad Medellín, 2019.
- COLECTIVO COMUNAS 8 y 13 de Medellín. Historias entrelazadas en el destierro y las resistencias de jóvenes en los Altos de la Virgen y los Altos de la Torre. Comunas 8 y 13 de Medellín 373. In: BOTERO, M.; ITATI, A., 2013 (coord.). **La utopía no esta adelante**. CLACSO, 373-405

- DAMIANAKOS S. **La Grèce dissidente moderne: cultures rebelles.** L'Harmattan: Paris, 2003.
- DANE. **Colombia una Nación Multicultural.** Su Diversidad Étnica. 2007 http://www.dane.gov.co/files/censo2005/etnia/sys/colombia_nacion.pdf. Accessed November 29, 2007.
- DE ANGELIS, M. ; STAVRIDES, S. **Commons vs Crisis.** Rebel, 2010.
- DELEUZE, G.; GUATTARI, F. **Mille Plateaux.** Capitalisme et schizophrénie. Paris: Éditions de Minuit, 1980.
- DÍAZ GARCÍA, L.O.; SABOYÁ ORJUELA, C. P. **Instituto Cerros del Sur.** La enseñanza de las matemáticas, una posibilidad para fomentar relaciones democráticas (proyecto asociado a la práctica pedagógica). Universidad Pedagógica Nacional Facultad de Ciencia y Tecnología Departamento de Matemáticas. Bogotá, 2014.
- DÍAZ, L. **El grafiti en tiempos de Peñalosa.** 6º homenaje a Diego Becerra, 2017.
- EFREÍN AGUDELO, C. **Multiculturalismo en Colombia:** Política, Inclusión y Exclusión de Poblaciones Negras 2002. http://la-datura.com/ed3/multiculturalismo_colombia.pdf. Accessed June 25, 2008.
- ESCOBAR, A. **Otro posible es posible.** Desde Abajo, 2018.
- FANON, F. [1961]. **Los condenados de la tierra.** Grove Press, 1963.
- FISCALÍA DE JUSTICIA Y PAZ. 2011. **Datos tomados del portal de la Fiscalía General de la Nación.** http://www.jwtc.org.za/resources/docs/salon-volume-5/Uribe_English_3008.pdf
- FOUCAULT, M. **Surveiller et punir.** Éditions Gallimard: París, 1975.
- GIL, M. Y. **Paramilitarismo y conflicto urbano.** Relaciones entre el conflicto armado nacional y las violencias preexistentes en la ciudad de Medellín: 1997-2005. Tesis de grado para el título de Maestría en Ciencia Política. Medellín. Instituto de Estudios Políticos. Universidad de Antioquia, 2009.
- GONZÁLEZ TERREROS, M. I. **Escuela comunidad.** Historia de organización comunitaria en Potosí. Jerusalén: Desde abajo. Bogotá, 2002.
- GUTIERREZ AZOPARDO, I. (1980). **Historia del Negro a Colombia.** ¿Sumisión o Rebeldía? Editorial Nueva América, 1994.
- HARVEY, D. **Rebel Cities,** Verso. London-New York., 2012.
- HERNANDEZ ARTEAGA, I. **El programa mínimo de los estudiantes colombianos.** Movimiento estudiantil universitario de 1971 por la universidad. Todo un país. Historia de la Educación Colombiana, ISSN 0123-7756, n. 10, p. 29-57, 2007.

- HERRERA, M. C.; CHAUSTRE, A. **Violencia urbana, memoria y derecho a la ciudad**: experiencias juveniles en Ciudad Bolívar. Pro-Posições, Campinas, v. 23, n. 1, p. 65-83, jan./abr. 2012
- HOFMANN, O. Conflictos territoriales y territorialidad negra, el caso de las comunidades afrocolombianas. In: MOSQUERA, C.; PARDO M.; HOFMANN, O. **Afrodescendientes en las Américas**. Trayectorias sociales e identitarias a 150 años de la abolición de la esclavitud en Colombia, UN- ICANH-IRD-ILSA, Bogotá, p. 351-358, 2002.
- HOLLOWAY, J. Crack capitalism, transl. In: **Greek de Anna Holloway**, 2011. Savalas, 2010.
- HEREDIA, A. (Coord.). **Cocinando historias**. Recetas y relatos de mujeres de la 13. El colectivo. Alcaldía de Medellín, 2018.
- ICES - Instituto Cerros del Sur - **Ciudad Bolívar. Instituto Cerros del Sur Ciudad Bolivar y Escuela y Festival Popular de Cine Comunitario “Ojo al Sancocho”**: grupo musical “Vientos de sur”, la emisora comunitaria, la escuela de audiovisual y el subproyecto de deportes.
- KRISTEVA, J. **La Révolution du Langage Poétique**: L'avant-Garde à La Fin Du Xixe Siècle, Lautréamont Et Mallarmé, Éditions du Seuil, Paris, 1974.
- LAS BERRACAS DE LA 13. **Ciudad de las Mujeres**. El caso del grupo de las Berracas de la Comuna 13 Medellín. Editora Equidad Seguros. 2019. https://issuu.com/laequidadseguros_ge/docs/berracas (acceso, 28 Sept., 2019).
- LEFEBVRE, H. **La Vie Quotidienne dans le Monde Moderne**. Gallimard, Paris, 1968.
- LeGRAND, C. “El conflicto de las bananeras”, en Nueva historia de Colombia, t. III Bogotá: Planeta, 1989. LAMUS CANAVATE, D. **De la subversión a la inclusión**: movimientos de mujeres de la segunda ola en Colombia 1975-2005. Instituto Colombiano De Antropología e Historia, 2010.
- LEY 1448 de 2011. **Texto de Ley 1448**. Véase el link: http://www.putumayo.gov.co/documentos2012/ley_devctimas.pdf
- LONDOÑO RAMÍREZ, M. I. La planeación social del territorio, una estrategia entre la participación ciudadana y la legitimación del estado. Prácticas participativas en Medellín, durante las décadas de los 1990 y los 2000. Magister en Estudios Urbano-Regionales. Director: Sociólogo John Muñoz Echavarría. Universidad Nacional de Colombia. Facultad de Arquitectura, Escuela de Planeación Urbano- Regionales Medellín, Colombia, 2012.
- LUNA, LOLA, G. et al. Historia género y política movimientos de mujeres y participación política en Colombia 1930- 991. In: **SEMINARIO INTERDISCIPLINAR MUJERES Y SOCIEDAD (4)** Universidad de Barcelona, Barcelona, 1994.

- MARCHI, R.; ZAMBRANO GUTIÉRREZ, I. “La “limpieza social” en la construcción de la infancia moderna: aproximación teórica e histórica sobre los niños en situación de calle en Brasil y Colombia”. En **Anuario de Historia Regional y de las Fronteras**, v. 20, n.1, p. 19-40, 2014. <http://www.scielo.org.co/pdf/rahrf/v20n1/v20n1a02.pdf>
- MAYNARD, K. The Poetic Turn of Culture, or the “Resistances of Structure”. **Anthropology and Humanism**, v. 33 IS, n. 1-2, p. 1548-1409, 2008. Blackwell Publishing Inc.
- MBEMBE, A. “Necropolitics” **Public Culture**, v. 15, n. 1, p. 11–40, 2003. Duke University Press.
- PARDO, M.A.; URREGO, M. A. In: El Movimiento Estudiantil de 1971 en Colombia. **51° CONGRESO INTERNACIONAL DE AMERICANISTAS**, realizado entre el 14 y el 18 de julio de 2003, en Santiago de Chile.
- PCN. **Textos del Proceso de Comunidades Negras de Colombia (PCN)**. <https://www.prensarural.org/recorre/pcn.htm> . Acceso: Sept. 2019.
- MIRANDA M.; GERARDO, L. “La champeta: una forma de resistencia palenquera a las dinámicas de exclusión de las elites “blancas” de Cartagena y Barranquilla entre 1960 y 2000”. **Boletín de Antropología**. Universidad de Antioquia, v. 25, n. 42, p. 150-174, 2011.
- MONCAYO, V.M. (Coord). **Antología del pensamiento crítico colombiano contemporáneo**. CLACSO, 2015.
- MOSQUERA, C., PARDO M.; HOFMANN O. **Afrodescendientes en las Américas**. Trayectorias sociales e identitarias a 150 años de la abolición de la esclavitud en Colombia. UN- ICANH-IRD-ILSA, Bogotá, 2002, p. 351-358.
- MUJERES CAMINANDO POR LA VERDAD. Textos en: <http://mujereslaverdad.blogspot.com/> 8 agosto 2019.
- SMITH N. **La nueva frontera urbana**. Ciudad revanchista y gentificación. Editora Traficantes de sueños. Mapas, 2012.
- NIETO LOPEZ, J. R. **Resistencia civil no armada en Medellín 2002-2006**. Doctorado en Sociología, Universidad de Antiochia, 2017.
- NIETO LÓPEZ, J. Resistir obedeciendo. Para una etnografía de la resistencia civil no armada en Medellín. **Espacio Abierto**, v. 19, n. 2, p. 219-251, abril-junio, 2010. Asociación Venezolana de Sociología Venezuela Disponible en: <http://redalyc.uaemex.mx/src/inicio/ArtPdfRed.jsp?iCve=12215086002>
- NUESTRA GENTE TEXTOS DE LA ORGANIZACIÓN. In: <http://www.nuestragente.com.co/intro.htm>

- NUTTALL, S.; MBEMBE, A. **Johannesburg: The Elusive Metropolis.** Bibliovault OAI Repository, the University of Chicago Press. 2004. 10.1215/9780822381211-001.
- OCAMPO, J. **Ciudad Bolívar: Territorio de Sueños que teje Memoria en Medio de la Violencia Socio-Política.** 2015. Trabajo de Grado para Licenciatura. Facultad de Educación Departamento de Psicopedagogía Licenciatura en Educación Comunitaria con Énfasis En Derechos Humanos. Asesor Johan Alberto Torres Cotrino. <http://repository.pedagogica.edu.co/bitstream/handle/20.500.12209/2303/TE-18177.pdf?sequence=1&isAllowed=y>
- ONIC. «Comisión Étnica para la Paz y la Alta Instancia de Pueblos Étnicos de Paz de Colombia. Presentaron preocupaciones al Consejo de Seguridad de la ONU». 2019. **Nota de información.** <https://www.onic.org.co/comunicados-de-otros-sectores/3080-comision-etnica-para-la-paz-y-la-alta-instancia-de-pueblos-etnicos-de-paz-de-colombia-presentaron-preocupaciones-al-consejo-de-seguridad-de-la-onu> (acceso, 10 Sept. 2019)
- PABON SUAREZ, I. C. **Limpieza social.** Una violencia mal nombrada. Centro Nacional de Memoria Histórica. Bogotá, 2015. CNMH - IEPRI, doi.10.11144/Javeriana.uh87.lsvm
- PABON SUAREZ, I. C. Espacio urbano, narrativas de desprecio y “limpieza social” en Bogotá. **Territorios**, n. 36, p. 87-109, 2017. Doi: <http://dx.doi.org/10.12804/revistas.urosario.edu.co/territorios/a.4836>
- PEREA, C. M. **Limpieza social: una violencia mal nombrada.** Bogotá: Centro Nacional de Memoria Histórica-Instituto de Estudios Políticos y Relaciones Internacionales, 2016.
- PETROPOULOU, C. **Vers un mouvement social poétique urbain? Une étude à Mexico.** L'Harmattan, 2010.
- PETROPOULOU, C. **Développement urbain et écopaysages urbains.** Une étude sur les quartiers de Mexico et d'Athènes. L'Harmattan, 2011.
- PETROPOULOU, C. Crisis, right to the city movement and the question of spontaneity. **City, analysis of urban trends, culture, theory, policy, action**, v.18, n. 4-5, p. 563-572, August October 2014.
- PETROPOULOU, C. Derecho a la ciudad y movimientos sociales contemporáneos – Por un movimiento social urbano-regional... ¿poético? Desde Nezahualcoyotl al mundo. In: Christy (Chryssanthi) Petropoulou, Athina Vitopoulou, Charalampos Tsavdaroglou (Eds.) **Urban and Regional Social Movements.** Thessaloniki: Research Group Invisible Cities, 2016.

- PETROPOULOU, C. Social Resistances and the Creation of Another Way of Thinking in the Peripheral “Self-Constructed Popular Neighborhoods”: Examples from Mexico, Argentina, and Bolivia: **Urban Sciences** 2018, 2, 27, doi: 10.3390/urbansci2010027.
- PETROPOULOU, C. “Ciudad solidaria” vs “ciudad alienada”: Cambiando la ciudad por medio de cooperativismo solidario. Grietas a la ciudad de trabajo alienado? Ejemplos en Argentina y Grecia". In: **MEMORIA DEL 56° CONGRESO INTERNACIONAL DE AMERICANISTAS**. Manuel Alcántara, Mercedes García Montero y Francisco Sánchez López (Coord.). Tipo 10/8 Trabalho alienado, alienação espacial, negócios urbanos e urbanização crítica: leituras do processo de metropolização/ 978-84-9012-913-5, 2019a.
- PETROPOULOU C. “Dosis de amor, construyen y comunican otros mundos posibles” Entrevista a RED Colombiana de estudiantes en Geografía. **Revista Desde Abajo**. Bogota. No 257. Domingo, 02 Junio 2019 <https://desdeabajo.info/ediciones/item/36931-dosis-de-amor-construyen-y-comunican-otros-mundos-posibles.html>
- PETROPOULOU, C. Can the poetic of *commoning* change the *habitus*? Reflexions from Lesvos with a Latin American perspective of urban – regional social movements. In : Gouvias D., Petropoulou C., Tsavdaroglou C. Contested Borderscapes. **Transnational Geographies vis-à-vis Fortress Europe**. Invisibles Cities, 2019c, p.125-138.
- PIZARRO, E. “Una lectura múltiple y pluralista de la historia”. En Contribución al entendimiento del conflicto armado en Colombia. Bogotá, Comisión Histórica del conflicto y de sus Víctimas, Ediciones Desde Abajo, 2015, p. 45-46.
- PROCESO DE COMUNIDADES NEGRAS DE COLOMBIA (PCN)**, 2019. Textos en: <https://www.urosario.edu.co/jurisprudencia/catedra-viva-intercultural/ur/Comunidades-Etnicas-de-Colombia/Comunidades-Afrodescendientes/>
- RESTREPO, E.; ROJAS, A. **Afrodescendientes en Colombia**: Compilación bibliográfica. Universidad del Cauca Colección Políticas de la Alteridad, 2018.
- RIVERA CUSICANQUI, S. **Un mundo Ch’Ixi es posible**. La Paz. Editora Tinta Limon, 2018.
- GONZÁLEZ ARANA, R.; MOLINARES GUERRERO, I. Movimiento obrero y protesta social en Colombia. 1920-1950. **Historia Caribe**, v. VIII, n. 22, p. 167-193, Enero-Junio 2013.
- GRUPO DE MEMORIA HISTÓRICA. In: GONZALES, Sánchez (Coord.). **Desplazamiento forzado en la Comuna 13: La huella invisible de la**

- guerra. Informe del grupo de memoria histórica de la Comisión Nacional de Reparación y Reconciliación: Taurus. Pensamiento, 2011.
- RODRÍGUEZ, M.; SILVA, J. **Documental etnográfico «Chircales»**. 1968. <https://www.youtube.com/watch?v=tgFZDiDf2X8>
- RODRIGUEZ PALAU, E. **Introduccion in Dirección de censos y demografía. Colombia una nación multicultural. Su diversidad étnica**, 2007. https://www.dane.gov.co/files/censo2005/etnia/sys/colombia_nacion.pdf
- HAESBAERT, R. **Regional-Global: Dilemas de la Región y de la Regionalización en la Geografía Contemporánea**. CLACSO, 2019.
- RODRIGUEZ VERGANA, E.; ROBAYA CARDENAS, L. **La ciudad es nuestra**. La Cartilla. Corporación Humanas & Caartografias Sur. Bogota, 2018.
- SALAZAR, A.; JARAMILLO, A. M. **Las subculturas del narcotráfico**. Bogotá, Centro de Investigación y Educación Popular, 1992.
- SITRIN, M. Rethinking Social Movements with Societies in Movement. In: **Social Sciences for an Other Politics**; Palgrave Macmillan, Cham, 2016, p.135–149.
- SPIVAK G. **Can the subaltern speak?** Columbia University Press, 1983.
- SUÁREZ BONILLA J. E. En busca de la interseccionalidad: un viaje por algunos estudios feministas y de género en el Caribe colombiano. **Revista Cuadernos del Caribe**, San Andrés Isla, Colombia, v. 18, n. 2, p. 51-63, 2014.
- THIBERT, J.; OSORIO, G.A. Urban Segregation and Metropolitcs. In: Latin America: The Case of Bogotá, Colombia. **International Journal of Urban and Regional Research**, v. 38, p. 1319-43, 4 July 2014.
- TORRES CARRILLO, A. Organizaciones populares, construcción de identidad y acción política. **Revista Latinoamericana de Ciencias Sociales, Niñez y Juventud**, v. 4, n. 2, 2006.
- URÁN, O. **La ciudad en movimiento: movimientos sociales, democracia y cultura en Medellín y el Área Metropolitana del Valle de Aburrá**. Medellín, Instituto Popular de Capacitación, 2000.
- URIBE, M. T. “Notas preliminares sobre resistencias de la sociedad civil en un contexto de guerras y transacciones”. **Estudios Políticos, Instituto de Estudios Políticos, Universidad de Antioquia**, n. 29, p. 63-78, 2006.
- URIBE, M. V. Reflections on aesthetics and violence in Colombia Investigación Preliminar de la Desaparición Forzada en la Comuna 13 de Medellín Yohannesburg Workshop in Theory and Criticism. **The Salon**, v. 5, 2011. <http://www.jwtc.org.za/resources/docs/salon-volume->

5/Uribe_English_3008.pdf (original en español).

VEILLETTE, C. Foreign Affairs CRS Report for Congress. Plan Colombia: A
Progress Report Updated June, 22, 2005
<https://fas.org/sgp/crs/row/RL32774.pdf>.

VELÁSQUEZ RIVERA, E. de J. Historia del paramilitarismo en Colombia.
História, São Paulo, v. 26, n. 1, p. 134-153, 2007.

VIGNOLO, P. "Carnaval, ciudadanía y mestizaje en Colombia". In: "**Fiestas tradicionales**". Centro Regional para la Salvaguardia del patrimonio Cultural Intangible de América Latina (CRESPIAL), UNESCO, 2010, p. 135-171.

VIRILIO, P. **Ville Panique**: Ailleurs Commence Ici. Paris: Galilée, 2004.

WACQUANT, L. **Punishing the Poor: The Neoliberal Government of Social Insecurity**. Duke University Press, 2009.

WACQUANT, L. A concise genealogy and anatomy of habitus. **The Sociological Review**, v. 64, p. 64–72, 2016.

WALLERSTEIN, M. **Historia y Dilemmas de los Movimientos Antisistemicos**. Los libros de Contrahistorias, Mexico, 2008.

Experiências de Vida e Aprendizagens com Animais: A Formação no Atravessamento com Outras Subjetividades e Racionalidades Plurais

Vânia Alves Martins Chaigar
Ivana Maria Nicola Lopes
Andriara Nunes Nunes

O ensaio constituído busca evidenciar experiências de vida fortemente impactadas por convívios com animais não humanos e deslindar seus atravessamentos em processos e projetos formativos. Tratamos de reconhecer desde logo, portanto, o caráter autobiográfico da formação e a impossibilidade de apartá-lo de qualquer ação profissional; agimos e atuamos por inteiro, a partir do que carregamos, do que nos faz/ser, diferencia e, ao mesmo tempo, demarca modos de ver e conceber o mundo. Toda formação é autoformação (PINEAU, 2006).

Em meio a graves crises societárias, desencantos, desânimos e abandonos por vezes nos tomam e questionamos onde buscar referências e sentidos que sirvam de ponto de apoio para alavancar projetos, curar feridas, mobilizar alteridades, restituir elos (aparentemente rompidos), prospectar futuros. É provável que Krenak (2019) esteja certo e, ao invés, de temer e desperdiçar energia na luta pela manutenção de um mundo carcomido por absurdas desigualdades e injustiças de toda ordem, devamos nos deixar cair, “inventar e fabricar milhares de paraquedas coloridos, divertidos, inclusive prazerosos (KRENAK, 2019, p. 63)”.

Em sua obra *Ideias para adiar o fim do mundo*, por exemplo, critica a forma violenta como culturas originárias no Brasil foram afastadas de seus espaços:

A modernização jogou essa gente do campo e da floresta para viver em favelas e em periferias, para virar mão de obra em centros urbanos. Essas pessoas foram arrancadas de seus coletivos, de seus lugares de origem, e jogadas nesse *liquidificador* chamado humanidade. (2019, p. 14).

O *liquidificador* humanidade produziu artificialmente conceitos dotando-os de abstrações e generalizações, consequentemente, esvaziando-os de sentidos para muitos.

No enquanto isso do fim de um processo civilizatório que deixou à margem boa parte das pessoas pelo mundo afora, sem contar todas as outras formas de vida sacrificadas em nome de um progresso em que o bicho homem descolou-se das demais espécies e elementos da natureza, deu-se o nome de humano e chamou de

humanização um tipo de clube, para o qual os convidados foram poucos e deveriam estar uniformizados para serem aceitos como tal. Todo e toda, ainda que da mesma espécie, fugisse a certos padrões de humanidade ficaram à margem, do lado de fora, deslocados e sujeitos às consequências... Uma espécie de lixo, subproduto de tal modelo. “Todos os outros humanos que não somos nós estão fora, a gente pode comê-los, socá-los, fraturá-los, despachá-los para outro lugar do espaço” (KRENAK, 2019, p. 67).

Ailton Krenak, liderança indígena brasileira e Mia Couto, escritor moçambicano – duas margens do mundo? –, têm apresentado reflexões sobre a ideia de humanidade construída a partir da apartação do bicho homem da natureza e de padrões homogeneizantes, problematizado o significado universal atribuído a – ser – humano entendido sob uma perspectiva branca, ocidental, capitalista. Para povos indígenas, como o que Krenak faz parte, somos todos natureza e as memórias ancestrais estão na base da sobrevivência dessas culturas no país, mesmo perante os genocídios e epistemicídios de séculos. O rio é uma espécie de parente próximo, um avô, então como deixar apodrecê-lo? As águas, as árvores, as rochas, os animais, todo e qualquer microrganismo é constitutivo da humanidade. O entendimento dela – a natureza – como algo despregado de nós facilita processos predatórios e, inclusive, crimes *lesa pátria*, como catástrofes ambientais resultantes de grandes projetos de mineração no Brasil, por exemplo. É um *tiro no pé*, mas “enquanto a humanidade está se distanciando do seu lugar, um monte de corporações espertalhonas vai tomando conta da Terra. Nós, a humanidade, vamos viver em ambientes artificiais produzidos pelas mesmas corporações que devoram florestas, montanhas e rios” (KRENAK, 2019, p. 20).

Couto, em viagem recente ao Brasil, narrou sobre a sua experiência de ter testemunhado a devastação causada pelo ciclone Idai¹ em regiões africanas como Moçambique, incluindo Beira, sua

1 O ciclone Idai atingiu fortemente o sudoeste do continente africano em março de 2019, principalmente Moçambique, Zimbabué e Malawi. Fonte: Último Segundo – Disponível em: iG@ <https://ultimosegundo.ig.com.br/mundo/2019-03-24/mocambique.html>

cidade natal, em março deste ano. Em entrevista, o escritor, que também é biólogo, demonstrou sua preocupação com um mundo que nega as mudanças climáticas, mesmo que as evidências sejam “tão claras que é preciso realmente uma total ausência, uma total cegueira para aceitar que não existem. É obviamente um discurso de ordem política para apagar o que é evidente” (MACIEL 2019, n. p.). Para ele, por exemplo, os incêndios na Amazônia começaram bem antes dos alardeados pelas mídias sociais com “o incêndio que se abateu sobre as instituições brasileiras que tratam das questões ambientais”. Trata-se de uma questão política, econômica de maneira ampla. Mia, assim como Ailton, compreende que o que está em jogo é o fim de um mundo: eurocêntrico, branco, monoculturalista. O continente africano, por sua vez, já sofreu vários fins de mundo, pela colonização e escravidão, por exemplo. Assim como as culturas indígenas no Brasil têm experimentado pelos sucessivos genocídios e aculturamentos contra seus povos.

E, ambos, recriminam os discursos que menosprezam subjetividades em favor de um coletivismo homogeneizador, pois na expressão de Mia Couto “cada pessoa é uma maioria, é a humanidade inteira” (MACIEL 2019, n. p.). Concebem, portanto, outra ideia de humanidade e humanos na qual não cabem padronizações dadas por critérios externos às suas culturas e às suas histórias; pessoas, animais, plantas, pedras, água, musgos enfim, tudo e todos estão amalgamados e são fundamentais a permanência uns dos outros no planeta. Nessa direção, os *quase-humanos*, conforme Krenak, são justamente os que escaparam do *liquidificador*, encontram conexões em sua memória, valorizam suas ancestralidades, “insistem em ficar de fora dessa dança civilizada, da técnica, do controle do planeta” (KRENAK, 2019, p. 70). Desafiam, portanto, a ‘morte’ da subjetividade; insistem em pulsar pelos batimentos da – mãe – Terra.

Os que ficaram de fora são os que agora podem nos apontar outros caminhos que sequer conseguimos divisar; são conhecimentos produzidos pela conexão com o planeta como um todo e não apenas partes dele, com as ancestralidades e com uma

razão que é também sensibilidade e imaginação pela qual prospectar é possível e o fim de mundos é parte da história que gerações deixam para outras que vêm depois. Quantos mundos já foram inscritos antes de aqui estarmos? Quantos já terminaram ou estão em vias de terminar? Quantos estão germinando ou ainda por germinar?

O preâmbulo aberto com essas considerações serve como uma espécie de bússola que anuncia direções para o deslocamento desta narrativa. A tentativa de fuga da técnica que subjuga, controla, mede e enquadra, pois... “Que metro serve para medir-nos? Que forma é nossa e que conteúdo?” Questionou Carlos Drummond de Andrade em *Perguntas em Forma de Cavalo Marinho* (1951)². Nessa rota de fuga de razões mecanicistas, na qual a técnica serve para dominar, buscamos nos associar também à poesia e à literatura para daí extrair elementos que conversem com o que estamos pensando, sentindo, refletindo neste solo brasileiro, deixando-nos levar um pouco pela correnteza, boiando por sob águas, enquanto não sabemos como chegar às margens e termos, novamente, os pés no chão. Música, poesia, literatura, imaginação, que sejam nossas companheiras neste momento de dores e de sentimentos díspares. E, acrescentamos, por nossa conta e risco, o exercício de uma memória sensível em favor daquilo que nos faz – tão – bem: nossos companheiros de vida, os animais³.

As narrativas na sequência, esta forma artesanal de comunicação, conforme Benjamin (1987), são expressões de experiências bem particulares que temos acumulado ao longo de nossas vidas e aqui estão representadas por pequenas fatias. Ao narrá-las esperamos explicitar influências dessas presenças animais em nossos modos de ser e comunicar, de maneira especial, na docência e na formação de professores, espaços tempos que também nos são caros e dizem sobre nós. Ao mesmo tempo em que carregamos nossas pessoas para esses tempos espaços da profissão professor, eles

2 ANDRADE, Carlos Drummond de. *Claro Enigma*. São Paulo: Record, 1951. Disponível em: <https://iedamagri.files.wordpress.com/2015/04/drummond-claro-enigma.pdf>. Acesso em: 30/09/2019.

3 Neste texto denominamos por animais todos os animais não humanos.

voltam conosco e se imbricam e se trançam e dançam juntos deixando-se influenciar mutuamente num processo difícil de apartar.

A primeira parte narra em destaque uma vida canina e duas vidas felinas na confluência com a da sua humana, a casa de ambos, situações de aprendizagens, algumas dores e muitos sabores; a segunda parte dispõe sobre a experiência de fazer parte de uma matilha. O convívio diário entre seres aparentemente diferentes, com perdas e ganhos. Chegadas e partidas; risos e lágrimas. Como a máxima rodrigueana⁴: a vida como ela é. E a terceira, é uma narrativa de uma *bichenta de carteirinha* e parte de seu percurso com os animais, o amor e a dor decorrente dessa relação tão profunda.

Fellini, Pepeu e Gata [...] amores sem fim na casa do Colina.

A TV pode me deixar mal em cinco minutos, mas posso olhar para um animal por horas e não ver nada além de graça e glória, a vida como ela deveria ser. (BUKOWSKI, 2019, p. 64).

Meu caso de amor com os animais deu-se certamente na vida adulta. Sempre estiveram presentes desde a infância, mas em situações bem distintas. O primeiro animal que tenho lembrança era um cão *collie*, chamado Lord. Ainda, na primeira infância, quando morávamos no campo, em Pinheiro Machado, uma pequena cidade da Serra do Sudeste no Rio Grande do Sul – lá era o lar do Lord. Acompanhava eu e minhas irmãs menores nos passeios pelo campo, assim como nas saídas para camperear com meu pai. Presença viva e amada e, também, a primeira grande dor: atropelado na estrada! Não sei bem como lidamos com a situação, mas lembro de minha mãe, também doída, tentando achar palavras para nos contar. Depois há hiatos, lembranças mais vagas, mas a casa sempre cercada por animais, fossem os domésticos especialmente cães e gatos ou animais de criação, como se dizia, ovelha, gado, porco, galinha... Estavam lá, sempre estiveram, assim como a presença de pássaros como corujas, cardeais, andorinhas, quero-queros, pica-paus, caturritas, joão-de-barros, beija-flores além de mamíferos nativos como zorrilhos, tatus, gambás, raposas, preás entre outros.

4 Relativa ao escritor brasileiro Nélson Rodrigues (1912-1980).

Depois, já grande, quase adolescente, fui presenteada com dois animaizinhos: um cãozinho, que dei o nome de Guido e uma gatinha tigrada que denominei Miranda (nomes de personagens de novelas). Miranda foi mais privilegiada, pois podia circular pela casa, mas Guido, logo, foi condenado a morar em uma casinha na rua e, depois, preso à corrente. Não sei qual foi seu *crime*, mas humanos costumam ser impiedosos de qualquer forma. Sem desejar ser agora a insensível com os adultos, acho que era tido como algo natural à época: bicho era bicho! Dessa parte não guardo boas memórias e, infelizmente, aprendi mais sobre sentimentos como o de impotência perante o que considerava injustiça. Minha indignação não gerava mudança; talvez não fosse forte o suficiente ou não soubesse expressá-la devidamente, junto ao mundo dos crescidos.

O tempo de migrar de cidade, para morar e estudar, foi de distanciamento dos animais, exceto, quando acolhemos da rua um gatinho, acho que chamamos Amarelinho, que foi motivo de amores e, também, dissabores, pois nem todos na casa concordavam com sua presença. Eu, que o havia recolhido, ficava em uma *saia justa*. De todo modo, ele cresceu, ficou adulto e começou a reivindicar saídas para namorar. Saía toda noite e no retorno miava à janela do meu quarto para entrar novamente. Assim foi por um bom período, nas férias seguia de kombi conosco até Pinheiro Machado, onde mantinha os mesmos hábitos e as excursões noturnas. Virou um lindo gatão amarelo! Um dia o lado medonho da rua o atingiu: acabou intoxicado com algo que comeu fora da sua morada, não conseguimos salvá-lo. Outra grande dor!

Depois disso, por um longo tempo, deixei de conviver com eles. No entanto, foi no início dos anos 1990 e a mudança para uma casa em um loteamento urbano chamado Colina do Sol, na cidade de Pelotas, que tudo se alterou. Em 1991, a residência, recém construída, exposta à rua, ainda sem as grades que a cercariam, recebia visitas variadas de animais. Uma galinha, que apelidei Madona (depois alguns disseram ser um galo), algumas tartarugas (penso que originárias do local, um banhado aterrado), vários cavalos (ainda hoje costumam ser soltos nos terrenos sem construções) e muitos cães e gatos. A maioria abandonados!

Em um dia de outubro de 1993, penso ter sido o dia da morte do cineasta italiano Federico Fellini, foi dar a casa o cão que mudaria completamente minha vida. Era um *dobermann* velho, difícil de ser reconhecido como de tal raça, posto seu estado físico combalido. Esfomeado e cansado, tratamos de alimentá-lo com o que dispúnhamos. Ele foi ficando, o tratamos, demos o nome de Fellini e durante nove meses foi o grande amor de nossa vida, minha e do Silvio, meu companheiro. Infelizmente, provavelmente, em função de sequelas de uma cinomose (doença viral) antiga, ele se foi em julho de 1994. O pouco tempo que tivemos juntos, os sentimentos que desenvolvemos um pelo outro, as aprendizagens com a doença, com seus limites físicos, a garra que demonstrou para superá-los e, talvez, pela vontade de ficar conosco ensinou-me com tanta intensidade que quase não lembro de como eu era antes de conhecê-lo. O escritor estadunidense William Burroughs ao avaliar sua vida a partir da presença dos gatos, assim descreve sobre o passado: “Não acho que é possível escrever uma biografia totalmente honesta. Tenho certeza de que ninguém aguentaria lê-la: *Meu passado era um rio maldito*” (2010, p. 57). Realmente é difícil pensar que houve outra vida anterior!

A palavra estesia entrou em minha vida para dela não mais sair (assim espero). Compreendi/senti perfeitamente que conhecimento passa pelos sentimentos, que a apartação é produtora de vazios e desconexões. O cientista Ivan Izquierdo (2002) atribui a nossa sociedade o adjetivo de *anestésica* e argumenta:

A palavra anestesia quer dizer, etimologicamente, falta de sentidos, falta de sensações, de percepções. Os donos dessa sociedade não nos deixam ver o mundo tal qual realmente é, nem nos dão tempo para pensar a respeito, para descobrir se é isso o que queremos ou se é outra coisa. Seu método de domínio consiste em nos fazer acreditar que devemos correr, correr e correr. [...] Que tudo é banal, consumível, descartável e intercambiável, e quanto antes, melhor. (IZQUIERDO, 2002, p. 30).

Para alguém, como eu, que não tinha grandes compromissos (sérios) com outros seres, esse foi um momento rupturante, posto ter sido o instante em que foram abertas as *porteiras* do meu coração

para os felinos. No auge da minha tristeza, amigos preocupados, acho que começaram a pensar um jeito de me consolar. Uma colega, cuja gatinha havia parido uma ninhada, me ofereceu um filhote. Relutei bastante, pois, de certa forma, achava uma traição ao Felinni, mas acabei cedendo e fui buscá-lo. Enquanto olhava a ninhada, um bichaninho preto e branco pulou em meu colo (talvez tenha subido pelas minhas pernas) e soube ali, que era ele: Pepeu! Chamei-o assim em homenagem a Pepeu Gomes, guitarrista baiano a quem admirava. “Começou a miar e ronronar e a se aconchegar em mim. Nesse instante, finalmente descobri que ele era o meu gato, e resolvi levá-lo comigo quando deixasse a Casa de Pedra” (BURROUGHS, 2010, p. 44). Sim, eles nos escolhem. Nossa, quanta responsabilidade!

Pequeno e frágil, nem por isso, menos sapeca, desde sua chegada surpreendeu. Achei-o em sua primeira manhã na casa, dentro do bolso da minha jaqueta jeans, que havia deixado no encosto de uma cadeira. Acho que foi o lugarzinho quentinho que achara para suprir a falta do calorzinho da sua mãe gata. Ele veio para compor a família, diferentemente de situações anteriores, como na infância, que eram animais de estimação, sem essa posição hierárquica no núcleo familiar. Pepeu em cima do roupeiro, da pia da cozinha, do computador, da geladeira, dos livros e revistas, dentro de gavetas, afiando as unhas nas laterais do sofá e, também, no assento e no encosto, Pepeu fazendo xixi no tapete, no cantinho junto à parede, dentro do vaso de plantas, em cima dos trabalhos dos alunos (ai meu Deus!!!), despedaçando a begônia que me foi presenteada, quebrando o vaso de cerâmica marajoara (que havia carregado no colo quilômetros dentro de um ônibus), desfiando o forro da cama *box* (e de todo outro eventual forro), ficando doente de se entupir de comida... Sobre alguns desses dissabores, digamos, resultantes de suas presenças em casas de humanos, despreparados para vidas não convencionais, a psiquiatra brasileira Nise da Silveira reflete: “O gato une e separa. Porque é um ser muito peculiar. As pessoas que amam o poder e desejam mandar geralmente não gostam do gato. O gato só faz o que bem entende. Ele é um monarca absoluto” (LUCCHESI, 2003, p. 120).

A casa não seria a mesma e sua pequena presença preenchia todos os cômodos e não deixava que o esquecêssemos um segundo sequer. “Um gato faz de um lar, um lar [...] um gato é uma obra de arte ambulante, dorminhoca e em constante transformação” (HIGHSMITH, 2011, p. 117).

Quando cresceu, quis ganhar mundo, arrumou namorada, mas, claro, sempre voltava ao lugar seguro onde tinha cuidados e comida. Uma manhã, miados estranhos na porta de entrada. Ao abri-la lá estava Pepeu e uma gata com uma cor estranha, cujo rosto parecia sujo de preto. *Amarelo*, marrom, um pouco de cinza e uma cor preta que sugeria carvão. A gatinha tinha em seu pescoço um tipo de fio enrolado, talvez de eletricidade, e demonstrava angústia. Ele a trouxera, por certo, para que a ajudássemos. Não sei se tentaram enforcá-la, mas se dependesse de mim, a partir daquele instante, ficaria para sempre sob meus olhos e proteção.

Nós, acho que fui eu e Silvio, colocamos o nome de Gata, não encontramos outro a altura de sua figura. “Comparando suas dificuldades para dar nome a este ser singular, mágico, o mais belo ser da natureza segundo Leonardo da Vinci, que certamente era um entendido em beleza” (LUCCHESI, 2003, p. 68)⁵. No início tentamos limpá-la, os ignorantes, não compreendemos de imediato sua singularidade. A *tisna* era sua marca, o registro ancestral, mais do que uma impressão digital, a marca de milhões de anos de adaptações, de cruzamentos etc. “[...] lembro que/ existe um/ gato/ em algum lugar/ se ajustando ao/ espaço de si mesmo/ com um encantador/ assombro de/ tranquilidade [...]” (BUKOWSKI, 2019, p. 72).

Pepeu e Gata geraram a primeira prole de gatos nascidos na minha casa. Acompanhamos a gravidez e o parto. Pela primeira vez, vidas vinham ao mundo sob nosso testemunho e ajuda. Gata teimara

5 O autor refere-se a um trecho de carta de Nise da Silveira na qual comenta o poema de T. S. Eliot, *The naming of cats*. Nele o poeta descreve a complexidade em atribuir nomes a gatos. Traduzido para o português, *O nome dos gatos*. Disponível em: <http://zagaiaemrevista.com.br/article/o-nome-dos-gatos-poema-de-t-s-eliot/>

em sair da caixinha que fizéramos para ela como ninho no andar térreo. Desejava, sim, pari-los em cima da nossa cama. Ali no quentinho, sob a proteção dos humanos que a tinham sob guarda. Foi um custo convencê-la e acabamos levando a caixinha para o quarto. Foi a negociação possível. Girafinha, Lelinho, Rabito e Felícia nasceram ali, não recordo mais o mês, mas acho que estava perto da primavera, pois me lembro deles no pátio, já grandinhos, correndo sob o sol ou tentando escapar de Brisa, a *dobermann* bebê, que posteriormente veio morar conosco. Brisa queria brincar, mas como eles iriam saber disso, não é mesmo?

Cada um deles daria um capítulo à parte e suas histórias de vida estão bem guardadas em meu coração com seus respectivos impactos, porém para esta narrativa fiquemos com esses primeiros, pois foram os precursores e testemunhas da minha nova vida, a nova eu, que eles seriam em parte construtores. O comentário de capa da obra *O gato por dentro*, de W. Burroughs, ressalta que “o convívio com gatos pôs Burroughs em contato com seu próprio eu”⁶. Em trechos do livro encontramos, por exemplo, afirmativas como: “O contato animal pode alterar o que Castañeda chama de ‘pontos de aglutinação’. Como o amor materno” (2019, p. 58). Ou ainda: “Qualquer barganha que envolva a troca de valores qualitativos como amor por bichos pela vantagem quantitativa não é apenas desonrosa. O homem não pode estar mais errado. Isso também é tolo. Porque você nada ganha. Vendeu o seu você” (2019, p. 41).

A memória da boniteza guarda brincadeiras de ler livros juntos, esconder, subir pelas pernas da gente (tatuagens para o resto da vida), ronronar até mais não poder, afofar nossas barrigas enquanto acham a melhor posição, correr e cortar a frente da pessoa e trazer presentes para dentro de casa: cobra, rato, barata, pássaro, borboleta, lagartixa... O que se mover na sua frente é candidato à caça. Penso que gostam do movimento. Por vezes, os observo meio enjoados com a paralisação do morto. Aborrecidos com a desistência do brinquedo em brincar. Certeiros; é difícil escapar. Quantas vezes

6 Comentário creditado a Revista Harper's Bazaar, s/d..

correria atrás deles, safanão, bronca, conselho... Nada os demove. Certa vez uma vizinha pregou em um poste, na esquina, um cartaz com anúncio sobre um coelho desaparecido. Fiz vistas grossas, fiquei com receio de descobrir que haviam caçado o coelho. Fazer o quê? Pensei. “Um gato é seu próprio SER. É por isso que, quando pega o pobre passarinho, não o solta de jeito algum. Isso é representativo das poderosas forças da VIDA que não soltam de jeito algum” (BUKOWSKI, 2019, p. 18).

Os lutos que seguem esses convívios são companhias constantes, posto durarmos (em tese) mais do que eles. E mesmo com toda a proteção, se um gato, exercita sua gaticidade, expõe-se com frequência aos perigos, pois, são destemidos, curiosos, não aprendem com os sustos, e quando estão na rua, pouco podemos ampará-los. Hoje temos algumas estratégias, desenvolvidas ao longo de quase um quarto de século de convivência. Não saem antes das oito e meia da manhã (horário em que toda a vizinhança já saiu para o trabalho) e depois, só à tardinha, quando todos já retornaram. É um jeito de, sem garantir coisa alguma, os deixarmos serem gatos, como desejarem, ao menos, parte do dia.

Quando morrem, no entanto, carregam parte de nosso ser, deixando-nos com o peso de carregar as manhãs mais sós. “Os antigos egípcios pranteavam a perda de um gato e raspavam as sobrancelhas. E por que a perda de um gato não pode ser tão tocante e sentida quanto qualquer perda? As pequenas mortes são as mais tristes [...]” (BURROUGHS, 2010, p. 53).

Pepeu foi-se primeiro. Teve uma vida breve. Ruaceiro, apareceu ofegante e mancando, o levamos ao veterinário, precisou fazer uma operação para colocar parafuso em uma das pernas. Voltou pior. Aos poucos definhando. Novo veterinário. Nada. Ao morrer desejei fazer uma autópsia, para entender. Na realidade havia quebrado costelas e o pulmão fora perfurado. Provavelmente um impacto resultante de atropelamento. Gata durou mais, amamentou longo tempo seus rebentos, os levou para conhecer o loteamento, os ensinou a caçar e brincava com disposição com seus pimpolhos. Já bem grandes, continuavam a procurar as tetas para mamar; ela os

empurrando com as patinhas, mordiscando as orelhas dos abusados. Em uma noite, o telefone toca. Flávio, o vizinho, do outro lado da linha reticente... Vânia, acho que um dos gatos foi atropelado... pelo caminhão do lixo. Coração saltando, olhos para todo lado. Contagem: fulano, beltrano... Gata? Ai meu Deus!!!

Costumava passear, ir para o outro lado da rua. Gatos são assim, quando se assustam querem vir para casa. Atravessam. Às vezes, não dá tempo. Não lembro de ter chorado tanto na vida, desidratei no meio da noite. Juntamos seu corpinho, enrolamos em uma toalha e a enterramos no jardim. A primeira de muitas/os. Meu jardim é um jardim de gatos! É sagrado! Nas noites de verão ronronamos todos juntos, admiramos a lua cheia e caçamos besouros atraídos pelas luzes das lâmpadas de postes de energia.

Para explicar melhor essa situação – tão – peculiar, dispensei as cem razões cartesianas, os métodos positivistas, o peso e a medida das ciências que, mormente, estão mais a serviço do controle e da dominação. Recorro a Burroughs (2010) e de sua reflexão, faço-a minha em franco exercício de intertextualidade explícita: “Para entender uma questão antiga, traga-a para o presente. Meu encontro com Pepeu e Gata (e todos os outros) e minha conversão a uma mulher de gatos foi a reencenação da relação entre os primeiros gatos domésticos e seus protetores humanos”⁷ (p. 18).

Uma mulher de gatos, uma felina, é uma boa (auto) denominação. Quem protege quem? Quem ensina quem? Quantas histórias e memórias construídas juntos? Penso que não importam muito as respostas, mas os movimentos gerados por essas relações tão animais. “É isso que significa contato. Isso é o que eu vejo quando toco um gato e percebo as lágrimas escorrerem por meu rosto” (BURROUGHS, 2010, p. 78). Por esses contatos, outras racionalidades se exercitam e, hoje, são carreadas para dentro da profissão, algumas mais conscientes, outras menos, não há bem

7 A citação literal é: “Para entender uma questão antiga, traga-a para o presente. Meu encontro com Ruski e minha conversão a um homem de gatos foi a reencenação da relação entre os primeiros gatos domésticos e seus protetores humanos” (BURROUGHS, 2010, p. 18).

como saber. Sigo conselhos de gatos e busco me arriscar tantinho a mais, miro-os com admiração e procuro não esquecer uma recomendação: “Desejo que você se conserve corajoso como um gato que compreende os segredos das múltiplas vidas” (LUCCHESI, 2003, p. 91).

A morada com os lobos... uma aproximação entre a matilha canina e a narradora: uma família da mesma espécie?

Do começo... Contar a (con)vivência com cachorros, com a matilha descendente de lupinos é mergulhar em águas – aparentemente – calmas e límpidas e que, por vezes, se tornam escuras e profundas. Para começar a narrar o que proponho, é necessária uma pequena introdução histórica para contextualizar o momento atual.

Desde que me reconheço neste mundo tenho a imagem de nossa casa na rua Anchieta, em Pelotas-RS, povoada de gatos. Na sala, no pátio, no telhado, no *quartinho dos fundos*, na janela da cozinha, por todos os lados... Principalmente, quando minha avó afiava a faca para cortar a carne ou o barulho das panelas que eram o indício de preparo do almoço. Outros ficavam refestelados ao sol ou a banhar-se, lambendo as patinhas. Adoráveis seres. Muito pequena, ganhei um todo branquinho, de pelo fofo, mais parecia um coelho. Depois tive uma gatinha brasina de olhos verdes e, já adulta, a adorável companhia do Alemão. Ele gostava de interromper meus estudos para ser acarinhado e ronronava a exigir atenção. Passeava sobre os livros e cadernos como se fora uma bela grama, mas que eram rascunhos e livros de História da Arte. Imagem que guardo até hoje. Mas e os lobos, entram quando nesta rememoração?

Pois a princípio amava gatos e outros seres, mas tinha muito medo de cães. Os respeitava, mas passava por eles sem lhes dar maior atenção. Quando visitava algum amigo que tivesse caninos em casa, em geral, ficava bastante tensa.

Não lembro ao certo quando comecei a olhá-los de forma diferente. Apenas sei que este quando surgiu timidamente, mas

tornou-se mais forte na medida em que dei licença para que ele ocupasse meu coração e enxotasse possíveis temores. E, assim, comecei a percebê-los e, mais tarde, a amá-los. Portanto, o encastelamento de um paradigma que reinava em tal castelo rompeu-se em vários estilhaços.

Ao dirigir-me a eles com respeito, aos poucos, perdi o medo de aproximar-me. Comecei a cumprimentá-los nas ruas, nas esquinas. Falava com eles. O que notei, maravilhada, é que a grande maioria me olhava ou se aproximava de mim. Assim começou a interação com os lobos domesticados. Principalmente com aqueles errantes, nômades, chamados – de forma equivocada – de *animais de rua*. Creio que o correto seria chamá-los de *abandonados*, pois em algum momento tiveram algum ser responsável por eles. Paulatinamente, a interação evidenciou-se e, comecei a alimentá-los.

O Primeiro Guardião...

Ainda não tinha nenhum em minha casa até que, em 2005, resolvi vencer de vez toda e qualquer possibilidade do medo ser mais forte do que este estranho amor que começara a invadir-me.

O desafio era grande. Implicava em ser responsável por uma vida, amá-la sem restrições e entendê-la mesmo que, a princípio, parecesse difícil e deveras assustador. Então, nasceu o *grande desafio*, em 22 de dezembro de 2004. Uma bolinha redonda de pelos que, 35 dias depois de seu nascimento, veio habitar a casa da Félix.

O primeiro guardião, Otto Ox. Mais tarde, do alto de seus 45 quilos, apelidado de GG (Gigante Gentil), Otto tornou-se um estabonado, alegre e feliz labrador *retriever* de pelo baio, olhos cor de mel. Olhar amoroso e *pidão*. Otto, o insaciável... Tanto para comer frutas e legumes quanto para óculos e contas, preferencialmente, de luz. Brinquedos resistiam à sua gula de mundo, no entanto. Otto não podia ver uma bolinha, jogava-se como se fosse o último dia para as infundáveis brincadeiras. Ao sair, cheirava o ar, o pasto, como se fosse tudo uma grande novidade, mesmo que fossem os mesmos sítios a que estávamos acostumados a

passar e passear por ali. Aprendi muito com seu temperamento e as lições não foram esquecidas...

Nossa adaptação, como todo amor que inicia, era de encantamento. Na medida em que crescia, limites impuseram-se. Otto podia, de um salto, roubar um doce de minha mão (a frase popular *mais fácil que tirar um doce de uma criança* talvez caiba perfeitamente aqui), todos os bolinhos de arroz (ainda quentes!) do móvel da cozinha ou um frango inteiro que estava na travessa em cima da mesa. Roubava, igualmente, meu coração.

Uma vez ganhei uma peça de queijo artesanal de um estudante muito querido. Cheguei em casa e o deixei na bancada da cozinha. Me distraí nos afazeres domésticos e, ao voltar para provar a iguaria, Otto estava a cochilar, saciado... Percebi, então que ele havia engolido a peça inteira. Na cena do crime, apenas farelos.

Confesso, que estas peripécias, em um primeiro momento, deixavam-me estarecida. No entanto, mais tarde, ao recordá-las, sorria. Pois tornavam a passar pelo coração, como diz Galeano. O Gigante Gentil tinha um apetite voraz para a comida e para a vida, as coisas do mundo. E ele teve a gentileza e a paciência de ensinar muitas coisas. Com ele aprendi a maravilhar-me, cada vez mais, com as *minudezas do cotidiano*. A demonstrar mais afeto. A ser mais tolerante. E isso me fez uma pessoa com menos amarras também em sala de aula. Aprendi a ser, cada vez, mais generosa. Principalmente, quando ele mostrou que não se importava quando surgiu – em nossas vidas – a segunda integrante de nossa família.

A chegada da segunda guardiã...

Nina Simone chegou e devorou ou destruiu todos os brinquedos de Otto. Depois que ela entendeu que podia tocá-los sem que ele fizesse nada para impedi-la. Apesar da destruição, tornaram-se inseparáveis. Nina chegou em nossas vidas no verão de 2006, em uma de nossas caminhadas matinais. Estávamos atravessando a rua quando vi uma cachorrinha vir em nossa direção. Éramos três humanos mais o guardião Otto. Ela veio decididamente, sem um

pelo sequer, toda rosa devido à sarna, porém com olhar alegre e a sorrir para nosso bando. Imediatamente resolvi adotá-la. Ao final da caminhada, a deixei na veterinária para que fosse medicada, banhada, cicatrizada do mundo das ruas. Amor já estava garantido *até a eternidade*, como disse Cazuza⁸ (1985). Aqui gostaria de dizer que neste mesmo ano, 2006, minha mãe foi hospitalizada e lá, relatou-me que tivera um sonho, no qual aparecia uma cachorrinha branca, faceira. E disse que ao sair de lá, queria muito realizar o desejo de concretizar o que havia sonhado.

Seria Nina a personificação do sonho/desejo de minha mãe? Nina, ao recuperar-se do abandono das ruas, ressurgiu tal qual fênix, com belíssimos pelos brancos (com manchas castanhas) que não poderíamos saber, pois não tinha nenhum.

Após o resgate da nova componente de nossa família/matilha, questiono qual de nós duas foi a *resgatada*. Creio que nos resgatamos. E ainda, concretizei o sonho daquela que partiu.

O terceiro guardião...

O terceiro canino chegou ainda pequenino, de olhinhos azuis de filhote, em 2009. Cabia na palma da mão. Este pequeno ser assustado veio para nossa casa com a patinha quebrada. O conheci quando fui à clínica veterinária pagar vacinas e me perguntaram se não queria um pequeno cachorrinho que fora encontrado em um dia de chuva, arrastando-se na sarjeta, pois uma bicicleta passou por cima de uma de suas patinhas, imediatamente quis conhecê-lo. Estava a chorar baixinho em uma gaiola. Falei com ele, o pequeno chegou perto e lambeu meu rosto, neste exato momento, nos adotamos. Para levá-lo para casa, o colocaram em uma caixa de transporte para gatos... Ele chorava tão alto que tive que parar o carro. Retirei-o e o coloquei deitado sobre meu casaco. Na clínica foi a primeira vez que escutei a frase *ele não vai crescer muito...* Pois o menininho cresceu, não tanto quanto Otto, é claro. Alto, forte,

8 Agenor de Miranda Araújo Neto – Cazuza. Compositor, poeta, cantor brasileiro (1958-1990).

porte elegante. Seu nome, Mazel Tov que significa saúde em hebraico. Nina o adotou e Otto também. Mazel, até hoje, ficou com alguns traumas como, por exemplo, muito medo de chuva, trovões e foguetes. Ele não sai do meu lado, principalmente, quando *sente* que algo aconteceu. Toda vez que retorna do passeio, chega ao quarto e me cheira para ver se estou bem. Todos sempre se deram muito bem. Até que Otto começou com a síndrome da disfunção cognitiva, uma doença degenerativa, e começou a estranhar o irmão mais novo. Mazel ficou com medo e até hoje é muito assustado, não apenas pelo comportamento diferente de Otto em relação a ele, mas, também, por conta do breve tempo em que passou nas ruas. A tríade canina estava assim formada até que...

O quarto guardião...

Descobri em uma rede social que estavam doando um cachorro de porte pequeno, de mais ou menos três anos de idade, em 2014. Olhei a foto e vi uma bola de pelos escuros e olhos cor de jabuticaba. Ao pedir mais informações, soube que era um *lhasa apso*, e que vivia com mais cachorros resgatados das ruas na casa de uma protetora de animais. Lembro que pedi para que ela o trouxesse em casa para ver se a família se adaptaria ao novo membro e vice-versa... Fiquei impressionada como todos interagiam como se fossem velhos conhecidos do Chico (seu antigo nome era *Reggae*, devido aos pelos que mais pareciam *dreads* em virtude do comprimento e embaraço por estar vagando pelas ruas). Chico desde o início revelou-se obcecado por gatos, até hoje não pode ver um que começa a latir. Com a chegada de Chico, aprendi que, pese as diferenças, podemos conviver bem com os demais. Chico também me mostrou que não devemos ter medo. Ele andava pela casa e parecia que estava em seus domínios desde sempre. Impressionava-me muito como ele interagia com seus pares e com os humanos. Talvez essa sociabilidade tivesse razão pelo fato de viver com vários outros na casa da protetora. Admirava-me, igualmente, a sua independência. Até hoje ele gosta de ficar quieto, em um canto apenas seu. Retira-se e fica um bom tempo sozinho. Chico possui uma lealdade de fazer inveja. Lembro

uma vez em que fomos a uma manifestação no Mercado Central de nossa cidade. Lá, apareceu a pessoa que o resgatou. Chico a reconheceu mesmo antes que ela chegasse perto. Pulava alto e latia para chamar sua atenção. Quando finalmente ela aproximou-se dele, a felicidade de Chico não cabia em seu corpinho, emocionante de ver, mais um aprendizado. Meu querido lobinho também é um pouco ranzinza, nem sempre gosta de contato, o respeito, afinal, cada um de nós possui uma personalidade e com ele não seria diferente. Mesmo assim, é ele quem espera por mim todas as noites, escovar os dentes, apagar as luzes. No entanto, às tardinhas pula para o colo de alguém que esteja disponível e pede carinho... Assim estávamos a viver em nossa casa: duas humanas e quatro protetores, quando surgiu...

O quinto guardião...

Então, eis que ele surge, *o cachorro que mais parecia um gato. Alma de gato em pele de cachorro?* Era o que mais ouvia. Este senhor surgiu, literalmente, na frente de minha casa em maio de 2015. Lembro-me que estava preparando-me para ir trabalhar quando recebo a notícia de que havia um cachorro sangrando muito, degolado, na calçada em frente a nossa casa. Não tinha como não *reparar*. Como fazer vista grossa para alguém ferido? Seu olhar era de intensa dor. Rapidamente busquei algum veterinário que viesse até o local para levá-lo a uma clínica. Assim, Ruivo foi medicado de suas terríveis mazelas do mundo. Ia visitá-lo e seus olhos esverdeados me chamavam a atenção. Ao sarar, pensei em buscar um adotante e, enquanto isso, o agregado dormia em um colchão no pequeno hall de entrada da Félix. Uns meses depois, quando cheguei em casa, Ruivo estava *bem belo*, de patas cruzadas, no quarto, aos pés de meu anjinho humano. Contaram-me que a faxineira deixara a porta de vidro aberta e ele entrou rapidamente. Meu querido, em dezembro 2018 partiu, senti-me culpada, pois ao levá-lo ao veterinário soube que ele estava com câncer no pulmão e coração há bastante tempo. Sofria com falta de ar e, em seu corpo de pelos avermelhados, reluzentes ao sol, soube pelos exames que havia dezenas de

chumbinhos que (des)humanos fizeram questão de alvejar, para enxotá-lo, creio. Ruivo abandonado, pois talvez crescera demais, ou porque já não era mais um filhote gracioso, ou porque envelhecera...

Costumava chamá-lo de Dom Ruivo. Ele era de uma espécie rara, Ruivico era um belo senhor *australian cattle dog* ou boiadeiro australiano de pelagem vermelha. Ao entrar definitivamente para a matilha, revelou-se calmo e tranquilo. Após quase quatro anos de muitas saídas para comer pão de queijo no posto de gasolina, lugar no qual todos o conheciam, começou a apresentar sinais de que não estava bem. Lembro-me que na última vez que saí com ele, tive que carregá-lo nos braços. Ele já não conseguia mais realizar os seus amados passeios comigo. Após algumas noites em claro com ele, mesmo medicado gritava de dor, meu protetor descansou. Seus lindos e expressivos olhos verdes fecharam-se. Uns meses mais tarde, pouquíssimo tempo depois, a sua companheira de quarto também partiu...

Um presente de grego... chamado vida!

Vida não estava em nenhum plano, não foi planejada, no entanto, ao me trazerem, em um domingo de tempestade de verão, em 2018, aquela bolinha carregada de pulgas por todos os lados, não resisti. Não quis resistir. Disseram que ao passar na estrada, uma caminhonete a atirou pela janela. O que dizer de Vida? Arteira, com gás típico de adolescente, feliz, ciumenta. Quer o mundo para si e meu amor também. Mesmo assim, minha Vida, pede desculpas aos seus irmãos depois de um ataque de ciúmes. Vida toma café comigo todas as manhãs. Ela e Nina Simone. Migalhas de pão com manteiga. Vida será uma grande guardiã? Penso que sim. Por vezes, faz alguma traquinagem tão semelhante ao primogênito Otto que nos perguntamos como pode se ela não chegou a conhecê-lo. Não aqui nesta vida. Mistérios...

Para finalizar, tomo emprestada as palavras de Marcos Fernandes, em seu livro *Cara de um, focinho de outro*. A interação entre os animais e seus tutores “estamos vivendo uma era muito

especial [...] é o momento de quebrarmos paradigmas, olharmos para o novo, buscarmos o inédito, aquilo que até poderíamos chamar de surreal, e considerar que algumas *verdades* são conceitos temporais” (2015, p. 165).

Então concluo dizendo que: Otto ao entrar em nossa morada teve a façanha –juntamente com seus irmãos – de fazer com que esta que narra, não ficasse *anestesiada* diante dos fatos do mundo. Ensinou-me a sair do letargo habitual a que somos submetidos diariamente. Segundo Duarte Júnior (2013), há um torpor cada vez mais crescente. O contrário seria estar atento e aberto ao mundo. Ao cotidiano e ao vivido, acrescento. Com a matilha da qual faço parte, aprendi a sentir... Mostraram-me e mostram a paciência e o não-egoísmo. Peças fundamentais, de resistência, neste mundo que nos tocou viver. Tentar aceitar os demais pese as diferenças e idiossincrasias. E perceber a importância de fazer parte do mundo, da natureza. Sentir, respirar e agradecer a grama e o verde de cada dia. Somos, portanto, as caras de uns e focinhos de outros...

Bedunxos⁹ da minha vida, daqui até a eternidade... nossos caminhos foram traçados desde a mais tenra idade¹⁰!

O amor pelos animais está intimamente associado à bondade de caráter, e podemos dizer com segurança que aqueles que são cruéis aos animais não podem ser bons homens. (SCHOPENHAUER, 2001, p. 179).

Eu tenho uma relação cósmica com os animais que a cada dia vai se revelando de diferentes formas e transformando esse “eu” que lhes escreve. Pois bem, conta minha mãe, que quando recém-nascida, não podia de forma alguma desprender o olhar de quando me colocava no berço, pois segundos era suficiente para o *Amarelo* (gato da família) arranjar um jeito de adentrar o espaço e deitar-se em volta da minha cabeça ou mesmo em cima de meu pequeno corpinho. E, naquela época, não era costume os animais “tomarem conta” de nossas casas (refiro-me principalmente à minha e de colegas

9 Nome carinhoso de todos os meus filhos não humanos.

10 Intertextualidade com versos da canção ‘Exagerado’, de Cazuza, Ezequiel Neves e Leoni.

apaixonados por animais) como muitos deles, hoje, têm a oportunidade de fazer.

Do *Amarelo*, o primeiro, não lembro. Lembro dos tantos outros que passaram por mim e do meu desejo em ficar com todos que encontrava; acho que algumas coisas não mudaram muito, porém meu consciente, hoje, alerta para os meus limites bichanos. Minha mãe nunca quis ter bichos em casa, sempre soube de toda a responsabilidade que envolve a tutoria de um animal, no entanto, sempre alimentou os “de rua” (termo usado para referenciar um animal que tinha dono e foi cruelmente descartado), servia de lar temporário para as fêmeas prenhas (foram tantas cadelinhas lindas, a maioria sarnosa, desnutrida, vítima da invisibilidade da sociedade) e eu amava. Naquela época, com olhos de criança, apenas via um ser que ia dar à luz a vários peludos lindos que eu poderia apertar, afofar, brincar e acompanhar cada passo de seu crescimento, as andadas “cegas”, a disputa na hora da amamentação, as caminhadas desengonçadas, a abertura dos olhinhos, o balançar das caudas felizes, os primeiros latidos, a mãezinha super protetora.... Ah, quanta beleza, quanta emoção!

- “*Não fica tocando na cadela sarnosa guria, vai passar para ti!*” me diziam, concordava com o movimento da cabeça e quando ninguém estava olhando, lá estava eu acariciando aquela pele dura, ressecada, com meia dúzia de pelos. Eu não entendia o que era aquilo, só entendia que cada vez que fugia para tocar nelas, já me esperavam com “olhos sorridentes”, barrigas para cima e caudas que não paravam de sacudir. Ali, éramos felizes, com nosso segredo.

Desde pequena meu ouvido parece ter sido treinado para ouvir e saber distinguir miados, latidos e choros de qualquer outro barulho existente nos ambientes. O que me diziam ser perereca coaxando, seguia e comprovava ser um animalzinho perdido, abandonado, preso em algum lugar e isso perdura em minha vida. Lembro de estar no pátio, no capim alto havia madeiras e restos de obras no fundo e fui proibida pelos meus pais de ir até lá verificar um barulho. O dia passou e eles saíram, esperei uns segundos e corri até lá e, sim, eu estava certíssima. Era a *Gatonona* (ganhou esse nome

depois, claro), havia dado à luz a cinco gatinhos lindos, ela estava muito apertada entre uma madeira e uma telha, minhas mãos pequeninas não tinham forças para levantar, chamei minha irmã mais velha e conseguimos tirá-la dali, infelizmente o chorinho que eu ouvira o dia todo, era de um deles que ficou esmagado embaixo dela e já havia falecido quando chegamos. Eu acordava já querendo ver os gatos, todo o santo dia. Quantas vezes me escondia para conseguir tocar neles e ouvia: - “*Pára de alisar os gatos Andriara!*” É, preciso concordar que algumas coisas não mudam com o passar dos anos e... Que bom!

Saía com a mãe para colocar água para os cavalos que os donos amarravam nos terrenos e os esqueciam lá, fosse verão ou inverno. Eles já vinham felizes, em nossa direção, quando nos viam com o balde d’água.

Quando estava com 15 anos, apareceu um cachorro enorme na minha quadra, todas as pessoas tinham medo dele, corriam, jogavam pedras, o ameaçavam com vassoura, pedaços de pau. Eu também tive medo, no início. A minha família colocava comida para ele, mas ele era muito arisco, um latido dele era o suficiente para matar uma pessoa do coração. Que horror! Pobrezinho! O que ele tinha era medo. Todos os dias quando voltava da escola de ônibus eu descia e ia com os dedos fazendo figa e pedindo “São Roque, São Roque que esse cachorro não me toque!”¹¹.

Ele me acompanhava com aqueles olhos estalados até o portão de casa, quando eu o abria, ele latia e eu corria pátio à dentro. Nessas idas e vindas comecei a conversar com ele, ganhou nome e aprendeu a reconhecer que não precisava ter medo de mim; já me esperava fazendo festa, os latidos altos, fortes eram música para meus ouvidos, até carinho, recebia. Foi atropelado, a vizinha, da rua detrás, o levou ao veterinário, colocou uma casinha ao lado do muro de sua residência e o medicava, mas ainda era preciso fazer fisioterapia, então, todos os dias fizesse chuva ou sol, lá estava eu esticando e empurrando as patas do Nigão, a alegria foi imensa depois de ver os pequenos passos e saber que não iria mais rastejar.

11 Reza popular para afastar animais bravios.

Porém, não fomos felizes para sempre. Um vizinho chamou a carrocinha¹², a coisa mais horrorosa que conheci em toda a minha vida. Ele fez questão de avisar que à tarde os cachorros iriam “virar sabão” (não sabia o que era e também não entendia por que ele havia feito isso se o cachorro dele também andava solto), coloquei o *Nigão* dentro do pátio e fui para escola. Quando retornei minha irmã disse que a carrocinha o tinha levado, que bateram lá em casa e queriam que ela assinasse um termo de guarda dizendo que o cão era nosso e que iríamos nos responsabilizar por tudo que acontecesse com pessoas, caso ele mordesse, causasse acidentes, adoecesse e tantas outras responsabilidades. Chorei muito e quis saber como eu poderia resgatá-lo. Descobri que o haviam levado ao Canil Municipal (depósito e extermínio de animais), pedi para ir lá, pedi para irem lá. Uma vizinha que fora buscar o dela me contou que já havia passado alguns dias e, então, como ninguém o buscara, o eutanasiaram, isto é, o mataram.

Revoltada com tudo isso, só ouvia dizer que era o procedimento e não observava ninguém ir contra. Foi, então, que me senti muito mal e comecei a desacreditar do mundo. Continuei a minha jornada em prol dos animais, sozinha, sem saber onde e em quem confiar. Naquela época, as informações não eram tão difundidas, atendimento veterinário era coisa de outro mundo e de leis eu não sabia nada, só que retiravam das ruas e matavam. Simples assim.

Outro vizinho matou vários gatos da quadra envenenados e um deles foi o meu *Amarelo*¹³, filho da *Gatonona*, sim, nós ficamos com ele e com a *Preta*, que era, na realidade, o *Preto*, mas não sabíamos. A minha dor era imensa, minha mãe chamou um veterinário (foi o primeiro contato que tive com um), mas infelizmente não havia o que fazer, ele aplicou uma injeção “para cessar a dor”, porque o gato se contorcia gritando.

12 Como era conhecido o veículo dos centros de controle de zoonoses (CCZ's) encarregados de capturar e sacrificar cães e gatos 'sem donos'.

13 Minha mãe sempre foi apaixonada por gatos de pelagem amarela/alaranjada. Tivemos Amarelos de várias gerações.

Anos se passaram até a entrada na universidade, o curso de Pedagogia e maior conhecimento sobre crianças e infâncias. Pouco antes desse período, me apareceu o *Xinho*, um gatinho com no máximo um mês, trazido pelo meu sobrinho. Fora abandonado e a Andriara apaixonada pelos seus estudos, pelas infâncias agora retomava, também, a Andriara *bichenta* (definição familiar da pessoa que ama os animais), já que me fora permitido adotá-lo.

Não precisaria nem dizer que ele entendia tudo o que eu falava ou fazia. Para alguém que não tenha contato com animais, o fato pode parecer estranho ou até mesmo duvidoso, mas afirmo com todas as letras, éramos muito agarrados, uma relação de amor, dos melhores sentimentos possíveis. Passamos o período quase todo da graduação juntos, até um cachorro gigante o matar; eu corri, mas o tempo desse movimento não foi o suficiente. Apenas recolhi seu corpinho do chão e enquanto eu o pegava, esse cachorro gigante tentou abocanhar meu pescoço, mas fui salva pelo Alemão, cachorro sarnento de pata torta da quadra, que nos adotou quando nos mudamos (tinha sarna demodécica e carcinoma, foi tratado e medicado até a sua partida).

No dia seguinte eu tinha uma prova no curso de Pedagogia e sabia tudo sobre a matéria, mas meu emocional foi incapaz de terminar a avaliação; na verdade eu respondi a primeira questão, metade da segunda e fui embora. Não tinha condições, estava de luto, a dor era imensa. Sabe a perda de um ente querido? Então? É assim!

Não demorou muito para *Dona Bê*, uma gata prenha aparecer lá em casa. Jurei que iria cuidar, castrar e colocar para a adoção (fiquei com todos). Aqui, na nossa cidade, já se falava em castrar, em direitos animais, eu já conhecia pessoas parecidas comigo em grupos de protetores e, com muita luta, desativamos o canil, extinguímos a carrocinha (que mais tarde, se tornou a unidade móvel de transporte e resgate de animais até o ‘castramóvel’, outra unidade aparelhada para atendimento e castração gratuita de animais) e ajudamos a criar a coordenadoria municipal dos direitos animais.

Desde o meu estágio obrigatório na graduação busco oportunizar discussões sobre os direitos animais através de abordagens que potencializem nossas relações também com os animais não humanos. Abordo o assunto da forma a qual considero efetivamente contribuinte para a superação de um ensino que ainda se faz reprodutor de um *habitus* naturalizador da exploração animal. Pulz (2013) afirma que o objetivo da ética animal é expandir a ética humana para os animais, assim como aconteceu com a inclusão das mulheres, das crianças e de outras *minorias* na comunidade moral, sem igualar o tratamento. No entanto, para que possamos estudar sobre a ética e bem-estar animal, precisamos reconhecer que os animais são seres *sencientes* visto que têm a capacidade de sofrer, assim como a nossa espécie.

Corroborando com o pensamento de Paulo Freire (1987) quando afirma que o respeito ao outro, à alteridade é uma exigência ética, busco em Arthur Schopenhauer (apud BARBOZA, 2008), esse outro, que se estende aos animais não humanos aproximando-me dessas duas teorias na práxis educativa, ao expandir o respeito para com todas as formas de vida através de uma educação, que não pode ser conivente com nenhum tipo de violência e na luta por uma sociedade/mundo mais justo também para os não-humanos.

E nessa relação cósmica, esta pessoa, protetora, pedagoga, professora torna-se, a cada dia, mais *bichenta*, com seus catorze gatos, dois cachorros e outros tantos comunitários: veganizo, problematizo, construo, milito, busco, narro, aprendo, dialogo e amo. Poderia escrever inúmeras páginas de experiências e aprendizagens que tive ao longo desses anos tão significativas quanto as que já descrevi anteriormente: falaria do *Peludo*, *Mun-rah*, *Pocoto*, *Billy*, *Willy*, *Batuta*, *Musta*, *Chaplin*, da *Juju*, *Berê*, *Mandy*, *Gica*... E de tantos outros “Totós e Gatíneos”, que podem não aparecer nesta escrita, mas, certamente, estão em todas as minhas entrelinhas.

Amálgamas...

Ninguém faz uso de um bom quadro na parede, ou de um concerto de Beethoven, e, no entanto, eles podem ser uma necessidade na existência de um indivíduo (HIGHSMITH, 2011, p. 118).

Tomemos a afirmativa de Highsmith (2011) como base para algumas amálgamas entre experiências de vida e aprendizagens com animais e processos formativos. Temos a discussão contemporânea no Brasil (pensamos que não apenas no país, mas aqui é onde estamos e vivemos) sobre as ciências humanas e tentativas oficiais, vindas de setores que foram eleitos democraticamente no país, de diminuí-las, quem sabe até extingui-las nos currículos escolares e, também, nos do ensino superior. Saber fazer é o *novo* chavão. Apequena-se a formação e passa-se a *régua* no saber filosófico e sensível.

Essas intenções refletem a exacerbação do pragmatismo derivado de lógicas mercadológicas, em que pessoas, animais, plantas, rochas, água, terra enfim tudo que tem vida precisa ser enquadrado no modo de produção hegemônico – capitalista – para que seja validado, dotado de importância e credibilidade. Para tal, o tempo todo, somos impelidos a pensar-sentir-imaginar apenas o que tem significado para esse modelo, levados a entender, por exemplo, que “Deus ajuda quem madruga”; “tempo é dinheiro”; “homem não chora”; “mulher tem que se dar ao respeito” etc. Esforçamo-nos diuturnamente para nos encaixar nos padrões esperados: estéticos, morais, intelectuais, produtivos, culturais etc. E muito sofrimento é produzido em nome disso: preconceitos, estereótipos, violências de todos os tipos e escalas. Muitos povos foram e (ainda) são sistematicamente exterminados, seja física e/ou simbolicamente.

Fomos capturados em pleno voo, condicionados a não querer voar e nossas dificuldades diante de vidas desformatadas são explicitadas em incômodos, indiferenças e/ou violências. Highsmith, no entanto, sinaliza para outras importâncias existenciais como a de deixar-se encantar perante uma obra ou levar-se por um tempo-espaço de fruição, aquele que captura nossa atenção por inteiro sem

necessariamente servir para algo prático, funcionalista. Observar o nascer ou o por do sol, seu percurso durante o dia, as mudanças de *faces* da lua, as primeiras flores da primavera, os preguiçosos passeios de gatos, pássaros cortando o céu... Permitir-se imergir no dia e na noite, ao sol e à chuva, à razão e aos sentimentos, rasgando contratos com razões dicotômicas.

A própria capacidade de *intercambiar experiências* pela narrativa há muito empobreceu. Benjamin (1987) há mais de setenta anos já sustentava a crise da narrativa tal qual sua finalidade original, posto o modo de operar das forças produtivas que dificultam a comunicação interpessoal e crises éticas que desvirtuam as contações. O filósofo lembra, por exemplo, que soldados voltavam *mudos* da guerra, suas experiências comunicacionais retornavam empobrecidas das trincheiras e, anos depois, o que era produzido em livros, pouco tinha em comum com o que as pessoas contavam umas para as outras sobre o acontecimento. Eram outras histórias. “A arte de narrar está definhando porque a sabedoria – o lado épico da verdade – está em extinção”. (BENJAMIN, 1987, p. 200-201).

Por outro lado, temos mundos, que não os predominantes nas sociedades ocidentais hegemônicas, conforme os exemplos citados por Couto e Krenak, na primeira parte deste texto, constituídos por memórias ancestrais, pelo respeito ao que veio antes e o culto a diferentes seres, formas e elementos da natureza. Nesses grupos as narrativas orais ainda perduram e constituem fonte de sabedoria que herdam e legam. “A experiência que passa de pessoa a pessoa é a fonte a que recorreram todos os narradores. E, entre as narrativas escritas, as melhores são as que menos se distinguem das histórias orais contadas pelos inúmeros narradores anônimos” (BENJAMIN, 1987, p. 198).

Inspiradas por essas formas de pensar e em nossas memórias afetivas buscamos narrar experiências de vida autoformativas, como as que desenvolvemos mediante convívios com os animais. Ratificamos a formação como processo autoformativo que pode ser sintetizada como “busca vital de saber-poder viver” (PINEUAU, 2006, p. 43), isto é, uma ruptura com modelos hierárquicos e

excludentes em que “a vida que procura entrar na história não é mais somente a dos notáveis, mas aquela de todos que pretendem tomar suas vidas nas próprias mãos e que se lançam nesse exercício reservado até então à elite” (2006, p. 55). Esse trabalho é sempre autoreferenciado, posto estar atrelado a percursos particulares que, por sua vez, intercambiam com coletivos onde a profissão se processa.

Nesse sentido, destacamos como elo comum, entre as três narrativas, processos de ruptura paradigmática com a razão instrumental. Todas alimentam subjetividades resistentes a modos padronizantes de viver/formar, tramadas por racionalidades plurais. Na base dessa ruptura encontra-se a “estesia” em detrimento da “anestesia” (IZQUIERDO, 2002; DUARTE JR, 2004), produzida por experiências de alegria, tristeza, dor, descobertas, brincadeiras com outras espécies de animais que não a nossa. Essa estesia pode ser sintetizada pela descoberta e/ou o desejo de viver a inteireza de cada momento; compreensão de que somos uma unidade: temos em nós cada espécie e elemento – se um sobrar, todos perecerão; (auto)permissão para experienciar, errar, criar, partilhar, conviver, ensinar e aprender com todos os animais.

Sem nenhuma aspiração prescritiva admitimos a narrativa como uma força que, por si só, diz da sua intenção, e acolhemos em Benjamin que “ela não está interessada em transmitir o “puro em si” da coisa narrada como uma informação ou um relatório. Ela mergulha a coisa na vida do narrador para em seguida retirá-la dele. Assim se imprime na narrativa a marca do narrador, como a mão do oleiro na argila do vaso” (1987, p. 205).

Referências

- BARBOZA, Jair. A Mitleidsethik e os animais ou Schopenhauer como precursor da ética animal. **Ethic@**. Florianópolis, v. 7, n. 2, p. 253-265, dez. 2008. Disponível em: <https://periodicos.ufsc.br/index.php/ethic/article/view/1677-2954.2008v7n2p253/16248> Acesso em: 30/9/2019.
- BENJAMIN, Walter. **Magia e Técnica, Arte e Política**. 3. ed. São Paulo: Brasiliense, 1987, p. 197-221. (Obras escolhidas. v. 1).

-
- BUKOWSKI, Charles. **Sobre gatos**. Tradução: Rodrigo Breunig. Porto Alegre: L&PM, 2019. (Coleção L&PM Pocket, v. 1299).
- BURROUGHS, William. **O gato por dentro**. Tradução Edmundo Barreiros. Porto Alegre: L&PM, 2010. (Coleção L&PM Pocket, v. 547).
- DUARTE JR., João-Francisco. **O sentido dos sentidos: a educação (do) sensível**. Curitiba: Criar, 2004.
- FERNANDES, Marcos. **Cara de um, focinho de outro**. A interação entre os animais e seus tutores: São Paulo: Butterfly, 2015.
- FREIRE, Paulo. **Pedagogia do Oprimido**. 19 ed. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1987.
- GALEANO, Eduardo. **O livro dos abraços**. Porto Alegre: L&PM, 2002.
- HIGHSMITH, Patricia. **Os gatos: três histórias, três poemas, um ensaio e sete desenhos**. Tradução: Petrucia Finkler. Porto Alegre: L&PM, 2011. (Coleção L&PM Pocket, v. 955).
- IZQUIERDO, Ivan. **Tempo de viver**. São Leopoldo, RS: Editora Unisinos, 2002. (Coleção Aldus, v. 2).
- KRENAK, Ailton. **Ideias para adiar o fim do mundo**. São Paulo: Contexto, 2019.
- LUCCHESI, Marco. **Viagem a Florença – Cartas de Nise da Silveira a Marco Lucchesi**. Rio de Janeiro: Rocco, 2003.
- MACIEL, Nahima. **‘Para os africanos já houve vários fins do mundo’**, afirma Mia Couto. Portal Uai E+ Disponível em: <https://www.uai.com.br/app/noticia/artes-e-livros/2019/09/28/noticias-artes-e-livros,251856/para-os-africanos-ja-houve-varios-fins-do-mundo-afirma-mia-couto.shtml> Acesso em: 30/09/2019.
- PINEAU, Gaston. As histórias de vida como artes formadoras da existência. In: SOUZA, Elizeu Clementino; ABRAHÃO, Maria Helena Menna Barreto (Orgs.). **Tempos, narrativas e ficções: a invenção de si**. Porto Alegre: Salvador: EDIPUCRS; EDUNEB, 2006, p. 41-59.
- PULZ, Renato Silvano. **Ética e bem-estar animal**. Canoas, RS: Editora da ULBRA, 2013.
- SCHOPENHAUER, Arthur. **Sobre o Fundamento da Moral**. São Paulo: Martins Fontes, 2001.
-

Mapeando Narrativas Espaciais de Mulheres que Comercializam Práticas Sexuais e o Exercício da Maternagem

Juliana Przybysz
Joseli Maria Silva

Este artigo tem por objetivo mapear as narrativas de espacialidades femininas a partir da relação interseccional entre a prostituição e a maternagem¹. Em uma sociedade patriarcal como a nossa as figuras da prostituta e da mãe são oposicionais. Juliano (2004; 2005; 2009) afirma que enquanto a mãe é representada como um ser santificado, assexuado e não fálico, a prostituta² é representada como mulher imoral, de má índole e transgressora à ordem dos padrões sociais. Nesse sentido, o estigma da 'puta' é um mecanismo de controle da sexualidade feminina que é utilizado para penalizar aquelas que ousam ultrapassar as barreiras sociais impostas que atrelam a sexualidade das mulheres à reprodução, ao matrimônio e ao espaço privado.

A sexualidade feminina é organizada pela lógica espacial binária e oposicional, conforme sustentam Bondi e Domosh (1998). Enquanto a feminilidade materna está atrelada ao espaço privado, a das prostitutas está vinculada ao espaço público. Embora existam mães que exercem a prostituição e que vivem suas vidas por meio da articulação dessas duas identidades, a construção intelectual sobre o espaço ainda separa e invisibiliza a relação pública/privada. McDowell (1999) insiste sobre a necessidade de questionar a concepção dualizada para compreender as dinâmicas espaciais femininas.

Para mapear as narrativas das espacialidades femininas a partir da relação interseccional entre a prostituição e a maternagem realizamos 12 entrevistas com mulheres que se identificaram como

1 Segundo Badinter (1985; 2011), a maternagem é o ato do cuidado e amor pelos filhos, enquanto maternidade é uma questão biológica: a gravidez, o parto e a amamentação. Para a autora, não há uma vinculação direta entre ambas.

2 Há uma disposição geral do Ministério do Trabalho, bem como de direitos humanos globais para a utilização do termo 'profissionais o sexo'. O grupo DAVIDA, organização brasileira que luta por direitos cidadãos de pessoas que comercializam práticas sexuais preferem o uso da palavra 'prostituta' reivindicando uma ressignificação do termo. Outras mulheres se diziam 'putas' durante o trabalho de campo. Nesse sentido, procurando respeitar os diferentes posicionamentos, serão utilizadas várias formas de nomenclatura, dependendo do contexto a ser narrado no texto.

exercendo trabalho sexual, mães, de baixa renda e pequena escolaridade, na cidade de Ponta Grossa, Paraná.³ O quadro a seguir⁴ apresenta um panorama simplificado do grupo de mulheres que colaborou com a pesquisa.

Quadro 1 – Grupo de mulheres que participaram da pesquisa

Nome	Idade	Número de filhos	Situação marital	Escolaridade	Tempo na prostituição	Local de trabalho
Bustuariae	30	5	Casada	Ensino Fundamental incompleto	10 anos	Rua
Sally Salisbury	19	1	Separada	Ensino Médio incompleto	8 meses	Boate
Gabriela	50	3	Solteira	Ensino Médio completo	20 anos	Boate, bar
Valeria Mesalina	33	4	Separada	Ensino Fundamental incompleto	6 anos	Bar
Séverine	48	2	Separada	Ensino Fundamental completo	11 anos	Boate, bar
Lupae	43	2	Casada	Ensino Fundamental incompleto	15 anos	Bar
Geni	36	2	Solteira	Ensino Superior incompleto	8 anos	Rua
Belva Gartner	29	2	Casada	Ensino Fundamental incompleto	3 anos	Rua
<i>Madame du Barry</i>	42	1	Casada	Ensino Fundamental incompleto	16 anos	Boate, bar, rua
Ana Bolena	40	4	Casada	Ensino Fundamental incompleto	15 anos	Rua
Mata Hari	40	2	Separada	Ensino Fundamental incompleto	22 anos	Rua
Belle de Jour	34	1	Separada	Ensino Médio incompleto	15 anos	Boate

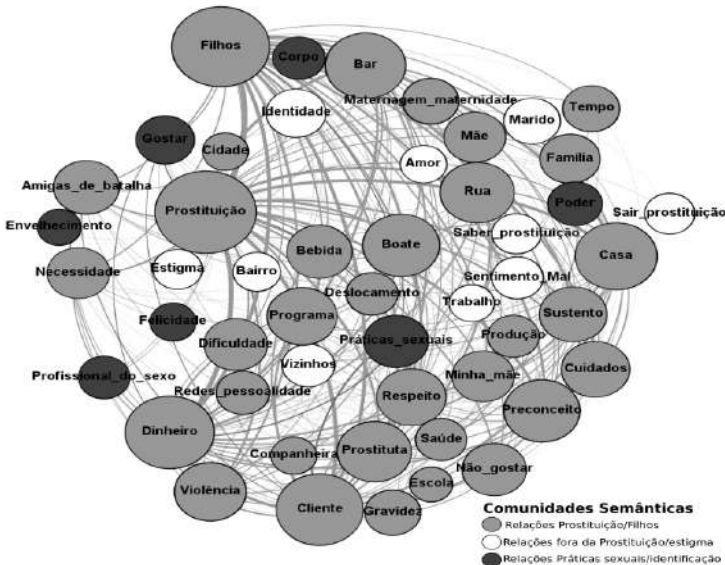
Fonte: Elaborado pelas autoras.

3 Ponta Grossa é uma cidade de porte médio, com 311.611 habitantes, 304.733 na área urbana e 6.878 na área rural, segundo o Censo 2010 do Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística (IBGE). Sua economia se apoia predominantemente na agroindústria, e a cidade constitui um importante entroncamento rododferroviário do sul do Brasil. (Fonte: <http://cidades.ibge.gov.br/xtras/perfil.php?codmun=411990>. Acesso em: 2/2/2016).

4 Foram escolhidos nomes fictícios, de prostitutas que alcançaram protagonismo na história.

As entrevistas foram transcritas e analisadas por meio de análise de conteúdo proposta por Bardin (1978) e Silva e Silva (2016). Tal metodologia de sistematização do discurso permitiu identificar a frequência das evocações de palavras utilizadas pelas entrevistadas e, posteriormente, a sua organização em categorias discursivas que estão relacionadas entre si. Consequentemente, as ligações entre as categorias criaram as comunidades semânticas que constituem o núcleo de sentido das falas das mulheres mães prostitutas sobre suas espacialidades. Foram identificadas três comunidades semânticas que estruturam o discurso das mulheres entrevistadas, como pode ser visto nas diferentes tonalidades e tamanhos dos pontos que representam as categorias discursivas e as linhas em variadas espessuras que formam a rede semântica geral. A Figura 1 que representa a rede semântica geral está organizada em 107 nós e 5.652 arestas⁵. A prostituição é o nó central da rede discursiva, tendo sua maior ligação com o nó que representa a categoria ‘filhos’, evidenciando a implicância mútua dessa relação.

Figura 1 - Rede semântica geral do discurso das mulheres participantes do mercado sexual em Ponta Grossa (PR)



Fonte: Entrevistas realizadas com mães prostitutas em 2013 a 2014, em Ponta Grossa.

O texto está organizado em duas partes. Na primeira seção exploramos a relação interseccional que envolve a existência espacial de mulheres mães/prostitutas de baixa renda, tendo como base as duas comunidades semânticas menos expressivas da rede semântica geral, representadas pelas esferas brancas (Relações fora da Prostituição/Estigma) e as pretas (Relações práticas sexuais/Identificação). A segunda seção examina como as diferentes espacialidades da prostituição (rua, bares e boates) reconfiguram os processos de negociação das maternagens exercidas pelas mulheres prostitutas/mães.

Narrativas das relações interseccionais entre renda, prostituição e maternagem

Apesar dos estereótipos que separam as representações de feminilidades materna e de prostituta, elas coexistem no cotidiano das mulheres que colaboraram com esta pesquisa e elas estabelecem uma série de estratégias a fim de jogar constantemente com as vantagens e desvantagens de cada uma dessas facetas identitárias. Nos anos de 2013 a 2016 em uma pesquisa realizada em conjunto com a Organização Não Governamental Renascer, foram detectados na cidade de Ponta Grossa 75 locais de comercialização de práticas sexuais, entre ruas, bares e boates.

O total de mulheres encontradas nesses locais foi de 115⁶, sendo 94 delas mães, com uma média de 2,3 filhos. No universo pesquisado, 89% das mulheres afirmam que a atividade de prostituição é a principal fonte de sustento de seus filhos, mesmo

5 As figuras do texto foram elaboradas com o software Gephi que, por meio de cálculos estatísticos, elabora a rede discursiva reunindo palavras ligadas entre si, constituindo as comunidades semânticas a serem analisadas. Nesta rede em particular o tamanho dos nós representa a frequência com que as categorias foram evocadas (peso ponderado de 10718 a 216), e as arestas, diferenciadas em espessuras, representam a intensidade de ligações entre as categorias evocadas (peso entre 302 a 100).

6 Esse número é impreciso, já que a população envolvida no comércio sexual é flutuante.

aquelas que se declararam casadas. Isso se deve ao fato de que nem sempre o seu companheiro é o pai de todos os seus filhos, de modo que recai sobre elas a responsabilidade econômica do sustento dos seus dependentes. Com relação à idade dos filhos, 64% das mulheres têm filhos entre 0 e 13 anos, 14% entre 14 e 17 anos, e apenas 22% delas têm filhos acima de 18 anos.

Os locais em que a pesquisa foi desenvolvida se caracterizam por ter mulheres de baixa escolaridade. 24,35% possui o ensino fundamental incompleto, 19,13% o ensino fundamental completo, 33,04% possui o ensino médio incompleto, 20,85% o ensino médio completo e apenas 0,87% o ensino superior incompleto e 1,74% o ensino superior completo. O rendimento em torno dessa atividade, segundo elas, é superior ao ganho que poderiam ter com a mesma escolaridade atuando em outro tipo de atividade econômica. Mesmo assim, os locais que foram pesquisados aparentam atrair um público de média e baixa renda e está muito distante de se constituir em espaços de luxo e glamour.

Se 81,8% das mulheres que exercem o comércio de práticas sexuais nas ruas, bares e boates possuem filhos, significa que elas estabelecem inúmeras estratégias para combinar identidades tidas socialmente como excludentes uma da outra e com escassos recursos econômicos. A sociedade compreende as mães prostitutas de forma dicotomizada: enquanto a ideia de mãe se liga com a qualidade de ‘boa’, a de prostituta se conecta com a ideia de ‘má’. Essa dualidade se dá de forma conflituosa, gerando violações de seus direitos civis, ao impedi-las, muitas vezes, de exercer a maternagem. Ou seja, a capacidade de as mulheres prostitutas exercerem a maternagem é colocada em dúvida, tanto quanto a capacidade de amar seus filhos.

Para Cavour (2011, p. 83), “a sociedade não consegue visualizar a figura de uma mãe cuidadosa tendo como profissão a prostituição. As imagens de imaculada, da moça de família e de pervertida mundana da prostituta não são fáceis de serem fundidas no imaginário social”. Esse imaginário reduz a ação de comercializar práticas sexuais à totalidade do ser dessas mulheres. Mesmo em espaços fora de sua atividade laboral, como a escola de seus filhos, a

vizinhança de sua casa, áreas comerciais e assim por diante, elas continuam sendo reduzidas à identidade de ‘puta’.

Na figura 1 onde está representada a rede semântica geral, as três comunidades semânticas que estão ligada entre si, evidenciando a riqueza da vivência das mulheres prostitutas mães, que vai muito além da atividade comercial sexual. Contudo, o reducionismo de sua existência à identidade de prostituta invisibiliza as outras facetas identitárias e, além disso, tal restrição se converte em um dos mais fortes estigmas da sociedade.

O temor de ser vítima da identificação social como ‘puta’ é um dos elementos de maior regulação da sexualidade feminina e de suas espacialidades. O gênero feminino se faz da repetição de atos cotidianas que criam a pretensa ideia de estabilidade do que deve ser uma mulher, naturalizando o ordenamento do gênero feminino, tal como argumenta Butler (2003). As boas mulheres devem saber se comportar de forma recatada, saber se vestir de forma casta e saber que não devem andar em determinados espaços da cidade e em determinadas horas consideradas impróprias. As mulheres que ousam transgredir essas regras recebem o estigma social, conforme afirma Goffman (1988), como exemplo de punição, a fim de criar a linha divisória da moral machista e uma espécie de aviso para que as ‘boas’ mulheres não se atrevam a sair do lugar que a sociedade lhes determinou, pois, ao receberem a pecha de ‘puta’, já não serão consideradas mulheres próprias para constituir uma família.

As mulheres envolvidas na prostituição costumam ser reconhecidas por nomes diferentes do seu nome civil, e, em geral, sem sobrenome. Elas mudam sua aparência física nos locais onde exercem a atividade de prostituição e também desenvolvem estratégias espaciais, como a de se deslocar entre cidades ou, ainda, como a de atuar longe do local de moradia, para evitar que pessoas de sua rede de relacionamentos possam reconhecê-las.

A relação com a família e a aceitação de sua atividade econômica são coisas que preocupam as mulheres entrevistadas. Em seu trabalho, Olivar (2013) aponta que há mulheres que atuam na prostituição e que não escondem sua atividade da família, mas a

grande maioria ainda mantém a ocupação em segredo, temendo a rejeição. Portanto, o fato de a família saber ou não da atuação no comércio sexual é um importante elemento que influencia grande parte das estratégias espaciais que as mulheres entrevistadas desempenham. Quando as mulheres atuam como prestadoras de serviços sexuais a partir da concordância da família, a conciliação das facetas identitárias de mãe e prostituta fluem com maior relaxamento, e quando elas atuam sem que a família saiba de sua atividade, elas criam estratégias de separação entre prazer e trabalho, entre espaço doméstico e público e entre comércio e afeto.

O fato de a sociedade compreender a identidade materna em oposição à de prostituta faz com que haja uma invisibilidade de uma ou outra. Entretanto, os eixos identitários são componentes das pessoas e de suas experiências espaciais. O conceito de interseccionalidade permite compreender as mulheres mães prostitutas e de baixa renda em sua complexidade, assim como propõem Brown (2012), Collins (2000) e McCall (2005). Valentine (2007) afirma que os diversos eixos identitários são acionados por meio das relações de poder e das espacialidades na experiência cotidiana. Assim, pode-se dizer que as mulheres mães prostitutas mobilizam com mais intensidade o eixo identitário de prostituta nos locais em que esta identidade é requerida e escondem tal identidade em outros, como aponta Silva (2009). Por outro lado, e ainda que de modo menos aparente, o eixo identitário materno está presente no espaço da prostituição, pois a maternagem e a prostituição não podem ser pensadas separadamente, ou hierarquicamente, como alerta Crenshaw (1991), mas constituintes uma da outra, em movimento constante (SILVA; SILVA, 2014).

O discurso dos jogos identitários que necessitam realizar em diferentes espacialidades é comum entre as entrevistadas, com expressões como ‘saber separar as coisas aqui [referindo-se ao local de prostituição] e lá [referindo-se à casa]’ e alegando que vivem ‘duas vidas’, como se fossem ‘duas pessoas diferentes’, como pode ser visto pelo trecho de entrevista de Séverine:

Lá na casa tem que ser diferente, né, ser mãe. Aqui tá tudo bem, mais lá não, não pode falar palavrão, não pode ter essas

conversas que a gente usa aqui, ou fazer brincadeira com os homens. Lá [referindo-se à casa] não pode! Lá eu nem admito que elas [referindo-se às filhas] falem palavrão. Não pode e elas são bem educadinha. Quem vê, diz que elas são filha de uma santa (risos). (Entrevista realizada com Séverine, em 10 de julho de 2014).

O peso do estigma em torno da atuação no comércio sexual é o motivo principal para o estabelecimento de jogos identitários tão drásticos. Um elemento importante no discurso das mulheres entrevistadas é a interiorização do estigma e o fato de que, embora elas consigam articular sua existência como mães e prostitutas, ainda assim concebem que os dois papéis não são compatíveis, na maioria das vezes. Por isso, justificam que escondem o fato de serem prostitutas de sua família, para que seus filhos não sofram com o preconceito de ter uma mãe envolvida no comércio sexual. Seu discurso evidencia que o eixo identitário de prostituta acaba por influenciar todos os outros, como relata Bustuarie:

A sociedade me vê como uma prostituta, não me vê como uma mulher decente. Eu acho que me vê como prostituta e jamais dão emprego pra uma prostituta, a não ser essa carteira assinada, né, como prostituta. Mas sempre vão vê nós como prostituta, não como uma trabalhadora. (Entrevista realizada com Bustuarie, em 14 de junho de 2013, na prostituição de rua).

Embora elas interiorizem o discurso do estigma e reconheçam a discriminação social que sofrem por atuarem no mercado sexual, a estrutura discursiva sobre sua identidade evidencia que, ao contrário da oposição, há uma complementaridade entre as identidades de mãe e de prostituta. Conduto, o exercício da maternagem é plural no universo da prostituição e as ligações entre as identidades materna e de prostituta se dão de diferentes formas. Embora a grande maioria seja responsável direta pelo sustento econômico dos filhos por meio da prostituição, 39% recorrem às redes de solidariedade, em geral, femininas,⁷ para cuidarem de seus filhos. Mas 61% delas, além de exercerem o papel de provedoras, ainda atuam nas atividades de cuidados diários.

7 As redes de apoio das mulheres prostitutas mães em Ponta Grossa giram em torno de figuras femininas que vão desde as avós, tias, madrinhas e outros.

A interseccionalidade das identidades de prostituta e de mãe se dá de forma paradoxal. Ser prostituta lhes possibilita sustentar os filhos mas temem que o exercício dessa atividade prejudique sua imagem materna. Assim, uma tendência discursiva verificada está relacionada com o fato de que as mulheres de baixa renda se valem da atividade comercial sexual para aumentar sua capacidade de captação de recursos econômicos para o sustento dos filhos, como pode ser visto no trecho de entrevista que segue.

Antes [referindo-se à atividade de prostituição] quando eu não tinha minha casa, não sabia o que era bar. Eu andava com os meus filhos rolando por aí. Um dia, um primo meu pegou e tomou um iogurte e deu o copo do iogurte pro meu piazinho, pro meu nenenzinho, lamber. Daí eu falei: não! Isso não é vida! Então a prostituição pra mim é tudo. (Entrevista realizada com Victorine Meurent, em 5 de novembro de 2013).

Outra tendência da relação entre as identidades de mãe e prostituta é o medo de que seus filhos saibam de sua atuação e que eles sofram discriminação com esse fato, ou, ainda, que os filhos passem a ter vergonha delas. O trecho de entrevista de Bustuarie é ilustrativo desse tipo de conflito.

Daí foi um inocente e conta pro meu piá mais velho, né, o que eu era [referindo-se ao fato de ser prostituta] e o que eu deixava de ser. Daí na quinta-feira cheguei chorando aqui, porque eu não queria que ele soubesse. [...] Ele ficou chateado. Dá pra ver que mudou assim, sabe, o jeito dele. Aí hoje ele pediu dinheiro e eu falei: pegue lá na bolsa! Daí ele viu os preservativos dentro da bolsa. Eu sempre escondo e daí ele pegou e eu vi que ele pegou e jogou. Deixei baixo. Daí falei: pegou o dinheiro? Daí ele disse: não mãe, não quero! Resolvi que não quero! Daí eu fui escondido lá na geladeira catei dois iogurtes e duas maçãs, que maçã eu sei que ele adora e larguei dentro da bolsa dele. (Entrevista realizada com Bustuarie, em 14 de junho de 2013).

No universo estudado, algumas das mulheres abrem mão de viver o cotidiano com os filhos e delegam às outras ‘boas’ mulheres (tias, mães, avós, madrinhas) o papel de cuidado diário, ficando à margem da relação afetiva, mas preservando seus filhos de serem vistos como ‘os filhos da puta’.

Assim como também argumentado por Sganzella (2014), as mães prostitutas, mesmo longe, continuam exercendo o papel de provedoras de recursos materiais de seus filhos, cumprindo outro padrão de maternagem, diferente daquele considerado adequado socialmente. As mulheres prostitutas mães de baixo rendimento subvertem dois elementos da sociedade patriarcal que regulam o gênero: o controle da sexualidade feminina e o controle econômico familiar. O primeiro elemento é subvertido por elas na medida em que cobram por aquilo que deveriam oferecer gratuitamente, e a segunda subversão está relacionada com a conquista de suporte econômico fora do espaço privado, atividade geralmente delegada ao homem.

Para essas mulheres de pequenas oportunidades de inserção laboral, a prostituição é uma atividade que lhes permite a manutenção da família e autonomia em relação à dependência econômica de um homem, já que seu nível de escolaridade lhes oportuniza acesso a postos de trabalho pouco rentáveis.

Os padrões de gênero e sexualidades que separam as identidades de prostituta e de mãe sustentam a dicotomia entre mulheres boas e más, bem como os limites da existência feminina. Contudo, a transgressão social exercida pelas mulheres mães prostitutas de baixa renda evidencia que os eixos identitários são coexistentes, em permanente transformação, de acordo com as espacialidades vivenciadas.

Narrativas sobre as diferentes formas de maternagem e os espaços do sexo comercial

Na seção anterior foi evidenciado que, apesar de haver um padrão que normatiza o gênero e as sexualidades femininas, opondo a figura materna à de prostituta, as mulheres entrevistadas demonstram que suas vivências são desenvolvidas de forma a interseccionar tais identidades. McCall (2005) argumenta que a interseccionalidade se faz no processo da experiência espacial e que, portanto, ela é relacional. Dessa forma, as relações entre os diversos eixos identitários (gênero, sexualidade, raça e classe, dentre outras)

derivam de diferentes espacialidades que podem ser compreendidas, conforme Massey (2008). Cada composição entre o espaço e a interseção de eixos identitários pode constituir diferentes realidades. Assim, as diferentes formas espaciais de sexo comercial que foram investigadas, como a rua, o bar e a boate, geram uma multiplicidade de acontecimentos relacionais.

Na Figura 1 que apresenta a rede geral das categorias que estruturam as narrativas das mulheres entrevistadas, a comunidade semântica mais expressiva é representada em cinza, cujos nós centrais são a prostituição, que se liga majoritariamente aos nós que representam os filhos, e em direção oposta estão os nós do dinheiro e do cliente. Tal tríade (filhos, dinheiro e cliente) formada em relação à prostituição está mediada, por sua vez, pelo preconceito em torno da figura da prostituta e sua tentativa de isolar a casa do contato com a atividade.

Se, por um lado, a atividade de prostituição permite a essas mulheres captar recursos de clientes por meio da venda de práticas sexuais e exercitar a maternagem, por outro, é a mesma atividade, por meio do processo de estigmatização da figura da prostituta, que as impedem de serem consideradas ‘boas mães’ nos padrões concebidos socialmente. Assim, essas mulheres desenvolvem estratégias para burlar o estigma que dificulta o exercício concomitante da prostituição e da maternagem nos diferentes locais de comércio sexual.

A boate é uma espacialidade que se faz de características específicas. Por ser um local fechado e mais requintado, o contato com o proprietário e os clientes é mais próximo e a lucratividade, mais alta, o que tende a diminuir o enfrentamento do preconceito social. Outro elemento importante é o fato de que as boates praticam uma maior rotatividade de pessoas que prestam os serviços sexuais, já que um dos grandes atrativos para a assiduidade dos clientes é oferecer novidades. Tal inovação ocorre pela diversificação de prostitutas. Elas permanecem na cidade apenas durante algum tempo e, logo que passam a ser conhecidas da clientela, se deslocam para outras cidades. Em geral, as mulheres entrevistadas afirmam

morar nas instalações da própria boate, o que facilita certa invisibilidade nas cidades em que atuam.

As mulheres mães que prestam serviços sexuais nas boates relataram que conseguem auferir mais recursos financeiros do que nos bares e nas ruas, além de se sentirem mais protegidas de violência e de serem reconhecidas nos espaços fora da prostituição.

Assim, a boate facilita o sustento dos filhos e também ajuda a manter o segredo da atividade em relação à família e pessoas que não frequentam o local. Entretanto, elas relatam dificuldades para estarem cotidianamente com seus filhos, utilizando-se de redes femininas pessoais para os cuidados infantis, e os contatos são mais espaçados, por causa dos constantes deslocamentos entre várias cidades. A manutenção financeira dos filhos, em geral, envolve também o sustento das mulheres que cuidam das crianças, como pode ser visto no relato a seguir.

Eu acabava pagando, eu sempre paguei. Não tinha um preço fixo, ela [avó materna que cuidava do filho] não estipulava tipo um preço. Mas ela chegava e falava: eu to precisando de tal coisa e eu mandava dinheiro. Quando eu chegava em casa ia no mercado, fazia as compras, entendeu? Deixava a casa bem abastecida, as contas que ela tinha eu pagava. (Entrevista realizada com Madame du Barry, em 11 de julho de 2014)

Outras mulheres que trabalham nas boates dizem que utilizam a figura das chamadas 'mães babás'. Contratadas pelas prostitutas, essas mulheres vivem em alguma residência próxima à boate e fazem todo o trabalho de cuidados cotidianos com as crianças. Essa modalidade de cuidado permite visitas mais frequentes e o aprofundamento de laços afetivos. Além disso, é importante destacar que, nos dias em que não há expediente de prestação de serviços na boate, os filhos podem visitar suas mães, transformando o espaço da boate em exercício de maternagem. As boates se constituem em lugares que vão além do desenvolvimento das atividades comerciais sexuais, pois é nesse espaço que as mulheres moram. As 'mães babás' se constituem em uma necessidade que é suprida por uma rede de informações que a própria boate fornece, no caso das mulheres prostitutas mães, como pode ser visto no seguinte trecho de entrevista.

[...] quando as meninas chegam ali, elas comentam com alguém, perguntam: com quem eu posso deixar meu filho? Então, geralmente, quando elas vêm para boate, já vêm com tudo acertado, porque já perguntaram: posso trazer meu filho? Normalmente eles dizem que pode, mas tem que arrumar uma babá pra ficar com ele, porque não pode ficar na boate. Porque pra eles também é um risco, né? Pode trazer porque elas [as mulheres prostitutas mães] querem ter o filho por perto, por mais que elas deixem a criança com a babá, elas sabem que eles estão pertinho. Então a hora que elas quiserem ir lá e ver os filhos, pegar para sair passear elas podem. Mas tem mãe que abandona o filho com a família que cuida, que não tá nem aí pro filho. (Entrevista realizada com Belle de Jour, em 01 de outubro de 2014).

Enfim, embora a boate constitua uma espacialidade de maior segurança em relação à violência e também financeira, o fato das mulheres residirem no local traz dificuldades para o exercício cotidiano da maternagem.

O bar, por sua vez, é espacialidade que provoca uma dinâmica de deslocamentos intraurbanos das mulheres que se prostituem. Além disso, elas realizam uma rotatividade entre os bares da cidade. Em uma cidade do porte de Ponta Grossa, é comum que as proprietárias dos bares se conheçam entre si, assim como as prostitutas. Vários vínculos afetivos com as donas dos bares e as prostitutas são relatados. A dona, geralmente uma mulher mais velha, que já exerceu a atividade sexual comercial, gerencia as mais jovens e representa uma figura de autoridade para os clientes. Os bares tornam a exposição das mulheres maior do que as boates, mas menor do que a prostituição das ruas.

Em geral, considerando que os bares têm um acesso mais facilitado do que as boates, ocorrem situações em que uma prostituta se depara com algum conhecido adentrando seu local de trabalho, o que pode vir a gerar constrangimentos para sua família. As mulheres mães prostitutas relatam haver redes de solidariedade entre elas e as donas dos bares, inclusive com um cuidado extensivo aos filhos.

As entrevistadas afirmam que dependem de outras pessoas para o cuidado diário de seus filhos, e essas, via de regra, são mulheres conhecidas ou de sua rede familiar. A dependência ocorre não apenas

por causa do horário em que estão efetivamente fora de casa, nos bares, mas pelo fato de consumirem bebidas alcoólicas, cujos efeitos colaterais posteriores podem dificultar as atividades de cuidados com os filhos.

A rua, por sua vez, foi narrada como sendo a espacialidade em que o estigma é mais intenso, devido à visibilidade que as prostitutas experimentam na cidade. Elas se queixam de vivenciar cotidianamente o preconceito, a discriminação e a violência por parte da sociedade. Apesar disso, elas afirmam que têm maior autonomia em termos de usar ou não bebidas e flexibilidade de horários. Elas criam uma rede de relacionamentos entre si, para promover a autoproteção, quando necessário, e a colaboração com as pessoas das quais dependem, como os proprietários dos hotéis de rotatividade que funcionam como suporte para o desenvolvimento da atividade. O fato de atuarem de forma mais exposta faz com que estejam sempre em vigilância em relação às pessoas que se aproximam, notadamente quando são pessoas conhecidas que podem ameaçar sua atuação clandestina. As mulheres prostitutas mães aproveitam o horário em que seus filhos estão na escola para exercer sua atividade de prestação de serviços e costumam ter mais tempo para se ocupar da maternagem devido à versatilidade de seus horários de trabalho. Ainda assim, utilizam babás e a ajuda de outras mulheres da família ou de relações de amizade ou vizinhança. O depoimento a seguir exemplifica o cotidiano das prostitutas mães que trabalham nas ruas.

Dia de semana o meu horário é das nove e meia ao meio dia. Meio dia eu vou para a casa, dou café, dou almoço, dou banho, é aquela correria. Chamo a babá pra ficar com as pequenas e levo o piá pra escola. Daí, quando é pra mim voltar, eu volto pra rua, ou quando os caras ligam, né? Mas deu dezesseis e vinte eu cavoco embora! Vou na escola buscar o piá e assim é minha correria. Eu pego meu piá ali na escola, o pequenininho. Daí desço lá em casa e subo no colégio para pegar os grandes. Daí eu chego faço janta, dou janta para todos. Daí dou banho nas pequenas e boto pra dormir. (Entrevista realizada com Bustuarie, em 14 de junho de 2013).

Enfim, cada uma das espacialidades vivenciadas pelas mães prostitutas implica diferentes interseções entre suas identidades, bem

como variadas estratégias para retirar vantagens entre elas. A formação de redes de sociabilidade com pessoas que compõem a atividade, a visibilidade de sua atuação frente aos familiares e conhecidos, a vulnerabilidade à violência e os diferenciais de lucratividade implicam diferentes formas de maternagem. As diferentes espacialidades do ser prostituta estão imbricadas nas diferentes formas de ser mãe. As estratégias que estas mulheres desenvolvem para o cuidado e proteção de seus filhos desmistificam a falsa ideia propagada socialmente de que as prostitutas seriam incapazes de serem boas mães. Longhurst (2011) argumenta a necessidade de considerar novas formas de ‘fazer maternagens e maternidades’ diferentes no tempo e no espaço, que, apesar de escaparem do modelo ideal, também são possíveis de serem vividas.

Considerações finais

As narrativas das espacialidades vivenciadas pelas mulheres prostitutas mães de baixa renda devem ser compreendidas a partir da superação das dicotomias que separam as mulheres entre boas (mães) e más (prostitutas), bem como da oposição entre os espaços privado e público. As espacialidades que essas mulheres relatam são relacionais e imbricadas, e as suas identidades são interseccionadas de diferentes formas, dependendo do espaço e do tempo que lhes são constitutivos.

Esta pesquisa evidencia que há uma interdependência entre o exercício da maternagem e a atividade comercial sexual, que são simultâneos e relacionais. Tais relações, muitas vezes conflituosas, ocorrem em feixes de tensionamentos ora reforçando o estigma pela interiorização da culpa, ora resistindo e reinventando formas próprias de cuidado e amor materno. As experiências espaciais relatadas desconstruem a dicotomia entre os espaços, evidenciando que as ações desenvolvidas por elas estabelecem um jogo em que as fronteiras estão dissolvidas. Quando as fronteiras e oposições binárias aparecem, revelam toda a força da construção social que salvaguarda a ordem patriarcal e a compreensão androcêntrica espacial.

Referências

- BADINTER, Elisabeth. **Um amor conquistado: o mito do amor materno**. Tradução de Waltensir Dutra. Rio de Janeiro: Nova Fronteira, 1985. 372 p.
- BADINTER, Elisabeth **O conflito: a mulher e a mãe**. Rio de Janeiro: Record, 2011. 196p.
- BARDIN, Laurence. **Análise de conteúdo**. Lisboa: Edições 70, 1978. 225p.
- BONDI, Liz; DOMOSH, Mona. On the contours of public space: a tale of three women. **Antipode**, v. 30, n. 3, 1998, p. 270-289.
- BROWN, Michel. Gender and sexuality I: intersectional anxieties. **Progress in Human Geography**, n. 36 v. 4, p. 541-550, 2012. doi: 10.1177/0309132511420973.
- BUTLER, Judith. **Problemas de gênero: feminismo e subversão da identidade**. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 2003. 236p.
- CAVOUR, Renata Casemiro. **Mulheres de família: papéis e identidades da prostituta no contexto familiar**. 2011, 148p. Dissertação (Mestrado em Psicologia clínica) - Programa de Pós-Graduação em Psicologia Clínica, Pontifícia Universidade Católica do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, 2011.
- COLLINS, Patricia Hill. **Black feminist thought: knowledge, consciousness, and the politics of empowerment**. New York: Routledge, 2000.
- CRENSHAW, Kimberle Williams. Mapping the margins: intersectionality, identity politics, and violence against women of color. **Stanford Law Review**, v. 43, n. 6, p. 1241-1299, 1991.
- GOFFMAN, Erving. **Estigma: notas sobre a manipulação da identidade deteriorada**. Rio de Janeiro: Guanabara, 1988. 124p.
- JULIANO, Dolores. **Excluidas y marginales: una aproximación antropológica**. Madrid: Cátedra, 2004. 228p.
- JULIANO, Dolores. El trabajo sexual en la mira: polemicas y estereotipos. **Cadernos Pagu**, n. 25, p. 79-106, jul./dez. 2005.
- JULIANO, Dolores. Delito y pecado: la transgresión en femenino. **Política y Sociedad**, v. 46, n. 1-2, p. 79-95, 2009.
- LEITE, Gabriela. **Eu mulher da vida**. Rio de Janeiro: Rosa dos Tempos, 1992.
- LONGHURST, Robyn. **Maternities: gender, bodies and space**. Nova York: Routledge, 2011. 186p.
- MASSEY, Doreen. **Pelo espaço: uma nova política da espacialidade**. Trad. Hilda Pareto Maciel e Rogério Haesbaert. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2008. 312p.

- MCCALL, Leslie. The complexity of intersectionality. **Signs: Journal of Women, Culture and Society**, v. 30, n. 3, p. 1771-1800, 2005. doi: 10.1086/426800.
- MCDOWELL, Linda. **Gender, identity and place: understanding feminist geographies**. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1999. 283p.
- MEDEIROS, Regina de Paula. **Hablan las putas: sobre prácticas sexuales, preservativos y SIDA en el mundo de la prostitución**. 3. ed. Barcelona: Virus Crónica, 2002. 233p.
- OLIVAR, José Miguel Nieto. **Devir puta: políticas da prostituição de rua na experiência de quatro mulheres militantes**. Rio de Janeiro: Editora da UERJ, 2013. 354p.
- SGANZELLA, Natália Cristina Marciola. “Feita só por mãe!”: sentidos de maternidade e família entre mulheres prostitutas. In: SIMÕES, Soraya Silveira; SILVA, Hélio R. S.; MORAES, Aparecida Fonseca (Orgs.). **Prostituição e outras formas de amor**. Rio de Janeiro: Editora da UFF, 2014, p. 387-417.
- SILVA, Edson Armando; SILVA, Joseli Maria. Ofício, engenho e arte: inspiração e técnica na análise de dados qualitativos. **Revista Latino-Americana de Geografia e Gênero**, Ponta Grossa, v. 7, n. 1, p. 132-154, jan./jul. 2016.
- SILVA, Joseli Maria. Geografias feministas, sexualidades e corporalidades: desafios às práticas investigativas da ciência geográfica. In: SILVA, Joseli Maria (Org.). **Geografias subversivas: discursos sobre espaço, gênero e sexualidades**. Ponta Grossa: Todapalavra, p. 2009, 93-113.
- SILVA, Joseli Maria; SILVA, Maria das Graças Silva Nascimento. Introduzindo as interseccionalidades como um desafio para a análise espacial no Brasil: em direção às pluriversalidades do saber geográfico. In: SILVA, Maria das Graças Silva Nascimento; SILVA, Joseli Maria (Orgs.). **Interseccionalidades, gênero e sexualidades na análise espacial**. Ponta Grossa: Todapalavra, 2014, p. 17-35.
- VALENTINE, Gill. Theorizing and researching intersectionality: a challenge for feminist geography. **The Professional Geographer**, v. 59, n. 1, p. 10–21. 2007

Geografias do Corpo, Geografias Midiáticas e Corporeidades Femininas

Camila Xavier Nunes
Juliana Cunha Costa Radek
Talita Fernandes

Introdução

As Geografias do Corpo são reivindicadoras de subjetividades e espacialidades como dimensões epistemológicas no processo de significação do mundo, revelando assim, outras Geografias. As abordagens contemporâneas trazidas pelos Estudos Culturais, Geografias Pós-Coloniais e, de modo especial, pela Geografia Cultural, recolocam o sujeito no centro da análise espaço-temporal e incluem a ação corporalizada como base da experiência multissensorial. As teorias pós-coloniais trazem importantes contribuições para a emergência das Geografias do Corpo e da crítica ao representacionismo. A análise de produções audiovisuais nos estudos geográficos é compreendida como Geografia Midiática. Tais análises ampliam a compreensão das transformações fundamentais das noções de tempo, espaço e cultura, pois os filmes, como produtos culturais e práticas sociais, favorecem a experiência científica através da estética (AZEVEDO, 2006). A mediatização de imagens cinematográficas pode conter distorções da realidade como prática técnica e estética e, também, como uma ferramenta discursiva repleta de intencionalidades.

No cerne destas Geografias do Corpo, o reconhecimento dos condicionamentos a que os corpos estão sujeitos, dentre estes a representação, nos conduz ao pensamento acerca das condições concretas de existência dos corpos – aqui as condições de classe e gênero, sobretudo – e nos faz notar a relevância de um reconhecimento do espaço enquanto experiência corporalizada. Assim podemos reconhecer o caráter constituinte da multiplicidade e da diferença no espaço, como nos mostram as experiências concretas de mulheres em *situação de rua*, analisadas ao final do capítulo, que demonstram o quanto a sobreposição de diferentes estigmas sociais sobre um mesmo corpo modifica drasticamente suas experiências de espaço.

Representações do corpo feminino na cultura ocidental

A visualidade é uma característica marcante na sociedade ocidental e manifesta uma percepção de mundo ocularcêntrica e

tecnologicamente complexa. A cultura visual no Ocidente ampliou o controle territorial por intermédio e prolongamento da visão, trazendo a perspectiva como conceito científico e técnica de representação – mais tarde formalizada através da conhecida expressão “ponto de vista”. Um sistema de representação concebido como construção espacial fixa e concepção totalizante, acaba por excluir as práticas que o produzem; imagens e representações estão intimamente relacionadas ao contexto social vigente. Toda representação é, a seu modo, a fixação de um espaço-tempo já materializado e composto por uma multiplicidade de elementos constitutivos que também são constituintes dos sujeitos que o habitam. De tal modo que, o problema não reside na representação como uma prática hermenêutica, mas em sua compreensão como ideia de verdade. E, nesse caso em específico, o exercício interpretativo seria intrínseco à dimensão conceitual na própria constituição do sujeito, para o qual existiria uma verdade única.

De todos os domínios que configuraram a cultura no Ocidente, a representação foi e ainda é, sem sombra de dúvidas, o domínio-chave. A concepção representacionista está tão arraigada à nossa cultura ocidental que já não conseguimos percebê-la apenas como um modo de interpretação da realidade, e sim como único modo confiável e possível – constantemente negamos certas representações impondo outras, sem ao menos ter a consciência de como esse processo é dotado de parcialidade. O representacionismo é um dos fundamentos da cultura branca e patriarcal ainda hegemônica e a produção visual de representações ocupa um lugar central na imposição de mensagens "objetivamente" formadoras de subjetividades, uma vez que “as imagens não nos chegam isoladas, mas integram um conjunto de signos com suas coerências e incoerências” (NUNES, 2014, p. 105).

Cabe aqui enfatizar que imagens e representações herdadas da sociedade clássica ainda se encontram presentes na sociedade contemporânea, mas, devido às recorrentes atualizações, distorções, colagens, torna-se uma tarefa bastante difícil concebê-las a partir de sua ontologia e mapear sua origem. Assim, a proposta de uma

“descolonização do olhar” é bastante pertinente para que cada pessoa possa “*olhar* o mundo com os próprios olhos”. Mas, é preciso considerar que cada olhar é composto pelo contexto cultural vivenciado, que todo olhar parte de uma perspectiva, e que não existe perspectiva neutra. Nossa sociedade é como um grande tecido discursivo tramado por relações de poder, relações nas quais cada discurso constitui um recorte do que pode ou não pode ser dito pelo sujeito. Em uma sociedade patriarcal que naturaliza a hierarquia de gênero, o papel da mulher é envolto por muitas restrições: “A extensa iconografia do corpo feminino ocupa espaços de fala e poder que seriam restritos às mulheres, uma vez que, essas acabam por ser tão representadas que a produção de suas próprias narrativas visuais parece se esgotar” (NUNES; COSTA RADEK; REGO, 2017, p. 314).

Ao longo da história da civilização humana, o corpo tem sido visto como alvo de representações. Nas sociedades ocidentais, as representações e os processos de subjetivação estão estreitamente interligados à evolução da técnica e à instituição de imaginários coletivos. A importância da investigação dos códigos sociais que constituem o corpo se dá em virtude da dimensão política e cultural da experiência visual e da produção de subjetividades espacialmente situadas. Estamos mais para animais simbólicos, constituídos culturalmente na/pela linguagem do que animais dotados de uma racionalidade objetiva intrínseca a nossa própria espécie.

Nas sociedades mais antigas, a constituição cultural de gênero, opõe masculino e feminino por meio de marcadores identitários reiteradamente reforçados e atualizados, principalmente, para as mulheres. Sob essa tradicional lógica de marcações de gênero, a força estaria associada aos homens, enquanto a beleza atribuída às mulheres. As influências podem ser religiosas, sociais, culturais, econômicas etc. ou até mesmo uma complexa combinação de variáveis que estabelecem o perfil ideal para cada período histórico. A delimitação ideológica entre a esfera pública e a esfera privada, bem como a hierarquização dos papéis sociais desempenhados nessas esferas da vida são, em grande parte, responsáveis pelo desenvolvimento de competências, habilidades diretamente associadas

às estereotipadas marcações de gênero: “a crítica às desigualdades de gênero está geneticamente ligada à crítica às fronteiras convencionais entre o público e o privado nas abordagens teóricas, na prática política, nas normas e nas instituições” (BIROLI, 2014, p. 34). Na atualidade, no que diz respeito sobretudo à classe média, a ditadura da estética e a maternidade compulsória ainda são alguns dos principais empecilhos para a equiparação dos direitos e oportunidades para as mulheres¹.

As camadas interpretativas trazem importantes questões sem as responder objetivamente, e uma escrita situada foi traçada sem ter que recorrer a teorias feministas de modo específico. A densidade da violência que incide sobre uma mulher desde o seu nascimento, é intensificada se for negra, pobre, trabalhar como empregada doméstica, morar na periferia ou, até mesmo, encontrar-se em situação de rua. E, se a esses atributos fosse acrescentada a condição de ser obesa, lésbica e/ou praticante de religião afro-brasileira? É um exemplo levado ao extremo para percebermos o quanto ainda vivemos sob uma sociedade em que padrões etnocêntricos, masculinistas e elitistas incidem na produção material e simbólica do espaço geográfico, bem como seu acesso.

Desde o *Nascimento da Vênus* (1483), pintado por Sandro Botticelli, a representação do corpo feminino passou por muitas transformações. Os corpos curvilíneos foram tornando-se cada vez mais magros. Da opulência renascentista à ditadura da magreza contemporânea, a imagem da mulher foi adaptada aos padrões estéticos, morais e ideológicos de cada período, um disciplinamento dos corpos por meio de representações repressoras e hierarquizantes: “é uma questão de maquiagem, de cosméticos, dizem as revistas femininas. De vestuário também, daí a importância da moda, que num misto de prazer e tirania, transforma modelando as aparências” (PERROT, 2012, p. 50).

1 A beleza estética é uma das últimas barreiras para autonomia da mulher contemporânea (WOLF, 1992); “O útero é o que se revela como foco último da estrutura de poder no que tange à modelagem que o sistema do feminino (como construção de poder dos homens) exerceu sobre as mulheres” (TIBURI, 2008, p. 53).

Na contemporaneidade, grande diferencial, talvez esteja no modo como a produção de imagens se inverteu: se até meados do século XIX as imagens buscavam representar o cotidiano vivenciado, atualmente as ações cotidianas são habitualmente intermediadas por imagens que acabam por se tornar suas referências. A normatização estética se traduz, entre outros aspectos, em um mimetismo impulsionado pelos meios de comunicação. Nesse sentido, o corpo contemporâneo, especialmente o corpo feminino, se apresenta como um simulacro de signos com grande capacidade de incorporar novas significações e de deslocar novos sentidos, seus agenciamentos podem se constituir de subjetividades, mesmo que essas sejam influenciadas por práticas já normatizadas pelos “filtros invisíveis” que se sobrepõem ao longo da história da civilização².

As mulheres são visualmente representadas antes de serem extensamente descritas. Na iconografia ocidental, elas foram representadas a partir de perspectivas e de parâmetros masculinos, o que contribuiu para a composição de imagens próximas de idealizações do que como efetivamente o corpo feminino se apresentava em seu cotidiano. Antes de tudo, é preciso situar que esse é um ponto crucial para que as imagens produzidas tenham sido (e ainda sejam) tão cruéis com as mulheres, uma vez que, são representações de idealizações e que escondem relações de poder culturalmente naturalizadas (NUNES; COSTA RADEK; REGO, 2017, p. 312).

Como representação, a composição do feminino está diretamente associada a padrões estéticos que são constantemente adaptados para a conservação de uma perspectiva colonialista masculina. A complexidade dessas construções imagéticas intensifica-se quando situamos a produção de sentido e de discursos sobre gênero em diferentes culturas. A objetificação da mulher é reificada por estereótipos corporais que integram um sistema simbólico que atualiza conceitos, representações e opressões (NUNES; COSTA RADEK; REGO, 2017, p. 340-341).

2 Críticas acerca da sociedade contemporânea e suas relações midiaticizadas/fragmentadas estão presentes em importantes obras como *Simulacros e Simulação* (1991) de Jean Baudrillard, *A Sociedade do Espetáculo* (2000) de Guy Debord e *A Modernidade Líquida* (2001) de Zygmunt Bauman.

Na genealogia dos padrões estéticos, a *beleza é reveladora das relações de poder alicerçadas na produção iconográfica do feminino*³. A correspondência estabelecida entre beleza e representação é uma totalidade que naturaliza e culturaliza a opressão, a violência e o controle sobre o corpo feminino; “[...] A sobreposição da beleza e da representação não simplifica as coisas” (DUBY; PERROT, 1992, p. 175). Sob uma perspectiva hermenêutica, a fertilidade e a beleza estética seriam características essenciais dos atributos femininos estabelecidos a partir de critérios masculinos através de discursos religiosos, políticos, sociais e culturais que naturalizam as condições pouco vantajosas de grande parte das mulheres. A mulher assimilada como propriedade masculina deveria se comportar, falar, agir, vestir-se e pensar de acordo com a aprovação masculina (COSTA, 2014)⁴. Nesse sentido, a idealização do corpo feminino, ao mesmo tempo em que o cultua, traz em si manifestações de autoritarismos, sexismos e racismos por meio da anátomo-política e biopolítica⁵. Ao ser considerada um mero objeto de representação tem sua subjetividade mutilada; compreendida como objeto a ser retratado por outrem, acaba por não ter direito à expressão própria de si: “no decurso dos séculos, as imagens perpetuaram assim o postulado de uma incapacidade fundamental da mulher, entregue, passiva, embonecada para bel-prazer dos homens” (DUBY; PERROT, 1992, p. 32).

A iconografia do feminino é um importante recurso para situar e analisar como ideologias colonialistas e patriarcais foram

3 “Uma imagem converte-se em representação à medida que ultrapassa seus elementos constitutivos e transforma-se em uma expressão concreta de si, expressão que não permite a redução a nenhuma outra forma semelhante – não pode ser avaliada por critérios de autenticidade, sua potência está na capacidade de mobilização e de reconhecimento social” (NUNES, 2014, p. 14).

4 “Nas próprias representações artísticas na forma de pinturas se percebe o papel de submissão da mulher em relação ao homem. Apesar de ser homenageada devido à questão de gerar vidas, era também dividida entre a imagem de honra e vinculada à criação de filhos, ou como perversa, egoísta e movida por instintos sexuais” (COSTA, 2014, s/p).

5 Para Foucault (2001), a anatômo-política torna o corpo como máquina e a biopolítica se configura como o controle da vida da população, como polos distintos do biopoder.

incorporadas e ocultadas pela naturalização dos parâmetros universalizantes e estruturantes dessas representações culturalmente construídas. A extensa iconografia do corpo feminino delimita espaços de fala e poder que seriam exclusivos às mulheres, uma vez que, essas acabam por ser tão representadas que a produção de suas próprias narrativas visuais parece desaparecer – “se a filosofia em sua história lutou contra as imagens, não o fez contra a imagem da mulher. Ao contrário, ajudou no processo de definição de uma mulher “como imagem” da falsidade, da ignorância e da anatomia como destino” (TIBURI, 2010, p. 303). A despatriarcalização da linguagem e do simbólico pode ser compreendida como um processo que emerge da necessidade de uma maior participação feminina na produção de imagens e representações.

Geografias midiáticas e a representação socioespacial em produções audiovisuais

A questão basilar das representações imagéticas dos corpos deixa claro que cada recorte da realidade é centrado em ideologias colonialistas, de gênero e de classe. E essa forma de construir, entender, e ressignificar o mundo a partir de imagens permitiu geógrafos se aprofundarem nos estudos das imagens em movimento (COSTA RADEK, 2018). Assim, as produções audiovisuais estão muito presentes nas Ciências Sociais e Humanas, mas não possuem seus objetos de pesquisa “[...] enraizados na longa tradição brasileira de pesquisa em Geografia” (CORRÊA; ROSENDAHL, 2009, p. 7). Foi a partir da década de 1980 que os pesquisadores em Geografia Cultural passaram a dar mais importância para estes elementos, pois por muito tempo soavam “para alguns como temas sem interesse geográfico” (CORRÊA; ROSENDAHL, 2009, p. 8). Em face disto, a Geografia Midiática emergiu de maneira não linear e veio a ser identificada como uma subdisciplina com múltiplas direções dentro da Geografia Humana. Cupples, Lukinbeal e Mains (2015) afirmam que os pesquisadores das Geografias Midiáticas possuem maiores interesses em meios particulares, como literatura, rádio, cinema, televisão, videogames, conteúdo disponível no ciberespaço. Estes

estudiosos baseiam suas pesquisas nas questões sobre Geopolítica, Estudos Culturais, Estudos Comunicacionais, Midiáticos, Produção e Reprodução do Espaço Urbano e Rural, Tecnologias de Georreferenciamento, entre outros, e dialogam com o campo da Geografia Social, Cultural, Política, Econômica, etc.

Deste modo, “*vale ressaltar também que, em sendo uma área abrangente, ser também uma área interdisciplinar em sua essência, mobilizando saberes não só da Geografia, mas também da Antropologia, da Sociologia, da História, da Comunicação, etc.*” (MOREIRA, 2011, p. 91), ênfase nossa. Todavia, “[...] apesar da natureza interdisciplinar dos estudos sobre cinema, surpreendentemente têm sido poucos os trabalhos elaborados por geógrafos” (HOPKINS, 2009, p. 62), uma vez que a maior parte dos estudos dessa temática ainda é predominante nas disciplinas de Estudos Fílmicos, Estudos do Audiovisual, Antropologia, Ciências da Comunicação, Estudos Culturais, etc. Portanto, esta é uma linha geográfica que ainda se encontra em processo de amadurecimento e com uma imensa variedade de formatos e contextos midiáticos a serem explorados, já que os estudiosos das Ciências Humanas e Sociais buscam no campo da Geografia Humana conceitos geográficos como *Espaço, Lugar, Paisagem, Região, Território, e Escala* para validarem suas pesquisas em suas análises fílmicas.

Por outro lado, a Geografia tem levado diversos literatos e cineastas a se interessarem pelos estudos do *Espaço, dos Lugares, dos Territórios*, das Paisagens Interioranas e Urbanas, pelos *Mapas Mentais*, etc., visto que o “*espaço não é meramente o cenário das estórias, mas, de fato, gera a narrativa em ambos, prosa e filmes, assumindo o status de um personagem e tornando-se o tecido intrínseco da própria narrativa*” (KONSTANTARAKOS, 2000, p. 1)⁶. Nos filmes, o *espaço* – que se apresenta como um dos cinco elementos constituintes da estrutura da narrativa, juntamente com o

6 Publicado em inglês e traduzido pela autora. Originalmente: “Space is not merely the setting of stories but actually generates the narrative both in prose and films, assuming the status of a character and becoming the fabric of the narrative itself” (KONSTANTARAKOS, 2000, p. 1).

tempo, o personagem, o enredo e o narrador – pode, tanto reconstruir e projetar a representação de um recorte geográfico, quanto auxiliar nas construções identitárias de grupos culturais. Portanto, “o redimensionamento do cinema como campo de análise resulta da evolução dos sistemas de pensamento transdisciplinar e da dinâmica produzida pelo *cultural turn* em Geografia Humana” (AZEVEDO, 2006, p. 422).

Desse modo, o longa metragem *Cidade de Deus* produzido para as telas do cinema em 2002, por Fernando Meirelles e Kátia Lung, é exemplo desta afirmativa. Nesta obra, a favela *Cidade de Deus*, no Rio de Janeiro, torna-se a personagem principal do enredo, guiando os demais personagens em suas tramas individuais e grupais em três momentos temporais, as décadas de 1960, 1970 e 1980. Assim, o cinema torna-se a principal forma de arte com capacidade de transmitir multissensorialmente aos espectadores as dinâmicas espaciais, tendo emergido dentro do “contexto do primeiro grande impulso do modernismo cultural [...] dentre todas as formas artísticas” (HARVEY, 1994, p. 277), é a que possui, também, a maior competência de comprimir o tempo e o espaço de maneira singular e eficiente. Assim, o espaço tem uma contribuição fundamental na dinâmica da narrativa, desempenhando um papel significativo no desenvolvimento das subjetividades ideológicas e artísticas. Por isso, o espaço fílmico deixou de ser apenas um pano de fundo da ação narrativa para se transformar em elemento basilar desta estrutura. Sua manipulação pode, inclusive, revelar as questões ideológicas de seu período.

O valor atribuído ao espaço em uma narrativa cinematográfica é similar a aquele empregado aos outros elementos da narrativa, ainda mais quando o espaço se encontra indissociável do elemento temporal (KONSTANTARAKOS, 2000). Uma obra cinematográfica ainda apresenta maior flexibilidade e proporciona ao criador fazer uso serial de imagens em movimento e trabalhar livremente com os recortes de espaço e tempo sem a necessidade de seguir a convenção da temporalidade linear. O cinema tem o poder de libertar o cineasta das restrições do plano real bidimensional

atreladas à noção do espaço-tempo unificado pela Teoria de Newton e integra-o ao conceito da teoria da relatividade de Albert Einstein, em que o espaço e o tempo são relativos a depender do ponto de vista de um determinado observador.

Assim, o Estudo do Cinema dentro da Geografia tem sido classificado por uma infinidade de denominações, dentre algumas é possível citar *Geografia do Audiovisual*, *Geografia da Imagem*, *Geografia do Filme*, *Geografia de Cinema*, etc. Esse campo passou a interessar aos geógrafos, especialmente acerca de “[...] estudos de caso, o papel dos filmes como objeto de estudo das ciências sociais, ou como recurso didático ao ensino de Geografia e outras áreas de conhecimento” (MOREIRA, 2011, p. 86-87). Este ramo disciplinar significa o interlace entre a dimensão espacial e social dos personagens na trama. O espaço fílmico seria compreendido como o “espaço composto de territórios, paisagens, e metáforas: dentro e fora, amplo e restrito, subir e descer, movimentos diagonais, fronteiras diversas, percursos por estradas, rios e oceanos interiores, ambientes simbólicos traduzidos em florestas, desertos, montanhas, cidades [...]” (OLIVEIRA JUNIOR, 2005, p. 28).

Na década de 1980, os filmes do gênero documentário eram bastante difundidos entre os geógrafos. Para eles, era um modo de retratar lugares e grupos culturais que eram considerados, na perspectiva de seu tempo, “distantes” e “exóticos”. Assim, por descrever o espaço de forma objetiva, o cinema era um tipo de “*janela sobre a realidade*” (AZEVEDO, 2012, p. 72), ênfase minha). Os “[...] modos convencionais de representação e da narrativa linear fazem com que esse ‘olhar’ cinemático seja, frequentemente, tido como descrição fidedigna da realidade, informando o observador relativamente sobre conteúdo geográfico do filme” (AZEVEDO, 2009, p. 99). A força ideológica dos filmes ficcionais ou documentários estava alicerçada em seus “enquadramentos sublimes e pitorescos proporcionados pela representação em paisagem” (AZEVEDO, 2012, p. 86).

Todos os enredos fílmicos do gênero documentário ou ficção possuem uma estrutura narrativa que contém a *seleção, a*

inclusão/omissão ou a invenção de ambientes geográficos construídos pelos cineastas. Por isso, a noção de “realidade” espacial e cultural, muitas vezes, se confunde com representações estereotipadas ou realidades inventadas. Igualmente, filme de ficção, documentário, docudrama e *found footage*⁷ devem ser tratados como um conjunto de representações construídas a partir da perspectiva do seu criador, já que este seleciona aspectos específicos de uma realidade, baseando-se no seu ponto de vista. O conteúdo fílmico é composto pelo universo ideológico, filosófico e estético do autor. A grande maioria das produções possui a competência técnica e a assinatura estética do diretor, bem como a criação de sentido e significado que surge da

7 O *found footage* (filmes perdidos/filmagem encontrada) é um gênero fílmico criado para classificar gravações misteriosas, encontradas por terceiros, que simulavam documentários filmados com câmeras simples e ausência de roteiro elaborado por uma pequena equipe de filmagem que, supostamente, estavam desaparecidas. Por esta razão, a nomenclatura de *found footage* foi utilizada para remeter às fitas encontradas. Deste modo, *Cannibal Holocaust* (Ruggero Deodato, 1980, [*Holocausto Canibal*], Itália) foi o primeiro filme desta linhagem que narrou o encontro de documentaristas estadunidenses e italianos desaparecidos após uma viagem à Amazônia para filmar tribos canibais entre aldeias indígenas na Colômbia e no Brasil. Entretanto, em 1999, o *found footage* tornou-se um subgênero do horror de muito sucesso após o lançamento da produção independente *The Blair Witch Project* (Eduardo Sánchez; Daniel Myrick, 1999, [*A Bruxa de Blair*], EUA). A produção do filme custou aos produtores 60 mil dólares e recebeu 248.6 milhões de dólares com a bilheteria mundial. *The Blair Witch Project*, em particular, popularizou a estética de filmes amadores de baixos orçamentos em contraposição às caríssimas produções dominantes hollywoodianas. Visualmente, os filmes de *found footage* utilizam filmagens com câmera na mão, câmera tremida, imagens de câmera de circuito fechado de televisão (*Closed-circuit Television Camera* CCTV) que possam proporcionar um aspecto de filmagens amadoras, mesmo sendo produzidas por equipe profissional de produção. Com a grande ascensão de conteúdos criados por internautas para a plataforma de vídeo online, YouTube, a partir de 2005, este subgênero difundiu-se mundialmente. Na contemporaneidade, o *found footage* passou a ser representado por produções independentes, como *Paranormal Activity* (Oren Peli, 2007, [*Atividade Paranormal*], EUA) – que teve o custo de produção de 11 mil dólares e bilheteria de 193.4 milhões de dólares, tornando-se uma lucrativa franquia – que inauguraram o formato de *pseudodocumentário* que simulava cenas reais de experiências com atividades paranormais filmadas por um casal dentro de sua residência (HELLER-NICHOLAS, 2014).

relação entre o diretor e o conteúdo fílmico dirigido. Assim, este conteúdo invade o interior do espectador através da subjetividade em suas representações imagéticas e narrativas, sendo decodificado diferentemente de um indivíduo para o outro, a partir de sua experiência com o mundo vivido que lhe é representado por imagens em movimento. “A ideia das geografias de cinema é de que somos nós que ‘colocamos’ nas imagens e sons os sentidos que terão nessa interpretação espacializada das obras cinematográficas” (OLIVEIRA JUNIOR, 2005, p. 28).

A imagem cinematográfica possui um limite geométrico nomeado de quadro (*frame*) – assim como em uma fotografia revelada sobre uma superfície, uma pintura em um quadro, um grafite em uma parede – que funciona como uma fronteira entre o conteúdo da imagem e a área de projeção. Uma obra fílmica, em particular, é representada dentro de uma área retangular, diferente da imagem quadrada projetada por um aparelho televisor analógico de tubo. Por isso, a imagem fílmica “[...] é limitada em sua extensão pelo quadro, parece que estamos captando apenas uma porção desse espaço” (AUMONT et al., 2008, p. 21). Deste modo, percebe-se aqui uma semelhança entre o geógrafo e o cineasta, ambos: utilizam os limites geométricos para definir um recorte espacial, revelando e ocultando recortes da realidade, que será levado em consideração na sua obra geográfica e fílmica. Essas escolhas são feitas sob um olhar ideológico, político, cultural e histórico.

Harper e Rayner (2010) fazem uma analogia entre os mapas e os filmes; de acordo com os autores, é possível afirmar que, assim como os mapas representam o espaço sob determinadas características, os filmes também guiam o espectador para um *espaço reconstituído, concreto ou imaginado*. Cartógrafos e cineastas posicionam a audiência tanto em nível estético quanto político, ideológico e geográfico, uma vez que o espectador entra em contato com um espaço construído a partir de um imaginário que vai se espacializando. Finalmente, “como acontece com os mapas, o cinema adquire um poder de controle, que pode estabelecer ideias

contraditórias acerca da construção do espaço social (KONSTANTARAKOS, 2000, p. 1)⁸. Por isso, “a paisagem fílmica, sendo fruto de uma construção, pode nem mesmo nos parecer a mesma que aquela vista ‘fora do filme’: uma bela colina com uma charmosa casa pode virar um lugar tenebroso, dependendo de como a imagem for construída” (BLUWOL, 2008, p. 4-5). Novamente a questão da construção da imagem, da perspectiva da realidade e da formação de representações que se cristalizam no imaginário popular perpassam por vários âmbitos sejam eles espaciais, sociais e corpóreos.

As corporeidades femininas: uma discussão a partir da situação de rua

Assim, ao voltar o pensamento para a questão da corporeidade, ao pensarmos o corpo enquanto escala de análise do espaço geográfico, notamos que essa escala carrega consigo a peculiaridade de, além de ser socialmente construída, ser uma entidade biológica, (HEROD, 2011). Tal peculiaridade dá a essa escala um grau de complexidade que implica considerar que, quando se trata de corpo, não é possível tomá-lo como uma entidade genérica, como se, ao falar de uma determinada corporeidade, estivéssemos automaticamente tratando de todos os corpos, de uma maneira universal.

Nossa corporeidade é composta e condicionada por marcadores como raça, etnia, gênero, classe social, idade, orientação sexual, cultura, economia, etc. Todos somos corpo, afetamos e somos afetados, construímos e somos constituídos por essa corporeidade e por meio dela. Assim, com a compreensão do espaço enquanto experiência corporalizada (NUNES 2014), podemos compreender que o espaço geográfico é, também, o espaço da existência, e apartá-lo dessa dimensão comprometeria a compreensão de sua multiplicidade, que é constituinte do nosso ser humano em

8 Publicado em inglês e traduzido pela autora. Originalmente: “as with maps, cinema acquires a power of control by fixing in place conflicting ideas about the constitution of social space” (KONSTANTARAKOS, 2000, p. 1).

sociedade e de nossas geografias.

Com a compreensão da multiplicidade de vivências espaciais possíveis conforme os contextos sociais e espaciais em que os corpos estão inseridos, neste tópico pretendemos à discussão da intersecção entre corpo feminino e o espaço da rua, que em nosso entendimento concorre, no caso específico das *mulheres pobres* em situação de rua⁹, para uma espécie de interdição do direito dessas mulheres ao próprio corpo (FERNANDES, 2019), pois quanto mais pobres e mais expostas às condições da rua, menos direitos essas mulheres têm sobre seus próprios corpos.

Medina (2005), em uma análise crítica da corporeidade da sociedade brasileira pela perspectiva da classe social, considera que os corpos dos indivíduos são modelados pelas dinâmicas socioeconômicas, que no Brasil são domesticadoras, sufocantes e opressoras (MEDINA, 2005). Assim, o corpo do(a) brasileiro(a), no contexto de um país marcado pela colonização, é “um corpo violado pelas condições histórico-culturais e concretas” (MEDINA, 2005, p. 83).

Para o referido autor, essas marcas sociais se fazem sentir em nossos corpos mesmo antes de nosso nascimento. Assim, ao nascer e desenvolver nossas vidas daí por diante, aos transpor os obstáculos existenciais que se apresentam, “vamos sendo objetos dos mais diversos condicionamentos, dependendo do contexto em que se vive” (MEDINA, 2005, p. 82, grifo nosso).

É importante atentar a essa questão dos condicionamentos a que os corpos estão submetidos conforme o contexto em que se

9 O termo “situação de rua” é aqui utilizado para designar o contexto de desabrigoamento ou ausência de domicílio fixo que leva indivíduos a se utilizarem de logradouros públicos como moradia, bem como aqueles que encontram-se abrigados por serviços públicos, em albergues ou casas de passagem e afins. Esta é a definição do Decreto Presidencial nº 7.053/2009, que serve para fins de políticas públicas, mas tem sido problematizada pelos movimentos de luta pelos direitos dessa população, que afirmam que não deve ser tomada como uma definição estanque, pois limita a percepção de suas existências. Aqui ela é utilizada somente para fins de nomenclatura, para definir o grupo social a que estamos nos referindo.

vive. Aqui, embora o objetivo da discussão seja tensionar a relação existente entre o corpo feminino e o espaço da rua, é fundamental apontar que esses corpos femininos específicos dos quais falamos carregam em si os condicionamentos da pobreza e, mais ainda, da vida em situação de rua, que por sua vez é, ainda, uma questão de raça, pautada pela colonialidade do poder, que se revela na “face brutal da Modernidade”, que historicamente aniquilou corpos considerados descartáveis, como os negros e indígenas, como afirma Lemões (2017)¹⁰.

Para a geógrafa Ana Fani A. Carlos (2007), “a rua se coloca como dimensão concreta da espacialidade das relações sociais num determinado momento histórico, revelando nos gestos, olhares e rostos, as pistas das diferenças sociais” (CARLOS, 2007, p. 51). Compreendemos com a autora a rua como um dos níveis possíveis de entendimento do cotidiano e da espacialidade das relações sociais na cidade. Assim, a fim de pensar a complexa relação estabelecida entre espaço, corpo e gênero, aqui escolhemos o espaço da rua, mais especificamente no contexto de vida de mulheres em situação de rua, aqui também denominadas *mulheres em movimento*, a fim de apontar para o aspecto dinâmico de suas experiências (FERNANDES, 2019).

Exemplo emblemático das diferenças sociais sendo marcadas a partir do comportamento de indivíduos nas ruas da cidade é o Brasil na *Belle Époque* (1890–1920). O espaço é experienciado de diferentes maneiras pelos indivíduos e grupos sociais conforme gênero, raça, classe, idade, entre tantas outras categorias sociais e aspectos das subjetividades. É evidente, então, que as experiências espaciais de mulheres sejam distintas das experiências masculinas, bem como há variações de opressão sobre as *mulheres pobres*. Sobre a questão de como a cidade se apresenta e é experienciada por *mulheres pobres* no

10 Acerca dessa discussão, Lemões (2017) em sua tese de doutorado intitulada *De vidas infames à máquina de guerra: etnografia de uma luta por direitos*, traz uma revisão de bibliografia decolonial e pós-colonial que demonstra as raízes mais profundas da produção de corpos desviantes que faz parte da dinâmica da situação de rua, e demonstra que esta problemática vai muito além da questão econômica, que costuma ser o viés mais apontado como explicação para a situação de rua.

Brasil, Soihet (2015) realiza um resgate histórico de tais experiências no contexto mencionado, que foi um período de modernização marcado pela higienização urbana, no qual o Brasil buscava adotar o modo de vida urbana parisiense como modelo.

Nesse contexto, homens e *mulheres pobres* sofreram fortes intervenções em seu comportamento, a fim de que se adequassem aos modos de vida burgueses e não representassem incômodo ao novo molde de cidade e de vida urbana que se buscava construir. Fazia parte de tais intervenções uma *rígida disciplinarização do espaço* (SOIHET, 2015), que não é sem uma igualmente rígida *disciplinarização dos corpos*. Rezaia, então, grande preocupação sobre como as mulheres, principalmente as *mulheres pobres*, deveriam se comportar, pois delas dependeria que as camadas pobres se adequassem a esse novo estilo de vida, uma vez que elas seriam as responsáveis por conduzir e guiar a família.

Nesse período histórico, embora as camadas populares como um todo sofressem repressão no intuito de uma disciplinarização para o alcance de um ideal burguês de estilo de vida, às mulheres eram infligidas violências não apenas estruturais, mas também aquelas decorrentes de sua condição de gênero. Elas eram impedidas pela polícia de circular livremente pelas ruas e praças. A proposta burguesa de que o espaço feminino por excelência é o espaço privado, do lar, enquanto ao homem cabia o domínio dos espaços públicos, era referendada por médicos e juristas, que apontavam que a mulher honesta não devia se colocar sozinha nas ruas e agiam em uníssono para legitimar a política higienista de urbanização que visava transformar as cidades brasileiras em uma verdadeira Paris (SOIHET, 2015).

Para os agentes desta política, “a rua simbolizava o espaço do desvio, das tentações” (SOIHET, 2015, p. 365), e das mulheres pobres era cobrado que vigiassem seu modo de viver, bem como de suas filhas, para que não se deixassem corromper por este espaço. No entanto, como afirma a autora, toda a sua maneira de sobreviver dependia de uma liberdade de circulação pela cidade, seja pela necessidade do fluxo de informações e pessoas que formavam a rede de trabalhos informais dos quais dependiam para viver, seja pelos

próprios moldes de socialização das camadas populares, que davam à rua ares de lar, com essas pessoas comendo, dormindo e realizando suas atividades de lazer nas ruas e praças.

Não são poucas as semelhanças que se mantêm entre as violências e exigências impostas às mulheres pobres no Brasil urbano da *Belle Époque* e aquelas que seguem sendo infligidas às mulheres em situação de rua no Brasil atual. As condições de classe e de gênero seguem representando um atenuante às condições concretas de existência dessas mulheres, que precisam enfrentar uma realidade que toma o seu corpo como sendo público e estando à disposição de todo aquele que deseja usufruir dele ou legislar sobre ele¹¹.

A antropóloga Simone Frangella (2004), ao discutir as vivências da população em *situação de rua* na cidade de São Paulo/SP, aborda o aspecto masculinizado do espaço da rua, especialmente no que se refere ao contexto da situação de rua, onde se pode notar uma predominância da presença masculina. A mulher que adentra esse universo tem de lidar com desafios que advêm do fato de a rua ser um espaço cuja vivência tem sido historicamente negada ou no mínimo extremamente regulada para as mulheres, como discutido anteriormente.

Para as mulheres em situação de rua, a essa problemática é adicionado o fato de que elas necessitam colocar os seus corpos em contato com essas ruas em uma dinâmica complexa, muitas vezes em tempo integral, nas fissuras da cidade da classe dominante. Ou seja, elas vivem a mesma cidade que nós, que é ao mesmo tempo outra, pois se apropriam de e constroem espaços e vivências outras nessa mesma cidade. O Estado e as classes hegemônicas não tomam essas mulheres como invisíveis, como se costuma afirmar: elas estão sendo vistas e sendo alvo de ataques constantes. É raro, talvez até impossível, encontrar uma mulher em situação de rua que não tenha sido vítima de estupro, agressões físicas, relacionamentos abusivos,

11 Acerca dessa discussão, ver matéria do Jornal Sul21: “‘Elas são tratadas como se fossem públicas’: estudo aborda vivências de mulheres em situação de rua”. Disponível em: <https://www.sul21.com.br/ultimas-noticias/geral/2019/06/elas-sao-tratadas-como-se-foassem-publicas-estudo-aborda-vivencias-de-mulheres-em-situacao-de-rua/>. Data de acesso: 6 jun. 2019.

violência institucional e a própria violência estrutural, por exemplo, que para Santos (1999) é a mãe de todas as violências.

Esses ataques partem de todos os lados: seja de policiais, homens em situação de rua, homens que circulam por seus espaços de vivência, ou pela própria figura do Estado, que intervém sobre seus corpos por meio de violências como laqueaduras tubárias não voluntárias, determinando que essas mulheres não são capazes do exercício da maternidade (FERNANDES, 2019).

Nesse contexto, as mulheres em situação de rua seguem tendo impostas sobre seus corpos as intervenções estatais, tais como as mulheres pobres no Brasil Urbano da *Belle Époque*, onde a legislação tinha o poder de intervir sobre o seu comportamento e seu corpo – o Estado nunca perdeu esse poder.

No cerne desse contexto, essas mulheres realizam estratégias para sua proteção, desde a obtenção de companhia masculina, até o comportamento agressivo, para afastar potenciais agressores. Carolina de Jesus¹², entrevistada na pesquisa de mestrado da geógrafa Talita Fernandes (2019), afirma:

Se mora na rua, tem que ter um homem pra proteger. [...] E aí a mulher que chega e diz assim: “porque eu sei, eu me cuido e não sei que, e se chega um e faz isso comigo eu pego e derrubo!”, não existe isso. Não existe isso. Por isso que eu acho que tem que ter um homem, sim, pra defender (FERNANDES, 2019, p. 17).

Fernandes (2019) discute a quase unanimidade entre as mulheres em situação de rua, nessa pesquisa, da postura que considera indispensável a companhia masculina para a sua segurança. Contudo, paradoxalmente a essa consideração, também existe a agressão por parte desses mesmos companheiros que são buscados para proteção. Esse contexto “as levam a suportar os mais diversos abusos e ainda a naturalizá-los. E a se submeter a eles, para que não sofram abuso de vários outros homens cotidianamente. Escolhem a violência de um, para não sofrer a violação por parte de muitos” (FERNANDES, 2019, p. 85).

12 Por questões éticas, os nomes citados são fictícios.

Mas, como as vivências das pessoas que habitam o espaço da rua são múltiplas, não há como tomar a figura da mulher submissa e protegida pelo companheiro da rua como a única possível. Enquanto há mulheres que se submetem a um parceiro, se dispondo a manter relações sexuais em troca de segurança e sustento, ou mesmo vivendo romances, há aquelas que optam pela solidão e adotam um comportamento socialmente considerado como “masculino” e agressivo (FRANGELLA, 2004; FERNANDES, 2019).

Ainda na pesquisa mencionada, uma das interlocutoras demonstra essa segurança em se proteger sozinha, ao afirmar não ter um companheiro, não considerar necessário e não desejar ter um, pois confia em si mesma para obter respeito dos demais na rua. Ela diz:

Eu, qualquer coisinha, eu grito, guria! Eu grito, eu chamo qualquer pessoa. E me dou o respeito! Essa é a maior proteção que a gente tem, né? Tem que se dar o respeito! Porque eu, tem uma coisa, ó: eu durmo no meio de dois, três homens, ali na frente do banco. E eu me respeito! [...]. Durmo no meio de um monte de macho, aí, ó. Só eu de mulher, às vezes. Mas eu me dou o respeito e ninguém se abusa de mim, entendesse? Isso é uma coisa muito [...] que aí vai muito da mulher também (FERNANDES, 2019, p. 17).

A expressão “se dar o respeito”, frequentemente utilizada por Teresa nessa entrevista, denota a introjeção de uma cultura machista que põe sobre a mulher a responsabilidade pelas agressões sofridas. Teresa afirma sua postura de imposição de respeito frente aos homens com quem convive como uma proteção, e sugere que há mulheres que não possuem o mesmo comportamento e, por isso, passam por situações de agressão que ela não vive (FERNANDES, 2019).

Assim, podemos observar que na dinâmica da vida nas ruas, os corpos femininos, que historicamente têm negado o direito de viver esse espaço, enfrentam desafios constantes, que passam pela regulação dos corpos e seus comportamentos e chegam mesmo a uma negação do direito dessas mulheres de decidir sobre seu próprio corpo. O poder masculino – seja na figura do companheiro, da

polícia, dos homens em geral ou do Estado¹³ – está constantemente se impondo sobre os corpos femininos e determinando ações sobre eles.

Contudo, há resistência a esses poderes e essas mulheres traçam estratégias para **sobreviver** e **criar** suas maneiras de viver as ruas da cidade e resistir. A capacidade de agência política é aspecto presente nas experiências corporalizadas dessas mulheres. Para além do universo da falta, que é o principal aspecto observado na definição oficial de “pessoa em situação de rua”, mencionada na nota de rodapé ao início deste tópico, há multiplicidade de experiências, lutas e esperanças nas vidas dessas mulheres.

A análise da conjunção dos fatores corporeidade feminina e vivência em situação de rua demonstra o quanto as diferentes experiências concretas de vida direcionam os corpos a experiências de espaço distintas. Os modos de viver o espaço das ruas da cidade e a própria corporeidade são, para as mulheres em situação de rua, bem distintos daqueles que caracterizam as experiências de mulheres de classe média, por exemplo. Bem como as experiências que conduziram as mulheres ao contexto da rua são distintas das experiências de vida destas últimas.

Em consonância à discussão inicial desse artigo, observamos que a representação imagética do corpo feminino afeta a essas mulheres de tal maneira, que o contexto da situação de rua modifica sua relação com o próprio corpo. São comuns relatos de queixas no que diz respeito à própria aparência, seja pela dificuldade em manter uma rotina de higiene ou mesmo na impossibilidade de se encaixar no padrão estético de feminilidade socialmente construído (FERNANDES, 2019). Dessa maneira, apontamos a relevância de observar atentamente esses aspectos da experiência espacial dos sujeitos, a fim de que nossas geografias reconheçam a multiplicidade de que é composto o espaço que vivemos.

13 Para uma discussão mais detalhada, com exemplos concretos de tais situações, ver a dissertação de Mestrado *Rua, substantivo feminino: mulheres em movimento e o direito ao corpo*

Considerações finais

Com a compreensão da estreita ligação existente entre as representações, os processos de subjetivação e a evolução da técnica, afirmamos o papel exercido pelas Geografias do Corpo no caminho de um reconhecimento das multiplicidades de experiências espaciais, o que, por sua vez, abre espaço para o reconhecimento da diferença. Assim é possível construirmos um referencial teórico epistemológico que possibilite à desestabilização de imaginários coletivos que objetificam, interditam e imobilizam os corpos femininos.

O reconhecimento do espaço enquanto experiência corporalizada aliado à investigação dos códigos sociais que constituem o corpo, enfatiza o aspecto político desse corpo. Podemos deslocar o pensamento do corpo feminino enquanto objeto decorativo na paisagem, em direção ao reconhecimento de um corpo feminino político, que constrói espacialidades, multiplicidades, que é capaz de lutar, resistir e criar.

No caminho da criação de novas narrativas visuais, a fim de romper com o paradigma ocidental de representação, as Geografias Midiáticas oferecem um campo de pesquisa aberto e em pleno processo de construção. As produções audiovisuais, vistas como um processo sociocultural, disseminam concepções imagéticas homogeneizadoras através do uso simbólico de imagens e de discursos. Dessa forma, um conteúdo audiovisual tem a capacidade, também, de marginalizar espaços e grupos sociais através das representações audiovisuais, já que o signo e o ícone têm forte influência para a construção identitária.

Entretanto, levando em consideração as diversas possibilidades de interpretar o espaço e os corpos de sujeitos diversos, as produções audiovisuais, por exemplo, mostram-se como um percurso estimulante que tem permitido aos geógrafos analisar os filmes documentais e ficcionais como um meio que exerce influência sobre o modo como os indivíduos percebem e interpretam o mundo a sua volta.

No que diz respeito às condições concretas de existências dos corpos, sobretudo os corpos femininos, afirmamos a existência de uma multiplicidade de resistências aos poderes hegemônicos de uma sociedade branca e patriarcal, que visa o controle desses corpos, e observamos a criação de estratégias para sobrevivência e criação de outras maneiras de existir nesse espaço múltiplo e composto pela diferença. Enfatizamos a capacidade de agência política enquanto aspecto fundante das experiências espaciais femininas.

Ao analisar a tradição ocidental de representação dos corpos femininos, bem como as novas possibilidades de narrativas visuais aliadas às experiências espaciais concretas das corporeidades femininas, buscamos a construção de um referencial teórico que possa embasar a leitura e construção de múltiplas Geografias, que considerem a multiplicidade de experiências, as resistências, o contexto histórico, social e espacial e, portanto, a diferença, que compõem as corporeidades de que é composto o espaço geográfico.

Referências

- AUMONT, Jacques; BERGALA, Alain; MARIE, Michel; VERNET, Marc. **A Estética do Filme**. 6. ed. Tradução Marina Appenzeller [Esthétique du film (1994)]. Campinas: Papirus, 2008.
- AZEVEDO, Ana Francisca. **Geografia e Cinema**: Representações Culturais de Espaço, Lugar e Paisagem na Cinematografia Portuguesa. 2006. 741 f. Tese (Doutorado em Geografia) – Instituto de Geografia do Campus de Guimarães, Universidade do Minho, 2006.
- AZEVEDO, Ana Francisca. Geografia e Cinema. In: CORRÊA, Roberto Lobato; Zeny Rosendahl (Orgs.). **Cinema, Música e Espaço**. Rio de Janeiro: EDUERJ. 2009, p. 95-127.
- AZEVEDO, Ana Francisca. **A Experiência da Paisagem**. Porto: Figueirinhas, 2012.
- BIROLI, Flávia. O Público e o Privado. In: MIGUEL, Luis Felipe; BIROLI, Flávia. **Feminismo e Política**. São Paulo: Boitempo, 2014, p. 31-46.
- BLUWOL, Dennis Zagher. **Uma Geografia do Cinema**: Imagens do Urbano. 2008. 120f. Dissertação (Mestrado em Geografia) – Instituto de Geociências, Pontifícia Universidade Católica de São Paulo, São Paulo, 2008.

- CARLOS, Ana Fani Alessandri. A rua: espacialidade, cotidiano e poder. In: **O lugar no/do mundo**. São Paulo: FFLCH, 2007, p. 51-60. Disponível em: http://www.gesp.ffiich.usp.br/sites/gesp.ffiich.usp.br/files/O_lugar_no_do_mundo.pdf. Acesso em: 10 out. 2019.
- CORRÊA, Roberto Lobato; ROSENDAHL, Zeny. (Eds). Cinema, Música e Espaço. Uma Introdução. In: CORRÊA, Roberto Lobato; ROSENDAHL, Zeny. (Eds). In: **Cinema, Música e Espaço**. Rio de Janeiro: EDUERJ, 2009, p. 7-14.
- COSTA RADEK, Juliana Cunha. **Percursos da Cinematografia Ocidental e Representações da Violência Urbana no Cinema Brasileiro**. 2018. 496 f. Tese (Doutorado em Geografia) - Instituto de Geociências, Universidade Federal da Bahia, Salvador, BA, 2018. Disponível em: <https://repositorio.ufba.br/ri/handle/ri/29364>. Acesso: 30 julho 2019.
- COSTA, Manoela Galende. Violação dos Direitos da Mulher: Um Panorama, Histórico Cultural e Jurídico. **Seara Jurídica**, v. 1, n. 11, jan-jun 2014. Disponível em: http://revistas.unijorge.edu.br/searajuridica/artigos2014_1.html. Acesso: 30 julho 2019.
- CUPPLES, Julie; LUKINBEAL, Chris; MAINS, Susan. (Eds.). Introducing Mediated Geographies and Geographies of Media. In: CUPPLES, Julie; LUKINBEAL, Chris; MAINS, Susan. **Mediated Geographies and Geographies of Media** [electronic resource]. Dordrecht: Springer, 2015. p.p 3-9.
- DUBY, Georges; PERROT, Michele. Imagens da Mulher. Tradução Maria M. M. da Silva. Porto: Edições Afrontamento, 1992.
- FERNANDES, Talita. **Rua, substantivo feminino: mulheres em movimento e o direito ao corpo na cidade**. 2019. Dissertação de mestrado (Programa de Pós-Graduação em Geografia). Porto Alegre: Universidade Federal do Rio Grande do Sul.
- FRANGELLA, Simone M. **Corpos urbanos errantes: uma etnografia da corporalidade de moradores de rua em São Paulo**. 2004. 361 f. Tese (Doutorado em Ciências Sociais) - Departamento de Antropologia, Instituto de Filosofia e Ciências Humanas, Universidade Estadual de Campinas, Campinas, 2004. Disponível em: <http://repositorio.unicamp.br/handle/REPOSIP/279907?mode=full>. Acesso: 13 out. 2019.
- HARPER, Graeme; RAYNER, Jonathan (Eds.). Introduction. In: HARPER, Graeme; RAYNER, Jonathan (Eds.). **Cinema and Landscape**. Bristol, U.K: Intellect Books, 2010, p. 1-8.
- HARVEY, David. **Condição Pós-moderna**. Tradução Adail Ubirajara Sobral e

- Maria Estela Gonçalves. [The Condition of Postmodernity. An Enquiry into the Origins of Cultural Change (1989)]. São Paulo: Edições Loyola, 1994.
- HELLER-NICHOLAS, Alexandra. **Found Footage Horror Films: Fear and the Appearance of Reality**. Jefferson, NC: McFarland. 2014
- HEROD, Andrew. **Scale**. Taylor & Francis e-Library. United Kingdom, 2010.
- HOPKINS, Jeff. Um Mapeamento de Lugares Cinemáticos: Ícones, Ideologia e o Poder da Representação Enganosa. In: CORRÊA, Roberto Lobato; ROSENDAHL, Zeny (Orgs.). **Cinema, Música e Espaço**. Rio de Janeiro: EDUERJ, 2009, p. 59-94.
- KONSTANTARAKOS, Myrto (Ed.). Introduction. In: KONSTANTARAKOS, Myrto. **Spaces in European Cinema**. Exeter: Intellect, 2000, p. 1-7.
- LEMÕES, Tiago. **De vidas infames à máquina de guerra: etnografia de uma luta por direitos**. 2017. 298 f. Tese (Doutorado em Antropologia Social) - Instituto de Filosofia e Ciências Humanas, Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Porto Alegre, RS, 2017. Disponível em: <http://www.lume.ufrgs.br/handle/10183/172916>. Acesso em: 8 out. 2019.
- MEDINA, João Paulo S. **O brasileiro e seu corpo**. 10. ed. Campinas: Papirus, 2005.
- MOREIRA, Tiago de Almeida. Geografias Audiovisuais: Para além das Geografias de Cinema. **GeoTextos**. Revista do Programa de Pós-graduação em Geografia, Universidade Federal da Bahia, Salvador, v. 7, n. 2, dez. 2011, p. 85-97, 2011.
- NUNES, Camila Xavier. **Geografias do corpo: por uma geografia da diferença**. 2014. 245 f. Tese (Doutorado em Geografia) - Instituto de Geociências, Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Porto Alegre, RS, 2014. Disponível em: <<http://www.lume.ufrgs.br/handle/10183/94741>>. Acesso em: 1º out. 2019
- NUNES, Camila Xavier; COSTA RADEK, Juliana Cunha; REGO, Nelson. Desconstrução imagética da mulher negra na Bahia. In: Rego, N. (Org.). **Geografias e (in)visibilidades: paisagens, corpos, memórias**. Porto Alegre: ComPasso, Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Universidade do Minho, v. 1, p. 311-348, 2017.
- OLIVEIRA JUNIOR, Wenceslao Machado de. O que Seriam as Geografias de Cinema? **T x T - A Tela e o Texto**, Universidade Federal de Minas Gerais, Belo Horizonte, v. 2, p. 10-15, 2005.
- PERROT, Michele. **Minha História das Mulheres**. 2. ed. Tradução Angela S. M. Corrêa. São Paulo, Contexto, 2012.
- SANTOS, Milton. **As Formas da Pobreza e da Dívida Social**. Momento
-
- Narrativas, Geografias & Cartografias – para viver, é preciso espaço e tempo Vol.II*

Nacional. Brasília: Editora Loyola, 1999.

SOIHET, Rachel. Mulheres pobres e violência no Brasil urbano. In: PRIORE, M. L. M. **História das mulheres no Brasil**. 10. ed. São Paulo: Contexto, 2015, p. 362-400.

TIBURI, Márcia. Branca de Neve ou Corpo, Lar e Campo de Concentração: As Mulheres e a Questão Biopolítica. In: TIBURI, Márcia; VALLE, Bárbara (Eds). **Mulheres, Filosofia ou Coisas do Gênero**. Santa Cruz do Sul: EDUNISC, 2008, p. 53-73.

TIBURI, Márcia. Ofélia Morta – Do Discurso à Imagem. **Estudos Feministas**. Florianópolis, v. 18, n. 2, p. 301-318), maio-agosto 2010.

WOLF, Naomi. **O Mito da Beleza**. Como as imagens de beleza são usadas contra as mulheres. Rio de Janeiro: Rocco, 1992.

Geografias do Carnaval de Rua: Cartografias e Narrativas da Folia!

Fábio Lopes de Oliveira
Paulo Roberto Rodrigues Soares

Introdução: uma festa necessária

*Mora na pedreira,
é a lei na Terra
Vem de Aruanda pra vencer a guerra
Eis o justiceiro da Nação Nagô
Samba corre gira, gira pra Xangô.
(G.R.E.S Acadêmicos do Salgueiro – 2019)*

Para muitas pessoas o carnaval é “apenas” uma festa. Para alguns participar dessa festa se trata apenas de ir a um baile, a um desfile em um sambódromo, a cortejos em ruas, pular, brincar, se divertir e voltar para casa. Contudo, esta festa seja no dia que for, da forma que for, com os ritmos que forem, é um evento que não nasce naquele dia e nem ao menos termina. Para muitos é o Sagrado, um ritual que se torna místico, lírico, libertário, assim como o samba da Salgueiro. As ruas e avenidas viram palcos e as cidades são terreiras.

No que tange aos carnavais dos grandes centros urbanos e capitais do Brasil, o carnaval em suas diferentes manifestações, estes podem ser considerados eventos de grandes proporções, e geralmente o são. Carnaval no Brasil é coisa séria. Por mais que muitos digam que é uma festa desnecessária, um feriado que só atrasa o “início” do ano, que é um dinheiro jogado fora, dentre outras afirmações feitas a partir de um suposto “senso comum”, exposto por pessoas que não tem conhecimento do que significa realmente essa celebração.

Neste ensaio procuramos expressar um pouco de como o Carnaval é importante para diferentes atores sociais nos centros urbanos, com principal enfoque no carnaval de rua da cidade de Porto Alegre (RS). Entender-se-á como ator, no sentido geopolítico do termo, toda entidade que elabora representações territoriais e práticas espaciais, que expressa essas representações (ou se for o caso, suas reivindicações) e age sobre o espaço, estruturando redes e territórios (ROSIÈRE, 2007, p. 283).

O carnaval é palco dos atores negros, de atores pobres, de negritude, de pertencimento e de contestação cultural. O ator age sobre o território em interação permanente com outros atores. A interação significa tanto a coordenação quanto à confrontação (ROSIÈRE, 2007, p. 283). Carnaval é brincar, mas também é cartografar, é pesquisar, é relacionar-se, social, política, econômica e sentimentalmente. Exige a coordenação dos foliões, dirigentes, blocos e escolas, confronta o estado, a crença, questiona a cidade, se expressa com força na música, dança e artes em geral... E isso é coisa muito séria! O carnaval pode ser visto como uma narrativa poética, como um ato de resistência, como uma manifestação cultural, popular ou elitizada, como as máscaras que simbolizam as artes cênicas: uma sorrindo e outra chorando. Como diz no samba enredo da Estação Primeira de Mangueira (2018):

*Chegou a hora de mudar
Erguer a bandeira do samba
Vem à luz à consciência
Que ilumina a resistência dessa gente bamba
Pergunte aos seus ancestrais
Dos antigos carnavais, nossa raça costumeira
Outrora marginalizado já usei cetim barato
Pra desfilar na Mangueira.
(E.P. de Mangueira-2018)*

Isso porque o carnaval é antes de tudo emoção! Sentimentos de pertencimento, de paixão, amor, alegria, tristeza, são apenas alguns dos muitos que podemos encontrar e vivenciar nesses festejos. Carnaval não nasce em fevereiro e nunca termina na quarta-feira de cinzas. O carnaval é um estilo de vida vivido durante praticamente trezentos e sessenta e cinco dias do ano.

Dado que o carnaval é sentimento, vamos caminhando rumo a suas diferentes manifestações e realizações no espaço urbano metropolitano. Assim, o carnaval de rua é uma manifestação, não só em Porto Alegre, mas em todo o Brasil, que cria e vive diferentes espaços urbanos e sociais, modifica as possibilidades de cartografar os territórios, lugares, paisagens e demais espaços geográficos. Com diferentes classes sociais, organizações e narrativas, pode-se dizer que o espaço do carnaval é muito plural. Ou nas palavras de Ruy Moreira (2007, p. 85), por conta da seletividade, o espaço nasce diverso. O espaço do carnaval é a própria diversidade. É uma festa que se manifesta indiferente de classes sociais, raças e, muitas vezes, rompe até mesmo, barreiras morais e religiosas. Sua diversidade é manifestada nas roupas, nos estilos, nos lugares de origem dos foliões, nas temáticas dos blocos, nas músicas, nas relações entre os participantes, organizadores e trabalhadores dentre outras infinitas possibilidades.

Todavia, esta seletividade, que pode ser entendida como as diferentes formas de organização espacial, pode fazer com que haja disputas em torno do tema, principalmente no que tange a cidade e ao espaço urbano. Esta seletividade torna o carnaval, no espaço geográfico, palco de conflitos, domínios, territorialidades e sentimentos, que fazem deste, um rico território de grande diversidade.

Para iniciar esta história, que é uma manifestação geográfica, é necessário sempre lembrar que o carnaval na cidade de Porto Alegre nasce basicamente junto com a própria cidade. Quando os açorianos se instalam por estas bandas, a futura capital do Rio Grande do Sul passou a contar com a tradição dos festejos no mês de fevereiro baseados em tradições europeias vinculadas ao catolicismo. A principal prática era a do Entrudo, brincadeira na qual os foliões atiram entre si os limões de cheiro, água de seringas e até farinha (PMPA, 1992, p. 16).

Não muito depois chegam os primeiros escravizados que iniciam o que, gostamos de pensar, a verdadeira fundação da cidade. Isso porque quem construiu cada casa, prédio, repartição pública,

ruas e igrejas foram os africanos em regime de escravidão. Dado este apontamento, com o passar dos anos o Carnaval passa a ser incorporado pelos negros nos arrabaldes da cidade e em festejos marcados por forte percussão, cantoria e alegria, diante de toda a opressão sofrida mesmo após a abolição.

Com o passar dos anos, o Carnaval passa a ganhar uma cara muito mais negra, principalmente no que tange o carnaval de rua, pois esse era um dos únicos espaços em que se podia, com muitas ressalvas, celebrar-se algo. Os escravizados e pobres passam a exercer forte influência na consolidação desta festa como uma festa acessível a qualquer um e livre de amarras sociais, como eram os carnavais de sociedades com bailes fechados para elites.

Aç sociedades carnavalescas Esmeralda e Venezianos foram criadas no ano de 1873, sob inspiração do carnaval da Corte carioca e de cidades europeias e sob a expectativa de criar uma alternativa mais “civilizada” ao velho jogo do entrudo. Desde então passaram a marcar a presença com uma festa de bailes de gala e préstitos fantasiados conduzindo carros alegóricos pelas ruas da cidade, reunindo um conjunto selecionado de famílias (LAZZARI, 2001, p. 31).

No entanto, o negro neste país, naquela época, não era livre. Até hoje questionamos se somos. A repressão policial, leis proibitivas, regras restritivas, normas “civilizatórias” sempre acompanharam a presença negra no Brasil, no Rio Grande do Sul e na cidade de Porto Alegre. A perseguição a músicos, sambistas, carnavalescos, blocos e escolas de samba faz parte da luta diária que os amantes da festa precisam travar para manter vivas suas tradições e amores por sua cultura.

Enquanto isso as camadas populares por força de repetidas repressões policiais contra o entrudo – adotam formas mais disciplinadas de brincar nas ruas, paganizando a estrutura das procissões e criando os cordões que segundo Tinhorão (1974; 107), foram ‘os primeiros núcleos de criadores da autentica musica de carnavá’ (PMPA, 1992, p. 14).

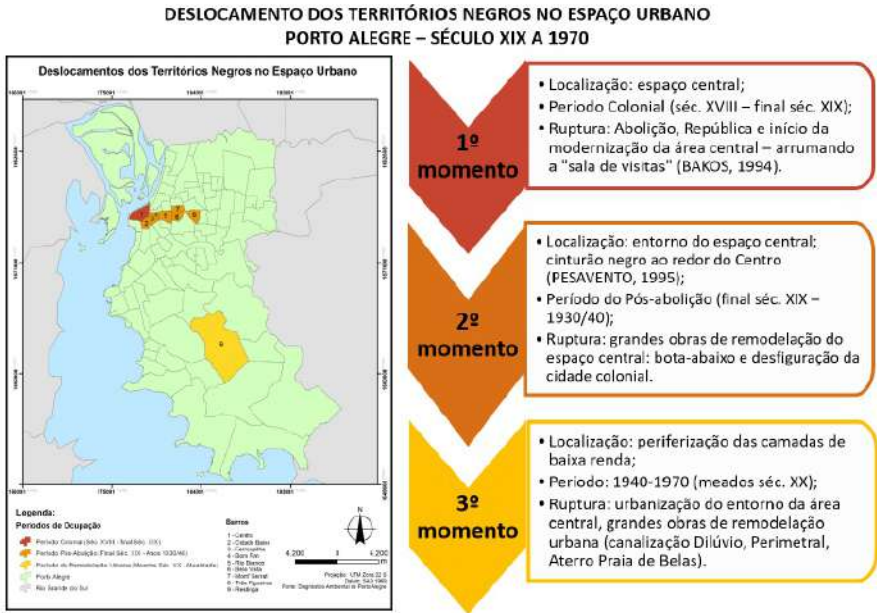
Com a perseguição à própria população negra, marginalizada em locais de difícil acesso, longe das regiões centrais, negros e pobres são expurgados para mais longe. O crescimento urbano na capital

acompanha a lógica de higienização social na qual pobres não são bem vindos e vistos. Seja por pressão do estado ou imobiliária, estes cada vez mais afastados de qualquer região onde serviços e equipamentos urbanos de maior qualidade estejam presentes. Para ter uma ideia disso: a estigmatização urbana esteve presente na cidade e designou certos lugares, personagens e práticas sociais conhecidos como *espaços malditos*, excluídos econômica e socialmente, sendo esses territórios comumente associados à população pobre e negra (SOMMER, 2011, p. 96).

Alguns casos são emblemáticos na maneira como a cidade foi estruturada e como ela excluiu a participação da população negra da geografia urbana e até mesmo das cartografias da atual metrópole. Casos como a Colônia Africana, Ilhota, Mon't Serrat são alguns dos espaços urbanos que eram habitados por negros e que hoje são motores importantes do capital imobiliário especulativo. São espaços nos quais pouco resta da lembrança de seus antigos moradores. Estes foram, e ainda o são, vítimas constantes dos processos de exclusão social, que afetaram a população em todos os níveis sociais, inclusive no nível cultural, desde o início do século passado e que ocorrem até hoje.

O pensamento da época pregava a condenação dos hábitos e costumes ligados pela memória à sociedade tradicional, a negação de todo e qualquer elemento de cultura popular que pudesse macular a imagem civilizada da sociedade dominante; uma política rigorosa de expulsão dos grupos populares da área central da cidade, que será praticamente isolada para o desfrute exclusivo das camadas aburguesadas (SOMMER, 2011, p. 97).

Assim se forma Porto Alegre. Assim o carnaval nasce, vive e se transforma. Uma cidade que nasce somada ao preconceito, afogada a valores moralizantes questionáveis, conchavada com a busca de uma higiene social que exclui. Logo, muitas questões no presente se explicam. No mapa a seguir, Daniele Vieira (2017, p.162) demonstra como a cartografia negra se distribuía pela cidade em meados do século XIX até a década de setenta.



Fonte: Vieira (2017, p. 162).

Assim o mapa dialoga tanto com a presença negra como com o próprio carnaval, pois este já fazia parte do cotidiano anual da cidade. Já na primeira metade do século XX,

Diversos eram os trajetos realizados pelos blocos dentro da cidade. A maior parte dos blocos incluía nos seus trajetos ruas do Bairro Cidade Baixa (principalmente a atual Rua João Alfredo, antiga Rua da Margem e a Av. Venâncio Aires), a Av. Osvaldo Aranha (no Bairro Bom Fim) e a Rua da Praia (atual Rua dos Andradas), no Centro. Alguns deles passavam também pela Av. Independência e pela Rua Esperança (atual Rua Miguel Tostes), uma das principais ruas da Colônia Africana à época (VIEIRA, 2017, p. 118).

O carnaval acompanha a cartografia da cidade, em uma perspectiva onde negros e negras marginalizados deram continuidade a sua cultura mesmo com tantas perseguições, despejos e conflitos, como veremos a seguir. Uma complicada relação de desigualdade e racismo forja a capital do Rio Grande do Sul e seu futuro.

A relação da cidade com seu povo

Este raciocínio nos leva a visualizar um dos grandes exemplos de exclusão social da população negra e de seu carnaval no centro da cidade. A implantação do Complexo Cultural do Porto Seco, neste caso, merece muita atenção. Localizado a aproximadamente 17 quilômetros do centro da cidade, o Complexo Cultural do Porto Seco é um “complexo problema”. Sem a infraestrutura necessária para a realização de desfiles, sem plano de prevenção de incêndio permanente, sem estrutura fixa de arquibancadas e ainda com acesso viário e transporte público limitados pela longa distância, esse espaço, localizado no Bairro Rubem Berta em Porto Alegre, é fermento para grandes disputas e divergências.

Ao longo de sua história, o carnaval de Porto Alegre ocupou muitos espaços diferentes. Este texto aborda especificamente os bairros Cidade Baixa, Centro, Menino Deus, Santana e Bom Fim, como espaços diversos e plurais. Bairros antigos da cidade, com importante significado na sua estruturação socioespacial e urbana e que carregam consigo uma forte história de segregação e lutas. Um exemplo disso são:

Os locais dos desfiles na cidade são historicamente itinerantes e nunca tiveram uma estrutura fixa. Inicialmente os desfiles eram realizados na Avenida Borges de Medeiros, posteriormente foram para a Avenida João Pessoa, passando para a Avenida Loureiro da Silva, a Perimetral, e após para a Avenida Augusto de Carvalho. Apesar das constantes mudanças dos lugares de realização dos desfiles, todas estas avenidas citadas estão localizadas na área central de Porto Alegre (BITENCOURT, 2016, P. 13).

No ano de 2018, pela primeira vez, não houve carnaval competitivo, desde o surgimento dessa modalidade na cidade de Porto Alegre. A total irresponsabilidade, falta de diálogo entre os poderes executivo municipal e judiciário, somada às gestões desarticuladas da Liga Independente das Escolas de Samba de Porto Alegre (LIESPA), fez com que o que deveria ser um espaço de fomento à cultura e à capacitação de profissionais de diferentes áreas das artes, música e produção, fosse apenas um pesadelo, que parece

não terminar nunca para a comunidade carnavalesca.

Aqui cabe entender um pouco melhor a importância de se falar sobre o “Porto Seco”, mesmo esta narrativa se tratando do carnaval de ruas e blocos. Um dos fatores notórios para entender esse processo é o discurso demagógico populista, uma espécie de “economia moral”, de prefeitos e vereadores, quando estes “opinam” que o dinheiro do carnaval deveria ser usado para saúde, educação e outras áreas sociais consideradas prioritárias... O que acontece é que escolas de samba, assim como blocos, são ou podem ser verdadeiras Escolas.

É possível, em escolas de samba e blocos consagrados pela população negra da cidade, vivenciar oficinas de música como percussão e harmonia, dança, artes visuais e plásticas, soldas e construção, dentre outras. Nesses espaços vemos jovens comprometidos com a educação formal, pois se não tiverem notas boas na escola, não podem sair nos desfiles. Também é visível o encantamento das pessoas com as multiformes maneiras de coexistir em comunidade, de viver seus bairros e a rua, de viver a alegria dentro do espaço urbano. O investimento em escolas de samba e espaços vinculados ao carnaval deveria ser uma prioridade preventiva e restaurativa de comunidades carentes e de serviços públicos, vinculados ao acompanhamento contínuo do poder público com setores responsáveis por fiscalizar o uso de verbas, assim como ferramentas capacitadoras de gestão para as escolas e blocos.

Esta visão é tão inversamente aplicada quanto óbvia! Mas qual é o elemento que não “permite” a valorização do carnaval? Seria o desconhecimento? O gosto musical dos gestores? Em Porto Alegre, temos um paradoxo racial que deve ser fortemente levado em consideração. Muitas vezes ouve-se de diferentes pessoas que o carnaval da cidade “não presta”, “é feio”, é coisa de “maloqueiro” (geralmente comentários pejorativos sobre o carnaval também são carregados de racismo), de “pobre”, de “desocupados”. Também é comum o discurso de que o carnaval da capital “não existe”. Que em fevereiro vai “todo mundo” vai pra praia e a cidade fica vazia.

[...] pouco se fala do carnaval em Porto Alegre. Se perguntarmos o porquê, uma das respostas seria a forte herança europeizante do Rio Grande do Sul. Poderíamos avançar um pouco e descobrir, no silêncio sobre o carnaval, o silêncio, na verdade, sobre determinado grupo social nele preponderante: os negros. Calar-se é, portanto, negar a existência de uma forte herança cultural negra em Porto Alegre (PMPA, 1992, p. 7).

Esses discursos, nesta cidade, são muitas vezes (quem sabe até na maioria) verborragias de cidadãos e moradores das classes médias centrais ou de regiões da cidade onde, quando os ricos não trabalham geram a sensação de que não tem mais ninguém ao redor de suas bolhas. Desconsiderar uma festa porque um importante contingente populacional está no litoral, é um erro básico, para não dizer maldoso. As populações periféricas da cidade, que não tem condições de tirar férias, ou aqueles que simplesmente escolhem viver o carnaval na cidade, não podem ser desconsiderados.

Se analisarmos um pouco mais de perto, vemos que as pessoas que bradam contra sambódromos e passarelas do samba, frequentemente são as mesmas que, uma vez em seus territórios de veraneio, atuam conforme tudo aquilo que condenam. De forma egoísta e arrogante, cidadãos supostamente bem educados terminam por ignorar completamente os moradores fixos das cidades litorâneas, poluindo as cidades, escutando som alto de madrugada, etc.

A classe média porto-alegrense (seja ela qual for) precisa entender que carnaval é festa, mas está longe de ser uma bagunça. Ainda mais quando se trata da relação dos diferentes atores sociais que promovem, trabalham, ensaiam, montam, pensam e tem no carnaval uma expressão autêntica do seu próprio ser. As interações de atores com a cidade através do carnaval é um fenômeno muito importante para que a população consiga também sentir-se pertencente ao espaço urbano, se identificando com este, movimentando-se e ocupando ele.

Ensaio no ensaio

Carnaval é movimento. É a busca da alegria onde, os meios para alcançá-la são, além de alegres, muitas vezes duros, trabalhosos, exercícios de convivência, de escuta, de fala, de aprendizagem. Por isso o ensaio nas entidades carnavalescas é sempre importante. A sensação de que fevereiro é o único mês em que algo acontece esconde um desconhecimento sobre a temporalidade e a espacialidade e do samba, de como vivem populações periféricas ou como se articulam movimentos culturais no espaço urbano.

Escolas de samba, blocos e outras entidades carnavalescas se ocupam durante o ano todo em manter vivas suas tradições, ideais, sonhos e poesias. Para tanto, se faz necessário que as diferentes “comunidades carnavalescas” estejam juntas, confraternizem, dialoguem, visitem-se, ocupem os mesmos espaços, o que pode ser chamado de especialidade do samba. Aqui destaco os espaços de ensaios, festas e ocupações como motor propulsor de interações urbanas muito significativas para os cidadãos que as vivem. Por mais que este ensaio me atravessasse particularmente, um olhar de convivência e vivências nestes espaços também são atravessadas de outras visões, sentimentos e expectativas dos companheiros e companheiras de folia.

Em sua obra “A Natureza do Espaço” (1996), Milton Santos trata do “tempo (os eventos) e o espaço”, ou seja, da relação dos eventos com o (seu) espaço social, o espaço geográfico. Desta análise dos eventos e de sua importância para a produção do espaço retiramos algumas lições para entender o alcance e o significado da temporalidade e da espacialidade do Carnaval.

Segundo Santos (1996, p. 61): “um evento é o resultado de um feixe de vetores, conduzido por um processo, levando uma nova função ao meio preexistente. Mas o evento só é identificável quando ele é percebido, isto é, quando se perfaz e se completa”. Também salienta que um evento não pode ser realizado sem sua materialidade, sem as formas espaciais que lhe dão suporte e que muitas vezes são impactadas e modificadas pelo próprio evento. Nas palavras de Santos

a cada evento, a forma se recria. Assim, a forma-conteúdo não pode ser considerada, apenas, como forma, nem, apenas, como conteúdo. Ela significa que o evento, para se realizar, encaixa-se na forma disponível mais adequada a que se realizem as funções de que é portador. Por outro lado, desde o momento em que o evento se dá, a forma, o objeto que o acolhe ganha uma outra significação, provinda desse encontro. Em termos de significação e de realidade, um não pode ser entendido sem o outro, e, de fato, um não existe sem o outro. Não há como vê-los separadamente (1996:66).

Para Santos “os eventos mudam as coisas, transformam os objetos, dando-lhes, ali mesmo onde estão, novas características” (1996, p. 95). Assim, categoriza os eventos em termos de escala temporal (duração) e espacial (alcance). Com relação à escala temporal considera que o evento tem “uma duração natural” (o tempo do evento em si, quando ele está se desenrolando) e uma “duração organizacional” (a duração das suas regulações, das suas consequências). Neste sentido, os eventos podem ser prolongados, durando “além de seu ímpeto próprio, mediante um princípio de ordem”.

A materialidade é imprescindível para o evento: o Carnaval necessita da sua passarela, espaços para ensaios, “barracões”, estruturas temporárias e infraestruturas “auxiliares” (barracas de bebidas e lanches, banheiros). Caso ela não exista, deve ser produzida. Também existe a necessidade da cidade possuir um ambiente previamente construído ou escolhido, que seja adequado ao porte do evento.

O Carnaval, como evento popular e cultural, é um evento com três tempos: o antes, o durante e o depois. À sua duração “natural”, hoje em dia não mais restrita ao carnaval de calendário, estendendo-se, podemos dizer, por quase todo o verão, temos também que adicionar sua duração organizacional, o antes, ou seja, a preparação, a construção dos enredos, os ensaios, a confecção das fantasias, dos adereços, além das negociações sobre o local de realização, os horários e datas dos desfiles, as mudanças legais. Logo, temos o depois o legado imaterial e material que fica para as comunidades e para a cidade (este último, pouco ou quase nada reconhecido, como salientamos).

Por fim, Milton Santos refere-se que a escala espacial se aplica aos eventos segundo duas acepções: “a primeira é a escala da ‘origem’ das variáveis envolvidas na produção do evento; a segunda é a escala do seu impacto, de sua realização” (p. 99).

Ao Carnaval também é possível aplicarmos estas duas escalas. A escala de origem é aquela das comunidades, onde se situam os blocos e escolas que compõem o carnaval, bem como a rede de parcerias (fornecedores, patrocinadores). Já a “escala de impacto” é a escala da cidade, a qual inclui seus poderes constituídos. É importante para compreender o evento, entender as inter-relações entre as duas escalas, pois o que é pensado no “espaço vivido” da escala de origem, não se realiza sem as respostas no “espaço percebido” da escala de impacto (a cidade).

A vivência nos blocos

Para esta busca cartográfica do carnaval da capital, em uma perspectiva que descolonize o pensamento, traçaremos paralelos entre vivências em cinco diferentes blocos/escolas. Assim, alinharemos a estas vivências, questões geográficas ligadas aos diferentes atores, agentes e espaços públicos, em um olhar geográfico, mas que traz forte influência do espaço urbano vivido.

Por cartografia, entendemos como Suely Rolnik (2006, p. 23), “um desenho que acompanha e se faz ao mesmo tempo que os movimentos de transformação da paisagem”. Para a autora, a cartografia “acompanha e se faz ao mesmo tempo que o desmanchamento de certos mundos e a formação de outros mundos que se criam para expressar afetos contemporâneos em relação aos quais os universos vigentes tornaram-se obsoletos”. Consideramos o Carnaval e seus afetos, representados pelas comunidades e seus blocos e escolas de samba, um desses “outros mundos”.

Ziriguidum Batucada Social (Ziri), Turucutá Batucada Coletiva Independente (Turu), Sociedade Recreativa e Beneficente Estado Maior da Restinga (S.R.B.E.M.R), Sociedade Beneficente Recreativa Imperadores do Samba (S.B.R.I.S), Bloco da Lage (Lage) e Blocos

Independentes. Todas as atividades ligadas ao carnaval, nessa interpretação da realidade são atravessadas por experiências do autor¹, mas que carregam um pouco de muitas outras experiências vividas junto com amigos e amigas, mestres e sambistas que encontro nos caminhos da rua.

Ziriguidum

Primeiro bloco que participei, o qual me abriu as portas para ver um novo horizonte cultural na cidade no ano de 2016. A Ziri (apelido carinhoso) ensaiava no Largo Zumbi dos Palmares, na região central, um Lugar (sim, Lugar) muito importante para o movimento negro, mas que sofre com os desmandos de associações de moradores e do poder público com o cerceamento de atividades através de Termos de Ajuste de Conduta (TACs) que proíbem manifestações artísticas em diferentes épocas do ano, sendo utilizado como estacionamento quase que todos os dias, além de espaço para feira de pequenos agricultores, semanalmente. Este “estacionamento” recebe a Semana da Consciência Negra e no máximo um ou dois eventos da cidade, sendo por vezes utilizado como espaço para dispersão de blocos de carnaval.

Os ensaios iam até as vinte e duas horas, pois vinte e duas horas e cinco minutos já havia uma viatura da polícia militar ou da guarda municipal perguntando sobre o responsável pelo som. Estas foram as primeiras vezes que me deparei com o direito de utilizar o espaço público cerceado por entes do poder público. Aqui cabe um adendo: o povo preto, ou pelo menos uma significativa parte, não necessariamente vangloria as ações policiais.

É sempre bom lembrar que isso não se dá em função de ser ou não um criminoso em potencial e sim como resultado de políticas de repressão extremamente racistas empregadas pela polícia, onde o principal alvo sempre é o negro e a negra. Infelizmente falar de segurança pública se faz necessário, pois, parafraseando Caetano

1 A partir deste trecho as vivências relatadas fazem parte da experiência do autor Fábio Lopes de Oliveira nos blocos e entidades carnavalescas referidos.

“desde que o samba é samba é assim”².

Ocupando o Largo Zumbi dos Palmares percebi que além da música e da batucada, o carnaval possui um aspecto de resistência que eu ainda não havia sentido. Estar na rua fazendo música, levando alegria, fazendo oficinas e confraternizando, mesmo que fora do período do carnaval incomoda pessoas que não entendem isso como o direito que todos temos de ocupar os espaços e acessar os elementos culturais dos quais dispomos. No decorrer do percurso pude ver que esta relação era muito mais complexa, pois em 2015 muitos blocos saíram com um “patrocínio” da Prefeitura, intermediado por produtoras, Lei de Incentivo à Cultura e mecanismos não muito nítidos nos editais³.

Este foi o primeiro bloco que participei. Durante dois anos foi onde pude aprender percussão e entender um pouco mais como um bloco se organiza. A estrutura do bloco é composta por um “grupo show” e o bloco completo. O grupo show surgiu após a necessidade de se ter um grupo menor para eventos pagos ou que possibilitem a manutenção financeira e cachês para os músicos, por menores que sejam, quando existem cachês. A Ziri surge, em parte, da Turucutá, há aproximadamente seis anos. O bloco possui características musicais que levam muito em consideração a formação de bateria de escolas de samba, com músicas que vão de sambas enredo, funk, axé, sertanejo e sambas clássicos. O Bloco também possui oficinas pagas a preços mais acessíveis para formação de ritmistas.

Inicialmente os ensaios desse bloco eram realizados no Largo Zumbi dos Palmares, no bairro Cidade Baixa. Contudo, a presença constante da Polícia Militar (PM), as reclamações, constrangimentos (com câmeras e celulares filmando os ensaios e os rostos dos componentes) e até ameaças de vizinhos fizeram que os blocos

2 Sim, isso é empírico, mas se por ventura, o leitor ou a leitora tiverem alguma dúvida, existem fartos dados sobre quem é a maioria da população carcerária do país, quem mais morre, quem recebe menos, quem tem os piores empregos.

3 Ver: Correio do Povo: <https://www.correiodopovo.com.br/artesagenda/carnaval/blocos-movimentamos-foli%C3%B5es-no-carnaval-de-rua-da-cidade-baixa-1.324011>.

migrasse para outro espaço. O viaduto do Brooklin foi considerado uma “salvação”, pois possibilitava atividades em local público, iluminado, com bares nas imediações, próximo a pontos de ônibus e com fluxo de pessoas. O viaduto também abrigava rodas de samba, batalhas de rimas, eventos de rap e atividades sociais.

No ano de 2017 um interessante episódio ocorreu quando a Prefeitura Municipal havia liberado o uso do espaço denominado “Brooklin” (Viaduto Dona Leopoldina), para a saída do bloco. Dois dias antes da data programada e já autorizada pelo Escritório de Eventos do executivo municipal, a pedido dos moradores da redondeza, o Ministério Público vetou o evento. Isso gerou grandes contratemplos, tendo em vista que alguns dos patrocinadores que garantiriam a venda de bebidas, segurança, banheiros químicos, ambulância e limpeza do espaço, localizavam-se exatamente neste espaço.

A disputa territorial no Brooklin acontece há aproximadamente dois anos, quando grupos de diferentes movimentos culturais como Slam, batalhas de rima, rodas de samba, blocos de carnaval, skatistas, dentre outros, passaram a reivindicar o uso de um espaço que, além de ocioso, só era utilizado como estacionamento. O caso ganhou considerável espaço na imprensa local, tendo em vista que os moradores acusam os movimentos de desrespeitá-los com barulho excessivo, sujeira, etc. Alguns bares do local fecharam por falta de público e outros foram fechados pela Secretaria Municipal de Indústria e Comércio (SMIC).

A investigação está nas mãos da Promotoria de Justiça do Meio Ambiente e foi aberta a partir de um abaixo-assinado, somando cerca de 80 assinaturas de residentes nas redondezas. As reclamações, segundo a promotora Ana Marchesan, têm origem em, pelo menos, dois grupos distintos de moradores, localizados tanto na avenida João Pessoa quanto na Sarmiento Leite. O principal problema, segundo as queixas recebidas pelo MP-RS, é mesmo o barulho, que se propagaria mais facilmente na medida em que as atividades acontecem na rua, sem nenhum tipo de isolamento acústico. "Há vários focos potenciais de ruído, como os blocos (carnavalescos), os bares e os eventos de pré-Carnaval", enumera (Jornal do Comércio, disponível em: https://www.jornaldocomercio.com/_conteudo/2018/04/ger

al/624340-viaduto-do-brooklyn-um-lugar-dividido-entre-a-arte-e-o-ruído.html).

Muitas vezes, em ensaios de blocos e rodas de samba em que estive presente, a polícia militar (PM) foi acionada por moradores que se sentiram atingidos pelo excesso de pessoas e música alta. O que ocorre também é que alguns moradores relatam ser este espaço um local de estacionamento de seus veículos. Contudo, a parte do largo onde os carros ficam, no mapa viário de Porto Alegre, é uma área onde é proibido estacionar, além de que é uma continuação da Rua Sarmiento Leite. Muitas vezes as placas de proibido estacionar colocadas pela Empresa Pública de Transporte e Circulação (EPTC) são retiradas do local.

Além desses conflitos, o espaço ainda conta com uma significativa quantidade de moradores em situação de rua que habitam a parte interna do viaduto. Existe também um ponto de vendas de drogas, um beco onde não raramente alunos da Universidade Federal do Rio Grande do Sul (UFRGS), trabalhadores, moradores e outros transeuntes são assaltados⁴. Possivelmente, quanto mais pessoas ocupando o Brooklin, maior a sensação de segurança e menor o número de assaltos. Mas parece que os moradores estão mais preocupados em garantir as vagas para seus carros do que efetivamente ter segurança e cultura ao redor de suas casas, comércios e apartamentos. Os eventos no Brooklin atraíam centenas de pessoas, movimentam a economia dos bares e ambulantes, auxiliava os blocos que não tem como pagar estúdio para ensaios em dia de chuva a terem um espaço seco e iluminado para ensaiar, proporcionam um espaço para muitas manifestações culturais como shows e ainda servem para que ONGs de assistência alimentar para moradores em situação de rua possam distribuir refeições.

O exemplo que vem junto com a minha vivência na Ziri é muito importante para entender os diferentes atores que disputam os

4 Ver: <https://gauchazh.clicrbs.com.br/seguranca/noticia/2017/11/apos-estudante-ser-esfaqueado-guarda-municipal-reforca-operacoes-no-entorno-da-ufrgs-cj9sds6zs00az01qgt3jg2vdu.html>

territórios nos bairros Cidade Baixa e Centro. A complexidade e diversidade de atores e agentes vinculados na disputa pelo uso do espaço mostra como um espaço de poucos metros quadrados pode implodir os contrastes de intenções de uso do espaço público, onde para o conforto de oitenta moradores, milhares de pessoas não poderão ou serão restringidos do uso deste território.

Hoje tanto os ensaios do Bloco (maioria) quanto às oficinas, ocorrem em estúdio fechado, o que encarece consideravelmente as atividades, tornando mais difícil ainda manter o bloco. Além disso, no ano de 2017, 2018 e 2019 muitas saídas de blocos foram alocadas para a Avenida Aureliano de Figueiredo Pinto, antigo local onde eram realizados os desfiles do carnaval competitivo e que também foi motivo de disputas homéricas para que não tivesse ali consolidado um complexo cultural em forma de pista de eventos (é um *looping*). Atualmente o viaduto citado abriga novamente carros e poucas atividades de ONGs restritas aos moradores em situação de rua. A arte foi extirpada do convívio social em um espaço público que hoje não lembra em nada a alegria do povo na rua.

Turucutá

Este bloco foi o primeiro que eu conheci em Porto Alegre. No ano de 2015, na rua João Alfredo, no bairro Cidade Baixa, o seu arrastão me encantou. Por meio de uma amiga que participa fui convidado para ir ao evento. Foi um dos mais bonitos, pacíficos e bem organizados arrastões que presenciei. O bloco arrancou do início da avenida próximo a Avenida Érico Veríssimo e foi até o Largo Zumbi dos Palmares para a dispersão (única utilidade do Largo garantida aos blocos). A partir daí comecei a acompanhar a Turu pela internet, sempre interessado nas oficinas que este coletivo ministra.

Em 2016 consegui minha vaga para participar das oficinas. Estas ocorrem em sua maioria na quadra da Escola de Samba Imperadores do Samba. Isso, por si, já é um motivo de importante criação de vínculos com uma maioria de pessoas moradores da região central da cidade, com um perfil de classe média e branca que

muitas vezes nunca tiveram contato com uma escola de samba. Ocupar esta rua é um sinal de resistência cultural, principalmente no presente momento, mas naquele ano, esse arrastão foi emblemático para mim. Foi quando conheci a “Turu” (apelido carinhoso dado ao bloco que já tem mais de dez anos). Este coletivo é composto por três segmentos ou eixos básicos.

A oficina de percussão, o grupo show e o arrastão (cortejo) que ocupa as ruas da cidade uma vez por ano. Ouso dizer que a Turucutá é um dos principais vetores de crescimento do carnaval de rua das regiões centrais de Porto Alegre. Este coletivo é um forte espaço de aprendizagem e trocas, favorece relações com as escolas de samba da cidade e fortalece laços com as entidades carnavalescas como poucos. Este espaço de aprendizagem colabora todos os anos desde 2009 para que pessoas que pessoas interessadas no samba e no carnaval possam desenvolver atividades ligadas a musicalização ligada a baterias de escola de samba. Com métodos objetivos de ensino e aprendizagem a oficina forma todos os anos uma grande bateria de “oficineiros”, muitos deles continuam tocando, tanto na Turucutá, quanto em outros blocos que já existem ou vem surgindo. O espaço social da oficina também é um espaço geográfico, tendo em vista que as oficinas que acontecem todos os sábados durante aproximadamente nove meses do ano, ocupam importantes espaços da cidade e quadras de escolas de samba, principalmente a Imperadores.

Também em relação às oficinas, estas são ministradas por professores que na sua maioria tem sua formação nas próprias escolas de samba ou no bloco. Estes desenvolvem metodologias de ensino que vão da musicalização corporal ao uso preciso dos instrumentos de percussão. O que, a meu ver, merece grande destaque neste ambiente é a integração social que as oficinas oferecem.

Estes ensaios em espaço público são um forte componente de interação do bloco com a cidade, servindo de componente cultural e gerando certo apreço pelas pessoas que observam. São momentos de utilização do espaço público nos quais existe uma verdadeira

confraternização na rua, em espaços mais ou menos utilizados pela população, como é o caso do Largo dos Açorianos, Praça do Aeromóvel, oficialmente chamada de Praça Júlio Mesquita e Redenção (Auditório Araújo Viana). Nesse caso, ocupar esse espaço serve como uma reafirmação de cultura negra no Parque, tendo em vista que atualmente nem seu nome oficial remete mais aos antigos moradores ex-escravizados que habitavam as imediações do que hoje de chama Bairro Farroupilha. No ano de 2018 a Turucutá ocupou esse espaço em momentos emblemáticos como a Parada Livre e os protestos denominados #EleNão. Isso demonstra uma posição política do Bloco que não se coloca como um coletivo neutro diante das demandas sociais e pautas políticas. Por ter uma bateria grande o Bloco sofre também com intervenções policiais e agentes públicos com frequência. No ano de 2019 a Turucutá foi multada pela Prefeitura Municipal por obstrução do espaço público⁵.

No entanto, o Bloco atendeu todas as especificações da Prefeitura, mas esta não atendeu aos pedidos do Bloco. Ocupando uma via fechada aos fins de semana pela própria Prefeitura (Av. Edvaldo Pereira Paiva), em um dia de chuva, o bloco não recebeu autorização para sair no dia de seu aniversário em função das comemorações do *Saint Patrik's Day*, o “padroeiro da Irlanda”! Aqui cabe ressaltar que estas atividades se concentravam a mais de quatro quilômetros do local de saída, no Bairro Moinhos de Vento e que não é uma festa que se possa chamar de tradicional na cidade do ponto de vista histórico. A justificativa do poder público em reunião com os representantes da Turucutá foi à falta de efetivo da Brigada Militar para cobrir os dois eventos.

O poder público agiu de forma contestável, tendo em vista que há mais de dez anos a Turu faz sua saída nesta data, na maior parte dos anos de forma totalmente independente, sem incentivo financeiro do executivo municipal, solicitando “apenas” o direito de utilizar o espaço público. Este episódio fomenta a ideia de que existe sim uma exclusão da cultura negra, mesmo nas regiões centrais da

5 Ver: <https://www.sul21.com.br/cidades/2019/07/prefeitura-multa-bloco-carnavalesco-em-ate-r-12-mil-por-evento-nao-autorizado/>.

cidade, em detrimento a atividades consideradas mais lucrativas e de classes abastadas.

Restinga

Voltando a interação de ocupação dos espaços pela Turucutá, no ano de 2018 fomos convidados a tocar na Escola de Samba Estado Maior da Restinga, localizada no bairro Restinga, em Porto Alegre. Essa atividade gerou um “intercâmbio” cultural que marcou a caminhada na música de muitos membros do bloco. Muitos estavam lá pela primeira vez e - como esta escola é uma das “grandes” de Porto Alegre - tocar lá e vivenciar o samba com eles foi uma experiência fantástica.

O choque de realidades foi marcante, a recepção foi calorosa, quebrando preconceitos de pessoas que tinham medo da Restinga pelo estigma de violência que carrega o bairro. O samba tem este poder: quebrar paradigmas sociais, reunir diferentes classes, brancos e negros e diferentes gêneros. Esta apresentação gerou um convite do mestre de bateria da escola para que fossemos tocar na bateria que iria sair no carnaval (o que não aconteceu, pois não teve carnaval), mas alguns de nós frequentaram os ensaios. Esse foi outro momento que me revelou as muitas geografias do samba.

O Bairro Restinga, um dos maiores e mais populosos de Porto Alegre, situado a aproximadamente vinte quilômetros do Centro da Capital, é por si só, um lugar de inúmeras cartografias. Sua população, de maioria negra, é originária em grande parte da antiga Ilhota, que era localizada no Bairro cidade Baixa e que com as obras e ideologias higienizadoras do final dos anos 1960, foi transferida de forma abrupta para a zona sul da cidade, através de políticas públicas de habitação executadas pelo Departamento Municipal de Habitação (DEMHAB). Nesta época, assim como na atualidade, o Bairro ainda carece de estrutura em praticamente todos os setores sociais, como habitação, energia elétrica, saneamento básico, transporte, segurança, saúde e educação.

Eu trabalhava em uma escola na Restinga e muitas vezes voltava à tarde para o Centro e, no fim da tarde, retornava para zona sul. Isso me possibilitou conviver com os moradores e com a comunidade de forma mais intensa. De sessenta à cento e vinte minutos no ônibus até a Escola de Samba. O rosto dos trabalhadores no fim da tarde, a penúria de uma distância que, dependendo do ônibus e do caminho, pode chegar a vinte e cinco quilômetros. Mais a volta! Mas valia muito, pois o ambiente de escolas de Samba é sempre digno de esforços. Trabalhar, tocar e participar da comunidade foram experiências que me fizeram rever as cartografias e relações sócio-espaciais da cidade. A Escola de Samba exerce um forte papel social na comunidade, abarcando jovens e adultos em confraternizações, oficinas, ensaios, dentre outras atividades. Interage também com ensaios abertos, circulando em cortejo pelas ruas do Bairro, o que gera, a nosso ver, uma forte noção de pertencimento comunitário e social.

Imperadores

No compasso da Turucutá especial destaque também deve ser dado às oficinas e festas organizadas em parceria com a Escola de Samba Imperadores do Samba. A maior parte das oficinas são realizadas na quadra da Escola, principalmente em dias de chuva. No fim de ano acontece uma festa de encerramento da oficina de percussão. Esta festa já foi em outros lugares, inclusive no Largo Zumbi dos Palmares, mas um Termo de Ajuste de Conduta (TAC), emitido pelo Ministério Público e prontamente acatado pelo poder executivo municipal limita o número de eventos no Largo apenas à Semana da Consciência Negra, em novembro e outras atividades esporádicas já citadas.

Assim a Imperadores acolhe coletivos de carnaval como a Turucutá e a “Não Mexe Comigo Que Eu Não Ando Só” (bloco composto por mulheres e com forte representatividade no carnaval de rua contemporâneo da capital) gerando uma rica interação social. Neste ano de 2018, esta interação se mostrou muito importante, pois a região da encosta do Morro Santa Tereza é fonte de diferentes

conflitos e interesses imobiliários. A escola mesma já sofreu com as obras da Copa uma redução considerável de seu espaço físico, assim como a escola de samba vizinha, a Sociedade Recreativa Beneficente Cultural Academia de Samba *Praiana*.

Não obstante, as pressões pela saída das escolas de samba da área são constantes, assim como a pressão para a saída de outra entidade vinculada ao samba, localizada mais próxima ao Estádio Beira Rio: a Banda da Saldanha. Não fosse esta pressão, ainda existem conflitos por áreas internas da encosta do morro, em terrenos que são disputados pelo Asilo Padre Cacique e o Quilombo dos Lemos. Estes conflitos ficaram mais latentes em 2018 por uma ordem de desapropriação expedida pela 17ª Vara Cível de Porto Alegre. Felizmente, esta ordem não foi cumprida e o processo encontra-se parado. Esta região faz parte de muitas disputas territoriais, inclusive algumas muito caras ao carnaval. Diferentes projetos de sambódromos ou pistas de eventos foram apresentados aos poderes executivos e legislativos (prefeitura e estado) com o intuito de se construir a pista nas imediações da orla do Guaíba. Todos esses projetos foram derrotados pela força das associações de moradores do Bairro Menino Deus, com anuência e complacência dos conselhos municipais, poder executivo, legislativo e judiciário.

Frente à necessidade de se construir uma estrutura fixa para o espetáculo, inspirado na experiência de outras cidades, em 1988, o prefeito na época, Alceu Collares, lançou na Avenida Augusto de Carvalho a pedra fundamental do que se dizia ser o “Sambódromo” na capital gaúcha. Porém, no ano de 1995, um mandado de segurança impossibilita que o projeto seja votado na Câmara de Vereadores. Em 1997, é escolhida pela prefeitura uma área junto ao Parque Marinha do Brasil, porém, no ano seguinte, uma liminar, fruto de uma forte pressão dos moradores do bairro Menino Deus, impossibilita a construção da pista neste local. Após estas inúmeras polêmicas em relação à possibilidade, ou não, da construção em diversas localidades da cidade, a Prefeitura de Porto Alegre anuncia no ano de 2002 a escolha do Porto Seco como local para a montagem da estrutura fixa que receberia os desfiles das escolas de samba (BITENCOURT, 2016, p. 13).

Contudo não são estes os únicos atores neste processo. O Movimento Tradicionalista Gaúcho (MTG) e as Forças Armadas

também teriam direito de uso sobre a pista de eventos, mas foram omissos e até mesmo contra a construção desta. Todos os projetos foram veementemente rechaçados pelos atores citados, com justificativas que gerariam movimentos muito acima do normal na região, congestionamento e barulho excessivo.

Lembrando que esta região é um gargalo de passagem para a zona sul da Capital, possui um dos maiores estádios de futebol do Brasil, que recebe grandes eventos, shows e jogos, inclusive recebeu partidas da Copa do Mundo de 2014. Lembrando que no mês de novembro de 2018 uma cervejaria internacional realizou um evento em que as principais vias (que já são insuficientes) foram bloqueadas por doze dias! Lembrando que desde 1986, em todos os meses de setembro, o Acampamento Farroupilha ocorre no Parque Harmonia, oficialmente Parque Maurício Sirotsky Sobrinho. Neste mesmo mês ocorrem os desfiles de 07 e 20 de setembro, bloqueando as avenidas, mudando o trânsito, aumentando intensamente o fluxo de pessoas, comércio irregular e violência na região. Isso durante um mês. O carnaval possui entre três e quatro dias de desfiles, ocuparia uma área planejada para tal, geraria empregos diretos e indiretos em larga escala. Esta região da cidade é um caldeirão de informações, principalmente após a inauguração da “nova” orla do Lago Guaíba, com a implementação do projeto Pontal (torres às margens do Lago), especulação imobiliária voraz e fortes conluíus do poder público e iniciativa privada para promover uma “urbanização” excludente na área. A tristeza pelo racismo estrutural que habita a mente insana dos “gaúchos” acinzentou a festa dos pobres e livres.

Lage

O Bloco Estrela da Lage é hoje um dos mais importantes blocos da cidade. Composto por integrantes de outros blocos citados neste trabalho, atores, produtores, entre outros profissionais. Este bloco vai, em 2020, para seu nono carnaval. Com características muito marcantes pautadas por uma forte bateria, uso de guitarras, baixo e violão, sopros, um corpo de puxadores e puxadoras das músicas e um corpo de brincantes (foliões que auxiliam nos cortejos,

animam os ensaios, entre outras funções), o bloco se destaca pelo colorido de seus cortejos e ensaios nas cores vermelho, azul e amarelo. A “Lage” também possui um grupo show e um grupo maior que é considerado o Bloco Completo. Este grupo show atuou em diferentes e grandes eventos em Porto Alegre e em outras cidades, sendo que no mês de dezembro de 2018 lançou seu primeiro *single*.

Os ensaios do Bloco geralmente ocorrem na Redenção, mais especificamente no recanto Africano. Cabe destacar que originalmente o Recanto era Europeu, mas os componentes do Bloco e foliões o rebatizaram de Africano. Isso demonstra um grande sentido de interação com este espaço, que recebe durante três meses do ano os ensaios do Bloco, nos domingos pela manhã e um forte vínculo territorial. Poderíamos até dizer que:

Concebemos que “por meio do estabelecimento de vínculos, por criações ou invenções humanas, através das práticas sociais, é que se produz território, que se constitui uma territorialidade” (Heidrich, 2006, p. 27). Esta – a territorialidade – tem sido vista como expressão do território, por vezes nas ideias e nos sentimentos de grupos e sujeitos e, por outras, como aspectos do que o próprio território poderia (ou viria) ser. A identidade associada ao território pode ser sua manifestação, assim como também a temos compreendido pelo arranjo em formação territorial (HEIDRICH, 2017, p. 30).

Estes eventos são verdadeiras celebrações, que congregam centenas de pessoas. Estes ensaios geram um forte movimento de vendedores ambulantes, pipoqueiros, sorveteiros, etc., que conseguem vender quantidades significativas de bebidas e alimentos. Outro espaço ocupado pelo Bloco é a “Praça do Tambor”, oficialmente conhecida como Praça Brigadeiro Sampaio. O codinome de Praça do Tambor é relacionado com o Museu de Percurso do Negro. A praça faz parte do percurso como ponto de parada por seu caráter histórico e eventos que ocorriam nos primórdios da Porto Alegre colonial. A ocupação e o rebatizado das praças e espaços públicos é um componente muito especial no circuito de ensaios de blocos de carnaval da cidade. Ressignificar e criar territorialidades nos espaços com referências africanas é um ato

de resistência, mas também um ato de valorizar os Percursos do Negro, assim como destacar que o carnaval é negro e mesmo que hoje os ensaios e atividades sejam mais centralizados, no caso dos blocos, estes ainda pertencem aos antigos território negros desapropriados. Essas novas cartografias são evidenciadas quando:

Hoje em Porto Alegre o carnaval de rua é, indiscutivelmente, uma manifestação cultural associada aos segmentos negros da população, e a sua história está relacionada à trajetória deste grupo social dentro da cidade e a população dos festejos, acentuadamente a partir da década de 1930 (GERMANO, 1999, p. 12).

O Bloco também realiza seus arrastões em outros bairros que não os centrais, como nos casos de 2017 e 2018. Os arrastões foram nos bairros Assunção e IAPI, respectivamente. No que tange o arrastão de 2017, este foi em um enclave urbano de classe média alta na zona sul, causando forte contraste cultural e alterando a dinâmica de um espaço que possui até praia particular de frente para o Guaíba. Já em 2018 a saída no bairro IAPI foi marcada por uma confraternização forte com a escola de samba que leva o nome do bairro, assim como teve boa aceitação da comunidade. Ambas saídas tiveram um público que pode ser estimado informalmente como de sete mil pessoas, em média.

Territórios do carnaval

Os bairros Santana, Bom Fim, Cidade Baixa, Farroupilha, Centro e Menino Deus são bairros onde a população negra ergueu literalmente a cidade. Blocos como a Areal da Baroneza, localizado no Quilombo do Areal, são um exemplo disso. Localizado nas proximidades da antiga Ilhota, hoje Cidade Baixa, este quilombo é um símbolo de resistência à especulação e higienização que a cidade sofre desde sua expansão para além das muralhas do centro.

A formação étnica heterogênea do atual Bairro Cidade Baixa está relacionada aos descendentes africanos, e o Areal da Baronesa e a Ilhota podem ser considerados, pelo menos até a década de quarenta, como um dos territórios negros que a cidade comportou no passado (SOMMER, 2011, p. 101).

Boa parte da população da antiga Ilhota foi sequestrada para o Bairro Restinga, na época uma localidade sem nenhuma infraestrutura. A canalização do Arroio Dilúvio e o processo de modernização da cidade foram as desculpas higienistas utilizadas para camuflar o racismo e para dispensar as pessoas para uma região extremamente afastada do Centro, sem nenhuma condição, com um ônibus de ida pela manhã e um de volta no fim da tarde.

O Areal resistiu. A vida boêmia nestes bairros, com diferentes ciclos também resistiu. Todos esses bairros ainda guardam resquícios de cortiços e vilas que existiam e foram desapropriadas. Isso, ao nosso ver, representa uma afronta a população negra quando moradores atuais, representados por suas associações questionam, limitam e cerceiam o carnaval.

A Colônia Africana não resistiu. Foi eliminada do mapa, inclusive com seu nome alterado para Bairro Rio Branco. Inflacionados pelo setor imobiliário, os bairros centrais expurgaram suas populações negras, com efetivo auxílio dos poderes executivo, legislativo e judiciário. A cidade de Porto Alegre se constitui em uma lógica racista e segregacionista, o que nos leva a crer que o melhor conceito para entender as disputas territoriais é o de segregação racial.

As investidas contra o sambódromo, as investidas duras contra o carnaval de rua, contra a vida noturna, contra a música ao vivo, contra a arte de rua, nos mostram uma cidade doente, girando em seu próprio umbigo. Onde a população periférica não tem vez, a não ser se for para ocupar as portarias de edifícios de luxo e conduzir carros de aplicativos que prestam serviços às ditas elites.

Isso porque nos bairros citados não encontramos as grandes elites porto-alegrenses (talvez apenas na autoestima). São pessoas que enxergam o mundo com a ótica da individualidade solitária que os aprisiona em seus apartamentos bolhas. O carnaval é uma das vítimas desse *modus operandi* radicalizado e racializado que não quer pobres e negros no Centro. Que não permite que ambulantes e camelôs trabalhem honestamente vendendo bebidas ou produtos e preferem confiscar suas mercadorias e agredi-los jogando-os muitas

vezes na criminalidade.

O carnaval de rua de Porto Alegre, como todo Carnaval, faz parte de uma cultura, flui no sangue da população negra, sofrida e segregada. Não pode ser renegado a uma festa sem valor, sem raízes e sem futuro. O carnaval é movimento, ou nas palavras de Germano (1999, p. 12).

Esta apropriação do carnaval de Porto Alegre pelos descendentes de africanos imprimiu-lhe um caráter particular que articula passado e presente através de vivências e de práticas comuns que vem sendo resinificadas, transmitidas e transformadas de geração a geração até os dias atuais.

Assim, existe a real necessidade de reescrever a história e a geografia do carnaval, do povo negro e ocupar de forma definitiva o espaço urbano que é da população. O Brasil, os estados e as cidades devem reconfigurar suas cartografias considerando séculos de exclusão e injustiça social.

Ao dizer que o Brasil foi descoberto e não dominado e saqueado; ao dar contorno heroico aos feitos que, na realidade, roubaram o protagonismo do povo brasileiro; ao selecionar heróis "dignos" de serem eternizados em forma de estátuas; ao propagar o mito do povo pacífico, ensinando que as conquistas são fruto da concessão de uma "princesa" e não do resultado de muitas lutas, conta-se uma história na qual as páginas escolhidas o ninam na infância para que, quando gente grande, você continue em sono profundo. De forma geral, a predominância das versões históricas mais bem-sucedidas está associada à consagração de versões elitizadas, no geral, escrita pelos detentores do prestígio econômico, político, militar e educacional - valendo lembrar que o domínio da escrita durante período considerável foi quase que uma exclusividade das elites - e, por consequência natural, é esta a versão que determina no imaginário nacional a memória coletiva dos fatos (disponível em: <http://www.mangueira.com.br/carnaval-2019/enredo>).

O enredo da Mangueira nos ensina essa cartografia, o povo negro já a conhece há séculos. No caso do carnaval de rua de Porto Alegre os territórios centrais mais populares para uso do carnaval são nosso direito mais do que legítimo e devem sim ser reivindicados com pautas baseadas em uma estrutura racial desigual e espacialmente injusta. Justiça social passa pela manutenção,

preservação e fomento da cultura negra, de seus espaços sagrados, de suas praças, seus quilombos, sejam urbanos ou rurais, sejam terreiros ou escolas de samba. Trazendo e compondo novas cartografias, negras, de resistência e justas. A rua é nossa, o centro é do povo e nossa carne é de carnaval!

*Brasil, meu nego
Deixa eu te contar
A história que a história não conta
O avesso do mesmo lugar
Na luta é que a gente se encontra
Brasil, meu denço
A Mangueira chegou
Com versos que o livro apagou
Desde 1500 tem mais invasão do que descobrimento
Tem sangue retinto pisado
Atrás do herói emoldurado
Mulheres, tamoios, mulatos
Eu quero um país que não está no retrato
(E.P. de Mangueira, 2019).*

Referências

- BITENCOURT, Vinícius Oliveira. **Desfiles das escolas de samba de Porto Alegre no Porto Seco**: uma análise da (ausência de) participação da sociedade carnavalesca no processo de decisão. Porto Alegre: Escola de Administração, UFRGS, 2016. Trabalho de conclusão de curso de graduação em Administração Pública e Social.
- CORREIO DO POVO. Correio do Povo: **Blocos movimentam os foliões no Carnaval de Rua da Cidade Baixa**. <https://www.correiodopovo.com.br/arteagenda/carnaval/blocos-movimentam-os-foli%C3%B5es-no-carnaval-de-rua-da-cidade-baixa-1.324011>, acesso em 14/10/19.

- ESTAÇÃO PRIMEIRA DE MANGUEIRA. **Histórias de Ninar Gente Grande**. Enredo 2019. Disponível em <http://www.mangueira.com.br/>, acessado em 03/10/2019.
- ESTAÇÃO PRIMEIRA DE MANGUEIRA. **Samba enredo 2019**: Histórias de Ninar Gente Grande. Disponível em: <https://www.letras.mus.br/sambas/mangueira-2019/>, acessado em 03/2019.
- ESTAÇÃO PRIMEIRA DE MANGUEIRA. **Samba enredo 2018**: Com Dinheiro ou Sem Dinheiro, Eu Brinco. Disponível em: <https://www.letras.mus.br/mangueira-rj/samba-enredo-2018/>, acessado em 12/10/2019.
- GERMANO, Iris Graciela. **Rio Grande do Sul, Brasil e Etiópia**: os negros e o carnaval de Porto Alegre nas décadas de 1930 e 40. Porto Alegre: IFCH/UFRGS, 1999. Dissertação de Mestrado em História.
- HEIDRICH, Álvaro. Vínculos Territoriais – discussão teórico metodológica para o estudo das realidades locais. **GEOgraphia** - Niterói, Universidade Federal Fluminense, 2017.
- JORNAL DO COMÉRCIO. **Viaduto do Brooklyn**: um lugar dividido entre a arte e o ruído. https://www.jornaldocomercio.com/_conteudo/2018/04/geral/624340-viaduto-do-brooklyn-um-lugar-dividido-entre-a-arte-e-o-ruido.html - Acessado em: 20/12/2018.
- LAZZARI, Alexandre. **Coisas para não fazer**: carnaval em Porto Alegre (1870-1915). Campinas: Editora da UNICAMP, 2001.
- MOREIRA, Ruy. **Pensar e ser em geografia**: ensaios de história, epistemologia e ontologia do espaço geográfico. São Paulo: Contexto, 2007.
- PREFEITURA MUNICIPAL DE PORTO ALEGRE. **Carnavais de Porto Alegre**. Texto de Flavio Krawczyk, Iris Germano, Zita Possamai. Porto Alegre: Secretaria Municipal da Cultura, 1992.
- ROLNIK, Suely. **Cartografia sentimental**: transformações contemporâneas do desejo. Porto Alegre: Sulina/Editora da UFRGS, 2006.
- ROSIÈRE, Stephan. **Les acteurs géopolitiques**. Géographie politique & Géopolitique. 2^eédition. Paris: Ellipses Édition. 2007, p. 283-346.
- G.R.E.S. ACADÊMICOS DO SALGUEIRO. **Samba enredo 2019**: Xangô. Disponível em: <http://www.salgueiro.com.br/novidades/salgueiro-produz-gravacao-independente/>, acessado em 03/19.
- SANTOS, Milton. **A Natureza do Espaço**. Técnica e tempo. Razão e emoção. São Paulo: Editora HUCITEC, 1996.

- SOMMER, Michelle Farias. **Territorialidade Negra**: a herança africana em Porto Alegre: uma abordagem sócio-espacial. Porto Alegre: 2011.
- SOMMER, Michelle Farias. **A herança africana em Porto Alegre**: uma abordagem sócio-espacial. Porto Alegre: Edição do Autor, 2011.
- VIEIRA, Daniele Machado. **Territórios negros em Porto Alegre/RS (1800-1970)**: geografia histórica da presença negra no espaço urbano. Porto Alegre: Programa de Pós-graduação em Geografia/UFRGS, 2017. Dissertação de Mestrado em Geografia.

A Invisibilidade das Representações Negras nos Imaginários Urbanos de Porto Alegre: o Caso das Narrativas Turísticas

Helena Bonetto

Esta pesquisa¹ partiu da seguinte hipótese: embora entre os anos de 2010 a 2014 inúmeras iniciativas tenham sido direcionadas para visibilização das representações da escrita espacial negra na história de Porto Alegre, como o Museu de Percurso Negro, ainda persiste o imaginário dominante, constituído por representações que valorizam a cidade a partir da escrita espacial branca e de imigração europeia. O objetivo geral é compreender os processos de persistência de invisibilidade das representações negras nos imaginários urbanos da cidade.

Os procedimentos metodológicos adotados para esta pesquisa formaram-se através de um mosaico de técnicas de coleta e análise de dados que permitiram a construção de dois hologramas espaciais: sobre a invisibilidade negra e sobre as narrativas de resistência; representações elaboradas para dar visibilidade ao negro em Porto Alegre. O holograma espacial da invisibilidade negra foi composto pelas seguintes narrativas: pelas narrativas espaciais: turísticas, dos monumentos do Centro Histórico de Porto Alegre, e das entrevistas realizadas na rua e através de questionários online (Da rua a virtualidade).

As narrativas espaciais foram consideradas como pontos do Holograma Espacial. Neste artigo me deterei nas narrativas turísticas, apresentando primeiramente os principais conceitos desenvolvidos durante a tese, os achados encontrados com as análises das narrativas turísticas e as considerações finais.

Invisibilidade negra no Rio Grande do Sul e Porto Alegre

Na produção científica sobre o negro no Rio Grande do Sul encontramos com frequência a reivindicação da sua participação em diferentes dimensões socioespaciais para além do período que essa população foi escravizada, tais como: econômica, cultural, religiosa, artística, histórica, territorial, literária, entre outras.

1 O artigo que segue apresenta uma parte da tese: A invisibilidade negra na cidade de Porto Alegre: uma pesquisa sobre imaginários urbanos. A pesquisa foi realizada entre os anos de 2014-2018.

A explicação, para Leite (1996), da invisibilidade dos negros no perfil étnico da população gaúcha se deve à forte valorização dos elementos ligados à imigração de italianos e alemães para esta região do país. Segundo Santos (2005), a presença branca no Rio Grande do Sul está fartamente documentada, enquanto a presença negra aparece nos documentos de forma subalterna e ocasional.

Para Leite (1996), a invisibilidade dos negros no Sul se deve pelas políticas de branqueamento do Estado Brasileiro, isto é, o incentivo da imigração de alemães e italianos para essa região. Para Leite (1996), a invisibilidade das representações negras em diferentes dimensões socioespaciais é a comprovação do seu sucesso. As medidas de branqueamento foram tomadas pelo Estado, pois os “ex-escravos” eram considerados como um entrave para o desenvolvimento do país e de uma “verdadeira nação”.

O branqueamento é apontado como projeto de nação em Schwarcz (1993; 1998). A tese de Munanga (1999), que gira em torno do processo de formação da identidade nacional no Brasil, constata que se o embranquecimento tivesse sido hipoteticamente completado, a realidade racial brasileira seria outra. Contudo, no lugar de uma sociedade totalmente branca e ideologicamente branca, nasceu uma nova sociedade plural constituída de mestiços, negros, índios, brancos e asiáticos, cujas combinações em proporções desiguais dão ao Brasil seu colorido atual.

Para Leite (1996), as políticas de branqueamento foram aplicadas na região sul e Conforme Leite:

A defesa do branqueamento foi unânime, porém diversificada na sua fundamentação. Passou por diversos argumentos, mas principalmente pela crença de seu sucesso, iria ser conseguido pela via do sul, quer pela presença irrelevante dos negros, quer pela expectativa da intensa mestiçagem entre europeus brancos imigrantes e africanos negros ex-escravos. (LEITE, 1996, p. 38-39).

A defesa do branqueamento no sul do Brasil se justificava pelo vazio estatístico, o qual deveria ser ocupado pelos imigrantes europeus. Em Leite (1996), encontramos que a noção de invisibilidade foi utilizada pela primeira vez por Ralph Ellison em

1990, para falar da invisibilidade dos negros na sociedade norte-americana; este era o tema do romance *Homem Invisível*. De acordo com Leite, não é que o negro não seja visto, ele é visto como inexistente.

Para a autora, ao contrário da identidade brasileira, a qual é inclusiva, a identidade do Sul é construída a partir da negação do negro. Da mesma forma que Leite (1996), Oliven (1996), trata da questão da invisibilidade dos negros no Rio Grande do Sul, à qual estaria associada a construção da identidade gaúcha, que se tornou extremamente desbotada em termos relativos aos indígenas e aos negros. A invisibilidade dos negros teria como chave de compreensão as questões: raciais, sociais e simbólicas relativas a população negra no Rio Grande do Sul.

No artigo sobre o imaginário étnico da população do Rio Grande do Sul, Mário Maestri (1994) aborda a formação do perfil étnico nesse estado, partindo da pintura feita por Aldo Locatelli (1915-1962) localizada na sala de reuniões do Palácio Piratini². No painel estão representados: os lusitanos, os nativos guaranis, os bandeirantes paulistas e lagunenses e os colonos italianos e alemães. Para Maestri, Aldo Locatelli só reproduziu o que estava presente no imaginário da população rio-grandense da época, não existindo lugar para o negro escravizado e tampouco como trabalhador, conforme:

Como se seu sangue e suor jamais tivessem frutificado o solo rio-grandense. Uma visão assumida, alimentada e ampliada pela historiografia, que negou-minimizou a importância da escravidão e do cativo na construção do Rio Grande. Hoje há consenso sobre a importância da escravidão na antiga formação social rio-grandense, que alguns autores definem como predominantemente escravista (MAESTRI, 1994, p. 54).

O reconhecimento por parte da historiografia das influências e presenças de diferentes grupos étnicos na constituição do RS é notória, contudo o “imaginário étnico histórico” é uma construção subjetiva da população rio-grandense sobre os grupos étnicos que formaram o RS. Conforme o autor, o painel de Aldo Locatelli:

2 Sede do poder executivo do Estado do Rio Grande do Sul.

Apenas fixou o ‘imaginário étnico histórico’ dominante no Sul. A maioria da população rio-grandense acredita que o Rio Grande seja essencialmente produto do esforço do homem livre luso-brasileiro e, sobretudo, ítalo germânico. Na superficial e mítica visão geral da população sobre o passado rio-grandense, a contribuição dos africanos e dos afrodescendentes à formação social sulina é desqualificada e ignorada (MAESTRI, 1994, p. 54).

No artigo, o autor afirma que na historiografia sobre o RS, da mesma forma que no painel de Aldo Locatelli, as contribuições da população negra em nosso estado foram desqualificadas, desmerecidas ou ignoradas, apesar de o RS estar entre as principais províncias escravagistas no ano de 1872. O estado era a sexta região em números absolutos de cativos.

Para Maestri (1994), a ocupação do RS se deu por diferentes grupos étnicos, sendo que alguns deles vieram para ocupar terras e outros para serem escravizados. O autor é categórico nesta divisão, dizendo-nos que o grupo que veio para colonizar é branco e não raro de portugueses natos, e em contraponto aos negros que foram trazidos para este estado para trabalhar nas charqueadas, nas lavouras, transportes aquáticos, olarias, entre outros. Entretanto, mesmo sabendo desta realidade, criou-se um mito de que a presença negra neste estado é quase que insignificante e que não teria sido fundamental para o desenvolvimento do RS.

Porto Alegre teria nascido sobre uma aldeia indígena, foi dividida em três sesmarias, recebeu os casais açorianos no século XVIII e uma imigração europeia nos séculos XIX e XX. Entretanto, celebra seu aniversário rememorando apenas o passado da colonização açoriana, apagando a ancestral – e teimosamente atual – presença indígena, assim como dos outros imigrantes, e a dos negros escravizados que também não são lembrados nos meios de comunicação.

Os imigrantes alemães também possuem referências à sua presença em Porto Alegre, ganhando até um período na história da cidade que abrange da segunda metade do século XIX até 1930. Singer (1977) chamou de “a cidade dos alemães”, a referência aos alemães, segundo Monteiro (1995, p. 33).

Nesse período, crescia a influência da presença alemã na cidade com as práticas de esportes como o ciclismo, o remo e o tiro. Valorizavam-se o rio e os arraiais para passeios e piqueniques. Fundam-se uma série de sociedades e clubes, congregando a comunidade imigrante. A influência também estava presente no estilo arquitetônico dos prédios, estabelecimentos comerciais, novas empresas e sociedades fundadas.

Para Pesavento (1995), os imigrantes Alemães no final do século XIX constituem uma grande parte da elite de Porto Alegre, assim como no restante do estado, o branqueamento da cidade acontecia na medida em que se intensificava a imigração europeia para o sul do país.

Para Pesavento (1995), há sempre um contraponto entre ordem e desordem em Porto Alegre, a desordem estaria ligada aos locais em que a população negra residia e a ordem e a civilidade relacionadas com a burguesia e a cidade branca. E ainda, com crescimento, a desescravização e a modernização da cidade aumentaram as dificuldades para a população negra obter moradia no centro. Conforme Pesavento (1995), formou-se um cinturão negro em torno da cidade branca que se aburguesava lentamente, embelezando-se conforme os processos do século (o atual centro histórico compreende a cidade de Porto Alegre do século XIX).

Não podemos esquecer que a modernização da cidade seguia os princípios da higienização, estéticos e morais, empurrando para arrabaldes das cidades todos aqueles que eram indesejáveis, não podiam ser vistos e não correspondiam ao ideal de cidade que Porto Alegre gostaria de se tornar. No projeto de modernização da cidade, todos aqueles que não se enquadravam neste ideal estavam automaticamente excluídos de Porto Alegre.

Imaginários urbanos sob a ótica da geografia – Alicia Lindón e Daniel Hiernaux

Após passar pelos aspectos relevantes sobre os imaginários urbanos, passamos para os referenciais teóricos desta tese; pilares que

permitiram e guiaram os caminhos metodológicos e as análises. É a partir do conceito de imaginários urbanos de Alícia Lindón e Daniel Hiernaux que teceremos nossa pesquisa sobre “A invisibilidade das representações negras nos imaginários urbanos na cidade de Porto Alegre - RS entre 2010-2014”.

Além da História Cultural e da Filosofia, a Geografia tem se dedicado, nos últimos anos, ao estudo dos imaginários. Encontramos uma produção expressiva com um esforço teórico-metodológico do grupo de pesquisa coordenado por Alicia Lindón e Daniel Hiernaux, na Universidade Autónoma do México (UAM), o qual tem se dedicado a temáticas relacionadas à Geografia Humana. O resultado deste esforço está na publicação de inúmeros artigos e dois livros: *Lugares e Imaginarios en la Metrópolis*, publicado em 2006, e *Geografía de los Imaginarios*, publicado em 2012.

Para Hiernaux e Lindón (2007a), o crescente interesse pelo estudo dos imaginários urbanos na América Latina se deve à interdisciplinaridade dos estudos urbanos, marcados pela sua capacidade de articular diferentes pensadores e conceitos de diversas áreas das Ciências Sociais. Hiernaux e Lindón (2006) no *Tratado de Geografía Humana* publicado pela Universidade Autônomo do México, com o objetivo de fazer uma reflexão da Geografia Humana a partir da América Latina, dedicam-se em capítulo a fazer uma revisão da Geografia Urbana, a partir de sua consolidação enquanto campo científico observando os estudos mais tradicionais ligados a Geografia Regional. Contudo, os autores nos falam sobre a inovação dos temas urbanos a partir da metade dos anos 1980 e 1990, apontando três fatores relevantes para esta invocação, são eles: a volta dos exilados pela ditadura, sendo a figura de Milton Santos uma das principais, o qual publicou *L'espace Partagé* (1975), o avanço tecnológico de circulação de informação na América Latina e a Globalização que teve notório impacto no contexto urbano e nas metrópoles latino-americanas.

Para Lindón e Hiernaux (2008) e Hiernaux e Lindón (2007b), o estudo dos imaginários urbanos oferece a possibilidade de renovação do campo dos estudos urbanos. No entanto, Lindón

destaca que, apesar da produção numerosa de estudos sobre o imaginário urbano, não se tem entrado num consenso sobre sua denominação.

Para Lindón (2002, 2007a) e Hiernaux (2007, 2008a, 2008b) o campo dos estudos urbanos foi marcado, a partir dos anos noventa, por uma abertura e pela inclusão das dimensões subjetivas, intersubjetivas e culturais. Segundo os autores, essas dimensões contribuem para a compreensão do espaço urbano na atualidade, o qual se apresenta multidimensional e complexo. Uma das provas da abertura dos estudos urbanos foi a inclusão dos imaginários urbanos, segundo Lindón (2007c, p. 31):

La inclusión de los imaginarios dentro del campo de los Estudios Urbanos, antes que nada representa la apertura de este campo, que tradicionalmente ha estado orientado por enfoques diversos pero casi siempre de tipo objetivista y/o materialista.

Este último argumento aparece também nos estudos de Hiernaux (2007a) e Lindón (2007a), que destacam que, até os anos noventa, os estudos urbanos tradicionais centravam-se em aspectos materiais da cidade, tais como: a economia, a população, a política, entre outros. Contudo, nos últimos anos, este campo de estudo tem se aberto para abordagens que resgatam a dimensão simbólica da cidade. Para Lindón (2007a), essa dimensão foi esquecida durante o tempo das análises sobre os fenômenos urbanos, sendo até mesmo renegadas por este campo teórico.

Os imaginários urbanos são uma importante porta de entrada para o estudo das cidades. A partir de suas subjetividades:

La incorporación de lo subjetivo entre los elementos fecundos para analizar la ciudad de hoy debe asociarse con el rechazo creciente a los análisis realizados unilateralmente desde las formas materiales o desde las imposiciones de la economía y la organización social. (HIERNAUX, 2012a, p. 29).

Entretanto, não podemos confundir os imaginários urbanos com imaginários sociais. A cidade é trama tecida pelos imaginários urbanos, contudo nem todo imaginário social é urbano e nem todo urbano é social, para Lindón e Hiernaux (2008b, p. 8-9):

Por ello, los imaginarios urbanos no son simplemente imaginarios sociales de alguna ciudad en particular, sino una clase específica de imaginarios sociales que incluye en su entretejido de sentido al espacio urbano. En otros términos: el espacio se hace parte intrínseca de la construcción de sentido.

Em Lindón (2008), os imaginários sociais presentes em uma sociedade não são equivalentes aos imaginários urbanos, pois os imaginários sociais correspondem às relações sociais sem necessariamente ter um componente espacial, já os imaginários urbanos têm a espacialidade como fator determinante para sua constituição. Assim, existem imaginários de grupos sociais que habitam a cidade, mas que não se incluem a espacialidade não considerando como variável, e reduzindo a cidade a uma localização.

Para Hiernaux (2006), os imaginários são criações incessantes de formas, figuras, discursos e imagens. Essa definição de Hiernaux (2007a) dos imaginários urbanos vão além da materialidade, pois estão associados ou relacionados ao componente da subjetividade social, que tem sido frequentemente negado pela Geografia.

A definição dada por Hiernaux (2012a) para os imaginários urbanos são processos cognitivos e de memória, os quais não negam suas expressões materiais, tais como: formas arquitetônicas, grafites, performances e outras manifestações.

A abordagem dos imaginários a partir da geografia humana é defendida por Hiernaux e Lindón (2012a) devido às possibilidades que essa disciplina oferece, com suas ferramentas e suas análises a partir do ponto de vista das espacialidades. Os autores ainda ressaltam que a Geografia não poderia ficar de fora desta temática, e ressaltam que outros campos científicos já possuem uma longa tradição dentro dos imaginários, entre eles encontramos: a Psicologia Social, a Sociologia e as Artes.

A inclusão dos imaginários possibilita compreender a relação que a sociedade possui com o espaço por diferentes dimensões, fugindo apenas da materialidade, trazendo também para a Geografia. É necessário destacar que os imaginários estão relacionados com a subjetividade social, constituindo-se como um desafio para uma

disciplina que tradicionalmente esteve relacionada com a materialidade.

A Geografia, para Lindón e Hiernaux (2010), não poderia se abster do campo das imagens/imaginários, para Hiernaux (2010, p. 21) – “A Geografia humana tem como compromisso decifrar os imaginários urbanos, compreender os seus elementos estruturantes, como se difundem e a força que possuem na produção do espaço urbano.”, pois nos encontramos em um momento histórico em que as imagens são mediadoras dos cotidianos, dos fenômenos mundiais, e do desenvolvimento dos meios de comunicação.

Para Hiernaux e Lindón (2012a), a Geografia deveria se interessar pelos imaginários sociais, pois os autores que se dedicam a estudar aos imaginários geralmente deixam de fora a dimensão espacial:

Y tramas de sentido en las cuales entretejen esas imágenes, contienen muchos elementos espaciales. Sin embargo, en ocasiones los estudiosos de la dimensión imaginaria no siempre analizan lo espacial de dichos imaginarios. Por ello, para a geografia que incluyen lo imaginario, esto se cristaliza em priorizar la indagación de esos espacialidades imaginadas (LINDÓN; HIERNAUX, 2012a, p. 16).

Para Lindón (2007a; 2007b), os imaginários urbanos são processos de qualificação dos lugares da cidade a partir das experiências sociais e das práticas socioespaciais dos sujeitos em determinados lugares da cidade. Contudo, esse processo de qualificação se dá de forma complexa, tendo em vista que, segundo Lindón e Hiernaux, os imaginários urbanos são compartilhados socialmente, não estão desvinculados da história e da realidade vivenciada nesses lugares e conferem sentidos e características particulares a esses lugares da cidade.

Assim, é a partir dos imaginários urbanos socialmente construídos e compartilhados que determinados lugares são classificados como inseguros ou seguros, entre outros. Dessa forma, os imaginários urbanos são processos de qualificação dos lugares da cidade e, para Lindón (2007a), unem simbolicamente práticas, lugares, objetos e sujeitos, permitindo contar histórias, atribuir

valores e significados, imaginar futuros e reconstruir passados.

Os imaginários urbanos não podem ser medidos atravessando temporalidades e espaços diferentes, atravessando a ordem do tempo tradicional (presente, passado e futuro). Assim, eles atravessam os tempos e as espacialidades, podendo fazer referências a materialidades que não existem mais na cidade, mas que continuam presentes nas memórias de seus habitantes. Conforme Hiernaux (2012a, p. 37):

Los Imaginarios operan entonces desde o mental, pero toman cuerpo y se pueden entender sólo si intuye su espacio – temporalidad que forma parte del mismo imaginário, pero al mismo tiempo derivan em su materialidade inmediata o medita.

É dentro deste contexto que Hiernaux (2008, p. 18) define como imaginários urbanos: “a aquellos imaginarios sociales contruidos social y esencialmente a partir de las imágenes y representaciones de la ciudad”. Para Lindón (2007a), os imaginários são construções sociais, coletivas, as quais são compartilhadas socialmente, influenciando e orientando as práticas e discursos dos sujeitos sociais.

Para Hiernaux (2008), os imaginários urbanos são formados através de processos dinâmicos, os quais conferem significados às representações da cidade. Para Hiernaux (2007), é nesses processos que se encontra a força criativa dos imaginários, pois eles vão além das simples representações, criando imagens que guiam e orientam as ações dos sujeitos sociais.

Nesse sentido, Hiernaux (2007a) destaca que, através dos estudos sobre o imaginário do espaço urbano, é possível reconstruir lugares da cidade como um todo ou apenas fragmentos dela. Para Lindón (2007a), a cidade é como um mosaico de lugares que foram socialmente construídos em um processo inacabado. O espaço urbano, com seus lugares, condensa valores, normas, símbolos e imaginários sociais.

Hiernaux (2007c) ressalta que as diferentes formas de habitar a cidade acabam por expressar diferentes imaginários urbanos, ou seja,

sujeitos sociais de diferentes grupos constroem diferentes imaginários. Assim, existem imaginários urbanos masculinos, femininos, noturnos, diurnos, entre outros. Em Hiernaux (2007a), encontramos o papel dos meios de comunicação de massa na construção dos imaginários urbanos atuais, pelo bombardeio de imagens que oferecem ao público que as consomem.

Os imaginários segundo Hiernaux (2010), não são elementos passivos, mas atuantes, pois conduzem os seres humanos a determinados comportamentos, neste caso, no e com o espaço.

Em seus estudos, o autor ainda evidencia que os imaginários urbanos estão ligados ao prazer ou gosto que os sujeitos sociais têm com determinados lugares, que podem ser denominados como topofílicos. Por outro lado, encontramos imaginários que estão relacionados ao rechaço a certos lugares, os quais são chamados de topofóbicos.

Outra questão apontada é a presença de imaginários dominantes, que acabam por mobilizar outros imaginários, mas nunca os substituem. “Por eso en un imaginario <dominante>, aun cuando en su difusion se múltipla em muchos imaginarios diferentes, pero siempre conectados con el dominante” (LINDÓN, 2012b, p. 100).

Buscando mais esclarecimentos sobre a concepção de imaginários dominantes e de resistência, recorremos a Hiernaux e Lindón (2008). A questão sobre os imaginários dominantes e de resistência surge com problema da reprodução socioespacial das cidades; os imaginários dominantes são aquelas imagens e sistemas de representação que persistem na cidade e orientam práticas socioespaciais, os quais contribuem para determinadas decisões dos habitantes da cidade, por exemplo: o imaginário urbano dominante é que o bairro Restinga de Porto Alegre/RS é violento, sendo este um fator para que a população em geral não visite aquele espaço ou não queira estabelecer moradia naquele local. Portanto, pesquisas sobre os imaginários dominantes permitem:

Asimismo, permite comprender que la reproducción de ciertos patrones urbanos puede estar promovida desde ciertos imaginarios urbanos. Al mismo tiempo, la producción de las ciudades de acuerdo con nuevos patrones urbanos también podría entenderse a partir del impulso y el potencial de otros imaginarios urbanos (LINDÓN; HIERNAUX, 2008, p. 9)

Para os autores, os imaginários dominantes estão relacionados aos modelos urbanos, projetos imobiliários, estratégias publicitárias e outros produtores capitalistas do espaço urbano. Contudo, a porosidade dos imaginários dominantes permite a constituição de imaginários de resistência:

Aquellos que propugnan por una ciudad y una vida urbana distintas de las que inducen los imaginarios dominantes: la conservación de la calidad tradicional de la vida urbana (que sustenta, por ejemplo, las políticas de gentrificación urbana) o la valorización de la multiculturalidad urbana como contratendencia a la ciudad difusa y homogeneizante, entre otros (LINDÓN e HIERNAUX, 2008, p. 9).

Os imaginários urbanos de resistência atuam, muitas vezes, apropriando-se de lugares, recorrendo à memória para se contrapor aos imaginários urbanos dominantes, com o objetivo de marcar a cidade com outros sistemas de representação. Consequentemente outras práticas sociais e espaciais emergem, contrapondo os imaginários dominantes.

Por fim, nos interessam estas relações entre imaginários urbanos dominantes e de resistência para quebrar com a ideia de que os imaginários urbanos seriam neutros ou não estariam relacionados a conflitos de representatividade no espaço urbano da cidade. É através destes conceitos que esperamos explicar a invisibilidade dos sistemas de representações negras na história da cidade de Porto Alegre/RS, que acabam por alimentar o imaginário dominante que relaciona a cidade a imigrações de populações europeias.

Para dar conta de nosso propósito, tomamos a crítica de Lindón (2008), que nos diz que as pesquisas sobre imaginários urbanos acabam por utilizar metodologias que fragmentam o urbano; o fragmento da cidade pode oferecer uma maior compreensão, desde uma visão hologramática (LINDÓN, 2007a;

LINDÓN, 2007b). E se pergunta: acaso um fragmento contém mais fragmentos? O fragmento fala da cidade? O fragmento contém a reprodução da cidade? A proposta hologramática busca integrar os fragmentos da cidade, e seus lugares com a reprodução/produção socioespacial da cidade.

Holograma espacial da invisibilidade negra em Porto Alegre/rs: narrativas espaciais turísticas

O holograma espacial aqui apresentado é composto pelos pontos constituídos pelas narrativas espaciais turísticas. Através destas narrativas, busquei verificar as representações que compõem o imaginário urbano dominante e como qualificam a cidade-lugar de Porto Alegre. Demonstrei através dos dados coletados e das análises, que os imaginários urbanos dominantes de Porto Alegre são alimentados por representações dos imigrantes portugueses, italianos e alemães e outros que compuseram o grupo de imigrantes europeus³, reconhecidos e representados de forma “positiva”.

O holograma espacial apresentado foi organizado através da união de pontos que se encontram relacionados a representações (compostas por signos e símbolos) que marcam a cidade em grandes grupos narrativos, o primeiro compreende aqueles relacionados ao turismo dito oficial de Porto Alegre. Unidas a eles estão as narrativas dos monumentos que marcam o espaço do Centro Histórico de Porto Alegre, e, por último, as narrativas da rua à virtualidade.

O holograma espacial possui então mais de um ponto, onde cada um deles, analiticamente apresenta considerações relevantes que corroboram com a tese de que os imaginários urbanos de Porto Alegre são alimentados por representações que valorizam e demarcam o espaço do lugar-cidade de forma “positiva” quando estão relacionadas aos imigrantes europeus. Pela ocorrência repetida são mencionados principalmente portugueses, italianos e alemães como produtores históricos do espaço urbano, nas suas diferentes formas de expressão, cultura, economia, religiosidade. Ao contrário

3 As representações materiais, ou seja, os monumentos estão localizados no Centro Histórico da cidade de Porto Alegre.

disso, as representações da escrita espacial negra na cidade de Porto Alegre estão presas no período histórico que essa população foi escravizada e ainda em discursos de desvalorização, invisibilizando esse grupo de produtores do espaço urbano dessa cidade ao longo de sua história.

Narrativas turísticas

Iniciamos nosso holograma através das narrativas espaciais do turismo institucional de Porto Alegre. O turismo que trataremos é aquele cerceado pelos documentos oferecidos pela Secretária de Turismo de Porto Alegre. Não está, portanto, em pauta o turismo alternativo ou outras possibilidades de conhecer Porto Alegre. A ideia aqui é capturar através de uma perspectiva hologramática a cidade que o governo municipal de Porto Alegre apresenta aos turistas em geral.

É importante registrar que os dados sobre número de turistas em Porto Alegre disponibilizados nos boletins de informação turística de 2010, 2011 e 2012⁴ não contém o número total de turistas que visitaram a capital gaúcha. As informações referem-se ao número de atendimentos realizados nos Centros de Informações Turísticas.

Conforme o Boletim de 2012, os maiores grupos de visitantes brasileiros são oriundos principalmente dos estados de São Paulo, Rio Grande do Sul, Rio de Janeiro, Paraná, Minas Gerais, Pernambuco, Santa Catarina, Bahia, Ceará e do Distrito Federal, enquanto entre os visitantes estrangeiros predominam os oriundos dos seguintes países: Argentina, Uruguai, Estados Unidos, Alemanha, Portugal, Espanha, França, Colômbia, Chile e Itália. Contudo, os dados oferecidos são imprecisos quanto à quantidade de turistas, quais os pontos que procuram e o porquê de visitarem Porto Alegre.

4 Para mais informações acessar o site da Prefeitura de Porto Alegre.

http://lproweb.procempa.com.br/pmpa/prefpoa/turismo/usu_doc/boletim_estatistico_fev2011.pdf

http://lproweb.procempa.com.br/pmpa/prefpoa/turismo/usu_doc/cit2012.pdf

Para esta narrativa, foram empregados os seguintes procedimentos metodológicos: primeiramente o contato com a secretária de turismo através de mensagem eletrônica para solicitar matérias confeccionadas para divulgação turística de Porto Alegre, e posteriormente visita à Secretária de Turismo para uma conversa com a técnica de turismo e formalização da solicitação dos documentos, tais como panfletos, guias, mapas e cartões postais confeccionados pela Secretaria de Turismo de Porto Alegre, que são oferecidos aos turistas que visitam a cidade.

O objetivo era averiguar a existência de representações negras nesses documentos; o tipo de investigação apropriado é uma pesquisa documental direta, das amostras de mapas, panfletos e guias de museus, obtidos junto à Secretaria de Turismo de Porto Alegre.

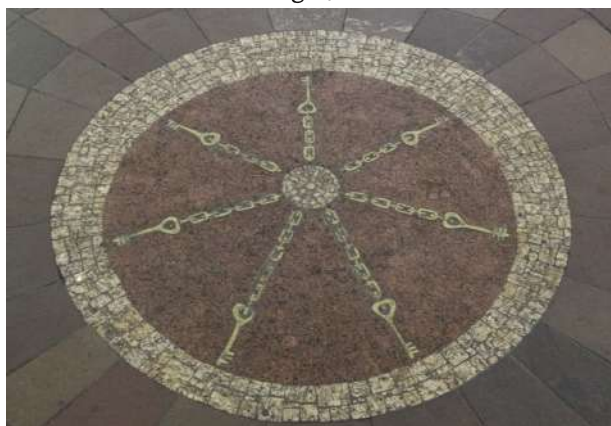
O tratamento dos dados foi feito de forma qualitativa, de modo a categorizar as informações advindas da pesquisa documental, seguida da análise de conteúdo destes materiais. Para a análise hologramática o material turístico foi primeiramente selecionado tendo como recorte inicial a temporalidade do recorte de pesquisa, isto é, o período de entrega do Museu do Percurso Negro (Figuras 1 e 2) em Porto Alegre, que corresponde ao período 2010 - 2014.

Figura 1 - Marco do Museu do Percurso Negro – Tambor – Praça Brigadeiro Sampaio



Fonte: Helena Bonetto

Figura 2- Marco do Museu do Percurso Negro – Bará do Mercado Público – Porto Alegre/RS



Fonte: Helena Bonetto

Contudo, foi importante incorporar materiais até o ano de 2016, pois poderiam já refletir a implementação e, assim, repercutir na sua visibilidade junto aos órgãos institucionais da Prefeitura de Porto Alegre.

Os materiais coletados foram ordenados, classificados e numerados. Apresento o perfil dos documentos analisados no quadro 1. Para a organização, contei com uma planilha de Excel separada por itens para identificação de cada material. O conjunto compôs o seguinte corpus:

Quadro 1– Perfil dos Documentos da Secretaria de Turismo de Porto Alegre coletados em março de 2017

TIPOS DE DOCUMENTOS – CORPUS	QUANTIDADE
Panfletos	12
Panfletos em Língua Portuguesa	10
Panfleto em Língua Espanhola	01
Panfleto em Língua Francesa	01
Mapas	02
Cartões Postais	11
Guia dos Museus do Rio Grande do Sul	01

Fonte: Secretaria de Turismo de Porto Alegre – RS

Foram seguidos os passos descritos por Bauer (2007) para construir o corpus de análise das narrativas turísticas. Os documentos foram separados por tipo e finalidade, isto é, panfletos com panfletos, mapas com mapas, guia dos museus e do Rio Grande do Sul e cartões postais. Após, foi aplicada análise de conteúdo (AC) a partir de Bardin (1979). Para a autora, a AC permite a construção de conhecimento a partir das inferências do texto, sendo que, na constituição do Holograma Espacial, permite verificar os conteúdos que possam permanecer invisíveis para o leitor. As inferências obtidas possibilitam relacionar os dados obtidos com o contexto da investigação. De acordo com Bauer:

Os analistas de conteúdos inferem a expressão dos contextos e o apelo desses contextos. Se focarmos a fonte, o texto é uma expressão. Fonte e público são o contexto e o foco da inferência. Um corpus de texto contém registros de eventos, valores, regras e normas e traços de conflitos e do argumento (BAUER, 2007, p. 192).

Aplicando a AC, foram construídas as categorias observando-se os signos que compõem as representações de cada categoria. Em conjunto com AC, foi aplicada a proposta do interrogatório da imagem de Hall (2006) naquelas imagens presentes nos panfletos e cartões postais que representam a cidade, buscando-se verificar a existência ou inexistência de signos associados aos negros como produtores históricos do espaço urbano – portanto, a visibilidade e a valorização da escrita espacial dos imigrantes europeus trazidos para o Rio Grande do Sul.

No caso dos panfletos analisados, observou-se a repetição dos conteúdos. Para os cartões postais, a repetição de imagens. Para os mapas, a repetição de locais de pontos turísticos. No guia dos museus o objetivo era verificar quais seriam os museus de Porto Alegre para construção de um mapa de localização dos museus e verificar a existência do Museu do Percorso Negro nos mapas, e o mesmo procedimento do guia, mas sem a construção do mapa. As categoriais construídas através da leitura e sistematização dos conteúdos dos panfletos foram Porto Alegre, uma cidade Multicultural; o gaúcho, a Identidade Única de um Estado; Locais

para Visitação e Valorização dos imigrantes europeus; Imagens de Abertura dos Panfletos, o Negro enclausurado e o Mito Fundador – os casais açorianos. No Quadro 2, estão os signos e símbolos para cada uma destas categorias. Em cada uma delas, identificamos as representações dos negros e dos imigrantes europeus. Descreverei cada categoria e suas respectivas representações.

Conforme os pressupostos tomados em Stuart Hall (2006), chegamos à denominação de imaginários urbanos como representações compostas pelos símbolos e signos - sonoros, escritos, imagens eletrônicas, notas musicais ou objetos - entendidos como linguagem que vai além da fala, como meio pelo qual pensamentos, ideias e sentimentos são representados.

Portanto, as narrativas espaciais não são apenas a linguagem na expressão da fala, mas materialidades que demarcam a cidade-lugar de Porto Alegre. Através delas, observei os imaginários urbanos dominantes desta cidade e enfatizando os marcadores espaciais (linguagem) na cidade ou em outros contextos. Pode-se verificar que os panfletos, os mapas, o guia dos museus, os cartões postais produzem uma narrativa institucional da cidade, portanto não são apenas “comunicações faladas ou escritas” que produzem narrativas, mas símbolos, signos e objetos que marcam o espaço da cidade. As linguagens aplicadas nestes documentos se constituem em típicas representações que produzem narrativas da cidade de Porto Alegre.

Na categoria - **Porto Alegre, Cidade Multicultural** – verifiquei as representações de diferentes culturas presentes na cidade, a qual é apresentada como Multicultural, contudo a sua fundação está calcada na vinda dos casais portugueses açorianos em 1772 desconsiderando os povos originários que já habitavam aqui e após acolheu imigrantes de todo mundo.

Nessa categoria de suposta multiculturalidade de Porto Alegre aparecem primeiramente os migrantes europeus, principalmente os portugueses, os italianos e os alemães, os quais são representados através de seus estados nacionais ao contrário da população negra representada através de uma origem continental e não de suas origens territoriais individualizadas.

Quadro 2 – Categorias dos Panfletos Turísticos

Categorias	Signos que compõem as representações
PORTO ALEGRE CIDADE MULTICULTURAL	Os panfletos de modo geral apresentam a cidade como “caldeirão” de misturas, onde a “mistura” de todos os tipos de imigrantes resultou em uma cidade aberta às múltiplas manifestações culturais. Os negros também estariam aqui como imigrantes. Os signos que compõem estas representações encontram sempre na afirmação da fundação de Porto Alegre pelos casais açorianos, o trabalho dos imigrantes italianos e alemães para desenvolvimento do Estado.
O GAÚCHO- NOSSA ÚNICA IDENTIDADE	O Gaúcho aparece como um produto a ser consumido em suas tradições, isto é, culinária, chimarrão e danças, além de suas virtudes e bravura. É o símbolo de um Estado que deu certo pela “mistura” de diferentes grupos sociais os quais contribuíram para constituição desta identidade gaúcha.
PORTO ALEGRE CAPITAL DA CULTURA	Os signos aqui estão relacionados ao teatro São Pedro, às livrarias, ao cinema e aos espaços culturais de Porto Alegre. Os museus citados são MARGS, Memorial do Rio Grande do Sul e Santander Cultural. Não existe nenhuma referência o Museu do Percurso Negro em panfletos, mapas ou como ponto turístico.
IMAGENS DE ABERTURA DOS PANFLETOS	Redenção, Usina do Gasômetro, Laçador, Rua dos Andradas, Cidade Baixa são as mais frequentes.
O NEGRO ENCLAUSURADO	O único signo apresentado nos panfletos que faz referência aos negros na cidade de Porto Alegre é o Bará do Mercado. Apenas em um único panfleto encontramos uma explicação sobre sua existência.
LOCAIS PARA VISITAÇÃO E VALORIZAÇÃO DOS IMIGRANTES EUROPEUS	Em ordem de frequência: Redenção também chamada de Parque Farroupilha, Usina do Gasômetro, Praça da Alfândega, Praça da Matriz, Cidade Baixa, Catedral Metropolitana, Theatro São Pedro.
O MITO FUNDADOR – OS CASAIS AÇORIANOS	Em todos os panfletos sem exceção contribuem para alimentar que este local era “terra de ninguém” antes dos casais açorianos aqui chegarem, doze panfletos e todos eles iniciam sempre com a mesma afirmação aqui chegaram 60 casais e povoaram esta terra.

Fonte: Secretária de Turismo de Porto Alegre. Elaboração: Helena Bonetto

Em doze panfletos, os imigrantes europeus são citados em dez, em diferentes seções. Os africanos em apenas dois e sempre de forma genérica e nenhuma referencia positiva. Não há nenhum outro signo que remetesse aos negros como produtores do espaço da cidade nesta categoria.

Na categoria - **O Gaúcho, Nossa Única Identidade** – são apresentados elementos da cultura do estado do Rio Grande do Sul. Nesta categoria, o gaúcho é o referente da identidade cultural do estado. Seria nela que a “mistura” de todos imigrantes resultaria na identidade da população habitante de seu território. Uma cultura singular, como uma atração para turista consumir. Seus principais signos seriam a coragem e bravura, sendo elementos materiais constituintes desta cultura o chimarrão, o churrasco, as danças tradicionais. Os signos são reforçados sempre por imagens e pelo monumento situado numa das entradas à cidade de Porto Alegre – o Laçador. É importante destacar que o Laçador é analisado como uma representação que dilui outras representações do ser gaúcho e não pela sua presença repetida em outros espaços de Porto Alegre.

Nele, dá-se a diluição de todas as culturas em uma só, apagando as diferenças e os conflitos entre os grupos sociais que formaram Porto Alegre. A figura do gaúcho vem para estabelecer uma igualdade de contribuições entre imigrantes europeus, negros e povos originários, igualdade, conforme a afirmação contida no panfleto.

Cultura Genuína. Primos Argentinos, Uruguaios. Região colonizada por espanhóis, portugueses e africanos, seguido por uma forte imigração alemã e italiana. E todos estes povos se fundiram em grande caldeirão produzindo uma cultura única, genuína e singular. Assim, o Estado tem fornecido ao Brasil, ao longo da história, grandes intelectuais, políticos, esportistas e, em especial, nomes importantes de todos os campos das artes (PANFLETO 8, Secretária de Turismo de Porto Alegre, 2016).

A cultura genuína teria sua valorização nos elementos arquitetônicos com inspiração europeia e condicional, e os negros à clausura da escravização, como verifiquei na categoria.

A categoria sobre os **Locais para Visitação e Valorização dos Imigrantes Europeus** evidencia representações positivas dos imigrantes europeus, aos pontos turísticos relativos a prédios importantes, como por exemplo: “Catedral Metropolitana - estilo inspirado na Renascença Italiana inaugurada em 1971. Construção obedece ao projeto do arquiteto italiano Joao Batista Giovanele”;

“Theatro São Pedro – Construção com elementos barroco português. O estilo é dos teatros italianos da época, 1858, data do prédio”, “Praça da Alfândega, construída no fim do século 18, foi um dos primeiros sítios de ocupação dos açorianos que iniciaram a fundação da cidade”.

Na Praça da Alfândega existem outras representações, tais como a dos poetas e escritores Mário Quintana e Carlos Drummond, que fogem às representações europeias, mas a pergunta que fica: por que não uma estátua do poeta Oliveira Silveira⁵? Um dos maiores poetas negros do estado RS.

Além de sempre ter uma apresentação dos pontos turísticos a partir dos imigrantes europeus; quando existe uma enunciação que nos remete à população negra faz-se referência exclusivamente à escravização, o “Solar dos Câmara - foi a primeira casa residencial construída em alvenaria em Porto Alegre. Visite a biblioteca, construção onde antigamente ficava uma senzala e preserva as janelas afuniladas que evitavam a fuga dos escravos”; “Fonte do Pai Cabina e faça um pedido ao “Santo dos Escravos” e a Igreja das Dores, a qual é lembrada por sua interminável reforma que seria causada pela maldição do escravo que foi injustamente acusado de roubo de joias, e jogou uma maldição que uma das torres da igreja nunca seria terminada”. O Parque da Redenção também teve seu nome trocado, inicialmente dado o nome de Redenção em 1884, em virtude dos campos da Redenção, que homenageava a luta pela libertação dos escravos. Porto Alegre teria sido a primeira cidade a libertar seus escravos, 4 anos antes da lei Áurea. Em 1930, o parque ganha um projeto do arquiteto e urbanista Alfredo Agache, que confere unidade através do eixo central e a previsão de jardins e recantos. Também após uma exposição comemorativa à Revolução Farroupilha, o parque passa a ser chamado oficialmente de Parque Farroupilha.

5 Oliveira Silveira viveu entre anos 1941-2009, poeta, pesquisador, professor e um dos fundadores do Grupo Palmares, o qual declarou o 20 de novembro, dia da morte de Zumbi dos Palmares, como a data máxima da comunidade negra brasileira.

Nesta categoria, observamos a invisibilidade da presença da cultura negra em Porto Alegre em outros espaços públicos, tais como a Praça da Alfândega, local de forte comércio onde a população negra encontrava-se e trabalhava, chamada também de Praça das Quitandeiras. O apagamento do nome do Parque Redenção para Farroupilha mostra uma tendência a apagar esta população da história da cidade, e ainda neste local os negros aparecem encapsulados na escravização, e assim como na lenda urbana sobre a Igreja das Dores no centro de Porto Alegre. Aqui podemos observar a invisibilidade das representações negras em Porto Alegre e a enclausura dos signos que as compõem no período da escravização. Tal como Hall (2016) descreve em sua análise sobre as representações raciais dos negros britânicos e norte-americanos, a visibilidade desta população nos panfletos está sempre relacionada à escravização e sem nenhuma representação positiva desta população em Porto Alegre. Fato que corrobora para comprovar a tese desta pesquisa, pois os locais de visita que são atribuídos aos imigrantes europeus são sempre representados de forma positiva e é conteúdo de todos os panfletos, enquanto os negros são representados apenas no período da escravização. Estes signos alimentam o imaginário urbano da cidade de Porto Alegre.

Na categoria - **O Mito Fundador – Os Casais Açorianos** - todos os panfletos, sem exceção, contribuem para alimentar que este local era “terra de ninguém” antes dos casais açorianos aqui chegarem. Doze panfletos e todos eles iniciam sempre com a mesma afirmação de que aqui chegaram 60 casais e povoaram esta terra. Esta categoria exemplifica o que Pesavento (1999) fala sobre os imaginários urbanos das cidades: ela afirma que sempre existe um mito fundador que é contado e recontado, tornando-se verdade.

O imaginário urbano dominante de Porto Alegre é composto por representações do mito fundador de Porto Alegre. Ao se utilizar dele em todos os panfletos sobre a cidade, de acordo com Pesavento (1999), o mito fundador, como se sabe, é fundamental para a representação de um pertencimento, o qual constrói uma ideia de comunidade simbólica de sentido (PESAVENTO, 1999, p. 246) –

“Consequentemente em que a população deste local reconheça-se com parte desta comunidade”. O problema do mito fundador é a força na qual ele se constitui como um imaginário urbano, representando apenas o grupo que ocupou um

determinado espaço tornando-o seu lugar sem reconhecer outras populações que estavam ali ou que conjuntamente estavam no processo de ocupação do espaço. A atribuição aos portugueses da constituição do território da cidade de Porto Alegre não reconhece a existência dos negros escravizados que, juntamente com os casais portugueses açorianos, entre os anos de 1763 e 1773, desembarcaram nas terras que ganhariam o nome de Porto dos Casais e, após, Porto Alegre, assim como também omite a existência dos povos originários que já povoavam este local.

Em Santos (2005) encontramos a afirmação que, juntamente com os casais açorianos, os negros escravizados também chegaram nesta terra, que era povoada pelos povos originários. É possível verificar a afirmação acima:

recortes de anúncios de jornais tornam evidente o forte povoamento pelos negros da capital gaúcha, a qual chegou a ter um número de escravizados maior do que outras capitais brasileiras que as quais têm suas identidades vinculadas aos negros, como Salvador, por exemplo: Com a vinda dos agentes do governo também vieram os escravos. A partir de 1772 não há registros históricos documentais do número de escravos e seus nomes. Seguramente todo o trabalho era feito por eles. O calvário urbano em Porto Alegre começaria e também a resistência contra a opressão escravista, por meio de constantes fugas de escravos formando os primeiros QUILOMBOS da cidade (SANTOS, 2005, p.27).

Os postais de Porto Alegre, oferecidos pela Secretária de Turismo estão centrados em paisagens naturais, prédios históricos, tais como: Mercado Público, Cais do Porto, Parque Farroupilha, Pôr do Sol no Guaíba, Catedral São Pedro, Casa de Cultura, Praça da Alfândega e Teatro São Pedro.

A narrativa oficial do turismo de Porto Alegre alimenta os imaginários dominantes através da vinculação de fatores positivos à imigração europeia e do congelamento dos negros no período de

escravização desta população, o que é similar ao observado por Hall (2006) quando analisa as representações dos negros nos jornais britânicos, no cinema e na publicidade. A imagem dos negros está sempre vinculada à escravidão, dando a entender que sua história como sujeitos produtores do espaço acaba neste período. Este “congelamento” legitima e contribui para o discurso de dominação de uma cultura pela outra no que tange aos aspectos oficiais. Segundo Barbosa (2006), correspondem à escola, mídia, universidade, tornando-se um instrumento de perduração do imaginário de um Estado que representa a Europa Brasileira.

Contudo, não podemos esquecer que ao tratarmos de turismo e ainda de turismo oficial, estamos aqui falando de uma cidade como produto a ser vendido e consumido pelos turistas que chegam à capital. O turismo produz espaços a serem consumidos – quais representações de Porto Alegre podem ser facilmente vendidas?

As motivações para consumo de determinados espaços, não estaria somente em paisagens naturais, mas em motivações psicológicas e ainda as singularidades locais.

Observei nos panfletos que as motivações para consumir Porto Alegre como produtos estão relacionados: ao clima do estado que seria singular, pois enquanto no restante do país, faz calor, aqui faz frio. Após os pontos turísticos relacionados à história e à exaltação das representações da arquitetura de estilo europeu em solo porto-alegrense.

A ausência de representações negras nos panfletos turísticos oficiais de Porto Alegre, ao fato de que se aparecem nesses documentos desfaziam os imaginários urbanos sobre essa cidade produto de consumo pelos turistas centrados nas representações europeias, na identidade do gaúcho e suas singularidades, tais como: chimarrão, churrasco e centros tradicionalistas.

Sobre a narrativa turística e suas representações de uma única identidade – a gaúcha - encontramos respaldo em outras problematizações, como as realizadas por Machado (1994), ao escrever sobre o gauchismo e o reino da distinção, quando diz que nos afirmamos gaúchos, porque:

[...] as diferenças reais entre os habitantes do Rio Grande do Sul e os demais brasileiros, bem pensadas, são mínimas. A representação – a construção sociocultural – contraria as evidências empíricas. Nós somos gaúchos, mais do que tudo, porque queremos nos ver no espelho dos imaginários como portadores de uma especificidade (MACHADO, 1994, p. 114).

A narrativa “nós somos gaúchos” é a diluição das diferenças, constituindo-se como ferramenta para permanência dos imaginários urbanos e sociais de uma identidade única, em signos que representam sempre nossa singularidade, tais como o chimarrão, o churrasco e –o clima que se diferencia do resto do país e nos torna mais diferentes ainda. Seria uma heresia quebrar com este imaginário urbano e social, reconhecendo as diferentes identidades formadoras dos espaços urbanos e rurais neste Estado, então recriamos e contamos essa história com orgulho, sem observar a violência simbólica de cada dia e a impossibilidade de uma identidade que efetivamente represente os grupos formadores deste estado historicamente, pois os gaúchos, como diz Machado (1994), usufruem da distinção da singularidade deste imaginário, conforme o autor:

Ora, aos gaúchos agrada pensar que o Rio Grande do Sul é o Estado mais politizado do Brasil, mais culto, rico, limpo, branco e bem-alimentado, mas ninguém postulou ser a consciência moral da podridão verde-amarela (MACHADO, 1994, p. 117).

Por fim, agrada aos gaúchos vender esta identidade como produto a ser consumido para turismo, a singularidade-distinção deste povo formado principalmente pela migração europeia para Estado.

Considerações finais

Na narrativa turística não há representação que valorize a escrita histórico-espacial negra, sendo visíveis os aspectos negativos e de desvalorização, congelamento da escrita negra no período da escravidão, a invisibilidade da religiosidade traduzida no Bará do Mercado e a inexistência do Museu de Percurso Negro nos materiais

de divulgação turística de Porto Alegre.

O holograma que é formado por outras narrativas permitiu demonstrar a invisibilidade do negro no imaginário da cidade, os fatores simbólicos que não apenas o sustentam, mas igualmente as práticas concernentes ao sistema de poder da racialização no Brasil. Isto é, uma forma de estar e viver no mundo como se brancos fossem neutros, tendo em vista que não foram racializados historicamente, ao contrário dos negros que sempre tiveram seus corpos e práticas racializados.

A ideia de raça deve ser discutida, pois no cotidiano naturalizamos a atribuição de comportamentos a determinados fenótipos, como por exemplo: os negros nascem para dançar. Na prática da branquitude, os brancos são civilizados, intelectuais, sempre valorizados como trabalhadores; entre outras características, os privilégios brancos, são notórios em diferentes dimensões socioespaciais em que as representações que marcam a cidade não são desvalorizadas nem eliminadas do espaço urbano, tornando-se permanentes nos imaginários dominantes da cidade de Porto Alegre.

É de suma importância identificar que estamos dentro de um sistema de poder marcado pela branquitude, com privilégios de representação materiais e imateriais que marcam os espaços públicos da cidade de Porto Alegre, para combater o racismo e para a educação antirracista e promoção da equidade entre as raças. Tudo soa como se estivéssemos nos primeiros passos para uma emancipação histórica, principalmente nas discussões relativas aos privilégios arraigados pelas práticas da branquitude em nosso país e à valorização de suas escritas nas cidades brasileiras. A educação antirracista é relacionada a essa emancipação e não deve ser uma luta apenas dos negros de nosso país, mas de toda nossa sociedade.

Assim finalizo este texto, mas sigo pesquisando o tema, em busca de aprofundar a relação entre racialização, cidade, branquitude, representações e imaginários e propor alternativas para finalmente chegarmos a mudanças dos imaginários urbanos dominantes para imaginários que visibilizem a escrita espacial negra histórica na cidade de Porto Alegre. Sigo estudando, lutando e

resistindo como mulher e educadora do ensino público.

Referências

- BARDIN, Laurence. **Análise de conteúdo**. Lisboa: Editora 70: Martins Fontes, 1979.
- BAUER, Martin; GASKELL, George. **Pesquisa qualitativa com texto, imagem e som: um manual prático**. 6. ed. Petrópolis: Vozes, 2007
- BARBOSA, Wilson do Nascimento. **Cultura Negra e Dominação**. Porto Alegre: Unisinos, 2006.
- CANCLINI, Néstor Garcia. Diálogo con Néstor García Canclini ¿Qué son los imaginarios y cómo actúan en la ciudad. **Revista Eure**, Santiago de Chile, v. XXXIII, n. 99, p. 89-99, ago. 2007.
- CANCLINI, Néstor Garcia. **Imaginarios Urbanos**. 4. ed. Buenos Aires: Euleba, 2010, p. 184. Disponível em: <https://drive.google.com/file/d/0B5UfjjAP0C2FOENDdm1Fa1ZVRzQ/view>.
- HALL, Stuart. **Cultura e representação**. Rio de Janeiro: Editora da PUC-Rio: Apicuri, 2016.
- HIERNAUX, Daniel. De los imaginarios a las prácticas urbanas: construyendo la ciudad de mañana. Iztapalapa 64-65: **Revista de Ciencias Sociales y Humanidades**, Iztapalapa - México, D. F, n. 29, p.15-35, jan-dez 2008. Disponível em: <http://danielhiernaux.net/publicaciones/index2.php>. Acesso em: 11 set. 2012
- HIERNAUX, Daniel. Los Imaginarios Urbanos: De la teoría y los aterrizajes en los estudios urbanos. **EURE: Revista Latinoamericana de Estudios Urbano-Regionales**, Instituto de Estudios Urbanos y Territoriales, Pontificia Universidad Católica de Chile v.l. XXXIII, n. 99, agosto, 2007a, p. 17-30. Disponível em: <http://www.scielo.cl/pdf/eure/v33n99/art04.pdf>. Acesso em: 12 jul. 2012a.
- HIERNAUX, Daniel; LINDÓN, Alicia. “Imaginarios urbanos desde América Latina. Tradiciones y nuevas perspectivas” In: **Imaginarios urbanos en América Latina: urbanismos ciudadanos**, Fundación Antoni Tapies, Barcelona, 2007b, p.157-167.
- HIERNAUX, Daniel; LINDÓN, Alicia.. Los imaginarios urbanos de la dominación y la resistencia: un punto de partida. Iztapalapa 64-65: **Revista de Ciencias Sociales y Humanidades**, Iztapalapa - México, D. F, n. 29, p.7-12, jan-dez 2008. Disponível em: <http://danielhiernaux.net/publicaciones/index2.php>>. Acesso em: 11 set. 2012b.
- LEITE, Ilka Boaventura (Org.). **Negros no Sul do Brasil**. Invisibilidade e

territorialidade. Florianópolis: Letras Contemporâneas, 1996.

HIERNAUX, Daniel; LINDÓN, Alicia (Org.). **Tratado de Geografía Humana**. Barcelona: Antropos, 2006. 652 p.

LINDÓN, Alicia. Los imaginarios urbanos y el constructivismo geográfico: los hologramas espaciais. **Revista Eure**, Santiago de Chile, v XXXIII, n. 99, p.31-46, ago. 2007a. Disponível em: <http://www.scielo.cl/pdf/eure/v33n99/art04.pdf>. Acesso em: 12 jul. 2012.

LINDÓN, Alicia. El constructivismo geográfico y las aproximaciones cualitativas. **Revista de Geografía Norte Grande**, Santiago de Chile, n. 3, p.5-21, jun. 2007b. Disponível em: http://www.scielo.cl/scielo.php?pid=S0718-34022007000100001&script=sci_arttext. Acesso em: 12 jul. 2012. 89

LINDÓN, Alicia. La ciudad y la vida urbana a través de los imaginarios urbanos. **Revista Eure**, Santiago de Chile, v. XXXIII, n. 99, p. 7-16, ago. 2007c. Disponível em: <<http://www.scielo.cl/pdf/eure/v33n99/art02.pdf>>. Acesso em: 03 maio 2012.

MACHADO, Juremir et al. Charlas Culturais: O reino da Distinção. In: ORO, Ari et al. **Nós, os gaúchos**. Porto Alegre: Ufrgs, 1994. Cap. 8. p. 114-118.

MAESTRI, Mário. O negro e o imaginário étnico gaúcho. In: **Diversidade Étnica e Identidade Gaúcha**. Documentos, Santa Cruz do Sul: UNISC, n. 5, 1994.

MUNANGA, Kabengele. **Rediscutindo a mestiçagem no Brasil: identidade nacional versus identidade negra**. 2. ed. São Paulo : Autêntica, 1999.

OLIVEN, Ruben George. A invisibilidade social e simbólica do negro no Rio Grande do Sul. In: LEITE, I. B. (Org.). **Negros no Sul do Brasil: invisibilidade e territorialidade**. Florianópolis: Letras Contemporâneas, 1996, p. 13-32.

PESAVENTO, Sandra Jatahy. Em busca de uma outra História: imaginando o imaginário. **Revista Brasileira de História**, n. 29, 1995a.

PESAVENTO, Sandra Jatahy. Os Excluídos da Cidade. **Cadernos porto e vírgula**, Porto Alegre, n.11, p. 80-89, 1995b.

PESAVENTO, Sandra Jatahy. **O imaginário da cidade: visões literárias do urbano** - Paris, Rio de Janeiro, Porto Alegre. 2. ed. Porto Alegre : Editora daUFRGS, 1999

SANTOS, Irene. **Negro: em preto e branco: história fotográfica da população negra de Porto Alegre**. Prefeitura de Porto Alegre, 2005.

SCHWARCZ, Lília Moritz. **O espetáculo das raças: cientistas, instituições e questão racial no Brasil: 1870-1930**. São Paulo: Companhia das Letras,

1993.

SINGER, Paul Israel. **Desenvolvimento econômico e evolução urbana**: análise da evolução econômica de São Paulo, Blumenau, Porto Alegre, Belo Horizonte e Recife. 2. ed. São Paulo: Nacional, 1977

Cartografia de Propaganda no Estado-Novo: os Mapas “ROTEP” e a Construção de Territórios Turísticos

Luís Miguel Moreira

Introdução

Há muito que os mapas deixaram de ser considerados um simples produto da cartografia, um mero objeto científico cujo conteúdo constitui uma representação fiel e exata da superfície terrestre. Atualmente, os mapas são considerados produtos culturais, elaborados nos seus múltiplos contextos: técnico, científico, social, político,..., pelo que devem ser compreendidos nas suas múltiplas facetas, recorrendo-se, para tal, ao contributo de várias teorias e de outras áreas do saber (CRAMPTON; JOHN, 2001; VARGAS; GARCIA, 2007; EDNEY, 2016). São, por isso, uma construção social - e, simultaneamente, o reflexo da sociedade que os produziram - desempenhando diferentes funções e adequando-se aos seus múltiplos públicos (CRAMPTON; KRYGIER, 2006). Constituem, ainda, um excelente meio de comunicação (e de marketing) territorial, capaz de moldar a imaginação geográfica dos viajantes, pelo que, constituem uma peça importante da atividade turística.

É neste friso conceptual e teórico que se fará a leitura do mapa turístico que, de seguida, se apresenta, enquanto objeto simbólico de um território, ao serviço da propaganda de Estado, recorrendo-se ao contributo da hermenêutica, como propõe John Pickles (2004, p. 54-59).

O turismo em Portugal

A origem do Turismo moderno em Portugal remonta ao último quartel do século XIX, acompanhando um movimento cada vez mais crescente na Europa, à medida que as inovações criadas pela Revolução Industrial (nomeadamente o comboio e o barco a vapor) permitia viagens mais rápidas, mais longínquas e mais baratas. Viajar por lazer, e não apenas para fazer o *Grand Tour*, era uma atividade que ganhava cada vez mais adeptos, como bem demonstra a multiplicação, um pouco por toda a Europa, de Clubes e Sociedades promotoras de atividades “turísticas” e excursionistas, como são exemplo o Club Alpin Français, fundado em 1874; o English Cyclist Touring Club, estabelecido em 1875 ou o Centre Excursionista de

Catalunya, criado em 1876.

Partindo destes exemplos, embora um pouco mais tardiamente, também em Portugal foi criado, em 1906, um Touring Club de Portugal, designando-se por “Sociedade de Propaganda de Portugal” (SPP), cujo objetivo principal, como se depreende pelo nome, era o de promover os usos e costumes, assim como os monumentos e as paisagens portuguesas (CERDEIRA, 2014, p. 108-125).

Desta forma, para apoiar, orientar e aconselhar os visitantes nas suas escolhas, desenvolveu-se o género literário dos relatos de viagens e, em especial, os guias e itinerários de viagens (BRANCO, 2010), bem como os mapas e as plantas turísticos.

No início do século XX, publicaram-se os primeiros mapas de Portugal destinados especificamente a viajantes e turistas, que podiam percorrer as diferentes regiões de bicicleta, de carro ou de comboio, utilizando as mais recentes estradas de macadame e uma rede ferroviária ainda em expansão¹. A par destas indicações, localizavam-se os principais lugares a visitar, com destaque para as praias e as estâncias termais, afinal os principais produtos “turísticos” do País (MARTINS; MARQUES; FERNANDES, 2015, p. 268-275).

Desenvolvia-se, assim, entre nós, um novo tipo de mapas que registava o modo como o espaço era visto, produzido, reproduzido e utilizado por um público muito específico. Dado que os mapas turísticos fornecem uma interpretação de um determinado território, num determinado momento, e visto que são utilizados pelas pessoas, essas interpretações são reproduzidas e perpetuam-se no tempo, fixando os estereótipos geográficos, o que, no seu conjunto, revela o poder dos cartógrafos na reprodução das narrativas históricas escolhidas para território figurado (MOSS, 2015).

1 Entre todos, destaca-se a edição pela SPP, em 1907, do Mappa excursionista de Portugal, um exemplar impresso na escala 1: 500 000.

Estado-Novo, turismo e propaganda

Com a aprovação da Constituição da República, em abril de 1933, oficializava-se um novo regime político em Portugal - o Estado Novo - de cariz autoritário-totalista e tradicionalista-nacionalista, que se inspirava noutros regimes e movimentos nacionalistas e fascistas que, nessa altura, emergiam na Europa, personificados nos seus principais líderes como Primo de Rivera e depois Franco, Mussolini ou Hitler. A partir deste momento, todo o aparelho institucional do regime foi sendo construído, destacando-se, entre outros, a criação da polícia política, o estabelecimento da censura e a institucionalização da propaganda.

Ideologicamente influenciado pelo movimento do Integralismo Lusitano, o novo regime caracterizava-se por ser profundamente antidemocrático e antiliberal, acreditando que o Estado se devia (re)fundar nas formas tradicionais e ruralistas caracterizadoras da Nação portuguesa (resumida na famosa trilogia “Deus, Pátria Família”) (CRUZ, 1982, p.137-182; CORDEIRO, 2009). Para tal, seria necessário reescrever o passado histórico, à procura das “verdadeiras” raízes de um “portuguesismo” que se pretendia livrar de toda e qualquer influência externa perniciosa, ao mesmo tempo que se afirmava a opção imperialista e colonialista como fazendo parte da missão evangelizadora de Portugal (VIEIRA, 2010).

Através de um discurso ideológico-propagandístico, o regime pretendia reforçar os elos identitários entre os portugueses e o Estado (Nação) e, desta forma, legitimar-se perante o País (ROSAS, 2001; CUNHA, 2001). Para dar forma a este projeto, foi criado o Secretariado de Propaganda Nacional (SPN), logo em 1933, dirigido por António Ferro, responsável por desenvolver a “política do espírito”, ou seja, universalizar os princípios ideológicos do regime na sociedade portuguesa. (CADAVEZ, 2012, p.250-281).

No início da década de 1940, o SPN recebeu do Ministério do Interior a tutela em matéria de turismo, concebido pelo regime como um instrumento privilegiado de promoção e de propaganda,

muito embora não fosse a única instituição com responsabilidade sobre este setor. Em 1944, a sua designação foi alterada para Secretariado Nacional de Informação, Cultura Popular e Turismo (SPI), tornando mais efetiva e direta a ligação entre informação/propaganda e o turismo.

Para os ideólogos do regime, bem como para os agentes responsáveis, o Turismo era uma atividade estratégica numa dupla vertente: do ponto de vista económico, seria importante para promover a recuperação financeira do país, principalmente pela sua capacidade de atrair visitantes estrangeiros e, desse modo, promover a entrada direta de divisas, para além de fomentar a criação de emprego e de dinamizar a economia interna. Mas o turismo também seria estratégico do ponto de vista da propaganda ideológica, sobretudo por proporcionar, tanto aos nacionais como aos estrangeiros, o conhecimento da essência da Nação portuguesa (CADAVEZ, 2012, p. 168-169).

Assim, muito por ação do SPN/SNI, e no que diz respeito à promoção turística, foram sugeridas novas leituras idealizadas e estetizadas das paisagens que compõem o território português, enaltecendo-se a ruralidade bucólica e pitoresca, características exaltadas pela ideologia do Estado Novo (PIRES, 2002, p. 71-75). A paisagem e o território eram, assim, símbolos da identidade e do progresso da Nação. (SAMPAIO, 2012; CADAVEZ, 2015; CORREIA, 2018).

De acordo com Joaquim Roque da Fonseca, um dos maiores defensores do Turismo português da época, as principais motivações e atrações turísticas seriam os acontecimentos, as tradições, as lendas e os símbolos históricos. Os turistas deveriam visitar o que de mais autêntico, mais notável, mais belo e pitoresco existisse no destino de acolhimento².

2 Citado por M. Cadavez, 2012, p.169. Refletindo todo este contexto de exaltação turística que marcou os primeiros anos do regime salazarista, foi criada, em 1935, a Fundação Nacional para a Alegria no Trabalho (FNAT), com o objetivo de criar as infraestruturas destinadas às atividades culturais, desportivas e recreativas dos trabalhadores e suas famílias; no ano seguinte, foi realizado o I Congresso Nacional do Turismo e foram publicados várias publicações (guias, livros, artigos, revistas, mapas, [...], sobre a temática turística.

Assim, eram dignos de visita os locais mais “simbólicos” da História nacional, pelo menos tal como agora era reinterpretada pelo regime (PEREIRA, 2013; GRILO, 2011), como por exemplo a cidade de Guimarães, considerada o “berço da Nação”, assim como os mais emblemáticos monumentos de afirmação da identidade e da independência portuguesa - como eram os castelos medievais - e da fé cristã, como as igrejas românicas. Não por acaso, estes foram os monumentos restaurados (devolvidos à sua “pureza original”), por ação da Direcção Geral de Edifícios e Monumentos Nacionais. (PEREIRA, 2013; GRILO, 2011). A par destes, continuava-se a promover as estâncias balneares e as termas, como locais de veraneio e de recreio preferenciais.

Nas palavras do “Chefe” de Estado, resumindo a opção ideológica do seu regime, “deve-se amar e conhecer Portugal, no seu passado de grandeza heroica, no seu presente de possibilidades materiais e morais, antevê-lo no seu futuro de progresso, de beleza, de harmonia”³. Para tal, tornava-se vital incentivar os portugueses a viajarem e a conhecerem o seu País, usufruindo dos progressos materiais tornados possíveis pela Obra do Estado Novo, nomeadamente a renovação da rede viária que incluiria, a partir dos finais da década de 1930, um conjunto de “estradas turísticas”, com características próprias, ligeiramente diferentes das restantes, onde se incluíam o arranjo/aformoseamento das bermas com o plantio de árvores, a construção de fontanários e de miradouros. (SOUSA, 2013, p. 290-292). Mas também o turismo ferroviário desempenhou um papel importante para a divulgação da Nação portuguesa. (RIBEIRO, 2017, p. 22-23).

É neste ambiente que se integra uma interessante iniciativa editorial, composta por mais de duas centenas e meia de mapas turísticos de âmbito nacional, regional e concelhio, editados entre 1938 e 1972, denominados de Roteiro Turístico e Económico de Portugal (ROTEP) (formando uma espécie de álbum ou atlas

3 Ver o prefácio escrito por Salazar à obra dirigida por António Ferro, em 1934, onde se coligia uma série de entrevistas deste jornalista ao Presidente do Conselho de Ministros. (Apud G. Santos, 2008, p. 63).

turístico) e que constitui mais um contributo para a concretização da “política de espírito” do regime, na forma como através da linguagem cartográfica se perpetuavam, não só, os lugares simbólicos desse Portugal que merecia a pena visitar, como também, as atividades económicas, as tradições, as festividades e os modos de vida das suas gentes.

O Roteiro Turístico e Económico de Portugal (ROTEP)

O Roteiro Turístico e Económico de Portugal, tal como se apresentava no *Catálogo das Exposições da Rotep*, contava com o “patrocínio” do Ministério da Educação Nacional e do Secretariado Nacional de Informação e Cultura Popular⁴. A edição estaria a cargo da ROTEPE, inicialmente com sede na cidade do Porto, sob a responsabilidade de Eurico Lima de Magalhães, um ilustre bibliófilo da cidade do Porto e de João Camacho Pereira, fotógrafo e editor, entre diversas iniciativas, da revista “Latina”⁵. Mais tarde, entre 1952 e 1956, a sede da ROTEPE passou a ser em Cruz Quebrada e, finalmente, a partir de 1957, em Lisboa, na rua de S. Bento, nº 39, a mesma morada da casa de fotografias de Camacho Pereira, já então o único editor.

Informava-se, ainda, que a obra seria “rectificada pelas entidades locais”, garantindo-se, desta forma, um maior rigor nas descrições, sendo a apresentação geral feita pelo prof. Dr. Amorim Girão, um reputado geógrafo da Universidade de Coimbra, especialmente reconhecido pela autoria do *Atlas de Portugal* e da

4 O catálogo foi editado em outubro de 1947 e anunciava a realização de duas exposições: uma em Lisboa, de 15 a 30 de outubro, na Sociedade de Geografia e outra no Porto, a realizar de 15 a 30 de novembro, no salão de exposições do Coliseu.

5 Esta revista, editada desde o início da década de 1930, começou por intitular-se *Latina - Revista de Intercambio Entre Povos Latinos e Pan-latinismo*, onde se abordavam temas relacionados com o turismo, passando, depois, a chamar-se *Latina - Revista de Turismo, Arte e Economia*, alteração que poderá relacionar-se com o facto de ter passado a contar com o apoio da Comissão de Propaganda do Turismo no Estrangeiro do Ministério dos Negócios Estrangeiros, entretanto criada em julho de 1930.

Geografia de Portugal, em 1941. Deste modo, garantia-se à iniciativa uma “validação” científica diferenciadora.

Nesta primeira fase, a impressão seria realizada nas oficinas tipográficas da Bertrand (irmãos) mas passando, pouco depois, para a responsabilidade da Litografia Amorim, em Lisboa.

No texto de apresentação, datado de abril de 1947, Aristides de Amorim Girão, discorre sobre as vantagens da utilização destes mapas que se apoiavam numa sólida cartografia de base – indicando-se que “[...] todos os mapas concelhios se baseiam sobre a *Carta de Portugal* na escala de 1: 50 000” - constituindo “uma resenha descritiva das guias turísticas, dicionários, e enciclopédias geográficas ou históricas...”, muito embora lamenta que, por razões técnicas de execução editorial, não fosse possível dar “os mapas na mesma escala e [nem se] adopte sempre o mesmo estilo de representação”.

Não obstante, o geógrafo resumia utilidade da obra deste modo: “[...] uma vez completa a colecção, sob os nossos olhos poderão desfilar a qualquer hora todos os concelhos do país na sua especial configuração geográfica e na diversidade das suas condições naturais e humanas, relevo do solo, revestimento vegetal, vias de comunicação, monumentos mais importantes, particularidades turísticas e etnográficas, além de vários outros motivos de interesse local”⁶.

Nesta apresentação, anunciava-se o programa da edição: saíam à estampa três mapas mensais, sem nenhuma sequência ou ordem pré-definida, formando uma série de 18 volumes, um para cada distrito correspondente. No final, a publicação seria constituída por “273 mapas no formato 45 x 65 centímetros; a seis e mais cores.

6 De acordo com a definição de “mapa turístico” proposta por K. Jancewicz e D. Borowicz (2017, p. 30) o mapa ROTEK reunia todas as condições para a sua tipologia: “o mapa turístico constitui uma representação gráfica de uma área apresentada num plano, de acordo com regras matemáticas específicas (destinadas a garantir uma boa orientação no campo, permitir a obtenção de informações corretas sobre distâncias, etc.); esse mapa deve incluir conteúdo topográfico, informações sobre as atrações turísticas de uma determinada área, sua infraestrutura turística e complementar - apresentada por sinais convencionais, apropriadamente para a escala do mapa e seu uso pretendido” (tradução nossa).

Todos os motivos de interesse desenhados, escala rigorosa, embora diversa”. Anunciava-se “um mapa para cada concelho do país”, dobrado em oitavo, tendo no verso “foto cartaz capa; texto; planta da cidade ou vila-sede do concelho; fotografias”. O conteúdo dos mapas, registado através de figuras, seria constituído pelos temas seguintes: “Pré-História; História; Monumentos religiosos e profanos; etnografia; economia; turismo; diversas curiosidades”, afinal os temas centrais do discurso turístico-propagandístico promovido pelo regime.

Neste catálogo, foram anunciados os mapas já impressos ou a imprimir até ao final do ano de 1947 – Cascais, Matosinhos e Ponte de Lima - bem como todos os outros que seriam publicados no decorrer do ano de 1948. Assim, em janeiro desse ano seriam editados os mapas/folhetos de Sintra, Vila do Conde e Valença; em fevereiro, Torres Vedras, Vila Nova de Gaia e Viana do Castelo; em março, Mafra, Penafiel e Arcos de Valdevez; em abril, Alenquer, Póvoa de Varzim e Melgaço; em maio, Oeiras, Paredes e Caminha. Depois se anunciavam, por distrito, os concelhos que seriam incluídos na coleção, ainda que sem qualquer data prevista: do Distrito de Lisboa, os concelhos de Loures, Vila Franca de Xira, Azambuja, Lourinhã, Sobral de Monte Agraço e A[rruda] dos Vinhos; do Distrito do Porto, Valongo, Paços de Ferreira e Marco de Canaveses; do Distrito de Coimbra, Condeixa, Soure e Montemor-o-Velho; do Distrito de Braga, Barcelos, Famalicão e Póvoa de Lanhoso; do Distrito de Viseu, Mangualde e do distrito de Setúbal, Sesimbra.

Desconhecemos quais os critérios utilizados para esta escolha, não se sabendo se se tratou de uma opção do editor, ou se foram os concelhos que, por sua própria vontade, aderiram a esta iniciativa como forma de se promoverem turisticamente. De facto, o código administrativo de 1936, revisto em 1940, previa a possibilidade de se criarem “comissões municipais de turismo e zonas de turismo nos concelhos que tivessem na sua área geográfica praias, estâncias hidrológicas ou climáticas, de altitude, de repouso ou de recreio, ou monumentos e lugares de nomeada”, pelo que os municípios

portugueses começavam a encarar a atividade turística como uma oportunidade económica.

Consultando os catálogos da Biblioteca Nacional de Portugal – previsivelmente constituídos pelos exemplares do “depósito legal” - é possível identificar um total de 151 documentos cartográficos editados pela ROTEPE, entre 1945 e 1972. Apesar de não corresponder ao número de mapas previstos (273), este acervo constitui uma boa amostra, se não mesmo a totalidade dos mapas editados. Pela sua análise, constata-se que, por circunstâncias várias não apuradas, o plano inicial do editor não foi cumprido. Assim, dos 15 mapas previstos para serem dados à estampa até meados do ano de 1948, apenas foi editado o de Vila de Conde, sendo que, nalguns casos, só o foram mais de uma década depois do previsto, como foram os casos dos mapas de Penafiel (editado em 1961) ou de Paredes (em 1963).

Também foi possível observar que, à medida que a coleção foi sendo publicada, surgiram alterações que não constavam do programa editorial. Assim, na década de 1960, altura em que a publicação estava já consolidada entre o público, os mapas turísticos ROTEPE publicavam-se em diferentes escalas, não se restringindo à concelhia. Do conjunto do país, foram publicados, pelo menos, dois mapas: o *Mapa das Estradas*, datado de 1964 e integrando a série “Portugal temático” e o *Portugal Ideográfico*, post. 1966. Havia também os mapas dos “conjuntos”, que englobavam as províncias e outras regiões especiais, como por exemplo os mapas *Vinhos do Porto. Região Demarcada do Douro e Entreposto de Gaia*; o *Mapa dos Arredores de Lisboa*; *Península de Setúbal ou Beira-Serra e Marão-Larouco*⁷.

7 A ROTEPE tinha uma edição de mapas turísticos dos distritos de Portugal, mas em formato de postal ilustrado.

Construir a imagem de um território económico-turístico o mapa “Paços de Ferreira”

Os mapas concelhios ROTEP – e genericamente todos os outros mapas – obedeciam a um esquema de apresentação idêntico: constituíam um desdobrável, onde na capa se identificava o nome do concelho, normalmente acompanhada de uma fotografia e, na contracapa, se fornecia um conjunto de informações genéricas sobre o concelho (número de habitantes, festas e romarias, monumentos, museus, etc.) e constava a ficha técnica da publicação. É significativo notar que as fotografias escolhidas para a capa e contracapa foram, respetivamente, a igreja do Mosteiro de Ferreira e a igreja Matriz de Paços de Ferreira.

Figura 1 – Capa e contracapa do Mapa Rotep de Paços de Ferreira



Fonte: Acervo do autor.

Sabemos, assim, que o mapa do concelho de Paços de Ferreira corresponde à ordem de publicação número 71, datada de agosto de 1957, sendo que a revisão da publicação esteve a cargo do “Exmo. Sr. Casimiro Martins”.

No interior da publicação, ocupando as duas páginas opostas à capa e contracapa, está um texto de apresentação, não assinado, intitulado “Vila de Paços de Ferreira”. A primeira parte do texto é laudatória das realizações materiais que, por iniciativa da Câmara Municipal ou do Estado central, foram realizadas nos últimos 25 anos (coincidindo com o início do Estado Novo), sendo o vasto inventário daquelas obras a prova de que “Paços de Ferreira caminha sempre em frente na honrosa senda de progredir mais e melhor”.

Num parágrafo, o autor do texto identificava os motivos que levavam os turistas a visitarem o concelho: “a sua indústria; os seus pontos turísticos; o seu desporto e as realizações do Estado Novo”, aos quais se juntavam os dois monumentos nacionais existentes no seu território, a Citânia de Sanfins e o Mosteiro de Ferreira. E se esta era, agora, “uma terra conhecida e visitada”, isso se devia ao “trabalho dos homens-bons, que a dirigem, apenas [tendo] em vista o progresso da região, o que mesmo é dizer – trabalho a bem da Nação”. A ligação ideológica ao regime não podia ser mais evidente.

No entanto, apesar de todo este progresso material, o território era apresentado como sendo um ponto de veraneio, ideal para passeios realizados num “ambiente de quietação e frescura”, pontuados pelos pinhais que preenchem os outeiros e os ribeiros de águas correntes, remetendo-se para uma ruralidade bucólica, tão ao gosto estetizado pela “política do espírito” que marcou as primeiras décadas do regime salazarista⁸.

O texto terminava demonstrando a correspondência entre as características deste território e o ideário do regime: “é assim Paços de Ferreira. E o seu povo, esse povo simples e bom que aprendeu a rezar à sobra velhinha do seu Mosteiro, lá vai passando a vida, vida dura, mas vida alegre, de quem trabalha a cantar e a rezar”.

Finalmente, a parte interna do desdobrável apresenta uma seleção de cinco figuras: três fotografias, “Câmara Municipal e Pelourinho”; “Cedros Monumentos” e “Pórtico principal do

8 O autor do texto faz, aqui, uma longa citação não identificada, mas que se sabe ter sido retirada da obra de Armando Pereira, *Paços*.

Mosteiro” e duas plantas, uma da Citânia de Sanfins, referentes às escavações arqueológicas executadas até 1954 e uma planta urbana da vila de Paços de Ferreira, provável reprodução da planta incluída no Plano Geral de Urbanização do concelho.

Figura 2 – Fotografias no interior do desdobrável



Fonte: Acervo do autor.

Figura 3 – Planta da Vila de Paços de Ferreira



Fonte: Acervo do autor.

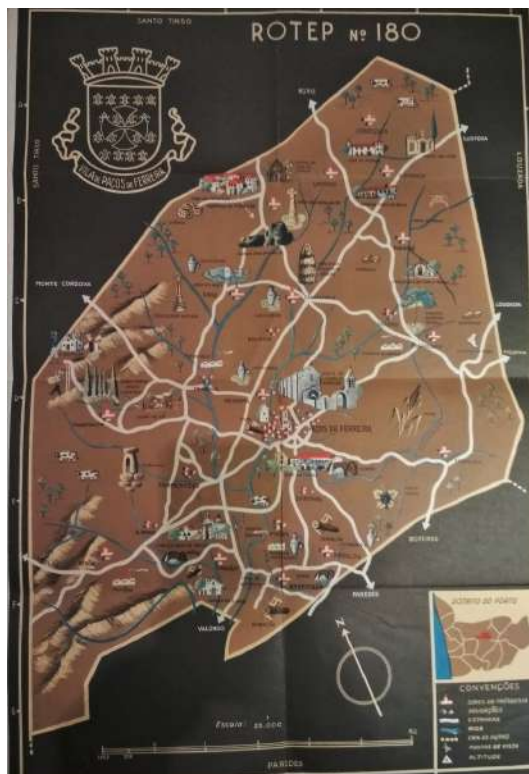
O Mapa ROTEP nº 180

Enquadrado numa esquadria dividida em intervalos regulares, na margem esquerda, em letras de A a G e, na margem superior, em números de 1 a 5, o mapa do concelho de Paços de Ferreira surge pintado a castanho e com os limites debruados a dourado, sob um fundo negro, que o faz realçar.

O título “Rotep nº 180” está colocado na parte superior do mapa, complementando-se com as armas do concelho, cujo brasão de grandes dimensões ocupa o canto superior esquerdo, preenchendo, assim, um vazio de informação que corresponde a uma parte do território do limítrofe concelho de Santo Tirso.

A parte inferior do mapa foi preenchida por três elementos importantes que também cumprem a função de preencher o espaço vazio: a orientação, formado por três círculos concêntricos, sobrepostos por um seta que indica o Norte; a escala numérica de 1:25 000, complementada por outra gráfica, cujo segmento de reta, incluindo o talão, tem 24 cm; finalmente, no canto inferior direito, há um pequeno mapa do distrito do Porto, onde se indica a localização do concelho de Paços de Ferreira e a legenda ou “convenções”.

Figura 4 – O mapa Rotep nº 180 – Paços de Ferreira



Fonte: Acervo do autor.

Esta é composta por sete sinais correspondentes a “sedes de freguesia”; “povoações”; “estradas”; “rios”; “Cam.[inho] de ferro”; “pontos de vista” e “altitude” e parece tratar-se de uma legenda tipo, já que alguns dos símbolos não foram utilizados no documento.

Os limites do concelho foram generalizados de uma forma quase geométrica, indicando-se os concelhos limítrofes: Santo Tirso, Lousada, Paredes e Valongo. O enquadramento natural é dado pela rede hidrográfica do rio Ferreira – o único curso de água identificado – e cuja bacia superior parece corresponder integralmente ao território concelhio, assim como por umas elevações desenhadas em perspetiva, localizadas a oeste e a sudoeste, parecendo indicar as áreas de maior altitude ou de relevo mais

irregular. A existência de alguns conjuntos de árvores, muitos deles localizados próximo dos limites concelhios, especialmente na metade norte do concelho, complementa o “ambiente natural”.

O território foi figurado na sua totalidade, sem a divisão interna, ainda que todas as 16 sedes de freguesias tenham sido figuradas com o símbolo correspondente. Para além das sedes, também foram localizadas outras povoações, tidas como importantes à escala local, verificando-se uma maior concentração dos núcleos de povoamento na parte sul, nas proximidades das linhas de água. Estes núcleos encontram-se ligados por uma rede viária que se estende por todo o território, ainda que apresente uma maior densidade de ligações na parte centro/sul, o que parece corresponder às informações constantes no texto de apresentação.

O espaço económico

As informações de carácter económico relacionam-se com as atividades económicas e/ou as principais produções locais. Neste sentido, e indo ao encontro da ideologia do Regime, mostra-se uma área onde ainda predominam as atividades ligadas ao setor primário, reveladoras da existência de uma sociedade tradicional, profundamente rural, mas também é possível encontrar sinais de uma industrialização crescente. De facto, pelos dados do recenseamento da população de 1960, a maioria da população ativa deste concelho (63%) trabalhava no setor secundário, contra apenas 23% no setor primário.

Do ponto de vista da produção agrícola, as únicas duas culturas identificadas são o milho e o vinho verde, ambas produzidas nas freguesias localizadas na parte sudeste, ao longo do vale do rio Ferreira. Também se relaciona com a atividade agrícola, a localização de três azenhas - moinhos movidos pela energia hidráulica - utilizadas para moer os grãos de milho, tal como o moinho de vento situado num ponto de maior altitude.

Figura 5 – As atividades económicas



Fonte: Acervo do autor.

A criação de gado bovino, simbolizada pela figura de uma vaca, ocupa uma posição de destaque em algumas das freguesias de Paços de Ferreira, onde existia uma Estação de Leite e Lacticínios. Esta atividade tinha certa tradição local e constituía uma importante fonte de riqueza para a população. Se até finais do século XIX, a pecuária desenvolvia-se com o objetivo de produzir carne para exportação, desde então, a laticultura passou a ocupar o destino principal da produção, permitindo o desenvolvimento da indústria agroalimentar dos laticínios.

A produção de laticínios, simbolizada por uma bilha de leite, está localizada nas em cinco freguesias, o que é bem demonstrativo da importância desta atividade económica, cuja produção de manteiga, alimentava a indústria de bolachas e de biscoitos das cidades de Valongo e do Porto. (PEREIRA, 1936, p. 80; MAGALHÃES, 1986, p. 84).

Mas esta não era o único tipo de indústria ou de atividades industriais presentes neste território. Também localizadas na parte sul do concelho e, tal como no caso das azenhas, junto das principais linhas de água para aproveitamento hidráulico, encontram-se quatro

serrações de madeiras que forneciam a matéria prima para alimentar aquela que seria, daí em diante, a principal atividade industrial deste território: a indústria do mobiliário.

Das quatro fábricas cartografadas, duas eram de móveis, uma terceira não foi especificada e havia uma de “motores elétricos”. De produção mais artesanal, havia ainda: duas oficinas de produção de fogo de artifício; duas oficinas de tamancos, um tipo de calçado com uma base de madeira, típico do mundo rural; uma de produção de artigos de cera (ex-votos e velas); outra de produção de arcos de festas e uma “indústria caseira de croças”, um capote feito de palha, geralmente usado pelos pastores ou camponeses.

Muito embora se identifiquem vários símbolos de atividades artesanais e industriais, muitas destas continuavam ligadas ao mundo rural e menos ao modo de vida urbano, tanto mais que se praticava uma agricultura familiar de subsistência, pelo que, pelo menos na paisagem, a ruralidade ainda imperava.

O Turismo

A promoção turística deste território passava, para além de evidenciar as características bucólicas do mundo rural, também, por identificar algumas manifestações de cultura popular: feiras, festas e romarias e alguns elementos da religiosidade. A romaria que se indica é a da Senhora do Pilar, festejada a 15 de agosto no Monte do Pilar, na freguesia de Penamaior, que também se identifica como um local onde se podem obter vistas panorâmicas.

Entre os elementos arquitetónicos que, pelas suas características, podem ser consideradas património artístico-religioso, foram destacados no mapa um exemplar de umas “alminhas”, uns pequenos altares construídos, sobretudo a partir da Contrarreforma católica do século XVI, situados na margem dos caminhos e devotados às almas do purgatório; também fazendo parte deste tipo de património, figuram dois cruzeiros, identificados como “Cruzeiro Antigo” e a “Cruz dos Templários”, verdadeiros testemunhos da fé popular, um dos pilares do regime. (PEREIRA;

ARAUJO; COSTA, s/d)

Entre os edifícios religiosos, destacam-se as capelas da “S^a. do Pilar”; a de “S. Braz”, a da “Casa da Praça” e a da “S^a. de Todo o Mundo”. Contudo, o maior destaque vai para a “Igreja de S. Pedro de Ferreira”, enquanto exemplar da arquitetura românica do século XII, declarado monumento nacional desde 1928. Esta importância era ressaltada pela posição central que ocupa no mapa, num claro exemplo de manipulação cartográfica, dado que a igreja foi, propositadamente, “afastada” da sua verdadeira posição. Na busca das raízes mais profundas da portugalidade, o regime esforçava-se por recuperar estes testemunhos materiais da “verdadeira essência” do povo português tendo, para tal, desenvolvido um programa de intervenção e de restauro de monumentos religiosos, levado a cabo pela Direcção Geral dos Edifícios e Monumentos Nacionais, em todo o país (PORTUGAL, 1937). As igrejas românicas constituíam, assim, verdadeiros ícones de propaganda dos valores tradicionalistas da Pátria.

O outro monumento nacional (declarado em 1946), localizado no território do Concelho é a “Citânia” de Sanfins, cujas escavações arqueológicas haviam posto a descoberto um dos núcleos mais importantes da civilização castreja de todo o noroeste da Península Ibérica.

Quanto aos exemplos de arquitetura civil, incluem-se o portal “da Casa da Igreja” (de Lamoso) e o “portal dos Leões”, em Codessos. No entanto, os melhores exemplares deste tipo de património são as casas senhoriais, de arquitetura tradicional e “típica” do *Entre Douro e Minho*. Deste modo, foram localizadas com o respetivo desenho da fachada e alçado principal em perspectiva, as casas “do Paço”; “da Fervença”; “de Resende”; “da Torre de Baixo”; “da Torre” e “da Praça”.

A este património material visitável, juntavam-se outros pontos de interesse pelas suas características notáveis, como eram os casos do “Gigante Pinheiro Madões”, os “Cedros da Casa da Igreja” ou as murtas da “Casa Fonte Fisca”.

Conclusões

O património religioso e arquitetónico, enquanto elemento turístico figurado no mapa Rotep de Paços de Ferreira corresponde ao estereótipo definido e validado pelo Secretariado Nacional da Informação, Cultura Popular e Turismo e resumidamente apresentado na *Cartilha da Terra Portuguesa*, uma espécie de roteiro turístico de Portugal, da autoria do próprio António Ferro. Deste modo, o mapa do concelho articula-se com os outros que enquadram este território, elaborados a escalas diferentes, nomeadamente os “conjuntos” Entre Douro e Minho e o do país, reforçando a coerência do discurso e das representações territoriais.

Como resultado final, projeta-se um território muito marcado pela ruralidade e pelas atividades ligadas à agropecuária. Não por acaso, os símbolos escolhidos para representarem algumas atividades artesanais/industriais – laticínios, serrações, calçado, ... - evocam mais o mundo rural do que os escassos quatro símbolos de fábricas que deixam antever algum do progresso industrial que, então, se verificava.

Para se entender o território cartografado, importa identificar as suas fontes. Neste caso, o autor optou por uma solução expedita: as informações aqui constantes foram retiradas da monografia do concelho, editada em 1936, para comemorar o primeiro centenário da criação do Concelho (PEREIRA, 1936). Esta obra forneceu, não apenas, as descrições das paisagens e das gentes (ocupações e atividades), como também, as imagens a partir das quais foram desenhados os elementos que compõem o património local.

Assim, apesar de datado de 1957, o mapa representa uma realidade passada, com um pouco mais de 20 anos, um verdadeiro “mapa ideográfico”, veículo de transmissão da mensagem ideológica do regime.

Referências

BAPTISTA, M.J. **Memória, Propaganda e Poder**. O restauro dos Monumentos Nacionais (1929-1960). Porto: FAUP, 2001.

- BRANCO, D. Os guias de viagem como fonte de investigação geográfica: a figuração do Alto Douro vinhateiro. 2010. In: **ACTAS DO XII COLÓQUIO IBÉRICO DE GEOGRAFIA**. Acedido a 13/09/2019 em: <http://web.lettras.up.pt/xiicig/comunicacoes/161.pdf>.
- CADAVEZ, M. **A Bem da Nação**. As Representações Turísticas no Estado Novo entre 1933 e 1940. Dissertação de Doutoramento no Ramo de Estudos de Literatura e de Cultura, Lisboa: FLUL, 2012.
- CADAVEZ, M. Imaginários turísticos no Estado Novo português. **PASOS. Revista de Turismo y Patrimonio Cultural**, v. 13, n. 5, p. 1067-1077, 2015.
- CERDEIRA, P. A Sociedade Propaganda de Portugal e o Estado: Competências públicas e privadas na construção do turismo português (1906-1911). **Tourism and Hospitality International Journal**, v.3, n. 2, p. 108-125, 2014. Acedido a 3/05/2017 em: http://www.isce-turismo.com/static/files/a62e4d4c-JCIT_132.pdf.
- CORDEIRO, J. M. Nação Portuguesa (1914-1916) – Que Integralismo Lusitano? **Cultura** [Online], v. 26, 2009, posto online no dia 16 setembro 2013, consultado a 14 outubro 2019. URL: <http://journals.openedition.org/cultura/443> ; DOI: 10.4000/cultura.
- CORREIA, L.M. Paisagem e monumentos de Portugal: Imagens do ressurgimento nacional. **Impactum**, v. 18, p. 190-219, 2018. DOI: https://doi.org/10.14195/1647-8622_18_10.
- CRAMPTON, Jeremy W.; JOHN Krygier. An Introduction to Critical Cartography. **ACME: An International E-Journal for Critical Geographies**, v. 4, n. 1p. 11-33, 2006.
- CRAMPTON, J. W. Maps as social constructions: power, communication and visualization. **Progress in Human Geography**, 25, p.691-710, 2001.
- CRUZ, M. B. O integralismo lusitano nas origens do salazarismo. **Análise Social**, XVIII, n. 70, p. 137-182, 1982.
- CUNHA, L. **A Nação nas Malhas da sua Identidade**. O Estado Novo e a Construção da Identidade Nacional. Porto: Edições Afrontamento, 2001.
- EDNEY, M. Teoria e História da Cartografia. **Espaço e Cultura**, UERJ, RJ, n. 39, p. 209-220, jan./jun. 2016 <http://www.e-publicacoes.uerj.br/index.php/espacoecultura/>
- GRILO, M. História e Ideologia no Estado Novo – A Revisão Integralista do Passado Nacional. **Promontoria**, v. 192, n. 9, p. 191-218, 2011.
- MARTINS, L.; MARQUES, H.; FERNANDES, M. O Contributo da Cartografia Temática para a Difusão do Turismo em Portugal: Exemplos e Apontamentos de Leitura. 2015. In: FERNANDES, M. (Coord.) **Atas do**

- VI Simpósio Luso-Brasileiro de Cartografia Histórica** [Em linha], Porto, FLUP. Acedido a 3/05/2017 em: <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/14284.pdf>, Braga, 268-275.
- MOSS, J. M. **Maps, Tourism, and Historical Pedagogy: A Study of Power, Identity, and the Politics of Representation in Two Southern Cities**. Atlanta: Georgia State University, 2015. https://scholarworks.gsu.edu/anthro_hontheses/12
- PEREIRA, M. A Escola portuguesa ao serviço do Estado Novo: as Lições de História de Portugal do Boletim do Ensino Primário Oficial e o projeto ideológico do salazarismo. **Da Investigação às Práticas**, v. 4, n. 1, p. 59-81, 2013. Disponível em: <https://ojs.eselx.ipl.pt/index.php/invep/article/view/17/17>
- PEREIRA, R.; ARAÚJO J.; COSTA M. **Alminhas, Cruzeiros e Vias-sacras do Concelho de Paços de Ferreira**. Religiosidade e Cultura Popular. Paços de Ferreira: Câmara Municipal, s/d.
- PICKLES, J. **A History of Spaces**. Cartographic reason, mapping and the geo-coded world. London: Routledge, 2004.
- PIRES, E. C. **O Baile do Turismo**. Narrativas Turísticas e Discursos de Propaganda durante a «Política do espírito» (1933-1949). 2002. Dissertação de Mestrado em Sociologia, Universidade de Évora, Évora: U.E.
- PORTUGAL. A Igreja de S. Pedro de Ferreira. **Boletim da Direcção Geral dos Edifícios e Monumentos Nacionais**, 7, 1937.
- RIBEIRO, C. Turismo ferroviário em Portugal nos anos de 1930. *Dos Algarves: A Multidisciplinary e-Journal*, 30, p. 18-30, 2017. DOI: 10.18089/DAMeJ.2017.30.2.
- ROSAS, F. O Salazarismo e o Homem Novo: Ensaio sobre o Estado Novo e a Questão do Totalitarismo. **Análise Social**, n. 35, p. 1031-1054, 2001. Consultado em <http://tinyurl.com/mw7gqjz>.
- SAMPAIO, J. Mitificação e paisagem simbólica: o caso do Estado Novo. In Fernandes, J. A. R. (Coord.). **Cadernos Curso de Doutoramento em Geografia**. Porto: FLUP, 2012.
- SANTOS, G. “Política do espírito”: O bom gosto obrigatório para embelezar a realidade. **Media & Jornalismo**, n. 12, p. 59-72, 2008.
- SOUSA, M. L. **A mobilidade automóvel em Portugal**. A construção do sistema socio-técnico, 1920-1950. 2013. Dissertação realizada em co-tutela para obtenção do Grau de Doutor em História, Filosofia e Património da Ciência e da Tecnologia. Lisboa: FCT/UNL; UNL; Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3.

- VARGAS, H. M. ; GARCIA, J. C. “A história da cartografia nos países ibero-americanos”, **Terra Brasilis** [Online], n. 7- 8-9 , 2007, posto online no dia 05 novembro 2012, consultado 21 outubro 2019. URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/235> ; DOI : 10.4000/terrabrasilis.235
- VIEIRA, Patrícia. O Império como fetiche no Estado Novo: Feitiço do Império e o Sortilégio Colonial. In: **Portuguese Cultural Studies**, v. 3, p. 126-144, 2010. <http://www2.let.uu.nl/solis/psc/p/pvolumethreepapers/vieira-p3.pdf>.

PARTE II

*Educações Geográficas Dentro e Fora da
Geografia Escolar, Mundo/s Emergente/s*

A Geografia na Escola Básica: Proposições sobre seus Fundamentos e Objetivos

Jorge Luiz Barcellos da Silva
Douglas Santos

‘Onde’, como ponto de referência, é fundamental ao pensamento geográfico. As expressões ‘localização’, ‘posição’, ‘situação’, ‘local’, ‘distribuição’ e ‘disposição’ são as mais frequentes na literatura geográfica. Relacionam-se, todas, com a colocação das coisas sobre a superfície terrestre. Para sabermos onde está alguma coisa, é necessário definir sua relação espacial com pontos conhecidos. Localizar é relacionar. (BROEK, 1981, p.45)

[...] habituando os alunos a uma ordem geral de sala de aula que é a reprodução da ordem geral imperante na sociedade, a Geografia que se ensina a reitera sobre os alunos [...] e professores, nos termos de uma ordem em que o poder é exercício individual (do professor, na sala de aula; do patrão, na empresa; do governo, no Estado) e a obediência a ele é um exercício coletivo das pessoas (os alunos, na sala de aula; os trabalhadores nas empresas, o povo na sociedade), a Geografia que se ensina, sob o modelo do arranjo espacial da sala, que é o mesmo arranjo hierarquizador do plano geral da sociedade e do Estado, reproduz e reitera, sobre o povo, sobre a sociedade enfim, a ordem política vigente, a ordem do poder imperante. (MOREIRA, 1987, p. 31)

Há introduções que se repetem e, para que não sejam identificadas como plágio, temos de colocar a imaginação para funcionar, começando tudo de novo, como se de algo novo se tratasse. As perguntas, evidentemente, são sempre as mesmas: o que é Geografia, para que e para quem serve, qual seria o significado de tornar a Geografia uma disciplina escolar e, por fim, como esse processo se realiza no cotidiano de nossas escolas. Vale considerar ainda que as respostas, dependendo do histórico dos autores, também não vão trazer muitas surpresas. Um ou outro aspecto, em função do próprio desenrolar do texto, tomará “cores” diferentes e, talvez, relativamente novas. Mas, não se enganem, as ideias já foram colocadas e discutidas à exaustão. Repetimos tudo isso porque, ao que parece, tanta discussão não tem sido suficiente e deve ainda se repetir para que possa, de fato, se ver superada e possamos nos ater a algo que seja considerado uma novidade.

Vamos seguir o rumo que foi dado pelos questionamentos. Consideremos, primeiramente, que a construção de respostas estará sempre associada a algum tipo de dúvida e que, portanto, sem a dúvida, o limite, a dificuldade, a construção do conhecimento,

quando muito, tomará um caráter meramente especulativo e que, de forma absolutamente primária, pode-se afirmar que a pergunta que estrutura a necessidade de se construir um pensamento geográfico é aquela que começa pelo advérbio interrogativo “Onde?”. Onde estou? onde estás? onde está? Tal dúvida, que define os fundamentos da sobrevivência, procura respostas cujo objetivo é, sempre, o reconhecimento, pela via da identificação das formas, da posição relativa dos sujeitos no interior de um processo.

O longe, o perto, à direita ou à esquerda, acima ou abaixo e, por derivação, as noções de oriente, ocidente, setentrião, meridião, norte, sul, leste, oeste e outras tantas variações linguísticas que identificam as direções estarão no vocabulário das respostas. Vale considerar que as primeiras proposições serão sempre utilizadas tendo o sujeito como referência de si mesmo ou de um objeto que lhe é externo, enquanto que as proposições seguintes foram construídas a partir de algum tipo de referenciamento astronômico e, no geral, para além de identificar uma direção, por inferência, tornou-se um sistema de referência topológico, isto é, quando utilizadas podem identificar povos, culturas ou ecossistemas em amplas parcelas do planeta, cujo ponto de partida, no geral, é a Europa. A título de exemplo, podemos afirmar que, para muitos brasileiros, a expressão Norte pode identificar tanto a floresta amazônica quanto os EUA e, para o europeu, a noção de oriente pode identificar os povos árabes (próximo) ou asiáticos (longínquo ou extremo), bem como a noção de Sul ou Meridional pode identificar o continente africano, a América Latina ou o que eles consideram como mundo pobre no geral.

De toda maneira, trata-se do reconhecimento de um processo e da identificação realizada por um sujeito em relação a si próprio e aos objetos que compõem o processo em questão. O “onde estar” da comida, do abrigo, da água, do predador, do emprego, do ponto do ônibus ou do nosso amigo no Facebook são só poucos e simplórios exemplos dos questionamentos que nos fazemos e de cuja resposta depende, por vezes, nossa sobrevivência.

Tal construção discursiva, por sua vez, inserida que está no

reconhecimento dos sujeitos individuais ou coletivos do lugar em que estão em um processo e, igualmente, como devem se “deslocar” para que possa se reposicionar ou, mesmo, abandonar uma condição para passar a pertencer a outra, pertence umbilicalmente ao processo civilizatório. Reconhecer-se em um lugar é, sempre, a condição de participar do processo que o cria. Não se trata, portanto, de um discurso construído por sábios ou acadêmicos de qualquer espécie. Independentemente de tais discursos terem ou não sido reunidos em um estatuto epistemológico próprio ou que, pelo menos, tenha sido reconhecido por um nome específico, ele está presente em todos os povos e faz e fez parte do processo de hominização da humanidade. O fato de os gregos terem criado o nome Geografia para identificá-lo não os torna criadores desses saberes, mas, há de se reconhecer, devem ser identificados como um dos sistematizadores de um discurso que já pertencia à cotidianidade de todos os povos.

Tal proposição, por sua vez, nos permite questionar a razão de determinados povos terem construído uma sofisticada gama de discursos que, de uma maneira ou de outra, também se tornaram referência suficiente para identificá-los. Assim, podemos nos referir aos gregos, mas, igualmente, à criação das religiões monoteístas (tendo o judaísmo como ponto de partida), os fundamentos das relações imperialistas (como no caso dos chineses, romanos, incas, maias, astecas, bantos etc.), a geração de referenciais linguísticos, lembrando aqui de Aristóteles e suas reflexões sobre o “Organon” (ARISTÓTELES, 1985), nos permitindo compreender que por trás da sintaxe de uma língua existe, para muito além de uma maneira correta de se expressar, a forma pela qual se ordena a racionalidade de um povo e, portanto, no contexto das relações imperialistas, tornar-se uma referência linguística é fazer parte do que Marx nos obriga a refletir a partir do fato de a ideologia dominante ser, sempre, a ideologia da classe dominante.

A dimensão topológica do processo civilizatório tem, em si mesma, um amplo conjunto de desdobramentos. O aqui, o ali e o alhures estão associados à noção de percurso, de caminho, e esses estão marcados pelo reconhecimento e memorização das formas. Em

linguagem moderna, podemos afirmar que os fundamentos da geometria e, por consequência, da própria matemática, foram dados pela necessidade de se responder, de forma sistemática, às noções de distância e, por decorrência, ao esforço necessário ao deslocamento. Tal como afirmou Lefebvre, de que “No princípio era o Topos” (LEFEBVRE, 1979, p. 34), desdobramos aqui a necessidade de se referenciar que a relação entre o caos e a ordem está diretamente ligada às demandas geradas pelo contraponto entre o imediato e o mediado, entre o sensorio e o sensorio pensado, entre o concreto e o concreto em pensamento, entre o viver e o vivido. A construção simbólica que consolida e permite o desenvolvimento da abstração, desse ponto de vista, é a materialização, na forma da cultura, da espaço temporalidade que referencia o existir da natureza.

Assim, vale considerar que o domínio da fala é a condição do sujeito de colocar em uma ordem socialmente reconhecível o conjunto de referências simbólicas de caráter fonético, para conseguir construir uma mensagem. Cada palavra em seu lugar é uma proposição que se pode desdobrar na mensagem escrita, enquanto a ordem dos números igualmente permite a composição de uma mensagem inteligível e, enquanto certas ordenações sonoras estão associadas ao que entendemos por musicalidade, outras, referenciadas nas cores, nos traços, nos pontos podem nos levar à arte pictórica ou, no limite, à linguagem cartográfica, enquanto a ordem gestual nos faz transitar pela dança... e, claro, para não se perder a linha geral das proposições, podemos propor que o dançar é um referenciamento de caráter espacial da condição temporal inerente à linguagem musical, e assim por diante.

O imaginário topológico tomará, assim, múltiplas dimensões que se contrapõem, se superpõem, se derivando umas das outras. Se podemos imaginar que uma fonte de água, uma rocha ou uma árvore caída poderiam ser referenciamentos para as sociedades de caçadores coletores consolidarem seus conhecimentos geográficos, vale considerar que a cada intervenção humana, que transforma os elementos da natureza, as resultantes de tais movimentos (tais como um choupana, uma pinguela ou, uma rua, uma cidade, uma

plantação) redefinem, para além das ações necessárias à sobrevivência, toda a Geografia que organiza o discurso explicativo e propositivo que, sem parar, vamos recriando em nosso cotidiano.

O sentido de estar, então, toma toda sua amplitude em relação à processualidade que o cria: ser escravo ou senhor, camponês ou operário fabril, caçador-coletor ou plantador-criador. As formas mutantes de cada processo é sua paisagem, e essa, sem dúvida, é a aparência do processo que a cria.

Assim, saber ou não saber a Geografia à qual pertencemos é a diferença entre a capacidade de nos referenciarmos ou estarmos perdidos em um lugar determinado e é neste contexto que podemos nos perguntar “a quem interessa” o discurso geográfico? As respostas serão múltiplas porque múltiplos são os interesses e, portanto, pertencimentos que identificam qualquer uma das sociedades humanas até hoje criadas. Lacoste¹, confundindo espaço com Geografia, nos propôs que deveríamos conhecer o espaço para dominá-lo, em um verdadeiro convite aos dominados, considerando que os dominantes já possuiriam tais conhecimentos e que, eficazmente, os colocavam em prática. É assim que criamos os mapas e, ao mesmo tempo, definimos e referenciamos de forma diferente o lugar do rico e do pobre, do senhor e do servo, o lugar do trabalho, da oração, do lazer e do estudo, cada um deles a serviço de diferentes classes sociais. Foi assim que se fez o mapa da África ou da América para dizer ao mundo que aquelas terras existiam e, principalmente, a quem pertenciam. Assim, igualmente, o mapa político na parede de nossas escolas só identifica a presença dos Estados Nacionais e, de resto, estão completamente esvaziados das relações políticas que os cria e sustenta. E com tais referências poderemos, enfim, imaginar a serviço de que Geografia construiu a Geografia da escola urbano-industrial e o porquê de esse conhecimento ter se tornado uma disciplina que referenciou o processo geral de consolidação territorial do chamado “mundo moderno”.

1 Trata-se do livro “A Geografia Serve antes de mais nada para fazer a guerra”. Edição organizada clandestinamente pelo movimento estudantil e a AGB-São Paulo, 1978.

Apontamentos sobre a emergência da escola moderna e o disciplinamento da Geografia: elementos para a reflexão sobre a alfabetização geográfica

Ao longo do processo de formação da sociedade urbano-industrial europeia, a escola se caracterizou por sofrer alterações estruturais no que tange seus alcances e fins. Para dimensionar essas novas dinâmicas das instituições escolares, e assim termos elementos para estabelecer relações entre a presença e os sentidos de se ensinar Geografia na escola, é preciso referenciar desdobramentos determinantes desses acontecimentos.

O primeiro deles é o fato de que o capitalismo é a maneira pela qual as sociedades europeias equacionaram seus viveres, em especial, a partir do século XVIII. O desdobramento desse modo de vida não foi um processo homogêneo no que tange as formas e conteúdos de como se desenvolveu. O capitalismo, por meio da maneira como homens e mulheres organizaram suas vidas cotidianas, expandiu-se e tornou-se a maneira de produzir, circular e conceber ideias, (no que se refere a nossos interesses neste artigo, sobre os significados e identidades dos lugares, mas não só), hegemônica na Europa e, posteriormente, em quase todos os rincões do planeta, de forma desigual e combinada.

A realização do capitalismo foi a materialização de um amplo conjunto de valores, comportamentos e leituras de mundo; constituiu-se em um processo através do qual novas formas de administração do tempo e do espaço demarcaram os movimentos relacionados ao trabalho e à vida de homens e mulheres. O geógrafo Moreira nos ajuda sistematizar o processo, assinalando:

[...]. Quando se dá a revolução industrial do século XVIII, e a disciplina do tempo do trabalho materializa-se no sistema de maquinismo que consolida o industrialismo e o centralismo da fábrica como forma nova de sociedade, o arranjo do espaço da ordem burguesa se constitui de modo completo. Então, do arranjo hospitalar, asilar, carcerário, escolar ao arranjo fabril, a rede capilar dos espaços disciplinares torna a ordem burguesa a forma de organização da sociedade no seu todo (MOREIRA, 2006, p.100).

Destas ponderações podemos inferir, ainda, que por meio da escola e de outros lugares delineadores de uma ordem burguesa, o capitalismo se moldou e se reorganizou em relação a tudo que lhe era externo, para que pudesse realizar o que possuía de estrutural: garantir seu processo de acumulação ou reprodução ampliada.

À luz desta perspectiva podemos dimensionar que muitas pessoas, no período em foco, ainda viviam vinculadas às tradições do campo e, em grande parte, se sentiam pertencentes a uma família ou, no máximo, ao pequeno grupo de pessoas com quem viviam nas aldeias.

Com o deslocamento de contingentes populacionais do campo, das aldeias e de outros lugares para os núcleos urbanos já existentes, ocorreu uma situação importante de se ser reconhecida: essas populações chegavam portando seus costumes e encontravam dinâmicas outras no que tange ao viver em cidades, exigindo novos aprendizados. Essas relações societárias se desenvolviam com outros códigos, demandando novas leituras e novos comportamentos cotidianos.

Era preciso inserir essas populações em outros parâmetros de sociabilidade, pois para que pudessem viver e trabalhar em cidade, os costumes oriundos do campo e de alhures não cabiam na perspectiva da sociedade industrial em curso. Havia a necessidade de que homens, mulheres e crianças fossem refundados em um contexto de ordem, regularidade e novas percepções de mundo (novas objetividades / subjetividades) visando suas imersões no mundo do trabalho territorializadas nas cidades.

Em meio às reordenações das cidades, novos arruamentos, prédios, alocações de fábricas, reordenação de plantas industriais e outras, emerge a escola moderna cuja a função apontava para promoção da educação elementar em massa ou pelo menos alfabetizada (HOBSEBAWM, 1988, p. 213).

Nesse sentido, a escola passa a ser um dos polos na socialização do domínio de leituras e escritas associadas aos registros gráficos sobre o mundo. Por meio da difusão de convivências buscaria inserir os novos sujeitos no domínio de novas técnicas de trabalho, bem

como na aquisição de valores morais e no desenvolvimento cognitivo que lhes dessem as condições de entender os novos códigos sociais, incluindo aí a ascensão social, o uso da moeda e o viver no mundo da mercadoria.

É nesse contexto que, auxiliados pelo historiador Thompson, constatamos a existência de [...] pressões para ‘reformatar’ a cultura segundo normas vindas de cima, onde a alfabetização suplantava a transmissão oral e o esclarecimento escorria dos estratos superiores aos inferiores [...] (THOMPSON, 1998, p. 14). Em outras palavras: os sujeitos, ao mesmo tempo que deveriam ser alfabetizados, aprenderiam a se portar dentro das regras da vida urbana e, portanto, também a se vestir, a comer, a se sentir pertencente a um mesmo grupo social, e igualmente, a ter pontualidade e disciplina de trabalho nos moldes fabris, assim como a ler, escrever, contar, criar narrativas sobre sua própria história e a de outros povos e abstrair relações entre os diferentes lugares do mundo.

Chartier (1991) aponta alguns elementos para pensarmos a questão identificando a alfabetização como um encaminhamento:

[...] saber ler e escrever permite [...] novos modos de relação com os outros e os poderes. Sua difusão suscita sociabilidades inéditas e ao mesmo tempo serve de base para a construção do Estado moderno, que apoia na escrita sua nova maneira de proferir justiça e dirigir a sociedade. Da maior ou menor familiaridade com a escrita depende, pois, uma maior ou menor emancipação com relação a formas tradicionais de existência que ligam estreitamente o indivíduo a sua comunidade, que imergem num coletivo próximo, que o torna dependente de mediadores obrigatórios, intérpretes e leitores da Palavra Divina ou das determinações do Soberano. (CHARTIER, 1991, p.121)

Evidenciando que não queremos reduzir o ato de ler e sua capacidade de ordenamento social à leitura da bíblia e das normativas legais de Estado, vale destacar, como se assinalou anteriormente, a necessidade de saber ler e escrever para estudar os manuais de funcionamento das máquinas das fábricas era uma ação presente no cotidiano. Além disso, o surgimento da escola se dá de forma concomitante ao surgimento da imprensa (do jornalismo) e dos pequenos romances publicados como capítulos em jornais na

França.

Nesse sentido, é preciso destacar que ler e escrever é, antes de tudo, uma redefinição escalar, tanto do sentido da memória quanto das relações sociais em que se é possível inserir. Ler um jornal ou um conto é conversar em silêncio com alguém que nunca se viu e depositar aí a legitimidade e a autoridade que tinham a palavra escrita

Desse modo, é interessante assinalar a ampliação da escolarização. Embora o reconhecimento da escrita não tenha sido apropriado por todos ao mesmo tempo, o fato que precisa ser realçado é que o desenvolvimento das competências de ler e escrever fazia parte do caminho para configurar uma sociedade assentada em um modo de vida capitalista. E nesse movimento é preciso pensar a escolarização assim como as práticas ali desenvolvidas.

Mas como a escola se estruturou com essa potência?

Para que possamos identificar a força da escola, uma das possibilidades de discussão é aquela que reconhece os processos educativos que acontecem em cada sala de aula a partir dos conteúdos que as disciplinas contemplam.

As disciplinas carregam tradições, isto é, portam, por meio de seus conteúdos, as maneiras de pensar de uma sociedade, no caso, a racionalidade do chamado mundo ocidental. A cada exercício proposto, tais como o desenvolvimento de uma fórmula de física, um experimento de química e biologia ou relatos de terras e acontecimentos distantes, resgatando a memória por meio da escrita, da oralidade, da dramaturgia etc., está sendo colocado em evidência o acúmulo de experiências de mundo de toda uma civilização e suas tentativas de sistematizá-las.

Trata-se de evidenciar que a escola, ao promover processos de ensino aprendizagens, está disponibilizando os fundamentos, as maneiras de como as sociedades do mundo ocidental elaboraram e reelaboraram suas respostas às demandas de suas relações entre si e com a natureza, na busca de suas sobrevivências.

Somente para reforçar a ideia: por trás de cada aula de Arte,

Matemática, História, Português, Ciências etc. estamos ensinando racionalidades, comportamentos, valores, sentimentos e respostas de como os sujeitos foram encontrando soluções para as questões surgidas do fato de viverem sociedade. Portanto, o que se viu foi que em uma sociedade industrial em formação, os assuntos tratados a cada dia na escola deram as condições para que as populações migrantes que chegavam às cidades pudessem dispor da possibilidade de contrapor seus comportamentos, valores e credos, por meio do aprender a ler, escrever, contar, desenhar, fazer narrativa sobre os lugares, em nome de participar nas relações sociais que determinavam suas vidas nas cidades agora construídas para ser o lócus do sistema fabril.

Acontece que, nesse processo de formação, uma nova força de trabalho, a reconfiguração dos saberes a serem trabalhados de modo disciplinar, materializou a maneira de concebermos a racionalidade da sociedade urbano-industrial.

À tradição grega expressa pela presença da Geografia, História, Matemática agrega-se com força os conhecimentos sobre a natureza, nos formatos da Biologia, Química e Física, trazendo ao ambiente escolar estruturas lógicas que têm como fundamento o iluminismo.

De quais fundamentos iluministas se fala e o que isso significou na reconfiguração da escola de uma sociedade fabril em formação?

Crosby (1997) chama a atenção para o fato de que a partir do Renascimento, em razão principalmente da expansão mercantil, intensifica-se a compreensão de matematizarão do universo. Nessa mesma direção, avançando no detalhamento, Moreira (1994) pondera que:

[...] a partir do século XVIII a concepção de Natureza e o método experimental saem da Física para se tornarem paradigmas de todos os saberes. O método experimental consiste na observação atenta e isolada do comportamento dos fenômenos em investigação. O investigador observa os fenômenos um a um, provocando a repetição do seu comportamento infinitas vezes até aprender-lhe suas regularidades e interligações. Segue então uma sequência praticamente padrão de fase: primeiro separa e isola o fenômeno de análise laboratorial, depois procede a repetição

que leve à detecção e registro das constâncias, a seguir, devolve-o ao quadro de conjunto de que fora tirado para estudo de suas interligações; por fim enuncia uma linguagem matemática a relação regular, dando-lhe um caráter de lei científica e assim de teoria. (MOREIRA, 1994, p. 22)

A linguagem matemática, articulada aos desdobramentos resultantes das vinculações do entendimento de natureza às máquinas, passa a ser uma referência para uma sociedade manufatureira que vê o mundo como um sistema. Essa percepção e fundamentação oriundas da expansão mercantil se consolidam no iluminismo, tornando-se a base das formas de produzir, circular e conceber o mundo nesse momento em que identificamos a formação da sociedade urbano-industrial.

Ao mesmo tempo em que ocorria uma difusão sem precedentes da ciência no processo industrial, reconfigurando as concepções e realizações técnicas do capitalismo, o sistema educacional também estava em transformação. Hobsbawm (1982) chama nossa atenção assinalando que:

[...] o sistema educacional tornara-se crucial para o desenvolvimento da indústria [...] Daquele momento em diante, era quase impossível que um país onde faltasse educação de massa e instituições de educação avançada viesse a se tornar uma economia 'moderna'; e vice-versa, países pobres e retrógrados que contavam com um bom sistema educacional, encontraram facilidades para iniciar o desenvolvimento [...] (HOBSBAWM, 1982, p. 62)

A escola que estamos retratando nesse contexto passa a ter fundamentações e procedimentos por meio da universalização nas formas de se fazer entender e comunicar. Através das linguagens desenvolvidas pelas disciplinas, o padrão estruturante de raciocínios relacionados às suas leituras e escritas de mundo passa a ser único. Tudo aquilo que não se ajusta aos seus princípios é considerado não científico, criando assim um parametrizado no que tange aos critérios de como organizar os saberes.

Na medida em que a escola se apresenta, passo a passo, com saberes organizados em uma régua universal, os fazeres escolares, os procedimentos de ordem moral, assim como aqueles relacionados

aos valores de diferentes grupos sociais, vão convergindo para a reorganização das estruturas de pensamentos dos alunos.

Dito de outro modo, os alunos que estão nessa escola são oriundos de diversos lugares e portam saberes de várias procedências. Nitidamente, é possível dimensioná-los como portadores de uma forte tradição oral necessária e suficiente para o mundo agrícola de então. Contudo, chegam a uma escola que está embasada em uma tradição pautada na escrita. Tal linguagem adquire, então, o papel de organizar os raciocínios lógicos assim com a construção dos sentimentos de pertencimentos dos alunos dentro dos padrões da nova sociedade urbano-industrial em construção. Neste delicado processo, os saberes oriundos de diversas comunidades (das quais os alunos são precedentes) não são reconhecidos como válidos. Em seu lugar, vão se operacionalizando, pela imposição de linguagens desenvolvidas pelas disciplinas que caracterizam a escola, outras formas de reconhecimento do significado de pertencimento e, portanto, do processo de individuação e socialização de cada aluno.

À luz das normas sociais vigentes, esse movimento de educar as massas se realiza de forma articulada: enquanto vai se consolidando o apagamento, por exemplo, do ideário camponês, também se busca oportunizar, por meio da imposição de outra estruturação de códigos linguísticos, a recomposição identitária dos sujeitos. Estes, nesse movimento, diluem as particularidades constitutivas dos sujeitos, homogeneizando-os na forma de cidadãos, isto é, como coletivo das cidades e, ao mesmo tempo, diferenciando-os no interior da divisão social e técnica do trabalho e, portanto, na identidade de seus papéis no processo de produção e reprodução ampliada do capital e, na materialidade do processo produtivo, na especialização do trabalho e do acesso à renda, ao consumo, à condição identitária do existir numa sociedade de massas.

A escola moderna assumiu um papel. Criou as condições de visibilidade das normas cultas da sociedade urbano-industrial vigente e é interessante nessa equação identificarmos que os saberes desenvolvidos na escola podem ser relacionados a uma operação de

reconhecimento de quem eram os habitantes do país, subordinados ao Estado, membros de uma nação. É a construção de comportamentos, tradições, valores e outras experiências da sociedade fabril apontando para a formação de um mercado único, escala planetária.

Dito de outro modo, o processo de homogeneização proposto pelo sistema escolar urbano-industrial (e, portanto, de massas) jamais se realiza, considerando, a princípio, que sua materialização se dá no confronto com diferentes culturas, povos, situações, economias, tradições etc.

Assim, fica claro que a escola pode propor a todos a necessidade do domínio da gramática, mas cada língua possui a sua, uma identidade e um sentido de pertencimento, mas a ruptura escalar é brutal e a ideia de nação é a que vai prevalecer. Um exemplo de como essa questão escalar precisa ser evidenciada é o processo de homogeneização das diferenças ocorrido no Brasil no século XIX. Nesse período, o surgimento das disciplinas como a História nacional e a Geografia do Brasil, reconhecendo o índio, o negro e o branco como brasileiros e evidenciando uma unidade territorial para o país, fez parte do sistema escolar proposto pelo Império a partir da criação do colégio Pedro II. Ainda nessa perspectiva é preciso assinalar o trabalho de Moretti (2003), em estudo sobre o papel que a Literatura cumpriu no processo de consolidação dos Estados Nacionais na Europa, em que os personagens e suas tramas se realizam em lugares cuja escala está associada às noções exigidas para a existência dos Estados Nacionais.

Além disso, vale destacar que, nesse processo proposto pelo sistema escolar, a presença de uma única matemática se difunde como linguagem universal, à medida que é a relação simbólica associada à técnica produtiva e ao processo geral de circulação de mercadorias e moedas. Então, a homogeneização é, de fato, a redefinição escalar das diferencialidades dentro de um mesmo modo de produção.

Desdobrando o que vimos até aqui, é possível afirmar que a sociedade moderna, pautada pelo caráter Iluminista, entende a

necessidade de se garantir o desenvolvimento de uma estrutura produtiva única que tenha fluidez na escala planetária, incorporando mais e mais territórios e populações.

Acontece, no entanto, que a marca fundamental da geograficidade do mundo é a sua diferencialidade. Nenhum processo de homogeneização se realiza sem que tenha de se adaptar, processo a processo à diversidade dos povos, dos climas, das disponibilidades infra estruturais e assim por diante. O que se desdobra desse fato é que a implantação de um mesmo padrão técnico, do ponto de vista da produção, da circulação e do consumo, só se realiza à medida que incorpora a diferencialidade do mundo como elementos que compõem um mesmo processo. Assim, o aparente paradoxo que se realiza entre o que chamamos de Modo de Produção Capitalista e sua realização mediada pelas diferentes Formações Econômicas e sociais é que nos permite, enquanto indivíduos ou povos inteiros, construir o sentido da diferença e, portanto, do pertencimento. Talvez a expressão mais evidente desse esforço seja a relação entre a universalidade do capital financeiro, a pontualidade do sistema fabril, a diferencialidade dos mercados e a identificação e a segmentação da gestão do político no formato dos Estados Nacionais.

Vale, ainda, realçar com Hobsbawm (1991) a questão de o Estado ter a necessidade de fazer a nação, destacando que o [...] nacionalismo vem antes das nações. As nações não formam os Estados e os nacionalismos, mas sim o oposto [...] (HOBBSAWM, 1991, p.18-19).

O paradoxo mencionado pode ser reconhecido a partir do entendimento de que o nacionalismo se constituiu na estratégia desenvolvida pelos Estados Nacionais para a gestão do processo produtivo capitalista assentado na perspectiva planetária.

Nesse ponto, vale destacar: além de a escola moderna ter se constituído em um lugar cujo significado é fundante para a alfabetização na constituição do cidadão, é possível destacar o papel da disciplina “Geografia” nessa educação básica de massa.

Trata-se, portanto, de colocar em discussão uma disciplina

escolar, perguntando-se, sempre, o que e como, no final das contas, uma disciplina quer disciplinar. Desse entendimento teremos, sempre, dois caminhos básicos que se abrem e que nos obrigam a realizar novas reflexões:

O primeiro, de caráter endógeno à escola, é o nexos que existe entre as disciplinas e, portanto, responder em que medida e como ensinar Geografia é, ao mesmo tempo, ensinar as demais disciplinas e, invertendo os termos, o ensino de cada disciplina é, de fato, a evidencição de uma das possibilidades de questionamento do mundo e, considerando que o mundo de todos os campos do conhecimento é sempre o mesmo, a diferença entre elas está na pergunta que faz e nos percursos que deve construir em busca de suas respostas.

O segundo, de caráter exógeno à escola, é o nexos que existe entre as disciplinas e suas leituras do mundo, na descoberta cujo ponto final não se prevê, mas que no processo de desvendamento de suas epistemologias, pode nos ajudar a desvendar os fundamentos lógicos que tornam o nosso viver cotidiano em algo que, de uma maneira ou de outra, parece sempre nos fazer algum sentido.

De toda maneira, tais passos, sem dúvida, nos colocariam em outro patamar, não só em relação à Geografia, mas, igualmente no sentido do existir da escola e de todas as formas básicas e clássicas do nosso conhecimento. Algo, portanto, a se conquistar.

Referências

- ARISTÓTELES. **Organon**. Lisboa: Guimarães, 1985.
- BROEK, J. O. M. **Iniciação ao estudo da Geografia**. 4. ed. Rio de Janeiro: Zahar Editores. 1981.
- CHARTIER, R. As práticas da escrita. In: ARIÉS, Philippe & DUBY, Georges (Org.). **História da vida privada: da Renascença ao Século das Luzes**. Cia. das Letras: São Paulo, v. 3, parte 1, p. 113-161, 1991.
- CROSBY, A. W. **A mensuração da realidade**. São Paulo: Companhia das Letras, 1997.
- HOBSBAWM, E. **A Era Das Revoluções**. 3. ed. São Paulo: Paz e Terra, 1982.

- HOBSBAWM, E. **A Era dos Impérios**. 3. ed. São Paulo: Paz e Terra, 1988.
- HOBSBAWM, E. **Nações e Nacionalismos**. São Paulo: Paz e Terra, 1991.
- LACOSTE, Y. **Geografia Serve antes de mais nada para fazer a guerra**. São Paulo: AGB, 1978.
- LEFEBVRE, H. **Lógica Formal/Lógica Dialética**. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira. 1979.
- MOREIRA, R. **O discurso do avesso**. Para a crítica da Geografia que se ensina. Rio de Janeiro: Dois Pontos, 1987.
- MOREIRA, R. **O círculo e a Espiral**. A crise paradigmática do mundo moderno. Rio de Janeiro: Obra Aberta, 1994.
- MOREIRA, R. O espaço e o contra-espaço: as dimensões territoriais da sociedade civil e do estado, do privado e do público na ordem espacial burguesa. In: SANTOS, M.; BECKER, B. **Território, territórios** – ensaios sobre ordenamento territorial. 2. ed. Rio de Janeiro: DP&A/PPGEO/UFF, 2006, p.71–107.
- MORETTI, F. **Atlas do Romance Europeu 1800-1900**. São Paulo: Boitempo, 2003.
- THOMPSON, E. P. **Costumes em comum**: estudos sobre a cultura popular tradicional. São Paulo: Cia. das Letras, 1998.

Escola, Cidadania e Ensino de Geografia

Carlos Henrique de Oliveira Aigner

A pesquisa no ambiente escolar

Esse texto apresenta as reflexões e questionamentos de um professor de geografia sobre a importância da compreensão da perspectiva dos sujeitos, que integram uma comunidade escolar, no entendimento do papel da escola, das práticas educativas e do ensino da geografia na educação popular. Questões e reflexões que surgem a partir de observações de práticas pedagógicas, falas e ações da comunidade escolar, em uma instituição de ensino fundamental, da rede pública municipal de Porto Alegre, tentando identificar marcas nas trajetórias de vida dos sujeitos, que tenham influenciado na construção de sua cidadania.

Nesse processo de investigação das práticas educativas e reflexões sobre o papel da escola na formação dos sujeitos, a partir do olhar de um professor, em constante interação com a comunidade escolar, diversas questões tornaram-se instigantes e recorrentes. Questões complexas, que fazem parte do cotidiano de muitos professores, amiúde, daqueles que realizam trabalhos de pesquisa estando imersos nas rotinas e no ambiente de escolas públicas da periferia urbana, onde atuam, visando à construção da cidadania, através de suas ações e práticas pedagógicas, cientes de suas limitações e de seu contexto condicionador.

Qual é o papel social dessa instituição que se diz voltada à formação para a cidadania? O ensino de geografia pode contribuir para a construção dessa cidadania? Como ocorre o ensino de geografia e para que e a quem ele serve? Quais as expectativas do professor e da comunidade escolar em relação a essa escola? Que atividades são mais significativas para aprendizagem de seus alunos? Que marcas essa escola, e as atividades que nela ocorrem, produzem nas trajetórias de vida dos sujeitos? Que tipo de cidadãos e cidadania se pretende produzir através das práticas educativas e do ensino de geografia?

Para tentar responder a essas questões, torna-se necessário analisar as ações educativas e pensar sobre o papel da instituição escolar, com base num sistema interpretativo que considere a contextualização e os condicionantes sociais, políticos e simbólicos

dos sujeitos que integram a comunidade atendida pela escola, bem como seu papel na produção dos sujeitos e espaços sociais. Além do contexto condicionante, é preciso conhecer as intencionalidades das políticas que perpassam pelas instituições de ensino, em sua constituição histórica, para não se reduzir ou simplificar a complexidade que produz uma cultura escolar, preexistente aos sujeitos que nela ingressam trazendo consigo suas subjetividades e os efeitos de seus contextos condicionadores.

A escola e o ensino de Geografia: para que(m) eles servem?

A escola, mais do que uma instituição formal integrante de um sistema de ensino ou político educacional, se constitui num lugar de pertencimento, que apresenta grandes contradições. Contradições essas que se manifestam no cotidiano do espaço escolar e que estão naturalizadas nas falas, comportamentos e ações dos sujeitos nesse espaço. Sabemos que perspectiva dos sujeitos e a maneira como concebem e se relacionam com esse lugar dependem de situações concretas de seu contexto, como as condições sociais, os papéis que representam na instituição, as dificuldades enfrentadas para o acesso na instituição com suas regras e estruturas, produzidas historicamente, que podem facilitar ou dificultar a permanência, a frequência e a aprendizagem. Entretanto, além dessa concretude do meio, está intimamente ligada às subjetividades dos sujeitos da comunidade escolar, suas crenças, expectativas e projeções com relação ao futuro, que muitas vezes entra em conflito com a realidade do lugar.

A história nos ensina que não foi por mero acaso que as instituições escolares universais, gratuitas e laicas, mantidas pelos Estados Nacionais, proliferaram-se pelo mundo ocidental a partir da Revolução Francesa. Essas instituições serviram, entre outras coisas, para disciplinar, manter a ordem, e instruir para atender as demandas de trabalho da sociedade urbana e industrial. Além disso, os conteúdos curriculares e as atividades escolares desempenharam um importante papel no sentido de divulgar, através de uma visão nacionalista, os ideais do pensamento liberal.

Isso pode ser facilmente constatado, não só por uma vasta produção bibliográfica a respeito do tema, desvelando esta condição da escola pública, mas ao observarmos como ainda persistem até nossos dias os discursos de meritocracia em que a igualdade de oportunidades para todos premia o esforço pessoal e reprova aqueles que não atingiram os resultados desejados, levando-se a acreditar que cada indivíduo pode ser capaz, através de seu próprio esforço, única e exclusivamente, de chegar a realização profissional e pessoal, independente de seus contextos de vida.

Conforme Maria Helena S. Patto:

A visão de mundo da burguesia nascente foi profundamente marcada pela crença no progresso do conhecimento humano, na racionalidade, na riqueza e no controle sobre a natureza. O ideário iluminista se fortaleceu com o visível progresso ocorrido na produção e no comércio, resultado, segundo se acreditava, da racionalidade econômica e científica. E, fato compreensível, esta ideologia encontrou maior receptividade e entusiasmo entre aqueles mais diretamente beneficiados pela nova ordem econômica e social em ascensão [...]. A partir dos dois principais centros dessa ideologia (França e Inglaterra), ela irradiou-se para as mais diversas e distantes regiões, tornando-se voz corrente internacional. Em termos individuais o *self-made man*, racional e ativo, representava o cidadão ideal. [...]. Se a crença de que a divisão social em classes superiores e inferiores teria como critério o talento individual irá, mais adiante, nos ajudar a compreender os caminhos trilhados pela psicologia nascente e pelas explicações do fracasso escolar, o nacionalismo, cuja primeira expressão oficial é obra da burguesia de 1789, é o pano de fundo que nos permite entender, pelo menos em parte, o advento dos sistemas nacionais de ensino. (PATTO, 1999, p. 40-41).

Ao contrário do que ocorreu na França, entretanto, onde a República foi decorrente de movimentos sociais revolucionários, a República no Brasil foi proclamada por grupos e oligarquias que se aliaram, de diferentes correntes ideológicas e setores sociais: dos poderosos e conservadores barões do café do oeste paulistano e do vale do rio Paraíba do Sul a capitalistas urbano-industriais liberais; de militares a jovens políticos emergentes de formação positivista. Para muitos historiadores, essa pluralidade ideológica se manifestou também no universo educacional brasileiro, em que liberais e positivistas procuraram impor seus interesses costurando as mais

incoerentes alianças políticas. O Estado assumiu, assim, papel fundamental como orientador do processo educativo direcionado aos ideais da classe dirigente, suas conveniências e manutenção da divisão do trabalho no modo de produção capitalista.

Assim, o sistema de ensino brasileiro serviu para reproduzir a ordem social e as desigualdades, com um discurso cruel de oportunidades iguais. Igualdade que desconsidera o contexto condicionante dos sujeitos, suas especificidades e subjetividades. A consequência, que se observou durante anos, e ainda vigora exemplarmente no sistema escolar brasileiro, foi a produção do clássico efeito pirâmide em que muitos ingressam nos anos iniciais e poucos permanecem até o final da educação básica.

Aquilo que se convencionou denominar de fracasso escolar, na realidade, como alertava Darcy Ribeiro, é um projeto e não uma crise, ou seja, existe uma forte intencionalidade de manutenção do sistema de ensino como um instrumento de manutenção da hierarquia social vigente e a hegemonia de classe, de tal forma que não interessa aos estabelecidos facilitar a ascensão dos não estabelecidos para alterar a pirâmide social. Ao se afirmar que com a democratização do acesso, as oportunidades são oferecidas a todos, o fato de que alguns não conseguem obter êxito ou atingir as metas de aprendizagem, é interpretado como consequência da falta de empenho ou talento individual e, portanto, uma responsabilidade atribuída aos próprios sujeitos.

Estruturadas de forma a produzir a seletividade e desigualdade social, impedindo o êxito da maioria dos sujeitos, as instituições educacionais, historicamente, criaram e reproduziram as condições para manter as desigualdades sociais necessárias à produção de excedentes de mão de obra barata com um mínimo de qualificação necessária ao atendimento das demandas mercadológicas urbano-industriais. Isso explica porque no período em que houve a difusão industrial, em que era desejável que os futuros operários aprendessem a ler instruções para executar tarefas, ampliou-se o acesso às instituições públicas, sem a preocupação da leitura crítica da sociedade, mas, pelo contrário, formando o cidadão soldado que

soubesse obedecer e executar sem questionar. Em contrapartida, algumas instituições elitizadas têm por função suprir a necessidade de formação da classe dirigente, mormente instituições privadas, ou outras que, mantidas pelo Estado, possuem critérios bastante seletivos de acesso e localização, pois há necessidade de formação diferenciada e ampla em função da classe social.

Assim, não seria incorreto admitir que existe no Brasil, dois sistemas distintos: um voltado para a classe trabalhadora, ensinando a desempenhar tarefas, obedecer e instrumentalizando rusticamente para inserção no mundo do trabalho e outro formador da classe dirigente, dando acesso aos valores e conhecimentos da cultura hegemônica. A esse primeiro sistema que se volta ao que denominamos de educação popular, ou seja, a educação destinada aos filhos daqueles que, em sua maioria, fazem parte do modo de produção como mão de obra assalariada.

É nesse contexto, de uma escola que atende a classe trabalhadora e não os filhos da classe dirigente, que as contradições estão presentes. Contradições entre os processos históricos que produziram uma cultura escolar pautada na obediência, disciplina, hierarquia, meritocracia e seletividade e as concepções dos sujeitos sobre a escola, que se expressam em falas e ações dos sujeitos que acreditam na escola como um lugar de possibilidades de transformação social e formação para a cidadania. Contradições que estão permeadas pelas subjetividades, desejos e expectativas dos sujeitos que integram a comunidade escolar. E é no cotidiano desse lugar que se desenvolveram as atividades educativas observadas e analisadas para fins dessa pesquisa.

A escola pública voltada à educação popular é um espaço educativo por essência. Um espaço privilegiado para as ações educativas, marcado por grandes contradições. Não seria diferente com os componentes curriculares que integram sua organização curricular e nem com as práticas docentes e discentes. O ensino de geografia, por sua vez, pode se apresentar como um saber desconectado do lugar vivido e do cotidiano, sem significado para os sujeitos, mas pode, ao contrário, ser uma excelente ferramenta para

promover novas leituras do espaço vivido, ajudando a promover ideias, sentimentos e ações para transformação social.

Conforme Nelson Rego:

A escola – espaço privilegiado para educar a intersubjetividade – pode ser também o espaço onde a geografia supere a disciplinaridade coisificante para se converter na produção de saberes que façam da transformação do espaço vivido o objeto catalisador de pensamentos e ações dos educandos. (REGO et al., 2000, p. 8)

Compreende-se, então, que as práticas docentes que se operacionalizam dentro da escola, estão imbricadas com as funções institucionais e, portanto, não podem ser analisadas isoladamente dessa condição. Ao mesmo tempo, sofrem a influência do contexto condicionante dos sujeitos que ali estão. Assim, para tentar compreender o papel social da escola, enquanto instituição formal que integra um sistema estrutural político, a partir de um centro relativo de observação e compreender o contexto condicionante dos sujeitos, o pesquisador precisa fazer uso de uma série de referenciais teórico-metodológicos, que considerem as subjetividades dos sujeitos em seus contextos condicionantes e condicionadores e suas concepções a respeito da escola, produzindo saberes que podem modificar suas projeções e desejos futuros e as trajetórias de vida de todos os sujeitos integrantes dos processos educativos.

Pressupostos e referenciais teóricos da pesquisa

O olhar de um professor/pesquisador está em constante transformação e sofre a influência de sua própria trajetória, entremeada por suas vivências, experiências, crenças e leituras, ligadas a sua formação e atuação como docente, especialmente, quando em constante relação com os sujeitos, que não são meros objetos de pesquisa, mas estão em constante interação com o observador. Admitir isso é ter consciência da interferência no modo de ser/estar do pesquisador numa perspectiva dialógica e instauradora.

Em outras palavras, isso significa dizer que, ao escolher as práticas educativas, falas e ações que servirão para análise, dentro um universo de possibilidades, não seria incorreto afirmar que está elencando aquelas que são consideradas significativas para o próprio pesquisador, pois esse estabeleceu vínculos com os sujeitos e com o lugar. A pesquisa em si torna-se uma prática interessada. Interesse que precede a ação em que se busca, pretensiosamente, encontrar alternativas e caminhos pedagógicos para um ensino de geografia atuante, em constante transformação e ligado às crenças, ideais e projeções para o futuro que o professor e seus educandos produzem na relação entre si.

Uma pesquisa assim, realizada a partir da perspectiva de sujeitos que estão imersos nesse ambiente, não poderia ser de natureza quantitativa, pois concentra suas análises em falas significativas dos sujeitos e na sua produção, atento às subjetividades, analisadas pelo olhar de um professor, ciente de que os depoimentos estão dialogando com a interpretação subjetiva de quem pesquisa, não tendo a preocupação de estabelecer padrões de ordem estatística e comparativa, mas visando compreender como os sujeitos envolvidos na pesquisa concebem o papel da escola e o significado das atividades experimentadas por eles em suas trajetórias de vida a partir do olhar deles próprios.

Entender que a pesquisa possui um caráter qualitativo, não significa, entretanto, que não se tenha utilizado alguns instrumentos que são comuns às pesquisas de ordem quantitativa, como questionários com perguntas objetivas e direcionadas ou semiestruturadas. Ou ainda que o pesquisador se absteve de recorrer a fontes bibliográficas e levantamentos de dados estatísticos e descritivos dos órgãos oficiais. Significa, simplesmente, que não se pretende privilegiar a sistematização para fins comparativos, mesmo que se considere o papel relevante que os dados quantitativos possuem na compreensão do contexto pesquisado, em especial do contexto condicionante socioeconômico, dentro do recorte espacial utilizado para a pesquisa que, nesse caso, foi o bairro Restinga, na cidade de Porto Alegre/RS.

A pesquisa tem sua gênese na observação das falas dos sujeitos da comunidade escolar, registradas na chamada pesquisa socioantropológica, realizada por professores e funcionários da escola, no ano de 1999, junto à comunidade escolar da Escola Municipal de Ensino Fundamental Prof. Larry José Ribeiro Alves. Este trabalho investigativo, tinha por objetivo conhecer melhor a realidade vivida pelos alunos da escola, visando a construção de um complexo temático que serviria de base para a construção curricular e para as práticas educativas na escola.

A pesquisa socioantropológica, realizada antes da implantação dos ciclos de formação em toda a rede municipal de ensino fundamental, foi um marco na história da escola, não só no sentido de aproximar os professores da realidade do bairro e ampliar o conhecimento por parte dos educadores acerca do bairro e dos problemas vivenciados pela comunidade escolar, mas, especialmente por permitir a troca de experiências entre comunidade e escola e embasar a possibilidade de articulação entre currículo e vivências, preparando o corpo docente para a nova organização do tempo e do espaço escolar, dentro da proposta pedagógica dos ciclos de formação e toda a reflexão que esta mudança trazia, propondo uma drástica transformação da escola dentro de um modelo proposto pela mantenedora da época, como um projeto de *escola cidadã*.

A coleta dos dados consistia em entrevistas e visitas à comunidade escolar e envolveu professores e funcionários na sua elaboração. Alguns textos abordando técnicas de entrevista em pesquisa social, foram estudados em reuniões pedagógicas. Experiências de outras escolas da rede municipal que já haviam realizado pesquisas nas suas comunidades também foram discutidas, no intuito de embasar e construir um roteiro de pesquisa que atendesse aos objetivos do plano político-pedagógico da escola. Além disso, a escola contou com o apoio de uma Assessoria Pedagógica da Secretaria Municipal de Educação, na construção de seu complexo temático.

A pesquisa realizada junto à comunidade seguiu um roteiro semiestruturado, onde a formulação e a sequência das perguntas

foram previamente elaboradas. Ficou acordado que o roteiro poderia ser flexível, contemplando doze tópicos: procedência, moradia, família, trabalho, comunidade, segurança, saúde, sexualidade, escolaridade, lazer, religiosidade e expectativas de vida. Foram colhidos dados e falas, tanto na escola como na comunidade. Após as entrevistas, foram sistematizadas as informações e verificadas as falas significativas que apareciam com maior frequência. Após este trabalho, os professores relatavam os seus sentimentos e constatações sobre a realidade observada.

Entre as atividades educativas que serviram para análise, procurou-se aquelas que podem ser entendidas como práticas interpretativas instauradoras, compreendidas como práticas de hermenêuticas instauradoras (REGO et al., 2003), em que o texto a ser interpretado é o mundo vivido, sob a perspectiva da contínua construção do espaço geográfico em função das projeções para o futuro. Dessa forma é a partir valorização da pesquisa e da ação local e do olhar sobre o lugar, do estudo do contexto condicionante dos sujeitos, que se tentou proporcionar um entendimento melhor da realidade vivenciada pelos educandos, não para olhar para sua gênese, mas a projeção e as expectativas futuras dos sujeitos, com vista a sua cidadania. E o papel da escola está focado na produção saberes e espaços sociais a partir das práticas desenvolvidas que têm por objetivo a formação cidadã.

Para compreender melhor o contexto da comunidade escolar, foi necessário buscar os processos históricos e culturais que promoveram as atuais condições de vida da população residente o bairro, onde as escolas estão inseridas, bem como colher narrativas e falas que expressassem as manifestações afetivas e de pertencimento com o lugar vivido, as expectativas e representações que se relacionam com o papel da escola em diferentes perspectivas.

Alguns pressupostos teóricos, direcionaram o olhar do pesquisador, tanto para as expressões dos sujeitos da comunidade escolar como para atividades específicas, considerando o protagonismo dos educandos e sua perspectiva sobre o cotidiano. As análises das manifestações dos sujeitos, por parte do pesquisador,

tinham por objetivo entender as relações materiais e simbólicas, que condicionavam o modo de agir e de apreender dos sujeitos, a partir de suas expectativas com relação à escola, identificando marcas, que em seu imaginário, tornaram-se significativas para os sujeitos.

Um dos pressupostos teóricos da pesquisa é o entendimento da ciência como uma forma de explicar o mundo, um modo de compreender as coisas, ciente de que muitas vezes, estando baseada numa lógica racional, a produção científica pode ser confundida como uma explicação única, uma verdade absoluta ou dogma, quando produzida a partir de sistemas interpretativos fechados. Assim, nessa pesquisa toda explicação ou conhecimento são considerados incompletos e inacabados, parciais e interessados. Sendo assim, os saberes produzidos são expressões de maneiras diversas de olhar para o mundo, que se formam a partir da relação dialógica entre os sujeitos. Essa compreensão entende que a pesquisa científica é limitada e, por ser limitada, é que permite o avanço do conhecimento científico. Portanto, essa pesquisa é concebida como um recorte inacabado de uma realidade complexa, que tem a pretensão de provocar questionamentos e ações que possam contribuir com a transformação da própria realidade em que foi concebida, justamente, por entender-se como parte dela.

Em consonância com o pensamento de Edgar Morin, que ao retomar a necessidade de uma ciência com consciência, apresenta à sociedade não só a desconstrução do imagético da neutralidade e da verdade científica, como a necessidade de cada um de nós (sujeitos e coletividades) nos posicionarmos no mundo, olhando em direção aos outros, através de nós mesmos, consciente deste condicionamento. Busca-se, assim, uma educação com consciência e uma pedagogia consciente dos condicionamentos. Portanto, não há como se fazer educação sem pesquisa e praticar uma docência eficaz sem conhecer o espaço vivido pelos educandos e sem estabelecer uma prática interpretativa e dialógica com os sujeitos e seus contextos condicionantes. Sem isso, corremos o risco de limitar as possibilidades de atuação e desconstrução de preconceitos necessários à formação cidadã.

Outro pressuposto teórico da pesquisa é a concepção de que o ensino de Geografia pode ser tanto uma prática de transmissão de conhecimentos enciclopédicos e enfadonhos (LACOSTE, 1977), desconectado das vivências dos sujeitos, como uma prática interpretativa instauradora (REGO et al., 2003), em que o texto a ser interpretado é o próprio mundo vivido que é compreendido como o espaço geográfico em continua transformação e construção a partir das ações e desejos dos sujeitos que a ele se integram. A pesquisa, então, voltou-se à valorização das práticas interpretativas e às ações locais, bem como o olhar sobre o lugar, sob a perspectiva dos sujeitos e através do estudo do seu contexto condicionante e seus entendimentos sobre o próprio contexto e expectativas, buscando alcançar alternativas em que o ensino de Geografia seja direcionado à formação para a cidadania numa perspectiva pedagógica dialógica e emancipatória (FREIRE, 1983).

Nesse sentido, as ações pedagógicas, escolhidas para análises, surgiram tanto da busca, por parte dos professores, de atividades que poderiam despertar o interesse e a curiosidade dos sujeitos educandos, como da preocupação dos professores com os altos índices de evasão e reprovação, que, tradicionalmente, têm sido tratadas como fracasso escolar. Termo inapropriado a essa condição histórica no sistema escolar brasileiro, que se soma a outros processos de exclusão e marginalização. Inadequado porque, ao usar essa expressão, remete-se à ideia de que a escola não tem, como uma de suas funções históricas, exatamente a produção dessa seletividade e que ela, indiferente à exclusão que intensifica, é essencialmente boa e, portanto, quando os educandos nela não aprendem os conteúdos programáticos ou não permanecem, eles fracassaram.

As atividades analisadas foram assim, justamente, as que se afirmavam como resistência ao modelo político/econômico/cultural hegemônico e se voltavam para tentativas de construção de uma escola possibilitadora, integradora e instigadora de práticas emancipatórias e de resistência a imposição de um padrão competitivo e individualista de sociedade. Nesse sentido é relevante destacar que o pesquisador escolheu essas práticas, exatamente

porque sofreu forte influência em sua formação e constituição como professor, da corrente progressista político-pedagógica que propõe uma pedagogia libertadora e atuante na sociedade para os chamados excluídos ou oprimidos e que tem por finalidade a construção da cidadania.

A ideia de cidadania é um conceito fundamental para o entendimento dessa pesquisa, pois o referido termo pode assumir diversos significados em diferentes concepções e no seu uso cotidiano. O termo cidadania, na pesquisa, se refere ao entendimento de que esta não se resume ao significado expresso etimologicamente, cuja origem do latim, *civitas*, que significa cidade, nos remete a um conjunto de deveres aos quais os indivíduos precisam se submeter em prol da convivência harmoniosa no ambiente urbano. Tampouco, se limita às condições materiais de existência biológica e social ou, ainda, de conquistas de espaços de participação nas decisões políticas. Ideias estas que estão muito ligadas ao senso comum, em que *ser cidadão* significa dispor de seus direitos políticos e de consumidor e reclamar por eles.

A expressão cidadania, nessa pesquisa, deve ser compreendida como um conceito mais abrangente, concebendo os indivíduos como sujeitos e respeitando além dos aspectos materiais e políticos necessários a sua existência digna na sociedade, os aspectos subjetivos culturais e individuais necessários a sua existência subjetiva. Para tanto, a cidadania está condicionada ao fato de que os sujeitos exercem sua cidadania sempre em relação aos outros sujeitos e a bens materiais, políticos e simbólicos. Nesse sentido, adota-se, então a concepção do filósofo Antônio Joaquim Severino, quando nos referimos à cidadania almejada de ser construída com o auxílio da instituição escolar e das práticas educativas.

Conforme Severino:

Quando falamos de cidadania estamos nos referindo a uma qualificação da condição de existência dos homens. Trata-se de uma qualidade de nosso modo de existir histórico. O homem só é plenamente cidadão se compartilha efetivamente dos bens que constituem os resultados de sua tríplice prática histórica, isto é, das efetivas mediações de sua existência. Ele é cidadão,

se pode efetivamente usufruir dos bens materiais necessários para a sustentação de sua existência física, dos bens simbólicos necessários para a sustentação de sua existência subjetiva e dos bens políticos necessários para a sustentação de sua existência social. (SEVERINO, 1994, p. 98).

Partindo-se dessa visão mais abrangente, busca-se romper com o senso comum que relaciona o ser cidadão somente com as condições materiais necessárias para uma vida confortável e ao espaço de participação política que possa garantir os direitos legais individuais e exigir o cumprimento dos deveres das instituições formais do Estado. A concepção de Severino amplia o conceito de cidadania, dando a ele um caráter histórico e cultural, considerando também a subjetividades e, conseqüentemente, os bens simbólicos e valores que sustentam a sua existência na sociedade.

A subjetividade, inerente aos sujeitos e as práticas simbolizadoras da espécie humana, está diretamente relacionada com as práticas produtivas e sociais e o conjunto de produtos, de representações simbólicas e de formas de ação expressas nas relações dos sujeitos entre si e com o lugar onde se vive. Essa prática não decorre da atuação direta das forças mecânicas da natureza, mas constitui tudo o que chamamos de cultura (SEVERINO, 1994). A apropriação dos bens culturais, assim, é fundamental para a existência humana.

Resgatando a ideia de Severino, o indivíduo que é impedido de exercer atividade produtiva que é a base da sustentação e da manutenção de sua vida biológica, ou que está incluído no processo produtivo de forma degradante, desumanizadora e alienante, levando-o à perda de sua identidade e de bens simbólicos, pode ser considerado como excluído socialmente do exercício de sua cidadania, pois é reduzido à condição de ser unicamente biológico, como qualquer outro animal, ou de máquina, perdendo a sua especificidade que o qualifica e identifica como ser humano e sujeito.

Partindo da análise do cotidiano vivido nas localidades, podemos, então, pensar nas relações entre os sujeitos locais como possibilidades e alternativas para a mudança dos rumos desse processo de exclusão e do próprio processo de globalização

econômico/competitivo, através da produção de saberes que se constituem em ferramentas para a construção de uma sociedade mais justa e solidária. Mitigar o processo de exclusão social é um movimento de formação e de exercício da cidadania concomitantemente.

A escola, assim, passa a ser concebida como um espaço a ser apropriado para proporcionar não somente o ensino de conteúdos disciplinares, que visam a preparação para o mundo do trabalho e à manutenção da ordem e da disciplina dos corpos e das mentes, mas, a partir de práticas instauradoras e participativas, como lugar de produção de identidades, de saberes transformadores e de resistência à lógica competitiva e individualista do modelo econômico hegemônico. Uma escola idealizada em constante construção e transformação, que se pretende como espaço de formação cidadã, tendo como principal referência teórica os princípios e ideais da pedagogia libertadora freiriana.

O bairro como recorte espacial para a pesquisa

O bairro Restinga, mais do que uma delimitação legal dentro do município de Porto Alegre, é também um espaço de pertencimento, que se constituiu num lugar, onde a produção de saberes e práticas proporcionam leituras de mundo e relações de afetividade que constituem uma identidade geográfica. A percepção da comunidade e a subjetividade dos sujeitos, captadas em suas ações e falas, foram, na pesquisa, elementos de análise numa concepção de complexidade e hermenêutica partindo de um olhar comprometido e vinculado ao lugar vivido por parte do pesquisador.

O processo de urbanização na cidade de Porto Alegre, semelhante ao que ocorreu em outras grandes cidades brasileiras, ao longo de sua história, produziu uma cidade fragmentada, nesse caso, duas cidades: uma, centralizada, que corresponde à cidade moderna e formal, cuja população usufrui de infraestrutura urbana básica e boas residências, atendendo a determinados padrões arquitetônicos e condições construtivas; e outra, a cidade periférica ou cidade segregada, cujas moradias, na maioria das vezes são edificadas em

áreas de risco, mormente de inundação ou deslizamento de encostas, com péssimas condições construtivas, não dispondo de infraestrutura urbana adequada, com muitos problemas de transporte, saneamento básico, com muita exposição à violência e com poucas áreas para lazer.

A cidade centralizada foi se constituindo dentro de concepções modernas de urbanização, preceitos legais e condições urbanísticas regradas. Obviamente que existe uma correlação direta entre renda e ocupação dos espaços urbanos. A cidade centralizada caracteriza-se, assim, por abrigar os moradores com maior poder aquisitivo e por apresentar certa predominância do desenvolvimento privado das atividades educativas, culturais e de lazer. Em contrapartida, a maior parte dos moradores da cidade periférica encontra-se marginalizada dos benefícios apresentados pela cidade centralizada ou excluída do acesso a muitos espaços formais de expressão do patrimônio da cultura universal, atividades de lazer, educação formal e empregos mais qualificados, possuindo maior dependência da prestação de serviços públicos e tendo que recorrer, muitas vezes, à assistência social. A privação dos espaços se processa tanto através de mecanismos concretos como simbólicos que geram a exclusão.

As condições de vida dos residentes da cidade informal refletem-se na paisagem onde se destacam as moradias de condições precárias e acessos irregulares sem calçamento e também nos modos de vida, vestimentas, gostos e expressões culturais que se materializam na paisagem fragmentada e desorganizada dos espaços segregados diferenciados dos padrões da legalidade, da estética oficial dos prédios e das pessoas. Quanto mais precárias forem as condições de renda, maior o processo de degradação das condições físicas de habitabilidade e maior o desvio dos modelos e padrões da cultura hegemônica.

Desprovidos de atendimentos essenciais e com pouca atuação do poder público, muitos espaços da cidade informal produziram um ambiente favorável à ocupação por poderes paralelos e informais. Um exemplo clássico é a proliferação das organizações criminosas ligadas ao tráfico de drogas e armas, em que as condições materiais e

o status de poder dado aos que comandam essas organizações contribuem, fortemente, para criar um fascínio sobre os jovens locais, assegurando uma submissão e obediência, ao mesmo tempo que instaurou a representação do herói cruel, machista e poderoso. Assim a violência do tráfico, com todas as suas derivações e relações complexas com outros poderes instituídos, instalou-se na cidade informal, criando espaços segregados e paisagens do medo na cidade fragmentada.

A produção da periferia urbana e espaços segregados em Porto Alegre foi resultado de um processo histórico, de relações de produção e políticas públicas voltadas à promoção e sustentação do modelo econômico. Está não somente associada à questão da explosão demográfica das décadas de 1950, 1960 e 1970, mas à implantação de políticas públicas elitistas e projetos intervencionistas verticais do Poder Público, que, ao longo da história citadina, removeu de forma bastante autoritária e violenta, populações das áreas mais centrais da cidade para colocá-las em locais distantes do centro urbano. Esses processos ocorreram especialmente no período dos regimes militares que vigoraram entre os anos de 1964 e 1985.

Ao longo de quatro décadas, porém, muita coisa se modificou e não só aumentou consideravelmente o número de residentes no bairro, que no ano de 2010 já alcançava mais de 60.000 habitantes, conforme dados da Prefeitura Municipal, mas a luta por condições de vida trouxe para a Restinga muitas conquistas importantes. Do ponto de vista econômico e de infraestrutura urbana, o bairro desenvolveu-se rapidamente, ainda que de forma insuficiente para garantir emprego, moradia, educação e saúde de forma satisfatória. Atualmente, porém, já consegue absorver no próprio bairro, parte da mão de obra local, principalmente em atividades do setor terciário. Hoje a Restinga conta com agências bancárias e lotéricas, correios e supermercados, comércio diversificado, postos de saúde, clínicas médicas e odontológicas, escolas, hospital e outros serviços.

A perspectiva dos sujeitos sobre o lugar

O bairro Restinga constitui-se num lugar que se identifica como uma cidade periférica, dentro da cidade de Porto Alegre. Os cidadãos tanto de fora como de dentro, ao longo do tempo, reproduziram a ideia de separação do bairro da cidade. Na pesquisa observou-se como recorrentes algumas falas que exemplificam esse entendimento. Entre essas falas, registradas na chamada pesquisa socioantropológica, realizada no ano de 1999, na Escola Municipal de Ensino Fundamental Prof. Larry José Ribeiro Alves, podemos citar:

Dizem que a Restinga é uma cidade; fica muito longe de Porto Alegre; o ônibus demora mais de uma hora pra chegar no centro de Porto Alegre; eu já morei em Porto Alegre; minha mãe trabalha lá no centro, aqui é Restinga, não é como nos outros lugares de Porto Alegre.

A pesquisa demonstrou, através da frequência com que apareciam determinadas falas, que é bem mais comum a identificação geográfica com o bairro, do que com a cidade. Muitos moradores se identificam como sendo da Restinga, ou *Restingueiro*, mas não é comum se autodenominarem porto-alegrenses. Também é muito comum ver, pelo bairro e na escola, camisas com expressões: *Eu sou da Tinga, Tinga teu povo te ama*. Essas expressões são bastante utilizadas, assim como: *Tinguerreiros, Tingueiros*. Para compreender melhor essa identificação com o bairro e sua dinâmica é necessário conhecer alguns aspectos históricos da constituição do bairro que levou a esse fortalecimento identitário.

O sentimento de identidade com o bairro está relacionado não somente ao isolamento geográfico, que o diferenciou de outros lugares da cidade, mas ao olhar sobre os sujeitos que ali residem e se percebem diferentes, pois sofrem preconceitos, estereótipos e discriminações pela origem geográfica, além dos que se manifestam pelas condições sociais, étnico-raciais e estéticas. Muitas pessoas que residem há mais de 30 anos no bairro relatam que não conseguiam abrir crédito em lojas do centro da cidade quando diziam que era da Restinga. Mais de dez anos depois de realizada a pesquisa socioantropológica, falas semelhantes continuaram aparecendo,

tanto nos relatos dos educandos como de residentes do bairro e professores que atuam na escola. Podemos citar, como exemplo:

Antigamente a gente não podia dizer que morava na Restinga; Achavam que a gente era ladrão ou bandido; As lojas não vendiam pra gente a crediário e tinha que pedir um comprovante de residência pra alguém que morasse fora.

O ideário de cidade próspera, limpa e organizada da modernidade que influenciou o planejamento urbano, que deveria tratar de organizar o espaço caótico e subdesenvolvido marcou profundamente a identidade dos moradores mais antigos. A condição de pobreza, exposta aos olhos da população, e as questões étnico-raciais, contrapondo-se à estética da centralidade urbana, não poderia ser solucionada sem entrar em choque com o modelo político e econômico. A forma encontrada pelos governos militares de dar menos visibilidade ou tornar invisível a população removida, para não abalar os padrões da estética moderna e nem o modelo desenvolvimentista urbano/industrial ainda está presente na memória de muitos moradores e suas histórias são contadas aos mais jovens.

No final da década de 1950, as maiores ocupações irregulares de Porto Alegre abrigavam uma enorme quantidade de pessoas excluídas do acesso aos bens materiais, políticos e simbólicos necessários para a cidadania. Pessoas que eram caracterizadas pelos outros cidadãos por expressões pejorativas relacionadas aos seus modos de vida, condições sociais e de moradia. Expressões como *carroceiros*, *maltrapilhos*, *vileiros*, *vagabundos*, *marginais*, *pé-rapados* e *maloqueiros* eram corriqueiramente utilizadas para caracterizar a população que residia nesses locais, algumas delas ainda são utilizadas para caracterizar os moradores atuais de determinadas áreas da Restinga. Um dos maiores projetos de remoção de malocas e de *maloqueiros* e de remodelação do espaço urbano em Porto Alegre, através de abertura e alargamentos de avenidas, ficou conhecido como Reurbanização da Ilhota. Esse projeto visava à modernização técnica e urbanística da área, que ficava próxima aos bairros da Azenha, Medianeira, Santo Antônio e Menino Deus (D'ÁVILA, 2000).

Alguns moradores oriundos da Ilhota relatam que enfrentaram muitas dificuldades, no início do povoamento do bairro, com a insegurança, dificuldade de transporte para o emprego, já que uma única linha de ônibus operava e somente duas vezes por dia. Além disso, os ônibus demoravam quase duas horas para chegar ao centro da cidade. Faltavam ainda recursos de saúde e as condições precárias das moradias e vias públicas provocaram revolta, desconfiança e conflitos com o Poder Público. A falta de estrutura e oportunidades e a própria condição de escolaridade e renda dos primeiros moradores, fez com que o local, que mais tarde seria transformado, por lei, em bairro, tenha uma das menores rendas familiares dentro do município de Porto Alegre.

As pessoas, que hoje residem nessa cidade periférica, tiveram que se acostumar, não somente com a falta de infraestrutura urbana, mas com a falta de urbanidade criada pelas situações de violência cotidianas e falta de espaços públicos para lazer que transmitam segurança. Uma estética do medo proliferou-se na cidade que se fragmenta cada vez mais em condomínios fechados, que expressam mais do que a insegurança, mas a desigualdade social, o individualismo e a injustiça ambiental. Associações entre as pessoas que residem na periferia com a criminalidade, se tornaram frequentes e expressas nas generalizações reproduzidas pela imprensa de massa e pelas expressões dos residentes na cidade centralizada e, dentro da própria periferia, gerando diversas formas de discriminação e ações de preconceito que afetam a autoestima dos moradores do bairro.

Expectativas, falas e práticas instauradoras

As expectativas dos sujeitos, que estão em meio as situações do cotidiano, em posições diferentes, gestores, professores, educandos e pais, geram diversas perspectivas e expressam as contradições através das falas, comportamentos e ações. Podemos citar, como exemplo, o fato de que, ainda que os professores aceitem e conheçam o aspecto historicamente arbitrário da escola, que consolida práticas de obediência e de reprodução da ordem estabelecida, persiste no

imaginário de boa parte do corpo docente, a ideia de uma escola redentora, que é essencialmente boa e capaz de promover a transformação da realidade de seus educandos.

As falas dos professores, dentro ou fora do espaço escolar, expressam, com frequência, essa crença de que as atividades, desenvolvidas na sua atuação docente, podem trazer transformações sociais e individuais significativas, promovendo, através da disciplina, do esforço e empenho dos educandos e dos ensinamentos dos professores, a redução das desigualdades, tanto nas questões de aprendizagem, como nas situações de vida. Isso faz com que não seja incomum o sentimento de frustração quando se percebe que, além dos sujeitos, a própria escola pouco se modifica em função de práticas individuais e, menos ainda, as desigualdades sociais com as quais os professores lidam cotidianamente. A própria expressão educação tem sido quase sempre utilizada nas escolas como sendo algo essencialmente bom e necessário, desconsiderando o aspecto de controle e repressor ou as coisas negativas que ela pode sustentar ao produzir e reproduzir preconceitos e discriminações.

Embora muito já se tenha discutido a respeito dos limites e da ambiguidade da educação escolar, comunga desse imaginário de escola redentora, boa parte da nossa sociedade. Isso fica evidenciado na recorrente fala dos pais e familiares dos educandos, quando interrogados sobre o motivo de colocarem os seus filhos na escola. A resposta recorrente é que estudar é importante para *ser alguém na vida*. Estudar para ser alguém na vida é uma expressão antiga, mas persiste na atualidade, nas comunidades periféricas das grandes cidades, onde se situam as escolas voltadas à educação popular, demonstrando um aspecto importante do imaginário que se tem dessa instituição e da importância que é atribuída a ela por aqueles que não tiveram a oportunidade de frequentá-la, ou, tendo frequentado, pouco permaneceram. Consideram-se que não são ninguém na sociedade, porque não tiveram a educação proporcionada pela escola.

Nesse sentido, ao pesquisarmos as práticas na instituição escolar, temos que considerar que a escola é um lugar contraditório,

pois, ainda que seja mais um mecanismo de controle e de seleção do que de permeabilidade social, também é nela que se projetam desejos de mudança e de futuro. Pode ser ainda, para muitos sujeitos, o único lugar que proporciona o acesso a determinados saberes que podem ser transformadores da sua própria organização e da ordem social da qual ela é integrante.

O trabalho realizado na escola, pelos docentes, não pode ser reduzido ao papel de disciplinar os educandos e a transmitir os conteúdos programáticos das diversas áreas estruturantes dos currículos formais (instruir), pois essa concepção de atuação não é aceita pela maioria dos que trabalham com educação popular. Na prática, entretanto, persiste uma naturalização e mecanização de certas ações que acabam contribuindo para a produção, justamente, daquilo que não se deseja.

A naturalização e a mecanização das ações educativas se fortalecem a medida em que a própria escola assume as rotinas como mais importantes do que o debate sobre as ações educativas e o estímulo à curiosidade e à descoberta, produzindo saberes através da dialogicidade. Os processos de aprendizagem, ficam centrados no professor e na gestão e não na relação dialógica com os sujeitos. E é nessa relação dialógica que podemos perceber os diferentes pontos de vista, o papel político e as concepções diversas do mundo vivido, em função das perspectivas e posicionamentos que estão fundamentados nas vivências de cada sujeito e nos sistemas interpretativos construídos por eles.

Partindo-se da premissa de que os processos educativos que se desenvolvem dentro das instituições de ensino, enquanto instituição formal integrante de um sistema político educacional, estão baseados em sistemas filosóficos e interpretativos que são condicionantes dos objetivos, métodos e procedimentos para as atividades pedagógicas, não podemos conceber nenhum processo educativo que ocorra nas instituições escolares como sendo natural, neutro ou desinteressado. Todas as ações que ocorrem no cotidiano escolar servem como uma tentativa, consciente ou não, de disciplinar os corpos e as mentes, dominação político-cultural e opressão e, em paralelo, de possibilitar

a autonomia e a emancipação dos sujeitos, através da tomada da consciência de classe e do acesso a novos instrumentos interpretativos que as práticas pedagógicas podem promover.

O que se observa no interior das instituições escolares é uma pulsão assimétrica de forças que se movimentam e que dependem de vários fatores inter-relacionados, que atuam em intensidades diferentes em cada contexto. Entre tais fatores podemos citar: a cultura escolar decorrente de seu processo histórico, as políticas públicas nas diversas esferas, as concepções pedagógicas dos professores, o currículo, as práticas de ensino, a gestão escolar e os aspectos culturais e sociais da comunidade escolar e a subjetividade dos sujeitos. Nesse sentido, a escola deve ser pensada como um lugar complexo e paradoxal, que dá poder à medida que disciplina, oferece liberdade através de ritos de obediência e subordinação e que se permite ser consumida e tratada como meio para a reprodução da sua própria educação e, ao mesmo tempo, como um lugar gerador de ambiências que podem ser tanto conservadoras como transformadoras e onde ambas as coisas costumam acontecer de formas diferentes em função da subjetividade de cada sujeito e da multiplicidade de seus contextos condicionadores.

Os conteúdos disciplinares, tradicionalmente trabalhados nas escolas e que, muitas vezes, são confundidos com o próprio currículo, bem como a forma como são apresentados aos educandos, as rotinas e os tempos e espaços escolares, contribuem para a produção da passividade e indiferença de grande parte dos educandos com relação às questões sociais, podendo também reprimir a criatividade, gerar a indisciplina e a desorganização na realização das atividades, pela falta de interesse ou de entendimento da relação do que se estuda com a realidade vivida. Uma significativa parte das atividades escolares, frequentemente, são apenas tarefas a serem executadas justamente para manter o controle dos sujeitos e pouco ou nada auxiliam na compreensão da realidade social, pois desconsideram os saberes e o contexto dos educandos.

Por sua vez, o ensino de Geografia na escola, que se apresenta através das suas atividades disciplinares, em vários momentos, tem

contribuído para reforçar o discurso cristalizado em posturas conservadoras, que não somente naturaliza questões de ordem social, como dissimula a politicidade da educação formal como um projeto político-pedagógico, como no caso brasileiro, de produção e reprodução do fracasso escolar. Há muito tempo que em contradição com a concepção pessoal dos próprios professores, o ensino de geografia vem se apresentando distante e engavetado, com caráter enciclopédico, centrado na figura do professor e pautado na lógica da aprendizagem pela repetição e execução de atividades mecanizadas, em detrimento de ações que estimulam o raciocínio lógico, a criatividade e o pensamento crítico. Não seria exagero afirmar que continua atual a máxima de Lacoste de que a geografia, como disciplina escolar, continua servindo, entre outras coisas, para ocultar o caráter estratégico de saber pensar o espaço e a sociedade para nele conscientemente se organizar.

Em contrapartida, na contramão da mecanização das práticas pedagógicas e buscando uma aproximação com o contexto da comunidade atendida pela escola onde se realizou a pesquisa, diversas ações ocorreram que poderiam ser caracterizadas como práticas de uma hermenêutica Instauradora (REGO et al., 2003). Duas delas foram extremamente marcantes na trajetória dos sujeitos que delas participaram, conforme relato dos mesmos.

A primeira, a realização de atividades que partiam do estudo da realidade da comunidade local por parte do corpo docente da escola. O que, na época, denominou-se de pesquisa socioantropológica. A outra, foi a produção de um material didático, a partir de um conto que reunia a história e as percepções de antigos moradores do bairro, que participaram, junto com um grupo de educandos da escola, acadêmicos e professores do curso de Geografia da UFRGS e professores da EMEF Prof. Larry José Ribeiro Alves.

Ao final da pesquisa socioantropológica, percebeu-se um forte vínculo de alunos e pais com o lugar. Professores e funcionários que participaram da pesquisa relataram que observaram esta identificação. Tanto que, conforme relato de professores, alguns entrevistados faziam questão de dizer: *eu sou da Tinga*, referindo-se

não somente à escola de samba pela qual torciam, mas ao bairro no qual residiam e com o qual se identificavam. Outros utilizavam a expressão *tingueiro* ou *tingueira*, para referir-se ao fato de morar a muito tempo ou ter nascido no bairro. Muitos utilizaram a expressão: *eu amo a Restinga*. Outro relato foi a fala de uma mãe que disse, ao ser entrevistada: *eu gosto da Tinga e não saio daqui por nada desse mundo, ninguém me tira da Restinga, só o que estraga o bairro é essa coisa das drogas, aqui tem muito problema, mas é muito bom, é só não se envolver com eles*.

Entre as falas dos professores que participaram da pesquisa destacaram-se:

o pessoal está feliz assim; o que mais apavora é a droga; eles têm um grande amor pela Restinga, mas gostariam de mudar algumas coisas; para eles a Restinga é o máximo; queixaram-se muito da Restinga, mas não saem daqui; muitos quando vieram não queriam vir, mas, depois, não querem mais sair daqui; a Restinga é muito grande e por isso demoram para chegar na escola; a divisão das unidades faz com que todos vivam isoladamente.

A partir da percepção dos professores a respeito da realidade observada e discussões sobre os fenômenos observados com a pesquisa, foram selecionadas as seguintes falas (que serviriam para a elaboração de um novo currículo escolar, mais adequado a realidade dos alunos da escola, a partir da elaboração do complexo temático da escola):

Drogas em qualquer lugar; Eu não vou a lugar nenhum; Sou discriminado fora da Restinga; Mesmo a vila não oferecendo qualidade de vida satisfatória, a comunidade ama viver aqui; É um projeto que deu certo; Restinga – Mostra a tua cara.

A grande preocupação dos pais, alunos e professores com a violência ficou evidente na maioria das falas. Havia um forte apelo da comunidade para modificar o lugar vivido. A expectativa de muitas pessoas da comunidade era melhorar a localidade, não simplesmente sair (como se observa em vários outros espaços periféricos da cidade), mas buscar apoio das instituições, exigir controle e segurança nas escolas, reivindicar maior policiamento no

bairro, escolas de ensino médio, cursos técnicos e faculdades iluminação nas praças, áreas de lazer (diversos moradores lembraram que não existe cinema no bairro e que, nos fins de semana os ônibus são muito demorados) e infraestrutura para a prática de esporte. Percebe-se que há um certo entendimento que melhorias nas condições de vida e oportunidades de emprego e estudo possam melhorar a questão de segurança e cobram do Estado uma presença efetiva e atuação direta na questão da segurança. A segurança é, sem dúvida, a maior preocupação das famílias.

Essas preocupações são evidenciadas pela frequência verificada nas falas da comunidade, colhidas e registradas, durante a pesquisa socioantropológica:

tem muita briga de gangues, a escola deveria mandar esses alunos embora; a droga destrói uma família; antes na escola que na rua; a Direção deve trazer mais os pais para discutir a violência; falta segurança à noite; a população aumentou e a segurança não; coloco meus filhos cedo para dentro; fecho tudo cedo, às vezes isso parece um faroeste, não dá mais pra sair tranquilo, eles estão vindo lá da Velha pra assaltar aqui; eu tenho dois pitbulls e botei grade em toda a casa, a escola tinha que botar grade e guarda na frente todo o dia; cadê a brigada que nunca aparece; eles prendem e depois soltam.

Embora transpareça, em muitas falas, uma forte ligação com o bairro, os alunos da EMEF Larry denunciam a discriminação e o preconceito por morar nesse lugar. Isso foi observado em muitos relatos, colhidos no dia a dia na escola:

sou discriminado quando estou fora do bairro; ninguém sabia onde ficava a Restinga; a Restinga está mais conhecida, as escolas de samba e os jogadores de futebol fizeram a Restinga aparecer, não é mais só um bairro de marginais; eu moro na Restinga, mas não sou marginal; a comunidade exclui sua mão de obra, o comércio só emprega parentes; não sinto discriminação no bairro, fora até existe; se a gente diz que mora na Restinga, já ficam desconfiados; quando saio digo que moro lá em Ipanema, não sou doido de dizer que moro na Restinga; minha mãe trabalha lá na Agronomia, as vezes ela liga pra pedir um cachorro-quente do Rosário, aqui na Restinga eles não entregam, os motoqueiros têm medo de ser assaltados.

A preparação para o trabalho surgiu com frequência nos relatos durante a pesquisa, em contrapartida, muitos pais demonstraram menos preocupação com as questões de formação técnica e manifestando maior preocupação com a função da escola na construção de valores éticos e morais, o que pode ser constatado nas seguintes falas colhidas no final do ano de 1999:

a escola tem dar apoio para os alunos, fazer com que eles tenham coragem e esforço para alcançar seus objetivos; quero que meu filho seja honesto e tenha caráter, sempre falo pra ele ouvir os professores; o que eu sonho para minha filha é que ela estude, faça cursos e que ela trabalhe e que goste do que ela estiver fazendo; que seja muito feliz e que com seu esforço tenha um futuro brilhante, de muito amor e que tudo que ela fizer, que faça com muito amor; que reflita muito e que tenha muita confiança nela mesma e em Deus; o caráter, os pensamentos, atitudes, realizações, felicidade, decisões, humanidade e sabedoria, tudo isso, começamos em casa e terminamos na escola.

Valores ligados ao trabalho e ao estudo se conjugaram em muitas falas e foram ratificados pelos educandos, ao serem perguntados o que era necessário para atingirem os seus sonhos (turmas do último ano do terceiro ciclo de formação):

é preciso estudar muito; que eu me forme e trabalhe; que eu passe de ano para me formar e ter uma profissão; que eu estude bastante e faça faculdade; ser bom aluno, prestar atenção em aula e não bagunçar; ganhar muito dinheiro, mas para isso tem que ter uma profissão; minha mãe sempre fala pra estudar bastante, porque o estudo é a coisa mais importante para ser alguém na vida.

Em trabalhos desenvolvidos com a comunidade e com turmas do terceiro ciclo de formação, em 2010, confirmou-se o que havia aparecido na pesquisa socioantropológica de 1999:

existe uma grande expectativa, dos pais e alunos, de ascensão social e de crescimento pessoal, através da escola. Pais e alunos, de forma geral, esperam que a escola possa ajudar na conquista de bons empregos, melhorando a situação financeira da família. Isso pode ser percebido em muitas falas dos pais que participaram de reuniões na escola: estudo ninguém tira da gente, é patrimônio que jamais será perdido; quem não tem estudo, não tem nada; estudo é um meio de progredir; eu digo pra eles irem pra escola pra não ficar burro-velho que nem o

pai; é importante estudar pra crescer como pessoa e profissionalmente; quero que meus filhos estudem pra ter um bom emprego; hoje em dia quem não tem estudo não pega nem de lixeiro; o sonho de todo o pai é ver o filho formado.

As falas colhidas na pesquisa foram utilizadas para debates em aula e problematizações sobre a situação do bairro e necessidades e desejos de mudanças por parte dos sujeitos que ali vivem. Foram organizados trabalhos sobre as questões históricas e culturais do bairro, trabalhos de campo e de educação ambiental a partir de pesquisa sobre os sistemas hídricos no bairro. Relatos dos educandos e educadores que participaram dessas atividades demonstram como foram marcantes e significativas essas atividades para a compreensão da realidade vivida pelos sujeitos que fazem parte da comunidade escolar. Chamou a atenção, principalmente, o empenho nas atividades, bem maior do que ocorria nas atividades mais tradicionais onde as informações são transmitidas pelos professores ou baseiam-se em livros didáticos, materiais impressos e outros recursos.

Uma ação, entretanto, que mereceu destaque, foi desenvolvida na escola a partir de uma parceria com o Núcleo de Estudos em Geografia e Ambiente (NEGA) da Universidade Federal do Rio Grande do Sul (UFRGS), nos anos de 2011, 2012 e 2013. As atividades consistiam em trazer antigos moradores do bairro para visitar a escola e contar para os alunos as suas histórias de vida, no bairro Restinga e a história do próprio bairro. As conversas aconteciam, geralmente, na biblioteca da escola, mas também em outros espaços do bairro, circulando por ruas e logradouros no entorno da escola, sempre acompanhado por moradores, professores e alunos. Essas atividades tinham por objetivo, além da troca de saberes e fortalecimento da identidade, produzir um material didático, que contasse a história do bairro a partir da perspectiva de seus moradores mais antigos.

Os sujeitos envolvidos nesse projeto, estudantes e professores da universidade, professores e alunos da escola, moradores antigos do bairro e outros, marcaram, em mapas do bairro, os lugares, presentes em suas memórias, mais significativos. Cada lembrança

vinha acompanhada de histórias, relacionadas a esses lugares. Estabeleceu-se uma relação bastante dialógica, onde cada um dos sujeitos comentava livremente sobre as histórias contadas, podiam também contar as suas histórias, marcando os lugares significativos nas suas trajetórias de vida. Ao final do processo, foi elaborado, através de uma discussão, sem relações hierárquicas, um conto chamado: Desvendando a Tinga: O Mistério das Caixas.

O conto consistia numa história baseada em personagens reais, educandos e professores da escola e moradores antigos do bairro que, a partir de uma misteriosa caixa com objetos antigos, encontrada por crianças da escola, na biblioteca, começam a perguntar para uma professora da biblioteca, o significado de cada um dos objetos. A professora, responsável pela biblioteca, resolve chamar antigos moradores para ajudar a desvendar o mistério dos objetos encontrados na caixa. Junto com as crianças, começam a tentar desvendar o que significava os objetos, mapas, fotos e outros.

A história se desenvolve com um trabalho de campo, após conversa inicial na biblioteca e relato de antigos moradores que vão contando de forma lúdica a história do bairro e suas histórias de vida, salientando que o espaço produzido foi resultado de uma história de muita luta, para conquistar melhores condições de vida.

O conto transformou-se em um livro impresso que passou a ser utilizado como material didático com educandos de todos os níveis de escolaridade, inicialmente na EMEF. Larry e, atualmente, está sendo utilizado em várias escolas do bairro. Os sujeitos envolvidos participaram como autores do lançamento do livro na Sexagésima Feira do Livro de Porto Alegre, no ano de 2014. A repercussão do lançamento do livro levou os autores a participar de várias atividades em outros espaços, entre eles, na Universidade Federal do Rio Grande do Sul e a frequentar eventos diversos, dentro e fora do bairro.

Com certeza, essa atividade não somente deu voz e valorizou a história local e os diversos saberes dos sujeitos, como serviu como um exemplo de possibilidades de produção de registros das trajetórias de vida, valorizando a identidade dos sujeitos e os

vínculos de pertencimento com o lugar.

Assim, tanto a pesquisa socioantropológica, como a realização do conto, proporcionaram ações educativas transformadoras, no sentido de que tiram o foco do processo de ensinar, centrado no professor sem o conhecimento do contexto condicionante da comunidade na qual a escola se insere, e voltam-se para a aprendizagem dos sujeitos, valorizando seus saberes e suas perspectivas sobre o espaço vivido, produzindo novos saberes e leituras do mundo vivido através da dialogicidade. A valorização das vivências tornaram essas atividades mais significativas para os sujeitos e romperam as barreiras disciplinares da escola tradicional, promovendo uma leitura crítica do mundo vivido e a articulação do currículo com a vida desses sujeitos.

Considerações finais

A escola continua sendo muito valorizada e vista como um dos instrumentos necessários para a ascensão social. Os pais alimentam a expectativa dos alunos com relação à escola e acreditam que os filhos, tendo a oportunidade de estudar, certamente terão uma vida melhor do que a deles. Esta valorização do papel da escola para a melhoria da qualidade de vida, observada tanto na pesquisa socioantropológica como no dia a dia em sala de aula, deve ser aproveitada e canalizada no sentido de transformar o espaço escolar num lugar agradável, proporcionando a permanência do educando, estimulando e facilitando a continuidade de seus estudos.

A significação do espaço escolar se dá por representações atravessadas por contradições permeadas de sentidos para os sujeitos. Com frequência, são expressas, nas falas dos sujeitos, as representações estigmatizadas procedentes do processo histórico de formação do lugar e preconceitos vivenciados pelos sujeitos em função de alteridades desviantes dos padrões e discursos da cultura hegemônica, competitiva, meritocrática e individualista.

Os estigmas de marginalidade, reforçados pela mídia e os preconceitos de diversas ordens (orientação sexual, cor da pele, crenças, origem étnica e geográfica, gênero, condição social e outras)

estão refletidos e presentes nas instituições escolares, pungindo cotidianamente a autoestima de crianças, adolescentes e adultos, afetando de muitas formas os grupos sociais, criando muitas dificuldades no processo de aprendizagem e, conseqüentemente, a construção da cidadania, fortalecendo as práticas educativas discriminatórias e elitistas, cristalizadas na cultura escolar brasileira, que auxiliam na produção de espaços segregados e nos processos de exclusão social.

Palavras, falas, gestos, movimentos e muitas vezes o próprio silêncio que denota sentimentos diversos, são percebidos em maior ou menor grau pelo corpo docente da escola, causando preocupação e reflexões sobre o papel dos educadores e da escola frente a essa realidade. Nesse contexto são discutidas, em especial pelos gestores das instituições de ensino que se voltam para formação cidadã estratégias que tentam responder às perguntas, frequentemente repetidas nas formações de professores: O que pode ou deve ser feito, quando a violência material ou simbólica chegam a níveis que bloqueiam e prejudicam visivelmente o desempenho escolar? Como manter os alunos frequentando e interessados nas atividades escolares, quando o ambiente em que vivem estimulam justamente ao contrário? Como preparar os professores para o trabalho na educação popular que se processa em ambientes de grande vulnerabilidade social?

Assim, as pesquisas nos ambientes escolares podem contribuir para compreender melhor esse papel da instituição escolar na formação dos sujeitos com o fim de desnaturalizar os processos educativos, como uma coisa essencialmente boa ou ruim. O olhar do pesquisador sobre as ações promovidas na escola deve estar atento aos reducionismos e considerar o imaginário dos sujeitos e a sua construção conceitual ao analisar os fenômenos para não simplificar esse microcosmo complexo do mundo, que é a escola, reduzindo a um lugar unicamente de reprodução, obediência e manutenção do sistema hegemônico. Em contrapartida, deve estar atento a estereótipos consolidados como a idealização da escola redentora das mazelas sociais e refletir constantemente sobre o sistema conceitual que permite a interpretação dos fenômenos observados no

cotidiano.

Observar e refletir sobre a função da escola e o universo de relações que ela possui, a partir da visão de dentro do processo, torna-se um grande desafio que se coloca ao pesquisador, pois ainda que as funções sociais da escola resultem de um processo histórico e estejam imbricadas com os processos políticos, as representações são subjetivas e influenciadas pelo meio que, ao mesmo, modifica-se colocando em xeque o tempo todo os conceitos estabelecidos, com as transformações sociais e paradigmáticas que influenciam os sujeitos, o pensamento, as ações, o cotidiano e as coisas, demandando um olhar sobre a complexidade.

Nenhuma teoria, entretanto, esgota a realidade e a apreende em sua totalidade e, portanto, faz-se necessário refletir sobre os referenciais teórico-metodológicos, os instrumentos conceituais e a relação entre o pesquisador e sua atuação e olhar sobre o mundo pesquisado, pensando na escola pública dentro de um paradigma de mudança social, influenciado por diversas versões. Pesquisar a partir do olhar de um centro relativo, implica na escolha não somente de um método, mas da questão de dimensionar a influência de sua formação, vivência e vínculos com o lugar sobre sua análise, fazer escolhas, elaborar critérios e descobrir que diferentes possibilidades interpretativas lhe interessam.

Nesse sentido, aprofunda-se o olhar sobre a escola, compreendendo-a como parte integrante da vida dos sujeitos e que deve ser pensada em sua relação única e múltipla com o lugar, em sua identidade, historicidade e em reinvenção constante. Para os sujeitos essa instituição é uma parte inseparável da vida no seu cotidiano, faz parte de sua história e seu dia a dia. Muitos se identificam tanto com a ela que se enxergam através da mesma, até quando estão do lado de fora dos muros escolares. A escola é um espaço social onde se trocam experiências e realizam-se vivências. É fundamentalmente um espaço de possibilidades. Pode ser vivenciada de forma prazerosa em muitos momentos e com frequência isso acontece mais nos períodos de recreio e práticas desportivas e culturais, do que em sala de aula, mas sempre deixando marcas que

podem transformar o mundo e ser concomitantemente transformada com infinitas possibilidades para cada sujeito.

Referências

- AIGNER, Carlos. **Alfabetização em Geografia e Educação Ambiental: Construindo a Cidadania em Escolas Voltadas à Educação popular.** (Dissertação de Mestrado). Porto Alegre: UFRGS, 2002.
- D'ÁVILA, Nádia. **DEM HAB; Com ou sem tijolos, a história das políticas públicas habitacionais em Porto Alegre.** Porto Alegre: Unidade Editorial, 2000.
- FREIRE, Paulo. **Pedagogia do Oprimido.** Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1983.
- IBGE. **Pesquisa Nacional por amostra de domicílios 1992 e 1999.** Rio de Janeiro, 2000.
- IBGE. **Síntese de Indicadores Sociais em 2000.** Rio de Janeiro, 2001.
- IBGE. **Sinopse do Censo Demográfico 2010.** Rio de Janeiro, 2010.
- LACOSTE, Yves. **A Geografia: isso serve, em primeiro lugar para fazer a guerra.** Campinas: Papirus, 1977.
- MORIN, Edgar. **Ciência com Consciência.** Lisboa: Publicações Europa - América, 1982.
- MORIN, Edgar. **A Religação dos Saberes.** Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2002.
- MORIN, Edgar. **O Método 3: Conhecimento do Conhecimento.** Porto Alegre: Sulina, 2005.
- PATTO, Maria Helena S. **A Produção do Fracasso Escolar: histórias de submissão e rebeldia.** São Paulo: Martins Fontes, 1999.
- PIRES, Cláudia L. Z. A complexidade do ambiente urbano e seu reflexo na Geografia do bairro Restinga-Porto Alegre/RS. In: NASCIMENTO, D.; BITENCOURT, J.B. **Dimensões do Urbano: múltiplas facetas da cidade.** Chapecó: Argos, 2008.
- PIRES, Cláudia L. Z. **A Cidade Jardim e seus Espelhos: Paisagens e suas Geografias.** (Tese de Doutorado). Porto Alegre: UFRGS, 2010.
- PIRES, Cláudia L. Z. et al. **Desvendando a Tinga: O Mistério das Caixas.** Porto Alegre: UFRGS, 2014.
- PORTO ALEGRE. Secretaria Municipal de Educação de Porto Alegre. In: CONGRESSO CONSTITUINTE – EIXOS TEMÁTICOS. **Cadernos Pedagógicos** n. 4. Porto alegre, 1995.
- PORTO ALEGRE. Secretaria Municipal de Educação de Porto Alegre. *Narrativas, Geografias & Cartografias – para viver, é preciso espaço e tempo Vol.II*

Cadernos Pedagógicos n. 9. Porto alegre, 1999.

PORTO ALEGRE. Secretaria Municipal de Educação de Porto Alegre. **Cadernos Pedagógicos** n. 15. Porto alegre, 1999.

PORTO ALEGRE. Secretaria Municipal de Educação de Porto Alegre. **Cadernos Pedagógicos** n.21. Porto alegre, 2000.

REGO, N.; AIGNER, C.; PIRES, C.; LINDAU, H. (Orgs.). **Um Pouco do Mundo Cabe nas Mãos**: Geografizando em Educação o Local e o Global. Porto Alegre: UFRGS, 2003.

REGO, N.; SUERTEGARAY, D.M.A.; HEIDRICH, A. (Orgs.). **Geografia e Educação**: Geração de Ambiências. Porto Alegre: UFRGS, 2000.

REGO, N; MOLL, J. AIGNER, C. (Orgs.). **Saberes e Práticas na Construção de Sujeitos e Espaços Sociais**. Porto Alegre: UFRGS, 2006.

SEVERINO, Antônio J. **Filosofia da Educação**: Construindo a Cidadania. São Paulo: FTD, 1994.

SUERTEGARAY, Dirce M. A. **Ambiência e Pensamento Complexo: Resignific(ação) da Geografia**. In: SILVA, A. A.D. e GALENO, A. (Orgs.). **Geografia: ciência do complexus**. Porto Alegre: Sulina, 2004.

O Lugar nos Mapas Mentais de
Estudantes Não Indígenas e
Indígenas *Guarani, Xokleng/Laklaño e
Kaingang* para Educação Geográfica

Gabriela Geron
Rosemy da Silva Nascimento

Introdução

A Base Nacional Comum Curricular (BNCC), conforme a Lei de Diretrizes e Bases da Educação Nacional (LDB), Lei nº 9.394/1996, é o mais recente documento legal lançado em nível nacional em 2018, que deverá orientar as propostas pedagógicas de todas as redes públicas e privadas de Educação Infantil, Fundamental e Médio. Conforme Brasil (2018), a BNCC define os conhecimentos, competências e habilidades que se espera que os estudantes brasileiros desenvolvam ao longo da escolaridade básica, alicerçadas nos princípios éticos, políticos e estéticos com base na formação humana integral, visando a construção de uma sociedade justa, democrática e inclusiva.

Em relação à Geografia, a BNCC apresenta o espaço geográfico como o conceito mais complexo da ciência, que é compreendido a partir de suas categorias de análise, como território, região, natureza, paisagem e lugar. No documento, o pensamento espacial é a principal contribuição da Geografia para os educandos, uma vez que, a partir dele, é desenvolvido o raciocínio geográfico.

A Geografia está dividida, na BNCC, em cinco unidades temáticas, que estão presentes em todos os níveis de ensino e vão progredindo conforme a complexidade dos conhecimentos abordados. Uma das unidades temáticas é chamada de “Sujeito e seu lugar no mundo”, apresentando a importância da contextualização do conteúdo ensinado com a vivência dos estudantes, destacando o conceito de lugar como chave nesse processo.

O lugar é um elo na Educação Geográfica, pois é por meio das relações cotidianas espontâneas é que se desenvolve o raciocínio geográfico. Em nosso texto apresentamos o entendimento da sua realidade como aporte teórico, trazendo a importância desse conceito no desenvolvimento da aprendizagem dos educandos. Segundo Mazzonetto (2016), é a partir da observação do meio mais próximo do estudante que serão construídos os conceitos que permitirão à criança compreender sua realidade e transformá-la. Essa capacidade já existe antes de sua vida escolar e se funda num rico material a ser explorado pelo professor.

Nosso objetivo é relatar alguns caminhos percorridos na educação básica de Geografia e na educação superior da Licenciatura Intercultural Indígena do Sul da Mata Atlântica (UFSC), que atua com as três etnias, *Guarani*, *Xokleng/Laklaño* e *Kaingang*, para a compreensão do lugar dos sujeitos e o mundo. Buscamos como base teórica o conceito de lugar nas correntes de pensamento geográfico, que consideramos ponto de partida para um processo de ensino e aprendizagem, que por meio dos referenciais identitários ocorre o desenvolvimento do pensamento espacial. E com base na Metodologia Kozel, trouxemos nesse artigo apenas a representação do lugar de dois educandos, um do terceiro ano do Ensino Fundamental público no Município de Joaçaba - SC e outro da 7ª fase da Licenciatura Intercultural Indígena do Sul da Mata Atlântica da etnia *Guarani*, para exemplificar a necessidade da compreensão dos conceitos espontâneos como ponto de partida para o raciocínio geográfico e, também, da representação espacial.

O lugar, como um conceito

O conceito de lugar é estudado em diferentes correntes do pensamento geográfico, nesse estudo iremos abordar como ele é definido no pensamento da Geografia Humanista e na Geografia Crítica, posto que apesar de possuírem raízes epistemológicas diferentes conseguimos encontrar algumas aproximações que ajudam a compreender o lugar dentro da Geografia escolar.

A Geografia crítica ou radical surge, na década de 1970, com interesse pela análise dos modos de produção e das formações socioeconômicas, porque as atividades dos modos de produção constroem e geram formações diferentes cujas características da paisagem geográfica devem ser analisadas e compreendidas. O espaço aparece como conceito-chave (CORRÊA, 2001, p. 23).

O espaço na análise marxista, a partir da obra de Henri Lefèvre, desempenha um papel ou uma função decisiva na estruturação de uma totalidade, de uma lógica, de um sistema. Entendido como espaço social, vivido, em correlação com a prática social, não deve ser visto como espaço absoluto, vazio e puro, nem

como um produto da sociedade, ponto da reunião dos objetos produzidos, o conjunto das coisas que ocupam e de seus subconjuntos, efetuado, objetivado, funcional. Esta concepção de espaço marca profundamente os geógrafos, que a partir da década de 1970, adotam o materialismo histórico e dialético como paradigma. O espaço é o *locus* da reprodução das relações sociais de produção, ou seja, reprodução da sociedade (CORRÊA, 2001, p. 26).

Para Callai (2000), o espaço construído resulta da história das pessoas que nele vivem, das formas como trabalham, como produzem, como se alimentam e como fazem/usufruem do lazer. Ao estudar o espaço, resgatamos o tema da identidade, que é fundamental, neste processo, pois assim reconhecemos os vínculos afetivos que ligam as pessoas aos lugares, às paisagens e tornam significativo o seu estudo.

O conceito de lugar não é o centro da análise geográfica nessa corrente de pensamento, entretanto é um dos elementos importantes para a compreensão do espaço geográfico, pois cada lugar é particular, possui sua tradição, que foi sendo criada a partir de sua história. Haesbert (2014) lembra Louis Jaques Brunet, geógrafo naturalista, que afirma que o lugar é um ponto singular, identificável e identificado, distinto dos outros. Isso nos leva a considerar uma certa tradição cultural do lugar, vinculado ao campo das significações e da existência, de espaço enquanto espaço vivido.

Cada lugar, de acordo com Santos (2008), é marcado por uma combinação técnica diferente e por uma combinação diferente dos componentes do capital, o que atribui a cada qual uma estrutura às quais corresponde uma estrutura própria, específica, do trabalho. Como resultado, cada lugar é uma combinação de diferentes modos de produção particularmente, ou modos de produção concretos no decorrer do tempo.

Conforme Carlos (2007), a vivência é relevante para o conhecimento do conceito de lugar, pois a própria criação estabelece identidade entre comunidade e lugar, uma identidade que se dá por meio de formas de apropriação para a vida. A sociedade capitalista de classes faz com que a existência de uma identidade se constrói a

partir da renda e que acaba produzindo um modo de vida próprio, bom como um modo de pensar e sentir o espaço que cria uma “aparente” identidade entre seus moradores produzem um modo de vida apoiado na cultura de seus lugares de origem criando assim uma nova identidade para o lugar.

Na Geografia Crítica, o lugar não é considerado um fragmento do espaço (CARLOS, 2007), é onde se pode apreender o mundo moderno que se produz na articulação contraditória entre o mundial que se anuncia e a especificidade histórica do particular, o que o homem habita e que dizem respeito a seu cotidiano e a seu modo de vida onde se locomove, trabalha, passeia, flana, isto é, pelas formas por meio das quais o homem se apropria e que vão ganhando o significado dado pelo uso. Trata-se de um espaço palpável, espaços do vivido, apropriados por meio do corpo.

Na década de 1970, também surgiu a geografia humanista que na década seguinte foi acompanhado da retomada da geografia cultural. Calcada nas filosofias do significado, especialmente na fenomenologia e no existencialismo, é uma crítica a geografia de cunho lógico-positivista. É a retomada da matriz historicista que caracterizava as correntes possibilista e cultural da geografia tradicional (CORRÊA, 2001).

A geografia humanista tem como base epistemológica a subjetividade, a intuição, os sentimentos, a experiência, o simbolismo e a contingência, privilegiando o singular e não o particular ou universal, e ao invés da explicação, tem na compreensão a base de inteligibilidade do mundo real. Procurando valorizar a experiência do indivíduo ou do grupo, para assim compreender o comportamento e as maneiras de sentir das pessoas em relação aos seus lugares.

Segundo Tuan (1983), o espaço é mais abstrato que lugar, pois o que começa com espaço indiferenciado transforma-se em lugar à medida que o conhecemos melhor e o dotamos de valor. Com isso, as ideias de espaço e lugar não podem ser definidas uma sem a outra. Sendo assim, o lugar passa a ser o conceito-chave e o espaço adquire o significado de espaço vivido.

Oliveira (2012) explicita que as dimensões significativas do lugar, ou seja, o sentido que se atribui a este ou aquele, são pensadas em termos geográficos a partir da experiência, do habitar, do falar e dos ritmos e transformações.

Tuan (1983) ressalta que os lugares são constituídos tanto pelas experiências diretas, sensoriais e pelas experiências indiretas da mente. É a partir da experiência que somos capazes de construir o lugar com diversas escalas. Ao dar nome para lugares nos apropriamos deles e damos vazão aos nossos significados.

Uma pessoa pode conhecer um lugar tanto de modo íntimo como conceitual, mediado por símbolos. O lugar é um mundo de significado organizado, um conjunto de referenciais identitários, ele é essencialmente um conceito estático. Se víssemos o mundo como processo, em constante mudança, não seríamos capazes de desenvolver nenhum sentido de lugar. (TUAN, 1983, p. 198).

Indo ao encontro da importância dos símbolos, Luria (1986) cita que os mesmos símbolos possuem significados formados objetivamente ao longo da história e que, em forma potencial, conserva-se para todas as pessoas, refletindo as coisas como diferente profundidade e amplitude. Porém, junto com o significado, cada palavra tem um sentido, que entendemos como a separação dada e com as vivências afetivas do sujeito.

Oliveira (2012) afirma que conhecer um lugar é desenvolver um sentimento topofílico¹. Não importa se é um local natural ou construído, a pessoa se liga no lugar quando este adquire um significado mais íntimo e profundo.

Consoante Tuan (1983), sentir um lugar leva tempo, se faz experiências repetidas dia após dia e por meio dos anos. É uma mistura singular de vistas, sons e cheiros, uma harmonia de ritmos naturais e artificiais. Com o decorrer do tempo a importância pessoal dos lugares não se modifica, os símbolos continuam tendo os mesmos significados. As pessoas que significam o lugar mudam, não são sempre as mesmas, mas as experiências passadas permanecem.

1 Segundo o livro de Tuan com o mesmo nome, topofilia é definido como elo afetivo entre a pessoa e o lugar ou ambiente físico.

O lugar é vivido a partir das experiências individuais e coletivas com os que partilham os mesmos signos e símbolos, é estruturado a partir dos contatos entre o eu e o outro, onde nossa história ocorre. A corporeidade constitui a existência do eu no - tempo e espaço e forma a noção de distância, fatores essenciais para criar elos afetivos, intenções, ações que formam a geograficidade (LIMA, 2009, p. 210).

Apresentado o conceito de lugar para as duas correntes de pensamento geográfico analisamos que enquanto na Geografia Crítica, o lugar é definido como uma combinação modos de produção com o decorrer do tempo. Já na Geografia Humanista o lugar é constituído por experiências e sentimentos, ou seja, algo que levamos dentro de nós e que mesmo com o decorrer do tempo possui os mesmos significados. Massey (2008) trata que a produção do lugar é uma relação do espaço permeado por trajetórias, movimentos e constantes construção de si e do outro, constituindo suas características próprias.

Em ambos os pensamentos, percebemos a importância do sujeito na construção do lugar, seja ele visto pelo viés marxista ou pelo viés humanista, percebemos que as relações entre sujeito e o espaço fazem dos lugares únicos e singulares. Dorren Massey ainda destaca que o lugar não é estático e nem “coisa”, é um processo. Como também não tem significados únicos ou singulares. O lugar pode construir pontes com outros lugares até dar sentido a um contexto *glocal*, onde as simultaneidades de lugares permitem construir o global (MASSEY, 2000).

Para os geógrafos mais radicais, a identidade é algo aparente, pois ela é reproduzida conforme é seu modo de vida na sociedade capitalista. Sentir o espaço é algo construído a partir da renda, pois cada classe social se apropria do espaço de uma maneira diferenciada. Já para a Geografia Humanista, a identidade é individual resultado das nossas experiências naquele espaço, o lar, por exemplo, cada sujeito tem suas diferentes experiências em um lar o pode considerá-lo lugar ou não.

Educação geográfica a partir do lugar

Nascimento, Sartorio e Claudino (2019) descrevem que dentre a ciência geográfica, perpassa o processo educacional, denominado de Educação Geográfica. Nesse aspecto, está o ensinar e o aprender, cada qual com seu método de abordagem. Ou seja, aprender e gerar conhecimento, requer ir além da metodologia de ensino e didática, transmuta-se o aprendizado para seu cotidiano. Nesse aspecto e consagrando um dos pilares da educação geográfica, o ensinar; propõe como estratégia para compreensão de várias geografias, o lugar de cada um.

Utilizar da percepção dos educandos sobre o lugar faz com que a Geografia se torne uma ciência aplicável ao seu modo de vida. A percepção é um dos principais sentidos para o desenvolvimento do raciocínio geográfico, para Kimura (2010), ao colocar a pessoa em contato primeiro com a realidade, que é o modo como o sujeito obtém os dados sobre o meio, pelo qual as informações sobre a realidade são extraídas e recebidas pelo ser humano, está dizendo que, desde sua origem, ele constrói suas relações com o mundo, incorporando-o.

Conforme Straforini (2008), essa categoria de análise, o lugar como proposta didática, possibilita ao professor de Geografia trabalhar a realidade dos estudantes, para além dos limites administrativos e do município, embora esses conceitos políticos administrativos sejam importantes, uma vez que revelam a sua história.

A BNCC ressalta a importância da compreensão do lugar vivido, concebido e percebido no decorrer da vida escolar, pois a partir disso os educandos passam a reconhecer os objetos e fenômenos presentes no lugar onde vivem e assim pode realizar uma análise espacial e compreender as relações entre sujeitos e espaço.

Oliveira (2012) enfatiza a leitura do mundo e sua dimensão se torna mais significativa quando ocorre a partir da experiência do habitar, do falar e dos ritmos e transformações que fazem o lugar se experimentado como aconchego que levamos dentro de nós.

Ao relacionar a compreensão do espaço a partir do lugar vivido e percebido, Tuan (1983) afirma que a criança, mais que o adulto, conhece o mundo através dos sentidos. Na medida em que o tempo de uma criança pequena não é igual a de um adulto, tampouco é igual sua experiência de lugar. Não é apenas porque são diferentes suas respectivas capacidades mentais e sensoriais, mas também porque seus sentimentos são de diferentes intensidades. As crianças vivem o lugar de forma mais próxima, o que o faz sentir de diferentes maneiras o mesmo espaço, enquanto o adulto com o seu ritmo diferenciado de vida acaba sentindo os lugares de maneira menos abrangente e profunda.

O lugar é conhecido e vivido pelos educandos da prática, é a partir dele que os sujeitos desenvolvem seus conhecimentos e habilidades fora da sala de aula. Esse espaço de vivência é que faz dos estudantes um experimentador de diferentes sentidos e situações, e ao utilizarmos dessas experiências estamos levando aos estudantes experiências de mundo. Sendo assim, segundo Carlos (1997), o lugar é um fragmento, uma parte não isolada do espaço, onde se pode apreender e aprender o mundo moderno.

Kimura (2010) considera ser importante entender esse movimento interligando a ação e a reflexão, o conhecimento prático e o conhecimento teórico. Eles são indissociáveis e, por isso, esse empenho é um exercício sobre o fazer-pensar geográfico voltado para o ensinar-aprender Geografia. A contextualização vem como apoio nessa práxis de ensino, pois com ela levamos o estudante a conhecer o mundo a partir das ações compreendidas sobre o lugar, utilizando de seus referenciais identitários como base para o desenvolvimento do conhecimento.

O educando é produtor do seu conhecimento, para Rego (2007), os sujeitos não são apenas receptores de informações que absorve e contempla o real, pelo contrário, é um sujeito ativo que em sua relação com o mundo, com seu objeto de estudo.

Para compreender a dinâmica do mundo, não precisamos fazer uma viagem ao redor do planeta, a partir do lugar vivido é possível desenvolver o raciocínio geográfico, sendo este o principal objetivo

da Geografia, segundo a BNCC, e é a partir dele que os educandos conseguem compreender qualquer realidade existente no mundo. A Geografia está ao nosso redor, está nas nossas vidas, e é através da compreensão das relações e acontecimentos percebidos no lugar vivido que estamos desenvolvendo a ciência geográfica.

Essa reflexão nos faz lembrar a crônica de Rubem Alves, publicado em 1999, na Folha de São Paulo, intitulado “O Rio São Francisco no Paraná”, que narra uma viagem de avião de São Paulo-SP para Londrina-PR, onde uma aeromoça é questionada sobre qual rio estavam sobrevoando e a resposta dela foi que aquele rio era o São Francisco. Mesmo segura na sua resposta, não teve muita certeza indo perguntar ao comandante. Quando retorna a Rubem Alves, se desculpa e corrige sua resposta, é o Paranapanema.

O esse rio, diferente da localização do Velho Chico, encontra-se no norte do Paraná. Pois o majestoso Rio São Francisco nasce no Rio Samburá, localizado em Medeiros, Minas Gerais e desagua no litoral, entre os estados do Alagoas e Sergipe, distante da resposta da aeromoça. Rubem Alves finaliza sua crônica:

Ciência não é algo que se faz em laboratórios nem o resultado desse fazer. É um jeito de ver as coisas, que nasce dos objetos do cotidiano, na casa, na rua, na oficina. Os olhos produzem o jeito científico de ver as coisas quando estão a serviço da inteligência. Por esse jeito científico, o mundo inteiro ganha sentido, o mapa explica o espaço. A aeromoça aprendeu o mapa. Não aprendeu a olhar para o espaço por meio do mapa. Muito saber científico é símbolo que não sai do laboratório. Como o rio São Francisco da aeromoça, que não saiu do mapa. Não ilumina nem o mundo nem a vida. Conhecimento que não decifra a vida e não ilumina o mundo não é conhecimento. É enganação. Não importa que tire nota alta no provão. (ALVES, 1999).

Rubem Alves faz uma reflexão sobre a importância do ensino hoje, pois muitas vezes são levados conhecimentos fora de contexto, onde os educandos não conseguem ver o sentido de aprender. No decorrer da vida escolar vai se acumulando esses conhecimentos que quando são necessários para compreender o lugar em que vivem de pouco servem. Conhecer sobre o Rio São Francisco é importante, mas conhecer sobre o rio que passa pela cidade que moramos é

desenvolver a capacidade de compreensão do lugar que vivemos, e com isso desenvolvemos sujeitos com habilidades de perceber e compreender o lugar de diferentes formas. Se conhecermos onde moramos, conseguiremos compreender os diferentes lugares do mundo, como é o caso do rio que corta a nossa cidade, e que possui a mesma dinâmica que o Rio São Francisco ou qualquer outro. Tais observações, alicerçam e se contextualizam para aprendizagem de mundo.

Para Cavalcanti (2005), é no cotidiano que os estudantes começam a desenvolver conhecimento geográficos, por isso é preciso considerar esses conhecimentos e a experiência cotidiana dos mesmos, suas representações, para serem confrontadas, discutidas e ampliadas com o saber geográfico mais sistematizado.

O desenvolvimento de conceitos para Vigotski² parte do desenvolvimento os conhecimentos desenvolvidos no lugar vivido e percebido, que na escola é trabalhado e a partir do processo de aprendizagem os torna conceitos científicos. Segundo Vigotski (1991), os conceitos são construções internalizadas pelos sujeitos durante seu desenvolvimento. Os atributos necessários e suficientes para definir um conceito são estabelecidos por características dos elementos encontrados no mundo real, selecionados, como relevantes pelos diversos grupos culturais. A criança possui o conceito espontâneo (isto é, conhece o objeto ao qual o conceito se refere) mas não está consciente do seu próprio pensamento. O desenvolvimento de um conceito científico, por outro lado, geralmente começa com sua definição verbal e com sua aplicação em operações não espontâneas – ao se operar com o próprio conceito, cujo a existência na mente da criança tem início a um nível que só posteriormente será atingido pelos conceitos espontâneos.

A Geografia na sala de aula precisa estabelecer relações com o lugar vivido e percebido pelos educandos, considerando suas relações

2 Optamos por utilizar a grafia Vigotski, considerando que o nome Vigotski é grafado, na bibliografia existente, de várias formas: Vigotski, Vygotsky, Vygotskii, Vygotskji, Vygotski, Vygotsky. Optamos por empregar a grafia Vigotski, mas preservamos, nas indicações bibliográficas, a grafia adotada em cada uma delas.

com o meio. Fazendo o uso dessa contextualização nas aulas, a aprendizagem passa a ser significativa, pois eles aprendem sobre suas vivências e assim relaciona com os conceitos científicos trabalhados em sala de aula. Quando a aprendizagem se torna significativa, para Góes (2006), ela de fato ensina conhecimentos e assim agregamos a noção de sentido a Geografia, abrangendo diversas formas de trabalho sobre o campo da significação.

Tendo o lugar vivenciado como base para o desenvolvimento da Ciência Geográfica é importante destacarmos que não estamos negando a importância do conhecimento do global, ainda mais em tempos de globalização. Por conseguinte, o lugar não é o fragmento do global, Carlos (1997) revela que a especificidade da produção espacial global, não é uma forma, ele tem um conteúdo social. Partimos do princípio que o lugar é parte do global, ele sofre influências constantes de outros lugares e/ou espaços, é na relação entre eles que a visão de mundo é construída. Coadunando com (MASSEY, 2000), o global é resultante da simultaneidade de lugares.

Representando o lugar com mapas mentais

Ao estudar sobre o lugar vivido conhecemos sua dinâmica e sua história, e é a partir desse ponto de partida que relacionamos os conhecimentos adquiridos no/do lugar com o que acontece no mundo. Nenhum lugar é desconectado do global, e as representações, segundo Kozel (2013), são imprescindíveis no “fazer pedagógico”, pois permitem ressignificar as ações e relações entre os seres humanos e o espaço geográfico.

Katuta (1997) demonstra preocupação sobre a importância das representações do lugar no ensino de Geografia, para ela tem se preocupado pouco com o saber do estudante e com suas representações, sendo que com esse material que poderia estar servindo de ponto de partida para o entendimento científico do espaço geográfico. Os conceitos espontâneos, adquiridos na vivência do lugar precisam ser trabalhados e reconstruídos a partir de um outro entendimento da realidade, procurando sistematizar todas essas informações e saberes para entendê-los.

As representações na Geografia Escolar auxiliam na compreensão do comportamento humano, que conforme Kozel (2013), é obtido por experiências, temporal, espacial e social, existindo uma relação direta e indireta entre as representações e as ações humanas, abrindo assim vários caminhos no cotidiano do professor pesquisador na ciência geográfica.

A representação do lugar vai além de um desenho do caminho da casa até a escola, ele apresenta a visão geográfica do educando sobre o lugar vivido e sentido por ele. É por meio dos referenciais identitários representados que podemos começar a alargar o raciocínio geográficos com crianças, desde o início de sua vida escolar e, assim, pensar e agir sob o seu lugar de vivência. Para Callai (2000), se quisermos desenvolver o conhecimento procurando desenvolver a cidadania os mapeamentos feitos pelos estudantes, precisam conter dados reais e concretos, da realidade vivida, para que possam desencadear no conhecimento e na reflexão. Ao fazer o mapa do lugar, por mais simples que ele seja, o educando está demonstrando as habilidades de observação e de representação. Vários são os lugares possíveis de estudar, o importante é que sejam lugares significativos para a vida dos estudantes.

Kozel (2013) ressalta que o lugar vivido e percebido também é um lugar de experiências que auxiliam no desenvolvimento cognitivo das crianças:

Os processos mentais se iniciam visualmente com a representação de algo passando pela imaginação, sendo que um dos seus papéis principais é a conceituação do real, propiciando um agir, em princípio, por intermédio do simbólico (desenhos), refletindo a imagem mental. A percepção, o pensamento e a ação se constituem em componentes importantes da atividade humana, pois percebemos, construímos e agimos sobre o que é percebido. Observa-se também que a percepção resulta do esforço das sensações que decorrem dos estímulos do meio ambiente, de experiências passadas, ideias, imagens, expectativas e atitudes (KOZEL, 2005, p. 7292).

A representação do lugar é um importante aliado ao raciocínio geográfico, pois quando a realidade vivida está representada ela pode ser utilizada como um caminho para o desenvolvimento de

diferentes análises espaciais, pois a interpretação da realidade faz com que os conhecimentos espontâneos ali apresentados sejam desenvolvidos e a partir da mediação se torne conhecimentos científicos úteis para os educandos.

Conforme Callai (2000), o olhar espacial supõe desencadear o estudo de determinada realidade espacial verificando as marcas inscritas nesse espaço e nesse processo de produção do conhecimento, o estudante ao formular seus conceitos, vai fazê-lo operando com os conhecimentos do cotidiano e conhecimentos geográficos.

No estudo do lugar, conforme Callai (2000), as atividades de representação do espaço permitem que se trabalhe com a realidade concreta, o que facilita o desenvolvimento da habilidade da leitura de mapas. Aliando assim, o desenvolvimento da análise espacial com o conhecimento cartográfico, que é importante para compreensão de representações de diferentes escalas gráficas e cartográficas.

Nas escolas, os mapas em geral são usados, como recurso para localização e orientação, dos fenômenos geográficos que serão ou estão sendo estudados em sala de aula (KATUTA, 1997, p. 95). As representações cartográficas têm diferentes funções, depende de como o mediador irá utilizá-las, sendo a localização e a orientação as funções básicas desses recursos. Quando a aproximação dos estudantes com as representações ocorre desde o início da vida escolar, os professores mediadores podem superar as funções de orientar e localizar, colocando o estudante como autor de representações utilizadas no decorrer do processo de ensino e aprendizagem, assim visualizamos seus conhecimentos e dificuldades para desenvolver o raciocínio geográfico.

Para Kozel (2013), o conhecimento espacial consiste, em imagens mentais construídas na trajetória de sua vivência a partir da percepção. Essas imagens levam a construir um espaço mental que é percebido, concebido e representado pelos indivíduos e é a partir dessas diferentes representações que a Geografia pode partir para a compreensão do lugar vivido e suas relações com o planeta.

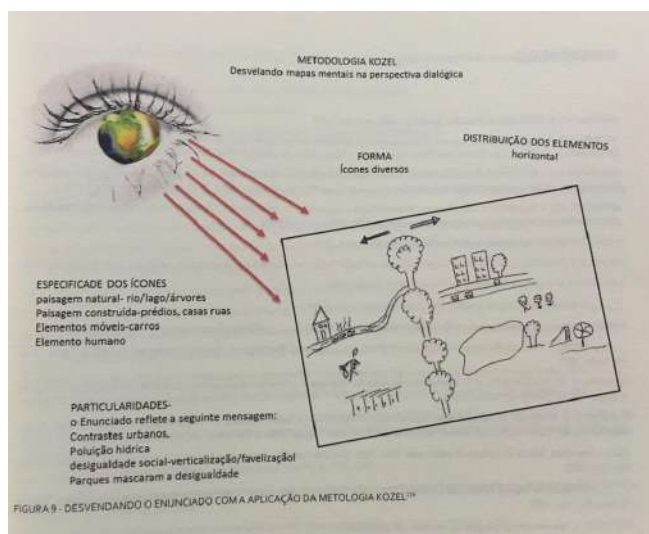
A cartografia pode auxiliar no processo de ensino e

aprendizagem além da alfabetização cartográfica, as representações auxiliam no pensamento espacial, nas reflexões sobre os lugares significativos para eles e como consequência adquirem o raciocínio geográfico e compreendem o espaço geográfico em sua totalidade. Se os mapas e as representações, cita Katuta (2001), são utilizadas para o desenvolvimento do pensamento, os estudantes obtêm o entendimento da realidade geográfica, tornando a Geografia dinâmica, produzindo novos saberes, e permitindo compreender a organização do mundo.

Para Kozel (2013), o ensino de geografia torna-se significativo ao trabalhar com pesquisas e análises das representações, considerando que o próprio estudante é o autor das representações e de conhecimentos espontâneos, importantes para a compreensão da organização espacial e por consequência o desenvolvimento do raciocínio geográfico.

Conforme a mesma autora, Kozel (2018) apresenta que os mapas mentais como forma de representações espaciais, carregam em si o *imprint* cultural e as suas relações sócioambientais, e que é interessante quando se decodifica seus elementos, como pode ser observado através da Metodologia Kozel, exemplificado na Figura 1.

Figura 1 – Metodologia Kozel



Fonte: Kozel (2018, p. 63).

Na Metodologia Kozel, observa-se quatro aspectos:

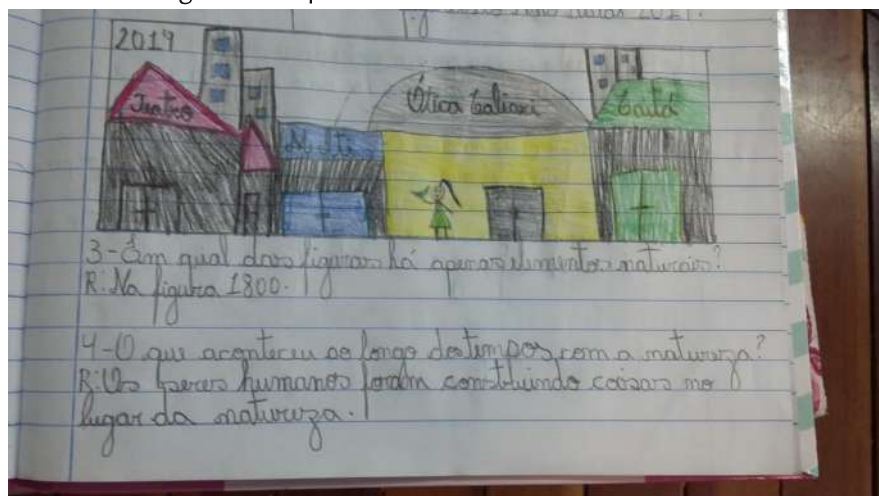
- Forma: a composição por ícones dispostos na área do desenho;
- Distribuição dos elementos;
- Especificidade dos ícones: são os elementos sociais e/ou naturais que compoem a paisagem;
- Particularidades temáticas: são caracterizados por uma intensão do autor, seja para demonstrar aspectos visuais, sentimentais, imateriais (são manifestações culturais como dança, rezas, festas, entre outros).

E essa metodologia torna-se interessante na Educação Geográfica, já que o espaço geográfico carrega diversas categorias de análise como lugar, território, região, entre outros... tornando uma ferramenta de apropriação de conhecimentos que podem ser reveladas por suas impressões e relações de vivência com o espaço representado.

Como exemplo, utilizamos duas práticas pedagógicas para representação espacial do lugar com base na Metodologia Kozel: Uma atividade foi realizada no terceiro ano do Ensino Fundamental no município de Joaçaba - SC, onde a professora ao ensinar o conceito de zona urbana orientou os estudantes para que desenhasssem lugares conhecidos por eles. Um dos 20 desenhos apresentados, um foi escolhido para ser analisado (Figura 1) utilizando a Metodologia Kozel.

Segundo a metodologia Kozel, o primeiro aspecto a ser analisado é a forma de representação dos elementos da imagem. Nesse aspecto, percebemos que o estudante representou apenas uma rua da cidade, com vários estabelecimentos. No primeiro plano nenhuma residência aparece, ao fundo observamos prédios. Os locais representados em destaque foram identificados por letreiros. Na representação, as figuras geométricas fazem parte da realidade apresentada, desde a roupa da menina até o telhado das construções.

Figura 2 - Mapa mental estudante do terceiro ano



Fonte: arquivo pessoal (2019).

O segundo aspecto a ser analisado é a distribuição dos elementos na imagem. Percebemos uma visão horizontal do espaço, representando apenas uma parte da cidade, qual é significativa para ela e provavelmente são locais que o estudante frequenta e por isso foram lembrados. Quanto aos quadros da representação, em primeiro quadro aparecem apenas locais públicos, e em segundo apresentando menor importância para o autor do desenho aparecem prédios, que podem ser residenciais.

O terceiro aspecto é a interpretação específica de ícones. Analisamos que está representada uma paisagem construída, sem elementos da natureza, passando uma visão de que na zona urbana não é dada a importância para os elementos naturais, sendo esses exclusivos da zona rural. Quanto a elementos fixos e móveis, o único elemento móvel é a menina representada, demonstrando que as pessoas fazem parte desse ambiente, interagindo com o mesmo.

O último aspecto analisado é a interpretação de particularidades, onde observamos que a percepção do estudante em relação a cores e formatos das construções é algo visível, pois os locais representados apresentam as mesmas cores que foram pintadas e arquiteturas parecidas. Quando o estudante pensa em zona urbana,

ele apresenta locais centrais no município, entendendo esse município como algo vivenciado pela população.

Com a análise da representação acreditamos que o conceito estudado ainda precisa ser abordado pelo educador mediador, ressaltando as diferentes paisagens dentro da zona urbana, lembrando as modificações realizadas pelo homem no decorrer do tempo e os diferentes espaços presentes nessa área, por exemplo.

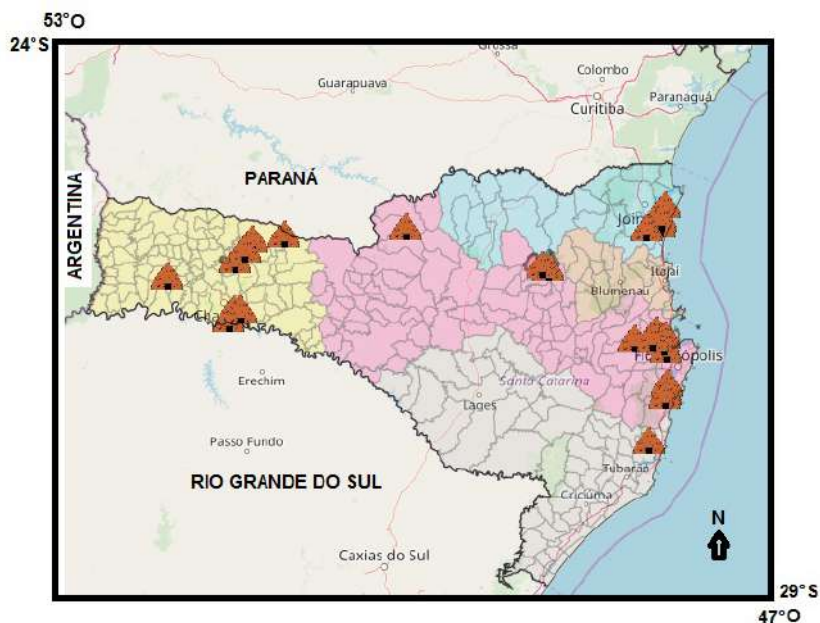
A outra prática foi realizada no primeiro semestre de 2019, com acadêmicos indígenas da 7ª fase da Licenciatura Intercultural Indígena do Sul da Mata Atlântica (UFSC), que atua com as três etnias, *Guarani*, *Xokleng/Laklaño* e *Kaingang*. A atividade foi para que cada estudante elaborasse o mapa mental e o sentimento em cada lugar da Aldeia ou do Território Indígena (TI). A proposta dessa atividade foi uma prática introdutória do primeiro conteúdo, que visa representar graficamente o espaço geográfico indígena na disciplina “GCN8500 - Cartografia e Reconhecimento do Espaço Geográfico Indígena”.

As três etnias são as predominantes no Estado de Santa Catarina, sendo que no litoral encontra-se majoritariamente os *Guaranis*, no centro e oeste *Xokleng/Laklaño* e *Kaingang*. No site da figura 2, pode ser observado a localização das aldeias e etnias.

Observou-se que os mapas mentais dos *Xokleng/Laklaño* e *Kaingang* eram parecidos com dos estudantes não indígenas, tendo aspectos urbanizados e cartesianos. Já dos *Guaranis*, observou-se uma liberdade de expressão gráfica, inclusive adornando com grafismos étnicos, como pode ser observado na figura 4.

Na figura 5, trouxemos um mapa mental, do estudante *Guarani* Daniel Timóteo Martins sobre a sua Aldeia M'Biguaçu, localizada na porção norte da Grande Florianópolis, no Município de Biguaçu em Santa Catarina. Observa-se que esta representação da aldeia de seu mapa mental pode ser observada pelas imagens do Google Earth. E conforme Karai e Mindua (2016), o nome completo da Aldeia M'Biguaçu, é Yynn Morotchi Whera que significa reflexo das águas cristalinas. Pela imagem de satélite, essa característica não pode ser observada, somente adentrando pela aldeia e sua natureza.

Figura 3 - Aldeias e suas etnias em Santa Catarina



Fonte:

sigeo.mpf.mp.br/i3geo/interface/black_osm_tindi_sc.htm?8o1kl4patlkadg5p63a6jjub86. Acesso em 25 nov. 2019.

Figura 4 - Mapas mentais dos estudantes indígenas *Guarani*, *Xokleng/Laklaño* e *Kaingang*

Autoria: Rosemy da Silva Nascimento (2019).

Figura 5 - Mapa mental da Aldeia M'Biguaçu (SC) elaborada pelo estudante Guarani Daniel Timóteo Martins. É imagem da aldeia pelo Google



Fonte: arquivo pessoal (2019) e imagem da Aldeia M'Biguaçu (SC), no Google Earth por Karai e Mindua (2016, p. 13).

No mapa mental de Daniel, alguns elementos são iconizados e fundamentais para a cultura *Guarani* como a natureza, suas práticas ancestrais, conhecimento, a fé e outras imaterialidades. Um dos ícones que chama a atenção, é o grafismo que circunda o espaço da aldeia, e que também possui significado cultural. Não está ali por acaso, pois essa expressão gráfica pode ter um sentido sagrado ou não. Tendo intenção ou não de representar algo sagrado, muitos grafismos possuem referências aos animais, como o desenho encontrado na pele das cobras, que para os *Guaranis* tem o significado de proteção. E que no mapa mental de Daniel, poderia ser para proteção da aldeia. Segundo Silva (2015a), afirma que o padrão de desenhos da cobra coral (Mboi Pytã – Cobra Vermelha), significa proteção, que é muito utilizado também nas cestarias.



Outro elemento representado, é o cachimbo, petyngua símbolo da vida *Guarani*, constituído de barro ou madeira e ervas. Segundo Belarmino da Silva em seu Trabalho de Conclusão de Curso (TCC), (SILVA, 2015b), o petyngua faz parte do ritual *Guarani*, muito usado ao redor do fogo, regado de conversas dos anciãos para expressar o pensamento para familiares e comunidade, e também de cura, tornando-se um elemento fundamental para manutenção da tradição do povo. Outro elemento é a casa de reza



(opy). Para os indígenas, essa é a verdadeira escola, onde tudo se aprende para a vida. No meio do mapa mental de Daniel, encontra-se a BR 101, que possui o significado de morte e divisão da aldeia. A tematização do mapa mental expressando os sentimentos, demonstra felicidade em torno da sua cultural e materialidade ambiental, porém traduz sua infelicidade da inserção de elementos não indígenas como a BR 101 e o que essa rodovia traz em paralelo ao tensionamento da insegurança, mortes, invasão, etc.

Observando a imagem da Aldeia no Google Earth, o que se consegue extrair por interpretação visual são os elementos naturais (materiais) como a cobertura vegetal, vias de acesso como a estrada que é a BR-10, algumas construções, etc. Porém, a imagem não consegue expressar os valores imateriais e sentimentos topofílicos de um povo. Fato que, muitos mapas institucionais, dos livros didáticos e Atlas utilizados na sala de aula tornam-se incompletos para uma análise geográfica, principalmente sobre a cultura de um povo.

Os mapas mentais, para Kozel (2013; 2018), é uma ferramenta na construção de diagnósticos relacionados aos aspectos pedagógicos, pois são um aporte metodológico para compreender a dinâmica do processo ocorrido com os estudantes fornecendo elementos para que o educador utilize como base de suas ações educativas em sala de aula.

A partir da interpretação dessas representações, procuramos demonstrar que o lugar é sentido e percebido de forma diferenciada, onde cada um de nós tem sua visão e suas particularidades, depende das experiências que construímos naquele local.

Considerações

Dentre os conceitos basilares da Ciência Geográfica, abordamos o lugar como ponto de partida para o ensino, sendo este, discutido por diferentes linhas do pensamento. Dentre as discussões sobre o conceito, percebemos que, por mais que os lugares tenham raízes diferenciadas diversas, possuem também proximidades. Com isso, no decorrer do texto utilizamos o lugar como espaço percebido e sentido pelos estudantes, tendo a identidade como elo entre o espaço vivido e o ensino de Geografia.

Por conseguinte, relacionamos o conceito de lugar no processo de ensino e aprendizagem, analisando que na BNCC o lugar aparece em destaque, pois a contextualização de conteúdos está presente no texto dessa nova base curricular. No viés do desenvolvimento cognitivo, a partir de Vigotski, concluímos que os conceitos espontâneos adquiridos a partir das relações com o lugar percebido é o ponto de partida para o desenvolvimento das relações espaciais, corroborado com diversos autores citados nesse artigo.

Logo, a representação do lugar no ensino de Geografia é uma forma de compreender o olhar geográfico dos estudantes. Pois, ao desenvolver mapas mentais, os professores observam quais os conhecimentos adquiridos a partir da percepção do espaço, e com isso consegue-se compreender quais outros caminhos percorrer nessa aprendizagem significativa e com isso desenvolver outras contextualizações para o pensamento espacial em outras escalas. E tendo como base metodológica a Metodologia Kozel para a análise de mapas mentais, concluímos que utilizando diferentes representações dos estudantes, conhecemos os conceitos espontâneos adquiridos e tendo isso como ponto de partida podemos desenvolver um ensino de geografia significativo em sala de aula, transformando o processo de ensino e aprendizagem em algo que interesse a todos, desenvolva conceitos científicos úteis para a compreensão da realidade e por consequência para a realização do raciocínio geográfico.

Referências

- ALVES, Rubem. O Rio São Francisco no Paraná. **Folha de São Paulo**. São Paulo, 11 jul. 1999. Opinião. Disponível em: <https://www1.folha.uol.com.br/fsp/opiniao/fz11079909.htm>. Acesso em: 25 Jun. 2019.
- BRASIL. **Base Nacional Comum Curricular (BNCC)**. Segunda versão revista. Brasília, MEC/CONSED/UNDIME, 2018. Disponível em: <http://basenacionalcomum.mec.gov.br/abase/>. Acesso em: 02 Jun 2019.
- CALLAI, Helena Copetti. Estudar o lugar para compreender o mundo. In: CASTROGIOVANNI, Antonio Carlos (Org.). **Ensino de Geografia: práticas e textualizações no cotidiano**. Porto Alegre: Mediação, 2000, p. 71-114.
- CARLOS, Ana Fani. O lugar: Modernização e Fragmentação. In: SANTOS, Milton (Org) et al. **Fim de Século e Globalização**. 3. ed. São Paulo: Hucitec, 1997.
- CARLOS, Ana Fani. **O lugar no/do mundo**. São Paulo: FFLCH, 2007.
- CAVALCANTI, Lana de Souza. Cotidiano, mediação pedagógica e formação de conceitos: uma contribuição de Vygotsky ao ensino de Geografia. **Caderno Cedes**, Campinas, v. 25, n. 66, p. 185-207, maio 2005. Disponível em: <http://www.scielo.br/pdf/ccedes/v25n66/a04v2566.pdf>. Acesso em: 31 Maio 2019.
- CORRÊA, Roberto Lobato. Espaço: Um conceito chave da Geografia. In: CASTRO, Iná Elias de (Org.); GOMES, Paulo Cesar da Costa (Org.); CORRÊA, Roberto Lobato (Org.). **Geografia: Conceitos e Temas**. 6. ed. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2001, p. 15-47.
- GÓES, Maria Cecília Rafael de; CRUZ, Maria Nazaré da. Sentido, significado e conceito: Notas sobre as contribuições de Lev Vigotski. **Pro-Posições**, Campinas, v. 17, n. 2, p. 31-45, maio-ago 2006. Disponível em: https://www.fe.unicamp.br/pf-fe/publicacao/2365/50_dossie_goes_mcr_etal.pdf. Acesso em: 30 Jun. 2019.
- HAESBAERT, Roberto. **Viver no limite: território e multi/transteritorialidade em tempos de insegurança e contenção**. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2014.
- KARAI, Ismael e MINDUA, Silvana. A aldeia do reflexo das Águas Cristalinas. In: GONÇALVES, Leonardo da Silva (redação). **Território Guarani**. Universidade Federal de Santa Catarina, Centro de Filosofia e Ciências Humanas, Licenciatura Indígena Intercultural do Sul da Mata Atlântica, Florianópolis, 2016, p. 12-18. Disponível em: <http://licenciaturaindigena.paginas.ufsc.br/files/2017/08/Guarani.vfinal.pdf>. Acesso em: 26 jul. de 2019.

- KATUTA, Ângela Massumi. A reprodução do não-saber: o uso de mapas por professores e estudantes do ensino fundamental. In: **IV COLÓQUIO DE CARTOGRAFIA PARA ESCOLARES e I FÓRUM LATINOAMERICANO**, 2001.
- KATUTA, Ângela Massumi. **Ensino de Geografia x Mapas**: em busca de uma reconciliação... Dissertação de mestrado. UNESP: Presidente Prudente, 1997.
- KIMURA, Shoko. **Geografia no ensino básico**: questões e propostas. 2 ed. São Paulo. Contexto, 2010.
- KOZEL, Salete. Ressignificando as representações do espaço: As linguagens do cotidiano. In: ENCONTRO DE GEÓGRAFOS DA AMÉRICA LATINA, X. 2005. **Anais eletrônicos...** São Paulo: USP, 2005. Disponível em: <http://observatoriogeograficoamericalatina.org.mx/egal10/Geografiasocioeconomica/Geografiaespacial/14.pdf>. Acesso em: 10 Jun. 2019.
- KOZEL, Salete. Comunicando e representando: Mapas como construções socioculturais. **Geograficidade**, Rio de Janeiro, v. 3, p. 58-69, 2013. Disponível em: <file:///C:/Users/Gabriela/Downloads/Dialnet-ComunicandoERrepresentando-4734899.pdf>. Acesso em: 19 Jun. 2019.
- KOZEL, Salete. (Org.). **Mapas mentais** - Dialogismo e representações. Curitiba: Appris, 2018.
- LIMA, Angélica Macedo Lozano; KOZEL, Salete. Lugar e mapa mental: uma análise possível. **Geografia**, Londrina, v. 18, n. 1, p. 207-231, jan-jun 2009.
- LURIA, A. R. Pensamento e linguagem: as últimas conferências de Luria. Porto Alegre: Artes Médicas, 1986.
- MASSEY, Doreen. Um sentido global do lugar. In. ARANTES, Antonio. (Org.). **O espaço da diferença**. Campinas: Papirus, 2000, p.176-185.
- MASSEY, Doreen. **Pelo espaço**: uma nova política da espacialidade. Tradução Hilda Pareto Maciel e Rogério Haesbaert. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2008.
- MAZZONETTO, Maria de Lourdes Prolo; MOREIRA, Antonio Carlos. Alfabetização geográfica nas séries iniciais do ensino fundamental. **Revista de Ciências Humanas**, Frederico Westphalen, v. 7, n. 9, p. 121-132, dez 2016. Disponível em: <http://revistas.fw.uri.br/index.php/revistadech/article/view/294/545>. Acesso em: 1 Jul. 2019.
- NASCIMENTO, Rosemy da Silva; SARTORIO, Rodrigo; CLAUDINO, Sérgio. Aprendizagem na Educação Geográfica à luz da neurociência – as experiências “A escola faz o vídeo”, “Com-vida” e “Nós Propomos!”. In: CLAUDINO, Sérgio et al. (Org.). **Geografia, Educação e Cidadania**.

- ZOE/Centro de Estudos Geográficos, Instituto de Geografia e Ordenamento do Território da Universidade de Lisboa, Lisboa, 2019, p. 469-485.
- OLIVEIRA, Livia de. O sentido do lugar. In: MARANDOLA JR, Eduardo; HOLZER, Werther; OLIVEIRA, Livia de (Orgs.). **Qual o espaço do lugar**. São Paulo: Perspectiva, 2012, p. 3-16.
- REGO, T. Cristina. **Vygotsky**: uma perspectiva histórico-cultural da educação. Petrópolis: Vozes, 2007.
- SANTOS, Milton. **Por uma Geografia nova**: da crítica da Geografia a uma Geografia Crítica. 6. ed. São Paulo: Editora da Universidade de São Paulo, 2008.
- SILVA, Alexandrina. **O grafismo e significados no artesanato da comunidade Guarani da linha Gengibre** – desenhos na cestaria. 2015a. Trabalho de Conclusão de Curso (Licenciatura). Universidade Federal de Santa Catarina, Centro de Filosofia e Ciências Humanas, Licenciatura Indígena Intercultural do Sul da Mata Atlântica, Florianópolis, 2015. Disponível em: <http://licenciaturaindigena.ufsc.br/files/2015/04/Alexandrina-da-Silva.pdf>. Acesso em: 26 jul. de 2019.
- SILVA, Belamino. **Petyngua – Símbolo da vida Guarani**. 2015. Trabalho de Conclusão de Curso (Licenciatura). Universidade Federal de Santa Catarina, Centro de Filosofia e Ciências Humanas, Licenciatura Indígena Intercultural do Sul da Mata Atlântica, Florianópolis, 2015b. Disponível em <http://licenciaturaindigena.ufsc.br/files/2015/04/Belarmino-da-Silva.pdf>. Acesso em: 26 jul. de 2019.
- STRAFORINI, R. **Ensinar Geografia**: o desafio da totalidade-mundo nas séries iniciais. São Paulo: Annablume, 2008.
- TUAN, Yi-Fu. **Espaço e Lugar**: a perspectiva da experiência. Tradução Livia de Oliveira. São Paulo: DIFEL, 1983.
- VYGOTSKY, Levi. **A formação social da mente**. São Paulo: Martins Fontes, 1991.

Cartografia de Um Território Escolar:
O Sonho e a Luta na Memória dos
Trabalhadores em Educação da EMEF
Osório Ramos Corrêa,
Gravataí/RS/Brasil

Gabriela Dambrós

Considerações iniciais

Pensar a escola, no momento atual, requer de nós, educadores, uma reflexão sobre a sua importância e seu papel na sociedade em que vivemos. A escola atual, mesmo sob variadas determinações do sistema socioeconômico, é fundamental, pois pela educação escolar os indivíduos se constroem sujeitos, pessoas em sua singularidade, com suas potencialidades nas mais diferentes formas de interação e socialização. Devemos valorizar amplamente a relação da escola com os saberes que se descortinam no cotidiano do bairro e da cidade, pois assim, a escola também se redefine, na medida em que agrega um sentido territorializado, ligado ao contexto social do seu entorno, aproximando-se das vivências cotidianas dos educandos, potencializando o empoderamento e enfrentamento das questões presentes na escola e no seu entorno.

Nesse sentido, esse artigo tem por objetivo destacar a memória como elemento fundamental na construção das identidades, lugares e territórios. Especificamente apresentamos a memória de trabalhadores em educação da EMEF Osório Ramos Corrêa em Gravataí/RS, que tem se constituído em um território marcado por práticas espaciais insurgentes dentro da rede pública municipal. Portanto, nosso esforço consiste em secretariar as experiências educativas da EMEF Osório, práticas essas concebidas e viabilizadas por trabalhadores intelectuais orgânicos que estão contra-hegemonicamente pensando uma nova escola.

Caracterização inicial da escola

Apresentamos uma caracterização inicial da escola, a partir de seu Projeto Político Pedagógico (PPP) e Regimento escolar, assim como na descrição de atividades e projetos desenvolvidos na escola. Na sequência discutimos como as memórias dos trabalhadores da escola em tela tem fortalecido laços fundamentais para a constituição de um território escolar.

As informações aqui sistematizadas resultam de pesquisas e análises dos documentos da escola, bem como dos contatos com o servidor responsável pela secretaria, no sentido de obter informações

e dados estatísticos. Nesse contato nos foi disponibilizado a integralidade do PPP da escola e Regimento Escolar¹. Sendo que as informações contidas nos mesmos seguem sistematizadas. Acerca do PPP destacamos Veiga (2008, p.14-15) quando a autora afirma que:

O projeto busca um rumo, uma direção. É uma ação intencional, com um sentido explícito, com um compromisso definido coletivamente. Por isso, todo projeto pedagógico da escola é, também, um projeto político por estar intimamente articulado ao compromisso sociopolítico com os interesses reais e coletivos da população majoritária. É político no sentido de compromisso com a formação do cidadão para um tipo de sociedade [...]. Na dimensão pedagógica reside a possibilidade da efetivação da intencionalidade da escola, que é a formação do cidadão participativo, responsável, compromissado, crítico e criativo. É pedagógico no sentido de definir as ações educativas e as características necessárias às escolas para cumprir seus propósitos e sua intencionalidade.

O PPP é um documento de suma importância para as escolas, pois ele expressa as concepções teóricas, as intencionalidades e os objetivos da instituição. Dessa forma, o PPP constitui-se em um documento que, quando analisado atentamente, nos permite identificar importantes características da escola. As informações apresentadas na sequência provêm do PPP, do Regimento Escolar e da observação direta da escola, objeto de estudo.

A Escola Municipal de Ensino Fundamental Osório Ramos Corrêa (Figura 1) integra a Rede Municipal de Ensino de Gravataí/RS, mantida pela Secretaria Municipal de Educação (SMED). Entrou em funcionamento em 25 de agosto de 1976. Localiza-se na Rua Camboim, nº110, Bairro São Jerônimo, Gravataí/RS, zona urbana.

A escola atende alunos em três turnos de funcionamento, manhã e tarde ensino regular diurno e no período da noite oferta a

1 Conforme Hora (2007, p. 53-54) “O regimento escolar deve expressar o estágio da consciência da comunidade onde está sendo aplicado. Deverá, portanto, ser a fiel expressão de uma escola livre e democrática a serviço dos interesses da maioria da população, como requer a sociedade atual. Como tal, deve surgir da discussão e da participação consciente de todos os segmentos da escola e assim ser legitimado, deixando de ser um documento nascido de imposições legais”.

Educação de Jovens e Adultos (EJA). A gestão escolar é composta por uma equipe diretiva (direção, vice-direção, SSE e SOE) e pelo Conselho Escolar. Atualmente a escola conta com 40 professores, 04 monitores de inclusão, 06 funcionários terceirizados, 06 funcionários e aproximadamente 516 alunos.

A escola organiza-se por meio de regime seriado anual, distribuído em três trimestres letivos. Desenvolve as atividades de ensino com carga horária de 800 horas e 200 dias letivos, conforme a legislação vigente. Nas turmas das séries finais (6^a a 9^a séries) o tempo escolar é distribuído em três tempos áulicos² (PPP DA ESCOLA).

Figura 1 - Visão externa da Escola Osório Ramos Correa



Fonte: Pesquisa de campo, 2016.

Entre as atividades pedagógicas, são realizados projetos e programas diferenciados para a comunidade escolar, encaminhados pelo MEC, tais como: a Sala de Recursos Multifuncional, o Programa Mais Educação e o Laboratório de Informática do Proinfo. Além desses programas, é desenvolvido em parceria com ONGs, os projetos PROERD, Tribos³ e Rio Limpo⁴.

2 Cada tempo tem duração de 1h15min. Um turno de trabalho é constituído por 3 tempos.

3 Tribos é uma ação de mobilização social feita por jovens que querem transformar a realidade. Eles se reúnem, escolhem uma Trilha (Meio Ambiente, Cultura ou Educação para a Paz) e fazem ações voluntárias na comunidade, contribuindo para uma sociedade com atitude voluntária.

A infraestrutura escolar se divide em 12 salas de aula, sendo 6 salas ambiente, salas dos setores administrativos e pedagógicos, e salas de uso coletivo para o atendimento aos alunos tais como: Laboratório de Aprendizagem, Biblioteca Escolar Mário Quintana, Sala de Recursos, Sala do Programa Mais Educação, Laboratório de Informática, Refeitório, quadra coberta e saguão de jogos (pacaú e ping-pong).

Cada disciplina possui sua própria sala, assim, os alunos trocam de sala quando o sinal toca, ao invés dos professores. Nesse contexto, cada professor pode ambientar sua sala com materiais didáticos, murais e outros recursos que julgar importante para sua disciplina. É frequente existência de mais de um professor por disciplina, considerando os 3 turnos de funcionamento da escola, assim, os docentes se articulam para organizar a sala ambiente conforme necessidade e interesse de todos. Além disso, os alunos também elaboram painéis e outros materiais que podem ficar de modo permanente nas salas. Destaco, que o cuidado coletivo é primordial para a manutenção das salas.

Conforme diagnóstico do PPP da escola, em relação às características socioeconômicas, muitas famílias da comunidade escolar, apresentam limitações financeiras, com residências localizadas em áreas periféricas. Devido a essas condições, a escola recebe muitos alunos e famílias beneficiários do programa Federal Bolsa Família.

No que se refere aos princípios norteadores da escola, destacamos o respeito à diversidade, à qualidade social da educação⁵, à gestão democrática⁶, à educação inclusiva e à valorização do

4 Projeto de proteção ao Rio Gravataí desenvolvido pela Associação de Preservação da Natureza do Vale do Gravataí com apoio e patrocínio do Governo Federal e Petrobras.

5 Entendida como um processo coletivo que depende da participação de todos os sujeitos envolvidos.

6 Conforme o PPP da escola (2015, p.14) “[...] promover a gestão escolar participativa, através da atuação efetiva do conselho escolar e do grêmio estudantil, na mobilização dos diferentes segmentos da comunidade escolar, incentivando o exercício pleno da cidadania em funções consultivas, deliberativas e fiscalizadoras nas questões pedagógicas, financeiras e administrativas da escola”.

trabalho docente.

Para o cumprimento de suas funções, a escola busca organizar suas ações de modo a contemplar as dimensões culturais, políticas e sociais, além de fomentar a formação continuada dos profissionais da educação e prezar por princípios de convivência que tornem a escola um ambiente harmonioso e respeitoso.

No que se refere a dimensão cultural, os projetos desenvolvidos buscam oportunizar a ampliação de conhecimentos sobre diferentes culturas, procurando promover a prática do respeito a diversidade.

Na esfera política e social a escola baseia-se nas premissas da educação libertadora oferecendo ações para atuação coletiva na busca de uma sociedade mais justa e democrática, valorizando a vida em suas diferentes formas e manifestações.

No que tange a formação continuada a escola oferece, dentro de suas possibilidades e limitações, tempos e espaços de formação continuada, aprofundamento teórico, estudos e reflexão para aperfeiçoamento profissional.

Os princípios de convivência consistem nas normas elaboradas e revisadas periodicamente com os segmentos que estabelecem princípios para boa convivência na escola, seguindo preceitos legais.

Fundamentada pelos princípios da educação libertadora, da educação inclusiva e pela legislação da educação nacional, a escola tem buscado desenvolver conteúdos e temas da realidade por meio de projetos. Os projetos são desenvolvidos entre os trimestres letivos, envolvendo todas as séries da escola, elaborados coletivamente pelos professores a partir de temas oriundos de diagnósticos da realidade dos alunos, dos temas transversais e temáticas contemporâneas. Esse processo pedagógico e coletivo, desencadeado através do aprofundamento de um tema central, permite a experiência de problematizar a realidade analisada. Assim, se busca processos interdisciplinares e transdisciplinares no desafio de superar a fragmentação do conhecimento.

O corpo docente é qualificado e coeso, um grupo identificado pelos demais colegas da rede, pela Secretaria Municipal de Educação,

bem como pelo Sindicato dos Professores Municipais de Gravataí, como crítico e preocupado com a qualidade da educação de modo expressivo. Cabe destacar ainda que um número significativo de docentes, que residem próximo a escola, estão vinculados a mesma como docentes a vários anos, sendo bastante incomum a rotatividade de professores, o que contribui para a constituição de uma pertença efetiva à escola. Identifiquei ainda a presença de docentes que foram alunos da escola.

Nesse sentido, são perceptíveis o envolvimento e a participação da grande maioria dos docentes nas decisões da escola. O corpo docente busca, dentro do possível, as articulações entre as áreas para o fortalecimento da inter e transdisciplinaridade, o que pode ser facilitado pela forma como o tempo é distribuído, não sendo em períodos como é recorrente nos sistemas de ensino, mas sendo “tempos áulicos” totalizando 75 min. Sobre essa organização do tempo escola a equipe diretiva sofre pressões frequentes no sentido de organizar o tempo aula com base em período. Destaco ainda que a diretora da escola respondeu inclusive a um processo administrativo por descumprir deliberação da SMED, ainda que a mesma tenha o respaldo do Conselho Escolar, bem como do PPP.

Questão importante para auxiliar na compreensão da dinâmica escolar, diz respeito ao currículo. Nesse sentido, utilizo alguns apontamentos de Tomaz Tadeu da Silva sobre esse tema.

Para o autor referido “o currículo é sempre resultado de uma seleção. De um universo mais amplo de conhecimentos e saberes seleciona-se aquela parte que vai constituir precisamente o currículo” (SILVA, 2015, p. 15). Destaco ainda que é fundamental compreender o currículo como produto de um processo de conflitos culturais dos diferentes grupos que participam de sua elaboração, o que demanda conhecer os processos de escolha, quando isso é possível, pois o ordenamento educacional brasileiro concebe, majoritariamente, o currículo como um conjunto de conhecimentos, materializados em parâmetros, diretrizes e orientações curriculares que permitem um parte flexível, elemento que vem sendo contraposto a partir da institucionalização da

BNCC.

A relevância da temática curricular, quando da perspectiva de territorialização de uma escola, caso em análise, diz respeito ao fato do currículo ser um território político contestado (SILVA, 2015, p. 148) em processo de disputas, que podem ocorrer tanto no currículo explícito constante nos documentos apontados na esfera dos sistemas educacionais (federal, estadual e municipal) quanto, naquilo que interessa nessa análise, no denominado currículo oculto⁷ identificado como um conjunto de regularidades presentes no cotidiano escolar, cuja principal característica é a transmissão e interiorização implícita de normas, valores e atitudes que contribuem para que as aprendizagens sociais sejam viabilizadas de forma a possibilitar uma importante socialização dos educandos. O currículo oculto, na concepção de Apple, contempla as relações entre professores e alunos, gestão e alunos, gestão e docentes e alunos e alunos.

Como referido anteriormente, o controle exercido pelo sistema municipal, ao qual a escola está vinculada, sobre as normativas oficiais é rigoroso, mas mesmo nesse contexto a escola é capaz de criar espaços que possam problematizar e tensionar inclusive o conjunto de conhecimentos institucionalmente obrigatórios. Ao agir dessa maneira, a escola rompe com uma perspectiva tradicional de currículo, ainda fortemente arraigada nas escolas brasileiras, propondo a implementação de temáticas e conhecimentos, via de regra invisibilizados na perspectiva tradicional de currículo.

A bibliografia consultada aponta, além desse paradigma tradicional para os estudos curriculares, a existência dos paradigmas denominados de críticos e pós críticos. Por paradigma crítico, Tomaz Tadeu da Silva refere um conjunto de estudos pós década de 1970 na qual destacam-se Bourdieu, Freire, Apple, entre outros que criticam a dimensão reprodutivista da escola, potencializadora de injustiças e desigualdades sociais na medida que não é capaz de

7 Sobre esse tema indicamos a leitura *Ideologia e Currículo*, de Michael Apple.

problematizar as relações sociais, prioritariamente decorrentes de questões econômicas.

Ainda a partir dos apontamentos de Silva, destaco que os estudos curriculares no final do século XX, incorporaram uma gama de temas, tais como gênero, raça, etnia, sexualidade, subjetividade, multiculturalismo entre outros, em um esforço de articular o conhecimento com essas temáticas até então invisibilizadas e fortemente responsáveis pela manutenção de relações de poder não assentadas exclusivamente na questão econômica, ainda que com ela guardem grande vinculação.

A EMEF Osório, situada em um contexto de vulnerabilidade em todos os seus sentidos, propicia cotidianamente, para além das disciplinas e muito orientada pela temática da pedagogia de projetos, reflexões e aprendizagens que buscam desnaturalizar e contextualizar o *status quo* vigente, preocupando-se de forma expressiva também no enfrentamento dessas temáticas.

Nesse sentido, as discussões viabilizadas pela escola a partir de projetos, ações, eventos, espaços de reflexão e formação, tencionam o currículo tradicional e também o currículo oculto a medida em que promovem o desvelamento da realidade.

Podemos referir ainda, uma questão de ordem epistemológica que indica o currículo da EMEF Osório como espaço de disputas, no que tange a distribuição dos tempos áulicos em um esforço equiparativo de aproximar diferentes disciplinas presentes no currículo oficial. Cada disciplina possui dois tempos áulicos semanais em cada turma (Geografia, História, Ciências, Matemática, Educação Física e Língua Portuguesa) sendo que as disciplinas de Artes, Inglês e Estudo da Realidade⁸ possuem 1 tempo semanal em cada turma. Reforço que os tempos áulicos são de 75 minutos.

Esta organização que inegavelmente aponta uma transformação do currículo está amparada em deliberações do

8 Denominação dada pela escola para a disciplina que oficialmente deve ser denominada Ensino Religioso.

Conselho Escolar, deliberações essas de difícil compreensão por parte do poder público e que causam estranhamento em docentes habituados com organizações curriculares que priorizam as disciplinas de Língua Portuguesa e Matemática. O esforço desse arranjo curricular da EMEF Osório, não provoca descontentamentos entre docentes e discentes, já sendo um processo compreendido e até naturalizado por parte de alunos, cuja trajetória escolar se deu exclusivamente na EMEF Osório e, por isso, desconhecem ou pouco conhecem organizações curriculares de outras escolas.

Além das questões citadas, é preciso destacar que essa organização curricular diferenciada se evidencia também nas avaliações e demonstração do aproveitamento escolar que são expressos em menções e são entregues com dossiês que apresentam os objetivos desenvolvidos em cada componente curricular no trimestre. A cada objetivo do componente curricular pode ser atribuída uma menção: A (atingiu plenamente o objetivo desenvolvido), AP (atingiu parcialmente o objetivo desenvolvido) ou NA (não atingiu o objetivo desenvolvido). Além das menções, nos dossiês consta ainda um pequeno parecer expondo as potencialidades e fragilidades do aluno no trimestre em todas as disciplinas. Este texto é elaborado coletivamente nos conselhos diagnóstico e de classe.

Os servidores da escola se mobilizam para participar das ações propostas pelo SPMG quando da defesa dos direitos dos servidores públicos municipais e também para outras questões do interesse público.

A equipe diretiva se organiza priorizando a gestão participativa. Nas reuniões de planejamento, nas assembleias gerais realizadas sempre é reforçada a participação dos quatro segmentos na tomada de decisão. Um exemplo está na assembleia ocorrida no início do ano letivo para definição das estratégias pedagógicas para o ano e a avaliação institucional realizada ao final do ano. Em 2016, ao final do ano letivo, aconteceu a Avaliação Institucional na qual a comunidade escolar participou avaliando as ações realizadas ao

longo do ano. Todos os segmentos (professores, funcionários, pais e alunos) listaram as ações consideradas positivas, negativas e sugestões para o ano seguinte. A avaliação foi socializada em uma assembleia coordenada pela equipe diretiva da escola. Nesse evento, foram entregues os prêmios aos autores dos melhores trabalhos apresentados na mostra de pesquisa daquele ano.

As inúmeras ações da escola acontecem no decorrer do ano letivo, sendo a mesma considerada por alunos e professores como uma “escola agitada” em função do número de eventos desenvolvidos. No que tange a rotina e planejamento para realização das atividades, há a prática de constituir comissões organizadoras, nas quais os docentes que demonstrarem mais interesse a afinidade assumem a responsabilidade maior de viabilizar a atividade, enquanto os demais ficam com a função de apoiar na organização e, principalmente, na realização. Em razão do número de eventos realizados, nem todos docentes conseguem participar efetivamente de todas as atividades, o que é facilitado pela organização em comissões.

As atividades podem ser organizadas por temáticas, resultando em uma maior aproximação de determinadas áreas do conhecimento, congregando um número menor de professores e suas respectivas turmas. A título de ilustração, destaco atividades de natureza esportiva (olimpíadas do Osório, Campeonatos, etc.) com especial atuação aos educadores físicos. Existe ainda um conjunto de atividades que contemplam a totalidade das disciplinas, áreas e modalidades, que dizem respeito a ações da escola, com especial destaque ao projeto anual da escola, que no ano de 2016 versou sobre diversidade étnico racial e no ano de 2017 privilegiou a paz, Sarau Literário, a festa junina, festa da escola, semana da criança e a festa de natal.

Ressaltamos ainda que, o ano letivo de 2017, teve início com uma campanha da escola intitulada “Comunidade Osório unida por uma cultura da paz”. A partir desta campanha foram desenvolvidas atividades no sentido de sensibilizar a comunidade para atitudes não violentas e pela defesa da segurança pública. O tema emergiu,

sobretudo, em função de diversos episódios violentos ocorridos nas proximidades da escola, como assaltos e homicídios. A própria escola, no período de férias, foi alvo de arrombamentos e depredação. Além disso, as estatísticas crescentes da violência têm preocupado não só a população de Gravataí, mas do país como um todo.

A incorporação da discussão sobre a cultura da paz, constituiu-se em um tema gerador⁹ para o planejamento de um conjunto importante de atividades a serem desenvolvidas no ano letivo. Nesse contexto, para compreender esse fenômeno entendo apropriado os apontamentos de Rego (2010), quando o mesmo refere a unicidade entre a interpretação arqueológica e a interpretação instauradora, no sentido de que a arqueológica ou analítica é aquela que enfatiza o que é anterior, o passado por trás de um determinado produto cultural (um texto, por exemplo), enquanto a instauradora enfatiza a direção inversa, isto é, aquilo que é agenciado para adiante, como projeto ou ponto de chegada a partir de uma produção cultural.

O mesmo autor salienta que as duas hermenêuticas são complementares, não podendo ser pensadas de forma dicotômica, constituindo-se como um dos principais elementos da geração de ambiências.

A título de ilustração, destaco as principais atividades realizadas na escola ao longo do ano letivo:

- Sarau Literário
- Copa de Atletismo
- Campanha “Quem ama cuida”
- Ler e escrever é poder (autor presente)
- Festa junina
- Grupo de teatro Osoritos
- Projeto Africanidades
- Encontro dos pais/mães/ responsáveis da inclusão

9 Destacamos que os projetos anuais da escola são esforços de constituição de temas geradores, porém não é possível afirmar que nosso currículo e nossa práxis se organizam totalmente a partir de temas geradores.

- Prova Osório
- Mostra de Projetos de Pesquisa
- Osório News
- Festival de dança do Mais Educação
- Sacola de leitura (anos iniciais)
- Tribos
- Grêmio estudantil
- Formação continuada entre escolas da rede
- Formação continuada interna
- Avaliação institucional
- Chá das avós
- Baile da escola
- Festa do pijama

Dentre as atividades listadas, destaco para melhor descrição, três delas, quais sejam: eventos que valorizam a diversidade, a Mostra de Projetos e o Sarau Literário.

O projeto anual da escola, que no ano de 2016 versou sobre diversidade étnico racial, Sarau Literário, festa junina, festa da escola, semana da criança e a festa de natal. O esforço de trabalhar com projetos, com temáticas ampliadas, que superam os limites das disciplinas específicas, também é evidenciado no projeto “Africanidades: com ciência negra?”

O projeto foi organizado por um coletivo de docentes da referida escola com o objetivo de promover, para além do dia 20 de novembro, a reflexão e inserir efetivamente no currículo escolar o ensino da história e cultura afro-brasileira e africana, garantindo a ressignificação e valorização cultural das matrizes africanas que formam a diversidade cultural brasileira. O projeto contempla várias atividades, entre elas palestras à comunidade escolar, oficinas, mostra de trabalhos, contação de histórias, música, dança, cinema, formação de professores, biblioteca itinerante, entre outras atividades que ocorreram durante o ano letivo de 2016.

No que tange a Mostra de Projetos de Pesquisa da escola, ressalto que não consistiu apenas em um momento de socialização de trabalhos realizados pelos alunos para “cumprir tabela”, mas representou o esforço constante do corpo docente em efetivar sua práxis por meio da pesquisa. Embora, alguns projetos fossem desenvolvidos especialmente para a referida Mostra, vários outros foram resultados de pesquisas desenvolvidas em disciplinas específicas em articulação com outras áreas.

No que diz respeito à escolha dos temas dos projetos de pesquisa, destaco que os mesmos resultaram da escolha dos alunos. Foi realizado um levantamento, no qual os alunos citaram temas de seus interesses. Os temas que apareceram com maior frequência foram tomados como referência para o desenvolvimento dos projetos.

No ano de 2016, temas contemporâneos e com certo grau de complexidade foram selecionados por alunos dos anos finais. Destaco a experiência que tive como orientadora dos projetos de uma turma de oitavo ano, no qual foram eleitos os temas machismo, feminismo, gênero e diversidade.

No ano de 2017, alguns dos temas definidos pelos alunos: maioria penal, racismo, corrupção e homofobia. Isso ressalta a sensibilidade dos alunos para temas de seu cotidiano e que provocam debates acalorados em diversos ambientes. A iniciativa de propor os temas citados é resultado das ações da escola, que buscam sempre problematizar temas sociais e propiciar um ambiente de reflexão.

Enfatizo que a referida Mostra tem potencializado o protagonismo discente quando os mesmos definem temas, elaboram instrumentos, organizam uma apresentação e socializam os resultados para toda a comunidade, principalmente por qualificar a dimensão atitudinal de falar em público, ouvir as exposições dos colegas, questionar e refletir coletivamente.

Outra importante ação pedagógica consiste no Sarau Literário.

O Sarau Literário é um importante evento que ocorre no mês de novembro, já próximo ao final do ano letivo, sendo um momento

de culminância de todas as atividades literárias e artísticas realizadas ao longo do ano. Ressalto que, por meio de projetos permanentes como o “Ler e escrever é poder”, a escola valoriza a leitura e escrita aproximando alunos e autores.

O Sarau do ano de 2015 é o mais lembrado, visto que apareceu em memórias de vários colegas, e é frequentemente recordado na escola, sobretudo pela presença do escritor Luis Fernando Verissimo.

Publicação do blog da escola, quando da ocorrência desse evento destaca que:

Na noite de sexta-feira, 13 de novembro de 2015, ocorreu o 7º Sarau Literário da Escola Osório, este evento impulsionado por um projeto próprio, de comum acordo com a realidade da comunidade escolar, com os princípios da gestão democrática. Mais uma vez mostrando a força da nossa escola, com diversas apresentações e representações teatrais, vídeos sobre os temas de pesquisa e a histórica presença de Luis Fernando Verissimo, apreciando as apresentações que encheram os presentes de emoção, não só pelas atuações e histórias, mas pelo esforço e a maneira como os alunos encararam e abraçaram a ideia, o gosto pela leitura, pelas artes está enraizado na nossa escola (EMEF OSÓRIO RAMOS CORRÊA, 2015).

Memórias do Osório

Nossa proposta aqui é, a partir da apresentação e problematização do conceito de memória, disponibilizar elementos que permitam identificar a relação entre memória individual, memória coletiva, *lugares de memória* e a constituição da escola a partir da categoria geográfica lugar, potencializando a constituição de vínculos capazes de conceber a escola como um território marcado por práticas insurgentes, aqui tratado na perspectiva de Marcelo Lopes de Souza (2015a; 2015b).

Para viabilizar tal assertiva expomos alguns apontamentos introdutórios acerca do conceito de memória, para na sequência descrever e problematizar a importância da memória dos trabalhadores em educação da escola. Apresentamos e analisamos

“fragmentos de memórias” dos trabalhadores em educação da Escola Osório, organizado em formato de livro cartonero¹⁰.

Verena Alberti destaca que “a constituição da memória é objeto de contínua negociação, a memória é essencial a um grupo porque está atrelada à construção de sua identidade” (2005, p.167). Concebendo que existem processos para a elaboração da mesma, e que esses processos estão relacionados com a produção de territórios geográficos, culturais, étnicos, sociais, simbólicos e relações de poder.

Ecleia Bosi (1994) defende que a identidade apresenta relações de poder sendo o alicerce para a construção de “ideias”, sentimentos e pertencimentos. Falar em identidade e memória também nos remete pensar em jogos de interesses, seria nesse momento interessante perguntar se existem “jogos de memórias” na constituição de uma memória coletiva da escola?

Como destaca Jean-François Sirinelli quando chama a atenção para os jogos e rejogos de memória: “Tanto é verdade que os atores, sujeitos pensantes e agentes, são sempre tributários das memórias coletivas, vivas ou adormecidas, que constituem o *software* de uma época ou de um grupo humano” (2014, p. 21).

Para Maurice Halbbwachs (2004), o indivíduo se forma sempre dentro dos “quadros sociais da memória, onde ocorrem as “batalhas de memórias”, uma disputa entre o que deveria ser esquecido e o que deveria ser lembrado”.

Fernando Catroga (2001), em seu livro Memória, História e Historiografia - analisa a importância da memória para a produção das identidades pessoais e sociais. O mesmo utiliza-se de Joel Candau para afirmar que a memória funciona em três níveis: a protomemória (habitus, socialização); a memória propriamente dita

10 O movimento cartonero tem como objetivo fazer livros artesanais e de baixo custo, a fim de driblar o sistema mercadológico editorial, que encarece o valor do livro e dificulta as relações entre o autor, o livro e o leitor. Embora, o livro confeccionado com as memórias não tenha exatamente a característica da utilização do papelão e papel reciclado, o mesmo foi produzido totalmente de modo artesanal.

(recordação, reconhecimento) e a metamemória (processos de representação).

A memória propriamente dita e a metamemória constituem a anamnese que se referem a maneira como cada indivíduo acessa seu passado e constrói sua identidade e se diferencia dos outros, de modo que a metamemória acentua as características da memória coletiva e histórica.

Para Catroga (2001), memória histórica e memória social são construídas e não podem ser analisadas como espontâneas e naturais, não existindo uma memória do eu. Para o autor, a memória individual é formada pela coexistência tensional com outras memórias; ou seja, a memória individual é condicionada pela memória social e vice-versa; ambas se interagem e se formam em simultâneo.

O conceito de intersubjetividade nos permite pensar que compartilhamos várias memórias, vários regimes de memória:

E ela decorre, também, do fato de a recordação envolver sujeitos diferentes do evocador e de o desejo de ascender ao verossímil se comprovar com o recurso às recordações dos outros. Por sua vez, como a consciência do eu se matura em correlação com camadas memoriais não só diretamente vividas, mas também adquiridas, tem de se ter presente que estas, para além das de origem pessoal, só se formam a partir de narrações contadas por outros, ou lidas e vistas em outros: o que prova que a memória é um processo relacional e intersubjetivo, mas no seio de um horizonte comum que permite o reconhecimento e a partilha (CATROGA, 2001, p.13).

Assim, diante da complexidade das experiências no mundo em que vivemos a memória atua também na produção de identidades, assim a construção de identidades passa por escolhas de memórias e quando ocorre, o jogo de exclusão, o que é silenciado e esquecido, são escolhas hierarquizadas, especializadas, objetivadas.

Em seu texto “Memória, Esquecimento e Silêncio”, Michel Pollack destaca que a referência de uma memória individual está inserida na memória coletiva a que pertencemos, e a maior expressão da memória coletiva seria a memória nacional. E se apossando da

leitura de Halbwachs chama a atenção para a seletividade de memórias, mas enfatiza também o processo de “negociação” que busca a conciliação entre memória coletiva e memória individual.

De modo que “a memória procura definir o que é comum a um grupo e o que o diferencia dos outros, fundamenta e reforça os sentimentos de pertencimento e as fronteiras socioculturais” (POLLAK, 1989, p. 3).

Para Pollak (1989), existem dois tipos de memória: a) aquela relacionada aos acontecimentos vividos pessoalmente, e b) aquela relacionada a acontecimentos vividos pela coletividade. Halbwachs (2004) considera que a memória deveria ser analisada como um fenômeno social, construída coletivamente e passível de constantes transformações. A memória é, portanto, constituída por pessoas, compreendendo-a como um fenômeno construído social e coletivamente.

Assim a memória atua como uma operação coletiva dos acontecimentos e das interpretações do passado que se quer salvar, ou seja, ocorrem tentativas que podem ser conscientes ou não para definir e reforçar sentimentos de pertencimentos que causa a delimitação de fronteiras sociais entre coletividades.

A memória pessoal é uma faceta de uma memória mais ampla que envolve a própria sociedade. Ou seja, toda sociedade tem uma memória e toda memória é individual e social ao mesmo tempo.

Neste sentido, afirma Ecléa Bosi:

Na maior parte das vezes, lembrar não é reviver, mas repensar, com imagens e ideias de hoje, as experiências do passado. A memória não é sonho, é trabalho. [...] A lembrança é uma imagem construída pelos materiais que estão, agora, à nossa disposição, no conjunto das representações que povoam nossa consciência atual (BOSI, 1994, p. 55).

Ainda sobre o sentido de rememorar, destaco que

Ao narrar uma história, identificamos o que pensamos que éramos no passado, quem pensamos que somos e o que gostaríamos de ser. As histórias que relembramos não são representações exatas de nosso passado, mas trazem aspectos

desse passado e os moldam para que se ajustem às nossas identidades e aspirações atuais. (THOMSON, 1997, p.57)

Feita essa breve discussão acerca da constituição das memórias, apresentamos alguns apontamentos sobre o que os historiadores denominam de lugares de memória, destacando aqui nossa intenção de tratar a escola como um desses lugares. A expressão *lugares de memória* foi elaborada pelo historiador francês Pierre Nora¹¹, para esse autor, os *lugares de memória* são, primeiramente, lugares em uma tríplice acepção: são lugares materiais onde a memória social se ancora e pode ser apreendida pelos sentidos; são lugares funcionais porque têm ou adquiriram a função de alicerçar memórias coletivas e são lugares simbólicos onde essa memória coletiva – vale dizer, essa identidade – se expressa e se revela. São, portanto, lugares carregados de uma vontade de memória.

Nesse contexto, destaco que ao tratar a escola como um local de memória, enfatizamos a mesma como materializadora de processos sociais marcados por disputas, conflitos, interesses e afetos capazes de identificar a especificidade da mesma no contexto em que ela está inserida.

Em um esforço de evidenciar a escola como um lugar de memória, prioritariamente para os trabalhadores em educação que atuam na mesma, viabilizamos, com o auxílio de uma colega que atua na biblioteca e trabalha na escola nos três turnos de funcionamento, a construção do que denominamos de um livro cartonero intitulado “Memórias do Osório” (Figura 2).

11 Na introdução aos sete volumes da coleção *Les Lieux de Mémoire*, intitulada *Entre Mémoire et Histoire: la problématique des lieux*, Nora nos fornece algumas pistas indicativas do que são, na perspectiva da coleção, os lugares de memória.

Figura 2 - Exemplar do livro Memórias do Osório



Fonte: Acervo da autora (2018).

Para organização do livro, coletamos e organizamos fragmentos de memória de 63 trabalhadores da escola (professores, funcionários e agentes de apoio do AEE) sendo solicitado que os mesmos respondessem a questão que segue: “descreva a sua memória mais significativa na escola”. Informamos ainda que entre os 63 depoentes encontramos alguns com mais de 30 anos de escola e outros com apenas 30 dias.

Destaco o esforço realizado no sentido de fazer com que todos os trabalhadores respondessem à questão proposta, o que foi feito de diferentes formas: pessoalmente, por e-mail, redes sociais, sendo que a grande maioria respondeu em manuscrito no próprio verso da pergunta disponibilizada.

Tão logo começaram a devolver com as respostas e diante da riqueza e diversidade de relatos, decidimos socializar tais memórias, confeccionando o livro de forma que todos os depoentes tivessem acesso à memória de seus colegas, organizando artesanalmente as 63 memórias, além de uma apresentação da obra, sendo que em uma atividade da escola – Sarau Literário – realizada no dia 24 de novembro de 2017 ocorreu à distribuição de um exemplar para cada um dos depoentes. Cabe destacar que a recepção do material foi bastante positiva, acessando e compartilhando de um conjunto de

memórias de diferentes naturezas e com diferentes conteúdos.

Após a leitura atenta dos depoimentos e quando da análise desses fragmentos, acabei por organizar os mesmos atentando para o esforço de, a partir das memórias individuais, verificar a constituição de uma memória coletiva da escola Osório.

Nesse sentido destaco que identificamos três elementos predominantes passíveis de aglutinar as memórias, sendo eles: a) memórias de professores que foram alunos da escola e professores que deram início as atividades docentes realizando estágio na escola; b) memórias que enfatizam a temática referente a mudança no perfil da gestão da escola; c) memórias que destacam eventos da escola, com especial destaque a festas e ao Sarau Literário.

Ressaltamos ainda que essa categorização, diz respeito ao procedimento analítico que realizamos com esse material autobiográfico, salientando que pela complexidade das questões envolvidas, quando da organização do livro, optamos pela organização e disposição desses fragmentos de memória utilizando o seguinte critério: os exemplares foram organizados com a memória daquele que receberia o mesmo, tendo seu relato como o primeiro, sendo os demais organizados aleatoriamente. Isso implicou na organização e identificação dos exemplares um a um, o que demandou um tempo significativo.

Nesse sentido, afirmar que os três elementos citados enfatizam processos de construção de uma memória coletiva da escola, percebida como um importante espaço formativo discente e docente e como espaço de socialização/integração com a comunidade, além de destacar a constituição de uma especificidade, reconhecida por mim e por diferentes atores sociais, como passível de identificar práticas espaciais insurgentes, que permitem a constituição da escola como um território, o que pode ser materializado de forma inequívoca a partir da experiência de gestão democrática e participativa.

As temáticas da pertença, dos vínculos afetivos, das subjetividades constituintes dos sujeitos que prestaram depoimento, inegavelmente demonstram a constituição da categoria lugar, pois

conforme Carlos (1996, p. 81) “ao demarcar o lugar, com suas ações, com o seu ‘ir e vir’ no uso, para a vida, o homem se identifica com o espaço porque seus traços, suas marcas o transformam. Na convivência com o lugar, e nele se produz a identidade”.

Na sequência passo transcrevemos algumas memórias, que ilustram os blocos antes informados.

a) Memórias de professores que foram alunos da escola e professores que deram início as atividades docentes realizando estágio na Escola chamou atenção o fato de alguns professores que fazem parte do quadro atual de docentes da escola terem sido discentes ou estagiários na mesma, de modo que vivenciaram importantes transformações da própria escola, bem como da sua própria trajetória.

Uma das depoentes com cinco anos como professora na escola referiu que:

“Foi minha primeira experiência (estágio) na escola em 2001 com uma 3ª série” (Memórias do Osório, 2017).

No mesmo sentido, outra servidora com 15 anos de escola afirmou que a sua memória mais significativa foi a experiência de estágio:

“Há trinta e um anos atrás quando fiz estágio com uma turma de 3ª série” (Memórias do Osório, 2017).

Outra docente com 28 anos de escola referiu seu estágio realizado no ano de 1989, como o momento mais significativo vivenciado na escola. O estágio também foi destacado pelo servidor administrativo com seis anos de trabalho na escola, que no ano de 2017 realizou estágio curricular obrigatório do curso de licenciatura em história, afirmando:

“A minha primeira experiência em sala de aula como professor no meu estágio com a turma 91(2017), já conhecendo os alunos, os professores e tendo plena autonomia, me senti confiante e feliz em desempenhar o meu papel” (Memórias do Osório, 2017).

O depoente da última memória, que atualmente é secretário da escola, ainda afirmou que a realização do estágio na escola foi positiva por conseguir conciliar com seu trabalho e também pela proximidade que o mesmo tem com os docentes e alunos. Tal fato possibilitou que o estágio curricular transcorresse com menor ansiedade.

As memórias citadas expressam a relevância da EMEF Osório como marco inicial da trajetória docente, considerando que o estágio se constitui em um importante momento formativo que, não raras vezes, reorienta as ações dos estagiários provocando até a desistência da carreira docente.

Ademais, os depoentes também salientaram a satisfação que sentem ao poder atuar hoje na escola onde iniciaram sua trajetória docente, o que contribui para o fortalecimento da vinculação dos mesmos com a escola. Igualmente, propicia uma leitura ampliada das transformações ocorridas no espaço escolar tornando-os capazes de articular passado e presente, projetando ações futuras.

No que tange a memória resultante da condição discente, selecionamos dois relatos. O primeiro deles é de uma docente que foi aluna da escola, assim como recentemente seu filho, de sorte que a mesma articula memórias na condição discente, docente e de mãe de aluno. Na seleção de memória a mesma destacou sua vivência escolar inicial como discente, bem como os espaços de sociabilidade desfrutados na escola, pois a mesma afirma lembrar

“Dos recreios que passei enquanto aluna, pois o pátio era grande e da professora da 1ª série”. (Memórias do Osório, 2017).

Ressalto que a depoente citada atua como professora nos anos iniciais do ensino fundamental, o que inegavelmente tem relação com sua memória da professora da 1ª série. A mesma destaca que sua memória como discente e mãe de aluno auxilia na reflexão de seu trabalho ao conseguir visualizar o processo educacional a partir de perspectivas diferentes.

Outra colega docente, trabalhando há 25 anos como professora

na escola, lembrou sua condição de aluna entre os anos de 1976-1979, salientando a

“ lembrança do Projeto Rondon. Fiquei doente e tive que sair antes. Era nas férias de julho”. (Memórias do Osório, 2017).

A colega citada residiu no bairro por muitos anos e relata a criação da escola na década de 1970:

A escola era anexo da EMEF Jerônimo Timóteo da Fonseca, o terreno foi uma doação do senhor Osório Ramos Corrêa. O terreno na verdade era toda a quadra, até a igreja. As pessoas foram se apossando e restou só o que temos hoje. Quando a escola foi construída o distrito industrial era mato. Tinha pouquíssimas indústrias. A comunidade era muito carente e por isso a escola era chamada de coleginho. As condições financeiras e sociais de quem frequentava o Jerônimo eram bem melhores do que do Osório. Hoje está mais parecido. No início a escola era composta por duas salas de aula e entre elas ficava a secretaria e a cozinha. Acho que em 1977 ou 1978 foi construído o primeiro pavilhão que vai até a sala de ciências hoje. Antes disso, tínhamos duas patentes e a água era de um poço que ficava mais ou menos onde hoje é sala dos servidores. O bairro cresceu e mudou muito com a vinda das indústrias do distrito. Com o crescimento também veio a violência (Trabalho de Campo, 2017).

Durante o relato foi possível observar a relação afetiva da colega com a escola, pois a mesma acompanhou a criação da escola, foi aluna e atua como docente há 25 anos, não só observando, mas contribuindo diretamente para inúmeras mudanças ocorridas no espaço escolar.

Assim como na última memória descrita é frequente nas falas dos colegas mais antigos na escola, que a mesma durante muito tempo foi chamada de “coleginho” pelos residentes no bairro que entendiam que os alunos mais carentes se dirigiam a EMEF Osório, enquanto quem “precisava de uma escola boa” frequentava a EMEF Jerônimo. Conforme relatos dos colegas, o trabalho desenvolvido nos últimos anos tem alterado esse cenário. A atuação da EMEF Osório com a comunidade e os projetos realizados tem dado visibilidade a escola e alterado a noção de “coleginho”.

Em relação ao segundo bloco, qual seja, b) memórias que enfatizam a temática referente a mudança no perfil da gestão da

escola, selecionei relatos de duas componentes da equipe diretiva, que registraram a importância das modificações ocorridas na escola, no que se refere à temática da gestão democrática e participativa, pela implementação de políticas públicas em consonância com esses pressupostos, cujos impactos na escola foram expressivos.

A atual diretora que trabalha na escola há 34 anos informou que sua memória mais expressiva na escola foi o momento

Quando o grupo conseguiu se articular e colocar na direção pessoas capacitadas e envolvidas com o projeto pedagógico, com ações que realmente envolvam os alunos e pessoas que são envolvidas com educação e pensam em ter uma escola que faz a diferença (Memórias do Osório, 2017).

O tempo de trabalho da atual diretora permite que a mesma reflita sobre processos educacionais e formatos de gestão implementados ao longo de 30 anos na mesma escola. De modo geral, a gestão escolar era centralizada na figura do diretor e as decisões não eram coletivas. A diretora refere a importância da democratização da gestão, pois alterou significativamente a rotina escolar, a relação entre docentes, funcionários e alunos e tem propiciado um ambiente de trabalho propositivo e inclusivo. A mesma ainda relata que essa transição na gestão fortaleceu os vínculos dos docentes com a escola, uma vez que se sentiram valorizados e pertencentes a um grupo com objetivos comuns para a educação.

No mesmo sentido, a supervisora do turno da manhã, que está há 12 anos na escola, nessa função, salientou que:

O ano que marca a transição/mudança da gestão escolar. Em 2008, um grupo de docentes decidiu organizar uma chapa para concorrer a direção da escola, pois queriam mudanças no projeto da escola. Formou-se então duas chapas (situação e oposição) e depois de uma bela campanha junto à comunidade escolar foram eleitas (Profa. Sílvia, Elaine, Magda e Lu). A partir do ano de 2009, o Osório começou uma nova caminhada na construção do PPP, na ampliação da participação. Na verdade, a gestão democrática foi fortalecida e a escola “maluquinha” foi se transformando na escola que é hoje, com mais de 23 ações pedagógicas (Memórias do Osório, 2017).

Destaco que a supervisora citada se dedica a estudar políticas educacionais, tendo realizado mestrado e doutorado em educação nesta linha de pesquisa. Por isso, a questão da gestão democrática é um elemento de profunda relevância para a mesma e umas das formas de vinculação dela com a escola.

A leitura dos fragmentos nos permite identificar, a partir do lugar da enunciação, os processos de constituição da memória individual, como resultantes da memória social ou coletiva, capazes de constituir pertenças e identidades, de sorte a fazer da escola um ‘lugar de memória’.

No terceiro bloco: c) memória que destacam eventos da escola, com especial destaque a festas e ao Sarau Literário, evidencio a recorrência de memórias relacionadas a momentos de sociabilidade extraclasses, tais como festa julina, festa de natal, baile da escola, sarau literário, entre outras.

Também cabe informar que nesse contexto o sarau literário de 2015 foi o mais referido, sendo um momento de grande visibilidade da escola, que ocorreu a presença do escritor Luis Fernando Veríssimo. Assim, selecionamos quatro fragmentos de memórias que reportam esse acontecimento:

Em quase trinta anos foram inúmeros os momentos marcantes, a maioria vividos na relação direta com os alunos. Porém, entre os momentos vividos coletivamente com o todo da escola, destaca-se para mim a visita do escritor Luis Fernando Verissimo (Memórias do Osório, 2017).

Minha lembrança foi quando trabalhava na biblioteca e tivemos como autor presente o escritor Luis Fernando Verissimo. (Memórias do Osório, 2017).

Quando recebemos o escritor Luis Fernando Verissimo no Sarau Literário da Escola. (Memórias do Osório, 2017).

A visita do escritor Luis Fernando Verissimo foi marcante e emocionante, os alunos ficaram empolgados e orgulhosos. (Memórias do Osório, 2017).

Salientamos que a temática da literatura é uma constante na

escola, que tem em seu calendário regular, um conjunto expressivo de atividades dessa natureza, sendo frequente a presença de autores e contadores de história, constituindo-se como uma ação importante para o projeto permanente denominado “Ler e Escrever é Poder”.

Ainda em referência aos eventos, julgamos importante transcrever duas memórias que visibilizam a dimensão da inclusão socioeconômica proposta pela escola. Os dois relatos que seguem transcritos são de trabalhadoras da cozinha, sendo que ambas destacam a importância da disponibilidade gratuita de alimentos na festa julina, ainda que isso tenha implicado na restrição do acesso da comunidade em geral.

Eu adorei quando deixaram de fazer para a comunidade a festa julina e fizeram só para os alunos. Foi melhor assim. **Todos têm o direito de comer** sem pagar, antes pagavam (servidora com 27 anos de escola – grifo nosso. Memórias do Osório, 2017).

A primeira festa julina que foi oferecida pela escola aos alunos, sendo que antes era aberta a comunidade e muitas crianças não tinha acesso pela situação econômica. **A felicidade no semblante das crianças era linda de ver.** (servidora com 4 anos de escola – grifo nosso. Memórias do Osório, 2017).

A memória das funcionárias da cozinha expressa a sensibilidade das mesmas para a questão da alimentação. A vinculação delas com a escola se manifesta na dedicação e amor com que cozinham para alunos, funcionários e professores. O trabalho delas é fundamental, sobretudo para os alunos que, muitas vezes, dependem da escola para uma alimentação adequada.

Quando da preparação das festas, as funcionárias se mostram sempre disponíveis para trabalhar de modo exaustivo para garantir uma alimentação de qualidade. O empenho e afeto que colocam no seu trabalho, além de seus relatos dizendo que estão em casa mesmo estando na escola, reforçam que a escola é um lugar para elas e a cozinha é o seu lugar de memória. Alimentar é provavelmente uma das maiores demonstrações de cuidado e o elo destas funcionárias com a escola.

Além disso, a disponibilidade das funcionárias em cozinhar fica evidente, não só para refeições e festas, mas momentos de reunião e encontros de formação que ocorrem normalmente no turno da noite.

A importância desses momentos no dia a dia da escola, bem como o potencial aglutinador dessas atividades, também pode ser percebida pela leitura do depoimento do “guarda” da escola, que diz lembrar de um momento bastante prosaico, qual seja:

“Foi o natal de 2016. Os professores da escola Osório cantando “É preciso saber viver”. Achei marcante, lindo, tenho uma recordação muito legal.”

O esforço viabilizado pela escola no sentido de efetivamente viabilizar a inclusão de educandos com necessidades educacionais especiais, também foi recorrente nas memórias, tanto da equipe diretiva, quanto dos membros do AEE.

A supervisora do turno da tarde e vice-diretora no turno da noite, há 11 anos na escola, afirmou que, quando da sua vinda para escola, para trabalhar diretamente com o AEE

Entre tantas memórias, as que tenho maior apreço, foi no período em que atuei na sala de recursos multifuncional. No início, nem sala tinha. Meus recursos ficavam em uma caixa itinerante. Quando a sala ficou pronta eu passei a atender alunos de outras escolas também. Cada aluno, um desafio diferente: autistas, deficientes físicos, auditivos. Um deles marcou: João, autista, fingia ser um leão para me assustar. Gostava apenas de animais selvagens e de livros grandes. Aprendeu a ler e a escrever naquele ano. Escrevemos um livro de animais ferozes. Acredito que os desafios e as tentativas de superação trouxeram muitos aprendizados. Com certeza aprendi mais com eles do que pude ensinar. (Diário de Campo, 2017)

Ressalto que a supervisora citada chegou na escola no momento de estruturação do AEE, quando do estabelecimento da sala de recursos. No ano de 2010 a mesma ingressou no curso de mestrado em educação na UFRGS e realizou pesquisa na área. Atualmente está realizando o curso de doutorado em educação na mesma instituição na linha de pesquisa de educação especial e processos inclusivos. Sua memória se vincula diretamente a um

momento importante vivido na escola que também foi motivador de estudos e pesquisas que marcam sua trajetória acadêmica.

A monitora do AEE, que permaneceu dois anos na escola, destaca a importância da participação dos familiares no processo de escolarização dessas crianças e jovens. A mesma destacou que:

Ano passado (2016) no chá feito para as famílias de alunos de inclusão, onde obtivemos depoimentos emocionantes e nos inteiramos melhor dos hábitos e rotinas dos alunos. Momento que recebi diversos agradecimentos da mãe de um aluno, o qual eu acompanhava. Foi gratificante ver os alunos e suas famílias participando. (Diário de Campo, 2017).

A escola realiza esforços no sentido de aproximar familiares dos alunos incluídos convidando-os constantemente a participar dos eventos da escola. Em 2016 foi realizado um evento específico para alunos incluídos e familiares, que se constituiu em um momento importante para contato do núcleo do AEE e especialmente os agentes de apoio e monitores que acompanhavam os alunos diariamente, com os familiares.

A coordenadora do AEE, atuando há 19 anos na escola afirma que:

Troquei de profissão de secretaria de escola para professora alfabetizadora e na Educação Especial. Acompanhar, orientar, ensinar a ler e escrever uma criança é muito gratificante e especial. Tendo um autista que saiu lendo as primeiras palavras foi um marco para mim no ano de 2011. (Diário de Campo, 2017).

Ainda no sentido de apontar o quão subjetivo e particular, mas nem por isso singular, é processo de registro de memória, destacamos o depoimento de uma servidora da cozinha (com 27 anos de escola), cuja recordação está diretamente relacionada às suas atividades profissionais, principalmente ao considerar o momento atual, caracterizado pelo refluxo do mundo do trabalho.

A mesma asseverou que

[...] minha lembrança foi quando recebi fono para começar a trabalhar, minha mãe disse: agora posso morrer descansada, pois minha filha está empregada. Depois disso muitas perdas e sonhos realizados. Amigos verdadeiros como se fossemos uma

família. (Memórias do Osório, 2017).

Essa passagem sensibilizou-nos profundamente pela centralidade e capacidade do trabalho como elemento capaz de dar dignidade às pessoas, transformando-as significativamente, viabilizando a nossa humanização, como bem destaca Marx, quando descreve sobre o trabalho que emancipa, sendo, portanto, uma categoria onto-teleológica do humano.

No que se refere a recepção do Memórias do Osório pelos trabalhadores da escola, é importante ressaltar que a mesma foi positiva e emocionante. Seguem alguns comentários acerca do momento descrito, enfatizando a percepção da recepção do material. Informo que os comentários foram feitos no grupo do whatsapp da escola, utilizado para comunicação interna.

Muito feliz com os relatos. Me vi em muitos. Como é bom ver que fazemos história e que nossas memórias compartilham a essência humana dessa escola (Diário de Campo, 2017).

Parabéns a todas e todos. Tenho muito orgulho de compartilhar a luta com vocês colegas (Diário de Campo, 2017).

Lindo esse resgate e essa valorização retomando momentos tão especiais da escola mais maluchinha e vibrante que conheço. O mais gostoso é perceber que todos se sentem incluídos e felizes por dividir esse espaço (Diário de Campo, 2017).

Que surpresa linda que vocês fizeram. Todos procurando seu nome para pegar o presente que foi feito com tanto carinho e trabalho. Parabéns foi uma ideia sensacional e agora ficamos com o registro das nossas memórias (Diário de Campo, 2017).

Os fragmentos de depoimentos constantes no Memórias do Osório, aliados as observações diretas realizadas para a presente investigação, bem como um conjunto de conversas informais com os trabalhadores da escola, indicam que as relações estabelecidas no interior da escola permitem à materialização das categorias geográficas lugar e território.

Incompletudes

A experiência vivenciada na EMEF Osório nos permite afirmar inequivocamente que a escola em tela pode ser identificada como um ator coletivo sintagmático que territorializa o espaço do seu entorno, como assevera Raffestin, numa concepção de territorialidade ampliada, na qual a dimensão simbólica e subjetiva está dialeticamente vinculada a dimensão material e objetiva, rompendo-se com a dicotomia entre o sensível e o objetivo.

Nosso esforço nesse capítulo, além das análises específicas, também foi secretariar as experiências educativas da EMEF Osório, práticas essas concebidas e viabilizadas por trabalhadores intelectuais orgânicos que estão contra-hegemonicamente pensando uma nova escola.

Podemos afirmar que os sujeitos atuantes no espaço escolar, demonstram vínculos bastante estreitos e singulares com a escola. As falas cotidianas revelam memórias carregadas de afeto, de sorte que em processos de educação que se pretende emancipatórios, não há que se falar em generalidades abstratas.

A utilização de metodologias autobiográficas e de história de vida dos sujeitos se constituiu em uma narrativa primordial, cuja articulação resultou na aproximação da memória individual e da memória coletiva.

Os laços que unem os trabalhadores com a escola são subjetivos e envolvem dimensões variadas como o atendimento de alunos incluídos, a alimentação, as festas, o fato de terem sido alunos da escola ou iniciado ali sua trajetória docente, a gestão democrática e a coletivização dos processos. Ainda que por motivações distintas, as vinculações afetivas supracitadas permitem afirmar que a EMEF Osório se constitui em um lugar para esses sujeitos.

Ademais, o fortalecimento e a socialização da memória coletiva, principalmente para os novos trabalhadores em educação e discentes da escola, poderá contribuir para a consolidação dos projetos e lutas desenvolvidos na EMEF Osório Ramos Corrêa, principalmente no que diz respeito aos limites apontados

decorrentes da renovação do quadro de servidores por aposentadoria.

Referências

- ALBERTI, Verena. História dentro da História. In: PINSKY, Carla Bassanezi. **Fontes Históricas**. São Paulo: Contexto, 2005.
- BOSI, Ecléa. **Memória e sociedade**: lembranças de velhos. São Paulo: Cia. das Letras, 1994.
- CANDAU, Vera Maria. Interculturalidade e educação escolar. In: CANDAU, Vera Maria (Org.). **Reinventar a escola**. 5.ed. Petrópolis, RJ: Vozes, 2007, p. 47-60.
- CARLOS, Ana Fani Alessandri. **O lugar no/do Mundo**. São Paulo: Hucitec, 1996.
- CATROGA, Fernando. **Memória, História e Historiografia**. Bahia: Quarteto, 2001.
- HALBBWACHS, Maurice. **A memória coletiva**. São Paulo: Centauro, 2004.
- HORA, Dinair Leal da. **Gestão democrática na escola**: artes e ofícios da participação coletiva. 14. ed. Campinas: Papirus, 2007.
- NORA, Pierre. Entre história e memória: a problemática dos lugares. **Revista Projeto História**, São Paulo, v. 10, p. 7-28, 1993. Disponível em: <https://revistas.pucsp.br/index.php/revph/article/view/12101>. Acesso em 18 de nov. 2017.
- POLLAK, Michel. Memória, esquecimento e silêncio. **Estudos Históricos**, Rio de Janeiro, vol. 2, n. 3, 1989, p. 3-15. Disponível em: http://www.uel.br/cch/cdph/arqtxt/Memoria_esquecimento_silencio.pdf. Acesso em: 10 de dez. de 2017.
- RAFFESTIN, Claude. **Por uma Geografia do poder**. Tradução Maria Cecília França. São Paulo: Ática, 1993.
- REGO, Nelson. Geração de ambiências: três conceitos articuladores. **Revista Educação**, Porto Alegre, PUC-RS, v. 33, n. 1, p. 46-53, jan./abr. 2010. Disponível em: <http://revistaseletronicas.pucrs.br/ojs/index.php/faced/article/viewFile/6780/4946>. Acesso em: 20 de mar. de 2018.
- SILVA, Tomaz Tadeu da. **Documentos de identidade**: uma introdução as teorias do currículo. Belo Horizonte: 2015.
- SIRINELLI, Jean-François. Abrir a história: novos olhares sobre o século XX francês. São Paulo: Autêntica, 2014.

- SIRINELLI, Jean-François. “Território” da divergência (e da confusão): em torno das imprecisas fronteiras de um conceito fundamental. In: SAQUET, Marcos Aurelio; SPOSITO, Eliseu Savério (Orgs.). **Territórios e territorialidades: teorias, processos e conflitos**. São Paulo: Expressão Popular, 2009, p. 57-72.
- SIRINELLI, Jean-François. **Os conceitos fundamentais da pesquisa sócio-espacial**. 2. ed. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2015.
- THOMSON, Alistair. Reconstituindo a memória: questões sobre a relação entre a história oral e as memórias. In: **Projeto História**, n. 15. São Paulo: EDUC, 1997.
- VEIGA, Ilma Passos Alencastro. **Educação básica e educação superior: projeto político pedagógico**. 3. ed. Campinas: Papirus, 2008.

No Meio do Caminho Havia Um Aluno, Havia Um Aluno no Meio do Caminho

Felipe Akauan da Silva
Roselane Zordan Costella

Na primeira leitura do texto de apresentação da proposta do livro, confesso que me fugiram vários significados que ali estavam postos sobre Cartografia. Cheguei ao ponto de pensar que não haveria interesse em submeter qualquer de meus trabalhos ou escritos. Foi na conversa com o professor Nelson Rego que voltei minha atenção à noção de narrativa sobre espaço e resolvi revisitar esse trabalho¹ e, relendo algo que retratava muito bem meus primeiros passos como docente, encontrei nisso um valor pessoal (de avaliação de práticas e coerências) e outros coletivos que me pareciam justificar sua publicação.

Trata-se de algo comum, pelo menos em meu entorno, a primeira experiência de estágio docente ser repleta de sofrimento em relação à prática, ao nosso papel de agentes da ordem e da disciplina e ao desinteresse dos estudantes com os conteúdos. Nisso vejo motivo em compartilhar e submeter à reflexão de outros esse texto, que traz um retrato de um educador em início de caminhada e algumas reflexões que, em que pese insuficiências, hoje (cinco anos, algumas experiências e alunos depois) ainda mantém validades pra mim.

Esclarecido isso, ressaltamos que o objetivo desse trabalho era refletir, de forma a propor, sobre a ação dos alunos, para pensar na relação educador-educando na formação docente, a respeito dos desafios que podemos encontrar em sala de aula e sobre a emergência desses enquanto objeto de reflexão pedagógica e geográfica. Buscamos, então, refletir sobre: quais as nossas possibilidades em relação aos desafios cotidianos relacionados à subversão dos alunos para a ordem pedagógica? Como reparei isso em minha prática? O que podemos fazer/pensar diante disso? Como usar da Geografia?

Para redigir esse texto realizamos leituras sobre a geração de ambiências, o diálogo, o cotidiano (no esforço de interpretar a antidisciplina), a prática docente e o Lugar, sendo que não levei à

1 Esse trabalho foi redigido sob orientação da professora Roselane Zordan Costella e constante troca com o colega e amigo Igor Dalla Vechia no ano de 2013, para a realização de estágio e TCC em licenciatura em Geografia.

exaustão esses assuntos. O percurso da discussão que segue será o seguinte: saindo da reflexão teórica pura (identificada com o início do estágio), passando pelas apresentações de situações imaginadas como “pedras no caminho”, dando outro significado à teoria e relatando às práticas surgidas. Ao fim, pretende-se falar um pouco de quando as coisas não deram certas e apontar algumas considerações sobre os contornos que construímos.

Para essas situações, partimos da reflexão de Morin ao escrever que “explicar não basta para compreender. Explicar é utilizar todos os meios objetivos de conhecimento, que são, porém, insuficientes para compreender o ser subjetivo.” (MORIN, 2010). Daí nossa despretensão científica e pretensão reflexiva, pois:

A compreensão humana nos chega quando sentimos e concebemos os humanos como sujeitos; ela nos torna abertos a seus sofrimentos e suas alegrias. Permite-nos reconhecer no outros mecanismos de autojustificação, que são em nós, bem como as retroações positivas (no sentido cibernético do termo) que fazem degenerar em conflitos inexplicáveis as menores querelas. É a partir da compreensão que se pode lutar contra o ódio e a exclusão. (MORIN, 2010).

Aclaramos também que nosso esforço se insere numa tentativa de enxergar, com isso, a indisciplina e a “marginalização” encontrada em nossos alunos em relação ao processo escolar, pensando explicações específicas sobre o assunto, articuladas às ideias de cotidiano, ambiências e lugar. Sobre isso, Dermeval Saviani nos contextualiza a interpretação da marginalização a partir das teorias do pensamento pedagógico, sendo que para a pedagogia tradicional essa era vista enquanto decorrência da falta de conhecimento; para a nova era vista enquanto fruto da rejeição dos diferentes e para a tecnicista era uma evidência de incompetência na integração do sistema escolar. Não pretendemos inserir-nos em uma dessas teorias delimitadas, mas antes descrever as situações e dar algumas respostas sob a luz dos conceitos aqui apresentados.

Fundamentação teórica da experiência

Chegando ao Estágio Docente, nos últimos semestres do curso de licenciatura em Geografia, deparamo-nos com uma situação que parece pertinente às inquietações dos colegas que se encontram em semelhante momento: como lidar com o aluno em sala de aula? Como lidar com os problemas de disciplina e demonstrações desafiantes de falta de atenção e pouca valorização da aula por parte dos educandos? Somos levados a individualizar o fracasso (quando o admitimos) e, cercados de referências que valorizam majoritariamente as práticas bem sucedidas, questionamos fortemente sobre nossa competência e chegamos até mesmo a duvidar de nossa escolha profissional.

Muito desse problema pode estar relacionado a uma dificuldade na escolha de uma fundamentação teórica que ajude realmente a lidar com o educando real, falando para nós a partir do nosso entendimento e opções epistemológicas. Para responder essas inquietações em relação ao pano de fundo teórico metodológico que atravessaria o estágio, buscamos algumas referências sobre o juízo e a forma de explicação do mundo aqui aceita.

Primeiro que, baseados um pouco na fenomenologia de Merleau-Ponty, pensamos o objeto da Geografia admitindo que esse seja, em muito, objeto da consciência humana, que, porém, não existe por si, mas sim em contato e como expressão da materialidade do mundo social e natural (toda consciência é consciência de). Pensando essa consciência espacial, acreditamos que, conforme Bulhões:

A posição no espaço geográfico onde o indivíduo se encontra interfere decisivamente em seu olhar, no que vê e em como vê. O imaginário coletivo, por seu turno, é constituído por um conjunto de imagens construídas pelo homem através de formas, tanto quanto possível, universais e invariáveis, derivadas de sua condição humana universal e atemporal, quanto pelas suas contingências particulares, historicamente determinadas. O indivíduo vê o mundo a partir de uma específica posição em um espaço físico [...]. (BULHÕES, 2002).

Consideramos então que as compreensões do mundo, as formas de ver, dependem, em primeira instância, da realidade social vivenciada, pois se desenvolvem a partir de uma atividade simbólica que, nas palavras de Jovchelovitch, permite a construção de signos para a interpretação do mundo e só se constitui em contato com um outro, sendo esse outro a sociedade exteriorizada, onde o indivíduo, a partir dessa representação do mundo social externo, se insere enquanto sujeito.

Ou seja, nesse ponto começamos a delimitar que “é possível afirmar que a maneira de olhar o mundo e de representá-lo se constrói sempre a partir de determinado território. Atitudes, hábitos, e valores têm seu desenvolvimento condicionado pelas relações com determinado espaço geográfico.” (BULHÕES, 2002).

A prática do estágio, a partir desse deslocamento em valorizar a visão do Espaço Geográfico e, no caso da prática educativa, a visão que o educando tem de nosso objeto a partir de seu mundo vivido, esteve ancorada na geração de ambiências discutida pelo professor Nelson Rego e a dialógica, discutida por esse e por Paulo Freire. Ambos os conceitos foram redescobertos e ganharam importância no início e durante a realização das atividades de estágio docente e desembocaram, no meu entender, em outro aspecto, que é a busca do Lugar dos educandos.

Geração de ambiências

Um primeiro ponto a ser destacado no conceito de geração de ambiências e sua utilização nas atividades e experiências vivenciadas no estágio, tem relação com um dos conceitos articuladores, a hermenêutica instauradora, que vai tecendo sua relação com os demais ao longo de sua prática. Conforme Rego, “a hermenêutica sempre supõe a interpretação de um significado que estaria por trás de um manifesto primeiro”, ou seja, da “abertura para o que está fechado” e que, sendo instauradora, deve servir não como ponto de chegada, ou resultado em si, mas como ponto de partida, um agenciamento de futuro. Com o esforço de hermenêutica instauradora, buscávamos partir para atividades onde se deparasse

com o espaço dos educandos, seus contextos, dia a dia, condições e geografia e, a partir disso, relacione outros contextos que levem em conta e dependam do que é trazido pelos educandos.

A ideia adotada ao longo do estágio era a de entrada na rede de relações e complexidade a partir do mundo vivido em perspectiva local, ou seja, de um meio vivido, que, conforme Rego “tanto significa aquilo que está *em torno* de nós, envolvendo-nos, quanto o que está entre nós, intermediando-nos”. Nessa perspectiva, buscávamos valorizar as relações materiais e simbólicas que contextualizam a existência dos educandos assim como a mediação entre eles nas relações escolares, familiares, sociais etc. Assim, tendo os educandos como centro relativo, o *meio em torno* é também o conjunto de elementos físicos-naturais e físicos-artificiais – mas as relações dos indivíduos e grupos com os elementos físicos são também mediatizadas pelas relações simbólicas estabelecidas pelos meios *entre* (REGO, 2006).

Dessa forma, pensando na aproximação hermenêutica com os alunos, onde haja valorização efetiva do seu meio, buscamos iniciar a discussão com os educandos sobre o seu cotidiano escolar, especialmente numa turma onde o problema da exclusão escolar era latente pelo grande número de educandos com recorrência em problemas escolares, trazendo os temas do vivido, que geralmente é silenciado. Conforme Heidrich, “nossa contribuição, através da leitura do mundo, deve estar ligada a esta idéia de articulação de níveis.”

Para essa aproximação com o mundo vivido e sua articulação a outros níveis, seguindo com os conceitos abordados por Rego, buscamos ao longo do estágio aproximar a abordagem feita por Freire sobre a dialogicidade sobre a qual se deve desenvolver o processo de ensino aprendizagem. Para tal autor:

Não há comunicação sem dialogicidade e a comunicação está no núcleo do fenômeno vital. Nesse sentido, a comunicação é vida e fator de *mais-vida*. Mas, se a comunicação e a informação ocorrem ao nível da vida sobre o suporte, imaginemos sua importância e, portanto, a da dialogicidade, na existência humana no mundo. (FREIRE, 1995)

A partir dessa reflexão, buscávamos engendrar os processos partindo sempre do diálogo, onde se constrói a prática de buscar conhecer os contextos envolvidos, ou seja, aqui é a preocupação em ouvir, além de discursar, mas ouvir e discursar valorizando a criação de curiosidade sobre o mundo dos educandos e educadores, os seus respectivos *meio entre* e *meio em torno*. Conforme nos destaca Paulo Freire, a dialogicidade deve ser, porém, dotada de uma curiosidade epistemológica e incentivadora dessa, e não recorrer em uma curiosidade ingênua cotidiana que, segundo o autor, é metódica e pouca crítica, criando assim um espaço para uma curiosidade mais reveladora em sala de aula. Nesse sentido, concordamos com o autor quando afirma que

A relação dialógica – comunicação e a intercomunicação entre sujeitos, refratários à burocratização de sua mente, abertos à possibilidade de conhecer e de mais conhecer – é indispensável ao conhecimento. A natureza social deste processo faz da dialogicidade uma relação natural a ele. Nesse sentido, o anti-diálogo autoritário ofende a natureza do ser humano, seu processo de conhecer e contradiz a democracia. (FREIRE, 1995)

Destacamos aqui o que é apresentado por Nelson Rego quando tratando do conceito de geração de ambiências para o ensino, onde ressalta a importância da dialógica não somente nesse sentido da dialogicidade, que engendra o conhecer, mas também da divisão de logos, onde o enfrentamento de diferentes logos em diálogo leva às novas compreensões e entendimentos. Aqui baseamos a ideia de partir para a discussão em sala de aula buscando dialogar com os educandos nos primeiros encontros a fim de compreender algo sobre seu entendimento da escola e de seu mundo, para então procurarmos a realização de atividades com os conteúdos programáticos.

Dentro dessa lógica, procuramos ancorar, ou melhor, contextualizar os estudos (diálogos) a partir de suas opiniões e vivências, entendendo o educando como um indivíduo e sujeito social, buscando relacionar o tema (no caso do estágio muito ligado à Cartografia²) com sua vivência espacial, indo e voltando assim para outros temas e escalas que surjam do diálogo, em uma lógica de

complexidade. Buscamos relacionar assim os diferentes logos a partir do diálogo, ou seja, as diferentes compreensões e formas de representação do espaço por parte dos educandos com as abordadas mais tradicionalmente a partir do conteúdo. Segundo Rego,

Na perspectiva da uma lógica da complexidade, como a proposta por Morin, a dialógica enfatiza razões divergentes, porém, ao fazer isso, não apenas acentua oposições entre essas, mas igualmente acentua nas divergências as possibilidades de conciliações provisórias, costuras epistemológicas e operacionais para atuar em relação a questões efetivas de existência. (REGO, 2006)

Voltando essa relação entre logos como uma forma de desvendar o que está escondido (*hermenêutica*) sobre os contextos vividos (*meio entorno e meio entre*) e gerar, a partir disso, possibilidades de construção e prosseguimento (*instauradora*) dentro de uma lógica de relação constante entre logos, temas e escalas (*complexidade*), pretendemos entrar pelo método buscando temas geradores (apresentados por Brandão como fundamentais ao método de Paulo Freire), talvez os lugares, já que esses têm grande carga simbólica e explicativa. Dentro dessa perspectiva, encontramos a primazia da necessidade de se discutir coletivamente, valorizando a construção e a opinião dos educados. Acreditamos que, conforme Brandão,

A educação, que deve ser um ato coletivo, solidário – um ato de amor, dá pra pensar sem susto -, não pode ser imposta. Porque educar é uma tarefa de troças entre pessoas e, se não pode ser nunca feita por um sujeito isolado (até a auto-educação é um diálogo à distância), não pode também ser resultado do despejo de quem supõe que possui todo o saber, sobre aquele que, do outro lado, foi obrigado a pensar que não possui nenhum. (BRANDÃO, 2005)

Baseadas nessas reflexões que partiram muito dessa inquietação sobre dialogar (em ambos os sentidos apresentados por Nelson Rego), fomos surpreendidos em sala de aula por situações inesperadas, alheias ao conteúdo trabalhado, sendo que muitas vezes

2 Baseando-me nos conteúdos programáticos de Geografia para o sexto ano e de acordo com a solicitação da professora titular da disciplina na escola.

nos aproximamos e afastamos de uma práxis, mas que ao fim e ao cabo foram efeitos da consideração e da preocupação absoluta com o que se passava em sala de aula e com o que era trazido pelos educandos.

No meio do caminho tinha uma pedra

Íamos iniciar nossa prática docente numa escola pública de Porto Alegre, para a qual me imaginava preparado, se não na prática, ao menos na construção teórica (alusão ao caminho) precedente. Confiando nessa construção, organizamos a primeira aula-oficina com a turma com a qual me encontrava para dar início e eis que discutindo o papel da escola para os educandos, surpreendemo-nos não com suas respostas, mas com a expressividade delas e com sua falta de esperança em relação à vida escolar: a escola é uma prisão; nela viemos somente para incomodar; somente porque nossos pais obrigam.

Em meio a esse caminho, houve então uma negação em participar, em fazer o que era pedido, ou seja, em nossa imperfeita analogia, uma pedra. Houve sim uma primeira desconstrução de nossa teoria, já que o diálogo era simplesmente negado. Na atividade referida, buscávamos, com a elaboração de um quadro a partir da divisão da turma em grupos, pensar o que de fato são os problemas da escola onde estudam, do ponto de vista dos educandos, e como podiam efetivamente intervir para que tais problemas fossem solucionados ou amenizados, juntamente com os demais sujeitos do espaço escolar.

Verdade que acompanhando um colega em seu estágio³ nós percebíamos que em uma turma, na mesma escola, as reações e respostas eram totalmente diferentes, as ações também o eram, pois resultavam de condições diferentes e combinações diferentes. Em

3 Sob orientação da professora Roselane Zordan Costella, tivemos a oportunidade de realizar o estágio em duplas, o que, inegavelmente, contribuiu muito para a experiência e para toda a reflexão gerada. Tudo o que aqui está escrito (em que pese suas inconsistências e falhas) foi, objetivamente, pensado em parceria com o colega Igor Dalla Vecchia sob a orientação da professora.

minha turma especificamente, anunciavam a situação de quase exclusão do processo escolar: a distorção idade-série, representada pela quantidade de alunos que estavam com a idade avançada em função de inúmeras reprovações (chegando ao caso de um educandos com dezessete anos, quando o “normal” seria o máximo de doze anos); as referências sobre a turma vindas da sala de professores e da conversa com outros docentes; o baixo número de educandos na turma, resultado do processo de transferência de muitos para turmas equivalentes, o baixo número de educandos que compareciam à aula, em relação aos que estavam na chamada, chegando a dois terços do total; e sua auto afirmação enquanto excluídos e contrários.

Aqui cabe destacar que, para além dos nossos referenciais que, mais adiante, reforçarão a ideia de tratar-se de uma antidisciplina e não de uma indisciplina, a atitude dos educandos foi fundamental para essa escolha de tratamento e reflexão. Percebemos (como relutantes agentes da ordem que éramos) que havia de fato uma grande diferença para os educandos e para os professores entre aqueles que, em determinados momentos, eram indisciplinados e aqueles que construíam sua forma de estar afirmando que eram contra a disciplina, não como uma simples ausência (indisciplina), mas como uma contraposição (antidisciplina).

Deparando-nos com essa realidade, desafiante, e encontrando grande resistência por parte da turma em participar do que era proposto, decidimos apegar ao erro, ao destruído, à decepção e ao sofrimento da sala de aula. Em cada aula em que encontrávamos dificuldades, tínhamos ver esses problemas virando pó das estrelas de experiências, oficinas, aulas e diálogos que dessem certo. Como todo pó tratado com descaso, tínhamos receio que ele fosse parar embaixo do tapete... Na forma de crítica, pensávamos sobre a possibilidade de dar certo, de encontrarmos formas de ação que possibilitassem agir com “sucesso” e, com isso, criássemos um relato que desentendesse o “fracasso”, desvalorizasse-o, sumisse-o, mesmo sendo ele o motor de tudo.

Tinha uma pedra no meio do caminho

Esse segundo verso do poema denuncia uma mudança de perspectiva no encontro da situação precedente. Encontramos situações que faziam questionar: como gerar ambiências, diálogos, instaurações quando o que recebia em troca era o silêncio, ou o tom desordenado de falas desinteressadas em relação ao que trazíamos?

Nesse momento, produzia-se aos poucos uma mudança de ponto de vista em que, antes do caminho, calmo e estabelecido, havíamos que pensar na pedra (os educandos), relegando o caminho ao segundo plano (a teoria). Mas como aquela pedra só podia representar problema em relação a um caminho (o valor só é valor em relação), nossa formulação para resolver tal problema passava por uma revisão da teoria, sendo daí melhor entendida e agregada a outros instrumentos.

Mas por que motivo se tornaria o empecilho a existências de alunos reais, com problemas reais em uma escola real, onde as ações não eram recebidas como nós havíamos idealizado? Sobre isso, podíamos rever nossa relação com a realidade, reconhecendo “mundo diário – mundo de profusão de gentes, falas, gestos, movimentos, coisas – abriga táticas do fazer, invenções anônimas, desvios da norma, do instituído, embora sem confronto, mas não menos instituintes”. (SOUZA FILHO, 2002).

Com a referência sobre o cotidiano, muito pautada em Michel de Certeau, encontramos um pouco alguns fundamentos, pensando que, possivelmente, há uma “rede de uma antidisdisciplina que, majoritária na vida social, quase sempre aparece como resistência ou inércia com relação às imposições sociais.” (SOUZA FILHO, 2002). Ainda estávamos diante de uma situação em que as resistências do homem comum “podiam realmente configurar resistências que fundam micro liberdades e deslocam as fronteiras de dominação.” (DURAN, 2012).

Com isso, foi construindo um caminho mais imperfeito, ou menos ideal. Nossas ideias e concepções de pedagogia, puras, em realidade tinham pouco valor na situação, e representavam agora não apenas o caminho, mas também a pedra. Seriam aqueles educandos,

a partir de uma (re)significação da teoria (essa das ambiências), agora um caminho para seguirmos, mais humanizado e com mais chances de desgostos e alegrias.

Nunca me esquecerei desse acontecimento na vida de minhas retinas tão fatigadas

Não que as retinas sejam assim tão fatigadas como as do poeta, mas fato é que os acontecimentos do estágio tiveram um poder muito grande em marcar a formação docente a partir dos desafios colocados. Pensando as práticas dos educandos a partir de sua dimensão cotidiana, passamos a buscar sua relação enquanto movimento de construção de um lugar escola, pensando como inseri-los em nossa aula a partir dessa dimensão. Aqui Silva nos afirma que

Arelados à necessidade de uma contribuição geográfica o cotidiano se estabelece no lugar, no *locus*, enfim numa dimensionalidade espacial. É na parcialidade do espaço (lugar), que ocorre a particularidade representativa da dimensão do indivíduo, pois é a partir da individualidade deste último que torna-se possível sua identidade com o lugar. (SILVA, 2013)

Retornando às contribuições da Geografia,

O lugar, concordando com o pensamento da Geografia Humanista e Cultural, é o conteúdo do e o continente das relações intersubjetivas, conscientes, premissas de significados (e significações) que exprime a ligação mais íntima entre os indivíduos e o espaço por onde vagam. A relação entre indivíduos e lugar, conquanto mediada por inúmeros aspectos da realidade, será a - unidade básica 'para a compreensão daquilo que é o - ser no espaço'.

A própria noção de existência (se quisermos: a realização de todas as possibilidades latentes a vida) se liga umbilicalmente a esta relação; uma vez que ao se concretizar, no cotidiano da vida ordinária, é essa relação que vai conferir materialidade a existência. Portanto, lugar é o resultado das experiências da consciência em relação à objetividade e, em igual medida, a! subjetividade dos objetos da experiência. (GONÇALVES, 2012)

Talvez aqui, ao entrar nesses entendimentos, apontamos para as primeiras contribuições desse trabalho para pensar alguma forma de lidar com as situações apresentadas, onde, segundo a fala de alguns educandos, eles “não faziam nada”, também “não gostavam da escola” e faziam de tudo “para incomodar e discutir com o professor”. Seria a escola um lugar para eles? Acreditamos que sim por sua vivência desse espaço, mas esse lugar não necessariamente estava ligado ao ensino-aprendizagem formal e, como nos pareceu, podia inclusive ser oposto a isso. Voltando a ideia de oposição à função formal da escola expressa pelas práticas cotidianas desses educandos, podemos pensar que essa se configura como uma relação de apropriação, por meio do agir simbólico para o espaço escolar, transformando em lugar. Conforme o Sousa Filho:

Essas maneiras de fazer constituem as mil práticas pelas quais usuários se apropriam do espaço social e seus produtos através de maneiras ‘quase microbianas’, que proliferam no interior das estruturas do sistema, modificando seu funcionamento, mas também deturpando-o, ressignificando-o, lesando-o. (SOUSA FILHO, 2002)

Partindo dessas ideias da relação de apropriação desse espaço, mesmo que seja de forma inicialmente indesejada, ressaltamos de que não só nossa formação pedagógica contribui para nossa formação docente, mas também nossa formação como geógrafos, na busca de entender a nós mesmo e aos outros, pensamos que cada educando com quem trabalhamos é indivíduo como se apresenta e sujeito do seu espaço, no qual objetivamos reconhecê-lo e transformá-lo. Mas para que servia todo esse palavrório? E como agora poderia se criar um lugar de diálogo com os educandos, lendo seu cotidiano e estabelecendo ambiências a partir de suas relações com seus meio-entre e meio-entorno?

Acredito que tenhamos uma resposta nada acabada, na forma de apenas alguns apontamentos, em certos casos mais bem sucedidos e eu outros menos, que nos ajudaram a encaminhar nossas reflexões e mergulhar mais em nossos problemas.

Que caminho nós seguimos?

Não pretendo aqui propor nada de revolucionário, somente dar atenção e relacionar algumas referências que concordam com nossa experiência em relação ao papel do educador para com o educando. Ao propor a relação vamos falar em dar voz ao educando em sala de aula, buscando suspender nossas inquietações, e retomando o que afirma Kaercher, agora a partir dessa carga de experiências e não como um simples referencial. “É preciso desencaixotar emoções, ser – o que não nada fácil - eu mesmo”. O mesmo autor afirma que:

Ouvir o aluno é importante não só porque entendemos a sua forma de pensar, mas, sobretudo, porque percebemos a nossa ignorância em relação ao universo simbólico deles. É entender esse universo – ou, pelo menos, conhecê-lo – é a chave de entrada para uma docência mais qualificada. (KAERCHER, 2007)

Explorar o universo simbólico implica uma série de movimentos pela sala de aula, uma compreensão dos momentos para colocar-se no lugar de, calar e ouvir, prestar atenção, tentar compreender o significado de um desenho na classe, uma música cantada, uma impertinência, antes de julgá-la e colocá-la numa simples relação causal. Repetimos também Morin, com a mesma (re)significação, quando firma que “explicar não basta para compreender. Explicar é utilizar todos os meios objetivos de conhecimento, que são, porém, insuficientes para compreender o ser subjetivo.” (MORIN, 2010).

Vamos relatar a partir de agora duas dimensões de nossa prática: a investigação sobre o cotidiano e o lugar daqueles educandos na escola, na busca de ouvi-los e entendermos parte de seu universo simbólico; e nosso uso da Geografia como instrumento, em especial o trabalho de campo a partir do trabalho com a cartografia, para aproximarmos os educandos da aula e buscarmos o desenvolvimento de outras formas de relação com a escola.

Esta pedra em minha mão, pedaço de um pedaço de outra pedra⁴

O primeiro indício de caminho encontrado para trabalhar com a questão esteve ancorado na ideia de diálogo presente no início, dentro da proposta de Paulo Freire, relacionada aqui ao texto de Brandão e às ambiências de Rego. Para tal, desenvolvemos estratégias que, em alguns momentos, saíram da sala de aula para encontrar outros âmbitos da escola e, dentro da sala de aula, buscamos ouvir o que os educando tinham para revelar de suas experiências escolares.

Passou-se assim do ponto de perceber que aqueles educandos ali surgidos, com histórias reais, vidas reais e experiências reais, não eram apenas uma pedra no caminho de nossa prática idealizada docente, mas sim, como no poema de Napp, o pedaço do pedaço de outra, ou seja, pessoas que tinham histórias precedentes de vida e de trajetória escolar e que, estando em relação conosco, traziam indícios para revelar essa história e essa vida escolar, apontando-nos caminhos para ação.

No primeiro momento, realizaremos apontamentos sobre algumas experiências nas quais pudemos aproximar dos educandos e entender melhor a relação, sendo eles o caminho do desenho, o caminho da carta e o caminho do problema de audição, nos quais creio que tivemos algum sucesso na aproximação. Escolhemos esses casos (claro que houve outros momentos com outros educandos), por considerar importante trazer seu relato pela dimensão da complexidade que nos foi revelada.

O caminho com o desenho

Muitas das coisas que acontecem em sala de aula nos passam despercebidas, algumas delas de uma profundidade inconcebível em uma primeira vista ou num primeiro julgamento. Podemos perceber

⁴ Esse trecho corresponde à outra poesia (que é também canção), agora de Sérgio Napp e Daniel Drexler, oportunamente sugerido como propício para dar seguimento à reflexão.

essa ideia, exposta assim sem conteúdo prático, apreendida de duas formas: ou valoriza-se sua carga tautológica e se concorda totalmente, mas sem pensar em seu real significado, ou atenta-se para o fato de que, de tão óbvia e tão abrangente, esse tipo de conclusão sobre os acontecimentos não consegue individualizar a sala de aula, não tendo valor como instrumento de ação. Em sala de aula, no entanto, tomando-a por princípio, nos levou a encontrar alguns vestígios para lidar com situações específicas, encontrando aqueles com os quais estávamos buscando diálogo.

No caso do desenho, percebemos como um aluno, aqui será chamado de Cronópio⁵, não se interessava por nenhuma das atividades propostas, afirmando isso, e trocando sua realização por uma autoexclusão e a realização de atividades de outras disciplinas. Na busca de estabelecer o diálogo, algumas vezes nos colocamos na posição do questionamento, do colega de grupo ou da legitimidade enquanto professor para solicitar motivos, que não vinham.

Como forma de mudança, cientes da sua negativa em realizar as tarefas em outras aulas e em outros momentos, começamos a observar sua interação, que nos momentos de exposição dialogada era satisfatória, e seus momentos de exclusão das atividades. Com essa observação percebeu-se que, dentro de sua forma de inserção junto à turma, configurando seu universo simbólico, estava o gosto pelo desenho, feito em folhas e mais folhas de caderno.

Conversamos com Cronópio e, em função de seu gosto, adiantamos, adotando uma combinação de realização das atividades, a aula que envolvia a realização de mapas mentais. Obtivemos com isso uma mudança significativa de atitude, que se expressou na realização de todos os exercícios e o estabelecimento de uma relação que desencadeou uma curiosidade por sua parte em relação aos conteúdos abordados. Acreditamos que o fato de termos solicitado os desenhos, teve menor importância do que o fato de que

5 Cronópio é um nome utilizado pelo contista argentino Júlio Cortazar, que designa personagens, pessoas com uma grande capacidade imaginativa e muito sonhadoras, o que é difícil não perceber na maioria dos educandos aos quais estamos nos referindo.

percebemos e avisamos o educando de que faríamos por sua causa, a partir de sua leitura. Talvez tenhamos usado a leitura da situação como uma forma de agenciar um porvir, uma forma instauradora.

O caminho com a carta

Numa adoção dessa prática, pensando sempre os vestígios das ações e formas de relação em aula dos educandos como passíveis de interpretação, de reveladoras do lugar e do cotidiano, chegamos a outro caso de apreensão, talvez de menores resultados no processo de ensino-aprendizagem, mas que mostra bem a complexidade de uma sala de aula.

De atitudes muito repreensivas de um ponto de vista disciplinar, Esperança⁶ algumas vezes desafiou e desconstruiu completamente a ordem da turma, subindo em mesas, beijando o quadro, escalando as grades da janela e desafiando, ou simplesmente ignorando completamente, a nossa autoridade em relação à turma e as combinações feitas. De tanto observar e enfrentar as dificuldades, buscar a conversa, o diálogo, um dia encontramos, em minha classe e completamente “por acaso”, uma carta sem endereços, da qual reproduzimos essas partes:

Pai! Sinto saudade de te abraçar e te beijar! Sinto saudade de conversar com você (dialogar). Sinto saudade de te olhar e brincar! [...] não tive chance de me desculpar, não quero que você fique brabo eternamente comigo. [...] Até hoje não sei por que comigo, tipo: eu nunca queria ver você morrer! [...] A mãe tá sofrendo muito, muito, muito, ela entrou em depressão desde que você partiu. [...]

Não reproduzi todo conteúdo da carta por não considerar necessário expor mais de sua história. Interessante, antes de tudo, era observar a habilidade para a escrita, a boa letra e a facilidade de expressar ideias, que correspondiam muito às características observadas na Esperança. Não pude concluir a autoria, mas tive, além da sequência de fatos, algumas formas de comprová-la.

6 Outro das personagens de Cortazar, desta vez menos ligada em sua personalidade às características de personalidade da educanda, mas com um nome muito propício para a sua situação.

Primeiro descobrimos a existência de um trabalho realizado pela professora de Língua Portuguesa, no qual os alunos escreveram (baseados nas cartas de Anne Frank) uma carta contando sua história de vida, relatando suas dificuldades e coisas que os haviam marcado: confirmamos com isso a possibilidade do trabalho ter sido realizado para aquela turma. Depois, com fortes indícios de que ela seria da educanda imaginada (além dos já apontados, o uso do você ao escrever e falar, por exemplo), fomos à procura da psicopedagoga da escola, que confirmou a possibilidade do que vínhamos imaginando e revelou, em relação à educanda, uma realidade até mesmo mais difícil do que aquela representada na carta.

Ao fim acabamos optando por uma mudança completa em relação às indisciplinas, mais enérgica com relação às combinações, mas ao mesmo tempo cedendo mais possibilidades de participação e de “bagunça”, no entanto de forma combinada. Talvez tenha pouco ou nenhum valor essa descrição como sugestão de prática, mas nesse contexto permitiu o entendimento da insignificância de algumas nuances do conteúdo que era abordado para determinado contexto e, no caso desta educanda, a importância de sua experiência, que acabou refletindo em algumas de suas participações, para além daquilo que era pretendido pelo conteúdo programático.

O caminho com o problema de audição

Aqui tivemos uma demonstração da necessidade de quebrar nossos conceitos, formados às vezes em nossa interpretação da teoria, em relação às práticas docentes tidas como tradicionais, principalmente em relação ao comportamento dos educandos em sala de aula. Não descreveremos aqui que passamos a adotar a ideia de forçar a disciplina de toda turma, mesmo porque na observação de outros professores, havíamos percebido a inutilidade dessa estratégia em relação a essa turma, mas demonstraremos sim que algumas ideias mudaram.

Nesse caso, referimo-nos especificamente a solicitar a retirada do educando da sala, o que inicialmente parecia-nos uma violência e um fator de retroalimentação em relação à sua marginalização do

processo escolar. No entanto, com o acompanhamento de um educando que aqui chamaremos de Vincent, nos vimos obrigado a buscar ajuda em relação ao seu comportamento. Nesse caso, como no da Esperança, além da negativa em realizar as atividades, encontramos atitudes de descontrole em relação à aula e às combinações.

Descrevendo o seu comportamento, Vincent parecia alheio à aula e às atividades em muitos momentos, estando geralmente silenciosamente inquieto, fazendo coisas distintas ao mesmo tempo. Com o decorrer da aula, Vincent parecia perder o controle em relação ao seu comportamento, andado pela sala, falando forte, discutindo e brigando com os colegas, sem escutar o que lhe era dito em relação à aula e, assim como Esperança, ignorando a presença do professor e dificultando ou até mesmo impossibilitando o seguimento da aula.

Incomodados com a situação, buscamos, antes de tomar a medida de pedir para que se retirasse da sala de aula, informações junto ao Setor de Orientação Educacional, onde foi relatado o problema de audição deste educando e o acompanhamento do Setor para o caso, que era possibilitado nos momentos em que os professores solicitavam sua saída da sala de aula. Sobre seu comportamento, tudo que nos foi relatado pela psicopedagoga responsável nos parecia familiar, como seu descontrole em determinados momentos, sua desorganização corporal em função do problema e a sua dificuldade de concentrar-se somente na aula.

Em relação ao seu acompanhamento médico, não cabe relatar todos os empecilhos familiares que dificultavam seu tratamento, mas vale ressaltar que os pedidos para retirada de aula e seu acompanhamento pelo Setor eram responsáveis pelos relatos de melhoras de relação e postura desde sua chegada à escola, há cerca de um ano. Deste caso, podemos perceber que nossas funções como educadores podem ir além da concepção de práticas didáticas, ensino de conteúdos ou desenvolvimentos de habilidades e competências.

Para a realização e para a busca desses objetivos, não raro nos vemos colocados na situação de ler, interpretar, investigar, valorizar

os indícios e dialogar com os educandos, buscando aí sim o entendimento de seu universo simbólico, seu cotidiano e seu lugar, numa leitura ao método da hermenêutica instauradora, na escola e podendo, a partir disso, gerar ambiências. Levantar, falar forte, cantar em bom som batendo nas classes, em seu caso, podia não ser uma indisciplina, mas uma forma de silenciar os ruídos que incomodavam o seu estar, quieto, em aula.

Também eu, pedaço de uma pedaço de outros tantos, não me sinto um qualquer...

A partir do que foi até agora apresentado, retomamos a referência ao cotidiano para evidenciar que, com a realização dessa experiência, podemos encontrar significado para a leitura do cotidiano, buscando ver a escola como lugar dos educandos, de práticas de resistência e de expressão do mundo vivido. Também nossa teoria, pedaço de outras tantas, se transformou, fazendo transformar-se nossa prática, fazendo sentirmo-nos menos como portadores de qualquer ação, passando para uma mais engajada, em relação aos educandos.

Milton Santos, ao falar das categorias de análise e recortes do objeto em “A Natureza do Espaço”, diz que - O conteúdo geográfico do cotidiano também se inclui entre esses conceitos constitutivos e operacionais, próprios à realidade do espaço geográfico, junto à questão de uma ordem mundial e de uma ordem local. (SANTOS, 2012) Afinal, o que atribui coerência aos sistemas de análise é a apropriação dos conceitos ao mundo real e a relação de complementaridade entre os conceitos e desses com o objeto.

Construímos, ao longo da ocorrência das situações até aqui relatadas, dos nossos planos frustrados e bem sucedidos, uma proposta que consideramos aproximar nossa teoria a uma práxis, ou um instrumento para lidar com as situações, as pedras encontradas... Nesse caminho não podemos rejeitar a dimensão afetiva e a criatividade, assim como nossa responsabilidade em buscar uma compreensão dos educandos a partir da leitura de suas atitudes. Passamos então de um plano como simples ordem técnica e da

norma, para um onde passa a pesar o agir simbólico, proveniente da surpresa causada. Sobre o cotidiano, citando Braun e Joerges, Milton Santos conclui que

[...] se a ordem técnica e a ordem da norma impõem-se como dados, por outro lado, a força da transformação e mudança, a surpresa e a recusa ao passado, vêm do agir simbólico, onde o que é a força está na afetividade, nos modelos de significação e representação. A importância do lugar na formação da consciência vem do fato de que essas formas de agir são inseparáveis, ainda que, em cada circunstância, sua importância relativa não seja a mesma. (SANTOS, 2012).

Numa das primeiras atividades, quando questionados sobre a escola, encontramos uma resposta que nos chamou atenção e ajudou a estruturar o que foi desenvolvido ao longo do estágio: “a escola é uma prisão”. Com isso, pretendíamos problematizar junto aos educandos o significado dessa afirmação, suas coerências e incoerências. Pensando então nas distinções (relação com o bairro e poder dos alunos para realizar) e no pedido dos alunos por ter aulas fora da sala de aula, buscamos construir um trabalho que culminasse com a saída para o campo, sendo esse nosso grande instrumento de negociação e agenciamento.

Aqui passamos a considerar que nossa teoria e prática apresentavam-se, no início, como formas de agir técnico, representado pelas construções e discussões bem informadas de nossos objetos de estudo e ensino e respaldadas pelo agir formal, atrelado à ordem da norma representada pelo espaço escolar. Como nos faz pensar Santos, sobre o cotidiano, esse se dá na relação entre essas ordens de agir e mais o agir simbólico, que pode representar a surpresa, a mudança, calcada em suas formas “afetivas, emotivas, rituais, determinadas pelos modelos gerais de significação e de representação”. (SANTOS, 2012). Como não relacionar essas últimas ao agir dos educandos, que causou justamente a estranheza, o desequilíbrio de nossa prática?

Numa forma de lidar com a turma, chegou-se à conclusão de que essas atividades poderiam ser negociadas e combinadas, tendo participação efetiva dos educandos em sua concepção. Com isso, tematizamos as relações de Escala Geográfica e Cartográfica, assim

como os demais elementos do mapa (orientação, legenda e coordenadas), a partir da elaboração e da realização, pelos educandos, de mapas que representassem seus trajetos no entorno da escola, buscando posteriormente localizá-los em um mapa do bairro com a localização da escola, que elaboramos e confeccionamos com base em imagens do Google Earth (posteriormente deixado para a escola). Nessas atividades já tradicionais, buscamos pensar a cartografia também pelas dimensões simbólicas dos espaços que eram representados, assim como de suas histórias, relacionados a outras escalas, dando maior peso às experiências relatadas sobre os mapas.

Ao fim, culminamos a atividade com a realização de um trabalho de campo, construído e acordado com os educandos, onde se valorizou, além do conteúdo, o diálogo e seus momentos de decisão, estabelecendo assim normas próprias por parte dos educandos, para a realização do trabalho (autonomia⁷). Acabamos percebendo, com isso, que a relação de alguns dos educandos que inicialmente mais apresentaram resistência em realizar as atividades, havia mudado, chegando a mudanças significativas de atitudes, como a simples entrega de trabalhos, ou a disposição a participar de atividades e inclusive organizá-las para fora da sala de aula.

Trago aqui o que foi entregue por um educando, dois meses depois de dizer que iria à aula somente para dificultar nosso estágio e atrapalhar a turma, onde escreveu que *"eu achei legal a aula porque agente chegou descer, fazer o que a turma queria foi bem interessante. Acho que to indo bem nas aulas de geografia, porém brinco um pouco mas presto atenção, e me dedico muito"*. Apesar de ter discutido o texto com o educando, transcrevi aqui o que e como foi escrito. Não dá para ignorar essa mudança de postura e essa reflexão sobre uma referida valorização da autonomia da turma. Muito disso motivou os caminhos que andamos.

7 Em seu sentido mais simples, estabelecimento de normas próprias e negociadas por parte de um grupo para seu território.

Seguimos esse trabalho com suas limitadas possibilidades de explicação do mundo, surgida nos momentos de articulação de outras escalas, como, por exemplo, quando discutimos com os educandos as regulamentações da escola, ou as transformações do trabalho humano na paisagem da saída que realizamos, quem os realizava e seus motivos. Conseguimos, no entanto, estabelecer em alguns momentos com os educandos o raciocínio de que os mapas eram vividos, de que os números da escala, da localização etc. eram importantes, mas não principais, e de que os lugares eram importantes por seus significados e por nossas vivências. Antes de relatarmos melhor as atividades do campo, cabe trazer por referência, talvez, a reflexão de Quintana em sua poesia, seu fazer:

O Tamanho do Espaço
A medida do espaço somo nós, homens,
Baterias de cozinha e jazz-band,
Estrelas, pássaros, satélites perdidos,
Aquele cabide no recinto do meu quarto,
Com toda a minha preguiça dependurada nele...
O espaço, que seria dele sem nós?
Mas o que enche, mesmo, toda a sua infinitude
É o poema!
- por mais leve, mais breve, por mínimo que seja...

Sobre resultados

Ao voltar ao nosso referencial inicial, podemos aqui propor que nossa instauração de relações a partir do meio-entre e do meio-entorno vão além de nossa ordem técnica e da ordem da norma, que nos levou a praticar essa dimensão do agir, inicialmente, inclusive baseados em uma teoria que não nos parece pensada sob essa perspectiva. Coube a nós o dolorido movimento de desamarrear-nos das bases teóricas e voltar à sala de aula sem sua segurança,

praticando sensibilidade em relação ao agir simbólico dos educandos, vendo com isso as possibilidades oferecidas na referida geração de ambiências. Em outras palavras, para além do conteúdo e das técnicas de ensino, nesse caso valorizou-se a leitura das ações de indisciplina, interpretadas como pistas para uma ação simbólica de resistência às nossas formulações inicialmente técnicas.

Ao voltar às técnicas e ouvir as reivindicações dos educandos para aula e valorizar seu agir simbólico, optamos então pela realização de um trabalho de campo, onde pudéssemos, para além do conteúdo, abordar sua relação com a escola pela simples ação dos educandos em decidirem o que seria feito. Nisto elaborou-se o referido trabalho de campo, onde os educandos tiveram participação efetiva em todas as etapas de sua construção e, talvez por isso, demonstraram interesse em desenvolver a atividade.

Os locais de parada foram combinados, assim como o restante, em função da vontade e do poder de escolha da turma (Parque Farroupilha, Rua Gonçalo de Carvalho e estação de tratamento do Departamento Municipal de Águas e Esgotos/DMAE). Tudo foi sendo combinado sobre o argumento de que: “o que estudamos em Geografia está em grande parte fora da sala de aula, algumas vezes temos de sair para vê-lo”. Esta reflexão foi trazida pelos educandos quando discutimos quais poderiam ser as possibilidades de estudo, fora da escola, do que havíamos trabalho em aula e qual era o seu papel nisso.

Algumas discussões sobre os mapas foram construídas no campo, sendo que conseguimos, sobre a Rosa dos Ventos do Parque Farroupilha, discutir localização e orientação, além de, contando os metros no mapa e caminhando-os depois, dar outro significado às relações de escala. Para além desse conteúdo e com base no que já havia sido discutido pela professora titular, questionamos sobre o trabalho humano de transformação da paisagem presente no Parque Farroupilha e, com uma foto sua de 1935, o que existia na época da foto e o que havia sido alterado até hoje.

A partir disso questionamos os educandos sobre que alterações haviam presenciado naquele espaço e obtivemos algumas respostas,

como as mudanças e reformas do Auditório Araújo Vianna. Conseguimos discutir quais e o que constituíam os elementos naturais daquela paisagem, refletindo sobre o hibridismo das árvores e vegetação ali presente: ao dar-se por conta de que nem todas as coisas construídas em parte pela natureza, como a vegetação ali presente, eram elementos puramente naturais e, a partir disso, podíamos entender que nem todas as plantas que estavam no Parque eram nativas de Porto Alegre. Ou seja, percebemos junto aos educandos que havia mais de intenção e intervenção humana naquela paisagem aparentemente constituída por elementos naturais do que pensávamos inicialmente. Podemos ler na imagem 1 algumas das anotações de uma das educandas sobre o campo.

No quadro que está abaixo, à esquerda, a educanda escreve, sobre a presença do trabalho humano, *“em tudo porque não tem nada só da natureza a não ser o ar”*. A afirmação foi devidamente discutida em aula, mas demonstrou um entendimento dos processos de hibridismo dos quais chamamos atenção, assim como das transformações do espaço pelo homem. Questionamos posteriormente, fazendo refletir, se era em tudo mesmo, em todo o mundo, e se o ar era sempre só natureza, confundindo ainda mais a definição.

Falamos também sobre o que teria sido aquele Parque dois séculos antes e informamos que, em outra época, a Redenção não fazia parte da área urbana cidade de Porto Alegre, sendo que estava fora dos muros desta. A partir disso pensamos o que acontecia com toda a área em dias de chuva, relacionando com a água que caía entre a Avenida Independência (ponto mais alto) e a Avenida Osvaldo Aranha (ponto mais baixo, nas imediações do Parque Farroupilha), e os educandos chegaram à conclusão de que esta descia a Rua João Telles e outras ruas paralelas, tornando o parque um lugar alagadiço, que em outras épocas assemelhava-se a um banhado. Conforme lemos no quadro à direita *“que antes tinha prédios, casas e passava ônibus e agora tem árvores, água areia e etc.”* Nós abrimos aqui a discussão sobre o que antes havia e o que hoje há, percebendo, em suma, a intervenção humana no espaço e as transformações do urbano.

Figura 1- Anotações feitas por educanda no campo, para posterior realização de trabalho

SAÍDA DE CAMPO DE GEOGRAFIA NO DIA 11 DE JUNHO DE 2013 COM A TURMA 64.

Nome: [redacted] Data: 11/06/2013 Professores: [redacted], Felipe Akauan e Igor Dalla Vecchia

Você está em trabalho de campo! Com ajuda do professor, marque os pontos visitados no mapa e construa uma legenda com as observações do que você considera importante anotar sobre esse ponto. Busque destacar: (1) que coisas você mais gostou e coisas menos gostou ao percorrer esse caminho? (2) Onde se sente mais a vontade e onde se sente menos? Por quê? (3) Onde podemos ver as transformações da paisagem? (4) E onde vemos o trabalho humano? Se necessário, use o verso da folha.



* - MOSTRA QUE TEM BARRACOS

* - MUITO TEMPO NA REDENÇÃO

* - FEI NO CHAFARIS

* - QUE ANTES TINHA PRÉDIOS, CASAS E PASSAVA BOMBS E OFERECIA SERVIÇOS

* - MAS AGORA

10 - foi quando olamos as casas, na entrada.

* - quando saímos do shopping.

12 - em tudo por que não tem nada do lado natural e não ser o or

13 - Quando antes só era áreas mais e não tinha prédios.

Fonte: arquivo pessoal

Discutimos também a toponímia, informamos que esse parque da Redenção havia trocado o nome oficialmente para Farroupilha em 1935, contando a história do nome e questionando qual nome eles preferiam usar para referir-se e o porquê de o nome popular não ser o oficial.

Conseguimos discutir outras questões, desde os movimentos da Terra, até a discriminação de que alguns educando se sentiram vítimas quando visitamos um *shopping* próximo ao local. Muito das questões discutidas fugiram totalmente do plano do trabalho de campo e surgiram no diálogo, no perceber dos conceitos em seu meio entorno e em suas relações com ele, seu *meio entre*. Percebeu-se sim uma grande participação de boa parte da turma e sua inquietação com algumas das questões discutidas, encontrando deslumbramento com os movimentos da Terra por parte de alguns, ou com as relações históricas, sociais e geográficas de preconceito e

discriminação por parte de outros.

Porém, fica também um pouco do nosso receio com as atividades desenvolvidas, sendo que corremos e correremos sempre o risco de supervalorizar os avanços, como os de alguns educandos que mudaram muito a atitude e questionaram muitos pontos sobre os assuntos abordados, e dos demais que acompanhavam e questionavam a discussão. Podemos confirmar, não obstante, que não encontramos uma forma de chegar a alguns deles, que neste caso não atrapalhavam o andamento da atividade, mas não se mostravam interessados ou participativos em relação ao trabalho realizado. Aqui, o somente não atrapalhar pode ser um anço significativo, pois denota um respeito e a legitimação em relação ao trabalho construído, porém está longe de ser o suficiente, já que colocados em situação de opinar apropriar-se do trabalho, esses educandos não sentiram à vontade para isso.

Considerações e insuficiências

Não por serem deixadas para o final que as insuficiências de nossa abordagem possam ser consideradas menos importantes que o resto do trabalho: seguimos a lógica de não idealizar as reflexões aqui adotadas, destacando que elas também encontraram seus limites e não deram chance para todas as possibilidades de práticas instauradoras da aproximação e do aprendizado para todos os alunos do caso trabalhado no estágio. Houve sim uma parte da turma na qual de pouco conseguimos encontrar e aproveitar as evidências para uma leitura hermenêutica de sua antidisciplinas.

Representamos isso com o caso de uma educanda, que esteve presente em um número reduzido de aulas e de um educando que, antes do fim de nossa experiência, imposto pela formalidade do estágio, já havia abandonado o estudo diurno, contabilizando apenas uma participação ativa, com entrega de material, em aula. Nesses casos, como exemplo, sentiram-se limitações em relação à nossa compreensão do que se passava e de nossas possibilidades de intervenção, chegando à insuficiência não só de nossa prática inicial, mas de nossas mudanças de perspectiva prática e tentativas de

aproximação.

De modo geral, quanto à realização do estágio e dessa reflexão sobre suas dimensões teóricas e a sua articulação à prática, tendo como foco de reflexão a relações com os educandos, aqui marcadas pelo conflito e pela quebra da norma, percebeu-se uma mudança de perspectiva e uma construção do trabalho feita muito em função das relações que obtínhamos em sala de aula. Voltando às nossas formulações teóricas iniciais, percebemos que elas tinham grande poder prático, mas que esse só foi significado e desvendado com a dor do desequilíbrio e da desconstrução de algumas propostas por parte das respostas da turma.

Percebemos que em nossa experiência, o conflito foi regra e as relações de disciplina foram exceção, o que permitiu um movimento de tentativa (mais bem sucedida em alguns casos do que em outros) de superação das dificuldades, pautada no estabelecimento de momentos de autonomia dos educandos e de leitura de seus comportamentos. Buscamos aqui deixar expostos alguns dos conceitos e abordagens que nos guiaram no momento em que nossa relação com os educando foi dificultada, pensando sobre quais as nossas possibilidades, sobretudo de entendimento, em relação à subversão dos alunos para a ordem pedagógica, transformando nosso conteúdo em instrumento e atitude para lidar as situações.

Cabe ressaltar que, sendo o conteúdo um instrumental, ele não é o único importante na forma de lidar com a situação e se fazer entender, não importando em absoluto se somos professores de Geografia, ou de História, ou de Matemática, ou de Biologia etc. Estes são diferentes instrumentais para interação, mas, talvez, mais importante é o fato de sermos profissionais com ouvidos, olhos, emoções, medos, sonhos, virtudes e defeitos e, como tal, podermos expor e refletir sobre o que vemos, ouvimos e sentimos em sala de aula, enxergando o educando. A partir deste “enxergar”, podemos estabelecer relações mais interessadas, contextualizadas e aproximarmo-nos do aluno real e seus problemas reais, para realizar, para além de uma aula perfeita, uma aula comprometida em significar algo para quem participa.

Ao fim e ao cabo, ficamos com os poemas que buscamos relacionar, segundo a perspectiva de que no encontro de dificuldades em nosso caminho metodológico e teórico, (re) significamos nossa teoria, percebendo que não lidávamos com quaisquer educando, mas sim com pessoas com suas respectivas histórias e experiências, assim como não estávamos passando por qualquer experiência pedagógica, mas sim por uma, a nossa, da qual deveríamos aproveitar as possibilidades. Ao fim, mudou-se o caminho e mudaram-se as pedras, acima de tudo pela percepção de que os caminhos não costumam ser tranquilos, e não todas as pedras costumam ser iguais.

Referências

- BRANDÃO, Carlo R. **O que é método Paulo Freire**. São Paulo: Editora Brasiliense, 2005.
- BULHÕES, Maria Amélia. A paisagem como territorialidade na arte contemporânea. In: BULHÕES, Maria Amélia (Org.); KERN, Maria Lúcia Bastos (Org.). **América Latina: territorialidade e práticas artísticas**. Porto Alegre: Editora da UFRGS, 2002.
- DURAN, Marília Claret Geraes. **Uma leitura do cotidiano escolar com Michel de Certeau**. International Studies on Law and Education, 12 set-dez 2012.
- FREIRE, Paulo. **A sombra desta mangueira**. São Paulo: Editora Olho d'Água, 1995.
- GONÇALVES, Thiago Rodrigues. “Sentido de passado” na (in)autenticidade da experiência do lugar no Bixiga. **Para Onde!?** v. 6, n. 2, p. 125-132, jul./dez. 2012.
- JOVCHELOVITCH, Sandra. “Vivendo a vida com os Outros: intersubjetividade, espaço público e Representações Sociais. In: GUARESCHI, Pedrinho; JOVCHELOVITCH, Sandra. **Textos em Representações Sociais**. Petrópolis: Vozes, 1994.
- KAERCHER, Nestor André. Práticas geográficas para lerpensar o mundo, converentendersar com o outro e entenderscobrir a si mesmo. In: REGO, Nelson; CASTROGIOVANNI, Antonio Carlos; KAERCHER, Nestor André. **Geografia: práticas pedagógicas para o ensino médio**. Porto Alegre: Artmed, 2007.
- MERLEAU-PONTY, Maurice. **Coleção Os Pensadores: Merleau-Ponty**. Editora: Abril, 1980.

-
- MORIN, Edgar. **A cabeça bem feita**: repensar a reforma, reformar o pensamento. Tradução Eloá Jacobina. 18. ed. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2010.
- NAPP, Sérgio. **Onde se esconde a poesia?** Disponível em: <http://www.sergionapp.com/?apid=270&tipo=3&list=all>
- QUINTANA, Mário. **Velório sem defunto**. Porto Alegre: Editor O Globo, 1990.
- REGO, N.; SUERTEGARAY, D.; HEIDRICH, A. O ensino de Geografia como uma hermenêutica instauradora. In: REGO, Nelson et al. **Um pouco do mundo cabe nas mãos**. Porto Alegre: Editora da UFRGS, 2003.
- REGO, N. Geração de ambiências: três conceitos articuladores. In: REGO, N.; MOLL, J.; AIGNER, C. **Saberes e práticas na construção de sujeitos e espaços sociais**. Porto Alegre: Editora da UFRGS, 2006.
- SANTOS, Milton. **A Natureza do espaço**: Técnica e Tempo, Razão e Emoção. 4. ed. 7. Reimpr. São Paulo: Editora da Universidade de São Paulo, 2012.
- SILVA, Mary Anne Vieira. **Cotidiano e Lugar**: interpretações conceituais numa leitura geográfica para uma prática de ensino. Disponível em: http://www.ceped.ueg.br/anais/IIdiipe/pdfs/cotidiano_e_lugar.pdf. Acesso em 2013.
- SOUSA FILHO, A. Michel de Certeau: Fundamentos de uma sociologia do cotidiano. **Sociabilidades**. São Paulo/SP, v. 2, p. 129-0134, 2002.

Sabores Geográficos e Práticas Escolares na Formação de Professores de Geografia

Aline de Lima Rodrigues

A geografia está em toda parte, reproduzida diariamente por cada um de nós. (DARDEL, 1953)

A Geografia está em toda a parte, está nas nossas relações com o meio ao nosso redor, nas formas como organizamos nossa cultura, expressa os resultados da interação tempo e espaço nas mudanças das sociedades. Para Cosgrove (1998, p. 96): “a mágica real da geografia é o sentido de maravilhar-se com o mundo humano, a alegria de ver e refletir sobre o mosaico ricamente variado da vida humana e de compreender a elegância de suas expressões na paisagem humana”.

Nesta perspectiva, esse *mosaico da vida humana*, traz em seu bojo os sabores que compõem os hábitos e produtos alimentares das sociedades, o que comemos diariamente, os pratos típicos, os rituais alimentares em datas festivas retratam a cultura de cada povo, a partir da contribuição dos processos colonizadores e dos tipos de produção alimentar disponíveis, dentro de um processo histórico. Tudo isso evidencia esse *mosaico da vida humana*, no que se refere ao que comemos, resultando numa distribuição geográfica de sabores, cultura e simbolismo.

Gratão e Marandola Jr. (2011, p. 59): “Pensar a relação geografia e sabor implica a compreensão da existência experiencial e cultural humana, expressa pela geograficidade: expressão e significado do envolvimento do homem – meio”.

Esses mesmos autores (2011) apresentam uma reflexão sobre o entendimento referente a uma geografia do sabor, pensando o sabor como experiência/fenômeno geográfico (sabor *da* geografia), tema de estudo geográfico (sabor *na* geografia), sabor como potencialidade para o pensamento geográfico (sabor *para a* geografia). Portanto, o sabor ao estar enraizado nas sociedades, nas suas culturas, nos seus hábitos, sugere diferentes formas de abordagem e estudos geográficos.

Toda essa geograficidade, que representa a ligação do homem ao meio, está cercada de memória, simbolismo e cultura. A subjetividade de ver e pensar a realidade geográfica, faz com que

encontremos geografia expressa de diversas formas, que ultrapassam a espacialidade material dos elementos da paisagem.

Éric Dardel, na sua obra *O homem e a Terra*, de 1953, já chamava a atenção para o caráter subjetivo para se entender a organização do espaço geográfico:

Na fronteira entre mundo material, onde se insere a atividade humana, e o mundo imaginário, abrindo seu conteúdo simbólico à liberdade do espírito, nós reencontramos aqui uma geografia interior, primitiva, em que a espacialidade original e a mobilidade profunda do homem designam as direções, traçam os caminhos para um outro mundo; a leveza se liberta dos pensadores para se elevar aos cumes. A geografia não implica somente no reconhecimento da realidade em sua materialidade, ela se conquista como técnica de irrealização, sobre a própria realidade. (DARDEL, 1953, p. 5)

Dardel (1953) evidenciou a importância da interpretação da existência humana para se compreender o espaço geográfico como o mundo da existência cotidiana, conhecimento, ação e afetividade.

A realidade geográfica é, para o homem, então, o lugar onde ele está, lugares de sua infância, o ambiente que atrai sua presença. Terras que ele pisa ou onde ele trabalha, o horizonte do seu vale, ou a sua rua, o seu bairro, seus deslocamentos cotidiano através da cidade. (1953, p. 34)

Portanto, a geografia se mostra sob diversos símbolos, que são expressões impressas por uma cultura em sua paisagem. (COSGROVE, 1998). Esses símbolos configuram-se como linguagens que podem ser utilizadas na investigação da realidade e espacialidade geográfica, servem de exemplo: a literatura, o cheiro, o som, as artes, o cinema, os jogos, as memórias e os códigos culturais, neste último tem-se a culinária, que a partir do sabor que produz, pode revelar “a geografia e a geograficidade das pessoas do lugar, enquanto expressão da cultura e da identidade”. (GRATÃO; MARANDOLA JR, 2011, p. 70)

Compreendendo que o sabor constitui a memória e muitas vezes a afetividade expressa nos lugares de vivência, é importante refletir-se sobre algumas questões: “Como os sabores se tornam símbolos de lugares, paisagens e regiões? Como se dá sua inserção na

alimentação local? Quais os significados culturais ligados ao seu consumo?” [...]. (GRATÃO; MARANDOLA JR, 2011, p. 70).

O sabor é um dos elementos da constituição das identidades locais e regionais, que retrata a relação do sujeito com o meio natural e cultural, transformando em um produto natural, muitas vezes, um símbolo de uma cultura local. Neste sentido, Cosgrove destaca: “objeto natural torna-se cultural quando foi-lhe atribuído significado, por exemplo, o tomate, colhido e servido como alimento humano”. (1998, p. 102-103)

Neste sentido, Grato questiona: “Que sabor é esse? Que fruto é esse? Que planta é essa? De onde vem? Qual o envolvimento das pessoas com a terra?” (2014, p. 7). Esses questionamentos são basilares para se compreender o quanto os valores culturais revelam os sentimentos e memórias de um *lugar*, de uma *paisagem*.

Como o sabor está intimamente ligado a memória e as sensações que provoca, rituais marcam muitas sociedades, servem de exemplo, o do café, o do chimarrão e o do tereré. O que representam esses rituais?

Todas as manhãs e fins de tarde meu amigo “Salve” (abreviatura do apelido “Salvador”) fazia um dos melhores café que já experimentei até hoje. O segredo não estava na torrada do grão, nem na água, nem na fervura. Salve fazia questão, inclusive, de partilhar sua receita. O café, para ser bom mesmo, precisava de um pretexto. Isso mesmo. Foi a primeira vez que provei desse sabor tão singular. Para ficarmos prontos Sabor do tempo, de partilha. Era a hora de contar sobre os compromissos e expectativas, frustrações e desejos. Para ficar pronto, dez minutos [...]. (QUEIROZ FILHO, 2014, p. 61)

Muitas vezes não é propriamente o sabor do café que se destaca na necessidade de tomá-lo, mas sim o que representa, a conversa, o encontro, a pausa. Ao café se associam sensações de paz, que registram na memória e tornam esse produto tão importante nos nossos hábitos alimentares e nas nossas formas de convivência social e coletiva. Frases como o café me mantém acordado; o café me ajuda a escrever; preciso de um café para relaxar; vamos tomar um café? São tão comuns no nosso dia a dia e estão definitivamente impregnadas de sentidos, sentimentos e memórias ao sabor do café e

aos momentos a ele associado.

Com o chimarrão e o tereré acontece bastante parecido. O ritual de se reunir para tomar essas bebidas gera a sensação de relaxamento, distração, acolhida, frescor no caso do tereré e calor, com o chimarrão. Desta forma, mesmo com o sabor amargo do chimarrão, ele se afirma como símbolo de uma cultura, séculos afora, pelas sensações que gera desde o ritual de se fazer, cevar um chimarrão e mesmo em momentos de angústia, saudade e dor, simboliza o conforto, o afago para a alma. Por isso, é muitas vezes estranho se compreender que se tome chimarrão no verão e em diversas regiões brasileiras, por gaúchos ou adeptos desse hábito. *Tomar bebida quente nesse calor?* O que configura que é muito mais pelas sensações geradas e simbólicas que se toma chimarrão.

O tereré serve como refresco para as regiões quentes brasileiras, sendo bastante comum no Centro-Oeste brasileiro, e também se apresenta como uma bebida bastante associada às sensações que gera, ao ser tomado, geralmente, em grupos, a bebida agrega, gera conversa, distração, relaxamento. O sabor se torna até irrelevante, pois o tereré é tomado com diversos sabores, o que fica registrado em quem o toma, não necessariamente é o sabor da erva, e sim o sentimento gerado.

*O sabor não existe sozinho
Eu também não
Necessito da mistura
Da cumplicidade
De meus outros sentidos.
Minha memória não é fotográfica
Nem, ao menos, visual
Meu saber é de corpo inteiro
O sabor, dissabor, também.
(QUEIROZ FILHO, 2014, p. 60)*

A geografia dos sabores enquanto ramo de estudos e pesquisas da Ciência Geográfica, compreende a espacialidade dos sabores, que associam a cultura, a economia, os produtos produzidos, a memória, os sentidos, o simbolismo, gerando hábitos alimentares e pratos que dão identidade aos povos. O Brasil pela sua imensa diversidade cultural e geográfica serve como um espaço amplo para o estudo, por exemplo, das regiões brasileiras a partir dos seus sabores. Isto é, ler as regiões brasileiras sob a ótica de outra linguagem, desta vez o *sabor*.

O Brasil com toda a sua extensão territorial, sua vasta fronteira com países latinos, a presença de imigrantes, os indígenas, tudo isso contribuiu para o mosaico cultural da população brasileira e também, para a diversidade da culinária que caracteriza as regiões brasileiras.

Cada região brasileira a partir do seu processo colonizatório, da sua história e da sua geografia, adquiriu hábitos alimentares e constituiu seus pratos típicos que caracterizam um dos seus signos culturais regionais.

Desta forma, pratos como Pato no Tucupi, Caldeirada, Tacacá, evidenciam a gastronomia da região Norte, fortemente marcada pela influência indígena, portuguesa e pela presença marcante da Floresta Amazônica e seus rios importantes.

Na Região Nordeste, a influência africana e o vasto litoral estão representados nos pratos como Tapioca, Vatapá, Mucunzá, Angu, Cuscuz de Milho, por exemplo. A culinária nordestina pode ser encontrada em diversas partes do Brasil, com sabores e temperos adaptados, como por exemplo, a tapioca e o cuscuz.

O Cerrado, o Pantanal e seus rios e os vizinhos países, Bolívia e Paraguai, deixam marcas evidentes na gastronomia da Região Centro Oeste, caldo de piranha, Pacu Assado, carne seca, sopa Paraguai, arroz boliviano, sarrabulho, saltenha, são exemplo de pratos característicos da cultura do Centro Oeste.

Para a Região Sudeste, sua diversidade gastronômica está associada aos processos colonizadores com a forte participação de

imigrantes, sendo característicos, a feijoada, o feijão tropeiro, a moqueca capixaba, macarrão e os doces mineiros.

Com forte influência dos países Argentina, Paraguai e Uruguai, o churrasco é o prato símbolo da Região Sul, que conta também com o barreado, arroz carreteiro, polenta, massas variadas e cucas, frutos da imigração alemã e italiana.

E dentro de cada uma dessas regiões, outras especialidades de sabor são encontradas, registrando na memória dos brasileiros seus sabores de infância, da comida da vó, da qual o sabor e o cheiro não são esquecidos, das festas familiares como a ceia natalina, páscoa e outros momentos.

Foi a partir dessa compreensão de que o que comemos, o que servimos à mesa, tem muita geografia, desde o produto que é produzido, de o porquê se tem determinados pratos típicos nas diferentes regiões brasileiras, até as memórias que deixa registrado nas pessoas, que se delineou a ideia de trabalhar o continente Americano e Asiático a partir dos seus sabores marcados pela culinária regional. Oportunizando abordar conteúdos geográficos a partir de outras linguagens, evidenciando a presença da geografia no dia a dia de cada um, diante de novas e velhas abordagens geográficas.

Como destaca Lívia de Oliveira que ao se desenvolverem estudos sobre Percepção do Meio Ambiente renovou-se os olhares para o espaço geográfico (2017, p. 8):

a cidade e o campo passam a ser entendidos a partir do cotidiano de seus moradores; a imagem da natureza é revelado por meio do olhar dos poetas, músicos e pintores; os mapas são desenhados por aqueles que vivem o espaço estudado. Novas formas de imaginar, pensar e fazer geografia, calcada nas experiências, tanto objetivas como subjetivas, que o ser humano possui de tudo aquilo que o envolve.

Essa proposta realizou-se com o grupo de *pibidianos* do curso de Geografia, do Campus do Pantanal, da Universidade Federal do Mato Grosso do Sul¹, nas turmas de 8º e 9º anos do Ensino

1 De 2008 a 2018 fui docente do Curso de Geografia, Campus do Pantanal, da UFMS. De 2014 a 2018 fui coordenadora do Subprojeto PIBID no Curso.

Fundamental, em 2017, de uma escola pública do município de Corumbá, MS. Para dar fundamentação teórica sobre o tema, muitas vezes, bastante novo para alguns alunos, estudou-se o texto *Sabor da, na e para Geografia*, de Gratão e Marandola Júnior, publicado na Revista Geosul, em 2011.

A partir da leitura e discussão do texto, instigou-se os *pibidianos* nas memórias que tem da sua vida, decorrentes do que comem, se já se perguntaram por que se come isso ou aquilo nas diversas áreas do Mato Grosso do Sul e do Brasil. O município de Corumbá, sede do Campus do Pantanal, apresenta uma culinária rica em aspectos regionais, influenciados por paraguaios e bolivianos, com a *sopa paraguaia* e o *arroz boliviano*, por exemplo. Desta forma, se propôs pensar a geografia a partir da realidade dos sabores locais e regionais, dos produtos que são consumidos, da história que carregam, da relação com a paisagem, do papel dos movimentos migratórios na constituição do regionalismo.

Sabores da América em uma abordagem geográfica

Dentro do planejamento do semestre, constava o conteúdo sobre o continente americano para o 8º ano do Ensino Fundamental, na escola na qual realizavam-se as ações do PIBID Geografia. Desta forma, nas formações do grupo passou-se a discutir de que forma abordar o continente americano de modo que fosse relevante aos estudantes, que mostrasse a ligação dos temas de forma significativa, fugindo da metodologia de ensinar cada parte do continente americano de forma isolada.

A culinária de um país é parte do gênero de vida de seu povo. Exprime não só os fatores físicos de sua geografia como também seus aspectos humanos, econômicos, sociais e culturais. Podemos, por meio de um processo de “engenharia reversa”, “desconstruir” uma receita para encontrarmos os produtos agrícolas e as técnicas de cultivo, os temperos utilizados e o tipo de pecuária dominantes em uma região. (BOTELHO, 2013, p. 61)

A culinária consegue demonstrar várias características de um povo, através de seus fatores geográficos, respondendo a várias

perguntas feitas pelo estudo da Geografia: De onde vieram? Como vieram? Como se estabeleceram? Por que o plantio específico daquele produto?

Nesta perspectiva, após a leitura e estudo do texto *Sabor da, na e para Geografia*, de Gratão e Marandola Júnior (2011), passou-se a elaborar uma série de questões que deveriam embasar a elaboração do planejamento das atividades: Quais os pratos que caracterizam o Brasil? Você sabe o que se come nos demais países da América? De que produtos são feitos os pratos tradicionais? São produtos nativos? Qual a relação da Geografia com o que comemos?

Como primeira atividade ao grupo, solicitou-se que escrevessem sobre o que comem diariamente e sobre um prato que tivesse uma memória afetiva significativa. Sobre isso, deviam registrar quais os principais produtos consumidos e de onde vem e que sentimentos são lembrados a partir dos sabores dos pratos escritos.

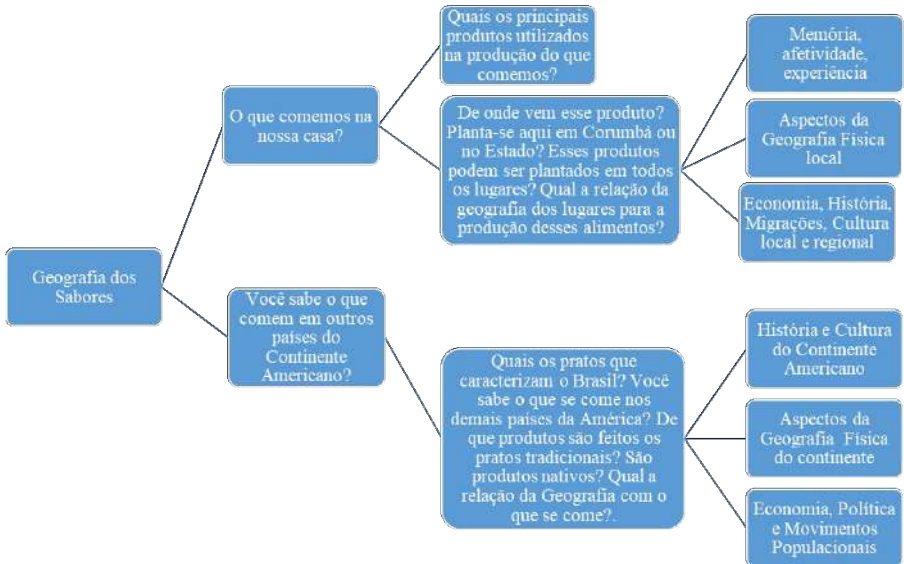
Com essa atividade o grupo pode sentir o quanto a geografia está presente na nossa rotina, citando na maioria das vezes, o feijão, o arroz, a carne, o pão, o café, na alimentação diária e como pratos simbólicos e afetivos a comida da avó, o bolo, o *arroz boliviano*, o sarrabulho entre outros. Posteriormente, deviam fazer uma lista dos produtos que constituem os pratos por eles registrados: o feijão, o arroz, o trigo, o café, por exemplo, e responder: De onde vem esse produto? Planta-se aqui em Corumbá ou no Estado? Esses produtos podem ser plantados em todos os lugares? Qual a relação da *geografia dos lugares* para a produção desses alimentos?

Além de se trabalhar seguindo a linha das memórias e afetos oriundos dos sabores, considerou-se importante, introduzir os demais conteúdos geográficos e relacioná-los com a questão alimentar, como o tipo de relevo, clima, vegetação, hidrografia, no que concerne aos aspectos naturais da paisagem e as relações comerciais e históricas do continente americano.

Portanto, esta atividade procurou transformar o conhecimento sobre a diversidade de sabores encontrada no continente americano em um estudo geográfico, com uma abordagem significativa dos

diversos conteúdos presentes na Geografia.

Figura 1 - Fluxograma Metodológico Geografia dos Sabores e Continente Americano



Org.: Rodrigues (2019).

A primeira atividade realizada em sala de aula visou instigar os alunos sobre os sabores que já foram sentidos por eles, ou seja, comidas que comem frequentemente: como as refeições diárias (café, almoço, lanche e/ou jantar) e as comidas típicas da região que vivem e conhecem.

No caso, em Corumbá há uma diversidade de comidas típicas e suas originalidades, visto que a cidade sofreu influência direta dos países vizinhos, por ser uma área fronteiriça. A Chipa e Sopa Paraguaia são oriundas do Paraguai, enquanto o Arroz Boliviano, a Saltenha e o *Pique a Lo Macho* vem da Bolívia. Há outros como o suco de Bocaiúva (fruta típica da região) e o Quebra Torto, comum na zona rural.

Tudo isso para o aluno entender primeiramente o conceito da atividade, para que depois entenda a relação também das matérias

primas de comidas de outros países da América, e também a comparação dos sabores.

Em aula, utilizou-se uma apresentação em projetor multimídia sobre a relação dos produtos e suas regiões de origens, com o título: *Sabia que tem Geografia até no seu café da manhã?*

A partir disso começou-se um estudo da origem dessas comidas. Por exemplo, juntamente com os alunos foi estabelecida uma relação entre as matérias primas e o prato presente no almoço comum: com arroz, feijão, farofa, e uma carne, demonstrando as plantações de arroz, feijão e outros farináceos no Brasil, seu impacto para a economia regional e nacional, onde são mais encontradas essas plantações, a relação dessas localizações com as condições climáticas e pedológicas, e o mapa da pecuária no país, mostrando que o grande consumo de carne no estado de Mato Grosso do Sul, deve-se a intensidade da atividade na região.

À medida que os alunos compreendiam esta ligação, essas relações foram sendo estabelecidas com outros tipos de plantações que são bases de outros alimentos: milho, soja e outros grãos.

A partir desses pressupostos os alunos ficaram responsáveis em dividir-se em grupos, e montar um painel sobre um tipo de plantação (café, soja, milho ou trigo), contendo informações sobre a origem, onde é plantado, o impacto para a economia, curiosidades e um prato ou bebida possível de se fazer com aquela matéria prima, e depois, apresentar em sala de aula.

O último dia da aplicação da atividade na escola ficou reservado para a apresentação dos alunos sobre os conteúdos estudados por cada grupo. A pretensão era demonstrar para eles a possibilidade de uma apresentação, em forma de seminário, de um trabalho a partir de um assunto interessante e cotidiano, como os alimentos que consome, ou seja, “estudar o que come”. Essa interação viria a despertar uma sensação dos sabores que comeu, e relacionar esse sentimento ao determinado lugar ou realidade, o que faria com que entendesse melhor o conteúdo através da experiência.

Para expor o que tinham estudado sobre o que se come, confeccionaram cartazes, que tornou perceptível à compreensão dos alunos sobre o conteúdo, além das pesquisas realizadas, que apresentaram dados e curiosidades que representam a realidade econômica, política e social da região, do país e do continente americano. O objetivo era fornecer uma nova forma didática de ensinar Geografia, e que fosse mais significativa.

Um aspecto importante de se estudar os sabores locais, é possibilitar que a aprendizagem dos conteúdos geográficos comecem pela realidade vivida cotidianamente pelos alunos, e disso partir para o estudo de realidades distantes.

Desta forma, começou-se compreendendo o que se come, por que se come determinados pratos, de onde vem os principais ingredientes, qual a contribuição da Geografia, em Corumbá, para após isso, se trabalhar o continente Americano, nas suas características físicas, econômicas, políticas, sociais e culturais. O sabor nada mais foi do que o fio condutor para desenvolver o estudo do referido continente.

O estudo dos sabores pode ser considerado interdisciplinar, visto que outras ciências podem utilizar deste símbolo cultural para a realização de diferentes estudos. Para a Geografia a utilização dessa linguagem pode ocorrer com outros conteúdos, como o estudo das próprias relações entre os países do continente americano e o seu impacto para a economia, além de outros assuntos, até da Geografia Física, como: Climatologia, Biogeografia, entre outros.

A Geografia dos sabores em sala de aula – construindo um caderno de receitas

No planejamento para ser desenvolvido com os 9º anos do Ensino Fundamental, constava o Continente Asiático. Desta forma, procurou-se começar a abordar o continente a partir da presença de elementos da cultura asiática no município de Corumbá.

Os sabores da Ásia como expressão geográfica se mostram através dos valores culturais e são percebidos pela comunidade local.

Esses sabores trazidos pelos imigrantes com suas tradições, costumes, constituem uma relação muito peculiar com sua origem, pois o gosto, o cheiro remetem ao passado vivenciado e às emoções vividas em determinada paisagem, lugar e no tempo experimentado e guardado na memória.

Oliveira (2012, p. 28) destaca:

A experiência gustativa envolve, além do sabor, o cheiro, o som e a cor. A experiência evoca a memória, o imaginário e a identidade, transmitida mediante linguagens, significados e símbolos: as essências da vida e de permanência. A linguagem do sabor é conduzida pelo paladar dos alimentos; os significados do sabor são exalados pelos aromas desprendidos das comidas e os símbolos do sabor chegam até nós pelo arranjo das cores e pela harmonia dos temperos.

Sírios, libaneses, palestinos e demais asiáticos que permaneceram no município de Corumbá despertaram na população local o sabor pela gastronomia árabe, evidenciando a integração dos povos. Portanto, a culinária árabe, embora muitas vezes com certas especificidades e alterações locais, foi incorporada a culinária local. Pode-se encontrar nas feiras livres produtos como o *quibe*, *esfihas* e especiarias como *canela*, *gengibre*, *açafraão*, *pimenta do reino* e etc.

A chegada dos diversos grupos migrantes, trouxe para Corumbá uma diversidade de hábitos alimentares que se fundiram aos hábitos locais: “os alimentos tradicionais da culinária cotidiana recebem inovações gastronômicas por meio de tecnologias, de misturas com sabores de outros locais e da popularização de novas receitas”. (PASQUOTTO; SORIO; ARRUDA, 2011, p. 6).

Neste sentido, iniciou-se um debate com os alunos sobre o que conhecem da culinária asiática, quais os principais produtos, as motivações da presença desses produtos em Corumbá. Para alimentar o debate, realizou-se exposição de imagens locais de produtos dessa culinária e levou-se para a sala de aula algumas especiarias – *canela*, *nos moscada* e *cardomomo*, promovendo discussão sobre em que pratos se costuma usar essas especiarias, de onde vem, mostrando a influência de outras culturas na identidade local.

Diante da riqueza e diversidade dos hábitos alimentares e dos sabores geográficos existentes na região, foi proposto para que os alunos se manifestassem quanto à sua percepção e preferências gastronômicas relativas aos alimentos consumidos em datas comemorativas, nas reuniões familiares, que registrem suas memórias afetivas.

Ao se relacionar os sabores asiáticos com os hábitos alimentares do cotidiano dos alunos, em virtude dos processos migratórios, procurou-se trabalhar elementos geográficos do referido continente, contribuindo para a compreensão dos conteúdos constantes no planejamento curricular, tais como os aspectos físicos, políticos, econômicos, históricos, sociais e culturais.

Além disso, evidenciando a geografia no cotidiano, dando-se destaque as motivações que provocam historicamente uma intensa movimentação dos povos do continente asiático pelo restante do mundo, na maioria das vezes, fugindo das guerras étnico-religiosas e, também, o quanto os hábitos alimentares resistem ao tempo e a distância, como forma de manter viva sua ligação com seu país de origem e reviver lembranças a partir dos sabores guardados na memória dos mais antigos e que são passados às novas gerações.

Desta forma, sensibilizar os alunos sobre o que tem de outras culturas no seu dia a dia, na sua cidade e a partir disso, do que é conhecido do aluno, do que é vivido por ele, se traçar metodologicamente a aprendizagem dos conteúdos geográficos. No presente caso, identificar a Ásia em Corumbá, a partir dos sabores da culinária asiática, e realizar a interação com os demais elementos geográficos necessários para a compreensão desse continente.

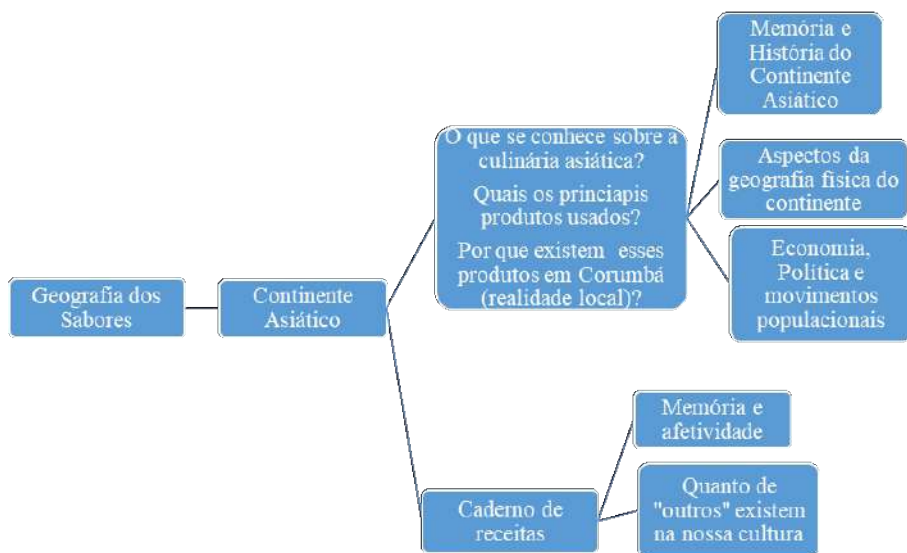
Para finalizar, solicitou-se aos alunos que trouxessem uma receita preparada em sua casa, pela família em momentos comemorativos, expressando sentimentos de afeto e carinho. A receita deveria vir completa, com os ingredientes e sua origem, modo de preparo, e a sensação registrada por esse prato.

A presente atividade se justifica para mostrar aos alunos o quanto o que comemos e em que datas comemos contam a nossa história, enquanto pessoa e muitas vezes também como povo, como

acontece com os asiáticos que residem em Corumbá e mantém muitos aspectos da sua cultura presentes como, por exemplo, com os sabores da sua culinária.

A partir das receitas trazidas, confeccionou-se um *caderno de receitas* das duas turmas do 9º ano, com os pratos mencionados pelos alunos, com receita completa, origem dos principais ingredientes e as memórias provocadas, estas foram escritas ou desenhadas. As principais receitas trazidas pelos alunos misturaram tanto pratos reconhecidamente típicos da cultura local como *Sopa paraguaia*, *Rabanada (festas tradicionais)*, *Sarrabulho*, *Arroz boliviano*, *Saltenha*, *Chipa*, entre outros, ressaltando a contribuição de paraguaios e bolivianos na culinária local, bem como, com pratos como lasanha, churrasco e demais pratos comuns à culinária brasileira. Desta forma, ao organizar o *caderno de receitas*, os alunos puderam perceber o quanto de outras culturas, de outros povos está presente no seu cotidiano.

Figura 2 - Fluxograma Metodológico Geografia dos Sabores e o Continente Asiático



Org.: Rodrigues (2019).

Estas atividades tiveram a intenção de trabalhar temas geográficos a partir do que se come e que está à mesa das populações, desmembrando os alimentos, em de onde são originários, qual a contribuição da geografia local para que ali ocorram, e, sobretudo, que sensações seus sabores deixam registrados na memória de cada um.

Para Gimenes (2006), as práticas e hábitos alimentares criam as ‘cozinhas regionais’, que por meio dos modos de preparo, originam os ‘pratos típicos’, que tornam-se ‘símbolos locais’ de uma cultura.

Portanto, fica evidente que aproximar os conteúdos geográficos à realidade do aluno pode ser uma estratégia positiva de valorizar o conhecimento geográfico e a experiência vivida de cada um. Ao invés de trabalhar o continente asiático de forma isolada, pode-se aproximar a Ásia do Brasil, com toda a influência econômica, social, histórica e cultural.

Tecendo algumas considerações

O Sabor como tema de pesquisas geográficas é relativamente novo no âmbito das publicações acadêmico-científicas. Entender o espaço a partir da sua essência, e não exclusivamente pela sua forma, é resultado do avanço da corrente Humanística na Geografia, que evidencia um pensar o espaço a partir do *vivido*, do *cotidiano*.

Várias outras formas de pensar o espaço marcam a geografia desde os seus primórdios e conceber que os órgãos sensoriais – *visão, audição, paladar, olfato e o tato* - são os meios por onde entra a realidade e são filtradas pela cultura e características individuais para se tornarem percepções e objeto de estudo da Geografia. Como o caso da geografia do Cheiro, da geografia do Sabor...

E a geografia do Sabor é isso, uma geografia das sensações, das percepções da realidade e da memória sobre lugares e paisagens marcadas na história individual e coletiva. A busca pelo sabor que ficou marcado na memória se dá em diversas etapas, ao manipular os alimentos, ao revisitar os temperos na busca do sabor marcante, no modo de preparo, no modo de servi-lo e também, nas datas que

comumente são servidos.

Essa trajetória na preparação da comida na busca do sabor corresponde aos fatores culturais, familiares, perceptível de cada um, do como preparar os alimentos, de como a avó fazia, dos encontros familiares que ocorriam ao redor da mesa, na cozinha. Não necessariamente, os encontros se dão somente pela comida, mas o sabor registrado na memória é o sabor das percepções, das emoções vividas. Corriqueiramente, se escuta: *“adquirir o gosto por cozinhar com a minha avó, pelos almoços de domingo, pelas ceias natalinas”*. Então, não há como se negar o quanto as sensações marcam o vivido dos indivíduos.

Pela diversidade geográfica e cultural dos continentes, inúmeros são os pratos típicos de cada parte, que carrega as heranças de um povo, num determinado tempo. Desta forma, procurou-se com a pesquisa, mostrar outro olhar geográfico para a compreensão de temáticas geográficas, tais como as regiões brasileiras e o continente asiático.

Um único prato traz no seu contexto uma série de procedimentos que servem de elementos para se explicar a organização geográfica do espaço. O que se come em cada parte? Por que se come determinando produto? De onde veem os principais produtos da culinária local? Por que os cardápios das festas típicas, como natal e páscoa diferem tanto dentro de um mesmo país? Como são produzidos os pratos? São questões que ao serem respondidas, vão dando subsídios para a compreensão dos aspectos regionais, do ponto vista econômico, histórico e cultural.

Pensar o planejamento de trabalho para as turmas do 8º e 9º do Ensino Fundamental, a partir dos conteúdos: O continente Americano e O continente Asiático, respectivamente, despertou o interesse de mostrar aos *pibidianos* e consequentemente aos alunos atendidos por nós na escola, uma proposta de pensar e fazer geografia, a partir do sabor, mas não só dele, principalmente a partir do vivido, do que os alunos veem e sentem diariamente. Afinal de contas, a geografia está em toda parte.

A surpresa com a proposta foi tanta dos *pibidianos* quanto dos alunos na escola, mas com o desenvolvimento das atividades, perceberam que ao falar em sabor, falamos de lugar, de paisagem, de espaço, de economia, de história, de cultura, ou seja, falamos e estudamos geografia.

O sabor é um signo cultural importante, que nos permite, perceber a geografia no que comemos, pelas memórias afetivas que registramos. Compreender o que comemos, por que comemos e como preparamos as comidas, é também um pouco de entender quem somos, nossas histórias de vida.

Referências

- BOTELHO, A. Geografia dos Sabores: ensaio sobre a dinâmica da cozinha brasileira. Dabores do Brasil, **Textos do Brasil**, n. 13, São Paulo: USP, 2013, p. 61-70.
- CLAVAL, P. **Epistemologia da Geografia**. Florianópolis: Editora da UFSC, 2011.
- COSGROVE, D. A geografia está em toda a parte: cultura e simbolismo nas paisagens humanas. In: CORREA, R. L; ROSENDAHL, Z. **Paisagem, Tempo e Cultura**. Rio de Janeiro: Ed UERJ. 1998. p. 92-123.
- DARDEL, E. (1953) **O homem e a terra**: natureza da realidade geográfica. Tradução Werther Holzer. São Paulo: Perspectiva, 2011.
- Gimenes, M. H. S. G. Patrimônio Gastronômico, Patrimônio Turístico: uma reflexão Introdutória sobre a valorização das comidas tradicionais pelo IPHAN e a atividade turística no Brasil. In **IV Seminário de Pesquisa e Turismo do MERCOSUL**, Caxias do Sul. 2006.
- GRATÃO, L. H. B. Sabor e paisagem: o que revela o pequi nesta imbricação do ser e essência cultural, **Geograficidade**, v. 4, Número Especial, outubro 2014.
- GRATÃO, L. H. B; MARANDOLA JR. E. Sabor da, na e para Geografia, **Geosul**, Florianópolis, v. 26, n. 51, p. 59-74, jan/jun 2011.
- OLIVEIRA, L. de. O estudo do sabor pela geografia. **Geograficidade**, v. 2, n. 1, 2012.
- OLIVEIRA, L. de. **Percepção do meio ambiente e Geografia** – estudos humanistas do espaço, da paisagem, e do lugar. Organizado por Eduardo Marandola Júnior e Tiago Vieira Cavalcante. São Paulo: Cultura Acadêmica. 2017.

- PASQUOTTO, M. M. A; SORIO, A; ARRUDA, D. O. Carne ovina, turismo e desenvolvimento local: potencialidades para o Mato Grosso do Sul. **Interações**. Campo Grande, v. 12, n. 1. p. 31-39, jan/jun. 2011.
- QUEIROS FILHO, A. C. Memórias Inventadas: Experimentando Sabores, palavras e sonhos. **Geograficidade**, v. 4, Número Especial, Outono 2014. p. 59-69.

PARTE III

*Para que Lutar se Não Também por Idílios,
Paz, Pausas?*

Cartografias do Invisível: O Sentido da Festa do Boi em Guajará-Mirim (RO)

Roberto Filizola
Salette Kozel

Introdução

As considerações que se seguem prestam-se conjuntamente para inserir o leitor no contexto e a alertá-lo acerca desse contexto. Estamos nos referindo às paisagens que foram internalizadas diretamente na Amazônia. Embora a visão tenha sido o sentido aparentemente predominante no ato de sua captura, essas paisagens foram incorporadas não apenas a partir do olhar. O corpo inteiro, portanto um corpo pensante, participou desse momento, que compreende o antes e o depois de a imagem ser convertida em uma paisagem. A pele, sensível às influências térmicas e de umidade, bem como ao movimento mais delicado do ar, comunica um conjunto de sensações que, somadas àquelas referentes ao paladar, à audição e ao olfato, não podiam causar outra coisa senão um certo deslumbramento nos autores, muito embora nossos universos sensoriais de origem sejam bastante diversos dos locais.

Na realidade, a experiência vivida¹ foi muito além do encantamento, a ponto de impactar a maneira de nos projetar nos lugares, de interpretar seu patrimônio, de dimensioná-los temporalmente. Adentrar esse mundo demandou um desenraizar-se de nossos próprios lugares para lançarmo-nos a novas experiências sensoriais e afetivas. Demandou, na realidade, a travessia de fronteiras culturais para que fossemos atravessados e transformados por esse mundo. Como resultado, experienciamos mundos que nos proporcionaram reconhecer e identificar a existência nessas paisagens de uma alma, mas uma alma cabocla... Nesses termos, as paisagens amazônicas em uma perspectiva cultural, possuem uma textura muito peculiar. A intensa luminosidade, a atmosfera quente e úmida, a imensidão das suas matas e de seus corpos d'água, a sonoridade de seus ambientes podem promover desorientação e afastar o observador incauto dos processos espirituais que convertem tudo em paisagem, em paisagem emocional.

A observação de suas paisagens intermediada pelos sentidos nos possibilitou adentrar na humanidade marcadamente híbrida das

1 O presente trabalho é um recorte da tese de FILIZOLA, R. Duelo na fronteira: entre a redimensão de uma nova espacialidade e a construção de uma identidade de resistência. Tese (Doutorado) - Universidade Federal do Paraná, Curitiba, 2014.

comunidades e sociedades ribeirinhas. Nelas, perdura o encontro de culturas muitas, como a dos nativos indígenas, dos missionários jesuítas, dos afrodescendentes... E cada um desses representantes étnicos carrega impurezas culturais resultantes de encontros ainda mais pretéritos. Postamo-nos diante de um encontro de tempos, discursos, saberes... Daí que, compreender e interpretar geograficamente esse mundo reclama uma multiescalaridade no olhar, mas necessariamente uma visão aberta, sensível e ampla, suficientemente capaz de articular as múltiplas dimensões que o enformam: a física, a produtiva, a tecnológica, a econômica, a política e a cultural. Contudo, é necessário insistir, o olhar sociocultural exige agregar a dimensão da experiência daqueles que vivem e praticam os espaços da vida cotidiana, suas percepções variiegadas, bem como suas expectativas, suas conquistas, seus desejos... Até porque, a estruturação do espaço se dá em uma perspectiva de pluralidade, complexidade e singularidade em cada ponto da superfície terrestre. Se por um lado o espaço pode ser tomado como algo homogêneo e simples, por outro a ideia de espacialidade enquanto sistema complexo possibilita apreender o espaço nos seus atributos de representação simbólica e criador de sentido. Sendo o espaço condição para a existência, é ele, igualmente, condição do diverso e do múltiplo. Como desvelar os sentidos atribuídos aos espaços pelos sujeitos que neles vivem, experienciam, praticam?

Diante dessa perspectiva, portanto, não se pode deixar perder no horizonte que a paisagem, qualquer que seja, possui um componente invisível, o componente subjetivo da experiência e da memória que se tem do espaço. Sendo assim, as narrativas biográficas podem prestar-se para a elaboração de uma cartografia do invisível. Contudo, construir narrativas cartográficas, ou cartografar o invisível, demanda do fazedor de mapas a consciência, muito mais do que a crença, de que nenhum mapa do mundo pode “ser uma representação transparente e definitiva de seu objeto que ofereça um olhar sem corpo sobre o mundo.” (BROTTON, 2014, p.484) Consequentemente, é necessário interrogar acerca das categorias de significados que os sujeitos leem em seus espaços vividos, assim

como das formas de expressão passíveis de serem mapeadas e que sejam capazes de revelar significados. Nesse contexto, é da maior relevância assumir um engajamento, aquele de dar voz e, acima de tudo, ouvir os sujeitos: “Se o outro não é valorizado, sua linguagem é um ruído, uma linha entrecortada de sons encavalgados carente de sentido e de razão.” (LE BRETON, 2016, p.158) Daí incluímos os saberes dos atores locais, para a produção do processo investigativo, bem como o senso de lugar que eles possuem. Manifestamos, assim, que as narrativas autobiográficas podem se prestar para esse fim. Mesmo porque,

Ao deslocar a produção do discurso para os próprios sujeitos, as narrativas integram a diversidade dos olhares do mundo, as pluralidades das experiências. Estas narrativas trabalhadas pelo investigador, permitem a integração de outras vozes na produção da racionalidade. A construção do conhecimento torna-se um processo de diálogo intersubjetivo. (FANTASIA, LEITE, 2014, p.1150)

Tomada nessa perspectiva, a investigação narrativa pode ser concebida como uma invenção dialógica. Na concepção de Leonor Arfuch, “uma entrevista no contexto de uma investigação narrativa é uma instância de envolvimento existencial mútuo e não a aplicação mecânica de um questionário para alguém de quem estamos interessados apenas em um ‘conhecimento’ específico.” Os testemunhos orais, próprios do “espaço biográfico” enquanto campo privilegiado de indagação, continua a autora, “é um campo de investigação sensível, onde a análise é principalmente interpretativa, hermenêutica, onde o que importa é o relacionamento sutil – não comparável – entre vida, experiência e palavra, e onde o emocional, no sentido profundo da relação dialógica, é um fator determinante.” (SARASA, 2012, p.189) Em termos espaciais e geográficos, agregaríamos ao relacionamento sutil entre vida, experiência e palavra, o protagonismo do lugar. Mesmo porque o senso que se possui dos lugares desempenha um importante papel na formação das culturas locais. É meritório recordar que o espaço não é uma realidade material distinta do sujeito.

Sendo assim, é necessário situar que o sujeito na abordagem proposta em torno de nosso trabalho, não é a de um sujeito

assujeitado. Em uma perspectiva dialógica e tomando o pensamento bakhtiniano como referência, a subjetividade se constitui no seio das relações sociais em que o sujeito encontra-se inscrito. Assim, o sujeito não é "submisso às estruturas sociais, nem é uma submissão autônoma em relação à sociedade" (FIORIN, 2008, p.55). De modo consequente, a consciência constrói-se historicamente pela comunicação entre sujeitos, na relação com o outro, com os outros. Cumpre assinalar que o dialogismo diz respeito ao funcionamento real da linguagem, sendo princípio constitutivo do enunciado: "Todo enunciado constitui-se a partir de outro enunciado" (FIORIN, 2008, p.24).

Enquanto constituinte da narrativa, a voz não pode descolar-se da perspectiva do narrador. E sendo a realidade heterogênea, o sujeito apreende vozes sociais que se encontram em relações diversas entre si. Essa perspectiva não somente reafirma a ideia de que o sujeito é constitutivamente dialógico como "seu mundo é constituído de diferentes vozes em relação de concordância ou discordância" (FIORIN, 2008, p.55). Daí que, no processo de construção da consciência, a assimilação das vozes sociais opera com vozes de autoridade, mais duras, menos sujeitas a impregnar-se de outras vozes. Ou, ao contrário, em situações em que as vozes são vistas com mais flexibilidade e, consequentemente, sujeitas à impregnação por outras vozes. (Fiorin, 2008)

Assim como cada mapa do mundo é um mundo em si mesmo, cada enunciado é irrepetível, é um acontecimento uno, visto inexistir uma cultura unitária, uma identidade monolítica, tampouco um discurso singular, homogêneo, que flua sem conflitos. Inversamente, existe um grupo de forças discursivas e culturais que divergem entre si. Se de um lado ocorre um movimento que desloca o discurso para o centro, ou seja, a manifestação de uma força centrípeta, de outro se verifica um movimento para fora, uma força centrífuga no sentido bakhtiniano do termo. A realidade é complexa, atravessada por imperfeições, além de guardar incoerências. Em outros termos, as experiências humanas são profundamente marcadas pelas emoções. Evidentemente que isso não reduz o papel constituinte da cultura. Até porque, enquanto

“produto da história mais do que da natureza, a cultura tornou-se agora o mundo a que temos que nos adaptar e o estojo de ferramentas para tal fazer”. (BRUNER, 2008, p.29)

Essa perspectiva nos aproximou de um outro entendimento que se possa ter da ideia de narrativa, até pelo fato da consecução de uma virada narrativa (*narrative turn*). A narrativa visual não seria resultante de tal viragem? A partir de uma análise crítica acerca do já consumado entendimento de narrativa enquanto “movimentos ou sucessões de signos narrativos e construção de sentidos”, a pesquisadora do *Centre for Narrative Research* na *University of East London*, no Reino Unido, Dr^a Corinne Squire, defende “o descentramento da temporalidade e o reconhecimento de narrativa em imagens fotográficas, por exemplo.” (SQUIRE, 2014 p.272) De fato, até mesmo as teorias narratológicas sofrem do ponto de vista da análise do discurso, de dois excessos: elas são ou *muito exclusivamente literárias* ou *muito gerais*, a ponto de todo discurso tornar-se narrativo, e a narratividade tornarmos esvaziada de seu conteúdo conceitual (ADAM, 2008) É nesse contexto, portanto, que a pesquisadora britânica empreende uma desconstrução das definições de narrativa para reconfigurá-las em outros termos, ou melhor, defender que “a pesquisa narrativa pode permitir transferibilidade e heurística, mais que generalização e preditibilidade [...] e considerar fenômenos que não foram ainda considerados.” (SQUIRE, 2014, p.272)

Diante do exposto, cumpre assinalar que o emprego da narrativa biográfica no presente trabalho está se dando para desvelar os sentidos atribuídos ao espaço da festa no município rondoniense de Guajará-Mirim por parte de um integrante da agremiação Boi Azul, na perspectiva construída por Corinne Squire. O festejo é uma importação de modelo do duelo de bois originário de Parintins, no estado do Amazonas, e que chegou a adquirir ares de espetacularização, embora hoje esteja resumido a uma apresentação por ocasião das comemorações do Dia do Folclore, em 12 de agosto. Assim, na primeira parte do trabalho o espaço da festa e o festejo em si estarão sendo descritos na perspectiva das geografias emocionais, quando se estará dando relevo à fronteira e ao território emocionais.

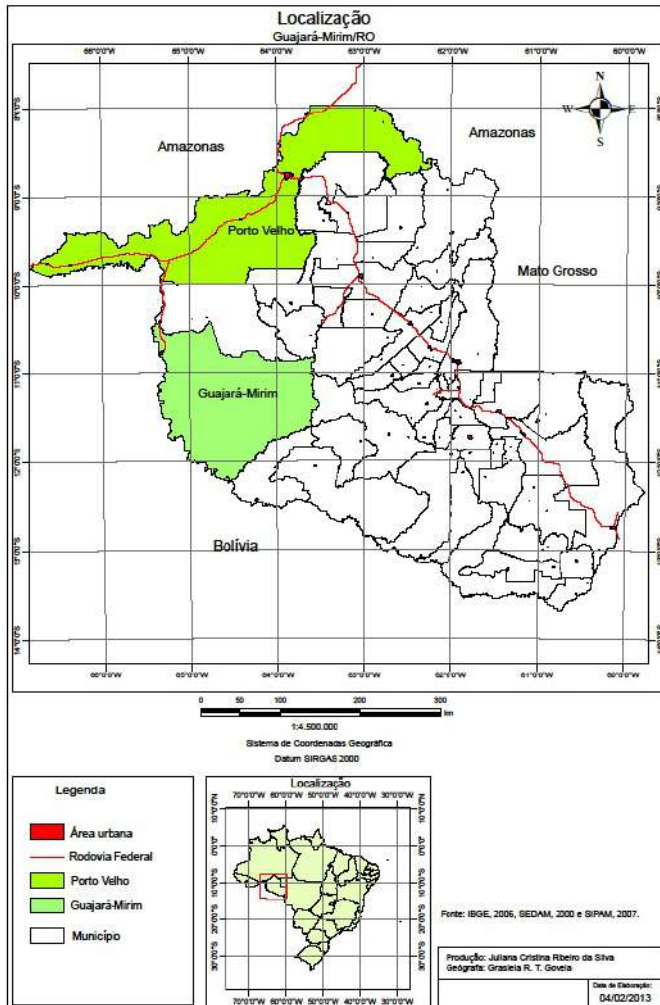
Na segunda parte, busca-se dar visibilidade aos componentes subjetivos do espaço da festa na voz do artista e educador Deny Ayala da Silva.

Guajará-Mirim: do espaço da desesperança à emocionalização do espaço

Guajará-Mirim: do espaço da desesperança à emocionalização do espaço

Cidade de ares provincianos, Guajará-Mirim acumula em sua memória histórias que insistem, resistem para não serem apagadas. Era a última estação da ferrovia Madeira-Mamoré, que tinha como ponto inicial, Porto Velho, atual capital do estado. Seus trilhos ainda podem ser avistados em diversos pontos, semicobertos em outros, ao longo do percurso paralelo ao Rio Mamoré. A estação de primeira classe foi recentemente revitalizada para abrigar um museu ferroviário e prestar-se como espaço de manifestações culturais, um sopro para reanimar a memória... Separada do pequeno porto por uma praça não muito ampla, a estação integra-se a um conjunto de edificações da zona portuária, em estado de abandono, ao modo de uma cidade fantasma. Nela, os enormes armazéns pertencentes a antigas empresas ligadas ao comércio exterior, ainda persistem. Formando um corredor, as duas alas de prédios eram atravessadas pelos trilhos da ferrovia. Um patrimônio em visível situação de decadência resiste, sem, contudo, deixar de expressar a memória de um período de poder e riqueza que se encontra ocultado no carinhoso título da cidade: Pérola do Mamoré. É nesta "geografia emocional", que ora inspira a desesperança, ora mobiliza a leveza d'alma, que se desenrolou por mais de 20 anos o Festival Folclórico Duelo na Fronteira, um festejo de boi muito peculiar, a ponto de ser entronizado no território guajaramirense.

Figura 1-



A exposição ao sol causticante e à excessiva umidade promove um efeito singular nas fachadas das edificações em cidades da Amazônia, capaz de causar estranhamento ao olhar alóctone. Ao mesmo tempo em que as cores desbotam face à luminosidade intensa, manchas negras, causadas pela umidade, impregnam as paredes, alterado sobremodo o matizado original. Os prédios adquirem um aspecto acinzentado ficando à feição das antigas cidades britânicas da primeira Revolução Industrial. Consoante a

isso, o rico patrimônio arquitetônico de Guajará-Mirim encontra-se de fato abandonado. Uma parte não desprezível remonta ao período áureo da exploração da borracha e da castanha do Brasil, quando a ferrovia ainda encontrava-se ativa. Tal paisagem parece expressar uma desesperança... Os sinais de um passado de glória ainda são visíveis nos trilhos semicobertos, nas fachadas deterioradas das casas comerciais, no asfalto roto das ruas centrais, nas janelas e portas cerradas dos armazéns da zona portuária. Mesmo manifestando uma sobreposição de tempos em sua paisagem, a cidade virou as costas para o seu envelhecer, depreciando todos os passados, sugerindo uma debilidade para se reinventar a partir de suas conquistas, tampouco predispor-se a desafiar o futuro.

A lembrança de um tempo que não retorna se esvanece aos poucos, cedendo lugar a emoções de aprazimento sempre que um acontecimento festivo se aproxima. O calendário das festas guajaramirense é vasto. Mas apenas uma festa chegou a adquirir as credenciais que a capacitasse a promover uma atração que mobilizasse milhares de brincantes. Trata-se do Festival Folclórico Duelo na Fronteira, o qual se encontra territorializado. Um território simbólico foi perenizado e encontra-se gravado na memória popular.

De fato, trata-se de uma festa da fronteira, mesmo porque o evento acontecia regularmente na sede do município rondoniense de Guajará-Mirim, cuja sede estabelece fronteira internacional com a cidade boliviana de Guayaramerín. Configura-se em uma verdadeira disputa entre duas agremiações de boi bumbá, o Boi Flor do Campo e o Boi Malhadinho, tal como o confronto do Festival de Parintins, no estado do Amazonas.

Figura 2 - A antiga brincadeira de rua atingiu a dimensão de espetáculo



Fonte: Filizola (2012)

É necessário frisar que a festa que ora tratamos é muito peculiar, por três razões: é uma festa que surge e se enraíza no interior de uma escola pública estadual, criação de uma professora, Georgina Ramos da Costa; é uma festa que se dá na fronteira, quer dizer, desenrola-se em região transfronteiriça; é uma festa, inicialmente de perfil escolar, uma brincadeira, e que é catapultada para o nível de espetáculo. Escola, fronteira e festa encontram-se imbricadas de tal modo que investigar o evento demanda não apenas uma abordagem multidisciplinar como exige uma Geografia plural e aberta, necessariamente rica e generosa para os desafiantes jogos de sua interpretação.

A festa de rua adentrou a arena do bumbódromo, assim como a emotividade por ela gerada se espalhou entre os moradores da cidade. Vínculos territoriais foram estabelecidos. A festa promoveu laços identitários tornando factível o resgate da esperança. Independentemente do tipo de festa, se alçou o "grau" de espetáculo e nele permaneceu ou não, um processo de emocionalização do espaço foi operado. Geografias emocionais são articuladas para a interpretação do fenômeno festivo do boi bumbá guajaramirense.

As geografias emocionais e a emocionalização do espaço da festa

Segundo Parr (2006), não haveria nenhum campo de trabalho explícito, até recentemente, que se dedique às geografias emocionais. Para a geógrafa da University of Glasgow, contudo, as geografias emocionais tratam de conhecimentos produzidos pela ciência geográfica, porém escritos com e/ou sobre emoções. Nesse sentido, haveria uma produção não desprezível na área da Geografia Humana que dialoga "sobre como as pessoas emocionalmente tornam concretos e perceptíveis o espaço e o lugar". (PARR, 2006, p.128). A autora chama a atenção, ainda, para o fato de as geografias emocionais, isto é, as abordagens humanística, feminista, psicanalítica e não representacional reinantes no seio da Geografia Humana, constituírem uma reação intelectual ampla e sofisticada, que forma uma oposição ao silêncio das abordagens positivistas e masculinistas da área no que diz respeito às construções acerca do humano.

Diante disso, convém salientar que, no ambiente acadêmico, o componente emocional vem sendo considerado em diversas áreas do conhecimento, de forma crescente. Até porque, como sentença Maturana, "o humano se constitui no entrelaçamento do emocional com o racional. O racional se constitui nas coerências operacionais dos sistemas argumentativos que construímos na linguagem, para defender ou justificar nossas ações" (MATURANA, 2009, p.18).

Escrever com emoção e sobre emoção tem envolvido de forma progressiva os geógrafos, sobretudo no campo cultural e social. Mesmo porque, já se observou uma "virada emocional" na ciência geográfica que, além de reconhecer que as emoções ocupam um importante lugar nos trabalhos desenvolvidos, já sinaliza para o papel dos geógrafos interessados em emoções. (BONDI et al, 2007) Nessa perspectiva, Parr (2006) reitera que aos geógrafos cabe "pensar sobre como as experiências emocionais são encontradas, reconhecidas, refletidas e atuam nos diferentes tipos de espaços." (PARR, 2006, p.128) Cabe assinalar que as abordagens são múltiplas, daí a expressão "geografias emocionais", e situam as emoções em

uma posição central, e não mais periférica, nas pesquisas geográficas.

Carolín Schurr a respeito das campanhas eleitorais equatorianas pode-se prestar para ilustrar a posição ocupada pela emoção nesse tipo de assunto. No caso em tela, a pesquisadora da Universidade de Berna salienta como "é difícil imaginar comícios públicos sem gritos, multidão cantando e batendo palmas, os que expressam entusiasmo, simpatia ou raiva" (SCHURR, 2012, p.3). Entre outras questões, a autora ocupou-se em demonstrar que tais emoções guardam uma estreita relação com desigualdades generificadas, racializadas e agrupadas no interior da sociedade equatoriana, de marcas pós-coloniais. Nesse contexto, os sentimentos de injustiça, raiva, vergonha, orgulho, entre outros, encontram-se "enraizados na hierarquia de identidades em uma ordem social (pós) colonial." (SCHURR, 2012, p.3) No trabalho, a autora identificou o papel que as emoções desempenham na formação de espacialidades da política local na sociedade equatoriana. Nesse contexto, ficou evidenciada a "emocionalização do espaço político", decorrente do uso de elementos dotados de uma carga altamente simbólica, a exemplo da língua nativa, das músicas indígenas, as roupas tradicionais e alguns símbolos do Império Inca. Os espaços políticos são reconstruídos e, com isso, ficam aptos a "gerenciar e instrumentalizar sentimentos coletivos." (SCHURR, 2012, p.7) A ideia de emocionalização de um espaço à época ou período de campanhas eleitorais pode ser transposta para os espaços festivos, como no caso do Festival Duelo na Fronteira, uma vez que tais eventos possuem uma característica que lhes é intrínseca: sua volatilidade, sua efemeridade. A festa ou a campanha política, que parece conter uma dose significativa do festar, ao se encerrar, ao ter as luzes apagadas, permanece na memória. Contudo, como desencadear o processo de emocionalização do espaço? Questão aparentemente banal, autoevidente, entretanto depende estreitamente de elementos identitários. A cultura e o popular não podem ser desconsiderados, até para que "novos tons" possam ser atribuídos aos espaços que são emocionalizados.

Tendo em vista promover uma reflexão que se estenda para além dos processos de territorialização das festas "sob a ótica dos signos espaciais articulados com a função de regulador da festa na sociedade, [os quais] são apresentados como marcas que delimitam o espaço como festivo." (CORRÊA, 2005, p.148), buscou-se apreender o processo de emocionalização do espaço festivo de Guajará-Mirim. Mesmo porque, essa "geossimbolização", o uso de signos espaciais é facilmente manipulado ou controlado por forças tais como o poder público, a exemplo das secretarias de cultura e turismo, ou associações de classe, como as comerciais. Símbolos relativamente abstratos, como as bandeirolas com as cores das agremiações de bois em Guajará-Mirim ou Parintins, por exemplo, ficam desprovidas de vínculos ou elos que as remetam, na atualidade, diretamente aos grupos sociais populares, ao povo que brinca nas ruas. Ou seja, "emblemas espaciais" associados à festa podem revelar e ou ocultar os interesses de um grupo dominante, voltados no mais das vezes para definir um "padrão" de emocionalização do espaço festivo. A cor vermelha certamente é um elemento identitário associado ao Boi Flor do Campo, assim como o azul remete ao Boi Malhadinho. Questiona-se, contudo, os fatores que mobilizam os cidadãos de Guajará-Mirim a pintar suas moradias com a cor de seu boi preferido.

Isso posto, a região de Guajará-Mirim pode ser tomada como um "território emocional"? O festejo de boi nesta cidade enforma um "território emocional"? A arquitetura da paisagem, de uma paisagem militarizada, silenciosamente ostensiva, pode ocultar, ou simplesmente guardar, elementos que incentivem emoções diversas, de um lado e de outro da fronteira. Nesse aspecto, a região transfronteiriça é muito peculiar pela gama de relações sociais existentes e pelo seu alcance geográfico. Bolivianos e brasileiros estabeleceram uma multiplicidade de "encontros" na região que parecem autorizar a ideia de um "território emocional" do festejo de boi. Incorporando o pensamento de Schurr a esse aspecto em uma perspectiva interseccional, sentimentos vários são produzidos em razão de "desigualdades generificadas, racializadas e agrupadas" (SCHURR, 2012, p.3) na região em foco.

A fronteira do território festivo

A função primária da fronteira, desde sempre, é de separar. Na perspectiva de uma geografia mítica, em que os fenômenos são tomados a partir de conceitos cosmológicos e cosmogônicos, a fronteira era ritualizada. Na religião romana, por exemplo, um ritual denominado *Terminalis* era praticado anualmente em 23 de fevereiro, ocasião em que eram feitas oferendas nos *termini* rurais, ou seja, nos marcos divisórios entre propriedades. Nos tempos mais remotos, a oferenda era constituída de bolos e primícias. Contudo, na suposição de que os deuses das fronteiras habitassem os marcos que os representavam, houve um período em que sacrifícios a céu aberto aconteciam. O sangue dos animais era, então, deitado ao longo dos marcos, que também eram adornados com coroas.

As fronteiras possuíam esse caráter sagrado também na Germânia, e era reconhecido no direito romano. Os marcos eram dispostos obedecendo a cultos solenes. O desrespeito às fronteiras implicava em penas aos infratores. Nesse contexto, a sacralidade das fronteiras produziu um imaginário social segundo o qual as bruxas e os demônios instalavam-se nos arredores fronteiriços. Poderes mágicos eram atribuídos às fronteiras, do que se aproveitavam os feiticeiros para os rituais de cura. Noutros cultos e religiões, uma fronteira era estabelecida para separar o sagrado e o profano, servindo-se, conforme o caso, de imagens dispostas diante dos templos e santuários.

É importante salientarmos que nessa perspectiva, o encontro da festa-ritual e da fronteira é igualmente revelador dos sentidos que os grupos humanos atribuem a seus espaços vividos e concebidos, em que o mítico e o sagrado perpassam a ambos. A fronteira revestida de simbolismo é remota. A atribuição de elemento separador de dois mundos, conseqüentemente, confere à fronteira um outro sentido: de passagem. Enquanto metáfora filosófica, portanto, constitui-se em passagem que carrega em si inúmeras problemáticas, sendo como do conhecimento de todas as culturas, a questão da morte e do nascimento. (KONRMANN, 2012)

Assim como fronteiras são erguidas simbolicamente para separar o mundo dos homens do mundo do sagrado, fronteiras emocionais são construídas. Seja no âmbito da Psicologia, da Sociologia ou da Geografia, as fronteiras emocionais adquirem força e rigidez sempre que duas ou mais culturas convivem, onde múltiplas territorialidades se fazem presentes, toda vez que observamos o tangenciamento de classes sociais distintas. (ANZAIDUA, 1999, apud REAY, 2013) Nesse sentido, a distinção entre si e os outros, nós e eles, atitudes de inclusão e exclusão mobilizam essas fronteiras, muito fortes, simbolicamente falando.

Isso posto, a fronteira na região de Guajará-Mirim ao ser concebida em uma perspectiva cultural e emocional, situa o território como encontro de inúmeras culturas. Seu caráter multiétnico e cultural vem sendo talhado desde longa data, seja por conta da presença primeira de indígenas, do colonizador lusitano quando da usurpação territorial e da entrada forçada dos negros africanos, seja pela presença mais recente (início do século XX) de imigrantes estrangeiros e brasileiros, vindos para trabalhar na construção da Estrada de Ferro Madeira-Mamoré. Afora isso, migrantes originários da Bolívia fixaram residência no município e têm participação significativa no total da população, algo em redor de 70% se considerarmos os seus descendentes nascidos no Brasil. Ou seja, essa presença acentua o caráter de permeabilidade das fronteiras do município. O hibridismo cultural encontra-se disseminado em sua sociedade.

Portanto, a fronteira, ou melhor as fronteiras se encontram em movimento, uma vez que a cultura nas suas mais variadas expressões se dá na sua relação com expressões situadas alhures. Não há relação de cultura com um território exclusivo. Se as fronteiras podem estar em qualquer parte, as culturas são de fronteira. Sendo assim, a fronteira tomada pelo viés cultural, ao contrário da clássica perspectiva geopolítica, não se situa na periferia. É ela centro, centralidade. (CANCLINI, 2000; GUIGOU, 2004)

Decorrente dessa perspectiva, os encontros interculturais estão sendo tomados como passagens de fronteiras. Assim, a

metáfora da passagem pode ser empregada para a leitura da fronteira guajaramirense com a Bolívia. Por que atribuir-lhe um sentido metafórico? A fronteira do ponto de vista cognitivo pode ser considerada simples ou complexa? Considerando-se a ambiguidade no momento presente, o uso da metáfora pode auxiliar no seu entendimento, reduzindo sua complexidade. É esse o contexto das “metáforas da vida cotidiana”, mas que não devem ocultar aquilo que sua utilização pretende fazer ver. É o caso também das metáforas filosóficas. Ponte ou passagem, a fronteira perde a potência de isolar as culturas. Mesmo porque, situações contraditórias ou antagônicas “agem juntas, e é o espaço que permite a compreensão de sua interdependência.” (BERDOULAY, 2012, p.114) O espaço da fronteira é um espaço vivido; também é condição da existência de suas populações. É um espaço concebido, embora sua concepção seja cambiante.

Uma narrativa autobiográfica da festa na e da fronteira

Se as grandes festas, como o Festival de Guajará-Mirim, não passam de um engodo, do que estariam se aproveitando as forças econômicas e políticas locais? A produção em série, considerada no contexto da indústria cultural, sugere que todo boi bumbá apresentando-se em uma arena seja cópia de um desfile de carnaval da Sapucaí, Rio de Janeiro, assim como o Boi de Guajará seria um decalque do Boi de Parintins, e daí todas as festas espetaculosas. Diante desse fato, como se posicionam os sujeitos do Festival de Guajará-Mirim em relação a essa problemática? Para tanto, recorreremos à fala de Deny Ayala da Silva, educador e artista, filho de pai negro paraibano e de mãe descendente de bolivianos, atuou durante longo período como carnavalesco das agremiações de boi bumbá em Guajará-Mirim. Sua narrativa biográfica está sendo concebida não apenas como sendo sua história, mas, e, sobretudo, como um fenômeno vivido.

Retomando o pensamento de Corinne Squire, nos parece relevante salientar que para a pesquisadora britânica e seus colegas no Centro de Pesquisa de Narrativas (CNR), seu trabalho “*ênfatiza a*

incoerência, a multiplicidade e as contradições intrínsecas das histórias.” (SQUIRE, 2014, p.279) Nessa perspectiva, a autora coloca em xeque o prazer gerado pela repetição e encerramento em narrativas, uma vez que “a repetição exata, o encerramento exato não é o que geralmente exigimos de histórias.” E vai mais além apontando que “mesmo para as crianças, a muito desejada repetição de uma história sempre está acontecendo em outro contexto que descortina **outro sentido**.” Portanto, a previsibilidade das narrativas pode ceder lugar à excepcionalidade “para enfatizar fenômenos radicalmente distintos e não para ilustrar fenômenos gerais.” (SQUIRE, 2014, p. 277, grifo nosso) Vale recordar, ainda, que “a inovação é valorizada juntamente com a familiaridade.” (SQUIRE, 2014, p.279)

No caso específico de nossa investigação, também tivemos por propósito ir para além dos padrões narrativos, porém acerca do evento festivo, o que nos levou a levantar as seguintes problematizações: O festejo de boi em Guajará-Mirim é tão somente uma importação de modelo? Ser alçado ao patamar da espetacularização é resultado apenas dos interesses diversos de uma minoria dirigente? O festejo, de caráter popular, deve imiscuir-se no pagamento para os brincantes? Os meios de comunicação de massa, no contexto da globalização, pode representar um risco para as culturas desigualmente capacitadas para lidar com esse fenômeno? E mais, como isso pode repercutir no festejo guajaramirense? A espetacularização do evento festivo prestou-se tão somente para subtrair dinheiro do governo estadual? O educar para o folgado do boi deve ser um atributo da escola básica? A “decadência” da festa é decorrente dos baixos recursos disponibilizados pelo governo do estado?

Acompanhando a história do Deny, observamos uma tensão narrativa, resultante de ou evidenciando um conflito. Essa tensão se vincula ao espaço da escola onde desenvolveu um trabalho pedagógico de caráter multidisciplinar, tendo a brincadeira de boi bumbá como eixo norteador. O desfecho desse conflito foi a recusa do educador em permanecer na unidade escolar onde atuava, com a consequente assunção dos trabalhos junto ao Festival Folclórico de

Guajará-Mirim.

...você não tem ideia do sacrifício que nós fizemos pra conseguir aquilo ali, e ficou eu não voltei mais lá na escola pra ver, e aí eu me envolvi com outras coisas, porque eu trabalho também, desde a época da fundação do Festival Folclórico daqui, inclusive eu faço [etnias] Tuchawas, desenho, alegoria do boi, ora no vermelho, ora no azul e fico assim que nem bola pingue pongue, de um lado pro outro, porque, como fundador do festival eu não me sinto partidário a nem um e nem ao outro, mas como artista plástico me sinto na obrigação de estar sempre inserido, trabalhando, inclusive cobrando [financeiramente] os meus trabalhos do boi tanto pra um como pra outro, porque quando nós começamos com o Festival Folclórico em Guajará-Mirim, não tinha recurso e a gente trabalhava por amor, trabalhava mesmo, nas madrugadas. Geralmente na época do festival, quando se está construindo o festival, faz frio aqui na nossa região, o fenômeno da friagem, e a gente trabalha madrugada afora, sem recurso, até de manhã. Não existe barracão, espaço que comporte, dentro da proporção que é construído, e aí a gente acaba trabalhando no relento. Então, antes do governo do Estado reconhecer o festival e começar a incentivar financeiramente, nós trabalhávamos por amor. Então, eu acho que essa fase já passou, nós evoluímos, existe dinheiro, eu acho que por questão de justiça tem que ser pago os devidos valores pra todo artista.

O boi da escola e o boi do bumbódromo atravessam o artista, mobilizando emoção. Que emoção? O que ela realmente nos diz? O Deny não silenciou suas emoções, possibilitando que elas manifestassem como instrumentos de sociabilidade, atuando nos mais diversos níveis das relações humanas. Mesmo porque, as emoções são socialmente construídas. Nessa perspectiva, Solomon é categórico ao afirmar que “não somos como criaturas ‘racionais’, como Aristóteles nos definiu. Temos também emoções. Vivemos por meio delas e são elas que nos conferem sentido a nossas vidas. O que nos interessa ou fascina – quem amamos, o que nos enfurece, o que nos mobiliza, o que nos entedia - tudo isso nos define, dota-nos de personalidade, constitui o que somos.” (SOLOMON, 2015, p.15) O filósofo americano defende, contudo, uma visão ética das emoções: “Considerar as emoções através das lentes da ética não

implica maldizer ou enaltecer, mas envolve sobretudo apreciar os *insights*, valores e as sutis nuances da emoção e seus vários papéis, que tornam nossas vidas significativas e valendo a pena serem vividas” (SOLOMON, 2015, p.16). A um só tempo, trabalhar para o festejo do boi mobilizava “sacrifício” e “entrega” da parte do Deny. Recorrendo a Solomon, não se trata de rotular ou adjetivar a sua devoção e a sua afeição pelo boi no âmbito da moral, do moralismo, isto é, condenando ou elogiando. Nessa perspectiva, trata-se de concebê-las enquanto “formas mais ou menos perspicazes e sábias de enfrentarmos nosso mundo” (SOLOMON, 2015, p.17). E foi essa a estratégia do Deny de enfrentamento das condições de atuação no cenário a um só tempo competitivo e adverso, tanto da escola como do festival. Até porque a emoção é dotada de uma natureza relacional, portanto definidora de toda relação nos mais variados contextos espaciais, nas mais variadas escalas. No caso do Deny, a referência são o espaço da escola e o espaço da festa, bem como suas repercussões ou desdobramentos no espaço da cidade de Guajará-Mirim.

À indignação diante das condições de trabalho soma-se uma revolta frente à excessiva valorização do Festival de Parintins. Seu modelo simboliza uma interferência na cultura local e da própria festa.

...fico revoltado com a questão das pessoas que mandam buscar o pessoal aí de fora, não valorizando o artista daqui, que conhece a cultura daqui, e ir buscar as pessoas de fora, acaba interferindo na cultura, e aqui hoje eu falo assim: o Festival Folclórico ele é, apesar de eu não negar a necessidade de se buscar conhecimento fora, eu acho que se valorizou muito isso. E o festival folclórico de Guajará-Mirim, ele passou a se tornar uma cópia, xerox, fajuta, do festival de Parintins. Porque financeiramente não tem como concorrer, entendeu? A cultura de lá, ela é diferente da nossa, apesar de nós falarmos em Amazônia, apesar de nós falarmos em tribos indígenas, de utilizarmos as mesmas nomenclaturas que eles utilizam lá pra fazer o festival, a nossa cultura é diferente. Eu luto em Guajará-Mirim pra que esse festival seja da maneira como foi iniciado, aonde as culturas bolivianas eram integradas às brasileiras e às culturas indígenas,...senhora fez o festival

folclórico, hoje não é mais isso, Ah! vamos colocar as mucamas pra, vestidas de Coyas com seus trajes, que era a nossa figura típica daqui da nossa região. Nossa! Eles torcem o nariz. Esse ano eu tive uma briga porque eu fiquei com as mucamas que são as senhoras com... ao enredo dos bois, aqui de Guajará, e como nós estávamos falando da Estrada de Ferro Madeira-Mamoré, um dos objetivos da construção da estrada de ferro Madeira-Mamoré de dar acesso e exportar a produção boliviana não tem nada mais gratificante que colocar essas mucamas para, vestidas primeiramente, com traje de época na construção e depois no segundo dia elas vestidas de Coyas, até hoje nós tivemos as Coyas com seus trajes. No começo, aceitaram, até acharam bom, mas não saiu,...foi tanta que não saiu. Acabaram mandando buscar umas roupas de Parintins... jeans, algumas vestidas de baianinhas e ficou nisso... o tema de algum lugar...

Nesta outra sequência narrativa, portanto, acrescenta à dificuldade de trabalhar a luta, a indignação, a perda, a frustração. As críticas tecidas à importação do modelo parintinense, o apego a valores pretéritos, a briga pela introdução de mucamas no enredo do folguedo deslocam a festa do centro da história, desaparecendo do quadro. Nesse aspecto, não se trata de fazer uso da ideia de cultura para iluminar sua fala, mesmo porque estamos lidando com emoções que são inteiramente idiossincráticas. Deny expressa uma relação ambivalente e peculiar com o lugar, a cultura, a festa e o global. Os sentidos atribuídos a esses elementos parecem secundarizados à medida que recordamos que “as vidas são confusas, rudimentares e sem sentido.” (SQUIRE, 2014, p.279)

A excepcionalidade identificada na ruptura narrativa a partir da tensão narrativa acerca das relações do Deny com seu espaço faz eco com o período em que atuava como educador em uma unidade escolar em Guajará-Mirim.

...a primeira intenção do boi brasileiro, enquanto boi brasileiro, era tema pra uma festa pedagógica. Ela vinha fomentar, a ensinar, eu sonhava com todos os professores da escola Rocha Leal, se juntassem para trabalhar o tema boi bumbá dentro das suas disciplinas. Sociologia, que os conhecimentos que a sociologia tem, poderiam ser

*trabalhados, agregados ao boi bumbá, língua portuguesa, Filosofia, entendeu? História, Geografia essas coisas todas. Não, não vingou [a proposta interdisciplinar] e comecei a enfrentar uma resistência enquanto profissional dentro da escola, porque a maioria dos alunos que eu utilizava pra me auxiliar era justamente os alunos que os professores colocavam pra fora da sala de aula. E aí a tese dos professores, que lá estavam na ocasião, de que aqueles alunos não prestavam, começou a cair, e sempre que a gente estava numa discussão era o argumento que eu utilizava pra contrariá-los. Isso foi criando uma situação tão grande que passou a existir dentro da escola Rocha Leal, partidos a favor do boi, formado por três, quatro pessoas, e não a favor, que era formado pela maioria. E eu digo assim, enquanto eu trabalhava, juntamente com a minha equipe, professores e com os meus alunos, até que indisciplinados, o restante do corpo docente e funcionários trabalhava pra que o boi não conseguisse desenvolver dentro da própria escola. Esse é o maior motivo pelo qual eu saí. A partir de um primeiro convite eu pedi pra sair da escola. Saí revoltado, não consegui colocar o meu sonho em prática, mas as minhas teorias, **elas se mantêm ainda**.*

Nesse outro recorte da fala do Deny estão presentes contextos recorrentes da educação no país. Seu relato traz componentes das tensas relações travadas no interior do espaço escolar, contemplando alunos tidos como indisciplinados, professores dispostos a assumir um projeto interdisciplinar, bem como professores que a ele faziam oposição, o que resultou na saída do educador e artista da escola. O abandono da escola, sua revolta, mas, sobretudo sem a realização de seus sonhos caracterizam mais um momento de conflito. E o conflito externado pelo Deny, aparentemente banal, corriqueiro, revela, através da excepcionalidade desta história, uma dimensão que senão se encontra invisibilizada, certamente está naturalizada: a injustiça escolar. Mesmo porque, é facilmente reconhecido que, no meio escolar, inexistem clareza acerca das reais necessidades de se promover a igualdade de tratamento. Nesse contexto, portanto, as práticas conduzidas, e também sonhadas pelo educador guajaramirense, parecem paradoxais, visto que ao mesmo tempo em que propõe um projeto interdisciplinar que possibilitaria ampliar os cuidados com os educandos em situação de desigualdade, uma forte

resistência se opunha ao projeto do boi. Conforme Dubet, “o espaço escolar é um terreno de lutas extremamente feroz no qual os grupos que conseguem se sair bem não estão dispostos a correr risco de mudar as regras.” (DUBET, 2008, p.118) A bem da verdade, essa “luta feroz” também se fez presente no Festival, ou melhor, na agremiação do boi onde o Deny atuava. Ao insistir que o festejo deveria incorporar os elementos culturais da região transfronteiriça, segundo ele, de “uma cultura mesclada entre vários pontos da cultura brasileira, dos descendentes brasileiros, dos indígenas daqui da nossa região, e a presença da cultura boliviana aqui na nossa região é tão intensa que se você for verificar o sobrenome da maioria das pessoas tem origem latina, boliviana. É por isso que eu acho que não podemos dissociar de jeito nenhum essa questão.” E sentencia: “Ela está agregada à nossa identidade, querendo ou não, nós somos bolivianos, sim. Nós temos descendência diretamente com os povos andinos, especialmente com os povos bolivianos.” Nos parece necessário apontar que na fala do Deny muito embora as situações de conflito saltem do quadro a ponto de a festa deslocar-se do centro, há fluidez na sua relação, ou seja, ele se atualiza, demonstra um estar em mudança, em movimento: “Saí revoltado, não consegui colocar o meu sonho em prática, mas as minhas teorias, elas se mantêm.” Nesse aspecto, o Deny nos apresentou um cenário emocionalmente rico e fértil, perpassado por uma paixão, capaz de fazer emergir uma ideia acerca do espaço da festa no qual a escola e a fronteira cultural encontram-se inseridas como se fosse um sistema posto no outro. Sendo assim, distancia-se e a nós do sentido de que os espaços são ordenados a partir de princípios racionais e convencionados pela lógica da técnica, da política e da economia. Sua história faz ver que as emoções contam. Segundo essa concepção, a fala do Deny possibilitou-nos lidar com o inefável, sem contudo perder de vista os sentimentos de envolvimento emocional que ele estabelece com as pessoas e, sobretudo, com os lugares. Ao fim e ao cabo, assegurou-nos uma aproximação com uma geografia emocional. Ou seria mais apropriado dizermos que, ao tratarmos de uma festa na e da fronteira, empreendemos uma abordagem que contemplou emoções as mais variadas, fossem elas privilegiadas ou desvalorizadas?

Importa-nos endossar que a partir da narrativa biográfica de Deny Ayala da Silva foi-nos possível empreender uma cartografia do invisível e desvelar os sentidos da festa do boi em Guajará-Mirim, para além da perspectiva hedonista.

Considerações Finais

A realidade humana reflete uma realidade espacial. Sendo assim, o espaço está para além de uma configuração física, como se fosse uma espécie de sustentáculo da vida e das atividades humanas. Dimensão espacial da sociedade e igualmente dimensão interior do ser humano, o espaço quando tomado na perspectiva Humanista e Cultural da Geografia, é apreendido pela experiência. Ou seja, as maneiras pelas quais as pessoas conhecem e constroem a realidade se dão por meio de seus corpos, porém corpos pensantes. Crescemos nos moldes do intelectualismo cartesiano: homem, um ser racional! Sem dúvida, uma herança difícil de ser superada.

As viragens pelas quais a ciência geográfica foi impactada foram determinantes para a incorporação em suas abordagens de uma outra concepção de ser humano, a de um ser também emocional. Nossa inserção no mundo se dando pela experiência necessariamente comporta sentimento e pensamento. Nossa tomada de consciência, de uma consciência espacial demanda uma inteligência corporal-sinestésica, além da visão, do tato, sem excluir o olfato, a audição e o paladar. Em decorrência disso, os odores variados, as sonoridades, as formas e as cores, as sensações táteis repercutem na estruturação do espaço pelo ser humano, esse ser que é, a um só tempo, racional e emocional. A inteligência, conseqüentemente, também atua na estruturação do espaço, dos mundos do humano. O espaço, assim posto, é pensado, vivido, experienciado, concebido e, por que não, sonhado. A experiência nos constitui e por meio das emoções e do pensamento atribuímos cores aos nossos mundos, dispondo para isso de uma gama de tonalidades.

Nesse contexto, parcelas determinadas do espaço tornam-se mais e mais familiares, incorporadas que são ao nosso íntimo,

tornando-se lugares. A lida com esse categorial do espaço proporciona adentrar as dimensões topofílica e topofóbica do espaço, nas quais os sujeitos exprimem suas emoções e sentimentos sempre que experienciam relações espaciais. Espaço e representação se imbricam e proporcionam um vasto e rico campo de investigação e pesquisa, particularmente por oferecerem o desafio de se desvelar as relações espaciais estabelecidas pelos sujeitos a partir da percepção e representação dos lugares vividos e experienciados, concebidos e sonhados.

As múltiplas formas de representação podem se constituir em objetos de estudo, contribuindo para a análise, o entendimento e a significação de experiências marcadas culturalmente por símbolos e signos que povoam nosso imaginário. Como adentrar o imaginário dos sujeitos? Como explorar a construção e a função das representações que circula pelos lugares de vivência desses sujeitos? Como dar voz e ouvir os sujeitos, empoderando-os, mas também extraindo lições na interminável luta pela restituição do sentido à vida, do resgate da esperança e da emancipação dos sujeitos? Como fazer emergir das profundezas de suas memórias as relações com o espaço, com os saberes coletivos inconscientes e obscuros que iluminam seu viver cotidiano? Afinal, a velocidade com que as transformações sociais e culturais vem se processando, a amplitude com que as diferenças e as relações entre os diferentes povos tem atingido, só fazem revelar a inconsistência do pensamento único, universal, de conceitos duráveis. Nesse contexto, a construção do conhecimento pautada na formulação de conceitos definitivos cede lugar para a edificação de princípios formulados no interior ou a partir de uma rede de conhecimentos, que por assim o ser, não é detentora de um centro, mas certamente marcada pela dependência solidária entre os múltiplos saberes.

Concebendo as representações também como significativas leituras espaciais, a utilização de narrativas biográficas foi incorporada às investigações, sendo tomadas como um poderoso dispositivo teórico e prático de pesquisa. Sedo formadas nas relações estabelecidas entre o “Eu” e o “Outro”, as narrativas nessa

perspectiva nos remetem a Bakhtin e aos princípios da Filosofia da Linguagem, em que os signos resultantes das interlocuções guardam um estreito vínculo com o dialogismo.

Diante do exposto, nos resta destacar que o trabalho que desenvolvemos espelha nossa busca pelos significados e, sobretudo, pelo reencantamento das relações espaciais. Mais até do que isso, na identificação, no reconhecimento e na assunção da alma dos lugares, das paisagens. O meio ambiente, a organização social e a cultura encontram-se entrelaçados, agindo na constituição de vínculos territoriais. Nesse agir, o ser humano cria paisagens e territórios emocionais e espirituais, portanto dotados de alma. É nesse contexto que as fronteiras culturais se inserem, entendidas como o elemento que conecta indissociavelmente os indivíduos aos seus espaços vividos, experienciados, concebidos e sonhados.

Referências

- ADAM, Jean-Michel. "Narrativa." **Dicionário de análise do discurso**. São Paulo: Contexto, 2008.
- BAKHTIN, Mikhail. **Estética da criação verbal**. 6.ed. São Paulo: Martins Fontes, 2011.
- BERDOULAY, Vicent. Espaço e cultura. In: CASTRO, Iná Elias de, GOMES, Paulo Cesar da Costa Gomes, CORRÊA, Roberto Lobato (Orgs.). **Olhares geográficos: modos de viver o espaço**. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2012, p.101-131.
- BONDI, Liz et al. Introduction: geography's 'emotional turn'. In: DAVIDSON, J. et al.(orgs.) **Emotional geographies**. Aldershot (Inglaterra): Ashgate, 2007. p.1-16
- BROTTON, Jerry. **Uma história do mundo em doze mapas**. Rio de Janeiro: Zahar Editores, 2014.
- BRUNER, Jerome. **Actos de significado**. Lisboa: Edições 70, 2008.
- CANCLINI, N. G. ¿De qué lado estás? Metáforas de la frontera de México-Estados Unidos. In: GRIMSON, A. (Comp.). **Fronteiras, nacionais e identidades**. Buenos Aires: Ediciones Cíclur, 2000. p.39-151.
- CORRÊA, Aureanice de Mello. "Não acredito em deuses que não saibam dançar": a festa do Candomblé, território encarnador da cultura. In: ROSENDAHL, Zeny, CORRÊA, Roberto Lobato. **Geografia: temas sobre cultura e espaço**. Rio de Janeiro: EdUERJ, 2005. P.141-171.

-
- DUBET, François. **O que é uma escola justa?** : a escola das oportunidades. São Paulo: Cortez, 2008.
- FANTASIA, Ana, LEITE, Pedro Pereira. As narrativas biográficas e as metodologias de investigação-ação sobre a memória e o esquecimento. In: EUROPEAN CONFERENCE ON AFRICAN STUDIES, 5., 2013, Lisboa. **Anais...**
- FIORIN, José Luiz. **Introdução ao pensamento de Bakhtin**. São Paulo: Ática, 2008.
- FIORIN, José Luiz. Sobre a natureza e as funções da linguagem: uma leitura de "Linguagem - . Linguagem, atividade constitutiva. Ideias e leituras de um aprendiz. In: FRANCHI, Eglê; FIORIN, José Luiz (Orgs.). **Linguagem, atividade constitutiva: teoria e poesia**. São Paulo : Parábola, 2011. p.9-31.
- GUIGOU, L. N. Acerca de frontera, nominaciones y efectos teóricos. In: RODRIGUEZ, J. E. B.; GUIGOU, L. N. Fronteras, diálogo e intervención social en el contexto pan-amazónico. Manaus: EDVA, 2004. p.61-67.
- ILARI, Rodolfo. Linguagem, atividade constitutiva. Ideias e leituras de um aprendiz. In: FRANCHI, Eglê; FIORIN, José Luiz (Orgs.). **Linguagem, atividade constitutiva: teoria e poesia**. São Paulo: Parábola, 2011. p.151-183.
- KONERSMANN, Ralf (org.) **Dicionário das metáforas filosóficas**. São Paulo: Edições Loyola, 2012.
- LE BRETON. **Antropologia dos sentidos**. Petrópolis: Vozes, 2016.
- MATURANA, Humberto. **Emoções e linguagem na educação e na política**. 1.ed. atualizada. Belo Horizonte: Editora UFMG, 2009.
- REAY, Diane. Pratiques de classe en milieu scolaire urbain: la construction de frontières choisies et contraintes. In: DOUZET, F., GIBLIN, B. (orgs.) **Des frontières indépassables?** Des frontières d'état aux frontières urbaines. Paris: Armand Colin, 2013. p.259-270
- PARR, Hester. Geography and emotion. In: WARF, B. (edit.). **Encyclopedia of Human Geography**. Thousand Oaks: SAGE Publications, 2006. p.128-129
- SARASA, María Cristina. Reflexiones em torno a la creación del espacio biográfico. Entrevista a Leonor Arfuch. **Revista de Educación**, Buenos Aires, Año 3, n.4, 2012, p.185-192
- SCHURR, Carolin. Pensando emoções a partir de uma perspectiva interseccional: as geografias emocionais das campanhas eleitorais equatorianas. **Revista Latino-americana de Geografia e Gênero**, Ponta Grossa, v.3, n.2, p.3-15, ago./dez. 2012.
-

SQUIRE, Corinne O que é narrativa?. *Civitas* - Revista de Ciências Sociais, Porto Alegre, vol. 14, 2014. p.272-284

SOLOMON, Robert C. **Fiéis às nossas emoções**: o que elas realmente nos dizem. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 2015.

TUAN, Yi-Fu. **Espaço e lugar**: a perspectiva da experiência. São Paulo: DIFEL, 1985.

A Lavagem das Escadarias da Igreja
Nossa Senhora do Rosário e Capela
de São Benedito em Cuiabá-MT –
Brasil

Sônia Regina Romancini
Edenilson Dutra de Moura

Introdução

Centro Geodésico da América do Sul, Cuiabá, a capital de Mato Grosso, surgiu pela mineração do ouro, em abril de 1719, e foi elevada à categoria de vila no dia primeiro de janeiro de 1727, quando passou a denominar-se Villa Real do Senhor Bom Jesus do Cuyabá. Em setembro de 1818, transformou-se em cidade, com o nome de Cuiabá.

De acordo com Ferreira e Silva (1998), pelo sentido etimológico, “Cuiabá” vem do guarani “Cuyaverá”, corruptela de “kyya”, que significa lontra e “verá”, designando resplandecente; Cuiabá – Cuyabá – Cuyavá – Cuyaverá – Kyyaverá: Lontra Brilhante.

Os autores acreditam que os índios Paiaguá, em suas perambulações por todo o Pantanal e observando a grande quantidade de lontras e ariranhas, que no rio Cuiabá tinham o seu *habitat* natural, chamaram-no Kyyaverá, ou rio da Lontra Brilhante. Por corruptela da palavra, por aglutinação etimológica, se transmutou em Cuyaverá, conforme foi mencionado pelo Pe. Agostinho Castañares, em carta datada de 1741. Acredita-se que os bandeirantes pioneiros, no século XVII, em suas incursões pela região das Vacarias (hoje MS), por corruptela etimológica transformaram o rio Cuiaverá em Cuiavá, e, na sequência, em Cuiabá, nomenclatura utilizada pelos bandeirantes, no início do século XVIII, para denominaram o novo arraial (FERREIRA; SILVA, 1998).

No decorrer dos primeiros dois séculos, a população urbana pouco cresceu, de modo que em 1940 apresentava 22.833 habitantes e, em 1960, contava com 45.875.

Na década de 1960, quando a União, sob o comando dos governos militares, por meio do projeto de Integração Nacional promoveu a incorporação da Amazônia ao processo de expansão capitalista, verificou-se um intenso fluxo migratório dirigido a Mato Grosso e a Cuiabá, resultando em significativo crescimento demográfico. A população urbana da Capital, que era de 88.254

peessoas em 1970, atingiu 198.086 no ano de 1980, 395.662 em 1991, 475.632 no ano 2000, 551.098 em 2007 e 612.547 em 2019. Cuiabá constitui o município-sede da Região Metropolitana do Vale do Rio Cuiabá (RMVRC), que abarca uma população aproximada de um milhão de habitantes (ROMANCINI, 2005; IBGE, 2019).

Segundo a narrativa do cronista setecentista Barboza de Sá, em 1722, o sorocabano Miguel Sutil chegou às novas minas para verificar a situação de uma roça que havia plantado próximo ao rio Cuiabá. Como os bandeirantes costumavam alimentar-se de produtos silvestres, mandou Sutil dois índios, que o acompanhava, à procura de mel. Os índios regressaram da roça trazendo pepitas de ouro que haviam encontrado. Sutil, após verificar a localização da mina descoberta pelos índios, migrou com seu pessoal para o lugar, dedicando-se à extração aurífera (SÁ, 1975).

O local onde este ouro foi encontrado corresponde à atual Avenida Tenente Coronel Duarte, conhecida como Prainha, na parte inferior da Igreja de Nossa Senhora do Rosário e Capela de São Benedito. Essas minas ficaram conhecidas como Lavras do Sutil e Minas do Cuiabá, para onde migrou quase toda a população do antigo e primitivo arraial da Forquilha, núcleo populacional minerador do Coxipó do Ouro, pois as novas lavras demonstrou ser veio aurífero de grande magnitude, sendo que o trabalho de extração aurífera foi pautado na mão de obra escrava, fosse índia ou negra.

As igrejas, que constituem até o presente momento uma característica marcante da paisagem urbana de Cuiabá, logo foram erguidas, conforme descreve o primeiro cronista das minas cuiabanas:

Neste mesmo anno Levantou o Capitaó mor Iacinto Barboza Lopes Igreja a sua custa coberta de palha que logo servio de freguezia [...] dando-lhe o titulo de Igreja do Senhor Bom Iezus do Cuyabá adonde dice primeiro missa seo Irmaó, [...] Frey Pacifico dos Anjos [...] Consequentemente levantaraõ os pretos huma capellinha a San Benedito junto ao Lugar chamado depois rua do cebo, que dahy a poucos annos cahio e naõ se levantou mais. (SÁ, 1975, p. 15).

Possivelmente, a Igreja de Nossa Senhora do Rosário foi construída no final década de 1720, passando a abrigar a capela de São Benedito, ambas construídas por escravos. Localizada no Centro Histórico de Cuiabá, mais especificamente na Praça do Rosário, e tendo nas proximidades a Rua dos Bandeirantes e a de São Benedito, com seus casarões coloniais, a Igreja e Capela foi contemplada com o primeiro tombamento federal de Cuiabá, sendo inscrita no Livro Tombo de Belas Artes e no Livro Tombo Histórico do Instituto do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional (IPHAN), em 4 de dezembro de 1975. A proteção abrange, além do próprio monumento, todos os equipamentos do interior da igreja, dentre os quais, retábulos, imagens, alfaia e mobiliário antigo (ROMANCINI, 2005).

Como este templo religioso, na década de 1920, recebeu fachada em estilo neogótico, com a construção de uma torre pontiaguda central, rodeada de pequenas janelas em ogiva, na década de 1970, após o tombamento federal pelo IPHAN, reconstruiu-se a fachada de acordo com o estilo barroco original (ROMANCINI, 2005).

A Igreja de Nossa Senhora do Rosário e Capela de São Benedito é um dos principais símbolos da cultura cuiabana, testemunho histórico vivo, visto se tratar de um espaço de reencontro de moradores que se mudaram do centro principal para outros bairros, espaço da festa de São Benedito, maior expressão da religiosidade popular cuiabana. Por constituir uma permanência na paisagem que atravessou quase três séculos, a igreja é, nos dias atuais, o principal referencial da memória da cidade¹.

Nesta igreja acontece a festa popular cuiabana que reúne o maior número de pessoas, a festa de São Benedito, com quase 300 anos de tradição, considerada pela comunidade como um tempo de festejos e celebrações, que se inicia com um mês de antecedência, tendo como ponto culminante o primeiro domingo do mês de julho.

1 O padroeiro de Cuiabá é o Senhor Bom Jesus de Cuiabá e a co-padroeira é Nossa Senhora do Bom Despacho. Contudo, a devoção popular mais significativa e a festa religiosa de maior expressão é a dedicada a São Benedito.

Durante o período que antecede a festa, ocorrem a visita da bandeira de São Benedito, o chá com bolo na missa de terça-feira de madrugada e os jantares nas terças-feiras à noite.

As festividades têm início com o levantamento do mastro na semana da festa, após a missa de terça-feira, às cinco horas da manhã, seguida do tríduo, que são três missas celebradas a partir das cinco horas da madrugada de quinta-feira a sábado, sempre abordando o tema escolhido para a festa, além da inclusão de temáticas sociais contemporâneas. No domingo, a missa solene é celebrada também às cinco horas da manhã. Ainda como manifestação do sagrado, a procissão reúne milhares de fiéis que percorrem as ruas da cidade, louvando o santo negro e a Virgem do Rosário, por eles venerada. Ao final da procissão, grandiosa queima de fogos ilumina o céu cuiabano. Na igreja do Rosário ocorrem também duas outras festas, a de Nossa Senhora do Carmo e a de Nossa Senhora do Rosário, ambas com pouca expressão.

No ano de 2019, a comissão organizadora da festa de São Benedito decidiu pela divisão do espaço, distinguindo aqueles de natureza religiosa e o das atividades culturais, os quais foram transferidos para o Centro de Eventos do Pantanal, deixando para o espaço da Igreja do Rosário apenas as celebrações litúrgicas.

Segundo os organizadores, o motivo da transferência do local da realização da festa social deve-se ao espaço mais amplo que o centro locado oferece, principalmente melhor estrutura de cozinha, para melhor acolhimento e comodidade de todos participantes do momento profano da festa, uma vez que em 2019 comemora-se o tricentenário de Cuiabá, o que fez com que os organizadores esperassem uma maior quantidade de participantes nesta edição. Ressalta-se que, frente à localização distante do Centro de Eventos, linhas especiais de transporte coletivo foram criadas especialmente para a festa.

Isso dividiu as opiniões, sendo que muitos discordaram da mudança do local da festa, alegando a possível perda da identidade festiva espacial, já consolidada no entorno da Igreja do Rosário, ao longo do tempo, porém venceu a propositura da divisão espacial.

Identidades culturais na lavagem das escadarias do Rosário

Para estudar as manifestações culturais representadas pela Lavagem das Escadarias do Rosário, adotou-se uma abordagem qualitativa, a qual, segundo Chizzotti (2003), se pauta na análise dos significados que os indivíduos dão às suas ações nos lugares onde vivem, compartilhando seus modos de vida e produzindo o seu espaço e suas relações. Para o autor, é a compreensão do sentido dos atos e a decisão dos atores sociais responsáveis pelo estabelecimento de vínculos indissociáveis das ações particulares com o contexto social em que ocorrem.

Para este estudo foram realizados levantamento bibliográfico e documental, pesquisa de campo com conversas informais e registro fotográfico. O trabalho foi pautado no conceito geográfico de cultura apresentado por Claval (1999, p. 63) que esclarece:

A cultura é a soma dos comportamentos, dos saberes, das técnicas, dos conhecimentos e dos valores acumulados pelos indivíduos durante suas vidas e, em uma outra escala, pelo conjunto dos grupos de que fazem parte. A cultura é uma herança transmitida de uma geração a outra. [...] Não é portanto um conjunto fechado e imutável de técnicas e de comportamentos. Os contatos entre povos de diferentes culturas são algumas vezes conflitantes, mas constituem uma fonte de enriquecimento mútuo.

A análise da paisagem originada pela manifestação cultural da Lavagem das Escadarias do Rosário foi realizada sob a perspectiva de Corrêa (2003, p. 179), para quem “[...] a paisagem urbana permite múltiplas leituras a partir de diversos contextos histórico-culturais, envolvendo diferenças sociais, poder, crenças e valores”.

Destaca-se ainda a contribuição de Claval (1999, p. 14) que chama a atenção para o fato de a paisagem permitir fazer uma leitura sobre o progresso técnico e os valores de uma sociedade:

A paisagem traz a marca da atividade produtiva dos homens e de seus esforços para habitar o mundo, adaptando-o às suas necessidades. Ela é marcada pelas técnicas materiais que a sociedade domina e moldada para responder às convicções religiosas, às paixões ideológicas ou aos gostos estéticos dos grupos. Ela constitui desta forma um documento-chave para compreender as culturas, o único que subsiste freqüentemente para as sociedades do passado.

As abordagens referentes à dimensão espaço-cultural devem ser feitas por meio da consideração do espaço para muito além do seu aspecto concreto, materializado na paisagem, devendo nele incluir o espaço social, levando em consideração as diferentes formas espaciais carregadas de pertencimento e simbolismo, representações e vivências.

Nossa análise considerou relevante a inclusão da identidade cultural enquanto tema capaz de alicerçar não somente o construto teórico da pesquisa, mas também como um importante conceito no entendimento da reprodução da vida no cotidiano e o da preparação e realização da Lavagem das Escadarias do Rosário, uma vez que é na identidade e no seu reconhecimento que as pessoas tendem a valorizar e a perpetuar suas diferentes formas de expressão, através das resistências às forças hegemônicas e ao modo de ver e viver o mundo, seja no âmbito individual ou coletivo.

Contudo, ressalta-se que a identidade cultural pode ter marcas de pertencimento a um determinado grupo ou a individualidades, podendo ser definida por suas similaridades e distinções presentes entre diferentes grupos e/ou pessoas, o que torna cada fator identitário diferente um dos outros.

O estudo pauta-se também nas reflexões de Tilio (2009), pois o teórico considera que a identidade não está ligada a ser, mas ao estar, ou, mais especificamente à representação, podendo ser definida enquanto uma construção social e não um dado herdado biologicamente, uma vez que ela se dá no âmbito da representação: a identidade representa a forma como os indivíduos se enxergam e enxergam aos outros no mundo.

Nessa perspectiva, a identidade de um grupo pode ser identificada pelas várias práticas sociais e/ou ideológicas estabelecidas mediante características predominantes de um determinado grupo social, sempre inter-relacionado enquanto identidade, aqui analisada na perspectiva do movimento negro e das religiões de matriz africana. No entanto, o pertencimento é um ponto de convergência na análise da identidade, inclusive espacial. Barreto (2007) informa que o conceito de identidade implica no

sentimento de pertencimento a uma comunidade imaginada, cujos membros, inclusive, não se conhecem, mas com ele compartilha referenciais importantes: uma mesma história, uma mesma tradição.

No caso da Lavagem das Escadarias do Rosário, observa-se um sentimento de reconhecimento do evento enquanto manifestação cultural símbolo da identidade cultural de descendentes afrobrasileiros, mediante a historicidade e a valorização cultural do evento, o qual culmina em sua sagração enquanto tradição inserida na festa de São Benedito, representando a identidade negra e seus diferentes movimentos de resistência à sociedade hegemônica.

De acordo com os depoimentos obtidos em conversas informais com os participantes da Lavagem das Escadarias da Igreja do Rosário, verifica-se que a manifestação cultural em pauta representa um dos traços principais da identidade da comunidade, e que a identificação com o lugar se traduz “[...] tanto para o indivíduo como para o grupo, por um sentimento de pertencimento comum, de partilha e de coesão sociais”, segundo afirmativa de Bossé (2004, p. 161).

Os significados da lavagem das escadarias do Rosário

A escolha da Igreja de Nossa Senhora do Rosário e Capela de São Benedito para a realização da Lavagem das Escadarias pode ser justificada historicamente, pois, conforme mencionado, as práticas religiosas dos escravos tinham nesta igreja espaço especial para manifestar a devoção ao santo negro. Na obra *“Identidade e território: estudo sobre a devoção a São Benedito em Cuiabá-MT”*, o historiador Marcos Amaral Mendes analisa as vivências territoriais e as práticas devocionais que põem em relevo a dinâmica espacial imposta pelo sagrado no território. O autor destaca as marcas e símbolos produzidos na paisagem pelas práticas individuais e coletivas que as pessoas vivenciam no território, cuja expressão maior é a devoção a São Benedito (MENDES, 2014).

Em meados do ano de 2018, a Câmara Municipal de Cuiabá aprovou o projeto do vereador Marcos Veloso, do Partido Verde (PV), estabelecendo no Calendário Oficial da Cidade da Capital Cuiabá, o evento religioso intitulado “Lavagem das Escadarias da Igreja Nossa Senhora do Rosário e São Benedito”. Segundo o parlamentar:

Estamos preservando parte da nossa história, cultura identidade, costume de um povo, que se chama cuiabano e de Mato Grosso e até do Brasil, já Cuiabá é uma das poucas capitais a manter a tradição”, disse o parlamentar ao ter o projeto de sua autoria aprovado [...] Essa função ainda era feita pelos antigos escravos, em preparação da Igreja do Rosário para o festejo e aqui estamos nós mantendo a tradição e garantindo preservação da nossa historia” [...] (CÂMARA MUNICIPAL DE CUIABÁ, 2019).

Além do apoio da Prefeitura Municipal de Cuiabá, a Lavagem das Escadarias da Igreja Nossa Senhora do Rosário e São Benedito foi apoiada pela Secretaria de Estado de Cultura, Esporte e Lazer, pela sociedade civil e, atualmente, constitui importante ritual que precede a festa de São Benedito. A cerimônia é uma manifestação cultural de matriz africana que, no ano de 2019, teve como tema “Fraternidade – Caminhos de Luz e Axé”.

Sob o prisma da produção do espaço sagrado na Lavagem das Escadarias do Rosário, concorda-se com Rosendahl (1996, p. 29-30), a qual evidencia em seus estudos que o homem religioso sente necessidade de viver numa atmosfera impregnada do sagrado, e que por este motivo são elaboradas técnicas de construção do sagrado. Segundo a autora, “[...] esse trabalho humano de consagrar um espaço, essa necessidade de construir ritualmente o espaço sagrado, nos revela que o mundo é, para o homem religioso, um mundo sagrado”.

No ano de 2019, a Lavagem das Escadarias da Igreja Nossa Senhora do Rosário e São Benedito teve sua terceira edição, sendo que a primeira ocorreu em 2017 e a segunda, em 2018, e constituindo um ato cultural de tradição, lembrança e memória reverenciando os ancestrais e louvando São Benedito, o santo negro, no lugar reivindicado como espaço de circulação de pessoas afro-brasileiras e

também por aquelas que almejam um mundo de paz e sem preconceitos, o que não elimina ou impede manifestações de outras vertentes religiosas.

Conforme matéria divulgada no jornal *A Gazeta*, de 29/05/2019, a cerimônia ocorre em meio a cânticos, louvores, hinos religiosos, toques de tambores, danças, água perfumada e distribuição de pétalas de rosas: “A caminhada da paz pede passagem, respeito, dizendo não ao preconceito” (VIEIRA, 2019, 1C. 29/05/2019).

Com a perspectiva de consolidar a Lavagem enquanto tradição em Cuiabá foi criada uma comissão empossada no dia 23 de maio, a qual teve como objetivo cuidar da organização da cerimônia. Foi escolhido o nome de Antônio Mulato para ser o patrono da Lavagem das Escadarias do Rosário e São Benedito, por representar, mesmo que *in memoriam*, uma das pessoas mais veneradas entre as populações quilombolas.

Uma justa homenagem à memória do Sr. Antônio Mulato, falecido em setembro de 2018, que se afigura como referência para o movimento negro mato-grossense, o qual vivia no Quilombo Mata Cavalo, localizado no município de Nossa Senhora do Livramento, componente da Região Metropolitana do Vale do Rio Cuiabá (RMVRC). A Figura 1, na sequência, evidencia o pôster que trazia a imagem do Sr. Antônio Mulato, o patrono da Lavagem, o qual foi exposto na posse da comissão e também carregado durante todo o trajeto do cortejo, realizado no dia 29 de junho.

Figura 1 - Pôster que retrata o Sr. Antônio Mulato, patrono da Lavagem das Escadarias do Rosário e São Benedito em 2019



Fotografia: Ednilson Moura (2019).

A comissão ficou constituída pelas seguintes lideranças: Maria José de Castilho Gonçalves – Presidente da Comissão, Lindisey Catarina de Sá – Vice-presidente da Comissão, Paulo Henrique da Silva – Coordenador do Núcleo Sacerdotal.

Em entrevista ao jornal *A Gazeta*, de 29/05/2019, a presidente da comissão Maria José de Castilho Gonçalves ressaltou a importância da divulgação que tem consolidado o apoio da sociedade para a realização da cerimônia:

As pessoas estão começando a reconhecer que é um evento grande e de muito valor cultural para a nossa cidade [...] A cerimônia é baseada nas matrizes africanas dos nossos ancestrais. É religioso dentro das nossas casas, mas lá estamos mostrando a nossa cultura, a nossa fé, as nossas raízes e que tenhamos dias melhores por uma cultura de paz. Estamos precisando muito de paz [...] (GONÇALVES, 2019a).

A presidente acrescenta que a visibilidade é uma forma de combater o preconceito e a discriminação em relação às religiões de culturas afrodescendentes. Assim, a estratégia da associação é ter novos planos para que mais pessoas se irmanem na caminhada e reconheçam o trabalho que está sendo realizado:

Com uma associação você não está no escuro, está realmente fazendo um trabalho baseado na lei, para ter apoio dos governantes e de pessoas que querem ajudar e não sabem como. Agora a gente já sabe como caminhar. (GONÇALVES, 2019a).

Outra pessoa de destaque na cerimônia é o pai de santo Paulo de Oxumaré, Babalorixá consagrado há 32 anos na tradição Ketu, do Candomblé, responsável pela parte litúrgica. Segundo suas informações, o grupo sacerdotal da Lavagem das Escadarias da Igreja Nossa Senhora do Rosário e São Benedito agrega umbandistas e candomblecistas de várias tradições. A eles cabe a preparação da água que será usada no ritual, que tem o sentido de purificação, de bênçãos às pessoas que participam do evento religioso. Sob esse prisma, Paulo de Oxumaré esclarece:

Quando as mãos carregam os jarros com seus cantos, louvores, orações, é no sentido que tudo aquilo traga boa sorte, traga felicidade, traga cura, seja do espírito, da alma, ou mesmo do corpo [...] A Lavagem [...] é uma aliança da tradição cuiabana representada pela festa de São Benedito com a fundamentação dos ritos dos povos de matriz africana. A data vem se aconchegar e se aliar com um ato que já existe na Igreja de São Benedito [...]. Há um orixá que governa o ritual, que cuida da Lavagem, que é Xangô. É ele que detém o axé. Na Lavagem as pessoas recebem o axé dele, essa força. Xangô é o orixá da vida e da justiça. (OXUMARE, 2019).

Ainda segundo Paulo de Oxumaré, há uma construção coletiva do evento do ano seguinte, quando são apontadas as sugestões de temas pelos membros. Elas são analisadas por uma comissão julgadora e depois vão para o oráculo no jogo de búzios, para saber o que os Orixás opinam sobre o tema. A preparação do ritual acontece a partir da mensagem escolhida que, conforme já visto no ano de 2019, foi “Fraternidade – Caminhos de Luz e Axé” (VIEIRA, 2019).

Programação

Dia 29 de junho de 2019

Centro Cultural Casa Cuiabana

05:00 - Abertura

05:45 - Café da manhã

07:00 - Deslocamento para o entorno da Igreja do Rosário e São

*Benedito**08:00 - Concentração e desenvolvimento**09:00 - Início da caminhada**12:00 - Encerramento da caminhada**13:00 - Almoço de confraternização***O sincretismo religioso no urbano cuiabano: sabores, sons, cheiros e cores na lavagem do Rosário***Senhora do Rosário**Foi quem me trouxe aqui,**Senhora do Rosário,**Foi quem me trouxe aqui,**A água do mar é boa,**Eu vi, eu vi, eu vi...**Música: Senhora do Rosário – Ponto de Preto Velho*

Esta foi uma das músicas mais tocadas e cantadas durante a Lavagem das Escadarias da Igreja do Rosário e São Benedito em Cuiabá, em sua terceira edição de 2019. Como no trecho da música, Nossa Senhora do Rosário é quem levou centenas de pessoas a participar da Lavagem, numa associação entre fé e devoção a São Benedito e aos orixás da umbanda e do candomblé.

A fé do povo católico cuiabano já é marca conhecida da cultura popular regional mato-grossense, no entanto, sabemos da existência de outras formas de o povo expressar sua fé, muito presentes no cotidiano.

Frente à intolerância religiosa associada ao preconceito racial, as religiões de matrizes africanas são comumente esquecidas e desvalorizadas, mesmo em um país como o Brasil, que tem uma presença forte da etnia negra na formação territorial e social do país.

Neste sentido, a Lavagem das Escadarias do Rosário se apresenta como uma cerimônia marcada por ritos que valorizam elementos da fé católica, associada às religiões de matrizes africanas,

como a umbanda e o candomblé, portanto, trata-se de um movimento religioso sincrético em Cuiabá, em busca da construção da tradição por meio de um simbolismo religioso, em detrimento de um ato simbólico: o de lavar as escadarias de uma igreja que foi edificada por pessoas que foram escravizadas.

Este evento possibilitou acontecer um sábado de alegria, fé e de renovações espirituais aos participantes e que foi colocado para a sociedade enquanto um ritual cultural-religioso, que aos poucos está ganhando espaço entre as manifestações culturais de Cuiabá, requerendo a dedicação de várias pessoas que se empenharam para que a Lavagem acontecesse conforme o planejado.

Para a cerimônia ocorrer, muitas reuniões foram realizadas com os membros da organização que foram devidamente empossados, como encontros entre a comissão sacerdotal, a fim de cuidar da sacralidade do evento, sem contar os ensaios diários dos músicos de diferentes instrumentos, para que os ritmos dos atabaques, tambores e xequerês estejam em sincronia com toda musicalidade da Lavagem.

Casa Cuiabana: lugar do acolhimento das prévias da lavagem do Rosário

Ainda por volta das seis horas da manhã do dia 29 de junho, muitos se dirigiram à Casa Cuiabana, espaço cultural na cidade que afigurou enquanto marco espacial da organização da Lavagem das Escadarias do Rosário de 2019. Lá se concentraram todos os preparativos da Lavagem, desde a posse da diretoria, local de venda das camisetas alusivas ao evento, com a logomarca oficial da Lavagem (Figura 2).

A concentração da Lavagem ocorreu no referido centro cultural, contando com muitas pessoas, principalmente das mães de santo, que lá pegaram as quartinhas, e os jovens que tocariam os instrumentos, os quais para lá se dirigiram para pegar seus instrumentos musicais.

Figura 2 - Logomarca oficial da Lavagem do Rosário 2019



Fonte: Comissão da Lavagem.

Um café da manhã (Figura 3) foi oferecido aos participantes e demais pessoas que estavam na Casa Cuiabana durante os preparativos finais que antecederam a cerimônia, ocasião em que foram servidas muitas frutas da estação, pães, chás e café. O momento foi de confraternizar, pois o dia da Lavagem do Rosário havia chegado.

Figura 3 - Café da manhã oferecido no Centro Cultural Casa Cuiabana



Fotografia: Ednilson Moura (2019).

Destaca-se que os atabaques e xequerês, instrumentos musicais típicos da musicalidade de matriz africana (Figura 4) estavam à espera de seus operadores, e devidamente decorados com as cores oficiais da cerimônia: o branco e o azul.

Figura 4 - Atabaques, xequerês e tambores prontos para o ritmo da Lavagem



Fotografia: Ednilson Moura (2019).

Ainda antes da saída de dois ônibus fretados, para o cortejo da Lavagem, ocorreu uma prévia na Casa Cuiabana: muitas cantigas de umbanda e candomblé foram entoadas pelas pessoas presentes, e a alegria contagiante, revelando a ansiedade do grupo para tocar e cantar durante a Lavagem propriamente dita o que é demonstrado na Figura 5, apresentada na sequência.

Uma das músicas entoadas durante a prévia da Lavagem já anunciava em sua letra uma característica importante de um sincretismo religioso que valoriza diferentes visões de valores e crenças religiosas. A letra da cantiga popular umbandista a que nos referimos retrata a presença de Jesus, o que demonstra a valorização do cristianismo na religião de matriz africana, o que concilia muito

bem com a mensagem da Lavagem das Escadarias do Rosário: uma cultura de paz e união:

*Pombinho branco Mensageiro de Oxalá
 Leve essa mensagem de todo coração até Jesus
 E diga que somos soldados de Aruanda
 Trabalhamos na Umbanda, carregando a nossa cruz...*
Música: Pombinho Branco

Figura 5 - Os ritmos que antecederam à Lavagem na Casa Cuiabana



Fotografia: Edenilson Moura (2019).

A Casa Cuiabana foi espaço importante na preparação de muitas etapas simbólicas e indissociáveis da Lavagem, como a preparação das quartinhas, conforme ilustra a Figura 6 – são quartinhas dos orixás encenadas com os tradicionais vasos de flores e águas perfumadas, com diversas folhas maceradas. Conforme explicações do Pai Paulo de Oxumaré, as ervas utilizadas foram: caninha do brejo (*teteregun*), vassourinha de igreja (*semin-semin*, que significa doce-doce) e pau d'água (*peregun*), tendo também sido utilizadas as favas encantatórias, *bejerecum*, que despertam a felicidade, e a *lelecum*, fava de consagração que desperta tudo que é positivo.

Figura 6 - Pai Paulo Henrique de Oxumaré fazendo a transferência do *omieró*, para as quartinhas, que são carregadas pelas mãos de santo durante cortejo no entorno da Igreja do Rosário e São Benedito



Fotografia: Ednilson Moura (2019).

Essas águas são sagradas e purificadas ao Orixá e são transferidas para as quartinhas, etapa chamada de transferência do *omieró* (o *mierô*), que significa a água do segredo (*omi* = água, *eró* = segredo), etapa importante que constitui o preparo e cozimento das folhas, que têm a função de purificar.

Destaca-se que, para colher as folhas utilizadas para fazer o *omieró*, o sacerdote deve ser experiente na manipulação das ervas. A colheita deve ser feita na alvorada e ainda acrescenta-se que o sacerdote deve estar em jejum e privado de relações sexuais. O pai de santo faz a oferenda ao orixá das folhas, *Ossaim*, que é o detentor de todas as folhas, entoando cânticos, o *sassaim*.

Na cerimônia, o perfume das ervas exalava no ambiente. A água tem grande importância na Umbanda e no Candomblé pelo seu poder de absorver, acumular ou descarregar qualquer vibração, seja ela benéfica ou maléfica.

A quartinha é uma espécie de jarro com tampa, feito em barro ou porcelana. Pode ser feita de barro, em sua cor natural, ou pintada nas cores consagradas às entidade ou orixás, à qual será destinada. A quartinha de porcelana branca ou louça branca pode ser usada para todos os orixás e entidades. A quartinha com asa ou alça aos orixás e entidades femininas, sendo que a quartinha lisa, ou seja, aquela que

não tem alça ou asa, é destinada aos orixás e entidades masculinas. A quartinha abriga os fundamentos do orixá ou entidade de uma pessoa. A partir da consagração, a quartinha é tratada como se fosse o próprio orixá ou entidade (QUARTINHA, fundamento, uso e consagração na Umbanda, 2019).

As quartinhas são carregadas pelas mães de santo de diversos centros religiosos da umbanda e do candomblé da Região Metropolitana do Vale do Rio Cuiabá, e são estas mesmas mulheres que ficam à frente do cortejo encenado no entorno do Largo do Rosário, como mostra a Figura 7, a seguir, tendo as mães de santo de posse das quartinhas na comissão de frente do cortejo.

Figura 7 - Mães de Santo na comissão de frente do cortejo, à espera da caminhada, com as quartinhas no asfalto da cidade



Fotografia: Ednilson Moura (2019).

No final da Lavagem é oferecida a todas as pessoas presentes a aspersão das águas purificadas, ritual realizado pelas mães de santo. As águas são aspergidas com as flores, que também são oferecidas às pessoas no final da cerimônia, e que durante toda a ação da Lavagem foram carregadas com afetividade e alegria nas quartinhas, com as águas sagradas.

A cidade se pinta de paz: axé Cuiabá! caminhando no cortejo que antecipa a lavagem

O tema da Lavagem das Escadarias Rosário e São Benedito do ano de 2019, *Fraternidade, Caminhos de Luz, Axé!* trouxe em sua terceira edição uma mensagem de união entre os povos.

Neste dia especial, foi possível perceber um branco diferente se espacializando no entorno do Largo do Rosário em Cuiabá, o qual clamava por paz na cidade que possui a representação de cidade-verde, ainda que o verde não esteja mais tão presente quanto antes, frente ao cinza do desenvolvimento urbano contraditório.

O branco estava presente nas roupas dos participantes, que vestiam as camisetas desta e de edições anteriores da Lavagem, além de vestimentas tradicionais de umbandistas e candomblecistas que ali estavam participando e abrilhantando o evento.

A cidade, que é conhecida nacionalmente por suas altas temperaturas, não deixou a desejar neste quesito, pois no sábado, dia 29 de junho, o sol estava intenso, como de costume, o que fez o branco alvo presente na paisagem urbana festiva ainda mais resplandecente.

Além das bandeiras brancas, que com uma única e pequena palavra demonstrava a importância daquelas pessoas que caminhavam na cidade valorizando e pedindo paz. A Figura 8, a seguir, evidencia o branco se espacializando na Avenida Coronel Escolástico, nas proximidades da Igreja do Rosário e São Benedito.

A participação de lideranças religiosas, distintas ao candomblé e à umbanda, durante o cortejo no entorno do Largo do Rosário representou a união simbólica desta ação. Participaram da caminhada o Secretário Adjunto de Estado de Cultura, José Paulo Traven, o Sheikh da Mesquita muçulmana de Cuiabá, Abdussalam Almansori, a respeitada militante do movimento negro, Dona Francisca, conhecida popularmente como Mama África, e o Pároco da Igreja de Nossa Senhora do Rosário e Capela de São Benedito, Pe. Pedro Canisio Schroeder (Figura 9).

Figura 8 - A cidade se pinta de paz



Fotografia: Ednilson Moura (2019).

Figura 9 - Diferentes lideranças civis e religiosas participaram do cortejo na Lavagem do Rosário



Fotografia: Ednilson Moura (2019).

Numa cidade que no espaço onde ocorreu a cerimônia, em um sábado qualquer, se ouvia apenas o som do trânsito frenético metropolitano, cedeu lugar à paisagem sonora da lavagem da escadaria, onde repercutiu no ar batidas, ritmos e sons diferentes.

O cortejo foi acompanhado por um trio elétrico, onde o Pai Paulo de Oxumaré, realizava as orações, acompanhado pelo coral e pelos instrumentistas de sopro, principalmente cornetas, cantando e tocando diferentes canções umbandistas e candomblecistas (Figura 10):

Figura 10 - No alto do trio elétrico, vozes e músicas na Lavagem



Fotografia: Ednilson Moura (2019).

No asfalto, logo após a passagem do trio elétrico, seguiram os instrumentistas de percussão, integrado, em sua maioria, por jovens. Os homens no comando dos atabaques e tambores e as mulheres com os xequerês, foram os responsáveis por fazer ecoar os ritmos afrodescendentes pela cidade (Figura 11):

Figura 11 - Instrumentistas de percussão, responsáveis pelos ritmos afros na Lavagem



Fotografia: Ednilson Moura (2019).

Após o cortejo, a comissão sacerdotal e todas as pessoas responsáveis pela cerimônia da Lavagem propriamente dita, se posicionaram em frente à igreja, empunhando vassouras que já

estavam preparadas para a lavagem das escadarias, após breves falas e agradecimentos dos organizadores, e também de um gesto simbólico: a soltura de pombos brancos, pássaro que representa e simboliza a paz em diversas religiões e nações.

O pai de santo Nezinho, conhecido por manter as tradições seculares no quilombo Mata Cavalo, fabrica artesanalmente vassouras feitas com a palha de ariri, uma espécie de palmeira. Na cerimônia de 2019, a Comissão responsável pela Lavagem das Escadarias do Rosário utilizou diversas vassouras feitas pelos quilombolas. Para Nezinho, a vassoura tem o diferencial por possuir o que chama de “axé” que, na visão do religioso, refere-se à energia que vem da natureza, conectando o instrumento às divindades cultuadas pela Umbanda (BRUNO, 2019).

Contudo, como o número de vassouras de ariri não foi suficiente para todas as mães de santo que realizaram esta ação, em número de 27, foram utilizadas, também, vassouras de piaçava.

A presidente da Comissão da Lavagem das Escadarias, Maria José de Castilho Gonçalves, explicou-nos sobre a importância da vassoura de ariri para fazer a limpeza espiritual da casa, para tirar as energias negativas. Falou ainda que é tradição de se preparar um banho com três galhos da mesma palmeira que devem ser cozidos em água, e que tal banho retira as perturbações dos espíritos negativos.

Na entrevista concedida para Bruno (2019), a líder religiosa ressalta a importância do uso da vassoura de ariri:

Isso é dos ancestrais, vem da antiguidade e espanta os males, as energias negativas contra a casa e contra as pessoas. É uma vassoura de defesa e proteção. Como é utilizada todos os dias, possui uma energia e todos os dias se retira o mal. Essa é a vassoura que queremos levar para a lavagem das escadarias porque é a verdadeira vassoura. (GONÇALVES, 2019b).

Na Lavagem das Escadarias em edições anteriores, as águas eram reservadas em baldes, porém no ano do tricentenário de Cuiabá contou com o auxílio de um caminhão equipado com reservatório de água perfumada com alfazema, conhecido

popularmente como “caminhão-pipa”. Este foi o momento mais esperado da cerimônia. De maneira ágil, muitas mulheres e também alguns homens, lavaram a escadaria do Rosário e São Benedito, de pés descalços, cantando e alegrando o ambiente com as músicas tocadas simultaneamente, conforme as Figuras 12 e 13 ilustram:

Figuras 12 e 13 - Momento mais esperado da cerimônia: a Lavagem das Escadarias do Rosário e São Benedito, com vassouras de piaçava e ariri



Fotografias: Edenilson Moura (2019).

Destaca-se a presença de dezenas de fotógrafos e repórteres ligados aos meios de comunicação da cidade e região, empenhados na busca dos melhores ângulos e imagens deste momento-auge.

Foi interessante observar as pessoas que passavam nas imediações da igreja, fossem pedestres, usuários de ônibus de uso coletivo da cidade, motoristas e pilotos de veículos particulares, os quais observavam atentamente aquele movimento na cidade, muitos com olhar de curiosidade para o momento da Lavagem das Escadarias. De certa forma, puderam perceber a introdução de inovadoras práticas na quebra de um cotidiano metropolitano, em uma das principais espacialidades da formação sócio-espacial de Cuiabá.

Pouco após a Lavagem das Escadarias, formou-se uma roda de dança entre mulheres e as mães de santo, embalada pelas batidas e canções umbandistas e candomblecistas, ocasião em que muitas das mulheres que ali estavam, ainda com as vassouras em mãos, entraram na roda, mostravam seus gingados.

O momento era de confraternização pela Lavagem que aconteceu no espaço mais sagrado de maior importância do ritual: no Largo do Rosário. Muitas pessoas registravam o momento fazendo fotografias com os participantes da Lavagem, a fim de eternizar a cerimônia de 2019.

No mesmo espaço da roda de dança, foi anunciada a participação do Centro Cultural Aruandê, um grupo tradicional cuiabano de capoeira, que abrilhantou e finalizou o evento naquele local, convidando a todas as pessoas presentes a entrar e jogar na roda, ao som dos berimbaus (Figura 14):

Figura 14 - Após a Lavagem das Escadarias do Rosário, capoeiristas do Grupo Aruandê jogavam capoeira



Fotografia: Ednilson Moura (2019).

O estudo realizado demonstra que a paisagem originada pela Lavagem das Escadarias da Igreja Nossa Senhora do Rosário e São Benedito corresponde à afirmativa de Berque (1998), de que ela é simultaneamente marca e matriz. Marca, porque o grupo contribui

para modificar o espaço que utiliza, gravando nele os sinais de sua atividade e os símbolos de sua identidade. A paisagem é também uma matriz, visto que a organização e as formas estruturantes contribuem para transmitir usos e significações de uma geração à outra, conforme observado pelas diferentes manifestações herdadas dos ancestrais dos organizadores e participantes do evento, independente da vinculação religiosa.

Um pouco distante dali, em um clube de eventos particular da cidade, já se preparava um almoço que foi oferecido às pessoas que participaram diretamente e/ou indiretamente da cerimônia, a fim de confraternizar e emoldurar aquela manhã de sábado da Lavagem das Escadarias e toda sincronia cultural e religiosa do evento. O almoço, oferecido gratuitamente teve como cardápio: feijoada, tradicional comida brasileira, cuja origem está relacionada aos escravos que, nas senzalas, consumiam partes do porco descartadas pela culinária dos seus proprietários. Nas mesas, muitas pessoas, já falavam da quarta edição da Lavagem das Escadarias do Rosário, a ocorrer no ano de 2020.

Sentidos finais da reflexão: por uma cultura de paz

Awúre àwúre

Bó kún sùré àjàlà

Òjísé t'ayó

Olóri nse èrò èrò

Cantiga de Umbanda

Tradução:

Que baba Ajala, o modelador de cabeças,

abençoe nosso Ori com muita calma

para que nós alcancemos a felicidade.

A letra da canção afrodescendente foi uma das músicas entoadas na chegada do cortejo à igreja, minutos antes de acontecer a Lavagem das Escadarias. Em sua tradução, apresenta uma mensagem

que traz palavras que remetem ao alcance da felicidade, o que convergiu perfeitamente com a proposta do ritual em sua totalidade: a cultura da paz, uma vez que a felicidade é um sentimento que proporciona a paz às pessoas, em diferentes nuances e searas de representações sociais.

Temos, portanto, em diferentes momentos na Lavagem das Escadarias do Rosário e São Benedito, a representação social de uma manifestação cultural que espacializada no cotidiano e no cenário urbano que, por meio da religiosidade popular, busca pelo respeito às diversidades, tão presentes e marcantes no sincretismo do povo brasileiro.

Porém, para além, a Lavagem das Escadarias do Rosário e São Benedito, representou mais que um mero ritual da cultura e religiosidade afrobrasileira expressa em Cuiabá, uma vez que representou e demonstrou a vivacidade e necessidade de uma cultura de paz, mas também de reconhecermos a africanidade existente em cada um de nós.

Exemplo desta união foi a presença de diferentes lideranças civis e religiosas caminhando na direção de uma sociedade sem preconceitos, que respeita a religiosidade e a fé do próximo, como o texto apontado anteriormente.

Este ritual representa uma manifestação cultural importante no calendário festivo-cultural de Cuiabá, que a partir da edição deste ano tricentenário, através de um projeto de um vereador do município de Cuiabá e sancionado pelo Prefeito da cidade, passa a integrar oficialmente o calendário cultural cuiabano.

Portanto, anualmente, no sábado que antecede o início da tradicional festa de São Benedito, ficou estabelecido o dia da Lavagem do Rosário, nome resumido que já se popularizou na cidade: Lavagem das Escadarias da Igreja Nossa Senhora do Rosário e São Benedito.

Ressalta-se que a oficialização da cerimônia no calendário festivo-cultural de Cuiabá representa uma conquista importante, pois, denota a relevância e resistência do movimento negro, não somente para a cidade, mas para todo o estado de Mato Grosso, o

que possibilita sua expressão e reprodução em outros espaços e territórios onde se fazem presentes diversas culturas, servindo a Lavagem das Escadarias da Igreja Nossa Senhora do Rosário e São Benedito, enquanto modelo exemplar.

Com o tema: “*Fraternidade, Caminhos de Luz, Axé*”, muitas pessoas tiveram a oportunidade de, em pleno centro histórico de Cuiabá, conhecer e experienciar um pouco da religiosidade de sua própria matriz religiosa, mas também conhecer e vivenciar a africanidade na espacialidade na cidade, através do som dos atabaques, das vozes que cantavam alegremente, encantar-se com o branco alvo das roupas de mãos e pais de santos, sentir o cheiro da alfazema, enfim, observar e participar da alegria de quem cultua o amor e a paz.

Em tempos de ódio, que atualmente ganha força com as divergências político-partidárias entre os brasileiros, sentimento também impulsionado com o não reconhecimento da diversidade religiosa, sexual e social, a cultura de paz vem na contramão dessa odiosa direção, expressa nas camisetas e bandeiras presentes na Lavagem, almejando que esse sentimento de fraternidade perpetue no cotidiano cuiabano, não somente nas proximidades temporal e espacial da festa de São Benedito, mas que integre a vida de todos os cuiabanos e dos paus-rodados (expressão tradicional cuiabana que remete aos migrantes que vivem na cidade), dos negros, brancos, pardos, amarelos e arco-íris, sem distinções.

Que a cada ano, manifestações culturais como esta, que valorizam as minorias sociais, os negros, os quilombolas, os povos de terreiros, os indígenas, os ciganos, as pessoas do movimento LGBTQI+, entre outras, sejam exaltadas e presentes nos espaços coletivos da cidade de Cuiabá.

No ano em que se comemora o tricentenário da capital mato-grossense, espera-se que cada vez mais a cidade evolua em todos os sentidos, não somente de maneira vertical e espacial, mas, especialmente em sua essência, de maneira que os cidadãos saibam reconhecer e respeitar a diversidade do outro, em suas escolhas

religiosas ou existenciais.

Referências

- BARRETO, Margarida. **Cultura e turismo**: discussões contemporâneas. Campinas, SP: Papirus, 2007.
- BERQUE, Augustin. Paisagem-marca, paisagem-matriz: elementos da problemática para uma geografia cultural. In: CORRÊA, Roberto L.; ROSENDAHL, Zeny (Orgs.). **Paisagem, tempo e cultura**. Rio de Janeiro: EdUERJ, 1998, p. 84-5.
- BOSSÉ, Mathias Le. As questões de identidade em geografia cultural – algumas concepções contemporâneas. In: CORRÊA, Roberto L.; ROSENDAHL, Zeny. **Paisagens, textos e identidade** (Orgs.). Rio de Janeiro: EdUERJ, 2004, p. 157-179.
- BRUNO, Vinícius. Quilombo faz vassouras com "axé" para lavar escadaria da São Benedito. **RD News**. Portal de Notícias de MT. Disponível em: <https://www.rdnews.com.br/rdnews-exclusivo/o-guardiao-dos-ancestrais/quilombo-faz-vassouras-com-axe-para-lavar-escadaria-da-sao-benedito-entenda/115354> Acesso em: 6 jul. 2019.
- CÂMARA MUNICIPAL DE CUIABÁ. **Aprovada oficializada e estabelecida a lavagem das escadarias da Igreja do Rosário em Calendário Oficial da Cidade**. Disponível em <http://www.camaracba.mt.gov.br/noticia.php?id=7959> Acesso em: 5 jul. 2019.
- CHIZZOTTI, Antonio. **Pesquisa em ciências humanas e sociais**. São Paulo: Cortez, 2003.
- CLAVAL, Paul. **A geografia cultural**. Tradução Luiz F. Pimenta e Margareth C. A. Pimenta. Florianópolis: EdUFSC, 1999.
- CORRÊA, Roberto Lobato. A Geografia Cultural e o Urbano. In: CORRÊA, Roberto Lobato; ROSENDAHL, Zeny. **Introdução à geografia cultural**. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2003. p. 167-186.
- FERREIRA, João Carlos V.; SILVA, Pe. José M. **Cidades de Mato Grosso**: origem e significado de seus nomes. Cuiabá: J. C. V. Ferreira, 1998.
- GONÇALVES, Maria José de Castilho. Luz e Axé. Cantos, louvores e orações pela paz. A Gazeta. **Vida**. 1 C. Ano 30, n. 9.924, 29/05/2019. Cuiabá, 2019a.
- GONÇALVES, Maria José de Castilho. Quilombo faz vassouras com "axé" para lavar escadaria da São Benedito. **RD News**. Portal de Notícias de MT. Disponível em: <https://www.rdnews.com.br/rdnews-exclusivo/o-guardiao-dos-ancestrais/quilombo-faz-vassouras-com-axe-para-lavar-escadaria-da-sao-benedito-entenda/115354> Acesso em: 6 jul. 2019. Cuiabá, 2019b.

- INSTITUTO BRASILEIRO DE GEOGRAFIA E ESTATÍSTICA - IBGE. **Cuiabá**. <https://cidades.ibge.gov.br/brasil/mt/cuiaba/panorama>. Acesso em 7 jun. 2019.
- MENDES, Marcos Amaral. **Identidade e território**: estudo sobre a devoção a São Benedito em Cuiabá-MT. Cuiabá: EdUFMT, 2014.
- OXUMARÉ, Paulo de. Luz e Axé. Cantos, louvores e orações pela paz. A Gazeta. **Vida**. 1 C. Ano 30 – n. 9.924, 29/05/2019. Cuiabá, 2019.
- QUARTINHA, **fundamento, uso e consagração na Umbanda**. Disponível em: <https://www.raizesespirituais.com.br/quartinha-fundamentos-umbanda/> Acesso em 5 jul. 2019.
- ROMANCINI, Regina Sônia. **Cuiabá**: paisagens e espaços da memória. Cuiabá: Cathedral, 2005. (Tibanaré, v. 6).
- ROSENDAHL, Zeny. **Espaço e religião**: uma abordagem geográfica. Rio de Janeiro: EdUERJ; NEPEC, 1996.
- SÁ, Joseph Barboza de. **Relação das povoações do Cuyabá e Mato Grosso de seos princípios thé os presentes tempos**. Cuiabá: Edições UFMT, 1975. (Coleção Ouro ou Mel)
- TILIO, Rogério. Reflexões acerca do conceito de identidade. **Revista do Instituto de Humanidades**, Rio de Janeiro, v. 8, n. 22, p. 109-118, 2009.
- VIEIRA, Luiz Fernando. Luz e Axé. Cantos, louvores e orações pela paz. A Gazeta. **Vida**. 1 C. Ano 30, n. 9.924. Cuiabá, 29 de maio de 2019.

Dimensões Territoriais das Narrativas Míticas: Contextos Paisagísticos, Lugares e Sujeitos

Janio Roque Barros de Castro

Introdução

Os mitos podem ser formas de reatualização de acontecimentos, eventos e práticas do passado que, pelo seu caráter excepcional, tornam-se transtemporais e são recriados em diferentes contextos históricos e geográficos. Mircea Eliade (1991) destaca que o mito retira o homem de seu próprio tempo, individual, cronológico, histórico e o projeta, mesmo que simbolicamente, para o grande tempo, em um instante paradoxal que não pode ser medido por não ser constituído por uma duração, ou seja, o mito significa uma ruptura do tempo e do mundo enquanto realidade tátil e perceptível. Essa leitura de Eliade aplica-se ao entendimento da arguição discursiva de alguns líderes religiosos, católicos e evangélicos, que fazem explanações sobre trechos bíblicos, nos quais constam narrativas envoltas de tramas míticas. Os mitos assustam, despertam curiosidades e alimentam o imaginário coletivo em diferentes partes do mundo.

As narrativas míticas são envoltas de elementos (naturais e/ou produzidos pela ação humana) e de práticas cotidianas rotineiras ou religiosas, que expressam peculiaridades geográficas de diferentes lugares. Segundo Paul Claval (2014), apesar de a Geografia humana insistir em priorizar o peso das lógicas econômicas, negligenciando a dimensão simbólica, os homens não podem viver sem dar sentido àquilo que os cerca. Em diferentes contextos geográficos, há relatos de uma diversidade de narrativas míticas, que são alimentadas, recriadas e ressignificadas ao longo do tempo, por diferentes sujeitos sociais. Em algumas épocas e situações, a narrativa interessa a determinados grupos hegemônicos (políticos, econômicos), para manutenção ou ampliação do poder sobre o território. Em outras situações, a narrativa pode apresentar uma natureza contra-hegemônica. Por outro lado, mitos podem fazer apenas parte das práticas religiosas ou lúdico-festivas de diferentes segmentos societários.

No presente texto, objetiva-se analisar algumas narrativas míticas que constam em livros, coletâneas, filmes e na oralidade popular, ancorando-se a leitura na Geografia Cultural e Humanista.

Inicialmente selecionou-se algumas obras e temáticas a serem trabalhadas, para posteriormente se fazer uma leitura contextual e dialógica na interface lítero-geográfica, norteando a abordagem analítica a partir de alguns conceitos relevantes, conforme orienta Brosseau (2007). Nessas obras, faz-se uma breve abordagem geográfica de mitos dimensionados em diferentes contextos, envolvendo lugares, sujeitos e elementos naturais.

Na primeira parte do artigo, enfatizam-se os contextos paisagísticos míticos e o simbolismo relacionados às perversidades da colonização de exploração, que se impôs como uma narrativa hegemônica. Em seguida, faz-se uma apreciação de alguns relatos míticos de segmentos religiosos monoteístas, que apresentam diferentes leituras para as relações com transmundano. Posteriormente, aborda-se como a temática mítica aparece no contexto da relação histórica entre homens e animais, que são usados em atividades econômicas diversas, todavia, por outro lado, assustam quando são vistos como entidades fantasmagóricas ou quando são resultantes da mutação humana, como no caso das narrativas sobre lobisomens em diferentes partes do mundo. Dando sequência, analisam-se questões míticas nas festas juninas nordestinas, a partir de narrativas peculiares.

Contextos paisagísticos míticos, simbolismo e colonização

No passado, para se ter contato com diferentes povos e conhecer suas crenças e símbolos, era necessário viajar centenas de quilômetros. Os navegadores dos séculos XV e XVI, por exemplo, deparavam-se com vários símbolos, desenhos, estátuas, cujos significados eram desconhecidos. O estranhamento alimentava os medos e produziam mitos; narrativas lendárias. Na atualidade, no entanto, basta sentar-se em frente a um computador ou acessar a internet pelo aparelho celular, para se defrontar com uma diversidade de símbolos, crenças, lendas em diferentes lugares do mundo. O avanço tecnológico melhorou a acessibilidade imagética, paisagística de várias práticas culturais, ritualísticas desse imenso planeta complexo, todavia, infelizmente, a leitura racista,

etnocêntrica, preconceituosa ainda persiste.

Segundo Claval (2001), a nova abordagem cultural da Geografia busca interrogar os homens sobre as experiências que têm daquilo que os envolve, sobre o sentido que dão à sua vida e a maneira pela qual modelam os ambientes e desenham as paisagens para nelas afirmarem sua personalidade, suas convicções e suas esperanças. Para vertente cultural da Geografia, o conceito de paisagem tem uma importância expressiva, tanto para as abordagens sobre os elementos materiais do espaço, quanto para a leitura das questões imateriais, como as narrativas dos lugares e sobre os lugares.

Na concepção fenomenológica de Eric Dardel (2011), a paisagem não é um círculo fechado, mas um desdobramento. Nessa perspectiva, a paisagem geográfica desdobra-se e abre-se para além daquilo que se vê; dessa forma, não se tem uma paisagem única e coisificada, e sim leituras de paisagens, interpretações da paisagem em uma perspectiva alargada, transescalar, diversa. Essa paisagem não se configura apenas como um quadro material estático, fotográfico no campo visual do observador; em uma perspectiva fenomenológica, a paisagem é vista, vivida, sentida, experienciada de diferentes formas e captada por uma diversidade de sensações, incluindo-se o medo. Essas sensações podem ser explicadas ou entendidas, a partir da materialidade que projeta no campo visual (rua deserta, casa abandonada, gruta) ou das narrativas assustadoras sobre esse elementos materiais. Uma coisa é uma casa como outra qualquer em uma rua de uma cidade; outra coisa é um conjunto de narrativas que se constrói historicamente sobre aquela edificação ou sobre aquele logradouro público, onde a casa está situada. Essas narrativas podem ser assustadoras e o imaginário pode produzir paisagens míticas, a partir do que se conta e também do que se ver: casas, estradas, símbolos diversos.

Um símbolo pode conter várias narrativas que transladam diversas escalas geográficas. Além da diversidade de significados, recriados ao longo do tempo, um símbolo pode apresentar uma ambivalência; uma natureza contraditória. Um exemplo claro dessa

questão é a cruz para os cristãos; esse símbolo sacro esteve presente em guerras em nome de grandes impérios, em práticas colonialistas etnocidas no Continente Americano e na África e, por outro lado, está presente como símbolo hipervisível nos frontões de grandes igrejas católicas em centenas de cidades brasileiras. É a mesma cruz carregada em procissões religiosas; ela está nas proximidades de práticas ritualísticas importantes para o catolicismo, como o batismo e casamento, considerados sacramentos estruturantes para o citado segmento religioso. Segundo Tuan (2012),

Um símbolo é um repositório de significados. Estes emergem das experiências mais profundas que se acumularam através do tempo. As experiências profundas têm, muitas vezes, um caráter sagrado, extraterreno, mesmo quando elas se originam na biologia humana. Quando os símbolos dependem de acontecimentos singulares, eles devem variar de um indivíduo para o outro e de uma cultura para outra. Quando se originam em experiências comuns à maior parte da humanidade, eles têm caráter mundial. (TUAN, 2012, p. 203).

A explicação para os significados dos símbolos vai além dos contextos geográficos de vivência. No caso da cruz, para os cristãos, tem-se que mergulhar nos contextos históricos para compreender os seus significados. Para Tuan (2012), um símbolo é uma parte que tem o poder de sugerir um todo. Claval (2014) destaca que os símbolos, como a cruz para os cristãos, são elementos que expressam questões identitárias. Segundo esse autor, o símbolo congrega e faz as pessoas agirem como coletividade.

Durante o processo de colonização da América e da África, não só se invadiram as terras, com a ganância expansionista, como também foram roubadas preciosidades de grupos culturais nativos, em um processo de pilhagem cultural; além da escravização e do etnocídio (CASTRO, 2018). Muitos bens simbólicos de povos indígenas e negros foram saqueados e comercializados ou foram depositados em museus com fins turísticos em importantes cidades europeias. Esses objetos jamais seriam vendidos pelos grupos societários que os cultuam, pois constituem-se em bens com valor simbólico. Se o conteúdo humano (índigenas do continente americano) não interessava ao expansionismo colonialista (a exceção

da escravização mercadológica de negros africanos), o seu espólio paisagístico, arquitetônico, expresso em edificações peculiares, interessava menos ainda. Alguns canais de TV apresentam séries que debruçam em abordar riquezas arqueológicas recentemente descobertas; dentre essas, cidades inteiras cobertas por florestas. O tamanho dessas cidades e riqueza arquitetônica muitas vezes surpreendem o telespectador e alimentam questionamentos da seguinte natureza: como se produziram essas cidades em um contexto temporal, no qual não se dominava a tecnologia? As respostas para esses questionamentos, muitas vezes, são buscadas em outra dimensão planetária: seres extraterrestres teriam disponibilizado a inteligência e técnica, para que aqueles povos construíssem essas cidades. Há programas televisivos e *sites* que reforçam essa crença. Questiona-se: essa arguição seria racista e eurocêntrica? Acredita-se que sim! Por que não se atribui a seres extraterrestres o avanço científico e tecnológico de países colonizadores, que lideraram as grandes navegações que promoveram desterritorialização violenta e etnocídio nos continentes africanos e americanos?

Do ponto de vista étnico-geográfico, nota-se um tratamento claramente discriminatório quando se refere às questões culturais. No Brasil, durante muitas décadas, se chamou de folclore todas as manifestações culturais provenientes dos índios e negros e de cultura o que vinha da Europa. As narrativas míticas como Iara mãe d'água (indígena) e as travessuras do Saci Pererê (afrodescendente) eram abordadas como manifestações folclóricas, mas não no sentido de valorização da diversidade cultural de diferentes matrizes etnográficas, e sim em uma perspectiva hierárquica, que inferiorizava as manifestações culturais dos colonizados, dos não brancos. Muitas festas religiosas europeias eram consideradas como manifestações culturais, colocadas em um patamar acima das práticas ritualísticas dos não brancos, cometendo-se um grande equívoco que é a hierarquização da cultura. O folclore dos indígenas e negros seria considerado uma cultura de segunda linha, reforçando e perpetuando, durante várias décadas no transcurso do século XX, a velha dicotomização civilizado x selvagem, que é completamente

insuficiente para leitura analítica da complexidade territorial contemporânea. Cultura não se pesa, não se compara e muito menos se hierarquiza; cultura se respeita na sua diversidade.

Alguns questionamentos são relevantes: por que destruir as edificações e símbolos dos povos colonizados? A quem interessaria a eliminação do conteúdo etnográfico das novas áreas “conquistadas” / invadidas e a invisibilidade do espólio urbanístico e artístico / arquitetônico de diversos grupos societários? Essa materialidade edificada revelaria uma contra-narrativa que se constituiria em uma “máquina de guerra” contra-hegemônica? São problematizações importantes, para que entendamos que o processo colonial, em diferentes contextos geográficos, não só invadiu, escravizou povos, violentou de diferentes formas, como também procurou invisibilizar o espólio edificado desses povos subjugados. O que esse conjunto edificado teria para contar? Por lado, ainda se procurou mitificar, no sentido negativo do verbo, as narrativas históricas que compunham o conteúdo discursivo de diferentes grupos societários.

Paul Claval (2014) chama atenção para a expressividade nacionalista de alguns monumentos que cultuam os mortos, transformando-os em “heróis da pátria”. Na narrativa oficial, o colonizador é o herói que terá estátua e será rememorado nas escolas, tendo assim uma inserção protagonista nos livros didáticos. E o que acontece com os vários segmentos étnicos que foram subjugados, desterritorializados, escravizados ou mortos de forma violenta? Serão lembrados apenas como meros serviços que figuravam na periferia societária de países escravocratas? Naturaliza-se perigosamente a pobreza da grande maioria negra que habita áreas precárias, sem se fazer as devidas correlações dialógicas com o passado violentamente escravagista e desterritorializador. Além dessa questão da pobreza estrutural, tem-se o silenciamento de outras narrativas, incluindo-se as míticas. Muitos desses contos se enriqueceram, ampliaram-se e complexificaram-se em meio à miscigenação, notadamente abarcando-se as matrizes indígenas, europeias e africanas. O etnocídio silenciou muitas narrativas autóctones.

A religião hegemônica e elitista era necessária para dar legitimidade ao poder imperial dos reis colonialistas; os impérios colonizadores estavam assentados na hierarquia social rígida que precisava ser justificada por um lastro discursivo religioso. Já imaginou se uma narrativa mítica qualquer considerasse o rei como um ser humano como qualquer outro e os chamados “selvagens” como seres humanos iguais aos “civilizados” colonizadores? E se esses povos indígenas da América ou negros da África apresentassem outra explicação para suas origens, na qual constam divindades criadoras e não apenas uma divindade conforme arguem os monoteístas? E se esses autóctones afirmassem que suas divindades os visita regularmente e que habitam florestas, grutas, serras ou rios? E se afirmassem que essas divindades dançam com eles nas suas ritualísticas religiosas e lúdico-festivas? Essas narrativas ou contranarrativas evidentemente incomodariam aos hegemônicos, porque poderiam fazer com que suas crenças, que legitimam as ações dos estados colonizadores, fossem ameaçadas.

Alguns ufólogos e pesquisadores de vida extraterrestres afirmam de forma convicta que não só houve contatos entre ETs e grupos societários do passado (chamados por alguns de povos primitivos), como também houve influências deles na evolução da inteligência desses coletivos sociais, a ponto de fazerem obras arquitetônicas que até hoje intrigam as pessoas. Como se fazer edificações com esse nível de sofisticação em uma época que não se dispunha de recursos tecnológicos? Já se destacou a natureza discriminatória desses questionamentos. Por que essa inteligência alienígena só teria ajudado os povos da América e África, que se constituíram em gigantescas possessões coloniais europeias? Por que filosofia grega não teria uma origem alienígena também? Concorda-se com as críticas ao viés eurocêntrico desses discursos, por isso ele é questionado e rechaçado por muitos pesquisadores das áreas das Ciências Humanas e Ciências Sociais. No entanto, essa possibilidade de parceria alienígena no avanço científico e nos progressos e engenhosidade arquitetônica, durante muitos anos e na atualidade é veementemente desmentida, porque se constituiria em uma forte contra-narrativa, que anularia toda discursividade assentada no livro

de Gênesis, da Bíblia, que é considerada um livro sagrado para importantes segmentos religiosos, que congregam a grande maioria de fiéis em grandes países do mundo, como o Brasil.

Ao se falar em mitos de povos colonizados, retoma-se uma questão abordada alhures. A narrativa mítica pode incomodar porque pode se contrapor, divergir de forma enfática das religiões hegemônicas, que dão sustentação e um tipo de “legitimidade espiritual” as ações colonizadoras. Como criar o conformismo e a resignação diante de uma violenta desterritorialização colonizadora, sem um discurso religioso “pacificador”? O problema é que a imposição religiosa no processo colonial contribuiu para depreciação de mitos locais/regionais que expressam as peculiaridades geográficas de diferentes povos.

Geografias míticas “lugarizadas” e suas expressões diversas

As narrativas míticas, em muitos casos, situam-se em interfaces; na transição entre o real e o imaginário, o tangível e intangível, o subjetivo e coletivo, entre o mundo material e o transmundo, entre o humano e não humano (ou humano modificado ou em processo de mutação). Tudo aquilo que não é explicável, entendível sob uma ótica narrativa formal, ou assusta, ou é omitido, ou é silenciado, ou é perseguido. Em muitos casos, a narrativa mítica incomoda, porque traz elementos que podem comprometer uma suposta metanarrativa hegemônica que precisa se impor como única. A forma como mitos e crenças relacionadas a interfaces transmundas são abordadas depende das especificidades dos diferentes contextos geográficos, por isso essas temáticas são importantes para a Geografia Cultural contemporânea.

A tese defendida por alguns ufólogos de que a humanidade teria suas origens em outros planetas se contrapõem claramente a narrativa mítica da criação do mundo, que consta em trechos bíblicos e que é veiculada para milhões e milhões de pessoas, de diferentes segmentos religiosos. Portanto, para esses, essa seria uma das questões que não deveria nem se discutir; melhor omitir e/ou silenciar em algumas situações, ou mesmo rechaçar veemente esse

discurso. O mesmo se aplicaria a grupos societários indígenas que, no período violento e desterritorializante da colonização de exploração, falavam em “deuses” no plural e não no singular, como no caso das religiões monoteístas que predominavam nas chamadas potências colonizadoras.

Para algumas das grandes religiões do mundo, como Judaísmo e Cristianismo, por exemplo, existe a dimensão da existência humana que produz a materialidade espacial (edificações, cidades, estradas, pontes) e uma dimensão da existência do ser supremo que é onipresente, onisciente e onipotente. Alguns religiosos falam em terra (dos homens) e céu (onde habita a divindade superior). Já as religiões indígenas e de matriz afro-brasileiras falam em divindades, no plural, que habitam e andam por espaços da circularidade e da convivialidade cotidiana, como as florestas, os rios. No catolicismo popular, existem os lugares especiais onde o além aflora, como enfatiza Claval (2014). Todavia, em algumas obras clássicas do consagrado escritor Jorge Amado (2008; 2009), notam-se que as divindades das religiões de matriz afro-brasileiras circulam de forma tranquila por ruas e avenidas da capital baiana. Esses exemplos citados demonstram claramente como é diversa, pluralista a relação entre os humanos e as divindades, em diferentes religiões do Brasil e do mundo.

Por outro lado, nem sempre o que está na dimensão transmundana é considerado como uma divindade. Muitas pessoas temem as figuras fantasmagóricas que são veiculadas não só nas narrativas transgeracionais, como também nas TV e, mais recentemente, nas redes sociais. Fala-se em cidades que foram abandonadas pelos vivos, mas que abrigam fantasmas, entidades espirituais que tentam assustar ou expulsar aqueles que se aproximam para visitar ou residir. Em outros casos, fala-se em casas mal assombradas, dominadas por figuras fantasmagóricas e que despertam o medo e repulsa de quem circula pelas proximidades ou que adentra essas unidades residenciais. Segundo Tuan (2005), em vários lugares, suspeita-se de que os mortos retornam para visitar os lugares e as pessoas que outrora conheceram. O referido autor cita o exemplo de indígenas americanos que destruíam a propriedade do

morto ou recusavam-se a usá-la por medo do fantasma reivindicar sua posse. Esse tipo de relato acontece em várias partes do mundo, no entanto, esses contos míticos, essas irrupções transmundanas são diferentes a depender do contexto geográfico e sociocultural (CASTRO, 2018).

O além assusta, desperta curiosidades e alimenta práticas religiosas diversas, envoltas de várias tramas míticas, que se diversificam na complexidade territorial dos lugares. Diferentes sujeitos, ambientes e elementos naturais compõem os cenários e os contextos das múltiplas narrativas míticas.

Os homens e os animais nas narrativas míticas

Em várias situações, em diferentes partes do mundo, as questões míticas envolvem a relação homem/natureza e coexistência entre humanos e animais. Sob a ótica das atividades econômicas, a domesticação de animais contribuiu muito para facilitar as práticas produtivas, notadamente no espaço agrário. Os animais domesticados, ao longo de vários séculos, foram usados como meios de transporte de pessoas e mercadorias, no traçado para o preparo do solo para o plantio, na produção de alimentos (carne, leite, ovos etc.). Como as narrativas míticas nascem ou são ampliadas e recriadas nos espaços de circularidade das pessoas, não é de se estranhar a presença de animais fantasmagóricos em vários contos, em diferentes lugares.

O escritor Theobaldo Miranda Santos (1992) publicou uma coletânea contendo sínteses de contos e mitos brasileiros, envoltos por variadas influências socioculturais, manifestando-se de diferentes formas em grandes regiões brasileiras. Em uma dessas narrativas, consta que os índios Caingangues, que habitavam as margens do rio Iguaçu, no sul do Brasil, acreditavam que o mundo era governado por *Mboi*, um deus que tinha forma de uma grande serpente e era filho de Tupã, o rei dos deuses. Nesse caso, nota-se uma divinização da serpente. Trata-se de uma abordagem ambivalente, uma vez que esse deus serpente era considerado como perverso. Segundo Dardel (2011), os Dayaks, grupo étnico da ilha de Bornéu, associam a

mulher a uma serpente d'água. Nessa ilha asiática, a presença da cobra em um ambiente aquático, no imaginário mítico, assemelha-se a outras lendas de diferentes regiões do Brasil e de outros países do mundo. Tuan (2005) enfatiza que, em alguns países da África, as cobras, assim como hienas e sapos, são considerados como parceiros das bruxas. Nesse referido continente, é muito comum se acreditar que alguns fantasmas podem aparecer em forma de animais. Nesse caso, não seria a mutação do humano, como na lenda do lobisomem; os fantasmas, que circulariam na interface entre o mundo real e o além, ganhariam materialidade ao se transformar em animais.

Além do medo de animais fantasmagóricos, temem-se muito as mutações de seres humanos; há relatos de pessoas que se transformariam em animais monstruosos. Alguns filmes americanos trouxeram para as telas do cinema e da TV lobisomens urbanos, tanto do sexo masculino quanto feminino. Os personagens humanos que se transformam em lobisomem são pessoas que circulavam por importantes cidades do mundo, como Londres e Paris, transitando por lugares e edificações significativas, como a Torre Eiffel, um marco simbólico da capital francesa (CASTRO, 2018).

Na região Nordeste, notadamente nos territórios sertanejos, acredita-se que os lobisomens sejam indivíduos amaldiçoados pelos pais ou então trata-se do sétimo filho homem de um casal, que se transforma em animal pavoroso, na sexta-feira, à meia-noite, em uma encruzilhada. Nesse caso, o arranjo físico-territorial da via pública lembra a cruz, um importante símbolo católico, chama a atenção como espaço / local pavoroso, do temor, notadamente a noite. Tuan (2005) destaca que o meio ambiente de noites escuras e cumes de montanhas adquire uma dimensão extra de ominosidade, além da ameaça das forças naturais e espíritos, quando é identificado com a maldade humana de ordem sobrenatural. Por outro lado, muitas pessoas sobem as montanhas para pagar promessas e realizar práticas devocionais diversas. Há inclusive morros considerados sagrados, que são visitados por milhares de crentes, anualmente, como no caso de Bom Jesus da Lapa e Monte Santo, no extenso semiárido baiano.

É a dimensão ambivalente das narrativas míticas que as tornam interessantes em diferentes lugares. O lugar sagrado / devocional durante dia pode ser o espaço assustador, topofóbico, à noite.

No caso dos lobisomens de diferentes lugares dos sertões nordestinos, a mutação amaldiçoada teria surgido no contexto geracional familiar: o sétimo filho homem de um casal. No caso de filmes clássicos do cinema, a origem da maldição seria a mordida de um animal. No primeiro caso, mais uma vez as narrativas míticas se apresentam como questionadoras do “lugar comum” das narrativas predominantes, uma vez que a família, para diferentes segmentos religiosos hegemônicos no Brasil, é considerada sagrada. Como explicar uma maldição apavorante como o lobisomem em um contexto familiar, fortemente sacralizado nos discursos religiosos? Essas famílias estariam pagando por algo que fizeram nesse plano espiritual ou em outro? O primeiro questionamento seria feito por segmentos religiosos predominantes no Brasil, na atualidade, de forma veemente, porque a sacralização da família faz parte do conteúdo discursivo dos líderes religiosos que, jamais aceitariam a mínima possibilidade de um ser humano se transformar em um animal. A segunda problematização também não encontraria campo fértil para discussão, porque remete a possibilidade da abertura de pontes, interfaces com outros planos espirituais que seriam inacessíveis aos “meros mortais”, sob a ótica de grandes religiões monoteístas. Ou seja, segmentos religiosos católicos e evangélicos não aceitariam essa transgeracionalidade espiritual que consta nos discursos de religiões espíritas e hinduístas, por exemplo.

Em grandes religiões do mundo, como a católica, que está presente no Brasil desde o período colonial e a ainda é majoritária, apesar do expressivo incremento evangélico, predomina o que Paul Claval chama o mundo positivo, que é apreendido pelos sentidos humanos, tocado e frequentado, e o outro mundo, onde se situam as forças, os princípios ou divindades responsáveis pelo que acontece no mundo positivo. Esses dois mundos não são totalmente separados, uma vez que os aléns afloram em lugares especiais, como os santuários. Todavia, essa abordagem para questão sagrado/

profano, que se aproxima bastante da daquela defendida por Mircea Eliade (1991; 1992), é completamente insuficiente para abordagem das complexas questões míticas, territorializadas em diferentes lugares.

Os lobisomens seriam seres míticos, provenientes da mutação humana, que andariam por espaços de circularidade cotidiana dos vivos, como matas, bosques, áreas rurais e povoados, como no filme clássico dos anos 1940, e que foi refilmado pela *Universal Pictures*, em 2010 ou grandes metrópoles cosmopolitas do mundo como Londres e Paris. Na capital francesa, a famosa torre Eiffel foi um dos cenários da trama intitulada “Um lobisomem americano em Paris”. Nesse filme, destaca-se uma questão de gênero: quem se transformava em um animal era uma mulher. No Brasil, notadamente na zona rural e em pequenas cidades interioranas do Nordeste, os lobisomens eram seres apavorantes resultantes da mutação de homens.

No filme “Um lobisomem americano em Londres”, traz-se ao público uma cenarização, na qual dois jovens americanos chegam a uma pequena cidade, através de caronas, e são recebidos de forma fria pelos habitantes locais. Ao se deslocarem pela estrada, esses dois rapazes são terrivelmente atacados por uma criatura monstruosa que vitima fatalmente Jack Goodman, que vai a óbito, e fere David Kessler, que consegue escapar dessa situação adversa. O animal que os atacou era um lobisomem; sendo assim, como consta de relatos míticos, o rapaz ferido, que conseguiu escapar da morte, em noites de lua cheia também se transformaria em um lobisomem; o ferimento da fera transmitiria a mutação. Nesse filme, chama atenção o fato de que o rapaz que morrera no ataque fatal começa a aparecer para o seu amigo vivo, alertando-o para o sinistro destino que o aguarda, após o embate que o feriu. Jack solicita que David se mate para libertá-lo de uma incômoda situação de morto-vivo e também para evitar que o amigo se transforme em lobisomem e ataque outras pessoas. No entanto, como convencer um amigo com uma narrativa dessa natureza? A questão se agrava, quando se consideram os contextos geográficos que envolvem a trama: Estados

Unidos e Inglaterra. Nesses dois países, onde predominam religiões monoteístas consolidadas de um lado e uma dinâmica capitalista pulsante, fortemente materialista, de outro, como levar a sério um relato acerca da mutação humana, capaz de produzir monstruosidade que pode circular ciclicamente em espaços cotidianos, em noites de lua cheia?

O filme “Um lobisomem americano em Londres” estimula uma reflexão acerca da aceitação ou não da possibilidade não só da mutação humana cíclica, como também das possibilidades dialógicas com diferentes esferas da dimensão espiritual. Grande parte das religiões monoteístas que predominam no Brasil, Estados Unidos e Inglaterra desconsidera totalmente a possibilidade de qualquer perspectiva dialógica com o mundo espiritual onde estariam as divindades ou estariam aquelas pessoas que faleceram. O filme em tela traz uma situação de intermediação; um dos personagens não está vivo, pois fora ferido mortalmente por um lobisomem, no entanto, não está totalmente morto, pois aguarda uma ação de um vivo, o rapaz que sobreviveu ao ataque, para seguir seu traslado no mundo espiritual.

Essa porta entre os mundos dos vivos e dos mortos permanece permanentemente fechada para grandes religiões monoteístas do mundo. No entanto, para os segmentos espíritas kardecistas existem essas interfaces dialógicas e, há sim, várias possibilidades de comunicabilidade, a depender do nível de mediunidade de cada um. Nessa perspectiva, a comunicação dos desencarnados através de cartas (psicografia), sonhos ou múltiplas percepções sensoriais não se constituiria em um relato mítico, e sim em algo viável, plausível.

A questão mítica nas festas juninas

Para Eliade (1992), as festas de matriz religiosa estão ligadas às práticas e rituais de reatualização de eventos e fatos pretéritos. E como esse passado chega aos sujeitos sociais religiosos? Através da escrita e da oralidade. Em ambos os casos, são recriações, reinvenções adequadas a diferentes realidades geográficas. Nesse contexto transformativo das narrativas religiosas, a questão mítica

tem um papel muito importante.

As festas juninas mobilizam, em diferentes intensidades, todos os municípios nordestinos. Nesse extenso recorte macrorregional do território brasileiro, as festas sagradas, profanas e sincréticas envolvendo Santo Antônio, São João e São Pedro mesclam elementos e práticas europeias com indígenas e afrodescendentes em uma rica dinâmica reinventiva. Nesse contexto, as questões míticas se manifestam de forma expressiva em alguns lugares e de forma implícita, discreta, em outros.

Para alguns pesquisadores, as festas de São João são provenientes da tradição do culto ao sol. Outros estudiosos atribuem às origens das festividades juninas ao solstício de verão europeu, relacionando-as ao ciclo das colheitas. Tratam-se de duas explicações diferentes para origem da mais popular festa nordestina. A segunda opção está relacionada às questões produtivas; atividades econômicas. A segunda opção está assentada na perspectiva devocional: o culto ao sol no solstício de verão europeu. O sol é um elemento natural fortemente simbólico para diversos grupos societários indígenas. A questão mítica, nesse caso, está presente de forma consistente em uma manifestação lúdico-festiva, envolta por elementos religiosos, originária da Europa e reinventada de forma processual, notadamente na Região Nordeste do Brasil.

O pesquisador e folclorista brasileiro Luís da Câmara Cascudo (1969) destaca que as festas juninas brasileiras foram recriações de outras festividades europeias, mais especificamente portuguesas, e tinham um caráter eminentemente familiar ou, eventualmente, comunitário e eram embebidas de toda uma atmosfera ritualística que envolvia aspectos religiosos, míticos, folclóricos, comunitários, entre outros (CASTRO, 2012). Nesse contexto lúdico-festivo, as práticas devocionais eram envoltas de muitas outras de natureza mítica.

Na perspectiva mítica, os eventos acontecem em espaços e tempos específicos e fogem a materialidade tátil da existência física. Nesse contexto, destacam-se o sobrenatural; os eventos e situações difíceis de explicar sob a ótica de uma racionalidade mecânica. As

múltiplas narrativas míticas, criadas e reinventadas em diferentes contextos geográficos, descartam totalmente a busca pela origem única das manifestações culturais (religiosas, festivas). Por isso, falar sobre origem das festas juninas no singular é um equívoco compatível ao falar em identidade no singular. É muito comum as pessoas falarem em identidade das festas juninas de uma determinada cidade. Como posso falar de identidade única quando me refiro a uma manifestação cultural diversa e complexa nas suas origens? A não ser que se tente, de forma equivocada, excluir as narrativas míticas dos textos que explicam a história de importantes festas populares brasileiras.

Consta dos relatos bíblicos que Isabel, a mãe de João Batista, era estéril e estava em uma idade avançada. Mesmo em meio a essas adversidades, ela engravidou e disse a sua prima Maria, que seria mãe de Jesus Cristo, que comunicaria o nascimento do seu filho acendendo uma grande fogueira. O filho de Isabel era o profeta João Batista que iria batizar Jesus Cristo, nas águas do rio Jordão. Esta versão ligada à sacralidade explicaria a prática de se acender fogueira no dia 23 de junho, no ápice lúdico-festivo junino, notadamente no Nordeste do Brasil. Uma senhora estéril, em idade avançada, engravidar é um fato excepcional, não explicável pela dinâmica biológica, no entanto perfeitamente compreensível na dimensão mítico-espiritual.

Alguns pesquisadores atribuem o ato de se acender as fogueiras às práticas europeias pagãs; alguns povos viam no fogo um elemento mágico para espantar as pestes da lavoura. O fogo, que é luz na escuridão, também pode ser um elemento assustador na retórica enfática de alguns líderes religiosos (católicos e evangélicos) que falam que os pecadores irão “queimar no fogo do inferno”. Esse mesmo fogo, quando descontrolado, é muito temido por povos indígenas; a maior parte desses grupos étnicos, sob uma ótica fenomenológica, sente-se como parte dessa mata em chamas. O fogo das festas juninas simboliza, em uma perspectiva de reatualização defendida por Eliade (1992), a comemoração do nascimento de João Batista e, também, se constitui em um elemento importante nas múltiplas dimensões lúdico-festivas do período junino. As fogueiras

juninas simbolizam rememoração do sagrado (nascimento de João Batista), festa, confraternização familiar, diversão e apresentam um sentido ligado à purificação e à celebração.

Nas localidades de Morro Redondo e Olhos d'água de Antônio Francisco, na zona rural do município de Seabra, na Bahia, o culto a São João Batista mescla a ritualística religiosa tradicional com prática míticas, relacionadas às especificidades geográficas locais / regionais. Grande parte das rezas e práticas devocionais são feitas para ajudar os crentes a conviverem com as adversidades da longa estiagem, típica de áreas semiáridas. Em Morro Redondo, os moradores conduzem em procissão a imagem de São João Batista de uma pequena igreja local para uma nascente próxima, chamada fonte da Lagoinha, situada nas proximidades do povoado, onde lavam a imagem do Santo, e em seguida, as pessoas lavam os olhos, geralmente no dia 24 de junho, em que se comemora o nascimento de João Batista. Segundo alguns moradores antigos, no passado, quando a imagem foi transferida para outra localidade próxima, a fonte secou.

Mircea Eliade (1991; 1992) enfatiza, em muitas das suas publicações, a necessidade de atualização de práticas religiosas do passado para se fortalecer as práticas do presente. No entanto, sob a ótica mítica, pode-se afirmar que para além de uma atualização de eventos considerados sagrados no passado, que conste na Bíblia ou que estejam apenas no imaginário coletivo, sendo perenizados em uma processualidade transgeracional, existe uma reinvenção constata das manifestações religiosas diretamente relacionadas com o contexto geográfico local / regional. Em muitas situações, nas quais as práticas ritualísticas do catolicismo formal se mesclam com outras míticas, os gestores católicos locais optam pela convivência harmônica das diferentes expressões culturais, adequando-se assim as peculiaridades geográficas e socioculturais dos lugares.

Quando um padre ou líder religioso local fala que João Batista batizou Jesus Cristo no Rio Jordão, reforça-se a sacralidade da água para o crente. Dardel (2011) destaca que, em todas as religiões, a água intervém como fator de regeneração, de aumento do potencial da

vida. Para esse autor, o simbolismo aquático é de grande importância para a geografia mítica. Eliade (1992) destaca o papel da água no sentido de desintegrar, abolir os pecados, regenerar. Essas arguições dos autores citados reforçam as dimensões míticas da água, notadamente para os católicos que acreditam que a geração de um bebê acontece em um contexto de um pecado original, que teria acontecido quando Eva desobedecera ao Senhor no jardim do Éden e comeu a maçã. Fala-se de forma enfática no pecado original e na necessidade dessa regeneração através do batismo, prática ritualística na qual a água tem um papel relevante.

Consta dos textos bíblicos que o jardim do Éden era um grande espaço sagrado no início dos tempos, destituído de pecados e sem se conflitar territorialmente com um espaço profano, uma vez que não havia a diferença entre sagrado e profano, e sim a distinção entre o bem (Deus e sua obra) e o mal (a serpente). Inexistia um lugar do mal, e sim um agente do mal que teria induzido Adão e Eva ao pecado, dessacralizando e “despurificando” o Jardim do Éden (CASTRO, 2019). Esse relato bíblico é chamado de pecado original e é lembrado em missas e celebrações religiosas, produzindo assim, em uma atmosfera maniqueísta, um agente do mal, que, nesse caso, foi a serpente. Esses relatos bíblicos são interpretados e adequados a diferentes realidades geográficas locais/regionais.

Reflexões finais

As igrejas, onde se celebram casamentos apoteóticos e se realizam sacramentos importantes, como o batismo, nas altas horas da noite ou em filmes de terror podem se constituir em espaços topofóbicos, assustadores. Os grandes rios, que expressam abundância da água durante o dia, a noite, podem ser vistos como um universo paralelo que abriga vários seres míticos que se fortalecem na penumbra mística. O escuro, onde se realizam vigílias e práticas religiosas diversas, assusta. Os morros, considerados sagrados, no quais se edificam capelas e cruzeiros para relembrar passagens de trechos bíblicos, são as formações geomorfológicas que podem assustar em narrativas míticas, contadas, alimentadas e

recriadas notadamente por pessoas que residem no entorno imediato. Por outro lado, pode-se descortinar uma dimensão conflitiva, quando algumas pessoas desconsideram os mitos e o valor simbólico de determinados lugares e se apropriam com interesses mercadológicos, como as atividades mineradoras, por exemplo. Essa complexidade ambivalente das narrativas míticas e suas especificidades em diferentes contextos geográficos as tornam interessantes, instigantes.

As várias narrativas míticas de povos que foram silenciados pela história oficial, que se contrapõem aos discursos que constam em livros didáticos e em documentos oficiais, podem ser chamadas de contranarrativas? Narrativas alternativas? Narrativas marginais? O uso da palavra depende da abordagem e do contexto do discurso. Quando alguns povos indígenas apresentam as suas narrativas sobre o papel das suas divindades na criação dos seus mundos (no sentido de contextos lugarizados da existência humana), esses segmentos societários estarão apresentando uma contra-narrativa que pode incomodar e, por isso, ser marginalizada ou invisibilizada de forma intencional. A diversidade narrativa dos diferentes grupos etnográficos deve ser vista como um potencial a ser explorado, com vistas a melhor compreender a diversidade geográfica desse planeta complexo.

Referências

- AMADO, J. (1937). **Capitães da areia**. São Paulo: Companhia das Letras, 2008.
- AMADO, J. (1964). **Os pastores da noite**. São Paulo: Companhia das Letras, 2009.
- BARBOSA, A. **Bom Jesus da Lapa**: antes do Monsenhor Turíbio, no tempo do Monsenhor Turíbio, depois do Monsenhor Turíbio. Rio de Janeiro: Jotanesi, 1995.
- BROSSEAU, M. O romance: outro sujeito para a geografia. In: CORRÊA, R. L.; ROSENDAHL, Z. (Org.). **Literatura, música e espaço**. Rio de Janeiro: Editora da EDUERJ, 2007, p.79-121.
- CÂMARA CASCUDO, L. da. **Folclore do Brasil**: pesquisas e notas. Brasil/Lisboa: Fundo de Cultura, 1969.
- CASTRO, J. R. B. de. **Da casa à praça pública**: a espetacularização das festas

- juninas no espaço urbano. Salvador: EDUFBA, 2012.
- CASTRO, J. R. B. de. Dimensões culturais e míticas do espaço urbano. **Revista Presença Geográfica - RPGeo**. Revista da Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal de Rondônia - UNIR: Porto Velho, v. 5, n. 1, 2018.
- CASTRO, J. R. B. de. Geografia e narrativas míticas: possibilidades dialógicas. **Revista Geograficidade**, Universidade Federal Fluminense – UFF. Rio de Janeiro, v. 9, n. 1, 2019. 2019.
- CLAVAL. P. O papel da nova Geografia Cultural na compreensão da ação humana. In: CORRÊA, R. L. e ROSENDHAL, Z. (Org.) **Matrizes da Geografia Cultural**. Rio de Janeiro: EDUERJ, 2001, p. 35–86.
- CLAVAL. P. **A Geografia Cultural**. Tradução Luís Fugazzola Pimenta e Margareth de Castro Afeche Pimenta. 4. ed. Revisada. Florianópolis: Editora da UFSC, 2014.
- DARDEL, E. **O homem e a terra**: a natureza da realidade geográfica. Tradução Werther Holzer. São Paulo: Perspectiva, 2011.
- ELIADE, M. **Imagens e símbolos**: ensaio sobre o simbolismo mágico-religioso. Tradução Sonia Cristina Tamer. São Paulo: Martins Fontes, 1991.
- ELIADE, M. **O sagrado e o profano**: a essência das religiões. Tradução de Rogério Fernandes. São Paulo: Martins Fontes, 1992.
- SANTOS, T. M. **Lendas e mitos do Brasil**. 12. ed. São Paulo: Editora Nacional, 1992.
- TUAN, YI-Fu. **Paisagens do medo**. Tradução Livia de Oliveira. São Paulo: Editora da UNESP, 2005.
- TUAN, YI-Fu. **Topofilia**: um estudo da percepção, atitudes e valores do meio ambiente. Tradução de Livia de Oliveira. Londrina: EdueL, 2012.
- TUAN, YI-Fu. **Espaço e lugar**: a perspectiva da experiência. Tradução de Livia de Oliveira. Londrina: EDUEL, 2013.

Referências filmográficas

- UM LOBISOMEM americano em Londres. Direção: John Landis. Roteiro: John Landis. Estados Unidos, 1981. (1 hora e 37 minutos).
- UM LOBISOMEM americano em Paris. Direção: Anthony Waller. Roteiro: Tim Burns; Tom Stern; Anthony Waller. Hollywood Pictures. Estados Unidos. Reino Unido, Holanda, Luxemburgo e França, 1997. (1 hora e 45 minutos).

Geografia das Narrativas e das
Práticas Espaciais: Desvendando a
Cartografia do Medo no Espaço
Amazônico

Lucileyde Feitosa Sousa

O itinerário da pesquisa

Este trabalho faz parte do desdobramento da Tese de doutorado *Espaços Dialógicos dos barqueiros na Amazônia: uma relação humanista com o rio*, com a brilhante orientação da Profa. Dra. Salete Kozel, e defendida no Programa de Pós-graduação em Geografia, da Universidade Federal do Paraná – UFPR, no ano de 2012.

Após a conclusão do doutorado, a autora marcou sua inserção no meio do jornalismo para a divulgação de suas produções científicas e contribuindo para a popularização da ciência na Amazônia, tendo atualmente uma Coluna intitulada Amazônia Ribeirinha, na Rádio CBN Amazônia, em Porto Velho, cujo compromisso é continuar essa interlocução com o universo ribeirinho, divulgando temas de interesse da população amazônica.

A dimensão poética das relações entre os homens e o rio continuou sendo registrada e divulgada, nascendo o interesse pelo aprofundamento das espacialidades do medo, mostrando a particularidade e as vozes dos sujeitos ao falarem dessa dimensão subjetiva e complexa.

Trata-se de evidenciar cada vez mais esse repertório cultural contido nas narrativas encontradas na Amazônia e, nessa perspectiva, destacar o papel da linguagem na transmissão de uma cultura, nas vivências que fazem parte da espacialidade humana de quem mora ou viaja nos mais diversos rios da Amazônia.

Considera-se num primeiro momento, a riqueza dessas narrativas, as quais ajudam na interpretação das relações sociais, de como as pessoas atribuem sentidos aos lugares e, posteriormente, a valorização das práticas simbólicas e culturais.

Acredita-se que a linguagem é viva, dinâmica, a qual destaca o valor da experiência acumulada e transmitida ao longo de gerações. As narrativas contadas de uma forma encantadora a beirada de algum rio sempre é um convite para conhecer mais esse espaço amazônico das águas e das matas.

Nesse sentido, a análise das narrativas pautou-se na compreensão dessas práticas culturais e espaciais, materializadas e

divulgadas por meio da oralidade, fazendo com que essa relação acerca da vida e de um viver, muitas vezes em áreas esparsas e de difícil acesso, possam ser mais estudadas pela geografia cultural.

Para realizar esta análise, trouxemos algumas das contribuições de autores que trabalham com as dimensões da cultura, espaço, linguagem, representações, enriquecendo o campo de estudo da geografia cultural, tais como: Claval (2007), Loureiro (1995), Tuan (2005), Bakhtin (1999), Kozel (2007; 2018) e Sousa (2012; 2018).

As pesquisas foram realizadas no espaço ribeirinho de Porto Velho, especialmente no período de 2011 a 2019, nas embarcações recreios (barcos motorizados) que fazem linhas regulares para as mais diversas comunidades e cidades ribeirinhas pertencentes aos estados de Rondônia e Amazonas.

No universo de um vasto repertório de narrativas, foram selecionadas três delas para fazerem parte deste trabalho, proporcionando ao leitor a divulgação de personagens que fazem parte da cultura amazônica e, muitas vezes, poucos divulgados na literatura amazônica.

A metodologia adotada deu-se da seguinte forma: a) leitura e fichamento de autores com o objetivo da construção da fundamentação teórica; b) registros gravados com passageiros e moradores do espaço ribeirinho pertencente a Porto Velho, com ênfase às histórias alusivas ao rio e a mata.

Ressalta-se que o processo de gravação de uma história conta sempre com o nível de confiança do entrevistado com o pesquisador, sobretudo, porque muitas das impressões divulgadas remetem ao contexto familiar, a dificuldade enfrentada numa região para garantir a subsistência da família, destacando-se a subjetividade humana.

No decorrer da realização das entrevistas, procurou-se trabalhar de forma ética, com respeito à oralidade, expressões regionais, propiciando esse clima de confiança, de modo que o entrevistado se sentisse à vontade para expressar-se livremente.

Todas as histórias aqui escolhidas foram gravadas a bordo de um barco recreio, nesse itinerário de Porto Velho a Manaus. A

medida que cada história era transcrita, foi-se mergulhando nos elementos identificadores da cartografia do medo.

Conhecendo as narrativas: o batedor, brincadeira maldita e o caçador corajoso

A Amazônia é protagonista de muitas histórias contadas e recontadas às margens dos rios, nas casas ribeirinhas, nas escolas, nos campos de futebol, entre outros. Tais contações fascina pela dimensão do encantamento, imaginário, mistério, medo, pelas peripécias desses habitantes que buscam compreender o que encontram no seu cotidiano, na floresta, nos rios, estando marcados por representações culturais e espaciais.

Não se pode falar da Amazônia sem deixar de mencionar a dimensão humana, o olhar que descobre, reflete e precisa comunicar a experiência de viver no espaço ribeirinho.

A cada viagem nos barcos recreios o olhar se aperfeiçoa, acaba adquirindo nova significação sobre o espaço e o protagonismo dos narradores é evidente, sobretudo, quando envolvem botos, cobras grandes, jiboias que encantam ou hipnotizam.

Walcy Monteiro (2005), um dos escritores amazônicos, tece vários registros da Cobra Grande que encanta, entre outros autores que se detiveram na escrita dessas narrativas míticas que povoam o imaginário do povo amazônico.

A geografia humanista preocupa-se com a dimensão humana, com os significados, valores, atitudes, nessa perspectiva da experiência, dos sentimentos expressos, abrindo o entendimento desse espaço vivido.

A partir dessa perspectiva, buscou-se trabalhar o espaço interacional dos sentidos, da linguagem, da memória, da cultura, tornando imprescindível trazer as contribuições de Tuan (2005), Bachelard (2008), Loureiro (1995), Bakhtin (1999), Sousa (2012; 2018), Kozel (2007; 2018) e Claval (2007), as quais colaboram na análise da cartografia do medo.

Observa-se que Tuan (2005) adota o enfoque humanista ao atribuir o sentido ao lugar e a perspectiva das paisagens de medo.

Bachelard (2008), por sua vez, destaca a fenomenologia das imagens.

Para Loureiro (1995), a cultura amazônica, de origem rural ribeirinha, expressa manifestações decorrentes de um imaginário, de profundas relações com a natureza, consolidando poeticamente o imaginário dos indivíduos que estão dispersos às margens dos rios amazônicos.

Bakhtin (1999) enfatiza a linguagem múltipla, viva, a qual resulta da criação humana acontecida na história, por meio das relações sociais e do diálogo significativo. Contribui com uma concepção de linguagem dialógica, mostrando que o eu e o outro estão intimamente ligados, tendo como elemento articulador a própria linguagem.

Sousa (2012) destaca a poética que opera os atos de liberdade e de devaneios conscientes, pois o homem ao relacionar-se com o espaço e o lugar se constitui, interage com o mundo vivido, com a natureza e com o outro.

Para Kozel et al. (2007), o sujeito é um ser social que ao apreender as coisas, constrói signos sociais que evidenciam o espaço vivido em todas as suas nuances. O espaço não é somente apreendido pelos sentidos, mas impregnado de recordações, significados e experiências.

Claval (2007) define a cultura como indispensável ao indivíduo no seu plano material porque por meio dela permite sua inserção no tecido social. Isto é, a cultura dá significação a existência humana e a dos seres que o circundam.

Tuan (2005) traz a noção de topofilia, destacando as paisagens de medo e os sentido que as pessoas atribuem aos lugares com ênfase à percepção humana. Para Kozel et al. (2018), a obra de Yi-Fu Tuan abre as possibilidades de restabelecer o contato entre o mundo e as significações, evidenciando os conceitos de espaço, homem e experiência, agregando à geografia novas possibilidades de

interpretação espacial.

Bachelard (2008) enfatiza na dinâmica espacial a fenomenologia das imagens, com ênfase à imagem poética que emerge direto do coração, da alma, do ser humano, nessa atitude contemplativa do que acontece no espaço.

Nessa interface de autores, toma-se como ponto de partida a dimensão da experiência humana, o entendimento dos espaços de representação, as vozes históricas e sociais e a linguagem como fio condutor desse repertório cultural representado por meio das narrativas selecionadas a seguir:

Narrativa 1: O batedor

Esta história foi contada pela passageira Aldenira Silva, mora no estado do Acre, e por ocasião de sua viagem no rio Madeira nos concedeu essa narrativa.

“Eu morava no *seringal*, perto de um igarapé, e havia muitos macacos. Faço gosto de contar essa experiência vivida pela minha família. Certa vez, de madrugada e numa noite de lua cheia, ouvi um barulho assim *pá, pá, pá...*

Fui criada no *seringal*, morava no centro, e dava em torno de cinco horas de viagem até a estrada para cortar seringa. Eu, meu irmão e a minha mãe trabalhamos muito na colheita do látex e meu pai fazia o corte na seringueira. As estradas se encontravam e nós estávamos ali colhendo o leite quando escutamos pancadas fortes. Era uma batida seguida de gemido forte. Parecia uma pessoa batendo roupa no igarapé, mas não era.

Posso dizer que não é conversa inventada ou coisa parecida. Sei que muitos duvidam e não conhecem sua existência, mas conto o que eu vivi. Eu só não fiz presenciar quem batia daquele jeito porque ninguém ver, mas se ouve bem pertinho o gemido tanto eu quanto meus pais ouviram aquele gemido. Ficamos *arrupitados*.

A batida era frequente, eu e minha mãe sempre ouvia esse barulho, parecia que estava derrubando um *patoazeiro* de machado, ai disse para minha mãe hoje vamos descobrir esse danado.

Eu era uma menina afoita e dizia a minha mãe: -Vamos atrás desse homem. Mamãe dizia: - Minha filha, isso não é gente não e insistia que era gente e ficava em pé escutando: “*pá, pá, pá...*”.

Enquanto trabalhava, continuávamos ouvindo aquelas batidas fortes. Era uma batida atrás da outra e ninguém via nada, apenas se ouvia o barulho ensurdecedor. E as pancadas continuaram avançando na terra, na água, saindo em direção ao igarapé abaixo.

Minha mãe deixou o balde no meio da estrada e decidimos saber o que era aquilo. Quando chegamos pertinho do barulho tudo silenciou, acalmou, aguardamos e depois o barulho seguiu em outra direção. Minha mãe dizia vamos embora que isso não dar resultado. Isso é gente que morreu na mata...

Nesse dia quase escurecendo na mata, ainda bem que tinha vagalumes que ajudavam na iluminação da floresta, e nós procurando esse batedor. Quem sabe não teríamos ficadas encantadas por lá e partimos em direção a nossa casa.

A história do batedor é sempre contada a beira de algum rio. Um ribeirinho havia contado que tinha um rapaz meio gaiato no grupo, enxerido querendo ser mais do que os outros e não acreditava na existência do batedor. E nessas horas que as coisas acontecem...

Certo dia, o batedor resolveu mostrar sua força, batendo forte. E aquele rapaz disse aos amigos que batedor era conversa furada, queria ver se teria coragem de chegar pertinho dele. Impressionante que ao terminar de falar isso, o batedor se apresentou ao pé da escada onde se encontrava o rapaz e deu três pancadas fortes e gemeu.

Aí o rapaz não convencido da astúcia do batedor disse que ele estava merecendo uma *peia*, mas ao terminar a frase, o batedor imediatamente deu-lhe uma surra e o machucou muito, chegando a adoecer e, antes de terminar o verão amazônico, veio a falecer. Essa história é contada pelos homens experientes e muitos não duvidam da existência do batedor na Amazônia.

A vida no *seringal* não era nada fácil para os seringueiros que se aventuraram na selva. Como diz a narradora dessa história Aldenira Silva, passageira encontrada num barco recreio, já

dizia: “Às vezes, vejo alguém falar em sofrimento. Ah, Meu Deus, eu também sofri muito. A minha vida é um romance”.

Narrativa 2: Brincadeira maldita

Esta história foi contada pelo experiente barqueiro Raimundo Lima, mora em Porto Velho, e sempre gostou de navegar, conhecer lugares diferentes a bordo dos barcos recreios no rio Madeira e seus afluentes.

“Depois de um dia de muito trabalho no *seringal*, procurei brincar e atirar nos peixes com *arpão*: instrumento de pesca utilizado pelos ribeirinhos da região. Estava à beira do Lago Cuniã, apreciando a natureza e os animais. Nesse lugar, há muitos botos, peixes, inclusive o pirarucu, tido como o bacalhau da Amazônia.

De repente atirei o *arpão* no boto, olhei pra água e vi aquele boto vermelho gemendo, gemendo, e ao seu redor havia vários botos que os levaram até à beira da praia, surgida na época da vazante, quando o nível da água baixa. Passou um tempo e sentir que esses botos começaram a me perseguir, mas como não puderam comigo, foram em busca da minha mulher. Queriam carregá-la para as águas, mas lutei para salvá-la. Naveguei e andei muito no rio Madeira para encontrar alguém que pudesse nos ajudar porque minha esposa estava possuída pelo espírito do boto, aí encontrei um curandeiro que conseguiu salvá-la da perseguição daqueles botos.

No entanto, mesmo tendo encontrado o curandeiro, os botos continuaram a me perseguir e, dessa vez, não se deu através de sonhos. Os botos vieram pessoalmente, os seus espíritos pareciam ter sido incorporados nas pessoas próximas de mim e vieram me chatear, chamavam-me de criminoso, bandido, mentiroso em represaria por ter arpoado e matado por brincadeira aquele boto vermelho.

Minha esposa ficou doente, caída, arreada. Depois a levei ao senhor Chico Januário, morador da Ilha do Maruim, localizada próximo a Porto Velho, que sabia rezar muito bem e tirou o feitiço de minha esposa.

Acredito que a minha esposa tenha ficado naquele estado somente porque atirei, sem querer e por *malinagem*, naquele boto considerado o mais agressivo no Lago do Cuniã”.

Narrativa 3: O caçador corajoso

Esta história foi contada pelos ribeirinhos viajantes dos barcos recreios, no rio Madeira, no estado de Rondônia.

“Contam os moradores antigos que, à margem esquerda do rio Madeira, na comunidade *Tira Fogo* morou um seringueiro conhecido como Manuel Pau Seco e chegou a falecer nos anos setenta. Na época, os seus familiares acabaram se mudando para a cidade, deixando o seu sítio abandonado, só que com o passar do tempo, os moradores daquela comunidade começaram a ver coisas estranhas nos arredores daquele sítio.

Mas havia um caçador corajoso naquele local que dizia: isso é ilusão! Gente morta não faz assombração!! Eu vou matar umas pacas nas mangueiras. Ele ia, matava as pacas e nada de ver assombração perto das árvores.

Porém, numa noite enluarada, o caçador saiu de costume para caçar por volta das dezenove horas e trinta minutos quando ouviu um barulho estranho na mata: *Tchá! Tchá!* Parecia alguém roçando, derrubando a mata, mas o caçador muito corajoso não correu, ficou a observar aquela zoada, a qual só terminou às 21 horas.

Todavia, do alto dessas árvores apareceu uma luz forte, irradiante, na qual o caçador a enxergou cem metros ao seu redor. Nesse instante, confirmou o horário no relógio, viu a luz ligada que no piscar dos olhos se apagou. Logo se arrepiou todinho, saiu desesperado daquele lugar e chegando na sua casa contou o sucedido na caçada. Nunca mais quis caçar no sítio assombrado”.

Detalhamento da análise das narrativas

A cartografia do medo está presente no cotidiano das populações ribeirinhas, a qual contempla diversos espaços sociais, especialmente o da navegação dos barqueiros e estudado por Sousa (2012). O medo corresponde a essa experiência individual de cada sujeito mediante os seus valores, cultura, interlocuções, experiências vividas e conhecimento dos lugares.

Tuan (2005) situa as diferentes paisagens do medo que o homem enfrenta nas fases da vida. Esse tema ainda é pouco estudado

no espaço da navegação, mas desperta sempre curiosidade para qualquer pesquisador.

A riqueza da cultura amazônica evidencia particularidades, cosmovisão do mundo e as narrativas produzidas mostram os caminhos pelos quais percorrem moradores, passageiros, entre outros.

Os sujeitos-narradores situam-se no tempo e espaço, vivem o espaço dos mitos, encantarias, estranhamentos e estetizações. Estudar a dimensão do medo no espaço ribeirinho significa compreender essa lógica individual, procurando identificar os traços comuns que fazem parte da memória coletiva do grupo.

Podemos chamar os elementos do medo, os quais evidenciam a situação da fala, da interação com a floresta e com o rio, observadas no:

Universo das águas: navegação

O rio Madeira é tido como perigoso, considerando os obstáculos encontrados, desde os pedrais (afloramentos rochosos), paliteiros, mudança de canal, intempéries da natureza. Todos esses fatores atrelados aos próprios animais existentes, tais como: jacarés, arraias, cobras, candirus, produzem as sensações de medo entre os passageiros que viajam nas embarcações quanto para os profissionais da navegação que precisam estar atentos aos desafios que enfrentam diariamente em seus trabalhos.

O principal rio do estado de Rondônia desperta fascínio pela paisagem encontrada, tendo ilhas imaginárias, lugares sagrados, espaços assombrados, obstáculos diversos e citados anteriormente.

Para Sousa (2012), o barco articula a vida regional, destacando o trabalho dos barqueiros e a interlocução mantida com os passageiros, renovando a arte de contar histórias, de forma a estabelecer novas estratégias de organização e sobrevivência do grupo.

O medo é um componente da vida diária e interpretá-lo é uma forma de entender uma cultura, um viver na Amazônia. Destacam-se

alguns medos presentes neste espaço ribeirinho:

a) **A força dos banzeiros:** os banzeiros são ocasionados pela passagem dos ventos, temporais e ultrapassagem de embarcações. Um banzeiro poderá ameaçar a estabilidade de uma embarcação pequena, assim como o temporal poderá ameaçar a estabilidade de uma grande embarcação.

b) **Temporal:** corresponde a chuvas repentinas, pancadas d'água que chegam a assustar quem está a bordo de uma embarcação. Se o temporal surgir à noite, o susto acaba sendo maior. A dica é deslocar o mais rápido possível a embarcação até à margem de um rio, esperar o temporal passar, sendo um procedimento de segurança e alívio para os passageiros e moradores que necessitam deslocar-se na Amazônia.

c) **Malinar com animais:** a expressão *malinar* significa fazer travessuras quanto maldades e essa má conduta poderá trazer consequências na vida do malinador, tais como má sorte na pescaria, ficar enfeitiçado, com febres e adoecer. Para Kozel et al. (2007, p.120): [...] essa apreensão do espaço relaciona-se às diferentes perspectivas que se fazem presentes na visão de mundo de cada ser humano”. E essas visões colaboram para o entendimento do espaço e da visão de mundo dos habitantes da Amazônia.

O espaço da produção de sentidos é composto de signos e significados históricos. A narrativa Brincadeira maldita evidencia o espaço do seringal, as lembranças de um tempo de muita fartura: *“Estava à beira do Lago Cuniã, apreciando a natureza e os animais. Nesse lugar, há muitos botos, peixes, inclusive o pirarucu, tido como o bacalhau da Amazônia”*.

O relato do barqueiro Raimundo Lima evidencia uma brincadeira em “atirar nos peixes com arpão” e nessa ação arpoou um boto, o qual resultou segundo entrevistado [...]

“De repente atirei o arpão no boto, olhei pra água e vi aquele boto vermelho gemendo, gemendo, e ao seu redor havia vários botos que os levaram até à beira da praia, surgida na época da vazante, quando o nível da água baixa. Passou um tempo e sentir que esses botos começaram a me perseguir, mas como não puderam comigo, foram em busca da minha mulher.

Queriam carregá-la para as águas, mas lutei para salvá-la”.

O tema das encantarias veio à tona nessa narrativa, tendo em vista que não é costume comer, matar por brincadeira o animal boto porque os moradores mais antigos acreditam que o mesmo possa ser vingativo, como descrito na narrativa: “Os botos vieram pessoalmente, os seus espíritos pareciam ter sido incorporados nas pessoas próximas de mim e vieram me chatear, chamavam-me de criminoso, bandido, mentiroso em represaria por ter arpoado e matado por brincadeira aquele boto vermelho”.

Evita-se arpoá-lo por brincadeiras ou mesmo persegui-lo de forma irresponsável porque pode trazer consequências nada agradáveis ao homem, desde ficar enfeitiçado, com febres, sofrer de calafrios, dores no corpo, quebranto, perder o sentido das coisas e não conquistar a sorte no trabalho ou na pescaria, como dito: “Minha esposa ficou doente, caída, arreada. Depois a levei ao senhor Chico Januário, morador da Ilha do Maruim, localizada próximo a Porto Velho, que sabia rezar muito bem e tirou o feitiço de minha esposa”.

Loureiro (1995) mostra o quanto o homem responde simbolicamente através da cultura, os apelos e desafios da realidade espacial vivida, revelando nesse processo a identidade de suas relações com a vida. Nesse contexto, destaca-se a atuação do barqueiro em procurar um curandeiro para retirar o espírito do boto que se apossou de sua esposa, por ter o espírito fraco recebeu um *encante* do boto.

De maneira geral, recomenda-se não insistir na brincadeira maldita e evitar *malinagem* desnecessária.

Universo das matas: segredos e encantarias

O espaço corresponde a essa expressão viva do homem, torna-se humanizado a medida que vai sendo vivenciado, estudado e desvendado. Há um dinamismo no espaço da mata, cujo imaginário é sempre realimentado pelos signos sociais.

A narrativa O batedor destaca o espaço dos antigos seringais na Amazônia, as experiências das famílias com o trabalho na extração do látex e o conhecimento da floresta: “Fui criada no *seringal*, morava no centro, e dava em torno de cinco horas de viagem até a estrada para cortar seringa. Eu, meu irmão e a minha mãe trabalhamos muito na colheita do látex e meu pai fazia o corte na seringueira”.

A fase do *seringal* evidencia a luta diária de famílias, principalmente dos seringueiros na busca pela sobrevivência, adaptação em locais inóspitos e a convivência com a natureza, nem sempre harmoniosa.

A floresta representava fartura, abundância de alimentos, com sons diversos, sendo perceptível o barulho *pá, pá, pá* demonstrando fortes batidas, com gemidos que levavam as pessoas a ficarem *arrupiadadas*.

O barulho era tão intenso que parecia uma árvore (*patoazeiro*) sendo derrubada, mas a curiosidade da menina afoita dizia à mãe para descobrir de onde vinha aquele barulho: “A batida era frequente, eu e minha mãe sempre ouvia esse barulho, parecia que estava derrubando um *patoazeiro* de machado, aí disse para minha mãe hoje vamos descobrir esse danado”. Mas, as batidas continuaram na terra e avançaram em direção ao rio...

O batedor é descrito pela velocidade de sua batida e som ensurdecedor na mata: “Eu só não fiz presenciar quem batia daquele jeito porque ninguém ver, mas se ouve bem pertinho o gemido tanto eu quanto meus pais ouviram aquele gemido. Ficamos *arrupiadados*.”

Há uma passagem da narrativa que fala do medo de encantamento: “Nesse dia quase escurecendo na mata, ainda bem que tinha vagalumes que ajudavam na iluminação da floresta, e nós procurando esse batedor. Quem sabe não teríamos ficadas encantadas por lá [...]”.

O medo do encantamento é expresso pela ideia de ficar perdido na floresta, ter febre, adoecer e falecer, como observado na narrativa:

“Certo dia, o Batedor resolveu mostrar sua força, batendo forte. E aquele rapaz disse aos amigos que Batedor era conversa furada, queria ver se teria coragem de chegar pertinho dele. Impressionante que ao terminar de falar isso, o Batedor se apresentou ao pé da escada onde se encontrava o rapaz e deu três pancadas fortes e gemeu.

Aí o rapaz não convencido da astúcia do Batedor disse que ele estava merecendo uma *peia*, mas ao terminar a frase, o Batedor imediatamente deu-lhe uma surra e o machucou muito, chegando a adoecer e, antes de terminar o verão amazônico, veio a falecer”.

A história do batedor é contada ao longo dos rios amazônicos, mostrando a sua astúcia e ações para quem duvida de sua existência. Essa narrativa vai sendo transmitida ao longo de gerações, povoando o imaginário amazônico de famílias ribeirinhas.

Essa comunicação cultural situa outros elementos que compõem o espaço do medo, compreendidos pela presença dos seguintes animais: queixadas (costumam andar em bando, saem cortando tudo que encontram pela frente), cobras venenosas, especialmente na área de estudo *pico de jaca e onças (sussuarana e pintada)*.

As narrativas expressam muito desse medo, por meio de seus personagens que apresentam-se como ameaçador, devastador, assustador, estando presentes no espaço vivido das pessoas. As histórias aqui selecionadas evidenciam essas representações, a exemplo do Batedor que a entrevistada diz: “Posso dizer que não é conversa inventada ou coisa parecida. Sei que muitos duvidam e não conhecem sua existência, mas conto o que eu vivi”.

A vivência é sentida, transmitida, mostrando essa relação profunda do convívio com a natureza, a qual consolida e fecunda o imaginário de quem mora de forma dispersa a margem dos rios.

A narrativa O batedor expressa elementos do [...] na extração do látex para produção da borracha e o medo de ser atacado por algum animal são exemplos dessa interação com a natureza, perpassando pela memória coletiva do grupo e do registro de um tempo histórico (Ciclo da Borracha).

Outra narrativa que povoa o imaginário dos moradores mais antigos à margem do rio Madeira remete ao contexto das visagens e assombrações, como diz o narrador ribeirinho:

“[...] na comunidade *Tira Fogo* morou um seringueiro conhecido como Manuel Pau Seco e chegou a falecer nos anos setenta. Na época, os seus familiares acabaram se mudando para a cidade, deixando o seu sítio abandonado, só que com o passar do tempo, os moradores daquela comunidade começaram a ver coisas estranhas nos arredores daquele sítio”.

As vozes sociais exprimem os medos das visagens e assombrações presentes na singularidade do espaço ribeirinho. Essa polifonia é constitutiva na fala do caçador corajoso ao dizer: “_Gente morta não faz assombração!! Eu vou matar umas pacas nas mangueiras. Ele ia, matava as pacas e nada de ver assombração perto das árvores”.

O tempo passou e numa noite enluarada, o caçador saiu de costuma para caçar e ouviu um barulho estranho na mata *Tchá! Tchá!*, o qual o fez ficar observando aquela zoada que só terminou por volta das 21 horas.

O ambiente ameaçador da floresta levou o caçador a perceber uma luz forte e muito próxima de onde estava, sendo que: “[...] do alto dessas árvores apareceu uma luz forte, irradiante [...]. Nesse instante, confirmou o horário no relógio, viu a luz ligada que no piscar dos olhos se apagou. Logo, se arrepiou todinho, saiu desesperado daquele lugar e chegando na sua casa contou o sucedido na caçada. Nunca mais quis caçar no sítio assombrado”.

A espacialidade do medo instaura-se nesse espaço de situações imprecisas, de estranhamento e maravilhamento que se convertem nas diversas sensações e devaneios. O homem amazônico pode encontrar-se diante de algo sublime e, ao mesmo tempo, ameaçador.

Perfil da cartografia do medo

Esta análise permite compreender o modo de existir e de significar das pessoas nessa interação com o espaço amazônico. Compreender a existência humana continua sendo um desafio para a

geografia cultural e tantas outras áreas do conhecimento que se interessam pela vida na Amazônia.

O narrar é um ato de registrar a vida e as experiências produzidas em determinado espaço geográfico. Ao mesmo tempo, a cartografia do medo ajuda no desvendar dos sentidos atribuídos aos lugares, explicando o modo de ser e estar no mundo.

Escrever sobre a Amazônia ribeirinha é um exercício de reflexão, é assumir o compromisso social para que essas populações sejam ouvidas e atendidas nas suas demandas individuais e coletivas.

Para Sousa (2018, p. 205) “Pensar os lugares, viver o cotidiano de uma população, eis o desafio da ciência geográfica e de pesquisadores dedicados ao estudo do homem no espaço que promovem o debate importante sobre a cultura, linguagem e representações”.

Esse olhar narrativo do pesquisador vai sendo trabalhado, lapidado nesse encontro com o campo, com os entrevistados e com a própria vivência construída na Amazônia. Sem dúvida, é um campo de descobertas, autoconhecimento, crescimento e entendimento das representações.

O resultado da pesquisa apontou que o medo é um fenômeno social, coletivo, faz parte da paisagem amazônica. Associa-se a noção de medo, o estranhamento, o imaginário e o maravilhamento diante do que é visto, sentido e vivido.

Para Kozel et al. (2007), a geografia sempre esteve associada a imagens, com o sentido de transmitir informações sobre os espaços, destacando a forma de comunicação/representação do espaço físico mensurando-o ao espaço vivido subjetivo.

Integra-se ao vivido, o registro da memória de todos os sentidos envolvidos nessa descrição e as narrativas ajudam nesse externar das emoções, da vivência humana na Amazônia, sendo destacado um tempo diferenciado pelo qual o habitante percorre pacientemente em sua canoa as inúmeras curvas de rios e seus afluentes observando, conhecendo lugares e interpretando esse espaço vasto de grande biodiversidade.

Considerações finais

O espaço poético das narrativas enfatiza a cartografia do medo que faz parte da cultura amazônica. É um tema ainda pouco estudado, mas que desperta sempre curiosidade, no sentido de compreender o modo de vida ribeirinho.

Não se pode pensar na construção de um espaço que cerceie a circulação dos sentidos e das experiências resultantes da historicidade dos sujeitos que nasceram e/ou escolheram morar nessa vasta área da Amazônia.

A linguagem acaba sendo produtora de sentidos, o espaço revela estratégias de sobrevivência, defesa e repleta de representações.

A valorização da cultura amazônica, com os seus registros orais memoráveis, evidencia o quanto a geografia pode se apropriar desse conhecimento no espaço das escolas e nas universidades localizadas na Amazônia e pelo Brasil afora.

Conhecer o espaço geográfico, na ótica da geografia humanista, continua sendo um privilégio e desafio para quem assume o compromisso de interpretar esses espaços dialógicos vivos, dinâmicos, os quais são ressignificados diariamente.

Como dito uma vez, a Amazônia continua sendo uma região que sempre convida a pesquisar mais. Hoje, ressignifico esse discurso dizendo da necessidade de termos muito mais pesquisadores comprometidos e atuantes para que os saberes dessas populações ribeirinhas possam alcançar o patamar das políticas públicas empreendidas na região, considerando suas vozes, experiências e narrativas que evidenciam o viver pautado na resistência e esperança no espaço amazônico.

Referências

- BACHELARD, G. **A poética do espaço**. Tradução Antonio Pádua Danesi. 2. ed. São Paulo: Martins Fontes, 2008.
- BAKHTIN, M. **Marxismo e filosofia da linguagem**: problemas fundamentais do método sociológico na ciência da linguagem. Tradução Michel Lahud e Yara Frateschi Vieira. São Paulo: Hucitec, 1999.

-
- CLAVAL. P. **A geografia cultural**. Tradução Luiz Fugazzola Pimenta e Margareth de Castro Afeche Pimenta. 3. ed. Florianópolis: Ed. UFSC, 2007.
- CLAVAL. P. **Terra dos Homens: a geografia**, São Paulo: Contexto, 2010.
- COSTA SILVA et al. (Orgs). **Nos Banzeiros do rio: ação interdisciplinar em busca da sustentabilidade em comunidades ribeirinhas**. Porto Velho: EDUFRO, 2002.
- KOZEL, S.; COSTA SILVA, J.; GIL FILHO, S. F. **Da percepção e cognição à representação: reconstruções teóricas da geografia cultural e humanista**. São Paulo: Terceira Margem. Curitiba: NEER, 2007.
- KOZEL, S.; COSTA SILVA, J.; GIL FILHO, S. F. **Mapas mentais: dialogismo e representações**. Curitiba: Appris, 2018.
- LOUREIRO, J. J. P. **Cultura amazônica: uma poética do imaginário**, Belém: CEJUP, 1995.
- MONTEIRO, W. **Visagens, assombrações e encantamentos da Amazônia**. Belém: Ed. do autor, 2005.
- SOUSA, L. Barqueiro do rio Madeira: narrador do viver ribeirinho e da cultura amazônica. In: AMARAL, N. F; TEZZARI. (Orgs.). **Cultura, Leitura e Linguagem: discursos de letramento**. Porto Velho: EDUFRO, 2007.
- SOUSA, L. **Espaços dialógicos dos barqueiros na Amazônia: uma relação humanista com o rio**. Porto Velho: Temática, 2012.
- SOUSA, L. Mapas mentais e a interface dialógica dos barqueiros e ribeirinhos do rio Madeira. In: KOZEL, S. **Mapas mentais: dialogismo e representações**. Curitiba: Appris, 2018.
- TUAN, Yi-Fu. **Paisagens do medo**. Tradução Livia de Oliveira. São Paulo: UNESP, 2005.

As Cartografias do Pagus que se Entrelaçam em suas Narrativas Multidisciplinares

Roberto Verдум

Daniele Caron

Janice Martins Sitya Appel

Lucimar de Fátima dos Santos Vieira

João Luís Maciel Linck

Mário Luiz Rangel

Maurício Ragagnin Pimentel

Gianluca Mascali Perseu

Introdução

O *Laboratório da Paisagem - Pagus*, do Departamento de Geografia, do Instituto de Geociências da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, tem como propósito experimentar a aplicação de distintos referenciais teórico-metodológicos da categoria de análise da paisagem frente às problemáticas urbanas e/ou rurais. O grupo nasceu com o objetivo de desenvolver estudos nas diversas perspectivas que a paisagem proporciona, gerando estudos e trabalhos técnicos e científicos que busquem concebê-la numa perspectiva de entrelaçamento multidisciplinar. Ele é constituído por profissionais da área da arquitetura, artes plásticas, biologia, educação, geografia e turismo.

No *Pagus* são desenvolvidas pesquisas conceituais e metodológicas que buscam definir um conceito operativo para a ordenação, planificação e gestão do território, pois é cada vez mais frequente a utilização da paisagem nos discursos sobre cidade, rural, território e ambiente; não somente no âmbito acadêmico, mas também nas administrações públicas.

As abordagens disciplinares da paisagem, nesse laboratório, podem ser muito amplas, e vão desde as concepções artísticas que trazem consigo a questão da representação, como as concepções da Geografia, frequentemente relacionadas às transformações de usos da terra e morfológicas geradas a partir da ação das sociedades humanas sobre o território. Neste sentido, a necessidade de teorizar sobre a paisagem revela o caráter polissêmico do termo, que permite variadas concepções.

A perspectiva do *Pagus* é a do entendimento da paisagem como um sistema aberto, como um conceito complexo ao qual estão relacionados aspectos da natureza e da sociedade em constante interação e transformação. Assim, compreendemos que a paisagem é uma categoria de análise interessante e de enorme potencial para desvendar as relações de uma sociedade com seu meio, as controvérsias e os conflitos que lhes são inerentes.

Em conjunto, os pesquisadores do *Pagus* têm desenvolvido suas investigações sobre a paisagem a partir da interação de duas

perspectivas: a paisagem enquanto materialidade e a paisagem enquanto um fenômeno de inter-relação entre sujeito e território, sendo que ambas as compreensões da paisagem projetam as práticas do grupo de pesquisa. Raras são as pesquisas que optam por apenas uma dessas abordagens, por isso não as separamos com intuito classificatório, mas sim com o objetivo de explorar essas duas perspectivas para melhor compreendê-las.

Diversos são os instrumentos e as ferramentas agenciados pelo *Pagus* para ler e interpretar a paisagem em sua complexidade. Entretanto, a cartografia perpassa de modo contundente as experiências de pesquisa desenvolvidas no laboratório, oferecendo possibilidades de construção, representação e divulgação igualmente diversos. Por outro lado, o laboratório vem trabalhando com sobreposições conceituais e operativas entre os conceitos de paisagem, narrativa e cartografia, que vem ampliando o entendimento daquela como um fenômeno complexo e potencialmente múltiplo. Neste sentido, nos parece interessante narrar os processos de construção cartográfica em nossas múltiplas investigações, a fim de constituir uma metanarrativa da cartografia da paisagem que discute aspectos como: da percepção, do agenciamento entre sujeito e território, da materialidade do instrumental cartográfico, da representação enquanto processamento da percepção sempre única do sujeito, da representação enquanto metatexto do pesquisador, relendo o recorte da paisagem a partir de seus pressupostos teórico-metodológicos, etc.

Para isso, é fundamental nos perguntarmos: Como discutir a interrelação entre os conceitos de paisagem, narrativa e cartografia? Harley (2009, p. 21) entende que os mapas e suas representações cartográficas são formas de discurso, contendo códigos de natureza linguística, numérica, temporal e vinculados às imagens. Essa concepção nos remete a uma primeira afirmação que orienta as práticas de produção do *Pagus* na perspectiva da construção cartográfica e das narrativas que as acompanham: A cartografia que expressa a paisagem não é somente uma representação do espaço como entidade abstrata, mas a expressão das temporalidades que

constituem a espacialidade como estratificação complexa de sentidos diversos entre sujeito, ambiente e território.

Assim, para expressar as construções paisagísticas na perspectiva da representações cartográficas acopladas às narrativas que as constroem, expomos a seguir as experiências que fluem entre os sujeitos que compõem o *Pagus*.

Jardins em movimento - cartografias da paisagem possíveis em arte contemporânea

A arte sempre se motiva de alguma maneira ao encontro da paisagem e encontra nela diferentes formas, sejam elas pensadas ou vivenciadas, para que seja possível a expressão, a representação e a experiência. Primeiramente podemos dizer que a busca pela paisagem na arte inicia com uma parte fundamental da pintura, na qual se mantém por séculos, através da representação ou ao que percebemos estar o mais próximo possível da natureza, através da imagem pintada por algum artista. Podemos assim dizer, que estar próximo a algo, no caso à natureza, requer um deslocamento e por assim dizer, a chegada em algum lugar.

Neste sentido, temos exemplificados, desde Salomon Von Ruysdel (1603-1670), na obra *Road in the Dunes with a Passenger Coach* (1631), como em Jean-Baptiste Camille Corot (1796-1875), a partir da pintura *The Bridge at Narni* (1826) que a presença de um artista atua na construção de um lugar na paisagem, do qual parte, não somente da observação, mas também de um conjunto de sensações perceptivas, que o faz desde o seu deslocamento até o ponto final, imbuído em sua totalidade, não somente de suas memórias astrais, históricas, fictícias, mas também de diversos outros registros, aqueles os quais sempre levamos conosco em nossas experiências e os quais são suficientemente potentes para alargarem estas experiências às novas vivências e seus espaços.

O artista é então, um agente que comunica a paisagem aos demais, ao torná-la visual, não verbal, dada como fato ou ilusão, como lugar ou espaço praticado, como parte e território, como

experiência individual ou coletiva. A este deslocamento, de um ponto a outro, o qual desenvolve o artista, vem a designar não somente um movimento e sua trajetória, mas também as experiências que desenvolve no abranger deste caminho, seu contato com o meio e com o outro; sendo que todos os registros possíveis, podemos chamar de cartografia – um modo direto de mergulhar na paisagem na execução de uma experiência junto ao seu relato. Em um contexto pictórico, a representação seria parte deste relato não-verbal que ocupa este lugar de destaque.

Já, a partir da arte contemporânea, pode-se dizer que a paisagem atualmente está dividida entre o que é real e o que é imagem, abrindo-se assim, para outras linguagens tais como: a performance, o vídeo, a fotografia, a arte sonora, o cinema, a poesia e a literatura, entre outras linguagens quase sempre efêmeras. Desta afirmação podemos pensar em uma genealogia que vem desde a compreensão da história da pintura como a principal linguagem a representar em termos hegemônicos a paisagem, ainda que a arte oriental tenha bastante representação histórica a partir do exemplo das paisagens do artista japonês Sesshū Tōyō (1420-1506). Contudo, é no âmbito da escultura que se promove uma ruptura nos paradigmas quanto à paisagem na arte, através dos estudos da crítica de arte Rosalind Krauss¹ e o mapeamento de um grupo de artistas norte-americanos ao final da década de 1960, denominados como os representantes do campo ampliado da escultura², os quais atuam sobre o espaço da paisagem urbana e rural, tal como no exemplo da

1 Rosalind Krauss (1941-), crítica de arte, teórica e professora de história da arte moderna e contemporânea é referência para a proposição do esquema que define o axioma entre escultura, paisagem e arquitetura, ampliando os estudos da paisagem na arte, até então sob domínio da pintura, para o campo da escultura e consequentemente para intervenções em espaço aberto.

2 São considerados os principais artistas do campo ampliado, Robert Morris, Robert Smithson, Claes Oldenburg, Bruce Nauman, Richard Serra, Carl André, Michael Heizer, Nancy Holt, Donald Judd, Christo e Jeanne-Claude. Durante aproximadamente uma década realizaram inúmeras intervenções na paisagem, relacionando a arte aos estudos geográficos, geológicos, biológicos, sociológicos e da antropologia para realização de projetos. A cartografia surge aqui como metodologia de trabalho para a arte fora do espaço da galeria.

*Land Art*³, bem como alternam o uso do espaço da galeria e tornam impossível a apresentação da paisagem para além dos espaços do museu.

Deste modo nos faz pensar também o crítico de arte José Luis Brea quando aos finais dos anos 1990 expande ainda mais o que denominamos *campo ampliado da arte* para a inclusão dos movimentos sociais, da vida nas cidades e suas comunidades, os parques, praças, jardins e a arte pública e urbana, bem como suas utopias, abrindo assim o espaço para um pensamento e uma abordagem cartográfica na paisagem. As Artes Visuais passam então a dialogar com diferentes campos do conhecimento, tais como: a Geografia, a Geologia, a Biologia e uma grande gama das ciências humanas e linguísticas. Desta maneira, chegamos a uma arte contemporânea dialógica e relacional, que se aproxima da paisagem como um percurso na qual a ciência e a arte se complementam e assim, mais uma vez, nos aproximamos da cartografia.

Como processo criativo capaz de formar uma cartografia da paisagem, fui desenvolvendo em minha trajetória artística, (APPEL, 2016), diferentes trabalhos acerca dos estudos dos jardins e suas poéticas durante os últimos cinco anos, sendo os principais, *Jardín en Movimiento*, 2016⁴ [figura 1] (*Festival Intramurs* de Arte Urbano

3 *Land Art*, *Earth Art* ou *Earthwork* é uma corrente artística do final da década de 1960, que se utilizava de intervenções na paisagem, no meio ambiente e em espaços de recursos naturais, muitas vezes com interesse às questões ligadas à ecologia.

4 *Jardín en Movimiento* em sua primeira versão foi realizado em Valência, nascendo primeiramente como projeto interrompido a ser desenvolvido no bairro Cabanyal durante a minha participação no curso do Diploma de Especialización en Sostenibilidad, Ética Ecológica Y Educación Ambiental, da UPV de Valência, por ocasião do doutorado sanduíche em Artes Visuais, pelo Programa de Pós Graduação da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, com a tese *Jardim: Laboratório de Experiências à Céu Aberto* (APPEL, 2016). Por ocasião do *Festival Intramurs* de Valência, na edição de 2016, o produtor cultural Domingo Mestre (1960), assume a gerência do projeto, ativando o processo cartográfico.

em Valencia, España) e *Jardín en Movimiento Flamenco*⁵, 2018 [Figura 2] (Festival Intramuros de Arte Alternativa de Jerez de la Frontera, España).

O projeto Jardim en Movimiento, Figura 1, tem como principal característica a abordagem das diferentes dinâmicas da paisagem estabelecidas em um território, tanto pela observação do percurso da produção agrícola pelo território, como pelo convívio com os protagonistas desta produção, desde os cultivos até a comercialização. Participaram da performance mais de 200 pessoas por edição, ativando diferentes setores culturais e comerciais da cidade e que se desdobrou em outras atividades, as quais envolveram escolas, espaços culturais, associações de moradores e o reflorestamento de mais de duas mil espécies nativas locais. A partir desta versão o projeto passa a cartografar novas paisagens entre Europa e a região do Marrocos, no norte África. *Jardín en Movimiento* consiste, portanto, em uma plataforma de trabalho artístico que atua em diferentes linguagens e registros gráficos, desde a ação-performance até a cartografia relacional, na qual realizei um mapeamento dos produtores agrícolas locais, sendo eles agricultores familiares ou da agroindústria. Durante este trabalho me proponho a conviver de forma direta com os diferentes setores agrícolas, coletando e montando carrinhos ambulantes constituídos das caixas que os produtores usam para armazenar e comercializar os frutos, legumes, verduras e flores cultivados em determinada região. Denomino esta parte do processo como uma cartografia capaz de revelar outra visibilidade daquela paisagem agrícola que antes víamos somente através de uma pintura. Pois agora é o ato de cartografar o

5 *Jardín en Movimiento Flamenco* acontece no ano de 2018, dois anos após o surgimento da primeira proposta e realiza um processo de pragmatismo artístico-cartográfico, já que é planejado com bastante antecedência sobre os mapas e o contexto da região Andaluz. Reuniu além da participação artística do produtor Domingo Mestre, a inserção da colaboração de agentes locais, tais como produtores e comerciantes de flores, bem como de alguns jardineiros de Jerez de la Frontera, professores acadêmicos e de escolas, bem como mobilizou outros setores da economia cultural local, mas principalmente a ação participativa das mulheres que definiam a temática flamenca como cartografia da paisagem de maior relevância.

passo fundamental para a desconstrução da paisagem pictórica e a reconstrução da paisagem como experiência, pela performance relacional ou das artes da ação.

Figura 1 - Jardín en Movimiento, 2016, Festival Intramurs de Arte Urbana em Valência, Espanha



Fonte: Banco de dados de imagem do Festival Intramurs, em <https://www.intramurs.org>.

Para além da montagem das caixas de jardins sobre rodas é também o seu deslocamento nas ruas da cidade que determina o conceito de movimento ao jardim, onde é realizado um trabalho de reflexão quanto aos silenciosos impactos ambientais existentes na paisagem agrícola e a possibilidade de recuperação na ação posterior ao movimento que é reflorestamento através da atividade artística. Neste sentido, todas as plantas que se movimentam sobre os carrinhos constituem outra parte do trabalho e que depois são distribuídas durante a ação-performance para uma posterior ação de reflorestamento entre escolas e a população em geral - como no caso de alguns exemplares autóctones da paisagem local, onde se realiza o trabalho.

Em uma versão mais recente do projeto, está a versão *Jardín en Movimiento Flamenco*, que estabelece uma conexão entre o movimento-deslocamento acrescido do elemento feminino como fundamental da paisagem flamenca e ao que corresponde às dinâmicas da cartografia do feminino na paisagem. Para a realização deste trabalho era fundamental que as mulheres estivessem vestidas de vermelho e em

fila pelas ruas de pedra de Jerez de la Frontera, por onde correm linearmente as águas em épocas de chuva, as quais escorrem desde a mais longínqua paisagem rural até o seu centro urbano, Figura 2.

Figura 2 - Jardín en Movimiento Flamenco, 2018, Festival Intramuros de Cultura Alternativa de Jerez de la Frontera, Espanha



Fotografía de Domingo Mestre.

Em diálogo com a leitura de “*Jardins, paysage et génie naturel*”, o jardineiro e pesquisador de jardins, Gilles Clement (2012), apresenta o jardim como campo de conhecimento, tendo em vista que ele elabora reflexões, assim como de experiências, exigindo um posicionamento entre o ser humano sensível e o prático perante à natureza. Neste sentido, os posicionamentos de Clement trouxeram significativas reflexões para as minhas práticas no jardim, as quais passei a incorporar também como método através nas ações desenvolvidas ao longo da experiência, descritas através de relatos, desenhos, objetos e da formação de arquivos a partir de registros audiovisuais. Jardim em movimento é então um modo de operar sobre a paisagem pelo ato de cartografar, pois deslocar-se em direção ao outro nos faz repensar os territórios.

O carto-coreografar das narrativas de Paraty/RJ

Entendo a paisagem como uma inter-relação entre sujeito e território agenciada pela experiência vivida, e a narrativa como uma perspectiva epistemológica, que nos permite entrar em contato com

as subjetividades implícitas nos mecanismos de percepção e representação do fenômeno.

Enquanto uma episteme da experiência humana, a narrativa se abre à memória coletiva que se materializa como paisagem em uma superposição de temporalidades. Esta superposição mistura um tempo não cronológico a um espaço sempre mediado pelo corpo do sujeito que olha e percebe a paisagem, e inscreve cotidianamente suas trajetórias como uma rede infinita e aberta de histórias de vida que dão sentido ao fenômeno. A lógica da paisagem está relacionada à estas histórias, uma vez que para existir, convoca os olhares e os processos de subjetivação de um sujeito permanentemente afetado por questões de ordem simbólica e afetiva.

A experiência do carto-coreografar as narrativas da paisagem de Paraty/RJ forma parte da tese doutoral: *“El estudio del paisaje como clave interpretativa del territorio a través de las narrativas para la planificación urbana y territorial. Paraty/Río de Janeiro/Brasil”*, defendida na *Universidad Politécnica de Cataluña*, no início de 2017. Entre os anos de 2010 e 2011 desenvolvi um trabalho de campo em Paraty sob a forma de etnografias da paisagem, buscando constituir uma co-pesquisa dialógica com os narradores, e ao mesmo tempo cartografar os conceitos, os valores e as espaço-temporalidades implícitas nos relatos. Através destas etnografias eu buscava agenciar novos argumentos que tencionassem o *modus operandi* do planejamento urbano, tradicionalmente codificado, normativo e prescritivo.

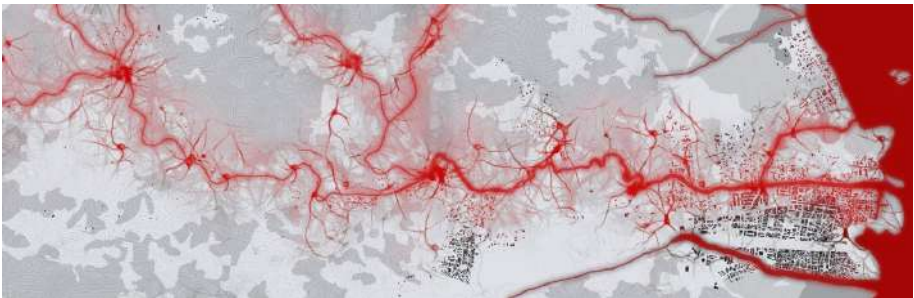
Desenhar este arco de relação entre as subjetividades constituidoras da paisagem e o processo de planejamento urbano historicamente afastado da cotidianidade das pessoas me convocou a uma problematização da cartografia como estado estático de um saber geográfico. Como problematizar modos de expressão que por um lado acolhessem o conteúdo simbólico e afetivo da paisagem, e por outro estabelecessem certo diálogo com modos de representação da disciplina urbanística? A partir desta problematização, que proposições poderiam se constituir?

Realizar um estudo da paisagem como fenômeno significa

valorar as narrativas como retratos da experiência vivida de uma determinada comunidade, contemplando os elementos físicos, mas também os valores e conceitos que implicam o relato. Entretanto, me provocava a ideia de que os agenciamentos subjetivos constituídos, pelo olhar do sujeito, penetrassem no *modus operandi* da disciplina urbanística, deslocando-a do paradigma cartesiano, onde parece permanecer encerrada, e movendo-a em direção à memória e ao imaginário coletivos.

Para contextualizar o experimento das carto-coreografias de Paraty é fundamental colocar aqui de modo sintético como se desenhou o processo metodológico. O pretexto inicial da paisagem foi o rio Perequê-Açú que atravessa o território, desde as nascentes da Serra da Bocaina até o centro histórico, onde se desenvolveu uma das primeiras povoações do Brasil Colônia no século XVII, como fio condutor das experiências e histórias de vida da comunidade. O rio passa a ser então o mote da experiência etnográfica com os narradores (Figura 3), que é posta em marcha a partir de uma pergunta geradora, apoiada na metodologia da Entrevista Narrativo-Episódica de Flick (2007): "Como vê a paisagem de Paraty e sua transformação? O que representa o rio Perequê-Açú nesta paisagem e na sua vida?".

Figura 3 - O rio como fio condutor de distintas territorialidades



Fonte: Caron e Perseu (2017).

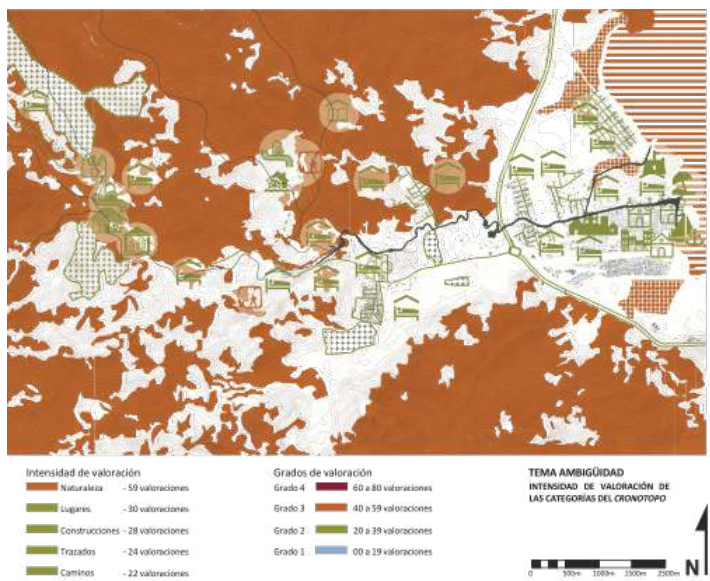
Os relatos da paisagem de oito narradores de Paraty geraram um material denso e complexo gravado e transcrito, capaz de apresentar problematizações importantes para o planejamento urbano e territorial do município. Com base nas teorias da narrativa

relacionada à arquitetura discutidas por Ricoeur (2003), e as estruturas narrativas propostas por Barthes (1977) e Bakhtin (1989) trabalhei com a análise discursiva dos relatos. Neste caso as três mimesis propostas por Ricoeur (2003) - prefiguração, configuração e refiguração -, funcionaram como operações que me permitiram desenhar uma análise discursiva das narrativas, que se traduziram no processo de fragmentação, categorização e metatexto da paisagem narrada. As unidades de análise trabalhadas estão relacionadas às estruturas narrativas propostas por Barthes (1977) no caso do tema-índice como sanção paradigmática da narrativa, e ao conceito de *cronotopo* de Bakhtin (1989), para trabalhar as espaço-temporalidades que dão forma ao relato.

Portanto, a análise das narrativas se deu em três etapas consecutivas: a fragmentação que gera as unidades de análise do relato (prefiguração), a categorização como matriz da paisagem narrada relacionando tema-índice, elementos do *cronotopo* e valores da paisagem (configuração); e finalmente a produção de um metatexto cartográfico, expresso como cartografias de intensidade de valoração da paisagem (Figura 4 e 5).

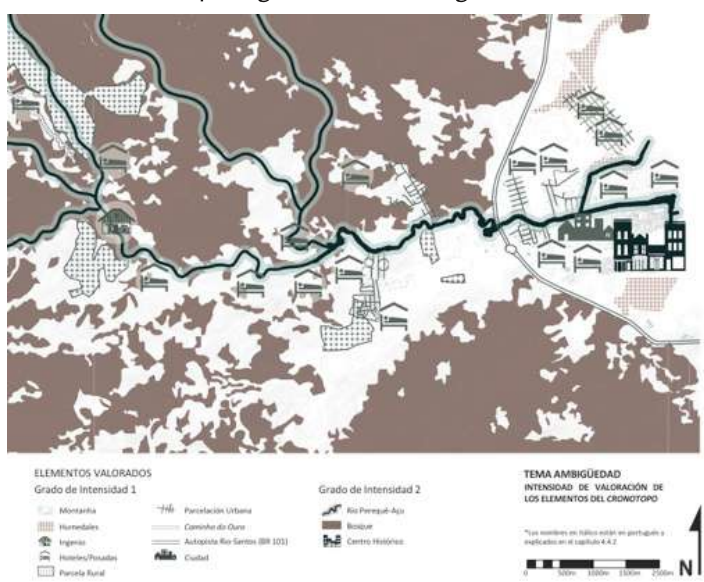
O objetivo destas cartografias era espacializar os elementos espaço-temporais da paisagem mais valorados pelos narradores, de acordo com cada tema-índice que atravessa o relato. A configuração entre as unidades de análise se deu em uma matriz narrativa que permitia a inteligibilidade e a intertextualidade próprias da narração (RICOEUR, 2003). Com a matriz foi possível gerar, através do *software* ArcGis, uma cartografia de intensidade de valoração dos elementos da paisagem, georreferenciando-os no território. Para cada tema-índice produzimos um par de cartografias: a intensidade de valoração das categorias do *cronotopo* natureza, construções, traçados, caminhos e lugares; e a intensidade de valoração dos elementos do *cronotopo* mais recorrentes dos relatos, como o mar, a montanha, o rio, o centro histórico, a casa de farinha, a BR-101, o mangue, os novos parcelamentos urbanos, etc.

Figura 4 – Cartografia de intensidade de valoração das categorias do cronotopo da paisagem – tema Ambiguidade



Fonte: Caron e Carvalho (2017).

Figura 5 – Cartografia de intensidade de valoração dos elementos do cronotopo da paisagem – tema Ambiguidade



Fonte: Caron e Carvalho (2017).

A espacialização da valoração dos elementos da paisagem nestas cartografias, mostrava algumas ênfases e paradoxos, que foram problematizados numa escrita que explorava, sobretudo, o caráter dialético dos temas – índices. De modo que a paisagem é narrada pelos narradores gerando estas cartografias, e estas cartografias são narradas pelo pesquisador até fazer emergir novos argumentos conceituais relacionados à experiência vivida dos sujeitos neste território e que problematizam os territórios contemporâneos. A função principal destes argumentos é tencionar a informação rígida e sistematizada do planejamento tradicional demasiado normativo, prescritivo e codificado.

É o caso das cartografias da ambiguidade (Figuras 4 e 5), onde os narradores valoram a natureza e os elementos da cultura, e ao mesmo tempo, defendem o processo de desenvolvimento urbano que se intensifica, a partir da década de 1970, com a construção da BR-101. Problematizada a partir dos conceitos de territorialização, desterritorialização e reterritorialização de Raffestin (2009), a ambiguidade (um dos tema-índice pesquisados) apontou para um argumento que busca agenciar o rio Perequê-Açú à BR-101: o primeiro como elemento fundacional das relações históricas, culturais e ambientais entre a cultura caiçara e sertaneja; e o segundo como dispositivo de entrada do município na economia regional e mais tarde global, principalmente através do turismo.

Inicialmente, as cartografias de valoração foram concebidas como resultado final da investigação, ainda interessada em estabelecer relações diretas com o processo de planejamento. Entretanto, algumas questões epistemológicas da própria narrativa e da paisagem demonstravam que as cartografias elaboradas não expressavam o processo de percepção da paisagem. Tampouco, incorporavam as temporalidades que constituíram o território atual de Paraty como arena de disputa entre a preservação da natureza e da cultura, e o processo de mercantilização da paisagem operado pelo mercado imobiliário e turístico.

Voltando às inquietações da relação cartografia x narrativa x paisagem, comecei a me perguntar como cartografar a paisagem

assumindo a dinâmica das inter-subjetividades próprias da relação mutante entre sujeito e território? Cartografar a paisagem como fenômeno complexo nos convoca a assumir o sujeito no centro do processo, no sentido que a paisagem somente é possível a partir de seus olhares que mudam ao longo do tempo, e que se confrontam com os olhares de outros sujeitos.

O desafio de cartografar o vivido exige superar a visão de Ícaro, que marca hegemonicamente a produção na ciência cartográfica. A figura de Ícaro na mitologia grega revela o deslumbramento do olhar distante sobre um território: o olhar desde o céu, tem a vantagem de uma visão ampla, que pode inclusive, dar a ver saídas para o caos urbano. Porém, esta visão de cartografia que tem a ver com o sistema panóptico do controle absoluto dos corpos de Foucault (1987), dificulta a inclusão das questões inerentes ao cotidiano, à vivência e à experiência da paisagem dos sujeitos. Este olhar distante, que gera uma cartografia que respalda acima de tudo um conhecimento espacial estático, pode produzir uma ruptura com as ressonâncias culturais que conformam a paisagem.

Com a intenção de experimentar outros modos de cartografar a paisagem, inclusive enquanto processo criativo e prospectivo, desenvolvi o experimento das *coreografias da paisagem*. Estas coreografias buscam um cartografar da paisagem desde a implicação no vivido, experienciado, imaginado e relatado, assumindo a multiplicidade de olhares e vozes, e ao mesmo tempo, as temporalidades que se expressam na constituição do território.

O termo *coreografias da paisagem*, cunhado por Llop (2013) sugere a ampliação da cartografia da paisagem no sentido de abarcar seu sentido fenomenológico, admitindo colagens de fragmentos cartográficos, *timelines*, diagramas, fotografias e outras experimentações. A coreografia da paisagem deve buscar introduzir a multiplicidade de vozes que agenciam a disputa no território, deve introduzir as narrativas baseadas na paisagem como fenômeno da experiência. Portanto, a coreografia aqui representa uma proposta de assimilação do conhecimento gerado a partir da experiência daquele

que narra a paisagem, reconfigurada pelo pesquisador a partir das questões teóricas relevantes para aquela investigação.

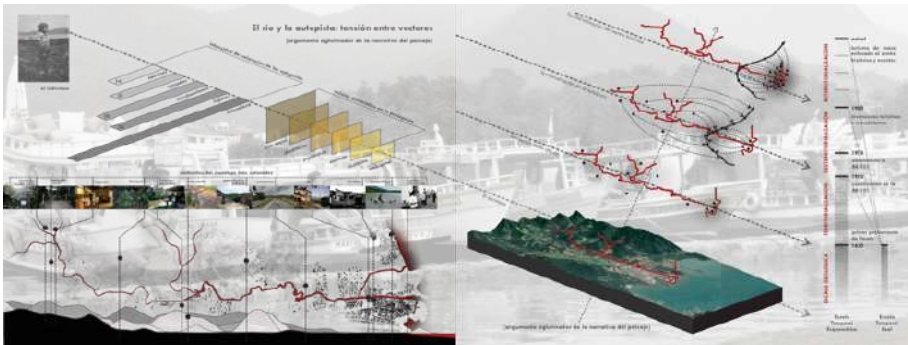
Outra referência importante para este experimento coreográfico está na discussão de Certeau (2000) sobre a tática, como movimento dentro do campo de visão do inimigo dentro do seu espaço de controle. Deste modo, o autor está pautando uma crítica ao caráter totalizador, estratégico e racionalizador das cartografias territoriais, indicando a tática como um movimento mais próximo da cotidianidade, mais aberto às improbabilidades da disputa no/pelo território. No caso desta pesquisa esse movimento táctico se define pelo diálogo entre narrador e pesquisador: um sujeito que olha, percebe e narra sua experiência, um leitor-pesquisador que lê, interpreta e experimenta outra representação capaz de acolher a dimensão narrativa.

O dispositivo gerador das *coreografias da paisagem* de Paraty/RJ/Brasil (Figura 6) foram os argumentos conceituais emergentes na problematização das cartografias de intensidade de valoração. De acordo com cada tema-índice, construí as coreografias como sistemas abertos à percepção incluindo a dimensão temporal. De um lado apresento as questões da percepção e valoração da paisagem por parte dos narradores com a diferenciação e intensidade dos valores mais influentes, assim como as imagens dos elementos mais recorrentes na narração a partir daquele tema-índice. Do outro, apresento o argumento conceitual pela mistura entre a perspectiva tridimensional do território e os diagramas que colocam em evidência o processo de transformação ao longo do tempo, que são vinculados às distintas temporalidades.

A coreografia da ambiguidade em Paraty mostra o movimento das territorialidades na paisagem, de acordo com as novas dinâmicas socioeconômicas geradas a partir da implantação da BR-101. O argumento conceitual – “o rio e a estrada: tensão entre vetores” – é diagramado por uma escala temporal, na qual o território evolui inicialmente segundo uma temporalidade geológica, definindo os contornos físicos da bacia hidrográfica do Rio Perequê – Açu. O segundo período temporal apresenta o rio como articulador de

diferentes territorialidades dadas pelo desenvolvimento das culturas caíçara e sertaneja – a territorialização. O terceiro período está marcado pela transferência das territorialidades relacionadas ao rio para o eixo transversal da estrada BR-101, definindo um novo cotidiano laboral para a construção da estrada – a desterritorialização. Finalmente, o quarto período expressa uma nova transferência de territorialidades, uma vez que após 10 anos de afastamento das práticas autóctones do território tradicional, os sertanejos e caíçaras sofrem uma ruptura identitária com sua paisagem de origem, deslocando-se para o centro histórico e constituindo ali novas territorialidades relacionadas à atividade turística – a reterritorialização.

Figura 6 – Coreografia da paisagem – tema Ambiguidade



Fonte: Caron e Perseu (2017)

Entendo esta coreografia da paisagem, portanto, como um experimento que busca recuperar a dimensão tátil, narrativa e temporal da cartografia. É um agenciamento entre a percepção dos narradores e os suportes imagéticos e descritivos que permitem uma compreensão da paisagem em sua fenomenologia, vitalidade, volatilidade. Uma coreografia da paisagem deve ser sempre aberta a novas interpretações.

Na medida em que as coreografias demonstram os processos contemporâneos que afetam a paisagem, também indicam ações que evitem a fragilização das identidades paisagísticas. Os diagramas expõem um processo dinâmico no tempo e no espaço que devem ser

consideradas pela planificação e o projeto de território. As problemáticas sobre patrimonialização e banalização da paisagem e o excesso de zoneamento territorial devem revelar-se nas coreografias. É fundamental que o experimento coreográfico coloque em xeque as territorialidades que se constituem a partir da relação subjetiva e mutante entre sujeito e território, e as territorializações impostas pela lei ou pelo capital que implicam na perda dos valores simbólicos da paisagem. As coreografias devem, finalmente, provocar proposições que assumam a complexidade das dissonâncias dos territórios contemporâneos.

A multidimensionalidade requerida nas coreografias busca descrever e envolver o pesquisador da paisagem na percepção da sua complexidade. É um modo de recriar a cartografia que demanda menos precisão e mais atmosfera, um experimento que assuma definitivamente a paisagem como um fenômeno.

Como narrar, interpretar e representar as belezas cênicas das paisagens?

Como criar um mapa temático a partir da percepção das pessoas em relação as suas paisagens? Como representar as belezas cênicas das paisagens em um mapa? Essas perguntas permearam a tese intitulada: *A valoração da beleza cênica da paisagem do bioma Pampa do Rio Grande do Sul: proposição conceitual e metodológica*, defendida na Universidade Federal do Rio Grande do Sul, no Programa de Pós-Graduação em Geografia.

Na primeira parte da tese, (VIEIRA, 2014), as minhas leituras eram em literaturas que explicassem o significado e a importância da beleza cênica; queria também entender quais os critérios da qualidade cênica das paisagens, além de investigar a origem das paisagens nas legislações tanto nacionais, quanto internacionais. Na segunda parte, as minhas leituras eram para encontrar um instrumento metodológico capaz de identificar e cartografar as belezas cênicas do bioma Pampa.

Após muitas leituras, percebi que se tratava de uma pesquisa

inédita ao se tratar do conceito de beleza cênica, da identificação e da produção de uma cartografia. Então, eu tinha que também construir o conceito e uma forma de cartografar. Quem poderia responder quais as paisagens teriam interesse cênico, deveriam ser os especialistas que pesquisam e trabalham na área do Pampa, e que expusessem os seus conhecimentos científicos e suas subjetividades. Foram entrevistados 26 profissionais das mais diversas áreas de formação (geógrafos, biólogos, arqueólogos, geólogos, engenheiros florestais, gestores ambientais, fotógrafos e jornalistas).

O formulário foi dividido em várias partes (informações do entrevistado; caracterização da paisagem descritiva, com ênfase a beleza cênica; identificação da paisagem sistêmica e percebida; valoração da beleza cênica; e valoração monetária da paisagem).

A parte do formulário que os entrevistados ficavam muito tempo falando e descrevendo, era sobre a paisagem sistêmica e percebida. Muitos ligavam o computador para mostrar as paisagens, identificá-las no *Google Maps* ou no *Google Earth*; mostrar em fotografias nos seus *smartphones*. Não se importavam com o tempo, quando explicavam o porquê aquelas paisagens eram belas, eram importantes para preservação/conservação, mas muito além disso, eram importantes para eles. As paisagens que foram valoradas com nota cinco (nota máxima), os entrevistados contavam histórias sobre elas, fatos pitorescos e até mesmo, muitas estavam na sua memória de infância e faziam parte da sua identidade.

Foi interessante chegar à conclusão de que a qualidade cênica é determinada pelo conjunto de elementos que caracterizam visualmente uma paisagem. Pois, ao observar e fazer a leitura da paisagem o observador, faz o exercício de selecionar, organizar e formar imagens mentais para caracterizá-las fisiograficamente e morfologicamente, em relação ao seu entorno e a sequência dos seus componentes, principalmente aqueles que conduzem às suas lembranças e experiências passadas.

Por outro lado, quando eu perguntava se essas paisagens deveriam ser estabelecidas um valor monetário ou outro valor para a conservação/preservação, os entrevistados não gostavam de

responder. Conclui que o valor da qualidade cênica da paisagem é um tema problemático e desafiador, pois são valores naturísticos, perceptivos e culturais.

Com a indicação das paisagens a partir das entrevistas, foi elaborado como produto uma cartografia com a identificação das belezas cênicas. A dificuldade em produzir esta cartografia era como representar em um papel tantas paisagens, tantas belezas cênicas que foram indicadas, algumas de maneira pontual e outras que classifiquei como um conjunto.

A categoria pontual caracteriza-se por uma paisagem que pode ser localizada pontualmente, que possui uma coordenada geográfica específica e a categoria conjunto, caracteriza-se por uma paisagem demarcada por um polígono, uma área, mas muitas vezes, nem no formato de um polígono eu consegui colocar em um mapa. A categoria corpos d'água e banhados, caracteriza-se por lagoas, lagunas, banhados, rios e arroios.

Classifiquei também, as paisagens preferidas dos entrevistados, como panorâmicas, focalizadas, com detalhes, as abrigadas, as fechadas e as com destaque. As preferidas foram as panorâmicas. E aí, vem a pergunta novamente: Como cartografá-las?

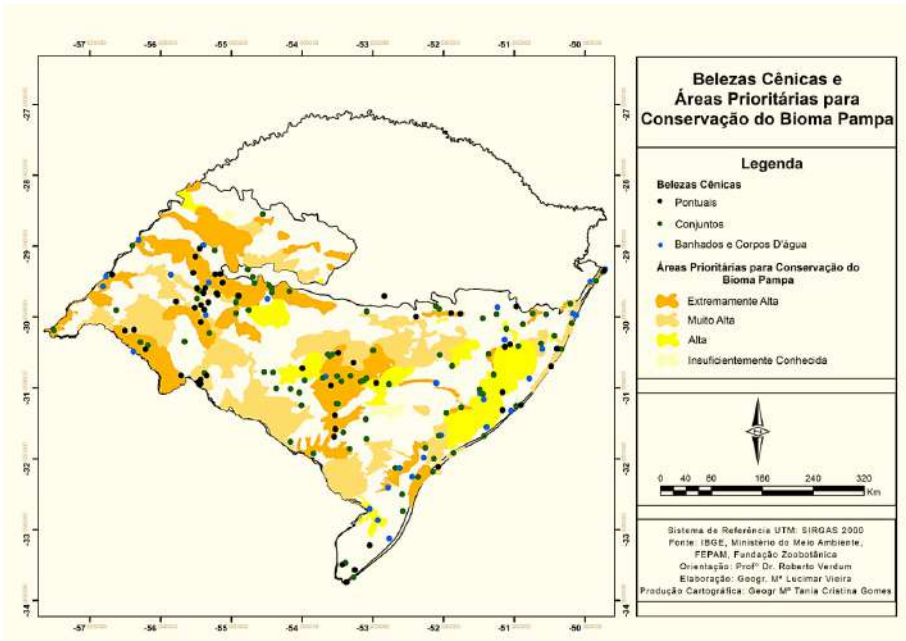
Foram identificadas 198 paisagens com belezas cênicas. Dessas 133, estão localizadas em Áreas Prioritárias para Conservação e Uso Sustentável e Repartição de Benefícios da Biodiversidade Brasileira (MMA, 2007) e 95 obtiveram nota máxima (cinco) pelos entrevistados. Também fica a pergunta, como cartografar as belezas cênicas, juntamente com as Áreas Prioritárias?

Assim, consegui, junto com meu orientador, elaborar uma cartografia das paisagens pontuais com as Áreas Prioritárias para Conservação, como mostra a Figura 7.

Exemplos de paisagens que não consegui cartografar em um mapa, porque foram classificadas como panorâmicas ou como um conjunto ou também porque podemos encontrar em vários locais no Pampa, além de que muitas remetem as lembranças durante as entrevistas:

“paisagens abertas da fronteira oeste”; “[...] um local que se possa enxergar o pôr do sol, sem árvores, preservadas ou conservadas, olhando a silhueta de uma vaca ou de uma ovelha”; “[...] nos pontos mais altos entre Lavras do Sul e São Gabriel”; “[...] a presença do homem altivo, enxergando longe, com capa (poncho pátria, que cobre o cavalo) andando pelo campo, a figura humana com o seu companheiro: o cavalo”; “[...] mangueiras de pau-a-pique; [...] mangueiras, taperas, bretes, açudes, instrumentos da lida do gaúcho”; “um cerro, um morro isolado para preservar a possibilidade de se ver ao longe; uma visão panorâmica”; “[...] algum local da frente das ‘cuestas’”; “[...] Campos diversificados, associados à vegetação representativa do bioma e diversidade de ecossistemas associados”; “[...] propriedades das antigas Charqueadas”; “[...] na BR-293, entre Pelotas e Santana do Livramento, paisagens que se perdem no horizonte”; e “[...] as matas de restinga muitas vezes associadas às paleodunas com sua vegetação típica, principalmente as figueiras centenárias”.

Figura 7 - Belezas Cênicas e Áreas Prioritárias para Conservação do Bioma Pampa



Fonte: Vieira (2016).

Porém, essas paisagens foram cartografadas nos volumes do *Atlas das Belezas Cênicas das Paisagens do Pampa: olhar, ler, refletir e compreender para valorizar a paisagem*. Foram identificadas e mapeadas 192 belezas cênicas. Para facilitar a elaboração e leitura do Atlas, inicialmente as belezas foram separadas de acordo com a

Narrativas, Geografias & Cartografias – para viver, é preciso espaço e tempo Vol.II

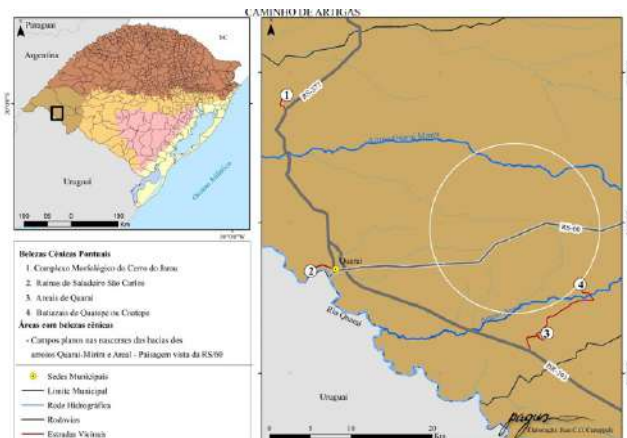
unidade geomorfológica em que estavam inseridas ou em áreas de contato entre duas unidades. Como o Rio Grande do Sul possui cinco unidades geomorfológicas, o Atlas foi dividido em cinco volumes.

A segunda etapa consistiu na criação dos caminhos dentro das unidades geomorfológicas. O objetivo dessa subdivisão, é de que as belezas próximas umas das outras possam ser visitadas a partir de uma mesma rodovia ou rota, facilitando o deslocamento de quem possa se interessar a conhecer as belezas cênicas. Dentro dos caminhos, foram localizadas as belezas cênicas pontuais e as áreas com belezas cênicas a serem visualizadas a partir das rodovias e estradas, como mostram as Figuras 8, 9 e 10.

Definidos os caminhos, iniciou-se a coleta de fotografias. Durante a localização, o mapeamento, a busca de fotografias e a atualização das belezas, sendo que muitas vezes as nomenclaturas e toponímias dos lugares eram diferentes das que foram relatadas durante as entrevistas. O mesmo lugar pode ser conhecido por nomes diversos. As nomenclaturas das belezas cênicas que aparecem no Atlas são as mesmas das respostas dos entrevistados.

Os mapas temáticos foram elaborados com o objetivo de otimizar a visualização das belezas cênicas pela divisão delas, de acordo com as rodovias que as conectam.

Figura 8 - Identificação de um caminho: das Artigas



Fonte: Vieira (2018).

Figura 9 - Fotografia e a caracterização cultural de um ponto, Cerro do Jarau



Fonte: Vieira (2018).

Figura 10 - Fotografia de uma área aberta



Fonte: Vieira (2018).

Cartografia perceptiva na instalação dos parques eólicos

Esta narrativa sobre a experimentação de produzir expressões cartográficas se refere à necessidade de se estabelecer os indicadores de percepção da paisagem quando dos projetos de instalação de Parques Eólicos no Estado do Rio Grande do Sul, Brasil. Assim, por demanda da Fundação Estadual de Proteção Ambiental (FEPAM), propôs-se como objetivos reconhecer os elementos que estruturam uma paisagem e entender a relação destes com os novos elementos (aerogeradores) que são a ela integrados, na escala espacial e temporal. Sobretudo, a partir da percepção daquelas pessoas que seriam impactadas direta ou indiretamente por estas estruturas.

Para a definição do espaço geográfico do estudo, optamos, (VERDUM et al., 2012), por dois planos de informação: a) as unidades de paisagem definidas no âmbito da FEPAM, para o licenciamento ambiental dos aerogeradores; b) o território municipal definido como aquele de referência para a solicitação dos licenciamentos dos empreendimentos eólicos junto a este órgão do Estado, pelos empreendedores.

Assim, além do levantamento bibliográfico sobre os métodos relativos ao estudo da paisagem, através da abordagem da paisagem perceptiva, (VILÀS, BOVET PLA, 1992; BERQUE, 1998; DEL RIO, 1997; TUAN, 1980), as etapas propostas para o estudo de indicadores de percepção da paisagem e produção cartográfica foram: a) a definição de indicadores de percepção da paisagem; b) a aplicação do instrumento de pesquisa, junto à população fixa (rural e urbana) e flutuante (turistas), nos municípios de Pinheiro Machado, Livramento, Giruá, São Francisco de Paula, Osório, Tramandaí e Imbé no Estado do Rio Grande do Sul; municípios estes potencialmente favoráveis à geração de energia eólica.

Para alcançar os objetivos propostos se desenvolveu a metodologia da percepção da paisagem a partir do reconhecimento geográfico, histórico e ecológico da paisagem. Neste sentido, foram estabelecidos os níveis de análise, no que se refere a sua proteção, aos seus elementos naturais e patrimoniais e às percepções humanas, isto é, a valoração das identidades individuais e coletivas relacionadas à

paisagem, enquanto elementos ou conjuntos que as pessoas identificam como referências, pela observação, caracterização e diferenciação delas (paisagens de identidade ou ícones), inclusive, em função da escala temporal (VERDUM et al. 2012).

Quanto à proteção, observação, diferenciação e publicização da paisagem se deve considerar a subjetividade, individual e coletiva, pelo referencial cultural de determinada comunidade. A observação e a diferenciação espacial (morfológico/estrutural) podem ser reconhecidas por elementos ou conjuntos morfológicos distintos da paisagem, como por exemplo: planalto, serra, colina, cerro ou planície. A apropriação e o uso (funcionalidade da paisagem) podem ser observados e diferenciados pela transformação da paisagem, através do trabalho e das técnicas utilizadas pelas sociedades locais; sendo assim as paisagens, também, são produtos sociais. Portanto, a concepção de paisagem assume significados distintos: têm-se padrões paisagísticos locais e identidades locais.

Para a diferenciação da paisagem em função da escala temporal se considera a noção de tempo histórico, isto é, uma paisagem passa a fazer parte da identidade individual e coletiva em torno de 25 anos (uma geração). No caso dos aerogeradores, por estarem em fase inicial de implantação e de operação nas paisagens no Rio Grande do Sul, em 2005, ainda não havia tempo de referência suficiente para que se pudesse realizar uma reflexão individual/coletiva ampla e aprofundada sobre a sua incorporação como elementos da paisagem, criando uma referência para a subjetividade que deveria ser expressa pelas pessoas.

Neste sentido, foi fundamental que os entrevistados tivessem a noção escalar dos aerogeradores como novos elementos que seriam incorporados gradativamente à paisagem. Assim, em relação à aplicação do instrumento de pesquisa junto à população local, foi fundamental apresentar referências das dimensões espacial e temporal dos aerogeradores, através de fotografias que foram criadas em meio digital e utilizadas nas entrevistas, Figuras 11, 12 e 13.

Para se estabelecer os índices de qualificação das paisagens pelos entrevistados e os indicadores visuais, propuseram-se as

seguintes etapas metodológicas:

a) Analisar a paisagem pela sua globalidade ou pela sua decomposição em unidades que são definidas por limites naturais: *elementos (planície, coxilha, cerro, serra – vale, encosta, topo; floresta, banhado...)*; neste sentido pode-se propor que o entrevistado avaliasse globalmente o conjunto da paisagem (primeira impressão) e/ou de seus elementos constituintes (modulações da percepção inicial - atratividade) a partir das experiências vividas por ele, numa escala que varia de 1 a 5. O menor e o maior valor nesta escala correspondem às paisagens identificadas pelos entrevistados tendo, respectivamente, menor ou maior importância (valoração) para eles.

b) Conhecer entre esses elementos ou conjuntos de interesse paisagístico aqueles que são marcantes, referências e valorizados; que realmente determinam a *reação estética e patrimonial*; deve-se levar em consideração a distância do ponto de observação, assim como a dimensão desses elementos constitutivos da paisagem.

c) Reconhecer que esses elementos ou conjuntos evoluem e se modificam com o tempo.

d) Propor ao entrevistado, pelo uso das fotografias (Figuras 11, 12 e 13), que ele estabeleça uma escala de valores para a instalação dos aerogeradores; esta escala deve ser comparada às preferências e definições técnicas do empreendedor e do corpo técnico do licenciamento.

e) Contrapor paisagens que apresentem mais ou menos intervenções sociais, valorando os elementos e os conjuntos, com menor intervenção social. As intervenções devem ser diferenciadas a partir das *funções sociais* que a elas foram associadas (p. ex.: extração, sistemas de produção agrícola, lazer, urbano, etc.).

Assim, as paisagens podem ser valorizadas em três níveis:

- Paisagens muito transformadas socialmente (valor 1)
- Paisagens medianamente transformadas socialmente (valor 3)
- Paisagens pouco transformadas socialmente (valor 5)

Os elementos ou conjuntos da paisagem identificados como

patrimônios culturais, individuais ou coletivos, são considerados como de valor 4 ou 5. Esse método permitiu elaborar a expressão cartográfica dos elementos da paisagem passíveis de incorporarem os aerogeradores e aqueles considerados como elementos ou conjuntos de referência (paisagens ícones) e que devem ser preservados de tais estruturas (parques eólicos), diferenciados pela escala de valor de 1 a 5, Figura 14.

Como principais resultados desta experiência de pesquisa, além da obtenção das percepções individuais e coletivas dos entrevistados na forma de uma expressão cartográfica, revelam-se aquelas paisagens consideradas como sendo não transformadas (vegetação nativa e pecuária) e aquelas já modificadas (áreas de agricultura e silvicultura).

O instrumento aplicado da paisagem do futuro com os aerogeradores instalados se mostra eficaz, isto é, ao se introduzir este novo elemento na paisagem e se dar ao entrevistado a dimensão escalar, estes se reconhecem e se manifestam perante às mudanças na forma e na funcionalidade da paisagem, ao longo do tempo.

Identifica-se, também, que a qualidade visual da paisagem pode estar relacionada com o valor naturalístico (unidade paisagística em que o estado de conservação dos ecossistemas possui espécies animais notáveis ou, ainda, singularidades naturais relacionadas a fatores geológico-paleontológicos); o valor de produtividade (produtividade agrícola, turístico, florestal) e o valor perceptivo e cultural (valores subjetivos derivados da paisagem). A partir disso, na forma de percepção, é possível estudar diferentes tipos de qualidade da paisagem, tais como: qualidade visual (aspectos visuais), qualidade ecológica (valor naturalístico do sistema) e/ou qualidade cultural (valores culturais).

Figura 11 - Montagem com a utilização da paisagem da Serra das Asperezas, em Pinheiro Machado



Fonte: Verdum,Vieira e Pinto (2012)

Figura 12 - Montagem com a utilização da paisagem rural do município de Herval, Rio Grande do Sul, Brasil. Utilizou-se esta paisagem com a finalidade de que os entrevistados tivessem a noção do tamanho dos aerogeradores em relação às torres de alta tensão



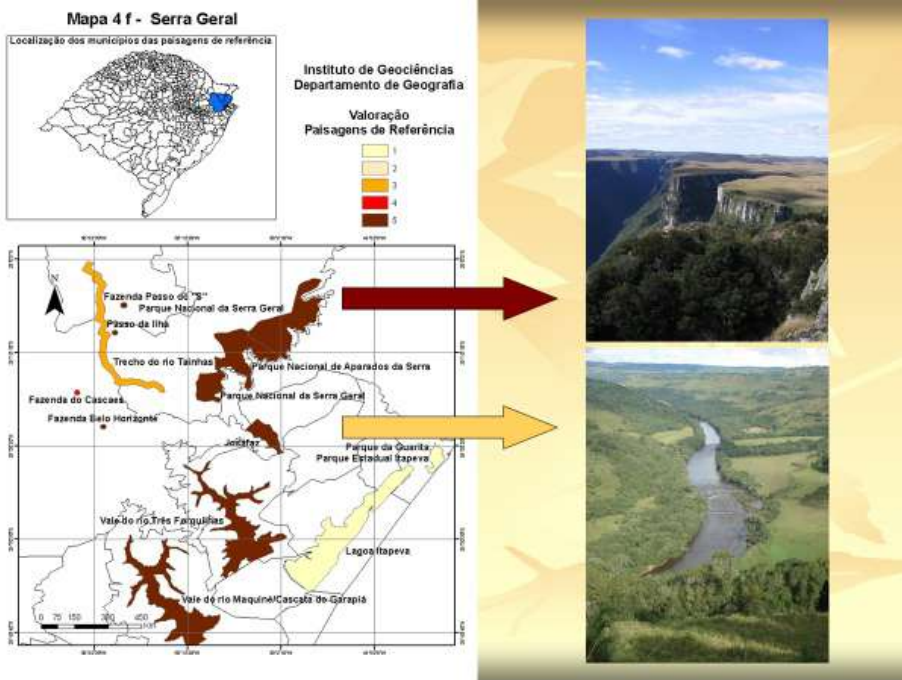
Fonte: Verdum,Vieira e Pinto (2012)

Figura 13 - Montagem com a utilização da paisagem dos Cerros em Santana do Livramento



Fonte: Verdum,Vieira e Pinto (2012)

Figura 14 - Exemplo da cartografia de Paisagens de Referência como instrumento para o licenciamento ambiental



Fonte: Verdum, Vieira e Pinto (2012)

Uma cartografia para a paisagem rural e urbana em regiões metropolitanas: da percepção à técnica

Para desenvolver a pesquisa apresentada na dissertação de mestrado⁶, foi necessária a elaboração de um conjunto de elementos gráficos, tais como: fotografias, imagens de satélites, desenhos de perfis, croquis e mapas do sítio que me permitissem uma boa apreensão do espaço e consequentemente do objeto de estudo. Assim, pude (LINCK, 2017), observar as relações entre a paisagem rural e urbana frente às diretrizes estabelecidas no Plano Diretor Urbano Ambiental de Canoas (PDUA) e seus consequentes desdobramentos no espaço, tendo como categoria de análise a paisagem. A cartografia, nesse contexto, entra como ferramenta fundamental de amarração do conjunto de elementos gráficos e

6 Dinâmica Espacial Entre Paisagem Rural e Urbana, no Entorno da BR 448. Rodovia do Parque – RMPA/Canoas-RS.

teóricos que utilizei, permitindo, assim, construir uma narrativa que proporcionasse um entendimento dos diferentes processos em curso no espaço, através da leitura da paisagem. No trabalho busco a paisagem perceptiva, entretanto, sem abandonar aspectos descritivos do que se apresenta no sítio estudado, além de considerar a construção do imaginário que se mostra através dos relatos nas entrevistas e na pesquisa histórico-temporal.

O método usado para alcançar os objetivos propostos teve como base a divisão do sítio em diferentes Unidades de Paisagem (UPs), definidos a partir dos indicadores de percepção da paisagem e dos quatro critérios de análise espacial da paisagem: a forma, a função, a estrutura e a dinâmica (VERDUM, 2012). Estes aspectos estão descritos no capítulo Metodologia, da dissertação de mestrado (LINCK, 2017). Para planificar as diferentes unidades de maneira gráfica a cartografia foi o recurso que utilizei. Assim pude traçar os limites de cada unidade, a abrangência direta e indireta, suas relações com o entorno e a relação entre as diferentes unidades. Após as primeiras visitas a campo elaborei um mapa perceptivo com uma perspectiva ao modo voo de pássaro, este primeiro elemento gráfico foi construído com base na observação do local associada às imagens de satélite obtidas através do *OpenStreetMap* ([pts://www.openstreetmap.org/search?query=canoas%2C%20rs#map=12/-29.9155/-51.177ht7](https://www.openstreetmap.org/search?query=canoas%2C%20rs#map=12/-29.9155/-51.177ht7)). Para a divisão e os limites territoriais dos bairros e do município, utilizei os dados fornecidos na página da internet da prefeitura de Canoas <http://www.geo.canoas.rs.gov.br/img/gmapas/Bairros%20Canoas%20RS.pdf>.

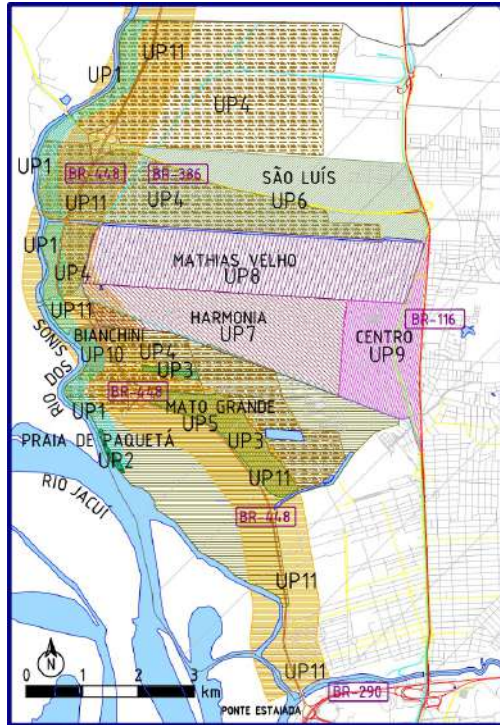
Com base nas diferentes fontes elaborei em programa de CAD os mapas das UPs em escalas adequadas. Utilizando o recurso de sobreposição das imagens, criei diferentes camadas destacando os elementos pertinentes à pesquisa em cada um dos mapas. Para a melhor compreensão e leitura do material gráfico, elaborei um conjunto de representações indicado em legenda geral, identificando os elementos presentes nos mapas e nos perfis do sítio. Elaborei um mapa para o conjunto de todas as UPs: conjunto de UPs (Figura 15).

Para cada UP individualmente fiz um trabalho descritivo e fotográfico da paisagem associados a um mapa específico, constituindo, assim, uma cartografia narrativa.

O trabalho cartográfico, somado aos diferentes dados obtidos na pesquisa (relatórios e entrevistas de campo; análise de imagens fotográficas, imagens de vídeo e de satélite; análise do PDUa e do material teórico publicado anteriormente), me permitiu construir uma narrativa sobre o tema proposto. As plantas, mapas e demais esquemas gráficos elaborei com recursos que me ajudassem a enfatizar os aspectos que se mostraram relevantes durante as incursões a campo. Assim foi possível classificar as UPs em três diferentes tipos de contextos no que diz respeito a paisagem: rural, urbana e híbrida (mesclada).

Para chegar a esta classificação e diferenciar cada uma delas, a cartografia foi fundamental, tanto na sua forma mais rígida (plantas e mapas) quanto na sua forma descritiva (descrição da paisagem). A partir da minha experiência, posso concluir que a clássica descrição da paisagem geográfica tem um alinhamento direto com o que pode ser representado no mapa, tornando indissociável a ligação entre a paisagem e a cartografia como recurso narrativo na análise do espaço.

Figura 15 - Conjunto de UPs. Mapa com todas as Unidades de Paisagem



Fonte: Linck (2017)

A percepção da água na paisagem: cartografando a paisagem e a não paisagem

Temos visto que cada dia as questões relacionadas à qualidade da água vêm ganhando maior importância na academia, nos meios de comunicação, entre os gestores e na opinião pública. Isso se deve ao fato de que este bem natural essencial à vida, está cada vez mais escasso em condições ideais para o consumo humano, para a manutenção da vida aquática e para as atividades econômicas. Segundo diversos estudos científicos realizados, o volume de água no planeta é estável, pois o ciclo da água na Terra é considerado como um ciclo fechado – Ciclo Hidrológico (SILVEIRA, 2001), onde o seu volume disponível é tido como constante. Mas, em decorrência do mau uso desse recurso, da expansão do agronegócio, da ocupação urbana, entre outras interferências, sua qualidade já não apresenta condições ideais de consumo.

Segundo estudo da Comissão Mundial Sobre a Água no Século XXI, em 1999, quase a metade dos corpos hídricos do planeta já não apresentavam uma qualidade que se considera adequada para consumo. A contaminação e a poluição, tanto orgânica quanto química. A degradação dos ecossistemas aquáticos e a derrubada da mata ciliar são as principais causas desse quadro e, se continuarmos nesse ritmo em relação ao mau uso dos recursos hídricos, num futuro próximo, a humanidade poderá passar por uma grave escassez de água no planeta.

Por outro lado, existe outra questão não menos importante, mas que é tratada de forma mais subjetiva, que diz respeito ao meio em que nós vivemos, que é a paisagem. O espaço que é ocupado pelo ser humano e suas relações sociais, seja em uma paisagem rural ou urbana, sempre vai ocasionar interferências em relação à qualidade destas paisagens. Assim, na abordagem da relação água/paisagem, esse estudo usou, para cartografar a percepção da paisagem pelos atores da área de estudo, entrevistas, em que foram considerados os preceitos da Fenomenologia e da Geografia Cultural. Tomando-se como base os preceitos de Sauer, Berque, Bertrand, Nassauer, e demais autores que constituem o referencial teórico e metodológico deste estudo. Sabe-se que, atualmente, as questões relacionadas às transformações e interferências na paisagem são alvo de estudos que tentam descrever e entender como são produzidas e percebidas. A qualidade da paisagem e do meio ambiente pode ser vista como a causa de muitos problemas ambientais (SANTOS, 2002).

Tendo estes dois aspectos ambientais como ponto de partida: a água e a paisagem, fez-se uma cartografia, (RANGEL, 2008), através da percepção que as pessoas de uma bacia hidrográfica têm do meio ambiente em que vivem, e que aqui foi denominado como sendo a percepção da água na paisagem.

Um dos principais aspectos que podem ser usados como proposta a ser considerada para a análise desses dois graves problemas ambientais, a qualidade da água e da paisagem, diz respeito à percepção que as pessoas têm sobre a água no seu cotidiano e no meio em que vivem.

Assim, no Mestrado realizado em 2008, no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, intitulado “*A percepção sobre a água na paisagem urbana: bacia hidrográfica da Barragem Mãe D’água – Região Metropolitana de Porto Alegre*” (<https://www.lume.ufrgs.br/handle/10183/15720>), foi proposta uma metodologia de estudo sobre como a população de uma bacia hidrográfica, fazendo-se uso da pesquisa ação (THIOLENT, 2005) e da pesquisa social (MINAYO, 2004) para saber como a população e os usuários de uma bacia hidrográfica percebem a água inserida na paisagem e de como esta chega às suas casas para consumo. A partir dessa percepção, foi construída uma cartografia específica, na área de estudo, onde foram locados os pontos de melhor e pior avaliação da qualidade de paisagem e da água inserida na paisagem.

Com as suas vivências, demonstradas no conteúdo das respostas às perguntas dos questionários aplicados, as respostas obtidas serviram de base para a confecção de uma cartografia que pudesse demonstrar a percepção da paisagem pelos moradores e usuários da bacia hidrográfica de estudo, estas foram definidas em duas categorias de paisagem a partir do *corpus* da pesquisa: a Não Paisagem e a Paisagem. Sendo a Paisagem, definida aqui, como aquela que traz uma sensação agradável, prazerosa e que remete a coisas boas. E a Não Paisagem, que é o inverso, uma paisagem que é descrita como desagradável e/ou degradada.

Com os resultados do *corpus* da pesquisa, foi realizado um levantamento fotográfico georreferenciado dos locais mais citados de Paisagens e Não Paisagem. Os dados foram plotados em uma base cartográfica da Metroplan, na escala de 1:10.000 das folhas 2987.2.I e 2987.2.H – Porto Alegre, e sobre uma imagem *QuickBird*, na escala de 1:8.000, de 2000, que resultou em dois produtos denominados de: “*Mapa da Bacia Hidrográfica da Barragem Mãe d’Água sobre imagem QuickBird das Paisagens*” (Figura 16) e “*Mapa da Bacia Hidrográfica da Barragem Mãe d’Água sobre imagem QuickBird das Não Paisagens*” (Figura 17), materializando a percepção dos entrevistados sobre as suas paisagens preferidas e paisagens que não lhes são agradáveis.

O Morro Santana, situado a noroeste de BH-684, possui parte das nascentes que formam a rede hídrica. De formação granítica, ainda apresenta parte da vegetação remanescente.

O Campus da Universidade Federal do Rio Grande do Sul abriga diversos edifícios e facilidades, inaugurado em 18 de março de 1977. É uma das paisagens preferidas pelos moradores e visitantes, como um ponto de referência na Vila Santa Isabel e na BH-684.

A Aterro Litorâneo é o centro da Vila Santa Isabel, ali se observam uma forte concentração de empresas comerciais e de prestação de serviços, que se estendem da forma linear desde a esquina da Rua Santa Isabel até a rua Diomedes.

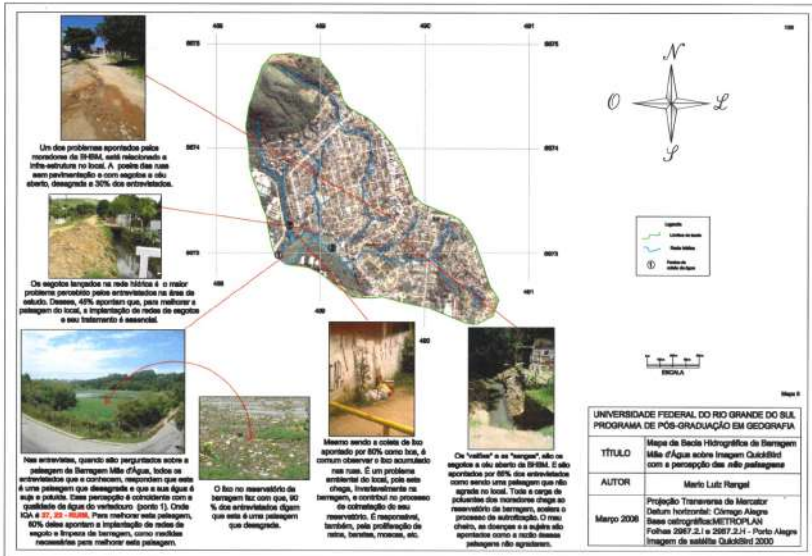
A Igreja Santa Isabel teve suas obras iniciadas em 1962 pelo Padre Guilherme Sperry. Por muitos anos, as reuniões de comunidade e as missas foram celebradas no subsolo da igreja onde hoje funciona o salão de festas da paróquia. Esta é uma paisagem simbólica e cultural da BH-684.

A Praça Santa Isabel, fed parte da nova paisagem da Vila Santa Isabel, construída recentemente, se transformou em ponto de encontro de todos os gêneros.

UNIVERSIDADE FEDERAL DO RIO GRANDE DO SUL
PROGRAMA DE PÓS-GRADUAÇÃO EM GEOGRAFIA

Mapa 1	
TÍTULO	Mapa de Ilhas Hidrográficas da Bacia do Rio Grande do Sul sobre Imagem Quickbird com as paisagens preferidas.
AUTOR	Mário Luiz Rangel
Março 2000	Projeto Transversal de Mercator Datum horizontal: Córrego Alegre Base cartográfica: SRTM30 PLUS Folhas 2967 2.1 e 2967 2.1H - Porto Alegre Imagem de satélite Quickbird 2000

Figura 17 - Cartografia da Bacia Hidrográfica onde foi realizada a pesquisa, contendo a indicação dos locais tidos pela população local como sendo desagradáveis. -“Não Paisagens”



Fonte: Rangel (2008).

Mapa: uma tecnologia para representação e performance turística na paisagem

Narro aqui, a relação entre paisagem e cartografia construída a partir do problema de pesquisa: *Como Porto Alegre se constitui em destino turístico?* Para iniciar o diálogo poderíamos perguntar: o que permite designar um espaço enquanto turístico? Em uma resposta simples: é aquele em que há a presença de turistas, e os vários rastros que a indicam. A compreensão desta adjetivação vem do entendimento dos usos e das significações que os turistas fazem em suas performances com o espaço. (PIMENTEL, 2017).

Essas interações, por sua vez, estabelecem e estabilizam arranjos em um emaranhado, composto por materialidades, discurso social, tecnologias, práticas e atores (FRANKLIN, 2004). Arranjos esses que fazem parte de um sistema Turismo, que ultrapassa em muito as performances dos visitantes, e que é historicamente constituído e espacialmente diferenciado.

Um dos aspectos dessa transformação passa pelo entendimento do espaço turístico enquanto paisagem, entendida aqui enquanto dimensão estética e marcada pela dialógica entre material e simbólico. A prática do turismo é caracterizada pelo deslocamento com a finalidade explícita dialogar com outro arranjo espacial. Neste sentido, está a vivência em primeira mão e em sua corporeidade para além do sentido da visão. Mas também está a significação e representação dessa vivência em termos simbólicos, dotando-a de sentido pessoal.

Uma fonte interessante para avaliar como os locais são transformados em paisagens turísticas é a literatura endereçada a visitantes. Esse discurso designa um espaço enquanto turístico. Reflete a cristalização de um arranjo turístico, e é ponto de acesso ao modo como tal intencionalidade se constitui sobre determinado local. Tal discurso está em textos de diferentes formatos e suportes. Exemplos seriam guias e relatos de viagem, cadernos de Turismo de jornais, revistas de bordo, mapas, encartes, folhetos distribuídos a visitantes, bem como, blogs, aplicativos e plataformas interativas da *web 2.0*, contemporâneos de uma sociedade digital. A pesquisa aqui

empreendida organizou um *corpus* da literatura turística de Porto Alegre com 135 documentos, em um período que abrange cem anos: de 1915 a 2015.

Tais textos têm como função servirem de apoio para estrangeiros em uma terra estranha, atuam como ferramentas para a descoberta e prática turística de determinado espaço, além de promoverem lugares e imaginários particulares. Têm como função organizar o saber sobre determinado espaço, exibindo-o de forma condensada ao visitante. O que ali é apresentado atua como ponto de partida para organização do uso do tempo e da eleição das práticas a realizarem-se naquele local estranho. Essa literatura viabiliza, portanto, o diálogo entre turista e destinação. Ao descrever determinados lugares, recortando e destacando certos aspectos, e tornando outros opacos ou ausentes, a literatura de viagem cria uma representação, um espaço imaginado e imaginário. Ao indicar o que deve “ser visto” atribui um propósito para que os visitantes apropriem-se daquela realidade, convertendo o local em “destino”.

Para Knafo (2000, p. 473), “o espaço guiado é o espaço normatizado”. Essa norma não compreende tanto um caráter de obrigatoriedade, mas de permissividade, ressaltando seu aspecto programático, ou seja, de apresentar sugestões de locais e comportamentos: um agendamento. Ao normatizar o espaço, a literatura de viagem auxilia a estabilizar as incertezas e preocupações de ordem prática, e assim permite aos seus usuários liberar-se para o lazer, entendido como uma “situação de espontaneidade, de júbilo na ocupação consigo” (CORBIN, 2009, p. 19). Apesar dessa finalidade, as indicações e as escolhas realizadas na literatura turística são permeadas de implicações políticas, muitas vezes refletindo disputas da sociedade anfitriã.

Assim, uma relação existente entre turismo, paisagem e cartografia é o uso dos mapas enquanto uma tecnologia que permite aos visitantes performarem e dialogarem com o espaço desconhecido. Além de ser um índice, diretamente vinculado à materialidade que representa, o mapa turístico, também atua como um código. Essa função de código, tais como as etiquetas junto às

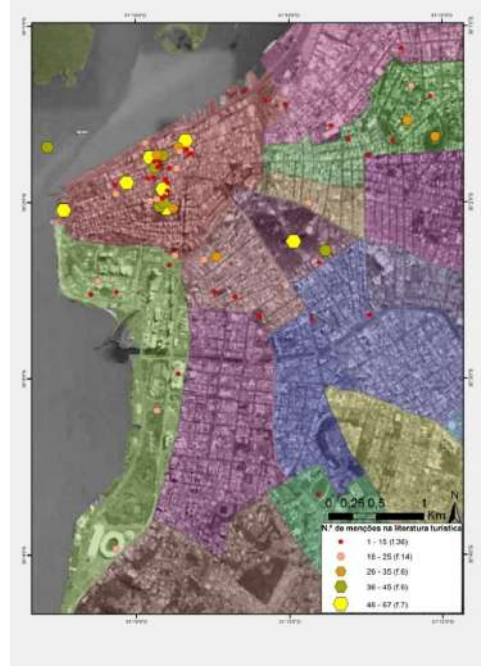
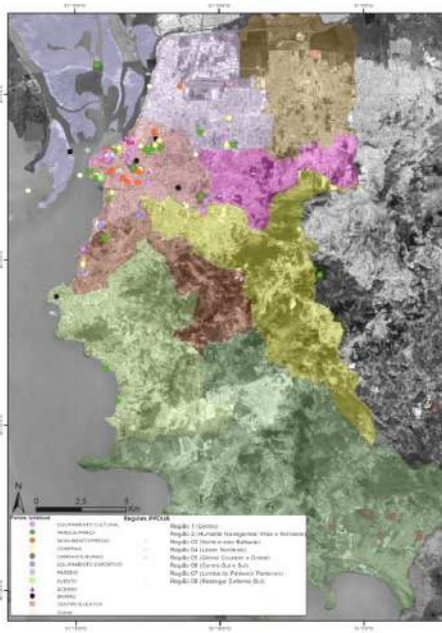
obras em museus, permite a triangulação existente entre paisagem material, paisagem simbólica e turista. Em um processo semelhante a semiótica da atração turística descrita por Maccannell (2006). Permite aos visitantes criarem suas próprias versões daquela realidade, de acordo suas vivências. Como tecnologia espacial, há sempre a opção de transgredir, ou desconsiderar os conselhos da publicação e construir outra agenda e proposta de como lidar com o espaço. Um exemplo é o relato de Rosseto (2012), a respeito do seu ponto de vista, sobre um mapa temático do muro de Berlim, em que aponta:

Mapas tornaram-se não apenas produtos em que ideologias e estratégias de marketing estavam codificadas, mas ferramentas necessárias para abertamente desempenhar [*performing*] meu encontro com o espaço urbano. [...] Não é uma questão de liberdade para explorar o espaço da cidade em contraste com as imposições do mapa. Sugiro que seguir as rotas dos mapas na sua intenção de explicar a evolução da forma da cidade se tornou em si um ato de liberdade. [...] Deslocando-se pelo espaço dos mapas de Berlim, os turistas organizam seus conhecimentos e imaginação sobre a cidade, adquirindo uma competência que pode tornar o seu encontro com a cidade simultaneamente mais lúcido e encantador. Inclusive nesse sentido, nós podemos pensar que as tecnologias do mapa se tornam empoderadoras ao invés de controladoras (ROSSETO, 2012, p. 35-36).

Outra relação entre cartografia, turismo e paisagem é utilizar os textos da literatura turística para conhecer quais paisagens de Porto Alegre foram atribuídas a condição de 'turística'. Para isso, realizei uma cartografia dos locais e cenários enunciados. A Figura 18 apresenta a distribuição dos pontos mencionados na literatura para visitantes. Estão categorizados de acordo com sua característica principal, tais como: equipamento cultural, parque/prça, monumento/prédio histórico, etc. A Figura 19 apresenta a frequência das menções de cada ponto, em um recorte da área central da cidade.

Figura 18 - Apresenta a distribuição dos pontos mencionados na literatura para os visitantes em Porto Alegre

Figura 19 - Apresenta a frequência das menções de cada ponto, em um recorte da área central da cidade de Porto Alegre



Fonte: Pimentel (2017).

Um pressuposto metodológico para a essa análise foi atribuir a todos os textos pesquisados um patamar de igualdade, independente de sua autoria, data e cenografia. Buscou-se percebê-los em uma espécie de superfície lisa examinando o que emergiu e o que restou no plano. Assim, nesse momento ignoraram-se as diferenças na dimensão cronológica de um *corpus* documental que abrange um período de 100 anos. Esta análise faz apelo à obra: "As Cidades Invisíveis" de Italo Calvino (2003), em que Marco Polo pretende apresentar ao imperador Kublai Khan as várias cidades do reino mongol. A análise dos discursos que exibem a Porto Alegre turística recordou essa situação. São cidades [paisagens] invisíveis, na medida em que se constituem desde o discurso do narrador que as descreve e que, assim, as tornam presentes, mesmo em sua ausência ou invisibilidade para o ouvinte.

Sublinha-se ainda a importância da dimensão discursiva, que atua na construção dessas diferentes imagens de cidade, que recursivamente acabam sendo, à vista do leitor, as próprias cidades. É um campo em que a distinção de uma 'cidade imaginária' de uma 'cidade real' torna-se difícil e empobrecedora, elas misturam-se como a tela e a tinta de uma pintura.

A análise dessa literatura turística sobre Porto Alegre permite, por um lado, apontar de que modo os redatores desses enunciados gostariam que o público-alvo percebesse a cidade. A que ideais de paisagem urbana os produtores do discurso turístico gostariam de vincular Porto Alegre. Por outro lado, é um discurso realizado para certo interlocutor e, assim, elucida também quem é a figura imaginada como o turista e qual a posição lhe é atribuída.

Cartas de amor para a rua: processo do cartografar ou cartografar como processo

Ensaio, aqui, a cartografia como expressão de intensidades da paisagem a partir de narrativas endereçadas à cidade, de forma a explorar metodologia desenhada por Caron, Perseu e Carvalho (2018). Tais discursividades têm como tema os amores e os desamores suscitados pelo meio urbano. Exploro, ainda, o cartografar como processo, “desenho que acompanha e se faz ao mesmo tempo que os movimentos de transformação da paisagem” (ROLNIK, 2018). O investigador, de tal maneira, é encarado aqui como alguém cujo agir, cuja abertura à possibilidade da experiência repercute na forma como se dá o conhecimento.

A experiência e sua possibilidade de transmissão - a narrativa - passam, segundo diversos autores, por crises oriundas das lógicas da modernidade (BENJAMIN, 1936; JACQUES, 2008; 2015; GUATELLI, 2006; DI FELICE, 2009; LARROSA, 2017). Nos deparamos constantemente com um sistema hierárquico e supostamente imparcial de construção do conhecimento. Investigar através de uma abordagem narrativa implica, destarte, em uma busca pelo resgate de práticas e discursividades subalternizadas frente a

poderes dominantes (RIBEIRO, 2017), em um processo adjacente ao que Guattari e Rolnik (2010) referem-se como produção industrializada ou capitalística de subjetividade.

Ao propor uma cartografia dos amores e desamores na e pela cidade, dos afetos e dos sentimentos, o que se busca é proporcionar aberturas através das quais a experiência, enquanto mediação entre vida humana e conhecimento (LARROSA, 2017), possa ocorrer. Ribeiro (2017) postula que epistemologias contra-hegemônicas possam ser construídas a partir de “outras possibilidades de existências para além das impostas pelo regime discursivo dominante” (p. 90). Faz-se necessário, no entanto, desnaturalizar uma suposta neutralidade do conhecimento, empreendimento compatível com a abordagem da narrativa enquanto instrumental para investigações de cunho social (ARFUCH, 2018).

A escolha por uma perspectiva hermenêutica ocupa-se, segundo Ricoeur (1994), em “reconstruir o conjunto das operações pelas quais uma obra eleva-se do fundo opaco do viver, do agir e do sofrer, para ser dada, por um ator, a um leitor que a recebe e assim muda seu agir” (p. 86). Postulo, desta forma, o cartografar como o próprio processo de obtenção de conhecimento: como posicionamento político, de caráter sempre inacabado, e que expressa conhecimentos oriundos da experiência de mundo daquele que cartografa. A cartografia, pensemos, como uma configuração narrativa, um bloco discursivo em que as práticas ganham forma e podem ser, assim, interpretadas com vistas a novas experiências, notações e epistemologias.

O objeto de estudo do presente trabalho foi construído a partir de uma intervenção urbana realizada pelo grupo R.U.A.: Refletir Urbanidades na Ação, da Escola Livre de Arquitetura, no Viaduto Otávio Rocha, em Porto Alegre, em junho de 2019. A partir da pergunta “Você quer escrever uma carta de amor para a cidade?”, as pessoas que se encontravam no local foram convidadas a expressar seus afetos pela cidade, através de cartões-postais fornecidos na ocasião. Assim, o presente trabalho faz uso: (1) da coleta de narrativas endereçadas à cidade e (2) da construção de

arquivo documental de narrativas da paisagem, ambos os itens realizados pelos proponentes da ação. Ao final do evento, foram contabilizadas 83 cartas preenchidas, que foram escaneadas para que o presente trabalho pudesse iniciar. A utilização dos cartões-postais aponta, ainda, para uma possibilidade de subversão da instantaneidade e objetividade dos recursos comunicativos do século XXI.

O presente trabalho inicia mais diretamente com a (3.1) análise discursiva, ou organização do conhecimento semântico oriundo das narrativas, baseada, em boa medida, nos trabalhos de Caron (2017) e Caron, Perseu e Carvalho (2018), tendo como constructos principais: (a) Temas, ou formas implícitas e transversais de significação das narrativas (BARTHES, 2009; CARON, 2017; CARON; PERSEU; CARVALHO, 2018), (b) Elementos do Cronotopo, ou imagens espaço-temporais que ancoram os acontecimentos de um enredo literário (BAKHTIN, 1998; CARON, 2017; CARON; PERSEU; CARVALHO, 2018) e (c) Valorações, ou formas de significar o que está sendo contado (CARON, 2017; COELHO, 2011; BAKHTIN, 1998; CARON; PERSEU; CARVALHO, 2018).

O tema “Amor” permeou o processo de escrita dos participantes, visto que estava proposto na pergunta geradora das narrativas da paisagem. Por se tratar de uma categoria de análise paradigmática (BARTHES, 2009), o tema acaba por ser identificado tanto na indicação de sua presença quanto de sua ausência, nas narrativas que aqui chamo de “Desamor”.

Para as 83 cartas arquivadas, foram encontrados 57 elementos do *cronotopo* — ocorrências de lugares ao longo das narrativas (a rua, a cidade, a praça). Destes, 23 foram utilizados na elaboração de (3.2) cartografias da paisagem e valorados conforme o *Prototipo de Catálogo de Paisaje*, (NOGUÉ, 2006), documento que, segundo Coelho (2011), “[...] estabelece as bases conceituais e metodológicas para a elaboração dos Catálogos de Paisagem da Catalunha, com vistas a incorporar a paisagem nos processos de planejamento territorial” (p. 135). Os demais elementos, ainda não cartografados,

dizem respeito, em sua maioria, à cidade como um todo ou a fenômenos naturais, cujo papel nas discursividades afetivas produzidas durante a ação aponta para a possibilidade de outras investigações.

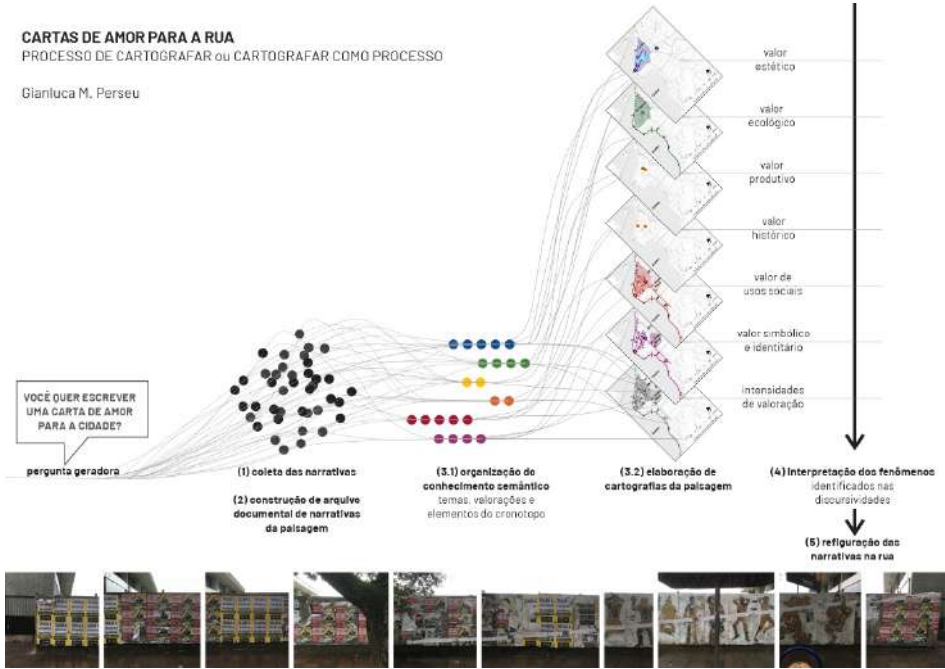
A partir das cartografias elaboradas, iniciou-se um processo de (4) interpretação das intensidades da paisagem narrada da cidade. Os valores simbólicos e identitários atribuídos discursivamente aos lugares de Porto Alegre foram a matiz mais recorrente nas cartas interpretadas, o que sugere não apenas o importante papel do pertencimento na problematização da vida urbana, mas também na discussão do que vem a ser o amor. Assim, encaro o estudo aqui descrito como uma investigação do que vem a ser, e como se manifesta, o amor no meio urbano. As valorações de usos sociais e estéticas também foram bastante empregadas, ficando as demais (ecológica, produtiva, histórica e religiosa) com contagem próxima ou igual a zero.

Ao final do processo de investigação, foi elaborada uma (5) refiguração das narrativas na rua, havendo as mesmas sido expografadas e coladas sobre tapume urbano em área central da cidade, com o título “Cartas de Amor para a Rua”.

Larrosa (2017) aponta, na palavra “experiência”, para o radical *periri*, que também está em “perímetro”, no entorno, do lado de fora; e em “perigo”. Experimentar, arrisco, seria um movimento do devir, uma forma de transformar-se em direção de si (DELEUZE, 2010), uma ameaça necessária. Assim, aparece a narrativa como perspectiva de questionamento de nosso envolvimento com o mundo, de resgate da sensibilidade, da lentidão, da contemplação. De paradas e paisagens.

Apresento, ainda, a produção de uma cartografia (Figura 20), menos como representação do território, e mais como processo de apreensão da paisagem urbana através da perspectiva narrativa de investigação. Você quer escrever uma carta de amor para a cidade?

Figura 20 - O processo de investigação compreendido como cartografia



Fonte: Elaborado por Gianluca Perseu (2019).

Considerações finais

A partir destas diversas abordagens de pesquisa aqui apresentadas, revela-se que no *Pagus*, buscamos experienciar a aplicação de distintos referenciais teórico-metodológicos de análise da paisagem, frente às problemáticas nos espaços urbanos e rurais. Sobretudo, para expressá-la enquanto materialidades, simbologias e fenômenos das inter-relações entre sujeitos e seus espaços territorializados.

Assim, podemos expressar neste texto, que a arte encontra na paisagem diferentes formas de ser captada, vivenciada e representada, pela diversidade infinita de experiências, ao longo do tempo e das escalas espaciais. O jardim como espaço de experiências e campo de conhecimento, possibilita a integração entre os seres humanos e as suas externalidades reconhecidas como sendo a natureza. Ao mesmo tempo, potencializa tratá-lo como paisagem capaz de ser cartografada, descrita e registrada, com a elaboração de métodos

para expressá-la.

Neste sentido, expressar a paisagem pelas narrativas permite, também, entendê-la como uma possibilidade de perceber e representar os fenômenos, tanto pelos seus aspectos materiais como subjetivos. As narrativas se expressam como fragmentos de uma memória individual do entrevistado, mas também que perpassa a memória coletiva de sua comunidade, materializando a paisagem na sucessão de tempos passados, presentes e futuros, quando se trata de uma prospectiva de planejamento e gestão de um determinado espaço.

A nossa experiência múltipla de cartografar a paisagem no *Pagus*, como fenômeno e representação complexos, leva a nos assumirmos como sujeitos no centro do processo, no sentido de que a paisagem é representada a partir de nossos olhares multidisciplinares que se modificam ao longo do tempo e que se coadunam com as representações dos olhares dos outros. São olhares e narrativas de outros sujeitos, que dialogamos ao longo de nossa trajetória de pesquisas, e que se situam em diferentes espaços e temporalidades, não necessariamente numa linha cronológica. Assim, são paisagens expressas que se relacionam com suas histórias com conteúdos materiais, simbólicos e afetivos.

Na medida em que observamos que as ações humanas contemporâneas afetam cada vez mais as formas, as estruturas, as funcionalidades e as dinâmicas da paisagem, estas também nos indicam a necessidade, enquanto grupo de pesquisa, em fundar ações que denunciem e evitem a degradação das identidades paisagísticas. Neste sentido, estabelecemos em algumas de nossas práticas, a valoração das identidades individuais e coletivas relacionadas à paisagem, como elementos ou conjuntos que os sujeitos identificam como suas paisagens de identidade ou ícones.

A sua apropriação e seu uso, que são observados e diferenciados pelas transformações da paisagem, através do trabalho e das técnicas utilizadas pelas sociedades locais, expressam como a paisagem é produto social, com padrões paisagísticos e identidades locais. Neste contexto, as narrativas e suas cartografias são

ferramentas fundamentais para a expressão dos elementos gráficos e teóricos que permitem construir a compreensão dos diferentes processos em curso no espaço, pela leitura da paisagem.

Assim é também em relação ao entendimento do espaço turístico enquanto paisagem, isto é, sendo a expressão de uma dimensão estética, tanto material como simbólica, capaz de ser narrada e cartografada em seus diferentes formatos. O fazer turismo é caracterizado pelo deslocamento no espaço, como forma de vivenciar fisicamente os sentidos que ultrapassam os limites oferecidos pela visão.

O cartografar, neste caso enquanto turista, assim como das nossas narrativas da paisagem que nós comungamos no nosso dia a dia, no espaço urbano e rural, expressam vivências e conhecimentos advindos da experiência de mundo daqueles, como nós do *Pagus*, cartografamos. Portanto, para nós a cartografia, trata-se de um conjunto de discursos-narrativas, em que nossas práticas se materializam, ganham estrutura, forma e ações que expressam nossas experiências e construções no âmbito da paisagem.

Referências

- APPEL, J. M. S. **Jardim**: laboratório de experiências a céu aberto. Porto Alegre: Tese de Doutorado. Programa de Pós-Graduação em Artes Visuais. Instituto de Artes. Universidade Federal do Rio Grande do Sul, 2016. Disponível em: <https://lume.ufrgs.br/handle/10183/150918>
- BAKHTIN, Mikhail. **Questões de literatura e de estética**: a teoria do romance. São Paulo: Editora da UNESP, 1998.
- BARTHES, R. Introducción al análisis estructural del relato. In: NICCOLINI, S. comp. **El análisis estructural**. Buenos Aires: Centro Editor de América Latina, 1977, p. 65-101.
- BENJAMIN, Walter. O narrador. In: **Magia e técnica, arte e política**: ensaios sobre literatura e história da cultura. 7. ed. São Paulo: Editora Brasiliense, 1994.
- BERQUE, A. Paisagem-Marca, Paisagem-Matriz: Elementos da Problemática para Geografia Cultural. In: CORREA, Roberto Lobato e ROSENDHAL, Zeny (Orgs.). **Paisagem, Tempo e Cultura**. Rio de Janeiro: EDUERJ, 1998, p. 84-91.

- BERTRAND, G. Paysage et géographie physique globale. Esquisse méthodologique. In: Toulouse: **Revue géographique des Pyrénées et du SO**, v. 39, n. 2, p.249-72, 1968.
- BREA, José. Ornamento y utopia – Evoluciones de la escultura em los años 80 y 90. In: **Arte, proyectos y ideas**. IV, n.4. Iniversidad Politecnica de Valencia – Vice Rectorado de Cultura: Valencia, 1996.
- CALVINO, I. **As Cidades Invisíveis**. São Paulo: Companhia das Letras, 2003.
- CORBIN, A. **L'Avènement des loisirs: 1850 -1960**. Paris: Champs histoire, 2009.
- CARON, D. **El estudio del paisaje como clave interpretativa del territorio a través de las narrativas para la planificación urbana y territorial**. Paraty, Rio de Janeiro, Brasil como caso de estudio. Barcelona, Cataluña. Tese de Doutorado. Universidad Politécnica de Cataluña, Departamento de Urbanismo y Ordenación del Territorio, 2017.
- CARON, D.; PERSEU, G. & CARVALHO, P. R. . Coreografar a paisagem: a multidimensionalidade requerida pelas cartografias contemporâneas. **Revista Arcos Design**, v. 11, p. 33-52, 2018.
- CLEMENT, Gilles. El jardín en movimiento. Barcelona, España: Editorial Gustavo Gili, s/l, 2012.
- CLEMENT, Gilles. **Jardins, Paysage et génie naturel**. Paris, France: Librairie Arthème Fayrad et Collège de France, 2012.
- DE CERTEAU, M. **La invención de lo cotidiano 1: artes de hacer**. México (DF): Universidad Iberoamericana, 2000. v. I.
- DEGREAS, H. N. Paisagem e proteção ambiental: algumas reflexões sobre conceitos, desenhos e gestão do espaço In: **Paisagem e Ambiente: Ensaios**. Faculdade de Arquitetura e Urbanismo. São Paulo: FAU, 1982 n° IV.
- DEL RIO, V. Paisagem, realidade e imaginário: a percepção do cotidiano In: **Paisagem e Ambiente: Ensaios**. Faculdade de Arquitetura e Urbanismo. São Paulo: FAU. 1997, n° 5
- DELEUZE, G. & GUATTARI, F. Acerca do ritornelo . In: **Mil Platôs, capitalismo e esquizofrenia**. São Paulo: Editora 34, 1997, p.115-152. v.4.
- DI FELICE, M. **Paisagens pós-urbanas: o fim da experiência urbana e as formas comunicativas do habitar**. São Paulo: Annablume, 2009.
- FLICK, U. **Introducción a la investigación cualitativa**. Madrid: Ediciones Morata, 2007.
- FOUCAULT, M. **Vigiar e Punir: história da violência nas prisões**. Petrópolis: Editora Vozes, 1987.
- FRANKLIN, A. **Tourism as an ordering: towards a new ontology of tourism**.

- Tourist Studies, 4, 2004.
- GUATTARI, Félix. ROLNIK, Suely. **Micropolítica: cartografias do desejo**. Petrópolis, RJ: Vozes, 2010. Capítulo: Subjetividade e História.
- JACQUES, Paola B. **Corpografias urbanas**. Arquitectos, 2008. Disponível em <http://www.vitruvius.com.br/revistas/read/arquitectos/08.093/165>. Último acesso em 2 de outubro de 2018.
- JACQUES, Paola B. **Experiência, Apreensão e Urbanismo**. Coleção Experiências Metodológicas. Salvador: Edufba, 2015. Tomo 1.
- KNAFOU. R. Introduction au Atelier thématique IV: espaces régionaux, espaces touristiques. In: KNAFOU. R. **Les guides imprimés du XVI au XX siècle: villes, paysages, voyages**. Paris: Belin, 2000.
- LARROSA, J. Tremores: escritos sobre a experiência. Belo Horizonte: Autêntica Editora, 2014.
- LLOP, C. De la realitat a la representació: de la cartografia a la coreografia. In: NOGUÉ, J. PUIGBERT, L. BRETCHA, G. LOSANTOS, A. (Eds.) **Reptes en la cartografia del paisatge: dinàmiques territorials i valors intangibles**. Olot: Observatori del Paisatge de Catalunya, 2013, p. 89-102.
- KRAUSS, Rosalind E. A escultura no campo ampliado. **Revista October**, n. 8, p. 31-44, 1979.
- LINCK, J. L. M. **Dinâmica espacial entre paisagem rural e urbana, no entorno da BR 448 - Rodovia do Parque - RMPA/Canoas-RS**. Dissertação (Mestrado em Geografia), Instituto de Geociências, Programa de Pós-Graduação em Geografia, Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Porto Alegre, 2017.
- MACCANNELL, D. **The Tourist: theory of new leisure class**. Berkeley: University of California Press, 2006.
- MINAYO, M. C. S. **Pesquisa social: teoria, método e criatividade**. Petrópolis: Vozes, 2004.
- NASSAUER, J. I. Culture and changing landscape structure. In: **Landscape Ecology**, Amsterdam: SPB Academic Publishing, v. 10, n. 4, p. 229-237 1995.
- PIMENTEL, M.R. **Uma abordagem geográfica do turismo: visitando Porto Alegre**. Tese de doutorado do PPG em Geografia UFRGS, 2017. Disponível em: <https://lume.ufrgs.br/handle/10183/170539>
- RANGEL, M. **A Percepção sobre a água na paisagem urbana: bacia hidrográfica da Barragem Mãe d'Água - Região Metropolitana de Porto Alegre/RS**. Dissertação (Mestrado em Geografia), Instituto de Geociências, Programa de Pós-Graduação em Geografia, Universidade Federal do Rio

Grande do Sul, Porto Alegre, 2008.

- RAFFESTIN, C. Paisatges construïts i territorialitats. In: LLOP, C. **Paisatges en transformació: intervenció i gestió paisagístiques**. Barcelona: Diputació de Barcelona, 2009.
- RICOEUR, P. Arquitectura y narratividad. In: MONTAÑOLA, J. **Arquitectonics: Arquitectura y hermenéutica**. Barcelona: Edicions UPC, 2003.
- ROSSETO, T. Embodying the Map: tourism practices in Berlin. **Tourist Studies**, v.12, 2012. p. 28-51.
- SANTOS, M. (2002). **A natureza do espaço: Técnica e tempo, razão e emoção**. São Paulo: Edusp.
- SAUER, C. O. The Morphology of Landscape (1925). In: **Land and Life: a Selection from the Writings of Carl Ortwin Sauer**. Berkeley: University of California Press, 1963.
- SECRETARIA DE ENERGIA MINAS E COMUNICAÇÕES – SEMC-RS. **Atlas Eólico: Rio Grande do Sul**. Porto Alegre: SEMC, 2002.
- SECRETARIA DE PLANEJAMENTO, GESTÃO E PARTICIPAÇÃO CIDADÃ DO RIO GRANDE DO SUL - SEPLAG. **Atlas Socioeconômico do Rio Grande do Sul**. Disponível em: <http://www.scp.rs.gov.br/atlas/>. Acesso: julho/2014.
- SILVEIRA, A. L. L. Hidrologia e Bacia Hidrográfica. In: TUCCI, C. E. M. (Org.) **Hidrologia: ciência e aplicação**. Porto Alegre: Editora da Universidade/ABRH, 2001.
- THIOLLENT, M. (2005). **Metodologia da pesquisa-ação**. São Paulo: Cortez, 2005.
- TUAN, Yi-fu. **Topofilia: Um Estudo da Percepção, Atitudes e Valores de Meio Ambiente**. São Paulo: Difel, 1980.
- VERDUM, Roberto. Perceber e conceber paisagem. In: VERDUM, R.; VIEIRA, L.F. dos S.; PINTO, B. F. P.; SILVA, L. A. P. da (Org.). **Paisagem: leituras, significados e transformações**. Porto Alegre: Editora da UFRGS, 2012, p. 15-22.
- VERDUM, R.; VIEIRA, L.F. dos S.; PINTO, B. F.; CABRALES, R. Percepção da paisagem na instalação de aerogeradores no Rio Grande do Sul. In: VERDUM, R.; VIEIRA, L.F. dos S.; PINTO, B. F. P.; SILVA, L. A. P. da (Org.) **Paisagem: leituras, significados, transformações**. Porto Alegre: Editora da UFRGS, 2012, p. 73-86.
- VIEIRA, Lucimar de F. dos S. **A valoração da Beleza Cênica da Paisagem do Bioma Pampa do Rio Grande do Sul: Proposição conceitual e**

metodológica. Tese de Doutorado. Programa de Pós-Graduação em Geografia; Instituto de Geociências; Universidade Federal do Rio Grande do Sul; Porto Alegre, 2014.

VILÀS, J.R.; BOVET PLA M. DEL. T. Manual de Ciencia del paisaje: teorías, métodos y aplicaciones. Maria de Bolós (organizadora). - **Colección de Geografía**. Ed. Masson S. A. Barcelona. Espanha, 1992.

PARTE IV

Ser e Estar, em Quais Tempos e Espaços?

Nos Mapas, a Nossa Maneira de Ver e Encontrar o Mundo

Giuliana Andreotti

Mapas, representações de nós mesmos

Jorge Luis Borges em um famoso fragmento do Epílogo de *El Hacedor* (*L'Artefice*) escreve:

Un hombre se propone la tarea de dibujar el mundo. A lo largo de los años puebla un espacio con imágenes de provincias, de reinos, de montañas, de bahías, de naves, de islas, de peces, de habitaciones, de instrumentos, de astros, de caballos y de personas. Poco antes de morir, descubre que ese paciente laberinto de líneas traza la imagen de su cara. (BORGES, 1960, p.194).

Em poucas palavras, com uma síntese extraordinária, o autor revela a relação entre imagem e pensamento. O real desenhado, mapeado, não é neutro, indiferente, mas é o rosto daqueles que o traçam. A nossa maneira de ver e perceber o mundo está oculta na representação da realidade. Os dados da experiência, os fatos, não podem ser separados da importância subjetiva atribuída às coisas. Não se pode desconsiderar a própria inteligência emocional, fruto de uma cultura específica, da qual não se vê que o que se aprende a ver e não se percebe que o que se deseja perceber. É o homem que constrói o mundo externo com suas concepções, seus códigos, seus valores. A realidade é, portanto, uma extensão de sua consciência, reflexo dele mesmo. O espaço do mundo se torna convergente com o espaço do homem. Objeto e sujeito se fundem. A realidade material está embutida na esfera existencial daqueles que a observam. A atividade visual do sujeito que observa e representa é projetada na coisa percebida, porque perceber é uma maneira de alcançar a realidade.

O espírito humano e a natureza estão de acordo.

Um poeta, como Borges, condensou e expressou os difíceis pontos de chegada de geógrafos e filósofos.

Parece ouvir a voz de Gaston Bachelard (1957, p. 233):

Ah! Comme les philosophes s'instruiraient s'ils consentaient à lire les poètes!

(Ah! Quanto os filósofos teriam que aprender se resolvessem ler os poetas!).

O psicólogo Serge Moscovici (1976, p. 63) ecoa o que foi eficazmente expresso por Borges. Em relação aos objetos representados, quem sabe está no que sabe. O espaço exterior e o espaço interior se fundem:

Les philosophes ont depuis longtemps compris que toute représentation est une représentation de quelqu'un. Autrement dit, elle est une forme de connaissance per le truchement de laquelle celui qui connaît se replace dans ce qu'il connaît.

(Os filósofos há muito tempo entendem que toda representação é a representação de alguém. Em outras palavras, essa é uma forma de conhecimento através da qual aquele que conhece projeta-se naquilo que conhece).

Representações e intencionalidade

Representação, portanto, é uma forma de conhecimento e de narração que fala de nós mesmos. Como na geografia é especialmente através da representação cartográfica que o conhecimento se manifesta, acredita-se que deve ser dada atenção às relações entre as representações das cartas e o mundo real.

Alguns geógrafos, como Hussy (1989, p. 233) e Vallega (1989, p. 308), destacam como a construção de um mapa envolve um processo lógico, análogo ao que ocorre na linguística quando uma sentença é formada, um trecho é produzido. As palavras são associadas na frase para criar um discurso. No mapa, imagens são colocadas em relação para representar os elementos do planeta.

Nos dois casos, o conhecimento faz relações com duas ordens de fatos: uma relacionada ao real, a outra à intencionalidade do sujeito.

O primeiro estudioso a destacar como cada ato de comunicação une, por interdependência mútua, uma ordem de objetos sensoriais e uma ordem de intenções subjetivas, foi o pai da linguística geral, Ferdinand De Saussure. Sua fórmula é bem

conhecida (DE SAUSSURE, 1971, p. 24):

Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet.

(Longe de se dizer que o objeto precede o ponto de vista, diríamos que é o ponto de vista que cria o objeto).

Michel Foucault (2001, p. 34) também rejeita a divisão de objeto e sujeito, a separação de coisas e pensamentos que se expressa na linguagem. As dimensões das coisas são comuns às coisas e às palavras, ou seja, às imagens daqueles que vêem e representam as coisas.

Não resta dúvida, seguindo De Saussure, que é o ponto de vista, a intencionalidade, que cria o objeto. Consideremos, por exemplo, os momentos mais sombrios e menos científicos da representação cartográfica, determinados não pela perspectiva lógica ou geométrica, mas do ponto de vista cultural, filosófico, dogmático, religioso e até racial. A história da cartografia fornece exemplos intermináveis.

Podemos citar os trabalhos mais antigos, os *pinax* dos filósofos jônicos Anassimandro e Ecateo, condicionados por concepções cosmológicas; os mapas ecumênicos de Marino di Tiro e Claudio Tolomeo, com uma posição preferencial para toda a bacia do Mediterrâneo; os medievais, inspirados em critérios cosmográficos de derivação bíblica, absolutamente arbitrários, dos quais não estava ausente, ou melhor, talvez o caráter fantástico prevalecia.

Da aberração de Cosma Indicopleuste, que imaginou a ecumene como o interior de uma caixa, cujas paredes, formadas pelas terras despovoadas pelo dilúvio universal e desde, então, desabitadas, sustentavam o céu, se chegou aos mapas do Beato, de Guido e aos árabes, todos afetados pelas reivindicações fideístas que os inspiraram.

O eixo de orientação, que será chamado umbigo de fé, será encontrado, para o mundo cristão, em Jerusalém e, no mundo árabe, em Meca.

Em outras palavras, como afirma o cartógrafo Arno Peters (1990), as imperfeições do mapa são devidas a uma espécie de predominância ideológica do cartógrafo compilador, do seu ponto de vista que, distorcendo as regras geométricas mais elementares, altera as relações entre as capitais do mundo e suas províncias.

Portanto, também os sistemas de derivação geométrica mais perfeitos são manipulados, mais ou menos conscientemente. Na realidade, essa atitude não pertence apenas ao cartógrafo ou ao geógrafo, é também comum ao filósofo e ao historiador. Porque foram a filosofia e a história ocidentais — no sentido de derivação da cultura greco-romana — que interpretaram o mundo e sua alma e suas ações, organizando tudo à sua própria imagem e semelhança. O que não era aderente a essa imagem, o que não podia ser colocado no sistema, era censurado pelos vencedores, destruído nas fogueiras da época, e queimado, não apenas metaforicamente, mas literalmente, nos arquivos de Cartago e na Biblioteca de Alexandria.

Que sabemos, para falar de Cartago, da história púnica, que não vem de Lívio, ou seja, dos vencedores romanos?

É uma pergunta a fazer quando se considera a história da cidade que foi conquistada três vezes, ressuscitou duas e, finalmente, foi queimada para se tornar o mais belo troféu para os fatais romanos.

Olhar para o passado para entender o dia de hoje

Para entender os verdadeiros significados da narração cartográfica, acreditamos que é necessário voltar aos seus primeiros momentos, quase ao seu “fóssil”, porque o que acontecerá posteriormente sofrerá, de qualquer forma, modificações ou influências, interferências, contágios, mimesis que obscurecerão os significados.

Igualmente, mesmo em um campo diferente, não é fácil discordar de Freud no momento em que ele extrai atitudes psíquicas do indivíduo adulto de experiências ou impressões ou hábitos,

mesmo inconscientes, feitos, recebidos ou praticados na primeira infância.

De igual modo, por que não considerar que também a cartografia, durante muito tempo inseparável da geografia — ou melhor, a atitude e a abordagem científica dela — teve o momento de maior inocência em sua infância, quando gozava de condições específicas desprovidas de influências, interferências, contágios e mimesis? E que naquele momento elas determinaram inconscientemente o comportamento do cientista adulto, que é moderno? E que, em suma, conhecer o “passado” significa entender o dia de hoje?

Perante as várias tendências, teorias ou direções atuais da cartografia, por que não aproveitar plenamente os primeiros tipos para afirmar o que de necessário, ou seja, universal, existe nesse assunto e quanto de contingente? Quanto de puro ou impuro? E, acima de tudo, o que é objetivo ou subjetivo? As palavras do geógrafo Giuseppe Dematteis (1985, p. 67) vêm à mente, quando ele afirma:

O que caracteriza a geografia como uma disciplina moderna é a [...] pretensão de ser “ciência”, isto é, combinar a descrição e a representação “exata” da superfície da Terra com sua “explicação”, como um conjunto de relações, de fenômenos decorrentes de sua posição, resultando, portanto, em apresentar o que antes era arbitrário como resultado de leis e processos “naturais”.

E depois (*ibid.*):

Como a doutrina do direito natural apoiava a existência de um direito natural, a “geografia pura” parte do pressuposto de que existem divisões e ordens naturais do espaço terrestre e que a verdadeira geografia é a que descreve a Terra a partir da Terra, sua identificação e não por divisões políticas, que nada têm a ver com a Terra.

E isto não é realmente um desabafo contra o eixo de orientação do Egeu e contra uma ecumene desenhada negligentemente? Certamente, pelo contrário, se considera uma degeneração de acordo com esta discriminante: “Por este lado os helenos, pelo outro os bárbaros”.

Nihil est in fide quod non ante fuerit in sensu

(Nada está na fé que antes não fosse sentido),

como afirma o filósofo Max Müller (STONE, 2002, p. 288), fazendo anagrama de um lema latino mais conhecido, quando o sentido significa a categoria do conhecido e aprendido. E não foram os erros cometidos por Marino de Tiro e Ptolomeu uma extensão inconsciente do conhecido em detrimento do desconhecido? Isso, quando, a partir do meridiano das Ilhas Canárias (Ilhas Afortunadas), eles mediram para leste muito além do ecumene, o primeiro com 225 graus de longitude e o segundo com 180 graus, aproximando as Índias Orientais em 40 graus às costas atlânticas da Europa, de modo a enganar futuros navegadores, incluindo Colombo. Uma subestimação do *alter*? Não é isso que Dematteis quer dizer quando lança sua acusação contra um processamento maliciosamente monocêntrico?

Se isso não fosse suficientemente claro, poderíamos pedir a Massimo Quaini (1984) que emprestasse a frase tão semelhante a um aforismo:

Em cada mapa há uma ideologia não revelada [...] A força dos mapas está na sua aparente objetividade.

Nos autores citados parece estar presente esta suposição: nenhuma projeção, nenhuma verdade fundada em princípios matemáticos e em projeções geométricas do reticulado geográfico, ou convencional, baseada em princípios empíricos, ou seja, em regras independentes das leis geométricas e matemáticas, pode realmente nos dar a imagem da Terra, mas apenas um aspecto arbitrário dela. Porque, mesmo quando tentamos escapar das convicções monocêntricas, reconhecidas e abandonadas, a representação de uma esfera ou de uma porção esférica em um plano criou problemas complexos de projeção que nem sempre remetiam aos nossos olhos as proporções exatas de cada ângulo do globo reproduzido.

De acordo com os manuais, o mapa é uma representação

reduzida, aproximada e simbólica da superfície da Terra ou de parte dela. Sua função na análise e comunicação de dados espaciais é preciosa, tanto quanto no uso e nas funções de um grande número de disciplinas e técnicas. Mas não é um modelo de verdade. Redução, aproximação e símbolos expressam algo não conforme, não fiel à realidade. Não se pode esquecer que cada escolha, mesmo a aparentemente mais racional, depende do ponto de vista do cartógrafo.

E voltamos assim ao que foi expresso no começo.

Signos: índices, ícones e símbolos

Da mesma forma que a linguagem, a cartografia é um sistema de comunicação gráfica, com uma função semiótica, ou seja, se exprime através de signos. Um mediador, que é um código gráfico, destaca as relações entre realidade e representação.

O mundo real consiste em elementos, objetos ou entidades concretos, isto é, referentes. Em uma representação por imagens, como é um mapa, as informações são transmitidas por signos.

Os signos são a base da linguagem dos geógrafos, essencialmente cartográficos. Por esse motivo, a geografia e a semiologia, duas disciplinas historicamente desenvolvidas em direções muito diferentes uma da outra, foram - e ainda são - percebidas como vizinhas, se não mesmo como um único conhecimento (BORD, 1998, p. 52).

Significativo é um trabalho de Jacques Bertin (1967), *La sémiologie graphique* (A semiologia gráfica), cujo subtítulo é *diagrammes, réseaux, cartes* (diagramas, redes e mapas geográficos).

Os signos se baseiam em uma questão crucial que, na esfera linguística, é a relação entre as duas classificações de significante e significado.

O significante é o indicador perceptivo da realidade, o elemento distinguível com os sentidos, o conteúdo real composto por elementos e relacionamentos. As formas físicas de um território, os assentamentos, as áreas cultivadas, os meios de comunicação etc.,

adquiridos através da percepção são significantes.

O significado é a forma, o conceito que se refere ao objeto, à entidade concreta do mundo real ou ao referente. Em outras palavras, o significado é a imagem mental genérica, a idéia alcançada pelos significantes para descrever a realidade. Portanto, é um conceito expresso por signos (VALLEGA, 1989, p. 308 segs.).

Um signo designa o total que une signifiante e significado, objeto e imagem, conteúdo e expressão. Ele olha em duas direções, interna e externa: dentro, em direção ao conteúdo, assumindo a função de signo-signifiante; fora, em direção à expressão, adquirindo a qualidade de signo-significado.

A semiótica sempre refere os signos a três categorias básicas: índices, ícones e símbolos (VALLEGA, 2004, p. 45 segs.).

Mas vamos seguir Charles S. Peirce (C.P. 2.247-2.292)¹, um dos pais fundadores da semiótica moderna, que afirma que um índice é um signo que se refere ao objeto dado e que é determinado por este objeto com quem necessariamente possui algumas qualidades em comum. É em relação a essas qualidades que o índice se refere ao objeto. O índice, portanto, implica uma espécie de ícone, embora seja um ícone de um tipo peculiar; e não é a pura semelhança com seu objeto que o torna um signo, mas é a modificação real sofrida pelo objeto. É ainda Peirce que cita alguns exemplos de índices, como um relógio de sol, ou um relógio que indicam a hora do dia, ou a estrela polar que nos mostra a direção do norte, como se fosse um dedo apontador.

Também para Umberto Eco (1980, p. 51) o índice é um signo que tem uma conexão física com o objeto, indicando algo, assim como acontece com um dedo apontado para um objeto.

Segundo Peirce, quando o signo é natural, não é o resultado de uma convenção e não se assemelha ao conceito expresso que se

1 Collected Papers of Charles S. Peirce (Papéis coletados de Charles S. Peirce), 1931-1958. Os textos são citados como de costume, por exemplo, C. P. 2.248, em que o primeiro dígito indica o volume, os outros, após o ponto, indicar o parágrafo.

pretende representar.

Um ícone, por sua vez, é um signo que se refere ao objeto que denota simplesmente em virtude de suas próprias características e que possui do mesmo modo, quer esse objeto exista ou não. É verdade que, a menos que haja realmente um objeto desse tipo, o ícone não age como um signo; mas isso não tem nada a ver com sua característica de signo.

Um símbolo é um signo que se refere ao objeto que denota em virtude de uma lei, geralmente uma associação de ideias gerais, que opera de tal maneira que o símbolo é interpretado como se referindo a esse objeto.

Um símbolo, por último, é um *representamen*, um significante do qual o caráter representativo consiste precisamente em ser uma regra que determinará seu interpretante. Todas as palavras, frases, livros e outros signos convencionais são símbolos.

Temos um símbolo quando o significante usado é o resultado de uma convenção, mas não se assemelha ao conceito expresso na realidade. É um signo especial, arbitrário, com poder comunicativo e evocativo, definido por uma lei estabelecida pela cultura da comunidade de referência.

Veja-se, por exemplo, o símbolo da liberdade — estátua, gaivota, ou cadeia quebrada — e pense apenas nos diferentes significados de um símbolo universal, como o sol, nas várias culturas e ao longo do tempo: poder cósmico supremo, poder feminino (África), divindade (Hórus, Ra ou Osiris, no antigo Egito), grande princípio masculino (China antiga), Olho de Odin (Escandinávia), Olho de Alá (Islã), etc.

Cartografia racionalista e cartografia humanística

É interessante notar que as duas correntes fundamentais da geografia, a racionalista que se refere à razão e a humanística que se refere à esfera existencial, escolhem símbolos ou ícones de maneira diferente para sua representação cartográfica. A tendência racionalista prefere mapas geográficos definidos em símbolos, pois

visa ilustrar, mostrar, com base em significados predeterminados e relações monossêmicas.

A tendência humanística, por outro lado, prefere mapas geográficos baseados em ícones, pois estes não têm significados predeterminados, mas comunicam, evocam e excitam, estabelecendo relações polissêmicas com significados (VALLEGA, 2004, p. 76-79).

Observe, no entanto, que a cartografia humanística frequentemente usa também cores para criar sensações e emoções. É, por exemplo, o caso dos mapas da tranquilidade (*Tranquillity maps*) do Reino Unido, projetados para apresentar áreas de maior ou menor paz no País. Estes são publicados pela CPRE (*Campaign to Protect Rural England*). As áreas rurais, muito tranquilas, aparecem em verde mais ou menos intenso. As áreas urbanas, movimentadas e barulhentas, particularmente Londres, estão marcadas em vermelho. Mas outras cores também são usadas.

Os mapas topográficos do Istituto Geografico Militare Italiano (IGMI), mapas oficiais do estado italiano, na escala 1:25.000, apresentam o território usando um grande número de símbolos, tanto para o ambiente natural quanto para o ambiente construído. São figuras geométricas, abstratas e convencionais, sem relação com objetos geográficos, exceto para formações com árvores.

Neste caso, são utilizados símbolos figurativos que simulam a forma das árvores e aparecem como ícones. No entanto, as representações de tais mapas permanecem racionalistas.

Não há dúvida de que a modernidade, filha do Iluminismo, prefere a cartografia racionalista, baseada principalmente em gráficos que medem fatos e fenômenos. À realidade tangível agora se junta o espaço virtual que permite análises, elaborações e simulações, exaltando os procedimentos lógicos da linguagem formalizada. A ciência da computação produz extraordinários avanços em métodos e técnicas cartográficas, com o crescimento do poder da cartografia digital, *Sistema de Informação Geográfica* (SIG), e a criação de softwares sofisticados, especializados na elaboração de gráficos conectados a *database* geográficos. Os bancos de dados estão se tornando cada vez mais completos graças à tecnologia de satélite.

Extraordinária é a relevância assumida pelo sensoriamento remoto (*remote sensing*), um conjunto de técnicas e ciências que permite conhecer as características quantitativas e qualitativas de uma terra através do estudo de fotos aéreas, de satélite, drones ou sondas espaciais.

A cartografia humanística, por outro lado, se baseia na representação pré-moderna, rica em imagens e cores. Na sociedade moderna, a maior sensibilidade à linguagem icônica ou visual, que depende das emoções e a atenção à cultura e especificidades das várias comunidades, nos faz apreciar cada vez mais esse tipo de mapas. Sem mencionar a velocidade com que a nova linguagem e a nova maneira de interpretar o mundo se impõem, introduzidas pelos mapas digitais multimídia e multissensorial.

Exemplos incluem mapas emocionais que interagem com a percepção da paisagem. Noto é o *Mapping emotions in Victorian London*, um documento digital interativo, produzido pelo Stanford Literary Lab, dentro do Centro de Análise Espacial e Textual (CESTA). Este mapa apresenta uma leitura emocional que combina lugares significativos da cidade de Londres com obras literárias famosas do século XIX. No mapa estão marcados pontos e números vermelhos, clicando nos quais passamos a ter uma visão mais próxima da área e acesso a uma literatura a respeito. Assim, por exemplo, o ponto vermelho 3, o bairro de Brixton, relata as *Letters of Gold* de Rosemary Taylor; o 27, Hyde Park, relembra o livro *The Three Curates* de G. Bigg-Wither; o 39, Kensington Garden, relata o romance de Rachel Rossano, *The Mercenary's Marriage*; o 83, é o distrito de Lambeth, com o qual lida o jornalista Adolphe Smith em *Street life in London*, uma série de artigos, ilustrados pelo fotógrafo John Thomson. E nós poderíamos continuar.

O mapa é dividido em três categorias: *Dreadful London*, que apresenta locais de miséria e crime, como a Torre de Londres, uma prisão famosa; *A day in the life of old London*, conjunto de lugares neutros que não proporcionam grandes emoções; *London in the light*, lugares de felicidade, alegria e riqueza, como Hyde Park, Grosvenor Square ou West End (VOLPICELLI, 2015).

Um dos setores que conta com um número infinito de mapas emocionais é o dos itinerários de viagem.

Recordamos os mapas coloridos do ilustrador e cartógrafo inglês Kerry Hyndman. Um número extraordinário de ícones propõe imagens de destinos de viagens, indicando cidades, monumentos, lugares importantes, ruas, meios de transporte, e muito mais.

Igualmente interessantes são os mapas em grande escala publicados pelo City Book, uma edição especial do italiano *Corriere della Sera*. No volume 30, Milano (2005), o centro histórico da cidade é representado (p. 44-45) com a localização, forma e estilo arquitetônico dos principais monumentos - Duomo (Catedral), Teatro alla Scala, Palácio Real, Galeria Vittorio Emanuele II, San Fedele, Igreja de San Carlo - bem como caminhos e praças.

Conclusões

Os mapas mostram o mundo, mas eles não são o território. Um linguista conhecido, o polonês-americano Alfred Korzybski (2010, p. 37), que desenvolveu a teoria da Semântica Geral, lembra isso com um aforismo:

The map is not the territory

(O mapa não é o território).

Antes dele, Eric Temple Bell havia dito (1933, p. 138):

The map is not the thing mapped

(O mapa não é a coisa mapeada).

O mapa não é mais do que a representação normatizada de nossa visão de um território. Reflete a subjetividade ligada à nossa interpretação do mundo e, como tal, espelha a si mesmo e a quem o traçou. Portanto, não é a realidade das coisas.

Os mapas são uma narrativa subjetiva do mundo que se refere aos contextos culturais da época e responde a uma ideologia.

Tradicionalmente, existem duas linhas de pesquisa: a narração racionalista e a narração emocional, dependendo da preferência de dados que favoreçam a suposta objetividade ou a subjetividade, as emoções. Mas, se na cartografia tradicional a distinção entre os dois cenários era indicativa, no horizonte do mundo contemporâneo é cada vez menor. A suposta objetividade da tendência racionalista está desaparecendo. Uma vez ultrapassada a fronteira entre o mundo real e o virtual e superada a restrição de suporte em papel em favor do formato digital, as novas tecnologias e as formas atuais de comunicação interativa ampliam os pontos de vista além dos dados geoespaciais e tornam os mapas cada vez menos objetivos. Seguindo a importância assumida hoje pela Internet, instrumentos de mapeamento interativo, telefones celulares equipados com GPS (*Global Positioning System*) e redes sociais, os mapas se tornam cada vez mais pessoais e crescentemente mais centrais nos processos e nos modos de transmissão de informações.

A cartografia tradicional é substituída pela disciplina multissensorial da *cybercartography* (TAYLOR, 2003), interativa e multidisciplinar, que se impõe como uma ciência real. Utilizando as novas tecnologias de telecomunicações oferecidas pela web e o formato multimídia, associa elementos gráficos a informações de natureza humanística. A objetividade complexa das características territoriais e dos dados de referência é comprometida com a subjetividade da percepção e das emoções.

Proliferam mapas colaborativos e participativos e atlas online, nos quais existem muitas relações polissêmicas com significados. Ou seja, as informações espaciais estão sujeitas a muitas interpretações possíveis pelo usuário, que pode interagir com elas enriquecendo-as ou criando seus próprios mapas.

Como conclusão, é possível afirmar que as mais modernas tecnologias digitais, superando a linguagem visual da cartografia tradicional, abrem horizontes infinitos. Elas quebram a clara divisão entre quem produz e quem lê os mapas, levam a negligenciar a

suposta objetividade original dos mapas tradicionais e avançam em direção aos cyber-mapas, que dependem de percepções e emoções individuais.

São perspectivas fascinantes, suscetíveis de progresso contínuo, mas também de inúmeros e grandes problemas, incluindo as questões decorrentes da privacidade e dos direitos autorais, para além dos custos das bases de mapas e das tecnologias em constante evolução. Permanente é também a necessidade de mudar equipamentos por sua extrema rapidez de obsolescência.

Mas essa é apenas uma parte da problemática apresentada pela cartografia contemporânea.

Referências

- ANDREOTTI, G. "La cartografia come metafora dell'interpretazione della geografia". *L'Universo*, n. 6, p. 706-713, 1986.
- ANDREOTTI, G. "Esegesi di un episodio de cosmografia medievale: la descrizione del mondo di Cosma Indicopleuste". *Civis: studi e testi*, v. 12, n. 35, p. 131-135, 1988.
- ANDREOTTI, G. "Una mostra su «La carta perduta. Paolo dal Pozzo Toscanelli e la cartografia delle grandi scoperte»". *Rivista Geografica Italiana*, v. 99, n. 3, p. 539, 1992.
- ANDREOTTI, G. "Geografia. Cartografia e visione del mondo nel Quattrocento". *L'Adige*, 3 febbraio 1993.
- ANDREOTTI, G. "Montagna: mito, rappresentazione e psiche". *La Nostra Geografia*, v. 1, p. 21-24, 2003.
- ANDREOTTI, G. "O senso ético e estético da paisagem". *Ra'ega*, v. 24, p. 5-17, 2012.
- ANDREOTTI, G. "Geografia emocional e cultural, em comparação com a racionalista", em Á. L. Heidrich, B. Pinós da Costa, C. L. Zeferino Pires (org.), *Maneiras de ler Geografia e Cultura*, Porto Alegre (RS, Brasil), Compasso, 2013, p. 105-112.
- ANDREOTTI, G. *Paisagens culturais*. Curitiba: Editora UFPR, Universidade Federal do Paraná, 2013.
- ANDREOTTI, G. "Rivelare il *genius loci*". *Bollettino della Società Geografica Italiana*, s. XIII, v. 7, n. 4, p. 533-558, 2014.
- BACHELARD, G. *La poétique de l'espace*. Paris, PUF, 1957 [1961].
- BAVOUX, J-J. *La géographie*. Paris, Armand Colin, 2009.

-
- BELL, E. T. **Numerology**. Baltimore, Williams and Wilkins, 1933.
- BERTIN, J. **La sémiologie graphique, diagrammes, reseaux, cartes**. Paris, Gauthiers-Villars, 1967.
- BORD, J-P. "Géographie et sémiologie graphique: deux regards différents sur l'espace". **Revue du Comité Français de cartographie**, n. 156, p. 52-58, 1998.
- BORGES, J. L. **El Hacedor**. Buenos Aires, Emecé Editores, 1960.
- DEMATTEIS, G. **Le metafore della Terra**. Milano, Feltrinelli, 1985.
- DE SAUSSURE, F. (1913). **Cours de Linguistique générale**. Paris, Payot, 1971.
- ECO, U. **Segno**. Milano, Mondadori, 1980.
- FOUCAULT, M., "Des espaces autres" (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), **Architecture, Mouvement, Continuité**, n. 5, octobre 1984, p. 46-49, 1984, Milano, Mimesis, 2001. (tradução ital., "Spazi altri")
- HUSSY, C.H. "Les concepts de la cartographie". In: A. Bailly et al. **Les concepts de la géographie humaine**, Paris, Éd. Masson, 1984, pp. 173-178 (2e ed. 1991, p. 209-219) Tradução ital. a cura di P. Dagradi, Bologna, Pàtron, 1989, p. 231-238.
- KORZYBSKI, A. **Science and sanity**. New York City, Institute of General Semantics, 2010, p. 37 (1a ed., Lancaster (PA) and NYC, The International Non-Aristotelian Library Publishing Company, 1933, p. 247).
- KORZYBSKI, A. **Selections from science and sanity**. New York, Institute of General Semantics, 2010.
- MILANO, City Book. **RCS Quotidiani spa**, Milano, 2005.
- MOSCOVICI, S. **La psychanalyse, son image et son public**. Paris, PUF, 1976.
- PEIRCE, C.H. S. **Collected Papers**. Charles Hartshorne and Paul Weiss, Harvard Univ. Press, Cambridge Mass, 1931-1958. v. I-VI.
- PEIRCE, C.H. S. **Opere**. In: M. Bonfantini (a cura), Milano, Bompiani, 2003.
- PETERS, A. **Peters Atlas**, Akademische Verlagsanstalt, Vaduz, 1990.
- QUAINI, M, **L'Europeo**, 11 novembre 1984.
- STONE, J.R. (ed.). **The essential Max Müller**. New York: Palgrave, 2002.
- TAYLOR, D. R. F. **The Concept of Cybercartography**. Maps and the Internet (ed. by M. P. Peterson), Amsterdam: Elsevier, 2003.
- VALLEGA, A. **Geografia umana**. Milano, Mursia, 1989.
- VALLEGA, A. **Le grammatiche della geografia**. Bologna, Pàtron, 2004.
- VOLPICELLI, A. "La mappa emotiva (interattiva) di Londra", **Il Sole 24 Ore**, 14 giugno 2015.
-

Cartografias e Geografias de Possibilidades de Paisagem: Relações Escalaes de Espaços-Tempo

Sílvio Wigwam Mendes Pereira

Look not from the mind, but from the soul. For the life that is coming is already before us, waiting to open up the word. Just look more closely. Find the eyes to see. (The Celestine Insights).

Uma breve mensagem às comunidades de Gaia

Estimados habitantes de Terra Viva, nós desejamos compartilhar com vocês o nosso ‘escritório sazonal amazônico’ e dizer-lhes, que sob uma suposta observação multiescalar de uma paisagem noturna recortada de inverno-verão do lugar que nos encontramos, a mensuramos por cima e por entre os contornos de telhados naturais e os culturais até os zênites estelares, buscando conhecer e reconhecer em dimensões maiores e menores, as funcionalidades cartográficas e geográficas ‘simultâneas’ dos dias e das noites de nosso mundo supostamente ‘holográfico’, e de outros sistemas perceptíveis que co-habitam a nossa morada cósmica de experimentações multidimensionais.

Nesse cenário de periodicidades de ‘descansos’ de visualidade biológica impostos aos nossos olhos, capazes fisiologicamente de ver uma parte, a ‘colorida’, de radiação eletromagnética, não de nosso olhar virtual construído por uma formalidade acadêmica conceitual, nós ‘pressentimos e compartilhamos essa noite e sua ‘alma’ vicejando na madrugada pontilhada de luzes ‘instigantes’, em um suposto processo quântico de possibilidades ‘reais’, onde a luz visível do dia foi ‘reconduzida’ em nossa direção pela superfície do astroselene (a nossa lua ‘pendular’), e, resultando em matizes e contrastes entre a sombra e a luz nas curvas desniveladas de úmidas bacias de rios voadores de amplitude continental. A sensação (medida de energia) que tínhamos era que as luzes e as sombras se derramavam as primeiras, se autorrecortavam as segundas, em ondas de ‘fótons’ por intermédio de superfícies de morfologias impalpáveis ao alcance médio de nossos sensores biológico, geográfico e cartográfico, cujo erro gráfico em se tratando desse último, é menor do que a de um quinto de milímetro (uma pura alegoria científica).

Então, nós questionamos mais uma vez, sobre a ‘real’ possibilidade de existência do *Onde* Primordial de Criação, ou seja,

sobre essa espontânea indagação (uma comunicação intuitiva) de como o princípio limitador do pensamento sistemático de percepção humana, com o intuito de uma aproximação ainda que rudimentar da Criação, poderia ser em parte, supostamente revelada pela observação/mensuração.

No entanto, nós entendemos que uma hipótese ‘científica’ como a construída acima, nem sempre deve ser processada de um modo linear e previsível pela racionalidade, pois ajuizamos que um pensamento ‘espontâneo’ que constrói uma pergunta aparentemente ‘dogmática’, deve ser assistemática e assimétrica, o que em outras palavras, a propõem como um ato intuitivo e emocional de auto existência.

Por sua vez, um instrumento intuitivo-emocional de observação fenomenológica (a paisagem), nos parece até certa medida, como um tipo de distorção de lógica maior, da consciência do todo alcançável pelo discernimento humano, pois que esse processo ‘quântico’, supostamente reduz o observador às limitações de sua própria existência psicobiológica.

Assim, nós persistimos, madrugada afora, madrugada adentro, nesse caminhar ‘visionário’ de mundo ‘retornável’, pois entendemos que essa manifestação singular que supomos de criação cartográfica de nosso universo com seus espaços-tempo diferenciados (a paisagem planetária estrutural, e.g.), parece compor um sistema de evolução ‘geográfica’ do Ser Inteligente que cria, observa e possibilita até certa medida ser observado, e, é nessa condição cartográfica criativa, que mensura o pecado quântico do pensamento negativo da humanidade, essa enquanto a criatura observada produto de um sacramento ‘existencialista’.

Esse sacramento/mistério supostamente provoca a racionalidade humana, como expressa e nos faz refletir o enredo da ‘profecia celestina’: “Você terá o seu primeiro ‘insight’ quando perceber que existe um mistério que está acontecendo lá fora, **nos levando para algum lugar**. Por alguma razão, está lá para todos, mas só alguns percebem.” No segundo insight ocorre então um alerta sobre uma mudança de paradigma, ao esclarecer que “o

mundo está começando a mudar. Com o tempo, **vai abrir a sua percepção**, encontrar a sua direção. Vai descobrir por que realmente está aqui.” (Grifo nosso).

Nós formamos uma convicção ‘intuitiva-emocional’ que primariamente, o LUGAR é uma expressão do ONDE cartográfico sistemático de um ato criativo em nosso mundo tridimensional, e, que o *lugar* antecede incondicionalmente a sua própria alma expressa pelo ‘o QUE’ geográfico. Grande abraço.

Esse discurso inicial conjumina a nossa ideia de descrição sucinta de um processo têmporo-espacial a partir de dois métodos de visão sobre o que nós denominamos ‘mundos perceptíveis de espaços-tempo cartográficos e geográficos’, reiterando a importância nesses processos de uma proatividade cartogeográfica macroecológica (relações de abundância/distribuição/diversidade entre organismos e seu ambiente em pequenas escalas e grandes tempos-espacos), e, de um estado de resiliência ‘mínima’ do geográfico para as formações sociais de espaços-tempo supostamente diferenciados, no que se referem às suas percepções e revelações, tanto no âmbito específico de cartografias como no de geografias.

Nós entendemos que qualquer forma de uma suposta proatividade (socio)ambiental em escala global, seja capaz de embutir nas suas relações de conceitos e de categorias de análises, uma abordagem do tipo ‘ecogeográfica’, e que essa escala de generalização cartográfica, deve refletir o conjunto de espaços cartogeográficos naturais e culturais de uma paisagem mensurada por observação ‘direta’. Nesse sentido, por suas condições geomarcadoras e geofatoriais (ver adiante) isentos, se possível, de subterfúgios ideológicos, devem nortear os vetores de formação social desses espaços-tempo no contexto de paisagem alcançável visual (espectro visível, de 0,4 a 0,7m) e de ‘paisagem visível’, originada no *feedback* geográfico.

Por sua vez, nós consideramos que a contenda proposta entre a cartografia e a geografia seja uma narrativa reacional mediadora com base na paisagem, uma espécie de amálgama estruturadora de seu discurso razoavelmente científico, onde a ‘intuição’ deve ser também

uma parte ‘razoável’.

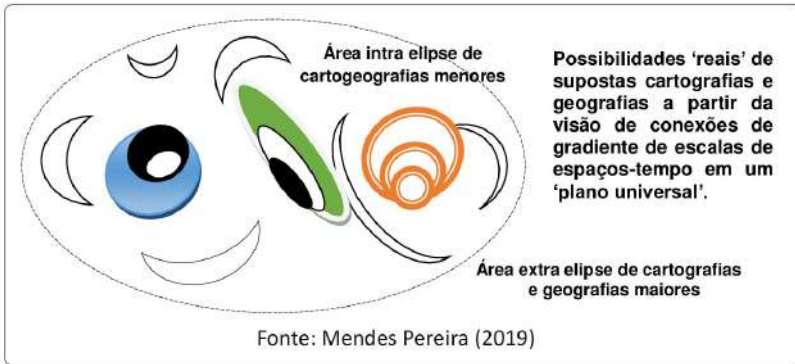
Contextualmente, a paisagem mensurada seja a oriunda de ato de visualidade, ou seja, a que está associada predominantemente ao comportamento espectral da radiação visível (espectro eletromagnético), ou a de ‘visibilidade’, resultante de elucubração originada no *feedback* cultural interpretativo do observador, deve ser abordado a nosso ver, como um *locus* predominantemente ‘alternativo’, para o processo de formação de convicção sobre a contribuição da fenomenologia nos procedimentos cartográficos e geográficos de revelação de lugares e de suas supostas ‘almas quânticas’. Em suas escalas de abrangência, as suas variações espaciais e temporais baseadas em um gradiente diferenciado quanto aos seus níveis de importância – é o que defendemos –, então é razoável classificar a magnitude desse gradiente.

A fim de esclarecer melhor essa questão de gradientes de escala ‘científica’ fenomenológica, nós ampliamos os parênteses com vistas a tipificar esses supostos *grades* existenciais, o do cartográfico e o do geográfico em dois níveis relativos de relevância, um, o ‘maior’ e o outro, o ‘menor’ (ver na Figura 1).

Os ‘meniscos’ incolores são possibilidades de ocorrência de outras cartogeografias; as elipses concêntricas são possibilidades de cartografias e geografias maiores; a área de intra elipse pontilhada mostra um suposto limite holográfico de uma possibilidade de universo maior ‘integral’ e; a área extra elipse pontilhada uma suposta cartografia menor ‘integralizadora’.

Portanto, nós admitimos uma cartografia ‘maior’ capaz de justificar e revelar uma ínfima parte do suposto ‘plano multiversal’, plano esse entendido como a ideia original de Criação Suprema de todos os espaços-tempo (macrodimensões) simultâneos e ‘imprevisíveis’, mas não de tudo.

Figura 1 – Visualizador de esquema de cartografias e geografias (maiores e menores)



Fonte: Pereira e Wigwam (2019).

Por outro lado, uma cartografia ‘menor’ até certa medida cartesiana, serviria para a quantificação de espaço-lugares (microdimensões) por intermédio de produtos resultantes de localizações do *onde* relativo. Nesse sentido, essa minoridade cartográfica microdimensional parece justificar e revelar uma grande parte da necessidade de resiliência (geo)ecoambiental para uma evolução espacial relativamente longa no tempo humano, mas limitada e regionalizada de espécies biológicas, e juntamente com as de entidades geológico-geomorfológicas continentais e oceânicas.

A resiliência especificada anteriormente nos parece uma forma natural e eficiente de controle supraterrrestre (externo) de evolução (geo)bioecológica do sistema integral (maior e menor) Terra-Gaia – Criação-Entidade-Terra; nós diríamos que um processo resiliente dessa natureza é supostamente um dispositivo de alerta e de reconstrução ‘limitada’ postulado pela teoria do *design inteligente* de manutenção vital da criatura. Nós não nos referimos ao *design inteligente* como apenas uma possibilidade direta de intervenção de entidades ‘extraterrestres’ na evolução do ser humano em particular, mas àquela relacionada ao seu criacionismo, ainda não ‘plenamente’ revelado.

Desse modo, nós entendemos que uma manifestação cartográfica maior é um dos fenômenos básicos do sistema integral

de pré-existência (uma fase de Criação Suprema) e por isso uma ‘suposta’ questão supracientífica. Por sua vez, a manifestação cartográfica minoritária (microdimensional) nos parece estar associada ao princípio de deslocamento ‘temporal’ (uma redundância pertinente a essa ‘janela’, pois é científico que o movimento-tempo procede no espaço) na paisagem (geo)bioecológica e na de formação cultural e socioambiental ao falarmos em ‘deslocamento’ temporal, apelamos.

Portanto, nos parece necessário para a evolução de uma paisagem enquanto um pensamento racionalizado, mas também intuitivo. A formação de novos espaços para que o tempo possa consumi-los. A energia-tempo deve formar a energia densa (matéria-espaço) para que ocorra a evolução de ‘paisagem’. Nós supomos que a matéria (espaço) e o tempo se autorretroalimentam sob os auspícios de uma força imprevisível ‘supra científica’. Essa supostamente é uma possibilidade de magnitude suprema na escala de criação.

Nós entendemos que uma geografia ‘maior’, supostamente se restringiria a outra importante estrutura do *design* multiversal, a que se refere a uma de suas fases universais onde se enquadraria o sistema solar com ênfase na formação macro/microdimensional em ‘sete períodos’ do sistema Terra-Gaia no contexto de ‘trevas’ – nas ‘trevas’ nós admitimos a pré-existência de radiação eletromagnética supra e infra ‘visível’ –, como suporte de vida, vida essa evidenciada segundo a formação de luz ‘visível’ (‘Façam-se as Luzes nas Trevas.’); quanto a sua minoridade, essa geografia estaria ao nível de comportamento cultural transformador, seja esse comportamento de caráter determinista, possibilista ou ecológico, desde que afetos em seu conjunto ao pensamento geográfico sistematizador.

Assim, essa narrativa tem um caráter de formação de limitada convicção científica e, também a revelação de intuição ‘não tão científica’ para a uma contenda ‘menor’ entre dois departamentos de conhecimento, o de imprecisões gráficas coordenadas de Cartografia e o de incertezas e desacertos ‘ideográficos’ de Geografia, todos percebidos e vivenciados ao longo de nossa experiência profissional,

acadêmica e pessoal. Nesse sentido, esse dialogismo desproporcional tende a confrontar nossa ‘crença’ em uma possibilidade de ‘dupla’ existências espaciais, a primeira a de um espaço ‘absoluto’, no qual se manifesta uma suposta alma primordial, a do lugar de Criação Cartográfica ‘cosmogônica’, e a segunda, a de um espaço ‘relativo’ afeto ao lugar humano associado a da Criatura Geográfica ‘terrestre’.

Retornando ao espaço primeiro, o cartográfico ‘absoluto’, supostamente evolui independente no tempo de cosmogenia sob o ‘controle’ pelos mecanismos físicos de uma específica quântica multiversal, ainda não completamente elucidada como já mencionamos; já no espaço segundo, o geográfico ‘relativo’ e universal se reconstrói sistematicamente por estar submetido às transformações culturais. Supostamente esse último é um espaço tramado em ambientes de guerras ideológicas, de sistemas de religiões e de catástrofes naturais com efeitos socioeconômicos.

Nesse nosso discurso de pré e pós-existências de mundos ‘versais’ nós não temos o objetivo de formular paradoxos, entre qualidade e quantidade de espaços apenas diferenciados em maiores e menores. Contudo, nós reconhecemos um paradigma comportamental humano ‘menor’ construído pela sua autocapacidade (do homem) de mensurar, interpretar e revelar as potencialidades cartográficas e geográficas alcançáveis de ‘mundos perceptíveis’, quer sejam ou não esses mundos, dotados muitas vezes de uma intencionalidade científica ‘duvidosa’, de uma religiosidade profanadora de intuição ou mesmo de um determinado sistema filosófico-científico manipulador.

Todas essas tipificações de gradiente de escala supostamente afetam diretamente e em especial, os fenômenos culturais e os socioambientais de geografia menor, devidamente respaldados pelos procedimentos cartográficos menores que os comunicam, por intermédio de mapeamentos temáticos ‘estanques’, ainda que, em muitos casos, as possibilidades de atualização e de interatividade sejam até certa medida, ‘reais’.

Nós entendemos que a ‘percepção existencial de uma entidade cartogeográfica’, ou seja, aquela a que se submete aos critérios de

mensuração pelo observador, deve fluir naturalmente sem as ‘amarras’ de protocolos normalizados ou de princípios científicos definidores e implacáveis. Nesse sentido, deve ser em um primeiro momento uma percepção ‘inqualificável’, ou seja, ‘desapegada’ de cientificidade, aventando-se nessa questão, uma possibilidade real de se estar pré-formando um tecido psico-emocional propiciador para o surgimento de *insights* ‘cartogeográficos’, que podem consolidar uma convicção sobre a ‘apocalipse’ de espaços-tempo, o de Criação (ao nível maior) e o de Criatura (ao nível menor) – uma trindade paradigmática, se nos incluirmos na condição de observador como um tipo de ‘criador’ menor. No momento, nós não temos a pretensão de trilhar por essa seara.

Se por um lado a cartografia menor parece formar uma razoável convicção sobre a noção de ‘pré’ e ‘pós’ espaços-tempo, por outro, a geografia menor não nos basta para essa razoabilidade por comportar-se como uma criatura que é. Nesse sentido, nós percebemos que a minoridade geográfica não nos favorece a ignorar e a desbancar a sua ‘humanidade’ singular, típica a cada manifestação ‘geografista’. Assim, nós entendemos que essa humanidade personificada não vai ao encontro de uma questão parcimoniosa focada em seu propalado método de síntese ‘científica’; de espaço próprio – o espaço geográfico. Por outro lado, a sua síntese é muito mais um método de hipóteses sobre esse espaço específico. Nesse caso metodológico, a minoridade geográfica nos parece como um ‘gêso’ de conveniências de materialidades históricas, que navega em pré-oceanos oportunistas de embates dialéticos ‘étnicos’, e, por exacerbadas vaidades intelectuais regionais, quando não, personalizadas, pelos clássicos de geografia menor.

Portanto, a geografia menor por sua pseudo-peremptoriedade (indefinitiva) no que se refere a síntese, nos soa como um estratagema subliminar produzida culturalmente por uma suposta ‘discórdia’ social e acadêmica, de insuficiente convencimento democratológico.

No entanto, a geografia menor só nos parece ‘democrática’, por uma aparente liberdade de pensar o seu próprio espaço

dispersivo, metamorfológico' e excessivamente qualitativo, sendo de outro lado, a cartografia menor até certa medida, o seu principal marco 'controlador', e por esse adjetivo, justamente essa possibilidade 'real' de sua existência. Nesse sentido, o procedimento cartográfico menor como uma possibilidade de apropriar-se de essência de quantidade de espaço, consolida a geografia menor por constituir até onde se reconhece, o veículo mais apropriado para realizar a comunicação geográfica, de fenômenos menores, e, até certa medida, os maiores. Sobre esse nosso posicionamento, nós entendemos que a cartografia menor se assemelha a um estado 'impositor', e, a sua correspondente geografia menor, o seu 'aparelhamento' contemporizador.

Por outro lado, a 'minoridade' cartográfica nos possibilita avançar sobre as fronteiras e ultrapassar as infinitas limitações geográficas. Não estamos nos referindo a uma cartografia menor que 'tecnicamente' atenta, se implanta milimetricamente ao espaço relativo de geografia, mas a uma cartografia, até certa medida, 'quanticamente imprecisa', voltada para uma possibilidade 'real' de se mensurar uma porção de espaço absoluto de criação. Nesse sentido, nós percebemos que a 'exata' imprecisão dessa cartografia maior, supostamente é uma parte estruturante de nossa formação biológica, geometricamente desvirtuada por outra estrutura existencial, a de uma educação geográfica 'exaustiva', mas a nosso ver pouco supervisionada, culturalmente assistemática e insuficientemente discutida, como é flagrante no caso 'clássico' de ineficiência de universalidade, do 'subestimado' paradigma 'cartogeográfico' do Geossistema.

Portanto, essa narrativa versa no *lato sensu* sobre a nossa viagem por um (geo)oceano-continental mutante e 'caótico', pontilhado de assombrosas ilhas culturais (escolas geográficas) formadas em alicerces epistemológicos de preconceitos geo-históricos, delineados necessariamente na bidimensionalidade de mapas imprecisos, mas 'impostos' sob as referências 'acuradas' de posicionamento e situação de lugares universais transversas de Mercator (UTM).

Nós optamos pelas incertezas de lugares cartográficos ‘acurados’ (desafios do *onde*) porque entendemos que nesses lugares ‘notáveis’, e naqueles ‘não tão notáveis’, nós vamos incessantemente nos perdendo por intermédio de azimutes ‘paralelos’, e, nos reencontrando em dimensões espaciais mais confiáveis; nesses lugares, nós vamos revelando ao nosso modo, os códigos temporais, que não se podem encontrar apenas nos postulados de ciência ‘positivista’, mas também serem revelados pelos nossos sensores intuitivos de percepção.

Nós temos buscado derivar na paisagem ‘ensolarada’ dessa viagem translacional e rotacional, no fortuito de lugares cartogeográficos supostamente atravessando sem perceber com precisão as suas incontáveis ‘membranas’ quânticas. É bem possível que muitas dessas membranas ‘holográficas’ ao serem mensuradas pelo observador, possam ser transcritas de alguma forma para os mapas analógicos ou digitais/virtuais construídos e revelados com base na intuição de lugares de paisagem pelo mapeador.

Nós insistimos que entre a cartografia primordial, a maior, a de espaço absoluto e a geografia menor, a de um espaço relativo, há muito mais do que uma narrativa incompleta ou pelo menos uma relação singularmente desproporcional, ainda que na condição de minoridades.

Até certa medida é desnecessário discutir que entre a cartografia e a geografia acadêmicas há um discurso científico de autocomplementação, mas uma prática metodológica diferenciada relacionados ao que se define como uma amplitude de escala que vai da generalização cartográfica da via láctea até a sua discricionariedade ‘arquitetônica’ planetária.

Por sua vez, a escala cartográfica, a numérica, a gráfica ou a diagonal que possa mensurar as ‘visibilidades’ de uma paisagem, é uma definição cartográfica menor que envolve a matemática de proporção, ao mesmo tempo em que é um conceito que atende às necessidades básicas de uma suposta geografia ‘insuficiente’. Assim, a definição absoluta de cartografia e o conceito relativo de geografia fazem parte desse discurso apenas em situações acadêmicas

específicas. Nesse sentido a escala geográfica ao contrário da escala cartográfica, não comporta uma definição por conta dessa sua natureza conceitual, que aborda o fenômeno social, o político e o econômico. Portanto, é essa qualidade de escala uma forma de expressar a intensidade de um fenômeno predominantemente ‘cultural’ e até certa medida, o ecoambiental.

Baseado no já exposto, nós passamos ao processo de coisificação no *continuum* de lugares de existência, o pode foi por nós denominado ‘estruturação criativa da criatura’.

Por outro lado, a ‘descoisificação’ de funcionalidades de lugares, é o que nós chamamos de ‘funcionalidade evolutiva de fenômeno’. Em outras palavras o que cria alguma ‘coisa’, supostamente a cria em um lugar e responde por primeiro o *onde*. A partir dessa quantificação de espaço se lhe impõem uma finalidade específica, ou seja, uma razão de ser na estrutura cartográfica de localização. Nesse sentido, a funcionalidade mínima de uma coisa deve se manifestar em funcionalidade ao ser inserida nos espaços-tempo. A partir daí, nós entendemos que se inicia uma fase de evolução, ou seja, uma suposta razão, a que a criação possa justificar a criatura.

Poder-se-ia perguntar: A suposta ‘coisa’ está *onde*?

Poder-se-ia responder: A suposta ‘(des)coisa’ evolui o *onde*?

Essa dualidade metodológica ‘questionadora’ (a cartográfica e a geográfica) que supostamente se complementam, também é imensamente desproporcional em essência e em aparência, pois o conhecimento humano é desproporcionalmente impreciso e especulativo em muitas ‘ocasiões culturais’, e tem sobrevivido de tentativas e erros baseado na ‘aparência’ de pragmatismos, pela qual as manifestações de fenômenos observados pela humanidade, muitas vezes se submetem às fases protocolares de incertezas normalizadas. Nesse sentido, o ‘tudo é o todo, cujo todo não é uma possibilidade de tudo’, é uma reflexão interessante, e como premissa para revelar uma paisagem parece satisfazer até certo ponto, mas também é uma constatação que no ‘tudo’ de paisagem, estão tanto as coisas manifestadas como as não. Nesse caso, nós admitimos que o *‘onde*

primordial’ supostamente funciona como um princípio norteador de um pensamento cartográfico que se quer integral, com relação ao que nós definimos como espaço absoluto.

A questão inicial de espaço absoluto é o de escala que o represente, ou o de situação temporal que o transcreva para os mapas de cartografia menor. Nesse sentido, o que nós percebemos é que estamos mensurando por intermédio da visualidade de observação, esse ‘pretenso’ espaço-tempo (paisagem); que estamos simultaneamente descrevendo um fenômeno, intrínseca à alma humana. Desse modo, essa narrativa se comportará como uma estrutura literária ‘ligante’ espacial, pois o espaço ‘geográfico’ menor precisa estar ‘ligado’ temporalmente a cada uma de suas estruturas qualitativas. Não sendo o espaço-tempo o somatório de partes estruturais de tempo, ‘o quê’ poderá ele ser em uma espiral supostamente ‘viciosa’? – ONDE, de *onde*, por *onde*, para *onde*, ONDE então aportaria o tempo nessa espiral, pois que faz voltas, recua e avança, infinitamente?

Os ‘tempos’, o cartográfico e o geográfico nos parecem diferentes para um mesmo espaço relativo, mas supostamente são os mesmos para um espaço absoluto. Nós tomamos por ilustração dessa percepção, o tempo ‘eclesiástico’, conforme o binômio Trevas-Luzes (ver na Figura 2) que ao permear um tempo relativo para cada evento ou para a formação de cada ‘coisa’, em um determinado no espaço relativo é um fenômeno geograficamente maior eficiente, que extrapola a criatura que pratica a geografia menor.

Figura 2 – Visualizador de esquema de questões e escalas de criação e de evolução cartográfica e geográfica de mundos



Fonte: Pereira e Wigwan (2019).

Nós consideramos uma suposta existência gravitacional de paisagem, mesmo nula ou de sinal negativo (trevas), a levitação cartográfica sobre essa paisagem e os distúrbios cartográficos de várias naturezas do observador, é possível se afirmar que a questão crucial é *onde* está o paciente 'zero' ou o ponto 'zero' de ignição de determinado fenômeno. É uma questão um tanto 'rudimentar' até certa medida, mas sem a qual compreendemos menos as nossas dubiedades limitadoras. É também uma questão predominantemente científica, uma relação direta com o compromisso com a inovação de uma tese. Nesse sentido procede uma (hipo)tese a ser comprovada ou não pela (sin)tese, por intermédio de uma (anti)tese correspondente. De certo modo, todas as etapas de processos acadêmico-científicos convencionais são 'teses', onde o 'tempo específico' de cada uma delas é o que supostamente, causa uma determinada distensão ou 'esgaçamento' de espaço relativo.

Contextualmente, a geografia menor pode ter se consolidada a partir de um inteligente preconceito 'historicamente materializado' (formação social) fundamental, muito bem manipulado por alguns geógrafos, gerado por as 'mil geografias visionárias' proferidas por 'mil geógrafos' pré e pós 'lacosteanos', resultando em mil formas de leituras de mundo perceptíveis e intuitivos, que hoje proliferadas são

outras tantas milhares. No entanto, essa capacidade geográfica de multiplicar as direções filosóficas, científicas e intuitivas de seu espaço singular, não tem privilegiado o seu próprio sistema epistemológico, onde o princípio de conexidade/conexão como uma parte estruturante do pensamento de síntese geográfica tem sido ‘negligenciado’.

Por sua vez, uma realidade virtual imposta ao mundo moderno, parece fermentar uma massa constituída com um número crescente de categorias de análises geográficas, arrastando consigo um sem números de ‘conceitos’ imprecisos, ainda que sempre apoiados por cartografias menores que orientam e guiam, com limitações técnicas, os novos grupos geográficos que particularizam ainda mais os preconceitos originais de seu materialismo histórico e de sua dialética ‘tendenciosa’. E, o mais danoso entre esses preconceitos a nosso ver, é de um suposto ‘descrédito’ científico e profissional por conta dessas imprecisões.

Em um sentido mais estrito como o biológico, cumpre essa área do conhecimento a sua suposta finalidade socio-existencial, ou seja, estruturar um plano de extinção do fenômeno ‘celular’. Como um animal social em um nicho ‘cosmopolita’, com uma habilidade teórica e tecnico-tecnológica que o capacita como uma entidade transformadora de lugares, essa criatura destrói a suposta ‘alma’ desses lugares.

Se é pela ‘forma’ que se ‘apalpa’ uma parte ou o ‘tudo’ de uma paisagem, então nós supomos que não haja forma (a percepção que se dá pelo tato) quando não se pode ‘pegar’ algo que se inscreve na paisagem. Nesse sentido a paisagem seria uma imagem mensurada pela observação de ‘visão’, pelo olhar do observador que não possui uma forma a mensurar por intermédio do tato? É o que parece ser. Nesse caso, a paisagem supostamente não detém a dimensão de uma forma.

Retomando a questão cartográfica, por primeiro nós reconhecemos uma demanda por cartas multiescalares estruturais para construir a quântica de mundos de visualidade e de visibilidade

cartogeográficas por intermédio de suas subjetividades metodológicas e perceptivas. Nós admitimos também uma imparcialidade na relação desproporcional entre a cartografia e a geografia, identificadas pelos academicismos e as percepções ‘científicos’.

Nós supomos existir uma geografia ‘persistente’ na relatividade de um materialismo histórico de formação social gerada dialeticamente na ‘bastardia’ de uma cartografia menor. Não subestimamos a multiplicidade metodológica da geografia menor, apenas observamos os seus ‘contorcionismos’ existenciais, como formas científicas e as não científicas de serem expressas na tentativa de qualificar com responsabilidade, os lugares ao seu alcance. Nesse sentido, antes de revelar os seus sujeitos, essa geografia não é capaz de se apropriar de novos territórios e fronteiras.

As ‘geografias’ menores supostamente são produtos de cartografias menores e assim os são por sua subjetividade ‘sintética’ de ‘mil geografias’, ou seja, é possível mesmo que a geografia sirva por primeiro “para fazer a guerra” (estado de energia densa) e, por extensão, para construir a paz (estado de energia sutil). Nós supomos que até certa medida seja assim mesmo, contudo a geografia menor não parece deter uma convicção filosófica de *onde* fazê-las. Nesse sentido há um dialogismo invertido entre a Cartografia, como o pai-Cosmo Criador e a Geografia como a mãe-Cosmo-Terra-Criatura (origem nossa), o que equivale dizer, entre a essência de espaço primeiro, o cartográfico absoluto e a aparência de espaço segundo o geográfico relativo.

Nós nos propomos a observar a nossa ‘tese-vale de longe’ no modo macroecológico, ou seja, como uma paisagem repleta de almas inalcançáveis de lugares singulares onde, de sol a sol observamos atentamente os tempo-espacos de uma paisagem singular; *onde* naquele vale equatorial amazônico nós sobrevivemos como soldados de *front* de uma infantaria silenciosa de elétrons ‘conscientes’ e *onde* libertamos as amarras ‘não tão fúteis’ de uma cartografia menor. Uma cartografia quase ‘absoluta’ representada por efêmeras geografias ‘prostituídas’ pela ‘ambição desmedida’ por territórios e

um punhado de macromoléculas úteis a produção de celulose e ao agronegócio ‘envenenado’.

Nesse momento nós estamos construindo uma moldura de possibilidades ‘quânticas’ para esse cenário ‘luminoso’ de vidas visuais e visíveis, e, de outras supostas possibilidades não plenamente compreendidas e reveladas, onde fundamentamos muitas percepções para sobrevivermos nesse aglomerado terrestre de atonicidade e subatonicidade até certa medida ‘hostil’ à criatura biológica, e para construir um sentido de vida por intermédio dessa viagem no passadiço de boreste de um quase ‘imensurável’ carrossel galático que nos transporta holograficamente em espiral para o Ápex, juntamente com as trevas de cartografias e as luzes de geografias, ou seja, para uma resposta cartográfica maior alternativa, dentre elas a de para onde nós vamos temporizados, com o sistema solar na esfera celeste, nesse sentido, orientados ‘para’ a constelação de Hércules a 100° sudoeste da estrela Vega.

Nesse sentido nós tentamos descrever e revelar por intermédio dessa abordagem tríplice com base nos postulados acadêmicos/científicos, nas formalidades profissionais/normativas e nas intuições de fenômenos psicológicos e psíquicos pessoais e coletivos, específico, essas duas visões distintas de mundos, a cartográfica e a geográfica.

Nós entendemos que uma das primeiras formalidades de revelação natural de mundos perceptíveis é independente de um pensamento racional direcionado pela academia ‘positivista’, e, que deve versar quando possível sobre suas instigantes percepções (psico)cartográficas, com base em uma de suposta existência de um ‘espaço absoluto’ que parece anteceder ao tudo – como uma espécie de pré-espaço necessário para a Criação Suprema. E, esse suporte por enquanto ‘inalcançável’ de Criação Primordial por intermédio desse espaço, que os físicos quânticos chamam de ‘energia densa percebida’, nós conseguimos por alguns incessantes instantes nos situarmos no universo ‘extrínscico’ de multiversos. Isso supostamente nos possibilita e proporciona derivar na paisagem ‘quântica’ formada na consciência de nossas cogitações extra e intratelúrica. Esse

processo natural até certo ponto cultural, tem nos levados a fundamentar uma parte do convencimento de existência de multidimensionalidade de criatura, que nós supomos preexistir na formação de nossa personalidade especializada em capacidade de localização, ora a de sua orientação, ora a de sua desorientação espacial relacionada a questão do *onde*.

A outra visão de percepção de mundo, a (psico)geográfica, supostamente nos remete a ideia de existência de um ‘espaço relativo’ estruturado nos elementos de finitude de um ‘processo geográfico’. Por sua vez, esse processo cultural constituído por estruturas sociais e político-jurídicas ocasionais e transientes, persiste sistematicamente em nome de uma coletividade aparentemente ineficiente, desconstruir a ideologia, o caráter e a personalidade natural de cada indivíduo, e com essas amarras sociais, retraindo e ‘cessar’ as suas percepções espontâneas, ou seja, os seus *insights* ‘celestinos’. Nesse sentido, como em uma previsível extinção de fenômenos – considerando o indivíduo, como um fenômeno único, irreptível, é anulado. Portanto, o ‘indivíduo’ parece se submeter às formalidades positivistas de lei de causa e efeito (ação-reação-ação), por intermédio de estruturas desse espaço encurtado por o ciclo vital de todo ser vivo, para não nos alongarmos aos ciclos geológicos-geomorfológicos, biogeoquímicos e ecológicos já reconhecidos pela geografia menor.

Por sua vez, essa disputa por espaços cartogeográficos menores parece refletir uma questão de sobrevivência, onde quanto mais geográfico se reveste o caráter do observador, mais distante esse se coloca da ‘alma’ cartográfica de lugares construídos socialmente. Nesse sentido, reside essa nossa convicção identifica que pelo menos dois espaços que possuem uma hierarquia aparentemente sólida estão disponíveis para o embate (contenda), ora desenvolvida entre as cartografias e as geografias.

Se nós colocamos em uma narrativa ‘incerta’ uma determinada paisagem cartogeográfica, esse dialogismo desproporcional entre a sua cartografia e a sua geografia, nos leva a cogitar que a cartografia supostamente vai além desse mundo geográfico terrestre vivenciado.

Nesse sentido nós temos o sentimento que o primeiro espaço, o cartográfico é uma parte de uma estrutura primordial, e, o segundo, o geográfico, um tipo de superfície ‘porosa’ de uma escultura criada de alguma forma para preservar a evolução de uma determinada espécie biológica em toda essa teoria de percepção, que certamente privilegia a entidade humana.

Para a formação dessa paisagem ‘terrestre’ que se extingue e muda a cada lugar em observação, nós precisamos de uma estrutura de ‘gravidade’ como uma ‘tenda’ racional e intuitiva, e que nós entendemos como necessária para nos colocarmos em acolhida espacial em sua segurança relativa. Essa estrutura gravitacional nos remete ao conteúdo intrínseco ‘intuitivo geográfico’, embutido no geofator socioambiental e no geomarcador natural de cada *onde* visualizado e visibilizado, devidamente qualificado, e por isso, consequentemente revelado.

Nós consideramos um geofator, como um processo de reação ou de desfazimento de uma paisagem criada pelos sensores analógicos de visão, olfato, tato etc., e um geomarcador, como os resultados de uma ação de visibilidade provenientes de uma cartografia maior não geográfica, pois que não dá conta por si só (o geofator), de responder o *ONDE*. Nós cultivamos a percepção de que o ser humano é fartamente geográfico e escassamente cartográfico, pois são essas as abordagens transformadoras de um lugar ‘comum’, e, esse lugar por esse motivo de essência vital é transiente, descartável e sistematicamente finito.

Por sua vez, há uma cartogeografia, a relativa a essa paisagem efêmera que embora suponhamos detentora de uma alma ‘complexa’, essa está enclausurada, incrustada no ‘presídio’ de tempo, à semelhança de uma ostra na sua madrepérola encalacrada nas cavitações erosivas de rochedo à orla-mar ou nas longitudes de talwegues fluviais. Ainda que a concha não imprima um valor para a sua pérola-excrecência, pois é o produto de uma patologia infectiva, esse processo como o de uma sucessão de paisagem evolutiva (sucessão ecológica) de algo como a concha – a Terra-Gaia, a pérola, – os seres biológicos, e o substrato de leite e a água – o palco de

representações cartogeográficas. Contudo, nós percebemos que essa paisagem ainda que ‘complexa’ é parte de uma estrutura de construção de um mundo perceptível relativo.

Se nós guardamos em novos alforjes de cada viagem que empreendemos, entre as folhas-mapas de cartografias fúteis e as fotografias ‘(digi)analógicas’ de ‘prostituídas’ geografias uma paisagem mensurada, ou seja, aquela que se observa conscientemente ou não, uma narrativa incerta torna-se evidente e nos mostra outros lugares, ainda que as suas almas não sejam percebidas. Então, em um primeiro instante, como um elemento estruturante de paisagem, nós admitimos pensar que uma cartografia ‘fútil’ e quase absoluta, supostamente, vai bem mais além desse ‘leviano’ mundo científico, por intermédio do qual, nós ajuizamos a existência de qualquer coisa. Enquanto isso e por muito menos, uma geografia suficientemente falha, impotente e inoperante parece representar meramente alguma nuance desse mundo que nos arrasta para a gravidade temporal de cartografia.

Por sua vez, essa gravidade cartográfica só é possível porque o tempo supostamente não é geográfico. Quem ou o que possa mensurar o lugar, é possível identificar por *onde* está a sua ‘alma’ e nesse sentido, uma alma supostamente temporal a que define a noção de espaço absoluto.

Nós admitimos que é preciso situar e inserir determinado ‘paciente ou ponto zero’ no nó cartográfico da rede geodésica internacionalizada, para supostamente, cessar um determinado episódio ‘epidemiológico’; essa é uma premissa do cientista observador.

Em seu método ‘nosogeográfico’ a rede é secundária, porém, a rede é o procedimento básico de partida. No entanto, a sua abordagem diferenciada (no caso a de geografia médica) pode ser mais uma abordagem de transformação de lugar e supostamente necessário como fator estruturante para o rastreo epidemiológico ou de um agravo regional de repercussão sazonal.

Na prática favorável a estratégia cartográfica de localização absoluta no espaço geográfico relativo, a primeira coisa a se fazer é perguntar sobre a criatura. Onde está o ‘paciente ou o ponto zero’? Essa é a primeira ação realizada apenas por intermédio de rede de localização e situação. É uma ação espontânea que ainda está fora da rede e que a precede. É uma ação necessária e surpreendente para o que observa. É uma espécie de memória evolutiva, que faz lembrar às estruturas orgânicas a sua situação primordial na ‘sopa’ cósmica de uma suposta consciência criadora. Nesse sentido, a resposta à ação primordial tenta naturalmente se organizar na deficiência científica de uma tentativa para um acerto, mesmo que o acerto seja um produto estatístico ou uma coincidência eventual, por falta de um controle universal confiável.

Então, por esse procedimento um tanto quanto ‘leviano’ se estabelece uma ‘resma’ de incertezas, e essas incertezas, supostamente parecem se manifestam mais no campo da (meta)física do que nos trajetos ‘ligantes’ coordenados da (meta)química.

Já a química, supostamente parece percorrer por caminhos muito mais consistentes em seus processos reativos e coordenados (uma ‘consciência maior formadora de espaço?’), enquanto a física parece ‘escolher’ por onde caminhar frente às múltiplas possibilidades, bifurcações e combinações por sua natureza multicondicional (uma consciência maior formadora de tempo?). Nós supomos que a física é uma ação primordial para a criação contínua de espaços, e a química a sua correspondente reação contínua, ambas superestruturando a formação e a evolução da ‘consciência universal’. Avançar nesses aspectos, nesse momento não parece ser oportuno, mas por sua importância para o raciocínio sobre a ‘gravidade cartográfica, a levitação de paisagem e o distúrbio temporal do observador’, retomaremos adiante.

As respostas para as duas questões, a espacial e a temporal, vem do mundo de teses, vem de uma (hipo)tese na maioria das vezes não bem proporcionadas. Aí nesse reino de incertezas, não há o espaço e nem há o tempo para a libertação da capacidade ampla e irrestrita de ‘performances’ do sentir incondicional; aí, supostamente o

observado e o observador devem ser procedimentos tão evidentes que, o sim ou o não, produzirão duas (sin)teses.

Nós admitimos que, a resposta sobre a situação cartográfica do ‘paciente zero’, seja uma questão rudimentar e dúbia de percepção, pelo qual constrói-se as múltiplas ‘racionalidades’ (teses) de imagem do ‘real’. Nós supomos que a lógica dessas racionalidades específicas representadas por as ‘teses’, seja primordialmente dependente de uma positivação ou de uma negação, científicas. Para além dessas possibilidades de percepção da suposta ‘dupla realidade’ do sim ou do não relativo a cada (hipo)tese de cada (sin)tese, revela-se um existencial desconforto científico demasiadamente grande para apreender que supostamente a ‘realidade’ não se traduz nem por uma afirmação e nem por uma negação, e nesse sentido, são essas ‘teses’ antagônicas e sintéticas caminhos da não definição, onde não há um paradoxo de realidade, mas há certamente a possibilidade de um paradoxo científico. A questão não é a de ser ou não ser, a questão é que o paradoxo científico é um produto de racionalidade científica, que muitos cientistas não propagam como intuitiva, uma parte constitutiva de imagem possível intuitiva do ‘real’.

Os ‘pacientes ou os pontos zeros’ são apenas possibilidades científicas, pois são todos possibilidades de teses de tempos específicos (cartografias menores), onde cada um é o que gera as distensões de um espaço, também específico (geografias menores).

Quando nós admitimos que uma ‘paisagem cartogeográfica’ pode ‘levitar’ holograficamente na dimensão temporal, então podemos por extensão admitir, que uma ‘imagem de paisagem’ ou a sua ‘dupla realidade’ observada (a de cartografias e geografias), ‘gravita’ em rotação quântica espiralada na dimensão espacial, pois que nós nos deslocamos para o Ápex. Por sua vez, a gravidade espacial dessa ‘dupla realidade’, ou seja, a ‘imagem’ de paisagem pela qual supomos (Poderia a ciência ser maior do que a intuição humana?) ser observado o observador por uma certa ‘quântica’ contida no elétron ‘consciente’, também o observador é capaz dessa consciência, daí a justificativa de dubiedade do sim e do não hipotético.

Apesar de complexa e bastante evoluída cientificamente, a física da ‘dupla fenda’ de possibilidades traz em si essa dubiedade, admitindo que se há um observador há uma ‘realidade’ formada, mas se não há a ‘realidade’, essa pode estar em qualquer lugar, e, se o observador mensura, esse também será medido pelo o que se lhe observa. Nesse sentido, uma ‘realidade’ se tornará ‘real’ ou apenas será a sua imagem holográfica? Será ‘real’ para o que ou para quem, para o observador que mensura ou para o seu respectivo observado que é medido? A ciência quântica parece não explicar completamente o ‘observado’, mas pode haver uma possibilidade de que até certa medida, o ‘observado’ explique a imagem de sua própria ‘realidade’ pela intuição. – Eis aí, uma dúvida questão científica de tese que se reparte com o intuitivo, que não será apropriadamente discutida aqui. Contudo, não deixa de ser uma alternativa metodológica bastante específica e instigante para revelar as estruturas de uma paisagem pela intuição.

A teoria da deriva “como forma de vivência e método para romper com a racionalidade das representações dos espaços dominantes” se definiria como um comportamento ‘lúdico-construtivo’ associado a uma percepção-concepção do espaço geográfico enquanto “labirinto”, ficando esse espaço com características a serem ‘decifradas’, e, a ser revelar pela “experiência direta.” (JACQUES, 2003). Nesse sentido, nós podemos dizer que a deriva se apresenta como uma técnica de passagem ativa e psicogeográfica através de variados ambientes, o que a opõe às noções clássicas de vilegiaturas, viagens e excursões.

Quando um observador que se põem à deriva, ele se entrega despretensiosamente ao ‘vagar’, ele vai de encontro as estruturas sutis escondidas no relevo. É uma parte do aleatório menos determinante que se crê, pois do ponto de vista da deriva, preexiste um relevo psicogeográfico de paisagem, com correntes constantes e profusas, com pontos fixos e em movimento notáveis e com turbilhões de matéria que tornam o acesso ou a saída de certas zonas de paisagem muito difíceis ou fáceis. Contudo, a deriva compreende ao mesmo tempo, esse se deixar levar e a sua contradição necessária,

ou seja, a dominação de variações psicogeográficas pelas possibilidades de novos conhecimentos, sendo que nesse último aspecto os dados e as informações obtidos são postos em evidência pela cartogeografia.

Para compreendermos melhor essas relações e correlações cartogeográficas de deriva paisagística, nós construímos nosso próprio paradigma, o Sistema-Paisagem que foi fundamentado em algumas reflexões iniciais que consideraram algumas possibilidades teóricas e físicas de paisagem, como a sua visualidade e a sua visibilidade por intermédio da deriva. Nesse sentido, afora as discussões sobre as existências de dois tipos de paisagem, o natural, e, o cultural, nós adotamos uma ótica particular, ou seja, a de que toda a paisagem ‘visível’ representa até certa medida um pressuposto cultural tendencioso, a partir do momento em que essa paisagem perpassa pelo filtro geográfico do observador, pois que invariavelmente, o observador traz consigo as formas e os conteúdos culturais ‘fixados’ na sua identidade, que destoa da revelação da realidade coletiva. Nós ajuizamos que a realidade/paisagem conforme ela é, não representa o seu fiel reflexo ‘cartogeográfico’, com relação àquela que é formada apenas pelo sensor de visualidade do observador. É preciso construir também a sua parte ‘visível’, pois o todo circular é o que fecha um suposto movimento em espiral de evolução – o paradoxo onde um ciclo (o espaço) é espiral (o tempo), ou seja, um círculo-espiral determinando a paisagem.

Por razões metodológicas, essa realidade/paisagem (espaços-tempo) é tornada insuficiente, para ser transcrita com fidelidade em sua ‘totalidade’ cartogeográfica. Isso equivale a dizer que o observador por sua (in)capacidade de transcrever completamente a sua própria paisagem criada e percebida visualmente, se vê diante de uma imagem ‘parcial’ de uma realidade/paisagem observada.

Portanto, a ‘imagem’ de paisagem no prospector ‘mental’ que o observador constrói para esse fim, contempla (mensura) e tenta replicar (remensuração) em níveis cartográficos proporcionais ao mapeamento, é uma espécie de arbitrariedade de realidade em si, e, dessa sua autonomia de refutar fidedignamente uma parte do que vê

com o seu olhar ‘biológico’. Nesse sentido, por intermédio de uma estruturação gráfica, a mais primorosa possível, pensada para alimentar o prospector mental ‘de possibilidades’ de paisagem, nós buscamos suscitar uma reflexão sobre o quão poderia importar ou significar a ‘visibilidade’ de imagem-paisagem na comunicação de conceito do Sistema-Paisagem construído.

Nós reforçamos a noção de que os prospectores mentais e fotográficos de avaliação complexa de paisagem representam ferramentas de apoio indispensáveis no mapeamento de padrões paisagísticos, e, que também auxiliam o usuário/leitor a entender melhor a razão da partilha de condutas cartográficas específicas, na relação entre os ‘elementos’ e os ‘processos’ de formação de paisagem de uma determinada ‘área’ cartogeográfica.

Nós queremos enfatizar que a existência ‘virtual’ de uma paisagem ‘cultural’ só se estabelece porque exhibe em algum lugar de sua silhueta, ou na sua integralidade visível, os elementos ou evidências de processos que conduziram à sua formação físico-espacial e social em diferentes níveis e momentos de cultura e percepção, do quântico até o nível do observador ‘primitivo’. Nesse sentido, nós entendemos que a paisagem refletirá até certa medida, a própria essência daquilo que se-lhe-á culturalmente construído, por intermédio de uma materialidade histórica. Essa pré-condição de existencialidade de paisagem cultural, supostamente é um sentido-marcador de revelação que a personifica, que a torna única, irreptível, funcionando como uma espécie de categoria de pré-análise de espaço geográfico relacionada a autopreservação, inerente ao ser humano no contexto de suas comunidades.

Como consequência desse cenário, parece não haver um êxito ‘maior’ em cartografar o que é único no tempo, pois nós defendemos a ideia de que o mapear, antes de tudo, é um duplo-ato intuitivo porque é também artístico, pois que se segue concomitantemente ao ato de mensurar visualmente e visivelmente uma paisagem, e, do processar consciente de sua revelação cartogeográfica por intermédio de mecanismos de física quântica demonstrados pelo experimento da ‘dupla-fenda’.

O que posteriormente nós propomos como factível de registro gráfico por intermédio do Sistema-Paisagem, é o mapeamento de uma paisagem representando a síntese temporal (o poder criador) de infinitas imagens-paisagens sucessivas, sobrepostas, em um determinado espaço ‘singular’ que, de igual modo, é constituído de sequências espaciais, sobrepostos na maioria das vezes e dificilmente percebidos no tempo geológico, a não ser por suas evidências processuais reveladas por geomorfologias predominantemente ‘esculturais’, ou seja, aquelas cujas formas são interpretadas com base nos processos exógenos de modelamento topográfico.

Nesse sentido, nós entendemos que a manifestação de paisagens múltiplas em uma ‘única’ paisagem mapeável, requisitará de igual modo que o seu espaço geográfico correspondente, também o seja. Na nossa visão, essa integração de tempo-espacos de paisagem é o que parece proporcionar a sua tridimensionalidade cartogeográfica. Por sua vez, pode-se concluir que o que se está a cartografar é uma espécie de síntese dinâmica aparentemente ‘congelada’ de imagens-paisagens sucessivas sobre múltiplos espacos cartográficos. Assim sendo, nós esperamos que os seus padrões sejam aproximações grosseiras de ‘realidades geológico-geomorfológicas’, representadas por intermédio de cartas, mapas e (geo)infográficos ‘incompletos’.

Seja qual for o modo utilizado para comunicá-los (os padrões), a sua delimitação cartográfica na forma de polígono, linha ou ponto-foco de paisagem, é uma confirmação de que essa paisagem sintética já não está mais disponível ao seu usuário/observador do mapa, porém é um testemunho que lá esteve o ‘mapeador’, diante os seus olhos como um observador. Nesse sentido, essa percepção de paisagem parece se aproximar bastante daquilo que a mecânica quântica preconiza, sobre o comportamento do ‘elétron consciente’, diante um suposto processo físico ‘subatômico’ de ‘mútua’ observação, proposta pela teoria da ‘dupla-fenda’, ou seja, uma vez mensurada a paisagem, ela sempre retornará irreptível.

Não obstante, essa paisagem cartográfica similar estará disponível ao usuário/observador como uma imagem ‘semelhante’,

desde que as condições ambientais não se alterem. As cartas, os cartogramas, os mapas e os (geo)infográficos nos parecem os veículos mais adequados para comunicar e revelar essa tríade processual de pré-existência-existência-pós-existência de paisagem, ou seja, supostamente são instrumentos adequados para testemunhar a realidade/paisagem (tempo-espacos) de mundos percebidos pelo observador, e, por extensão limitada, do usuário.

Por fim, para enfatizarmos a imagem-paisagem que se cartografa, essa comporta-se ora como um ‘carimbo analógico’ (impresso no papel), ora como uma ‘chancela analítica mental’ (‘impressa’ na memória), sendo o ‘mapa mental’ um exemplo dessa forma de comunicação desses tempo-espacos revelado pelas imagens-paisagens ‘verbalmente’ atemporal.

Por outro lado, nós percebemos que no processo ‘menor’ de mapear, a necessidade coadjuvante de abordar o ‘enclausuramento’ e a ‘libertação’ de paisagem, supostamente se dá como descrito por Fernando Pessoa: “Há sempre um momento em que toda obra humana necessita ser colocada em situação crítica, como condição mesmo de sua continuidade”.

O insight ‘cartográfico’ do Sistema-Paisagem descrito sucintamente adiante, parece representar uma síntese de experiências que serviram de base para a resolução de um problema de tese de doutorado que, no caso, foi a criação do presente modelo de apreensão geocartográfica de paisagem, com a finalidade de revelar uma pequena parte de potencialidade turística do vale equatorial quilombola do rio Matapi baseado na conservação da água ‘consuntiva’, no estado de Amapá, situado nas região estuarina do rio Amazonas.

Esse sistema cartogeográfico analítico foi concebido como um conceito ‘instrumental’ unificador de ‘realidades (socio)ecoambientais’ de paisagem, que nessa orientação representa um produto de fusão entre dois outros sistemas consagrados cientificamente, o ecossistema e o geossistema, considerando nesse processo, dois importantes princípios geográficos, o de analogia, e, o de conexão/conexão.

Nesse paradigma alternativo, as ‘realidades’ cartogeográficas foram vistas como as possibilidades de existências de modos de paisagem diferenciados, ou seja, as possibilidades de que em uma dada paisagem, essa paisagem possa ou vir a ser de fato, natural, ‘sobrenatural/intuitiva’ e/ou científica e, o que ela foi e poderá continuar a ser para o observador, de acordo com o seu comportamento psicogeográfico, a sua conveniência e a sua forma peculiar de observação fundamentado no seu *feedback* e na sua intuição.

Uma ‘primeira’ possibilidade ‘não definitiva’ de se observar uma dada paisagem, supostamente uma ‘real de fato’ – ainda assim, pode ser imaginada e percebida ao nosso ver, por duas formas gerais, uma empregando-se a visão biológica onde reside a sua capacidade de visualidade de paisagem do cotidiano, e, a outra, com a sua capacidade mental de visibilidade, essa, focada no *feedback* do observador, e, por acréscimo, por intermédio de equacionamentos matemáticos complexos de mecânica quântica. Essa última abordagem, a quântica, produz um forte estranhamento no observador ‘tradicional’, pois o coloca em condição existencial de desconforto lógico extremo, exigindo desse um conhecimento bem mais aprofundado e uma capacidade de abstração exacerbada sobre a pauta, para então considerar as novas possibilidades, igualmente ‘reais’.

Certamente, os mecanismos físicos quânticos revelam possibilidades extraordinárias para fundamentar cada vez mais, um modelo revolucionário de revelação e interpretação de estruturas físicas de tempo-espacos de uma paisagem. Nesse modo de ‘apreensão’ quântica de uma realidade/paisagem, o desejo como energia emanada do observador é o que cria a realidade/paisagem, sendo nessa condição a paisagem, uma manifestação inteiramente física, um produto ‘material’ da consciência do observador, podendo essa paisagem ‘espacial’ ser extinguida, resgatada e reconstruída instantaneamente, segundo a vontade ‘energética’ do que ou de ‘quem’ mensura o quê. Nessa circunstância singular, nós podemos dizer que a ‘realidade’ e a ‘paisagem’ são faces de uma mesma moeda

e, que supostamente não podem ser observadas e nem analisadas concomitantemente, por intermédio de forma rotineira do observador, ou seja, por meio de sua visualidade natural oriunda de espectro de luz visível.

A segunda possibilidade de existencialidade ou de (re)existência de uma paisagem, a supostamente formada por intermédio de processos mentais (*feedback* ‘cartogeográfico’) do observador, pode ser apreendida ao nosso ver sob dois pontos de vista: o de visualidade natural ‘leiga’ que, não traz uma explicação científica ‘plausível’ para a existência dessa paisagem, e a de visibilidade científica, que perpassa por uma estrutura metodológica, que no caso, orientou o nosso sistema cartogeográfico.

Nós admitimos que a possibilidade ‘científica’ de uma paisagem ‘cartogeográfica’ por intermédio de sua história geológico-geomorfológica, estabelece critérios para distinguir as suas formas compartimentáveis, ou seja, as distribuídas em padrões cartogeográficos, esses, produtos complexos originados nos processos geoambientais pretéritos, onde os contornos de relevos herdados e, de seus vestígios, integram e recortam as suas hidro e topofisionomias (hidrofácies ou hidrofeições e topofácies ou topofeições) atuais e, a partir de simulações geoambientais e biogeográficas, podem antever as antigas silhuetas e recortes têmporo-espaciais de paisagem e projetar os novos por intermédio de prognósticos.

Nesse ponto do insight cartogeográfico nós indagamos como determinaríamos os limites de unidades de paisagem do vale do Matapi, mensurados pelo olhar para atender as demandas diagnósticas e as prognósticas. Como pode ser notificado essas são questões geográficas menores que qualifica os tempo-espacos de paisagem construída pelo olhar ‘visual-visível’ do observador. Então, nós partimos em princípio, que se a representação gráfica e ótica de paisagem é passível de mapear, conforme visualizado e comunicado por um prospector mental de possibilidades, a realidade de imagem-paisagem de um lugar no vale com a sua respectiva ‘alma’, como deve ser, seria a própria imagem-paisagem percebida pelos seus

observadores. Como consequência, nós pudemos afirmar que se formou e fluíu um princípio prático de possibilidade cartogeográfica de realidade da área de experimentação (o vale equatorial do rio Matapi), ou seja, a sua imagem-paisagem ‘integral’ enquanto uma bacia hidrográfica, formada por intermédio de visibilidade dos observadores do lugar, era mapeável.

Nesse sentido, nós chamamos a atenção de nosso leitor, que essa ‘mapeabilidade’ de tempo-espacos se trata de um produto originado em uma ideia, relacionada com uma ‘paisagem híbrida cartografável’, construída pela imagem de ‘imaginário’ científico dos observadores, e, conseqüentemente, por intermédio de condutas cartográficas específicas representáveis graficamente.

Nós atestamos que a possibilidade de formação dessa suposta paisagem ‘híbrida’, aqui referida em tese como o ‘Sistema-Paisagem’, gestar-se-ou, a princípio, por uma razoável tentativa de fusão de dois sistemas ambientais teóricos de paisagem anteriormente nomeados: o do sistema ecológico ou ecossistema, na condição de um sistema clássico que julgamos detentor de uma funcionalidade (geo)ecoambiental verticalizadora, (ênfatizando o seu fator temporal), firmando suas bases na evolução de espécies animais e vegetais, e, o do sistema geográfico ou geossistema, pautado por excelência nas dimensões horizontais (destacando o seu fator espacial) típicas de usos sociais e de ocupações antropológicas de tempo-espacos (a sua paisagem cultural).

Dessa ‘pretensa’ fusão de modos de revelação e interpretação de paisagem (insight) do ‘vale equatorial quilombola do rio Matapi’, um mais ‘temporalizador’ (ecossistema) e, o outro mais ‘espacializador’ (geossistema), é possível nós termos construído uma ideia sistêmica alternativa para a revelação de paisagem na forma de um modelo analítico até certa medida ‘mais tridimensional’ de uma realidade ‘cartogeográfica’.

Por sua vez, a questão norteadora de processo de fusão sistêmica de paisagem, na ausência de um modelo unificador de sistemas de paisagem para o nosso recorte espacial, nós buscamos em um primeiro momento os elementos diferenciadores e os de

similitudes nos dois paradigmas, julgamos como complementares entre si, já mencionados, de modo a construirmos um modelo próprio, extensivo, como um instrumento cartogeográfico de avaliação, nesse caso, de potencialidade turística baseado na conservação da água ‘consuntiva’.

Maiores informações sobre os procedimentos teóricos e práticos sobre o ‘Sistema-Paisagem’ podem ser encontradas no trabalho de tese (2019) desenvolvido no IESA/UFG, sob o título “Cartografia de paisagem, de conservação da água e de potencialidade turística do vale equatorial quilombola do Matapi, no estado do Amapá.”

Nós consideramos no processo cartogeográfico um outro aspecto de paisagem, a questão que se refere a ótica ondulatória/corpuscular (ramo da física) e a ótica (modo de olhar) de paisagem física que se encontram no contexto de fenômeno físico-biológico de ligação visual entre o observador e o observado, sendo o observado, supostamente, o quê ‘observa’ o observador. Nós entendemos que essa é a percepção de interatividade entre o sujeito e o objeto, não importando a ordem estabelecida, pois a percepção segundo esse ramo da física é a priori, bidimensional. Por sua vez, a luz é o veículo que ‘transporta’ em ambas direções, a comunicação de código e de significado existentes na imagem de paisagem. Esse veículo tem por princípios, a propagação retilínea, mesmo os fótons seguindo direções diferentes, a independência de raios, pois não há interação entre os fótons e o de reversibilidade da luz porque a trajetória de fótons é de duplo sentido (MARQUES; UETA, 2007).

Nós propomos que do ponto de vista físico e biológico, supostamente a paisagem seja um produto atemporal gerado pela sensação visual originado pela interação espectral ótica seletiva entre a matéria e a energia fotônica, seja ela a solar ou a de origem ‘artificial’. A paisagem parece ser uma espécie de película de ínfima penetratividade (membrana ‘holográfica’), o que a caracteriza como um corpo tridimensional, físico.

Contextualmente, a paisagem supostamente se manifestaria em inúmeras superfícies projetivas dinâmicas (membranas), cujas

expressões visuais em multiescalas plásticas e elásticas, ocorrem diante os olhos de um observador, possivelmente guardando pouca ou nenhuma relação com os movimentos fisiológicos do seu olhar. Nós entendemos que o que provoca a sensação de ‘estática’ ou de cinemática de uma paisagem é a perda de sua nitidez de seu contraste ou de sua definição de contornos provocados pela desfocagem sistemática do olhar subjetivo do observador. Esse, por sua vez, um ator extremamente instável psico-emocionalmente (Gestalt), e, continuamente sob os efeitos temporais da vida biológica, como parte da evolução de paisagem.

Da percepção visual, nós apreendemos que a ‘desfocagem’ de uma paisagem peculiar ao observador é o que supostamente se põe a movimentá-la, com os seus arranjos e rearranjos elementares. A desfocagem funcionaria como uma espécie de ‘motor espectral’ de compulsão natural. Nós entendemos ainda, que se uma maior mobilidade for atribuída ao deslocamento focal (desfocagem sistemática) do observador, maior a concomitância de plasticidade e elasticidade de paisagem, porquanto se lhe confere uma condição paradoxal, assim se-lhe-entende.

Para melhor esclarecer essa questão, o fenômeno visual de uma paisagem geodinâmica, supostamente se assemelha a sobreposição de camadas de verniz ‘incolor’, que não consegue esconder a sua base, o seu fundo ou o seu substrato físico, sobre o qual foi aplicado. Nós supomos que camada de paisagem (ou membrana quântica) seja o resultado heterogêneo de processos geocodinâmicos (visibilidade científica de paisagem), que deforma (plasticidade visual) e transforma (elasticidade visual) as formações rochosas mediante as propriedades dúcteis e rúpteis de minerais que as constituem. É, por esse aspecto, um fenômeno de sobreposições perceptivas de paisagens ‘exaustivas’, primariamente visual, e secundariamente, visível. Por essa dicotômica de abordagem observacional, a paisagem parece simplificada na sua concepção natural, mas não menos complexa quanto a sua pluralidade científica no âmbito da cartogeografia.

Parece razoável então admitirmos, que existam as sobreposições sistemáticas de formas ‘usuais’ e as de ‘deformações’

físicas em uma dada paisagem visual. Essas inconformidades tridimensionais, visuais, poderiam ser consideradas e apresentadas como ‘réplicas ectoplasmáticas’ de uma paisagem original, integral, a primeira que o olho vê, ou seja, que o olho mensura, no instante em que o observador ‘busca algo’ nas derivas paisagísticas por intermédio de simples olhar instintivo, intuitivo. Nesse sentido, nós entendemos que a paisagem pode ser uma das interfaces cosmogônicas, uma interfase geocodinâmica de relação entre os subsistemas topogênico, fitogênico e antropogênico, inseridos em uma paisagem ‘parcial’ da natureza. Ainda que despojada de suas formas naturais iniciais, essa paisagem seria como um eficiente subsistema ‘ligante’ entre sociedade e natureza.

Nós acrescentamos um caráter de extrema volatilidade à paisagem, e isso é o que desperta no observador uma desconcertante impotência para o seu controle ‘evolutivo’ como produto de sua realidade de tempo-espacos cartogeográficos. Uma simples mudança do ponto de observação, por menor que ele seja, irá refletir em uma modificação ‘radical’ de arranjos de elementos ‘virtualizadores’ que a compõem, tornando-a plástica ou elástica e, ao mesmo tempo combinadas, daí a sua síntese paradoxal quântica – ela provavelmente jamais irá retornar a sua ‘alma’ primordial, é irreptível, comportando-se como uma virose em persistente mutação. A paisagem, nesse sentido, se comporta como um ‘vírus de alteração de visualidade’, e, que não é capaz de interromper a sua ‘virulência’ por causa do princípio de sua visibilidade inerente ao observador.

Portanto, a paisagem cartogeográfica sistemática desenvolvida para o vale do Matapi é um processo de ligação geocodinâmica e socioambiental por apresentar uma afinidade entre dois subsistemas (um fitológico/verticalizador e o outro topológico/horizontalizador), resultantes de fusão do ecossistema dos biólogos com o geossistema dos geógrafos, tendo por princípio básico o balanço de níveis de saturação ecobiogeográfica de uma área qualquer.

Nós partimos do princípio que, sendo a paisagem ‘visual’ um fenômeno físico-ótico permanente, resultante da interação entre

matéria e radiação ‘visível’ e captada por um dispositivo-observador (olho e mecanismos fotográficos) capaz de perceber e registrar suas variações luminosas ambientais, essa paisagem visualizável sempre estará intrínseca à realidade em alguma forma, e, passível de ser inventariada, avaliada e representada graficamente em seus padrões cartogeográficos.

Por outro lado, a realidade-paisagem denominada ‘visível’, transcrita como a visibilidade de paisagem, não percorre o mesmo percurso, pois que é um produto cultural-científico formado na mente acadêmica do observador, e nesse sentido está submetida a um exame científico, que em outras palavras, pode ser alcançada por intermédio da integração entre a espacialidade e a temporalidade, presentes nas diagramações cartogeográficas de paisagem para a construção de sua representação gráfica e sua legenda.

Nós entendemos que é nessa ‘visibilidade’ do visual que se estabelecem os marcadores ambientais naturais (os geomarcadores) e os fatores de risco antrópicos (os geofatores) que, juntamente com seus processos de interação socioambiental, irão formar no imaginário do observador uma ‘paisagem real’ correspondente, com seus desdobramentos ‘virtuais’, quando de avaliações complexas por intermédio de diagnósticos realizadas por meio do prospector mental/analógico de imagens de paisagem mapeadas.

Por sua vez, a visibilidade teórico-conceitual, que nós propusemos ser ancorada na visualidade ‘convizinha’ da paisagem do vale do Matapi, pode ter proporcionado ao usuário/observador reconhecer os geomarcadores naturais e os geofatores de risco, como interfases paisagísticas de cunhos geral (cosmográfico), intermediário (regional) e específico (local). Nesse sentido, nós pudemos afirmar que as interfases de paisagem possuíam um caráter sistêmico ‘escalonado’, com forte hierarquia de interatividade entre o homem ‘geográfico’ e a natureza ‘cartográfica’, que produziram por seu conjunto, uma espécie de ‘síntese’ processual paisagística ou, de uma forma mais simplificada, uma ‘síntese’ interfásica de paisagem cartogeográfica.

Nós admitimos ainda, que essas interfases, as ambientais naturais e as socioambientais, foram de grande relevância para as avaliações de situação e condição de conservação da água (os recursos hídricos) e a de potencialidade turística do vale do Matapi. Isso, provavelmente se deveu em razão das interfases, até certa medida, serem por si só potencialidades turísticas, no caso de geomarcadores de ‘risco naturais’, e, também, elementos que se comportam como balizadores de referência hidroambiental, em se tratando de geofatores de risco antrópicos.

Nós propomos que o reconhecimento de geomarcadores e de geofatores de paisagem, seja o primeiro passo no sentido de entender quais são os possíveis processos que constrói uma paisagem cartogeográfica, e, onde se situam as suas manifestações específicas no espaço geográfico. Nesse sentido, são os efeitos de processos no espaço que irão mostrar e delimitar a sua distribuição cartográfica, os seus padrões tanto visuais, quanto visíveis que é um objetivo principal ao nosso ver, da cartografia de paisagem.

Ainda que o geomarcador até certa medida possa funcionar como um modificador ‘rápido’ de paisagem, no caso de eventos severos ou catastróficos, ele é plenamente capaz de extinguir uma potencialidade turística, quando a ênfase se volta para um geofator por sua natureza ‘sistemática e generalizadora’.

Nós queremos também esclarecer que os geomarcadores universais tem origem nos efeitos de sistemas translacionais e rotacionais da Terra e de fases da Lua, e se referem às mudanças cíclicas de paisagem relacionada com a disponibilidade de energia solar direta sobre as superfícies topográficas secas e úmidas, e indireta, a partir da lua, com sua influência gravitacional sobre as ‘flutuações’ de níveis de maré.

Ao nos aproximarmos do final desse discurso pouco convencional, nós ponderamos adiante, algumas questões e reflexões para essa narrativa sobre as cartografias e as geografias de possibilidades de paisagem e suas relações escalares.

Só conseguimos atingir esse grau de percepção de uma suposta paisagem ‘real’, como um produto ‘holográfico’ integral de tempo-

espaços em evolução, porque as nossas bases de entendimento dos ‘fenômenos’ foram as ‘cartografias’ e as ‘geografias’ interagindo entre si, guardadas as suas funcionalidades científicas, e, porque não diz também, as suas funcionalidades intuitivas. Nesse sentido, a abordagem fenomenológica e de física quântica, por acréscimos à visão acadêmica ‘tradicional’ tem nos proporcionado uma nova forma de perceber as possibilidades ‘reais’ de inúmeros outros mundos ‘cartogeográficos’.

Em outro sentido, tem-se falado ultimamente em uma cartografia ‘social engajadora’ como um instrumento alternativo na produção participativa de conhecimento e mobilização político e social de comunidades ‘excluídas’ ou não, o que a propõem como uma ‘parte cartográfica’ qualitativa (temática) de geografia, como um processo de luta, de apoderamento e de pertencimento pelo lugar com a sua suposta ‘alma’.

Por sua vez, a ‘parte geográfica’ estaria buscando exaustivamente incorporar esse ‘reforço positivo’ para assegurar a sua continuidade e pertinência no âmbito, e.g., de processos escolares formativos e despertamentos de percepção e revelação cartogeográfica de nosso mundo. Nesse sentido, tendo em vista a sua amplitude temática interdisciplinar e transdisciplinar, a parte geografia, se permitiria enveredar em um ‘acautelamento’ filosófico indesejado, entendendo essa ação, como um procedimento que visa proteger uma ideia baseada em uma percepção científica, intuitiva etc., o que supostamente poderia nos conduzir a estereótipos (como, e.g., a projeção ‘conforme’ aumentativa de Mercator em contraponto com a projeção ‘equivalente’ de Peters), em se tratando de fenômenos explicados pela intuição.

Da mesma forma, o adjetivo ‘social’ apostado à cartografia parece ser um acautelamento filosófico, pois nós o justificamos, supondo que a mensuração de uma paisagem (o seu *onde* quantificador) seguida de sua percepção representativa de tempo-espaços geográfico (o seu o quê qualificador) se assemelharia a questão de primeiridade entre o ovo ou a galinha. Nós entendemos que não faz diferença sobre o que se formou primeiro, pois admitimos que o resultado final seria o mesmo, ou seja, a pré-existência da galinha. Nesse

sentido, ambos, supostamente são um todo estruturante da ‘criatura observadora’, portanto, um fenômeno único construído pelo observador e por seu correspondente observado. Diante disso, nós optamos pela persistência do todo de uma ‘galinha cartográfica’ para então dispormos de um ‘ovo geográfico’, e, nesse caso arbitrário, a cartografia menor por seu caráter básico de pedra angular de mundos, especialmente o nosso, supostamente antecederia incondicionalmente a sua geografia maior.

No transcurso dessa narrativa, nós também questionamos a desproporcionalidade entre as ‘essências e aparências’ das cartografias e das geografias no sentido de perceber e entender as ‘realidades’ de nosso mundo em escalas diferenciadas, como por exemplo, uma paisagem construída sistematicamente por intermédio de uma dupla mensuração ‘quântica’ incessante. Nesse sentido, nós ‘mensuramos’ até certa medida que o processo intuitivo pode ser considerado uma parte da ciência ainda não revelada, ou prática e teoricamente esclarecida ao nível da compreensão humana, no que diz respeito a sua consciência sobre as suas possibilidades existenciais de toda natureza.

E nas linhas que se seguem, termina essa nossa pequena contribuição para uma obra que já supomos de referência acadêmica, na formação do pensamento geográfico brasileiro: “No princípio criou Deus o céu e a terra. E a terra era **SEM FORMA E VAZIA**; e havia **trevas** sobre a face do abismo; e o Espírito de Deus se movia sobre a face das águas. E disse Deus: Haja **luz**; e houve luz. E viu Deus que era boa a luz; e fez Deus separação entre luz e trevas. E Deus chamou a luz Dia; e as trevas chamou Noite. E foi a tarde e a manhã, o dia primeiro.” (Gênesis 1:1-5). Nesse sentido, nós podemos propor que as *trevas* é o *ONDE* um Plano Primordial vai ser criado *no vazio* (uma pré-cartografia divina?), e, a *luz* é o *QUE* vai nele ser criado *com forma*, (uma pré-geografia divina?) sendo a forma um algo palpável? (...)

Referências

- BEROUTCHACHVILI, Nicolas & BERTRAND, Georges. Le Geosystème ou "Système Territorial Naturel". **Rev. Geogr. Des Pyrénées et du Sud-Ouest**, Toulouse, v. 49, n. 2, p. 167-180, 1978.
- BERQUE, Augustin. Paisagem-marca, paisagem-matriz: elementos da problemática para uma geografia cultural. In: CORREA, Roberto Lobato; ROSENDAHL, Zeny (Orgs.). **Paisagem, tempo e cultura**. Rio de Janeiro: Editora da VERI, 1998, p. 84- 91.
- BERTALANFFY, Ludwig von. an outline of general system theory. **The British Journal for the Philosophy of Science**, v. 1, n. 2, p. 134-65, August 1950. Disponível em: <https://doi.org/10.1093/bjps/I.2.134>
- BERTRAND, Georges. Paisagem e geografia física global: esboço metodológico. **Cadernos de Ciências da Terra**, n. 13, Instituto de Geografia da USP, 1971, 27p. Tradução Paysage et géographie physique globale: esquisse méthodologique, 1968.
- BESSE, Jean-Marc. Ver a terra. **Seis ensaios sobre a paisagem e a geografia**. São Paulo: Perspectiva, 2006.
- BÓLOS-CAPDEVILA, M. El paisaje y su concepto. In: Manual de Ciencia del Paisaje. **Teoría, métodos y aplicaciones**. Barcelona: Masson, 1992a.
- CLAVAL, Paul. A geografia cultural. Florianópolis: Editora da UFSC, 2007.
- CORRÊA, R.L.; ROZENDAHL, Z. Apresentando leituras sobre paisagem, tempo e cultura. In: CORRÊA, Roberto Lobato; ROZENDAHL, Zeny (Orgs.). **Paisagem, Tempo e Cultura**. Rio de Janeiro: EDUERJ, 1998, p.7-11.
- COSGROVE, D. Maps, Mapping, Modernity: Art and Cartography in the Twentieth Century. 2005. In: **The map reader: Theories of Mapping Practice and Cartographic Representation**. Wiley-Blackwell, 2011 (E-book).
- COSGROVE, Denis. A geografia está em toda parte: Cultura e simbolismo nas paisagens humanas. In: CORRÊA, Roberto Lobato; ROZENDAHL, Zeny (Orgs.). **Paisagem, Tempo e Cultura**. Rio de Janeiro: Eduerj, 1998, p. 92-123. 123p.
- FERRARA, Lucrécia d'a. Os lugares improváveis. In: YAZIGI, Eduardo (Org.). **Paisagem e Turismo**. São Paulo: Contexto, 2002, p. 65-82. 226p. (Coleção Turismo).
- JACQUES, Paola Berenstein. **Apologia da Deriva**: escritos situacionistas sobre a cidade. Rio de Janeiro: Casa da Palavra, 2003. (Internacional Situacionista IS nº 1, junho de 1958).
- MARQUES, G.; UETA, N. Ótica (Básico). **Centro de Ensino e Pesquisa Aplicada**. São Paulo, 2007. Disponível em
-
- Narrativas, Geografias & Cartografias – para viver, é preciso espaço e tempo Vol.II*

- <http://efisica.if.usp.br/optica/basico/>, seções 3 e 7, acesso em 23/7/2018.
- MONTEIRO, C. A. F. **Geossistemas**: a história de uma procura. São Paulo: Contexto, 2001. 127p.
- ROUGERIE, G; BEROUTCHACHVILI, N. **Géosystèmes et Paysages**: bilan et méthodes. Paris: Armand Colin, 1991.
- SANTOS, M. **A natureza do espaço**: técnica e tempo – razão e emoção. São Paulo: Edusp, 2002.
- SAUER, C. O. A morfologia da paisagem. In: CORRÊA, R. L.; ROSENDAHL, Z. (Orgs.). **Paisagem, tempo e cultura**. Rio de Janeiro: Editora da UERJ/NEPEC, 1998, p. 12-74.
- SCHUMM, S.A.; LICHTY, R.W. Tempo, espaço e causalidade em geomorfologia. **Notícias Geomorfológicas**, v. 13, n. 25, p. 43-62. 1965.
- SKINNER, B.F. **Sobre o behaviorismo**. Tradução Maria da Penha Villalobos. São Paulo, Cultrix / Editora da Universidade de São Paulo, 1982.
- SOTCHAVA, V. B. O estudo de geossistema. In: **Métodos em Questão**, n.16. São Paulo: USP, 1977. Tradução The Stude of Geosystems. Reports Inst. Geog. of Siberia and Far East, n.51, 1976.
- TAYLOR, D.R. Fraser. Uma base conceitual para a Cartografia: novas direções para a era da Informação. **Caderno de Textos – Série Palestras**, Lemadi-DG/USP, São Paulo, v. 1, n.1, p.11-24, ago. 1994.
- TRICART, Jean. **Ecodinâmica**. Rio de Janeiro, SUPREN, IBGE, 1977. 91p.
- TUAN, Yi-Fu. **Space and place**: the perspective of experience. Minneapolis: University of Minnesota, 1977.
- TUAN, Yi-Fu. **Topofilia**: um estudo da percepção, atitudes e valores do meio Ambiente. São Paulo: Difel, 1980. 288p.
- XAVIER-DA-SILVA, J.; CARVALHO-FILHO, L. M. Sistema de Informação Geográfica: uma proposta metodológica. In: **IV CONFERÊNCIA LATINOAMERICANA SOBRE SISTEMAS DE INFORMAÇÃO GEOGRÁFICA E II SIMPÓSIO BRASILEIRO DE GEOPROCESSAMENTO**. São Paulo: EDUSP, 1993. 628p.

Narrativas Sobre São José do Norte

Luiz Fernando Mazzini Fontoura
Ana Cândida Sommer



take on me

Quando cheguei a Bujuru e vi aquela pista dupla asfaltada sem ninguém por perto, parei no meio da estrada e olhei por sobre o painel do carro, e concluí: esta estrada chegou tarde demais! Pouco mais de 25 anos depois de terminada a dissertação de mestrado, quando a pavimentação asfáltica era uma esperança de inclusão da população rural nortense, o que assistia agora era estrada vazia, sem gente, o resultado do êxodo para a cidade. E pensei: aqui onde estou, eu vi uma carreira de cavalos no leito da RST 101, não tinha o asfalto, mas tinha gente, festa, alegria!

Para chegar a Bujuru, anos antes fui aprovado na Universidade Federal do Rio Grande em 1989. Neste ano aceitei a proposta, dos alunos da disciplina de projeto de Trabalho de Conclusão de Curso, de realizarmos uma saída de campo pelo interior do município de São José do Norte (SJN) até a localidade de Bujuru, ao norte, fronteira com o município de Tavares. Um bate-volta. Já na travessia pintou aquele clima de que esta seria uma grande aventura. Nem imaginava o que viria depois. Na bagagem, o término de dois anos de créditos do mestrado em Sociologia Rural da UFRGS e os estudos sobre paisagem e sistemas de produção. Do interior do jipe Toyota Bandeirante da FURG, comecei a categorizar a paisagem já no início do trajeto: foi amor à primeira vista entre o pesquisador e o objeto. Ainda mais depois de percorrer os 80 quilômetros da rodovia em mais de 4 horas, pois era como andar por cima de dunas – a chamada “Estrada do Inferno”.



De volta ao gabinete, na FURG, tratei de propor a troca do local de estudo da dissertação à orientadora e à coordenação do Pós, argumentando a proximidade, a necessidade de pesquisas na área, a infraestrutura da Universidade e a possibilidade da realização de trabalhos de extensão, o que foi imediatamente aceito e estimulado por todos.

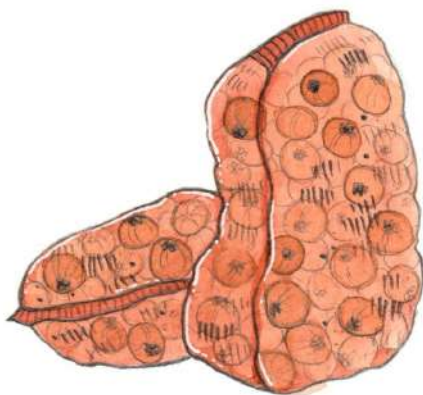
Primeiro passo foi atravessar o canal para São José do Norte e fazer contato com o escritório da Emater-RS, conversar com os extensionistas que atuassem no interior do município. Peguei a lancha na hidroviária e vamos lá! Nos anos 1989-90 tocava muita música de grupos como os noruegueses A-HA e os britânicos Tears for Fears, Elton John e seu *Sacrifice*. Tocavam em todos os lugares. Mas *Take on me* virou uma espécie de trilha sonora enquanto esperava a lancha. Até hoje ainda sinto cheiro de maresia quando a ouço.



Conheci vários colegas com quem troquei uma porção de ideias, levando estudantes bolsistas para o campo com eles. Foi um entra e sai no escritório da Emater. Como uma típica cidade do interior, próximo ao meio-dia há uma intensa movimentação de volta para as casas; que, além de se alimentar, o objetivo é também assistir ao Jornal do Almoço, da RBS. É quase uma obrigação. Depois, de volta ao trabalho, os comentários e opiniões sobre os

assuntos apresentados no jornal. Esta foi a primeira vez, entre outras, que sestei no banco da praça, claro, em frente à Igreja. Silêncio absoluto. Até os pássaros e os cachorros, que não eram poucos, respeitavam o sagrado horário da sesta. Início da tarde, de volta ao trabalho. Combinamos de montar um grupo para pensar alternativas

para os produtores de cebola, visto que fazia um tempo que a baixa procura por cebolas não aumentava os preços, se tornando um problema para os produtores. Isto porque os atacadistas de outros lugares vinham buscar somente este produto na época da safra, principalmente entre janeiro e fevereiro. No resto do ano, viva alma!



Propus analisar os sistemas de produção existentes em São José do Norte, observando as diferenças entre eles e possíveis relações com as vizinhanças, e pensaríamos em conjunto um plano de reconversão da produção da cebola em outros produtos já existentes e conhecidos dos camponeses. Então, vamos descobrir o que mais estes cebolicultores plantam. Comecei pelo 1º Distrito de SJN, que pelas imagens de satélite Landsat pareciam os lotes mais parcelados e com coloração vermelho-vivo, resultado da área de vegetação nativa, candidatos em potencial a pequenos proprietários. Na fase do questionário exploratório procurei levar alunos, colegas e amigos comigo no carro; pensava que dar oportunidade a um maior número de pessoas conhecerem as pessoas do campo, como elas viviam e como faziam seus trabalhos, seria interessante.

De início, “conhecer e se fazer conhecer”, dizia a metodologia da análise qualitativa. Para isso, meu querido professor Jaques, durkheimiano dos quatro costados, me passou a receita: “Elabore um bom número de perguntas a partir das primeiras consultas com a comunidade, dados do censo e outros, e vá para o campo. Deixe as pessoas falarem, estimule isto. E vá aumentando o número de temas,

aplicando este questionário exploratório a mais pessoas. Quando o número de temas acrescentados pelos produtores terminar, é a hora de montar seu questionário definitivo e aplicá-lo ao mesmo número de produtores que compôs o questionário final". "Podes ler todos os textos sobre o assunto, verás que basicamente é isto", dizia rindo o professor.



Do censo tínhamos a cebola como o carro-chefe da produção nortense, mas, seguindo a teoria de Alexander Chayanov, não podemos ver os camponeses com a lógica mercantil e do lucro, sua lógica é não tipicamente capitalista. Em outras palavras, primeiro satisfazer às necessidades alimentares da família, depois o trabalho destinado à produção comercial – a cebola. A área do cultivo comercial seria uma relação entre quantidade de terra e trabalho disponível de seus membros, atendida a produção para a manutenção da família em primeiro lugar. Isto era bem difícil de fazer outras pessoas entenderem. Baseados no senso comum, entendiam que os camponeses não produziam mais porque eram preguiçosos, descendentes de portugueses. Ao contrário, em campo, convencia os produtores de mostrar as outras coisas que plantavam, como uma horta, um pomar. Era impressionante a diversidade de produtos que enriqueciam as suas mesas. Mas perguntados por que não comercializavam, os camponeses respondiam que era difícil o transporte para SJN, muito caro, não valia a pena, quem sabe, quando vier o asfalto...

Na época da safra da cebola, toda a estrutura de transporte local, adaptada à Estrada do Inferno, levava a cebola para ser vendida na praça. E isto era um grande acontecimento na cidade. Casais iam para a cidade para fazer compras ou simplesmente comer um pastel. Por isto é que, perguntados sobre a produção, respondiam: aqui só dá cebola! Tinha até o Bailão Cebolão.

O cultivo da cebola inicia em maio e termina em dezembro/janeiro, sendo o transplante do cebolinho em junho/julho. Esta seria a planta jovem que depois é cultivada no canteiro definitivo. Com ferramentas rudimentares como o arado com tração animal, os camponeses preparavam a terra em sulcos, mais altos em anos que preveem chuva, mais baixos em anos onde a possibilidade de estiagem é esperada. O solo arenoso, característico da restinga, facilita a drenagem, não retendo umidade por muito tempo. A capina dos canteiros era realizada manualmente, trabalho que exigia das costas o maior desempenho possível. A cebola tem baixa competitividade com outras plantas, por isto o cuidado para que se desenvolva sozinha. Esta prática evitava o uso de veneno, o que elevava o custo da produção, sem uma garantia de preço na hora da venda. Nestes tempos da virada dos anos 1980-90 ainda não se valorizava o produto orgânico! Não basta ser orgânico, tem que parecer orgânico! Apenas alguns produtores faziam uso do agrotóxico no cultivo da cebola para diminuir a fadiga do trabalho, por falta de força de trabalho na unidade de produção, mas poucos, porque aumenta o custo de produção.

Quando ocorre o tombamento da parte superior da planta, é hora da colheita. No galpão era realizada a limpeza das túnicas mais externas, o que deixava a cebola mais bonita. Mais lindas ainda ficavam as réstias, uma linda trança cravejada de cebolas. Isto dava um trabalho danado, mas, penduradas, valorizavam na hora da venda bem como na cozinha de quem comprava.

Por conta do calor do verão, este trabalho era realizado à noite, com pouca luz, pois não havia eletrificação rural, e esta era uma queixa constante. Tinha geladeira nas casas, mas a botijão de gás. O rádio a pilha e a televisão a bateria. Na década de 1960, nos tempos em que SJN era o principal produtor de cebola do país, tinha safra que dava muito dinheiro, que dava para reformar a casa, comprar os utensílios do lar e, não raro, um carro, uma Rural Willys, um Jeep com tração 4x4, senão atolava, não ia para lugar nenhum. Quando estive por lá nos anos 1990, havia vários carros nas garagens, parados, uma joia para colecionadores.

Na ponta dos canteiros, ou na safrinha do verão, aproveitando a “força da terra”, resultado da adubação realizada para o cultivo da cebola, os camponeses cultivavam feijão e milho para consumo interno, visto que estes produtos dificilmente eram comercializados. O primeiro, todos diziam que poderiam plantar mais, mas não “pegava preço”, e o transporte difícil fora da época da comercialização da cebola inviabilizava qualquer projeto. Já o milho, além do consumo humano, era fundamental para a tração animal, leia-se o cavalo, mais as galinhas e os porcos.

Em campo, os comerciantes locais das debilitadas vendas, ao serem entrevistados, relatavam que quando a safra da cebola era generosa e ganhavam uma boa quantia em dinheiro, compravam mais produtos das vendas. Um bolicheiro me relatou que nestas safras vendiam mais óleo vegetal, substituindo a banha, mais trabalhosa para produzir. Neste exemplo, vi na prática a teoria de Alexander Chayanov, onde a tomada de decisão da família sobre como utilizar a terra leva em consideração a disponibilidade da área a ser cultivada, a disponibilidade da força de trabalho e a fadiga, ou seja, o limite do trabalho humano. Não o lucro, mas a satisfação das



necessidades da família. Ou seja, quando possível, a compra de um produto substituía a quantidade de trabalho de outra atividade.

Isto dava uma ideia de outra teoria econômica, a da inelasticidade da oferta. Ou seja, a quantidade de cebola plantada era definida pela quantidade de terra e de trabalho disponíveis na unidade de produção, não variava com o preço. Era sempre a mesma, com o preço da cebola mais elevado ou não. Esta avaliação preço e quantidade é primordial em uma economia capitalista. Na economia familiar não, os componentes terra e capacidade de trabalho são os definidores do quê plantar e quanto.

A horta, sempre próxima à casa, não era muito grande. Mas nela se encontravam o pimentão, tomate, repolho, couve-flor, couve,



beterraba, rabanete, cenoura, abóbora, mostarda, morango, vários tipos de batata, bem como temperos. Reservavam um tonel para guardar água para irrigação. Ao lado da horta existia um pequeno pomar, onde cultivavam pêssegos, limão, laranja e goiaba, entre outros. Estes garantiam a diversidade de gêneros alimentícios para a família, representando muito para o abastecimento. Este tipo de plantio diminuía a dependência do dinheiro em espécie para a alimentação. Mesmo com a baixa circulação de moeda no município, não se observava situação de fome ou falta de disponibilidade de alimentos. Ao contrário, os relatos de troca de

alimentos entre os camponeses eram bastante comuns. Já os relatos dos donos de estabelecimentos comerciais eram de diminuição do consumo nos últimos anos. Não havia pesquisa ou programas de melhoramentos sobre estes produtos por parte da Embrapa SUL (Pelotas) ou da Emater-SJN para estes cultivos e para estes produtores. Assim, se reproduzia a dependência do cultivo da cebola, único produto comercializável na relação SJN e o resto do mundo. Aqui só dá cebola!

Outra situação que contribuía para este quadro ceboleiro era a dependência com os produtores comerciantes. Localizada mais próxima da sede do município, esta classe social produzia a cebola em seus estabelecimentos, arrendava áreas de outros, contratava mão de obra assalariada ou em parceria, e dominava a circulação da cebola entre os produtores e os atacadistas externos, principalmente paulistas e pernambucanos. Eram também representantes da classe política local, revezando-se nos cargos de vereadores, secretários e prefeitos, independente da sigla política que ocupassem, mas sempre conservadora. Vulgarmente chamados de atravessadores, acabavam se constituindo no elo entre o campesinato produtor de mercadorias e o mercado externo ao município, sem os quais este não se realizaria.

Mesmo não caracterizando uma racionalidade tipicamente capitalista – nem a contabilidade das transações comerciais tinham na época das entrevistas –, estes atravessadores mantinham com os camponeses uma rede de favores, que ia desde pequenos empréstimos, acesso a remédios, exames, transporte de pessoas, e, a partir dos anos 1990, o transporte da casa em cima de um caminhão. Isto mesmo! Colocavam as casas de madeira no caminhão e levavam para a cidade, aumentando o crescimento de casas sobre as dunas na periferia da cidade. Não raro se cruzava por um caminhão com esta carga. O Censo demográfico de 1991 apontou para a transição que se confirmou em 2000: a população nortense, que era 1/3 urbana e 2/3



rural, inverteu ao longo da década. Esvaziou no campo e cresceu na periferia. A população total pouco se alterou.

Voltando um pouco à rotina da família camponesa, todos os membros participavam de todas as etapas da produção; mesmo as crianças, desde cedo, já iam se acostumando com as tarefas domésticas. Algumas se dividiam por gênero, mas na falta de um, o outro fazia, sem problemas.

Algo muito intenso na comunidade era a troca de favores, que poderia ser desde o trabalho manual, plantio ou colheita, troca de alimentos e cuidados familiares por motivo de doença ou perda por morte. Esta troca bem caracterizava as relações não monetárias mantidas pelas pessoas, justificadas pela única fonte de obtenção de dinheiro em espécie ser a cebola. Muito trabalho, mas remunerado apenas com a cebola. No mais, trocas. Isto garantia uma vida comunitária mais intensa, mais participativa nas festas locais, casamentos, batizados, enfim!

Poucos tinham televisor. Já o rádio cumpria uma função bem importante além do entretenimento. Os recados entre as pessoas que estavam na cidade e no interior, como a que horas chegariam ou iriam partir, para se esperar na estrada, as condições de tráfego e, lógico, a variação do preço da cebola na época da safra.



O preço variava muito ao longo da semana e mesmo ao longo do dia. Os cebolicultores contratavam um transporte, caminhão ou trator com reboque, e partiam para a cidade com uma expectativa de preço. Mas, dependendo da oferta do dia, o preço poderia baixar ou subir. Uma vez na cidade, na Rua Marechal Floriano, acontecia a oferta dos compradores de cebola. Tinha que vender, pois não havia lugar para estocar. Vender, pagar o transporte e seguir a vida.

Muitos já deixavam uma parte do dinheiro da safra no supermercado da cidade, para a retirada de mercadorias ao longo do ano, se protegendo, assim, da alta inflação que

caracterizava aqueles anos 1990. Principalmente no período do candidato mais apoiado pela comunidade: nove em dez casas exibiam o adesivo Collor.

Mesmo na década de 1950-60, o preço da cebola variava de uma safra para outra, fazendo um zigue-zague gráfico. Neste período, o município de SJN se tornou o principal produtor e maior produtividade nacionais. Entretanto, ao longo da década de 1980, o estado de Santa Catarina, no Vale do Itajaí, o substituiu no título de maior produção e produtividade nacionais, fazendo concorrência à cebola gaúcha e nortense. A consequência disto foi que o preço não mais variou para cima, mas se manteve no patamar mais baixo, achatando o ganho do produtor.

Além de uma quantidade maior, os catarinenses tinham outra vantagem relacional: as estradas asfaltadas e menor distância com os centros consumidores do Sudeste e Nordeste brasileiros. Para piorar a situação, boa parte destes novos ceboleiros tinha trocado a produção de fumo pela de cebola, eram pessoas acostumadas com a movimentação de dinheiro, a lida com bancos, financiamentos. Outro diferencial técnico foi o uso de micro trator Tobata, que era uma espécie de arado motorizado. Coisa pequena, mas aumentava a área de trabalho e, consequentemente, a quantidade de cebola.

Isto era difícil de demonstrar para os camponeses. Para eles, logo ali, no ano seguinte, a cebola ia alcançar um bom preço novamente. E a “fé na cebola” continuava. “Vai plantar no ano que vem? Claro, aqui só dá cebola, respondiam”. Silenciosamente, outro fator imperceptível na época concorria por fora: as consequências da nova Constituição de 1988. A inclusão da população rural nas regras do trabalho e da previdência fez com que uma boa parte da população pudesse acessar a aposentadoria antes inexistente. Isto acelerou o êxodo para a cidade.



Ainda no primeiro ano de FURG, a nossa Chefe do Departamento de Geociências – que abrigava os cursos de

Oceanografia Geológica e a nossa querida Geografia –, Professora Maria Elizabeth, me sugeriu montar um trabalho de extensão em SJN, facilitando os trâmites para a pesquisa e extensão no vizinho município. Bueno, a Beth era uma pessoa que abria os caminhos, não tinha obstáculos. Por isto a chamávamos Beth *the best*. Quando me dei conta, já estava com o Reitor Orlando, sempre cachimbando, na barca para SJN para assinar um Convênio prevendo os detalhes do Projeto de Extensão. E assim começou outra etapa do trabalho, não mais o mestrado, mas um envolvimento muito mais intenso.

Aumentei a amostra de campo para quase todas as localidades do município, e com isto conheci lugares e pessoas incríveis. Nem sempre o caminho ajudava, mas nada segurava o motorista Bira, que me levava em todos os lugares onde tivesse alguém morando, fosse no Mar Grosso, Retovado, Estreito ou Bujuru.

Nas primeiras visitas, as pessoas eram muito receptivas e corriam em direção ao carro da FURG. Mas quando eu dizia que era da área da Geografia, era perceptível um ar de decepção em seus rostos. Esperavam que fosse da área da saúde! Com o tempo e novas visitas, foram vendo que também tínhamos algo a oferecer. Muitas vezes, nos convidavam para almoçar ou lanchar, e as conversas se estendiam. Não raro, também Bira e eu saíamos com uma feira completa de legumes, frutas, verduras e, claro: cebola! E bem capaz se não aceitasse, seria considerado uma ofensa!



Nas rodas de conversa, insistia no tema da substituição da produção de cebolas pelos produtos que eles já produziam, mediante um programa de valorização dos mesmos, rede de comercialização e apoio técnico da Emater-SJN e da Secretaria da Agricultura do município. Argumentava que havia dois grandes mercados consumidores, Rio Grande e Pelotas, cuja

produção local era insuficiente, por isso buscavam estes produtos via CEASA, em Porto Alegre, que por sua vez trazia produtos até de São Paulo, como tomates, por exemplo. Era impossível que não conseguíssemos comercializar ali do lado. De fato, a estrada era um grande problema. A travessia de balsa para Rio Grande, mais um. Mas um grande projeto que aliasse a produção local e o turismo poderia alavancar a mudança da realidade naquele momento. É bem verdade que os barcos continuam os mesmos até hoje!

Os Conselhos Regionais de Desenvolvimento (Coredes), criados oficialmente em outubro de 1994, foram os fóruns de discussão para a promoção de políticas e ações que visam o desenvolvimento regional. Junto com os colegas da Emater e Secretarias da Agricultura de Rio Grande e São José do Norte, chegamos a participar das primeiras reuniões que dariam suporte ao Corede Sul, do qual faria parte SJN, pensando em um projeto de desenvolvimento que incluísse as demandas nortenses de reconversão da produção, infraestrutura e uma nova matriz produtiva para a região.

Os camponeses não estavam totalmente convencidos de abandonar o plantio de cebola, mas talvez vendo um projeto viável, onde pudessem opinar, com uma participação efetiva da Prefeitura, Emater e Universidade, creio que se engajariam na proposta. Acontece que nem decolou. Uma nova orientação a partir de 1994, com o novo prefeito, também uma nova reitoria na FURG, por contingenciamento, bastante comum naquela época, e o projeto de extensão perdeu os poucos recursos de que dispunha, basicamente, a saída de campo. E esta somente poderia ser realizada com os carros da Universidade. Por outro lado, os técnicos da Emater e da Secretaria de Agricultura mais engajados foram transferidos, ou seja, não sobrou ninguém para apagar a luz. Para não parecer paranoia do Ubaldo, o paranoico, outros colegas com projetos na área de Oceanografia, até mais antigos que o meu, também foram contingenciados. Ou seja, fim da linha! Ah! Se tivesse continuado... Nunca mais participei de um projeto de extensão com tal intensidade e proximidade com uma comunidade, ainda mais, rural.

Aliás, o que sobrou da Extensão Universitária? De certa forma, ficou uma frustração, mas enquanto durou foi muito bacana. Ajudou na construção do meu ser.

Muitas vezes quando chegava do campo à noite, no inverno, ia para a aula de francês com Madame Lyuba Duprat, de quem me orgulho de ter sido aluno, ela aos 92 anos. Faleceu aos 94 e lecionou sua vida inteira. Chegava à sua casa entanguido de frio e ela me servia um cálice de vinho do Porto. Assim eu já descongelava ao mesmo tempo em que facilitava a conversação em francês, não raro sobre os textos de um Atlas de Geografia, cujo autor, Paul Vidal de La Blache, ela conheceu pessoalmente quando estudou na França, ainda jovem. Vidal era o coordenador de área do ensino de Geografia na França e passava nas salas de aula para verificar se as lições estavam sendo bem aplicadas.

As aventuras foram muitas. Daria para passar o dia contando. Certa feita, voltava do interior de SJN e a estrada começou a se cobrir com uma nuvem de areia, uma tempestade, ventos muito fortes, comuns na Planície Costeira. Bira sentou o pé no acelerador e disse: daqui a pouco vão interromper as lanchas para Rio Grande, a balsa (que transporta os veículos) já não deve estar mais passando. Chegando à cidade, deixamos o carro em frente à Brigada Militar e nos mandamos correndo para a hidroviária. Lá chegando, esbaforidos, entramos na última lancha, já com as águas da travessia com ondas altas no canal, que faziam o barco empinar. Bira sugeriu: vamos para a parte externa do barco; se ele virar, nós saltamos na água. Tomando jatos de água a cada contato com as ondas, não parávamos de rir: já pensou ficar preso em SJN numa sexta-feira? Eu atravessava a nado, disse Bira. No sábado, Bira buscou a camionete em SJN e levou na praia do Cassino – onde morávamos Carmen e eu – a minha parte da cebola que tínhamos ganhado. Trocamos deliciosas receitas de cebolas. Foi uma grande parceria.

Para fechar esta sequência de causos ou narrativas de São José do Norte, uma das minhas turmas da disciplina de Geografia Agrária topou realizar uma saída de campo para Bujuru. Hidroviária, *Take on me*, travessia de lancha, aquela coisa, rodoviária

nortense. Os ônibus que transitavam na “Estrada do Inferno” eram bastante rústicos, bancos simples, parecidos com os ônibus urbanos de Porto Alegre, mas da década de 1970 nos anos 1990. Entramos todos e seguimos para desafiar os 80 quilômetros que separavam os dois lugares em 4 horas. Dificilmente o motorista utilizava a terceira marcha, pois os pneus afundavam na areia fofa, seca ou úmida. Chegamos cansados e nos serviram um clássico *a la minuta* no hotel, com ovos de verdade, ou seja, de galinhas que ciscam e a gema fica com uma coloração dourada como o sol. Delícia!

Dia seguinte, sábado pela manhã, marcamos de visitar a Granja Joaquim Oliveira S/A, maior produtora de arroz de SJN. Depois de um pequeno atraso, chegou um caminhão caçamba: “Vai ter que ser neste, pois a camionete estragou”, falou o motorista. Improvisando, entramos na carroceria do caminhão, e fomos super bem recebidos na granja. Todas as explicações sobre o plantio, problemas do transporte, almoço no refeitório da firma. Tudo muito legal e elucidativo. Daí vem a surpresa!



Como a produção de arroz do Grupo era processada em Pelotas, não valia a pena o transporte por caminhão, distante e por aquela estrada horrorosa. Havia um pequeno porto e, em uma embarcação do tipo chata, o arroz atravessava a Laguna dos Patos até a beneficiadora do outro lado. Fomos lá ver o local. Chegando, tinha

outra embarcação realizando a dragagem do pequeno porto. O operador da draga nos perguntou se queríamos dar uma volta de barco pela laguna. Imagina: Simmmmmmm! Pensa bem, uma volta de barco na Laguna dos Patos para fazer a digestão é tudo de bom, não é mesmo? As saídas de campo às vezes nos reservam cada uma!

Quando chegou a noite, fomos informados que teria um baile no Bujuru. A entrada era uma contribuição para o pagamento da banda, com um gaiteiro, é claro, e o pagamento do diesel para o motor gerador de luz. Como SJN não tinha linha de luz de rede, o abastecimento de energia de Bujuru terminava à meia-noite. Para continuar e entrar noite adentro tinha que se cotizar. Foi uma festança, pois o gaiteiro era dos bons e garantiu a animação do pessoal.

No dia seguinte, parte da turma retornou para Rio Grande, pois tinham que trabalhar na segunda-feira de manhã. Com os demais, segui até um bolicho dos mais antigos. Entrando, o bolicheiro falou alto: “Andam dizendo por aí que tinha um professor ‘pé de valsa’ ontem no baile”. Veio-me à cabeça: “Conhecer e se fazer conhecer”, dizia a metodologia da análise qualitativa. No velho balcão alto e comprido, com as prateleiras apresentando as lacunas da crise da cebola, enrolamos um palheiro enquanto o bolicheiro nos contava sobre a vida das pessoas, seus costumes, entre outros “causos”, quase todos envolvendo a cebola. Visitamos vários camponeses na parte da tarde, para ver de perto como a coisa funcionava. O maior obstáculo era convencer os estudantes que os cachorros ladram mas não mordem, têm apenas a função de sinalizadores, muito embora sejam os gansos que levam a fama.

Na janta, foi a vez de marcar presença aquele arroz com galinha que cisca, gordura de coloração amarela e sabor profundo. Como não tinha festa, a luz findou à meia-noite. Naquele tempo, apreciava fumar uma cigarrilha Palomitas em ocasiões como esta – a visão do céu no pátio escuro, com semelhante clareza ao de Atacama, levou o meu pensamento ao infinito azul celestial. Nisto uma aluna me interrompeu, perguntando o que tanto procurava

olhando para cima. Respondi: “Tenho uma impressão que é a última vez que estou vendo o céu a partir de SJN”. Na manhã seguinte, não acordei, talvez porque queria ficar mais um pouco. Quando ouvi o barulho do ônibus, foi uma correria para acordar os alunos e convencer o motorista a esperar um pouco, pois estava bom, mas já era hora de voltar.

Com o barulho do motor da lancha de trilha sonora, a turbulência das águas do canal provocada pelas hélices, a moldura de uma São José do Norte que desaparecia no horizonte, mas que ainda assim me dizia: aceite-me. Na chegada à hidrovíaria em Rio Grande, tocava o som de *Take on me!*



Autores

Volumes I e II

Adriana Salviato Uller Bacharela em Direito, Licenciada em Geografia, Doutora e pós-doutoranda de Geografia na Universidade Federal do Paraná, docente e pesquisadora do Departamento de Geociências da Universidade Estadual de Ponta Grossa, Brasil.

Aline de Lima Rodrigues Licenciada em Geografia, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora no Departamento Interdisciplinar da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Alessandro Dozena Bacharel em Geografia e Músico formado pela Universidade Livre de Música, de São Paulo, docente e pesquisador no Departamento de Geografia e no Programa de Pós-graduação em Geografia da Universidade Federal do Rio Grande do Norte, Brasil.

Álvaro Luiz Heidrich Bacharel em Geografia, Doutor em Geografia, docente e pesquisador do Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Ana Cândida Sommer Bacharela em Artes Visuais, ilustradora, Brasil.

Ana Francisca de Azevedo Bacharela em Geografia, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora no Departamento de Geografia e no Programa de Mestrado e Doutorado em Geografia da Universidade do Minho, Portugal, pesquisadora no Laboratório da Paisagem de Guimarães, Portugal.

Andriara Nunes Nunes Licenciada em Pedagogia, mestranda em Educação na Universidade Federal do Rio Grande – FURG, docente e pesquisadora na Rede Pública Estadual de Educação do Rio Grande do Sul e na Rede Pública Municipal de Educação de Rio Grande, Brasil.

Antonio Carlos Castrogiovanni Licenciado e Bacharel em Geografia, Doutor em Comunicação Social, docente e pesquisador no Departamento

de Ensino e Currículo na Faculdade de Educação da Universidade Federal do Rio Grande do Sul e no Programa de Pós Graduação em Geografia da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Augusto da Silva Bobsin Licenciado em Geografia, Mestre em Geografia, docente e pesquisador na Rede Privada de Educação do Rio Grande do Sul, Brasil.

Beatriz Helena Furlanetto Bacharela em Instrumento/Piano, Doutora em Geografia e Pós-Doutora em Geografia Cultural da Música, pianista, docente e pesquisadora da Universidade Estadual do Paraná, Campus de Curitiba I/Escola de Música e Belas Artes do Paraná, Brasil.

Benhur Pinós da Costa Licenciado em Geografia, Doutor em Geografia, docente e pesquisador no Departamento e no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal de Santa Maria, Brasil.

Camila Xavier Nunes Bacharela em Geografia, Doutora em Geografia, mentora e consultora acadêmica e profissional, docente e pesquisadora na Rede Privada de Ensino do Rio Grande do Sul, Brasil.

Carina Richardt de Carvalho Bacharela em Geografia e mestranda em Geografia na Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Carlos Henrique de Oliveira Aigner Bacharel e Licenciado em Geografia, Mestre e doutorando em Geografia, docente e pesquisador na Rede Pública Municipal de Educação de Porto Alegre, Brasil.

Carlos Eduardo Velho de Carvalho Bacharel em Biologia, Brasil.

Catia Antonia da Silva Licenciada em Geografia, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora na Faculdade de Formação de Professores da Universidade do Estado do Rio de Janeiro, Campus São Gonçalo, Brasil.

Cláudia Luísa Zeferino Pires Licenciada e Bacharela em Geografia, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora no Departamento de Geografia e no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Cliciane de Souza Meduna Licenciada em Letras, Mestra em Ensino das Ciências Ambientais, docente e pesquisadora da Rede Pública Municipal de Ensino de Paranaguá, Brasil.

Cristiano Quaresma de Paula Bacharel e Licenciado em Geografia, Doutor em Geografia, docente e pesquisador na Faculdade de Geografia da Universidade Federal do Pará, Campus Altamira, Brasil.

Christy (Chryssanthi) Petropolou Bacharela em Topografia, Doutora em Geografia Humana, Pós-Doutora em Geografia Urbana, docente e investigadora no Departamento de Geografia da Universidad del Mar Egeo, Grécia, ativista social e professora visitante em universidades de Argentina, Bolívia, Brasil, Canadá, Colômbia, França, México.

Daniele Caron Bacharela em Arquitetura e Urbanismo, Doutora em Urbanismo, docente e pesquisadora da Faculdade de Arquitetura e do Programa de Pós Graduação em Planejamento Urbano e Regional da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Porto Alegre, Brasil.

Denis Richter Licenciado em Geografia, Doutor em Geografia, docente e pesquisador no Instituto de Estudos Socioambientais e no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal de Goiás, Brasil.

Douglas Santos Bacharel e Licenciado em Geografia, Doutor em Ciências Sociais, docente e pesquisador colaborador no Programa de Pós-Graduação da Universidade Federal da Grande Dourados, Brasil, docente e pesquisador convidado na Escola Doutoral de Geografia da Universidade Pedagógica de Moçambique.

Edenilson Dutra de Moura Bacharel em Geografia, Mestre e doutorando em Geografia, docente e pesquisador no Colegiado de Geografia da Universidade Federal do Amapá, Campus Binacional - Oiapoque, Brasil.

Éder Luís da Silva Rodrigues Bacharel em Geografia, Mestre em Geografia, técnico do Instituto de Geociências da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Eduardo Nizer Graduando em Tecnologia em Gestão Imobiliária na Universidade Federal do Paraná, Brasil.

Elvio Rodrigues Martins Licenciado em Geografia, Doutor em Geografia Humana, docente e pesquisador no Departamento e no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade de São Paulo.

Fábio Lopes de Oliveira Licenciado em Geografia, mestrando em Geografia na Universidade Federal do Rio Grande do Sul.

Felipe Akauan da Silva Licenciado em Geografia, Mestre em Geografia, docente e pesquisador no Instituto Federal de Educação, Ciência e Tecnologia do Rio Grande do Sul, Campus de Vacaria, Brasil.

Felipe Seitenfus Brustulin Bacharel em Geografia e mestrando em Geografia na Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Gabriela Dambrós Licenciada em Geografia, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora no Departamento de Geografia na Universidade Federal de Pelotas, Brasil.

Gabriela Geron Licenciada em Geografia, Mestra em Geografia e doutoranda em Geografia, docente e pesquisadora na Rede Pública Municipal de Joaçaba, Brasil.

Gervásio Hermínio Gomes Júnior Bacharel em Geografia, Mestre e doutorando em Geografia na Universidade Federal do Rio Grande do Norte, Brasil.

Geslline Giovana Braga Bacharela em Comunicação Social, Licenciada em Sociologia, Doutora em Antropologia Social, pós-doutoranda em Geografia na Universidade Federal do Paraná, Brasil.

Gianluca Mascali Perseu Bacharel em Arquitetura e Urbanismo, mestrando em Planejamento Urbano e Regional na Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Giuliana Andreotti Bacharela em Geografia, Doutora em História Medieval, docente e pesquisadora em Geografia Cultural e Arquitetura da Paisagem (1984-2014) na Universidade de Trento, Itália, Membre d'Honneur de la Société de Géographie de Paris, França.

Helena Bonetto Licenciada em Ciências Sociais, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora na Rede Pública Estadual do Rio Grande do Sul, Brasil.

Helena Midori Kashiwagi Bacharela em Arquitetura, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora no curso Tecnologia em Gestão Imobiliária e no Programa de Pós-Graduação em Mestrado Profissional em Rede Nacional para Ensino das Ciências Ambientais da Universidade Federal do Paraná, Brasil.

Ivana Maria Nicola Lopes Licenciada em Artes Plásticas, Doutora em História da Arte, docente e pesquisadora do Instituto de Letras e Artes da Universidade Federal do Rio Grande – FURG, Brasil.

Janice Martins Sitya Appel Bacharela em Artes Visuais, Doutora em Artes Visuais, docente e pesquisadora na Universidade Federal do Rio Grande (FURG), Brasil.

Janio Roque Barros de Castro Licenciado em Geografia, Doutor em Arquitetura Urbanismo. Docente e pesquisador no Departamento de Ciências Humanas da Universidade do Estado da Bahia – campus V – Santo Antônio de Jesus, no Mestrado em Estudos Territoriais (campus I – Salvador) e no Mestrado Profissional em Intervenção Educativa e Social (campus XI – Serrinha).

Jean Carlos Rodrigues Licenciado em Geografia, Doutor em Geografia, docente e pesquisador do Colegiado de Geografia e no Programa de Pós-Graduação em Estudos de Cultura e Território, Campus de Araguaína, da Universidade Federal do Tocantins, Brasil.

João Luís Maciel Linck Bacharel em Arquitetura e Urbanismo pelo Centro Universitário Ritter dos Reis e Mestre em Geografia pela Universidade Federal do Rio Grande do Sul, arquiteto na Linck Arquitetura, Porto Alegre, Brasil.

Jorge Luiz Barcellos da Silva Licenciado em Geografia, Doutor em Ciências Sociais, docente e pesquisador no Departamento de Educação e no Programa de Pós-Graduação em Educação da Universidade Federal de São Paulo, Brasil.

Jorge Ramos Morinico Graduando em Licenciatura em Ciências da Natureza no Instituto Federal do Rio Grande do Sul, professor e pesquisador na Rede Pública Estadual do Rio Grande do Sul, na Escola Estadual de Ensino Indígena Anhetenguá, Brasil.

Jörn Seemann Bacharel em Geografia, Doutor em Geografia, docente e pesquisador no Department of Geography, Ball State University, USA.

José Antônio Souza de Deus Bacharel em Geologia, Doutor em Ciências/Geografia, docente e pesquisador no Departamento de Geologia e no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal de Minas Gerais, Brasil.

José Dias Neto Bacharel em Ciências Sociais, Mestre em Ciências/Geografia, Brasil.

Joseli Maria Silva Bacharela em Geografia, Doutora em Geografia e Pós-Doutora em Geografia e Gênero, docente e pesquisadora no Departamento e no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Estadual de Ponta Grossa, Brasil.

Juliana Cunha Costa Radek Bacharela em Comunicação Social, Doutora em Geografia, Doutora em Ciências da Comunicação, Brasil.

Juliana Przybysz Bacharela e Licenciada em Geografia, Doutora em Gestão do Território, docente e pesquisadora na Rede Pública Municipal de Ensino de Ponta Grossa e na Licenciatura EAD em Geografia na Universidade Estadual de Ponta Grossa, Brasil, integrante do Grupo de Estudos Territoriais da Universidade Estadual de Ponta Grossa.

Laís Rodrigues Campos Licenciada em Geografia e Pedagogia, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora no CEPAE da Universidade Federal de Goiás, Brasil.

Lara Machado Bitencourt Licenciada e Bacharela em Geografia, Mestra em Geografia e pesquisadora no Núcleo de Estudos em Geografia e Ambiente da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Larissa da Silva Oyarzabal Licenciada em Geografia, mestranda em Geografia e pesquisadora no Núcleo de Estudos em Geografia e Ambiente da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Luciane Godoy Bonafini Licenciada em Pedagogia, Mestra em Ensino das Ciências Ambientais, docente e pesquisadora da Rede Pública Municipal de Ensino de Paranaguá, Brasil.

Luciane Ribeiro Soares Bacharel em Geografia, Brasil.

Lucileyde Feitosa Sousa Licenciada em Letras e Geografia, Doutora em Geografia, docente, participa do Movimento Jornalismo e Ciência na Amazônia para a popularização da ciência em Porto Velho, Brasil.

Lucimar de Fátima dos Santos Vieira Bacharela em Geografia, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora no Departamento Interdisciplinar da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Luís Miguel Moreira Licenciado em Geografia, Doutor em Geografia Humana, pesquisador no Centro de Estudos Geográficos da Universidade de Lisboa e no Grupo de Investigación de Historia de la Geografía, Geografía Histórica y Geografía Política, Instituto de Historiografía Julio Caro Baroja de la Universidad Carlos III de Madrid, Espanha.

Luiz Fernando Mazzini Fontoura Licenciado em Geografia, Doutor em Geografia Humana, docente e pesquisador no Departamento e no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Marcia Alves Soares da Silva Licenciada em Geografia, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora do Departamento de Geografia da Universidade Federal de Mato Grosso, Brasil.

Marcos Alberto Torres Bacharel e Licenciado em Geografia, Doutor em Geografia, docente e pesquisador no Departamento de Geografia e no Programa de Pós-graduação em Geografia da Universidade Federal do Paraná, Brasil.

Marcos Wellausen Dias de Freitas Bacharel em Geografia, Doutor em Sensoriamento Remoto, docente e pesquisador no Departamento de Geografia e nos Programas de Pós-Graduação em Geografia e Sensoriamento Remoto da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Mário Luiz Rangel Bacharel em Geografia, Mestre em Geografia, analista ambiental da Secretaria Estadual do Meio Ambiente e Infraestrutura do Rio Grande do Sul, Brasil.

Maurício Ragagnin Pimentel Bacharel em Turismo, Doutor em Geografia, docente e pesquisador Instituto de Ciências Humanas e da Informação na Universidade Federal do Rio Grande – FURG, Brasil.

Matheus Eilers Penha Licenciado em Geografia, mestrando em Geografia e pesquisador no Núcleo de Estudos em Geografia e Ambiente da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil, docente e pesquisador na Rede Pública de Educação do Rio Grande do Sul, Brasil.

Nestor André Kaercher Licenciado em Geografia, Doutor em Geografia Humana, docente e pesquisador na Faculdade de Educação e no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Nelson Rego Bacharel em Geografia, Doutor em Educação, docente e pesquisador no Departamento e no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Pablo Raniere Medeiros da Costa Bacharel em Geografia, Mestre em Estudos Urbanos e Regionais e doutorando em Geografia na Universidade Federal do Rio Grande do Norte, Brasil.

Paul Claval Bacharel em Geografia, Doutor em Geografia, docente e pesquisador na Université de Paris IV-Sorbonne e na Nouvelle Université de Paris, vencedor do prêmio Vautrin Lud, em 1996, e Doctor Honoris Causa pela Université de Montréal.

Paulo Roberto Florêncio de Abreu e Silva Bacharel e Licenciado em Geografia, Mestre em Ciências Geodésicas e Tecnologias da

Geoinformação, Doutor em Geografia, docente e pesquisador no Departamento de Geografia da Universidade Federal de Pernambuco.

Paulo Roberto Rodrigues Soares Licenciado em Geografia, Doutor em Geografia Humana, docente e pesquisador no Departamento de Geografia e no Programa de Pós-Graduação em Geografia na Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Rafael Sanzio Araújo dos Santos Bacharel em Geografia, Doutor em Informações Espaciais, Pós-Doutor em Cartografia Étnica, Professor do Departamento de Geografia da Universidade de Brasília, Gestor do Projeto GEOAFRO, Brasília, Brasil.

Raí Nunes dos Santos Bacharel em Geografia, Mestre em Geografia e Doutorando em Geografia pela Universidade Federal do Rio Grande do Sul, pesquisador no Laboratório do Espaço Social, vinculado ao Instituto de Geociências, Universidade Federal do Rio Grande do Sul, no Observatório das Metrópoles, Núcleo Porto Alegre, no Grupo de Estudos Socio-Espaciales, vinculado a Universidad Nacional de Luján, Argentina, e na Rede Latino-Americana de Territorios Posibles.

Roberto Filizola Licenciado em Geografia, Doutor em Geografia, docente e pesquisador no Departamento de Teoria e Prática do Ensino e no Programa de Educação da Universidade Federal do Paraná.

Roberto Verdum Bacharel e Licenciado em Geografia, Docente e Pesquisador no Departamento Geografia e nos Programas de Pós-Graduação em Geografia e Desenvolvimento Rural da Universidade Federal do Rio Grande do Sul (UFRGS), Porto Alegre, Brasil.

Robson dos Santos Aquino Bacharel em Geologia, Mestre em Geociências, técnico do Instituto de Geociências da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Rodrigo Endres Ardisson Bacharel em Biologia, Doutor em Botânica, Brasil.

Roselane Zordan Costella Licenciada em Geografia, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora na Faculdade de Educação e no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Rosemy da Silva Nascimento Bacharela e Licenciada em Geografia, Doutora em Gestão Ambiental; Engenharia de Produção, docente e pesquisadora no Curso de Licenciatura Intercultural Indígena do Sul da Mata Atlântica – Guarani, Kaingang e Laklãnô-Xokleng e no Departamento e no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal de Santa Catarina, Brasil.

Salete Kozel Licenciada em Geografia, Doutora e Pós-Doutora em Geografia, docente e pesquisadora no Programa de Pós-Graduação em Geografia da Universidade Federal do Paraná.

Sara Caumo Guerra Bacharela e licenciada em Ciências Sociais, licenciada em História, Mestra e doutoranda em Antropologia Social na Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Sílvio Wigwam Mendes Pereira Bacharel e Licenciado em Geografia, Mestre em Geologia e Geoquímica, Doutor em Geografia e docente e pesquisador na Universidade Federal do Amapá, Brasil.

Sônia Regina Romancini Licenciada em Geografia, Doutora em Geografia, docente e pesquisadora no Departamento de Geografia e no Programa de Pós-graduação em Geografia da Universidade Federal de Mato Grosso, Brasil.

Sylvio Fausto Gil Filho Bacharel e Licenciado em Geografia, Doutor em História, docente e pesquisador no Departamento de Geografia e no

Programa de Pós-graduação em Geografia da Universidade Federal do Paraná, Brasil.

Talita Fernandes Bacharela em Geografia, Mestra e doutoranda em Geografia na Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil.

Tiago Vieira da Silva Bacharel em Geografia, Mestre e doutorando em Geografia, pesquisador no Centro de Estudos de Comunicação e Sociedade da Universidade do Minho, Portugal.

Vânia Alves Martins Chaigar Licenciada em Geografia, Doutora em Educação, docente e pesquisadora no Instituto de Educação da Universidade Federal do Rio Grande – FURG, Brasil.

Wagner Gabardo Tecnólogo em Sommellerie pelo CAVE, Buenos Aires, Argentina. Bacharel e Mestre em Turismo, Doutorando em Geografia pela UFPR, Curitiba, Brasil.

AGRADECIMENTOS

Este trabalho tem o apoio da Fundação para a Ciência e Tecnologia, no âmbito do POCH - Programa Operacional Capital Humano, comparticipado pelo Fundo Social Europeu e por fundos nacionais do MCTES.

ACKNOWLEDGMENTS

This work is supported by the Foundation for Science and Technology, within the scope of the POCH - Operational Human Capital Program, co-funded by the European Social Fund and national MCTES funds.



Cofinanciado por:



UNIÃO EUROPEIA
Fundo Europeu
de Desenvolvimento Regional

Esse livro foi editorado pela Compasso
Lugar-Cultura e IGeo UFRGS.

Na Composição foram utilizadas as fontes
Garamondn8 e Candara.

Os leitores e as leitoras sejam convidados para explorar territórios **(in)visíveis** e lutas de **(r)existência** de grupos **marginalizados** como quilombolas, pescadores artesanais e grupos indígenas, **engajar** com uma miríade de paisagens (religiosas, poéticas, literárias, sonoras, fílmicas e até etílicas) e **mapear** realidades e alteridades brasileiras e estrangeiras, do corpo humano e da sala de aula até a aldeia indígena e, por que não, uma pintura de van Gogh.

Jörn Seemann

A Geografia é **transformada**, conferindo àqueles que a produzem em seu nível mais modesto um **incentivo** que eles não tinham no passado – um incentivo do qual eles fazem uso a fim de **compartilhar** a Geografia com todos a seu redor.

Paul Claval

